

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Jeune Belgique, série 1, tome 8 (n°1-12), Bruxelles, Janvier 1889-Décembre 1889.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

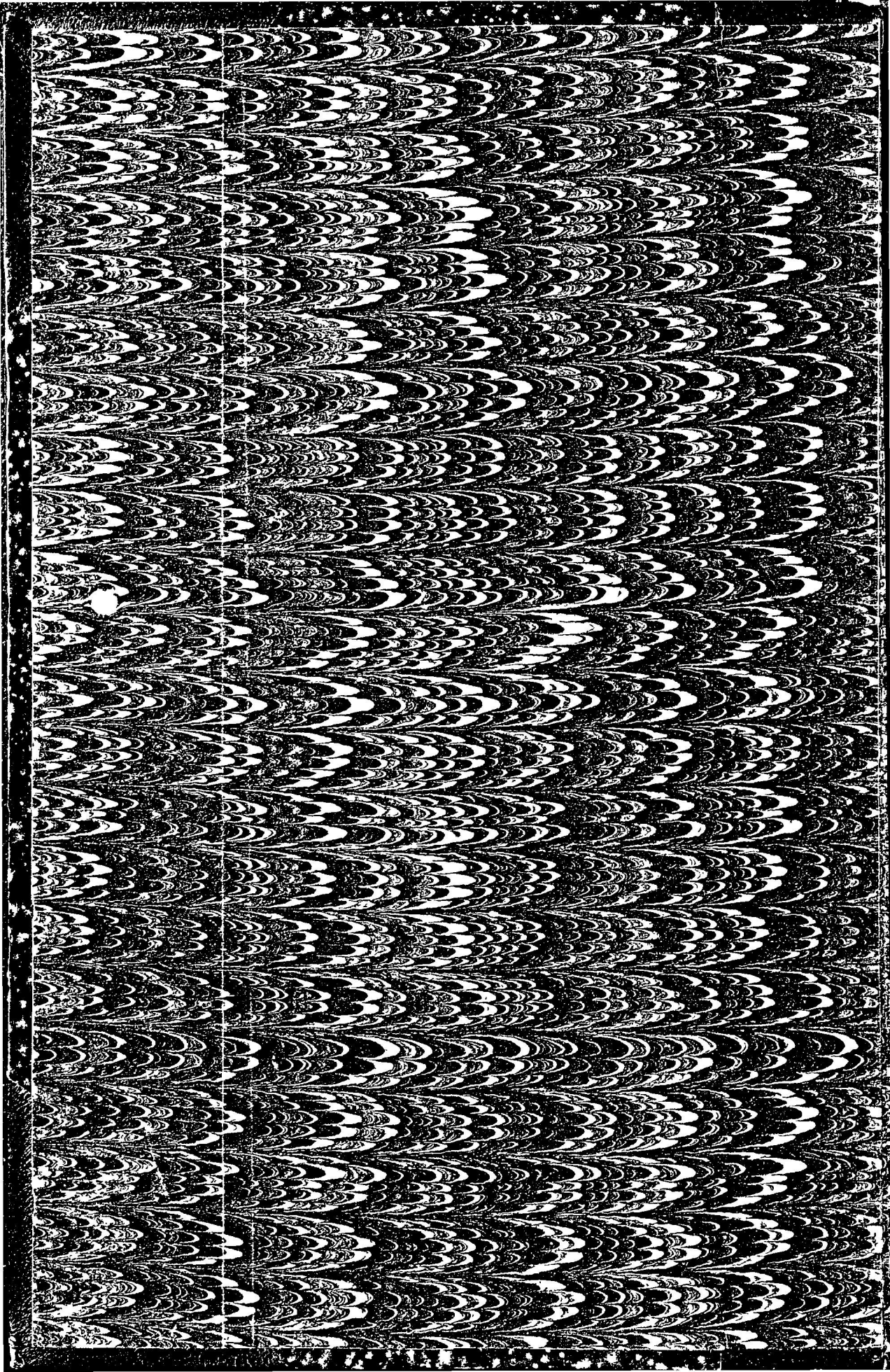
S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

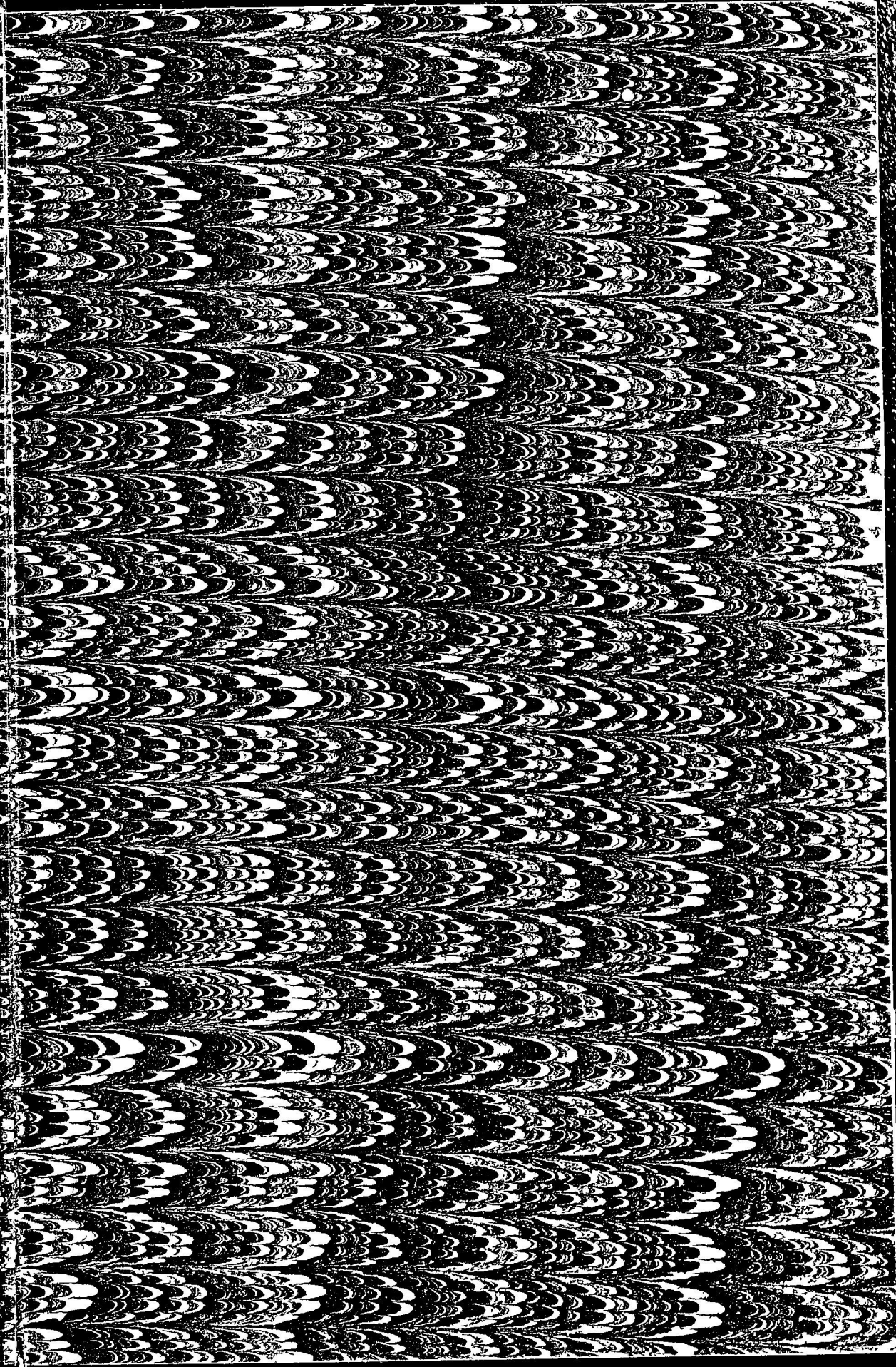
Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>









LA
JEUNE BELGIQUE



TOME HUITIÈME



BRUXELLES
BUREAUX : 72, RUE DE TRÈVES

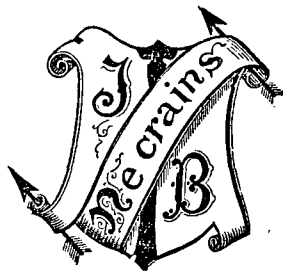
—
1889

LA
JEUNE BELGIQUE

LA
JEUNE BELGIQUE

—*—
Directeur : MAX WALLER
~~~~~

TOME HUITIÈME



BRUXELLES  
BUREAUX : 80, RUE BOSQUET

—  
1889



LA  
JEUNE BELGIQUE

SOMMAIRE :

|                                                                                                                                                                                                 |                     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------|
| Lettres pour les illettrés . . . . .                                                                                                                                                            | GEORGES EEKHOUD.    |
| Fleurs de serre . . . . .                                                                                                                                                                       | ANDRÉ FONTAINAS.    |
| Proses lyriques . . . . .                                                                                                                                                                       | ARNOLD GOFFIN.      |
| Vers . . . . .                                                                                                                                                                                  | ALBERT GIRAUD.      |
| Dans le rêve . . . . .                                                                                                                                                                          | GEORGES DESTRÉE.    |
| Le Phoque . . . . .                                                                                                                                                                             | IWAN GILKIN.        |
| La Naissance de Vénus . . . . .                                                                                                                                                                 | MAURICE DESOMBIAUX. |
| Elagabale . . . . .                                                                                                                                                                             | VALÈRE GILLE.       |
| Le Rat. . . . .                                                                                                                                                                                 | HECTOR CHAINAYE.    |
| Notre-Dame des Douleurs . . . . .                                                                                                                                                               | FERNAND SEVERIN.    |
| Vers . . . . .                                                                                                                                                                                  | ADOLPHE FRÈRES.     |
| La Chapelle ardente . . . . .                                                                                                                                                                   | FERNAND ROUSSEL.    |
| Consolatrix . . . . .                                                                                                                                                                           | JEAN BOELS.         |
| Chronique musicale. — <i>Richilde</i> . . . . .                                                                                                                                                 | HENRY MAUBEL.       |
| Chronique }<br>littéraire. }<br>I. <i>Les Débâcles</i> . . . . .<br>II. <i>Imagerie japonaise</i> . . . . .<br>III. <i>Madame Istar</i> . . . . .<br>IV. <i>Les écrits pour l'Art</i> . . . . . | IWAN GILKIN.        |
|                                                                                                                                                                                                 | MAURICE DESOMBIAUX. |
|                                                                                                                                                                                                 | MAX WALLER.         |
|                                                                                                                                                                                                 | ALBERT GIRAUD.      |
| Album à Toto . . . . .                                                                                                                                                                          | LÉON DUBEDON.       |
| Memento . . . . .                                                                                                                                                                               | ***                 |



BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :  
80 RUE BOSQUET, 80

PARIS  
LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1889



# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant chaque mois et formant au bout de l'année un superbe volume.

Bruxelles : Administration, 26, rue de l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet.

## ABONNEMENTS :

Belgique . . . 7 francs par an. — Union postale . . . fr. 8-50

*Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.*

Directeur : MAX WALLER. — Administrateur : HUBERT VAN DIJK.

---

La direction rappelle aux lecteurs de *La Jeune Belgique* qu'elle assume seule la responsabilité des articles qui paraissent sans signature dans la revue. Ils n'ont en aucune façon un caractère collectif ou anonyme.

---

## BOITE AUX LETTRES

1. NESTOR OUTER. Prenez des rameaux d'olivier, Nestor, et promenez-vous entre les belligérants, mais ne vous promenez pas devant *la Jeune Belgique* :

« En bas, sur le pavé, étendu comme une chauve-souris morte, la visionnaire a râlé. Sous lui, le violon brisé, muet. Les clous de sa botte infâme dans la cervelle éteinte, un agent de police verbalise, éclairé, lui aussi, par un blanc rayon de lune. »

Bastien avait des bottes, mais elle n'étaient pas infâmes. C'est de l'outercuidance, Nestor. Bonsoir.

2. E. SERRUYS. Tout ce que vous voudrez, mais pas ça, a répondu Madame Juzeur, que nous avons consultée. Adressez-vous au directeur de la *Revue Belge*, M. Charles Tilman : il vous recevra avec effusion. Envoyez-lui votre *Vision d'Enfer*, et quand

«..... il sentira le flot monter sur son visage »

il boira une tasse. Amen !

3. DOCTEUR MORRELLE DE T... Ouvrage très intéressant, mais trop étendu pour notre Revue. Pourrions-nous pas en détacher quelques chapitres ?

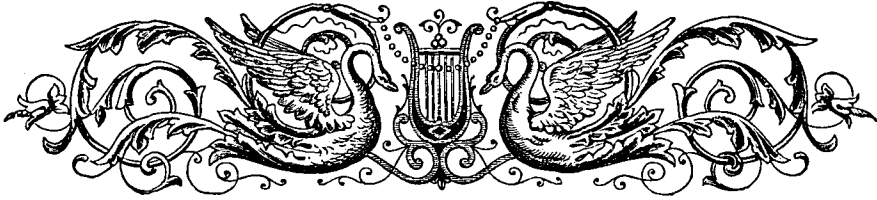
4. JULES BAILLY. Fumiste ! Nous n'acceptons pas les chevaux de bois. Le général Timéo Danaos et la toute gracieuse doña Ferentès nous ont révélé vos projets ténébreux. Retirez-vous dans le jardin que l'hôtel de la princesse a sur le derrière.

5. EMM... H..., BARDE FLAMAND. De plus en plus exact. Georges Rodenbach prépare un volume de vers, intitulé : « *Boudins Blancs* ». Il est dédié aux fiancées. Albert Giraud le traduit vers par vers, sous ce titre : « *Witte panch* ».

6. TÉLESPHORE TABIBITTE. Avons eu communication de la lettre inqualifiable adressée par vous à l'*Ami de l'Ordre*. Choisissez entre journal namurois et nous.

7. BERTH... A.. : Dégueulade de léopard.

8. AU POÈTE DE L'ASILE DE NUIT. Ayez des pieds raisonnables, comme dit Léon Dardenne, qui prépare en ce moment l'*Œuvre de la Bouchée de viande*. Madame Camille a souscrit.



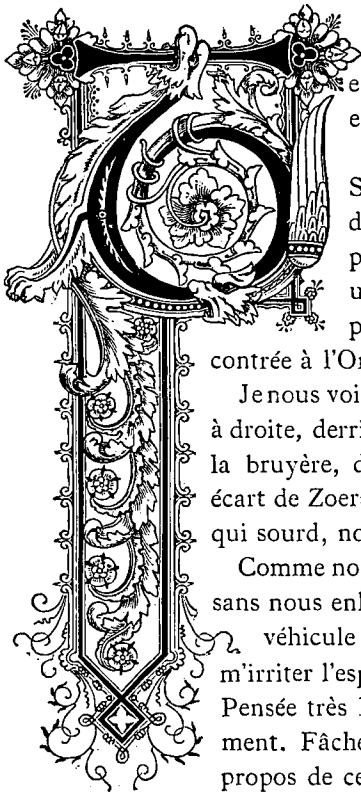
# LETTRES POUR LES ILLETTRÉS

## II

### PARTIALITÉ

*Au dieu de l'esprit et de la discipline s'oppose le dieu de la nature et de l'ivresse, à la force purifiante, la force orgiastique, au grand éducateur de l'homme, le grand troubleur des âmes, l'ardent exciteur des êtres.*

EDOUARD SCHURÉ.



Je le rappelles-tu, chère âme, ce dimanche, en Campine, il y a trois ans...

Nous descendions du tramway à vapeur à Saint-Antoine — *Sinte Teunis* comme ils disent là-bas, familièrement, en câlinant presque le bénin patron. Oui, nous avons usé de ce tramway à vapeur qui dessert à présent, dans les deux sens, la réfractaire

contrée à l'Orient d'Anvers.

Je nous vois encore quitter la chaussée, pour détourner, à droite, derrière une ferme, puis nous engager, à travers la bruyère, dans un sentier sablonneux menant à cet écart de Zoersel, dont le nom seul, musique de source qui sourd, nous captivait.

Comme nous marchions, allègres mais taciturnes, non sans nous enliser dans les ravines, la pensée du prosaïque véhicule que nous venions d'abandonner persistait à m'irriter l'esprit, comme le déboire s'attache au palais. Pensée très latente et pressentiment plutôt que sentiment. Fâcheux point de départ, tout de même, car, à propos de ce tramway de malheur, je me remémorai

la récente indignation d'un journal très éclairé, contre les brutes de la Campine. N'avais-je pas lu quelque chose dans ce genre :

« Savez-vous ce qui arrive maintenant dans nos consciencieuses campagnes? (Consciencieuses, l'épithète y était, et juste, quoique le scribe ne l'eût pas fait exprès). C'est édifiant. On s'est imaginé que le chemin de fer vicinal est le diable en personne. (Pourquoi pas?) et l'on oppose tous les obstacles possibles à la construction de son réseau. Tous les jours on signale des actes de mauvais gré, qui vont parfois jusqu'au crime. On accumule sur les voies des troncs d'arbres, d'énormes pierres, et l'on arrache les rails là où on (*la-ou-on! la-on-ou!*) croit pouvoir le faire sans être surpris. On dérange aussi les aiguilles des excentriques pour provoquer des déraillements; de grands malheurs ont déjà failli arriver.

« Enfin, dimanche dernier, deux villageois croyant faire œuvre pie, ont tiré un coup de pistolet sur le machiniste qui fait la navette entre Schilde et Wyneghem. Tous ces faits, qui montrent, sous un jour si révoltant, l'ignorance et la brutalité de nos ruraux sont attestés par le clérical *Phare de l'Escaut* qui les déclare dignes de peuplades sauvages. Ce journal ajoute, ce qui est plus caractéristique encore, que ces méfaits se commettent avec la complicité morale de toute la population qui y applaudit. »

La diatribe ne me revint pas intégralement à l'esprit en cheminant dans les varences hantées par ces pseudo-vandales. Cependant, je parvenais à en reconstituer les principales beautés. Je me répétais ces phrases topiques et les ruminais avec un singulier délice. Ces voltairiennes doléances me rendaient encore plus chère l'atmosphère de cette matinée dominicale au cœur du fruste pays.

D'ailleurs, pour exalter mes amours jusqu'au paroxysme, il me suffit d'imaginer le pire opprobre dont la foule réprouvée accablerait mes élus!....

Si je ne te communiquai pas, à mesure qu'elle se développait, cette méditation en quelque sorte apéritive, c'est que je craignis à une méprise de ta part devant l'indéterminé, et peut-être à une injustice, devant l'apparente férocité de ma pensée. Peut-être appréhendai-je que, traduite en paroles, elle ne s'éventât comme un bouquet compliqué et subtil. Pudeur de la très intime pensée! Peur de la voix qui trahit ce que la parole déguise. Silence gardé non par crainte de trop bien se confondre, mais par crainte de ne pas concerter assez....

Que de circonstances entretinrent et rehaussèrent ces évagations.

A mi-chemin de l'étape une pluie chaude tomba. Trop anodine pour friper ta légère toilette de barège, elle suffit pour mettre en liesse la végéta-

tion altérée. L'odeur aromatique et pénétrante que cette aspersion fit sortir des arbres !

Ma ferveur patriale s'en réjouit comme d'une caresse arrachée à ce ciel renfermé et à cette plaine exclusive.

Le pays m'assimilait à ses crânes réfractaires. Il me savait épris de longue date, de la pluie, des glorieuses pluies d'été de la Saint-Médard qui despotiquement pourrissent les foins et avarient les moissons, mais qui flattent et satinent les feuillages, et allaitent les grands arbres au choc des nuées mamelues.

Ce dimanche faste, lourd d'accalmie, je me sentis presque défaillir de gratitude au parfum réveillé, au parfum vierge des sèves. Les essences pubères, titillées par l'averse, s'efforçaient de précipiter, à force d'effluves capiteux, les spasmes d'un orage lent à venir. Chaque rideau d'arbres émettait son arôme particulier. Dans ce concert, le parfum des chênes était le plus fort ; fleur virile de l'hercule des arbres. Les bouleaux expiraient des senteurs moins âcres, moins effrénées. Les pins religieux et continents, trop tentés, trahissaient leurs angoisses par des bouffées d'encens mystique ; tandis que bruyères et genévriers non moins effervescents se livraient aux abeilles éperdues.

Comme, par ce temps équivoque, pays et paysans étaient corrélatifs ? Et ce ciel verdâtre où des quadrilles de nuages s'entraînaient pour la chevauchée décisive ou s'évitaient, avec des feintes de lutteurs qui tardent à en venir aux mains et qui, avant le corps à corps, amusent et exacerbent l'anxiété du tapis ! Et, par moments, cet horizon plombé, opaque, tout d'une teinte, traversé d'obliques éclairs et de fallacieux coups de soleil !...

Autant d'annonciateurs des faces mystérieuses, délicieusement énigmatiques, de mes braves bagaudes campinois, de ces faux apathiques, aux félins et inquiétants sourires, aux poses languides, aux lents regards capons !

Et, plus bas, la verdure mouillée, en sueur, luisait comme après la rixe, l'amour ou la corvée, les roses joues pleines. Et, sourdant du sol, comme d'une croupe fumante, cette vapeur si lourde, si oppressive qu'elle ne montait pas jusqu'aux branches ragaillardies mais n'ouatait que les broussailles !...

Qui dira jusqu'à quel point, mon aimée, nos sensations se rapprochèrent durant ce houleux silence ! Aujourd'hui, je tenterai de te confesser les miennes malgré que je râle et que je suffoque encore en les imaginant :

Te sentant menacée, environnée de désirs hostiles, j'aurais dû t'aimer mieux, n'est-ce pas ? Eh bien, non ! d'occultes rivaux, d'imminents ravis-seurs, m'incitaient à je ne sais quelle félonie, à quel partage, de mon unique

trésor. Je perçus des déclarations bourruées bruissant à tes oreilles, c'était comme si les plus entreprenants te soufflaient leur haleine au visage; les froissements des branches devenaient des attouchements de sylvains. Qu'importe! Je n'en éprouvais aucune jalousie. Nous avançons. Sans m'échauffer tu te blottissais contre moi. A l'entrée de cette sente à travers la chênaye où les feuillages rapprochaient tellement leurs ramures qu'un char de moissons y avait accroché au passage des épis et des brindilles de foin, tu t'arrêtas net comme si des bras allaient t'étreindre et t'emporter. Je vis ce mouvement mais n'y pris point garde. Je t'entraînai en avant. Plus loin, tu frissonnas à l'alerte d'un écureuil grim pant au faite d'un sapin. Je ris de tes transes. Depuis ce moment tu semblas te résigner. Ce ne fut plus, jusqu'à notre arrivée à Zoersel, dans ton cœur comme dans le mien, qu'un doux et mystérieux serrement, qu'une angoisse étrangement voluptueuse.

Et ce clocher qui avait eu, tout le temps, l'air de nous conjurer!

Après avoir passé quelques tènements de maisons, au tournant d'un dernier coin qui nous masquait la perspective, nous débouchâmes dans une sorte de carrefour, devant le cimetière, à l'heure où finissait la grand'messe.

Et, brusquement, de tomber sur un attroupement de jeunes blousiers, campés sous un tilleul centenaire pour voir défil er leurs savoureuses paroissiennes, avant de se répandre dans les estaminets....

*C'était eux :*

Les patauds très entreprenants, ennemis jurés de la ville et des œuvres urbaines, les gaillards exubérants, mais sans aucune urbanité, les réfractaires que nous signalaient, depuis des heures, à la suite du cuistreau journal, le ciel bougon, la campagne haletante, la pluie trop tiède et les sèves exaltées.

Montés en couleur, les pommettes et les oreilles avivées par les ablutions dominicales et le raclage chez le frater, sanglés dans leurs bragues de drap noir bien cati; la casquette de moire rafalée dans le cou, ou posée de travers et éborgnant de la large visière les plus dégingandés de ces farauds; les sarraux bleus empesés, fronçant à l'encolure et ballonnant comme une cloche; mains en poches ou bras croisés; tous calés comme des lutteurs, dans la posture avantageuse et luronne du cochet de village qui se sait la cible des plus convoiteuses œillades de sa paroisse.

La plupart n'arboraient que de naissantes moustaches ou qu'une mouche de poil follet. Il y avait dans ce rassemblement des cadets de seize ans comme des gars de trente; de grands poupards, un peu veules, blonds comme le chanvre, aux yeux d'un bleu de faïence, l'air timide et passif, coudoyaient des brunets musclés et trapus, frisés comme des moutons, aux prunelles ardentes et veloutées. Et dans le tas, de ces gaillards de com-

plexion normale, s'insinuaient un ou deux rousseaux chafouins et grêlés, puis l'invariable bossu, le loustic de la bande, et enfin, le non moins fatal innocent, le mystérieux prédestiné, ayant poussé à la pluie et au vent, maltraité ou choyé suivant la superstition dominante, tantôt objet de terreur, tantôt fétiche bienfaisant, tenu tour à tour pour un visité de Dieu et pour un possédé du diable, battu comme plâtre et lapidé pendant l'épizootie ou après la grêle ou le feu ; entretenu et dorloté à la veille des moissons, et, sous ses guenilles, plus beau, plus sain encore que les plus plastiques de ses compagnons, tellement beau que les faneuses aux champs se signent et s'enfuient lorsqu'il rôde autour d'elles, autant par crainte de polluer l'œuvre divine que de tenter le démon.....

Et pourtant elles ne sont pas filles à se laisser facilement rebuter. Il suffit, pour s'en convaincre, de les voir défiler :

Mannequinées dans leurs cottes bouffantes, fières de leur fichu de damas ou de laine frangée, des coiffes ailées ou des bonnets enrubannés encadrent leurs visages ronds, leurs galbes évoquant plutôt le fruit mûrissant, un peu rêche et acidulé, que la fleur satinée aux fragiles pétales. Pataudes à l'épiderme résistant, préparées, par les morsures du soleil et les gelées corrodantes, aux non moins âpres baisers de leurs galants. Hanches fournies, gorges fermes et protubérantes défient rudes étreintes, accolades intempes tives, inopinés corps à corps parmi les foins nouveaux des meules ou les foins plus suborneurs encore des granges.

D'avance leurs yeux hardis et lascifs scrutent et palpent sans vergogne les formes de leurs épouseurs. Femelles solides comme les mâles, aussi libres que leurs compagnons de charroi et de culture, trayeuses sans préjugés, pour peu que le poursuivant tatillonne, elles sont capables de lui déclarer à brûle-sarrau leur légitime envie et même d'essayer leur coucheur avant les noces. Dam ! on ne connaît pas le divorce au village ! et, comme elles disent, on n'achète pas un bœuf pour un taureau !

Lourdes dévotes, pour se donner contenance, elles manipulent des mis-sels grassex imprimés en caractères d'abécédaires à l'intention de ces liseuses ânonnantes et leurs doigts gourds défilent machinalement des cha-pelets de buis.

Il nous fallait passer, couple intrus, entre la procession des femmes et l'immobile carré des regardants. Appariés, nous dérégliions la commu-nauté ; nous manquions à l'édifiante séparation des jupes et des blouses.

Surpris par notre présence insolite et presque dévergondée, on nous dévisagea, à droite et à gauche, d'un air torve et pantois.

Cette confrontation ne dura que quelques secondes ; en me la rappelant,

j'en ai froid jusqu'aux moelles ; mais j'en regrette la délicieuse angoisse et le charme pervers. Ce monde m'était plus affectif que sinistre.

Massés sur le mamelon au pied de l'arbre, affriolés au passage de leurs pataudes, n'est-ce pas que ces laboureurs en parade dégageaient un fluide plus impérieux et plus magnétique que les grands chênes de tout à l'heure ?

J'augurai d'emblée leur solidarité dans n'importe quelle entreprise, et un terrible danger pour moi ; mais surtout pour toi, trop désirable citadine ! Sans doute, avant d'arriver jusqu'à toi, ils me passeraient sur le corps. Mais après ? En se dédommageant de leur longue continence, en se dégorgeant jusqu'au soulas, ils assouviraient du même coup leur haine contre la cité... Eh bien, sous la menace d'une catastrophe, je refusais d'abhorrer les prochains ravisseurs.

Aberration, détraquement, monstruosité ; appelle cela du nom que tu voudras, mais je jure que, durant ces minutes climatiques, je ne t'aimai plus qu'en eux ; oui, dans mon for intime je leur savais gré de te trouver à leur goût ; misérable que j'étais, la perspective de la consécration suprême, oui, de la tragique et dernière consécration de ta beauté, par ces connaisseurs expéditifs, au prix de mon sang, au prix de notre sang *et de tout le reste*, m'ouvrait je ne sais quelle perspective de criminelle béatitude... Pardonne-moi la révélation d'une faiblesse aussi irrémissible que le vertige !...

Par un étrange dédoublement de la conscience ou par la force de l'habitude et du préjugé, mon allure et mes dehors réagissaient de leur mieux contre le mental abandon de ce que je croyais posséder de plus précieux au monde. Rien ne transpira de cette préméditation. Ma conduite continua de démentir ma pensée. Combien emprunté et menteur mon air de supériorité et de bravade en présence de tous ces rustauds déterminés, gaillards du premier mouvement, buttés dans leur frénésie charnelle, qu'une impulsion, oh ! un rien d'impulsion, un geste, un pas de l'un d'eux, précipiterait tout d'un bloc vers l'attentat !

J'essayais de leur en vouloir et n'y parvenais pas ; au fond, j'étais presque humilié et chagrin de me sentir confondu dans leur générale réprobation des gens de la ville.

Pour tout dire, la fin de l'aventure me porterait à croire que je ne parvins pas à leur donner le change sur mes sentiments, qu'ils ne furent pas dupes de ma crânerie, et que s'ils feignirent de se laisser prendre à mon abord résistant et agressif et de s'en laisser imposer, ils lurent et sentirent combien étroitement je tenais pour eux, combien indélébile se révélait notre communion.

Pour toi, comme pour n'importe quel profane, je devais avoir l'air de

les tenir en respect et de les pétrifier sur place. Tu sais à présent à quoi t'en tenir sur l'héroïsme de ton chevalier ! A la vérité, loin de méduser ces blousiers, le regard que j'opposais au choc de leurs prunelles, à la fois lubrifiées par la luxure et enflammées par une promesse de carnage, les flattait et les suppliait.

Quant aux paroissiennes, furieuses de voir se détourner à ton profit l'attention des plantureux garçons, elles nous témoignèrent peut-être des sentiments moins équivoques ; leurs physionomies mafflues exprimaient une haine sans mélange. Leurs sourires pincés, leurs clins œil, obliques luisardaient comme des braises.

Sois sûre, pauvre amie, que si mes pronostics se fussent réalisés, jalouses, ces Katto, safres comme des chiennes, n'auraient jamais permis à leurs Jann ragoûtants de te posséder vivante. Aussi, tu baissas la tête sous l'anathème de ces prunelles !.....

Ce qui m'entraînerait décidément à supposer que les villageois nous épargnèrent parce qu'ils flairaient mon faible pour eux, c'est qu'à mon simulacre de défi quelques-uns des blousiers répondirent en me tirant ironiquement leur casquette. « Sois tranquille, avaient-ils l'air d'insinuer, nous te connaissons, mon beau monsieur. Faux citadin, âme rurale, transfuge repentini ! Au besoin, plutôt que de nous contrarier, tu nous prêterais main-forte et tu ferais notre jeu ; car en toi commande notre race, bouillonne notre sang et couve notre humeur ».

A peine les eûmes-nous dépassés, en leur tournant le dos, qu'ils nous gratifièrent de quelques quolibets soulignés par des rires égrillards.

Aussi, tu pus croire que je les avais réellement matés.....

Seule, une terrienne plus effrontée que les autres, encouragée et poussée par ses compagnes, se détacha de la file en courant, nous rejoignit, se tint en travers de notre route et avisant la brassée de bruyères que tu avais cueillie, nous décocha cette boutade plus gracieuse qu'offensive :

— La petite *signorine*, prenez garde que les abeilles de Campine ne viennent vous réclamer tout à l'heure les fleurs que vous leur dérobez !

Et elle s'en retourna, plus interloquée que nous, ce qui n'empêcha pas la galerie de l'accueillir à son retour par des vivats et des effusions de gestes ; convaincus que la pataude nous avait gratifiés d'une de ces énormités qu'engraisse et que farcit la langue flamande. Quelques grasses huées furent lancées sur nos talons par acquit de conscience.

Hors de danger, nous n'échangeâmes pas un mot.

Plutôt troublé que gêné, sans la moindre rancune contre ces rustauds, je m'abstins de te parler de l'incident, craignant autant d'épiloguer sur leur licence, que d'avouer ma blâmable partialité à leur égard.



— Franchement, me disais-je, *elle* n'a pas à se plaindre! Les lurons sont restés platoniques tout de même! Ils lui devaient un hommage, et tant pis si l'expression en est un peu crue!

Et, pour rester sincère, j'avouerai qu'il y eut chez moi, après l'inoffensive issue de cette aventure, plus de déconvenue que de soulagement.

Il recommençait de tomber une tiède et intermittente pluie d'orage, d'un orage honteux et contraint. Tout ce que notre terre contient de désir morne et refoulé, de leurre poursuivi et d'amour éludé, de forces aux prises avec l'inertie, se résumait, à cette heure, dans ces solitudes, dans la cloche qui balbutiait l'angelus de midi, dans la terre qui suait, dans cette chaleur blanche comme certaines colères, dans les arbres flagellés par l'ondée et ne cessant d'expirer leurs sèves sans parvenir à en saturer l'impassible, l'implacable espace, mais surtout dans notre accablant silence trahissant une gêne réciproque, et mettant entre nous un secret ou plutôt une sécrétion.

Sans souci des représailles annoncées par la terrienne, pour te donner contenance, tu complétais ta moisson d'améthystes fleuries. Que craindre encore? Un essaim d'abeilles autrement farouches et gloutonnes t'avait guignée et menacée là-bas, au tournant du cimetière.

Tacitement nous prîmes un autre chemin pour regagner la grand'route banale et le non moins banal railway.

En retournant sur nos pas, nous n'aurions plus trouvé, assemblés au carrefour, tes inquiétants admirateurs... Pourquoi éprouvais-je le besoin de mettre des lieues entre nous et le tilleul de Zoersel? Plus nous nous en éloignons, plus l'arbre tutélaire et sa nichée de rustres florissants m'obstruaient la mémoire.

Et, durant toute cette journée de pathétique villégiature, tant au départ qu'au retour, la nature panthée fut de connivence avec nous, ou mieux, elle nous tourmenta de son malaise, de sa crise, de sa passion sourde qui n'éclairait pas.

Et nous nous boudions, par contagion, comme le soleil boudait la terre; et nous aspirions à je ne sais quel redoutable inconnu!

Hélas, pauvres nous, venus dans cette contrée vivifiante pour y ragoûter notre mutuelle tendresse, sentions s'y fondre, s'y anéantir, tout ce qui nous restait d'ardeur l'un pour l'autre! Nous ne nous suffisions plus....

Le souvenir d'un stupide article de journal! Telle l'origine de notre inavouable malentendu.

Les éléments avaient pris un malin plaisir à entretenir, d'heure en heure, ce germe de dissentiment, en me suggérant, dès la descente du tram, une anormale et pernicieuse admiration pour les destructeurs.

L'aspect sous lequel s'annonça leur contrée justifia leur excessive originalité. Sous peine de discordance, c'était bien ainsi que devaient se comporter envers les civilisés, les terriens de ce terroir ! Ils ne pouvaient mentir à leur milieu farouche et hallucinant.

L'après-midi déclinait lorsque nous nous aventurâmes dans la vaste « Bruyère des Vanneaux ».

Il avait fait, je ne saurais assez insister sur ce point, gris, opaque et énervant, tout le jour, avec des éclaircies ambiguës, des sourires faux, des rages en dedans. La température affectait des accablément et des suffocations, comme d'un cœur qui voudrait s'ouvrir mais qui n'ose, et qui se disout faute de s'épancher.

Et voilà que, tout à coup, le soleil boudeur et taquin, las de son jeu cruel et de ses éternelles refuites, sur le point de quitter l'horizon, se décida à en finir une bonne fois avec sa victime et, déchirant enfin sa tunique de nuages, vautra la plaine navrée, mit l'horizon à feu et à sang, consumma son rouge viol.

Alors seulement, chère ange, débarrassé de mon idée fixe, de ma délétère obsession, je te jetai à la dérobée un regard réconcilié, un regard de compassion et de tendresse, tandis que la bruyère t'éclaboussait de ses rubis.....

Et ce fut comme si quelque victime d'expiation venait d'être livrée à ta place, aux amoureux en peine, sous le tilleul fatidique.

GEORGES EEKHOUD.



# FLEURS DE SERRE

## POÈME

A IWAN GILKIN.

### I

On a bien vu des rois épouser des bergères.

*(Siccles passés.)*

Une légère vapeur aromatique enveloppe la clairière automnale. Dans le lointain, au dessus de la cime des arbres, se dresse la haute tour du manoir de la princesse GISÈLE dans l'incendie de l'Astre qui se couche. MADELINE, belle d'une beauté fraîche et chaude, seule, son bâton à la main, vers le château s'avance, indécise et, par instants s'arrête. Alors frissonnante, elle balbutie une prière, mais là-bas invinciblement ses yeux sont attirés par les flamboyantes verrières du manoir, et elle reprend sa marche. Elle parle lentement :

*Toujours le même rêve, et la tentation.  
Effacez de mes yeux fervents la vision  
Attirante, et le fol orgueil qui me convie.  
Mon Dieu! délivrez-moi du Démon de l'Envie!  
Qui viendra m'arracher aux griffes du Malin?  
Oh! l'ombre de jadis en mes yeux, et le lin  
M'habillant de candeur, et mes mains en prières!*

*L'ardente vision refléurit mes paupières :  
C'en est assez des champs et de l'humilité,  
Je me sens belle. En moi s'éveille ma beauté :  
Je veux savoir les longs triomphes et les fêtes  
Et la paresse des voluptés satisfaites  
Et la langueur des chants d'amour, et les festins,  
Et l'âpre royauté de mes regards hautains,  
Et l'orgueil, et la joie, et toute la féerie  
Des parfums de mes yeux et de ma chair fleurie.*

*Quand celle qui chassait le cerf dans nos forêts  
A passé, j'ai connu le désir d'être auprès,  
Comme ses fauconniers et ses pages imberbes  
Qui, suivant à cheval parmi les hautes herbes,  
Boivent l'ivresse molle au vent de ses cheveux.*

*Tout mon rêve est de vivre auprès d'Elle!*

*Je veux*

*De mes doigts fraternels ignorés des luxures  
A son front pur tresser de candides parures,*

*Et sous ma lèvre humide aux longs baisers piçux  
Eteindre chaque soir le foyer de ses yeux,  
Clairs et frêles miroirs amoureux, d'où ruisselle  
L'épanouissement de ma beauté nouvelle.*

*Ma pauvre âme engourdie et morne de jadis,  
Comme un juste qu'un ange éveille au Paradis,  
Vois : sur un char de nacre enguirlandé de roses,  
Par les jardins de gloire et les apothéoses  
Je m'en viens toute nue, et, pâle, le soleil  
De ses baisers mourants effleure mon orteil.  
Oui ! je suis la plus belle, avec la chasseresse ;  
Elle aussi sur mon char à mon côté se dresse  
Et son corps impassible est blanc comme le lait.  
Oui ! son regard si calme et si fier m'appelait  
Sa sœur, oui ! son regard de sœur tendre et de reine  
Impérieuse dont le prestige m'entraîne  
Vers l'étreinte de ses bras de lys !*

O baisers

*De sa lèvre promise, ô baisers jaloués  
Dont la chaude fureur me pénètre et m'embrase,  
Enlacements de corps passionnés, extase  
De mes yeux assoupis dans ses yeux, volupté.  
De m'endormir parmi l'arôme souhaité  
Et l'ombrage de sa chevelure profonde !*

*Maîtresse aux cheveux noirs dont je suis la Sœur blonde,  
Je saurai le secret de contenter tes sens  
Et de mettre en ma voix la saveur de l'encens  
Qui prie, et dont la lente ascension emporte  
L'âme grisée, ouvrant aux yeux pâmés la porte  
Du palais sidéral des gloires de l'Amour.  
Je partirai. Je sens que la lumière autour  
De mon corps, c'est un peu de Toi qui m'environne,  
Clair flambeau de mes yeux ! Je ceindrai la couronne  
De myrte, et je viendrai, je te tendrai les bras ;  
Toi, de sentir ton cœur ému, tu comprendras,  
Car déjà le désir obsédant te tourmente  
Sans doute, et tu veux voir ta Sœur et ton Amante  
Qui de ses doigts légers effarant tes Ennuis,  
Lumineuse, adoucit l'angoisse de tes nuits.*

II

With insatiable eyes that kindle  
And insatiable mouth that feeds.

SWINBURNE.

Une salle haute dans le manoir. MADELINE et GISÈLE, enlacées encore, perdues dans un demi sommeil, sur les coussins de brocart du trône ancestral, blasonné. Sur les gradins, deux enfants blonds, roses et déjà pensifs chantent en frôlant de leurs doigts distraits l'un sa mandore, l'autre son théorbe. Ce sont les deux pages de seize ans : CONRAD et VALÈRE, pareils à des chérubins savoureux et pervers. Les croisées entr'ouvertes laissent pénétrer les effluves de la soirée tombante.

CONRAD

*La douce nuit descend. Le jour brûlant recule.  
Mon cœur s'alanguit des langueurs du crépuscule.*

VALÈRE

*Je ne vis plus qu'en Toi. Mes sens sont épuisés.  
Tes baisers ont sucé le sang de mes baisers.*

CONRAD

*Je veux boire la vie à ta lèvre vibrante :  
Ta bouche est le fruit mûr et la fleur odorante.*

VALÈRE

*Vers ta gorge d'orgueil montent mes oraisons :  
Ta peau blanche est la fleur des blanches floraisons.*

CONRAD

*Mes prunelles devant tes splendeurs dévoilées  
Comme par un soleil de chair sont aveuglées.*

VALÈRE

*La lente pâmoison a fait courber nos fronts,  
Mais, belles de désirs nouveaux, nous renaîtrons.*

MADÉLINE

*Je suis la fleur des champs et le lys des vallées !*

VALÈRE

*La brise s'éparpille en babil embaumés  
Doux comme nos baisers alanguis et pâmés.*

CONRAD

*Moins pure la senteur des puissantes corolles  
Que les ensorcelants parfums de tes paroles.*

VALÈRE

*J'aspire, les yeux clos, l'arôme des forêts  
Qui s'endorment, parmi tes cheveux lourds et frais.*

CONRAD

*Du satin de tes seins pétri de tubéreuses  
S'exhalent des odeurs molles et savoureuses.*

VALÈRE

*Tes larges yeux bleu sombre ont des éclairs soudains  
Chargés de voluptés chaudes et de dédains.*

CONRAD

*Ma lèvre qui flamboie et que l'amour allère  
T'apprendra la luxure inerte et le mystère.*

GISÈLE

*Je suis la fleur de sang des bizarres jardins !*

*Enfants, cessez vos chants. Valent-ils les cantiques  
De mes yeux éperdus à ses yeux extatiques ?  
Les plus beaux chants humains sont muets dans nos cœurs,  
Les mots sonores sont impuissants !*

*Mes vainqueurs :*

*Regards d'ambre et de feu, regards de braise ardente,  
Lèvres — et leur salive amère et débordante —  
Vous me brûlez dans l'âme, ô regards, ô baisers,  
Chevelure d'or vierge aux reflets embrasés,  
Blancheur marmoréenne où court comme une lave  
Ton sang de flammes, Neige et Brasier !*

MADÉLINE

*Ton esclave*

*Je veux l'être à jamais, Gisèle ! et je me meurs  
À tes pieds divins dans les spasmes endormeurs  
Et les lentes langueurs des voluptés goûtées ;  
L'ivresse de tes chairs mates et veloutées*

*Illumine mes yeux, ma lèvre et mon esprit :  
Viens, sois encore à moi ! Ta beauté me fleurit,  
Et de jasmins lascifs tes mains sont parfumées.*

GISÈLE

*Je t'aime ! — Devant ces tendresses affamées  
Dont ta langue et tes doigts conduisent le secret,  
Qui donc, épris des jougs coutumiers, oserait  
Nous blâmer ? — Nos amours comme les fleurs des serres  
Ont de fauves relents subtils. Quand tu m'enserres  
De ton étreinte souple et nerveuse, je sens  
Ma vie entrer en toi. Tes yeux étourdissants  
M'enlèvent au delà des paradis d'extases  
Où, parmi les rubis sanglants et les topazes  
Qu'endort le jaune oubli des sensualités,  
Se dresse au bord des horizons illimités.  
Dans ses grilles d'orgueil, l'Enfer de nos luxures.*

MADÉLINE

*Je t'aime ! Tes baisers farouches, les morsures  
Savantes de tes dents en feu, rouges de sang,  
Ont l'étrange saveur d'un rêve éblouissant  
De cruauté suave et de grêles délices.  
Dans l'Orient natal à travers les supplices,  
Ineffablement purs, par des lacs de douceur,  
Les cygnes de ta voix si blancs dans l'épaisseur  
Des arômes neigeux et vagues, sur leurs ailes  
M'entraînent vers l'espoir de tes claires prunelles.*

GISÈLE

*Laisse-moi reposer ma tête sur tes seins !  
Silence ! endormons-nous dans les bleus et très saints  
Triumphes des ébats touffus ! Car voici l'heure,  
La tranquille torpeur de la nuit nous effleure  
Mélancolique, avec ses sanglots de bouvreuil :  
Ah ! pour nous préserver d'un indicible deuil,  
Enfants, chantez encore ! Et toi viens, Madeline,  
Viens contre moi, plus près ; viens, de ta voix câline  
Plus franche que leurs chants, dissiper mon émoi.  
Mais dites-moi des mots d'espoir, rassurez-moi !*

MADÉLINE

*Chère sœur, que crains-tu de la nuit ? Ses ténèbres  
Ne nous étreignent pas d'angoisses si funèbres.*

*Vois, au loin d'une lueur d'améthyste et d'or  
Le ciel profond se teinte, et la lune qui dort  
Parmi les oreillers de nuages, caresse  
D'un frôlement d'argent lumineux la paresse  
Des feuilles, et l'étang s'étoile de regards.*

GISÈLE

*Non, j'ai peur ! Dans la nuit je vois des yeux hagards  
Dont le dur flamboiement me glace d'épouvante !  
Enfants, rassurez-moi ! Que votre voix invente  
Des mots qui fassent croire au désir de l'espoir.  
Mais l'espoir même est vain ! et dans l'effroi du soir  
Dans l'oubli de ma honte et dans la solitude  
J'irai bercer l'horreur de mon inquiétude !*

III

Un amour qui n'est plus le bonheur d'aimer en ignorance,  
un amour qui n'est plus l'amour de l'amour.

J. BARBEY D'AURÉVILLY.

C'est par une claire journée de printemps, en une salle tendue de tapisseries armoriées, MADELINE, songeuse et grave, en tête-à-tête avec CONRAD, rougissant et de la flamme aux yeux.

MADÉLINE

*Bel innocent d'amour, des mépris et des larmes  
Tu dois tout ignorer ; tu ne sais que les charmes  
De ton adolescence et de tes jeux d'enfant ;  
Tu ne sais ni les cœurs froissés ni l'étouffant  
Remords d'avoir flétri la fraîcheur de ses rêves ;  
C'est tout un matinal printemps, lorsque tu lèves  
Sur les deuils de mon cœur tes regards de clarté ;  
Tu m'inondes d'aurore et de sérénité ;  
Ta naissante jeunesse est faite de lumière  
Et je chéris en toi l'illusion première,  
L'ardente illusion des baisers de candeur.  
Rien de pur qui soit vrai, pas même en la pudeur  
Des puerils désirs, c'est pourquoi je t'envie,  
Toi que n'ont pas fané les hontes de la vie,  
Diaphane et vermeil comme une aube d'avril,  
D'être l'orgueil natif des parfums en exil  
Et le divin espoir des roses frémissantes.  
Pourquoi, céleste enfant, se peut-il que tu sentes  
Le frisson glacial des vulgaires amours ?  
Crains l'amour qui ternit l'ineffable velours*



*De l'âme en fleurs. l'amour qui dessèche et qui blesse ;  
Redoute les conseils pervers de la mollesse,  
Dont la trompeuse voix sait voiler les dangers.  
Et l'essor énervant des songes mensongers.*

CONRAD

*Non, je n'ai rien à craindre, à présent que je t'aime !  
Ton beau regard est l'eau lustrale du baptême  
Mystique, ton regard épanouit mon cœur,  
Et l'accent de ta voix ne peut être moqueur !  
L'indomptable souci de mon amour m'absorbe ;  
Sous les chants radieux et fiers de mon théorbe,  
La lente majesté du cantique assidu  
Et les rythmes d'airain, n'as-tu pas entendu  
Les appels déchirants des notes convulsées ?  
Je ne puis comprimer l'ardeur de mes pensées  
Ni, quand je le voudrais, les détourner de toi :  
Oui, même malgré moi, je t'aime ! C'est pourquoi,  
Madeline, je viens à toi, les mains fleuries  
Du lys agonisant des pâles songeries.  
Implorer en pitié tes lèvres et tes yeux ;  
Ne les refuse pas à mon cœur anxieux :  
C'est le désir brûlant des étreintes charnelles,  
Le besoin instinctif de tendresses nouvelles,  
La douce floraison des parfums de ton sang,  
Le vin voluptueux de ce rêve incessant  
D'être à toi, d'être en toi ! qui m'illumine l'âme.*

MADÉLINE

*Cher enfant, c'est l'amour de l'amour qui t'enflamme,  
C'est l'âge. Puisqu'en toi la voix des fabuleux  
Mirages a versé le désir des yeux bleus  
Et l'inutile espoir de l'ivresse assouvie,  
Sache que c'est le piège éternel de la vie ;  
Bien peu l'ont évité, qui seuls furent les forts.  
Tu veux te consumer en d'inféconds efforts  
Pour le frisson des corps et l'extase des lèvres :  
Va, garde plutôt la chasteté de tes fièvres,  
Demeure droit et seul, fervent dans la fierté  
Du rêve, et, dédaigneux de la réalité.  
Et pourquoi parler tant ? L'Amour est le seul maître  
Je parle en vain. Ton cœur est soumis, et peut-être  
Mes paroles ne font qu'augmenter ton désir !  
Mais Celle que tes vœux, enfant ! doivent choisir*

*Est vierge, comme toi, de mensonge et de honte.  
Et son cœur, inquiet des îles d'or, affronte  
Pour la première fois la mer des passions.  
Elle vouera, propice, à tes effusions  
Ses bras de fiancée et leur royale étreinte,  
Et ses yeux printaniers sans remords et sans crainte  
Fleuriront de baisers candides et soyeux  
Le matin triomphal qui s'éveille en tes yeux.*

*Pour moi, j'achèverai ma lente destinée :  
J'appartiens à Gisèle, et je suis condamnée  
A ne plus écouter les hymnes de ces voix  
Que mon âme avait mal comprises autrefois,  
Puisqu'elles ne chantaient, dans mes forêts de chênes,  
Que l'idéal bienfait des délices prochaines  
Et la calme fraîcheur des baisers espérés.  
Oh ! l'effroyable ardeur des sens exaspérés,  
Les jouissances dont le cœur déchiré souffre  
Et saigne, m'ont plongée au plus épais du gouffre  
Où rampent les remords comme de froids serpents,  
Et m'ont brisée avant l'heure ! Oui je me repens  
De ces péchés et des erreurs de ma jeunesse,  
Mais il ne se peut pas que le rêve renaisse  
En moi, car je me suis donnée entièrement,  
Et l'amour d'autrefois devient mon châtiment*

#### CONRAD

*Madeline, tais-toi, c'est assez de blasphèmes !  
Pourquoi mentir ainsi ? Je sais bien que tu m'aimes  
Et tes yeux étoilés sont des astres amis.  
Je t'aime, Madeline ; et mon cœur est soumis,  
Comme l'esclave au maître, à ta toute-puissance !  
C'est l'éveil, l'innocente et serène naissance  
De mon cœur attendri de clartés et d'azur,  
L'attente du bonheur impérissable et sûr  
Parmi les chers baisers de tes lèvres gourmandes.  
Viens, fuyons ! le veux-tu ? Comme dans les légendes  
Nous irons à travers les féeriques halliers  
Où chantent les épithalames familiers  
Des rossignols blottis dans l'épaisseur des branches ;  
Sur la mousse moelleuse et dans les lueurs blanches  
De la lune, pareils aux dieux de ces forêts,  
Nous aurons des abris mystérieux et frais  
Et nous vivrons cent ans d'extase et de délires :  
Écoute s'élever dans la langueur des lyres*

*Séraphiques la voix vaporeuse des soirs,  
Pleine de frais conseils et d'amoureux espoirs ;  
Hâtons-nous, il est temps, vers les forêts fleuries !*

MADÉLINE

*Je veux boire avec toi le frisson des féeries,  
Je veux fuir avec toi ; je t'aime et sans effroi  
Je me donne ! Fuyons, car je t'aime, ô mon Roi !*

ANDRÉ FONTAINAS.

---

## PROSES LYRIQUES

### I

#### D'UN MAITRE INCONNU

A IWAN GILKIN.



J'ai vu, je ne saurais plus préciser à quelle époque, chez un collectionneur monomane et très pauvre, espèce de Pons florentin, un tableau dont l'image indélébile s'est fixée en ma mémoire, — une peinture obsédante et tragique, empreinte toute de fièvre, de froide démence, sillonnée de lueurs sulfureuses et maudites, d'éclairs farouches...

Pourquoi vous redirais-je le nom du prodigieux et génial artiste, puisqu'il est profondément inconnu, a végété sa brève et saturnienne existence dans des bas-fonds putrides, parmi la canaille. Je respecte trop les honnêtes gens qui me font l'honneur — imprévu — de me lire pour scandaliser leur délicatesse en les entretenant d'un monsieur, — d'un *homme*, — aussi mal élevé.

Une chambre soyeuse, un boudoir élégant où d'exotiques parfums traînent, — tendre, mauve, garni d'objets caressants à la vue et au toucher, suavement lumineux à l'avant-plan, — d'un mauve dont le doux et frissonnant éclat s'amortit peu à peu, — grisailleux et mat, au fond, où s'ouvre la porte du cabinet de toilette. On entrevoit, dans les ondes brutales d'une flamme de gaz qui siffle, un lavabo d'ébène chargé de fioles, de pinces, d'instruments bizarres d'ivoire et d'acier. Le marbre noir du meuble réverbère tout l'attirail de torture d'une mondaine au XIX<sup>e</sup> siècle.

A droite, sous les courtines de satin moiré — mauve, — un lit-divan

fort bas, moelleux. Disloquée, nue complètement, une femme gît-là ; elle meurt, elle est morte, tuée par deux visibles coups de couteau. Sa blonde tête, très fine et pâle, apâlie encore, au nez effilé, à la bouche impertinente, aux grands yeux glauques, restés ouverts, — ouverts à quel spectacle, maintenant ? — aux larges yeux cernés et meurtris, — sa tête repose sur les broderies des oreillers, chiffonnées, à peine. Ses lèvres amincies et rebelles se plissent d'un sourire drôle, navré peut-être, joyeux aussi.

Mais le corps de cette singulière créature a l'exacte semblance de celui d'une poupée ! Sous les omoplates, le carton se devine qui soutient la toile et celle-ci déjà s'affaisse et se gondole car, sans discontinuer, des béantes blessures de l'Androïde, coule le son pur et fauve qui l'animait, — sans bruit, il coule au pied du lit. Là, au milieu du tapis, un petit enfant est assis, adorable et gai et rose ; de ses mains fragiles, fleuries de fossettes, il ramasse le son pailleté qui dévale et joue, en parsème le parquet aux alentours. Il bat l'air de ses bras mignons, cherche à attirer l'attention pour faire partager son plaisir, en son langage embryonnaire, se raconte des choses... — Son regard scintille et rit... — Cependant, là-bas, un *gentleman* prestement s'esquive... c'est Alastor, Duc des Ténèbres, — un très beau, très fashionable et très chevaleresque Damné. Ses yeux louches et torves le dénoncent. Avec des gestes précieux et maniérés il emporte un cœur, — un cœur saignant qui tressaute et pantèle...

— Enfin, à gauche, deux personnages à l'allure distinguée et patricienne, considèrent toute cette scène d'un air vague et détaché, mélangé de dédain qui s'ignore. Il semble qu'ils échangent de rares et distraites paroles, qu'ils conversent avec bien de l'ennui, mais aussi, avec quelle exquise et cérémonieuse politesse...

## II

### BARATHRE

J'errais dans un paysage de cauchemar, maléfiquement cerné par de crayeuses roches, — haletant sous l'haleine embrasée, aveuglé par la lumière fausse et crue d'un torride soleil d'Apocalypse.

Derrière un pli de terrain, j'aperçus tout à coup une excavation béante, aux bords rectangulaires, ainsi que les murs lisses et sans arêtes d'un canal, et remplie d'une eau incandescente, épaisse et noire comme de la lave. Et cette eau, sans cesse convulsée de remous intérieurs, se crevait pesamment à l'apparition d'épouvantables larves à têtes humaines qui, surgies des pro-

fondeurs, essayaient de s'évader de cet ergastule, de se soustraire à l'atroce caresse des ondes poisseuses.

Elles crissaient de leurs ongles le basalte glacé des parois ; avec une rage grinçante et furibonde, elles s'efforçaient de s'arc-bouter à la surface dense du bitume, mais il céda et plus irrémédiablement les enlisa. Et d'autres lémures émergeaient constamment, se démenaient pour agripper les angles abrupts du gouffre et, entrelacées de haine, elles se déchiraient, se griffaient et leurs prunelles médusantes et farouches ardaient d'envie et d'un espoir égoïste et crispé... Et une lamentation montait, aiguë et hurlante, une affreuse et rauque clameur...

Enivré d'horreur, de pitié, mes lèvres machinales intercédèrent : — Mon Dieu ! — Ces syllabes fatidiques, à peine proférées, le hideux spectacle s'effaça, la rumeur vocératrice s'éteignit... Je rouvris les paupières : La nuit, pâle de silence, investie soudain d'un manteau roidi de lune et de gel, — sous le cruel et bleuissant acier du firmament, — au milieu du vide effroi de l'étendue élargie, la face tournée vers le Levant, se profilait la sèche et nette silhouette d'une statue de bronze, dont les yeux *vivants* et seuls visibles dans l'ombre, dardaient sur moi un regard méprisant et narquois.

### III

#### LE FOU RAISONNABLE

Au rebours de ses pareils, le Fou du Prince des Terres Australes dédaignait les concetti vides, les inoffensifs et creux lazzi ; ses saillies désordonnées discordaient ; ses rires semblaient de haineux grincements de dents et chacun de ses mots secrétait un sens profond et redoutable.

Il mettait une joie maligne et vindicative — quels corrosifs remords apaisait-il ainsi ? — à saper la félicité de son jeune Seigneur, à lui démontrer le précaire de ses pouvoirs régaliens, le risible des pompes royales ; il abattait et écartelait, vivantes, toutes ses chimères, refoulait ses enthousiastes et généreuses expansions par d'acribes et glaciales railleries. Et le souverain gémissait, en son cœur, des moqueries acariâtres de son bouffon, car il l'aimait le sachant accessible aux plus nobles pensées et que ses sarcasmes ne dénonçaient point une stupide ignorance.

Les poètes de la cour, — en cet utopique pays, d'authentiques et altiers poètes, — surtout, servaient de cible aux brocards acérés du cynique.

— Je suis plus poète que vous tous, affirmait-il effrontément, car ces

chansonnettes dont vous fatiguez le papier, je suis las de les entendre et, même, j'ai souvent songé des songes qui terrifieraient vos timides muses auliques, — *mais je les garde pour moi seul !*

— Le jour de la Fête fleurie de l'Orient, le Prince, environné des hauts dignitaires et de ses vassaux, écoutait la lecture de l'œuvre récente de son artiste favori, — d'une beauté surprenante et sans rivale. A la chute du dernier vers, saisie d'une espèce de torpeur admirative et ravie, l'illustre assemblée ne donna aucun applaudissement. Au milieu du silence général, le Fou, lui, étendu jusqu'alors au pied du trône, se releva et écartant, d'un geste présomptueux, les chambellans, après un éclat de rire provocateur et sauvage, rempli du plus extravagant mépris, disparut derrière les lourdes tentures agitées.

Un blême nuage de fureur passa sur le front et dans les yeux du Monarque, arraché à son ivresse : la mort de l'incorrigible trouble-fête fut décrétée en son âme...

— A l'origine de sa délivrance, le Prince vécut heureux d'un bonheur parfait : il n'entendrait plus l'organe odieux, les ricanements, il ne subirait plus les aigres grimaces, les parodies enfiellées de cet éternel rabat-joie ; rien n'avilissait, dorénavant, ses plaisirs et l'harmonieuse paix de son auguste existence ; chaque matin, il se congratulait de son opportune et libératrice cruauté.

Cependant, peu à peu et inexplicablement, une morosité sans nom l'asservissait, — une amère, déprimante et uniforme tristesse, sans motif et sans but et envenimée encore, par l'appréhension de voir renaître sa native férocité autrefois vaincue.

Retiré, de plus en plus, comme un craintif et soupçonneux tyran, loin des salles d'apparat et de représentation, parmi les appartements hermétiques, solitaires et perdus de la Demeure Interdite, en proie à on ne savait quelle nostalgie taciturne, il mourut enfin, quelques mois après cet événement, — sans avoir rompu l'impénétrable mutisme qu'il paraissait s'être, désormais, imposé.

ARNOLD GOFFIN.

---

## VERS

A JULES DESTRIÉE

### VOCATION

*Je fus longtemps, je suis encore cet enfant  
Sans autre bouclier que sa fragile enfance,  
Qui toujours plus enfant à peine se défend  
De vous rendre en amour le poids de votre offense.*

*Dans quel poison lascif, dans quel miel doucereux,  
Assassins caressants, trempez-vous donc vos armes?  
Car toujours plus enfant et toujours plus heureux,  
Je dédie à vos fronts la gloire de mes larmes.*

*Je suis un espalier pour la soif et la faim  
Des chercheurs de souffrance, et mes blessures fraîches,  
Mangez-les, buvez-les, car je comprends enfin  
L'ivresse des martyrs amoureux de leurs flèches.*

*O tout mon sang, toutes mes roses, mes sanglots,  
Elancez-vous, ma chair ! vers les étoiles sourdes,  
Et chantez mon enfance éternelle à longs flots,  
Vous, les baisers futurs dont mes lèvres sont lourdes !*

*Soyez des inconnus, prenez-moi par la main :  
Couronnez-moi de fleurs charmantes et funèbres,  
Et de vos robes d'or éclairant le chemin,  
Conduisez-moi, pensifs, vers les bûchers célèbres.*

### MENACE

*Je vous ai bien aimés, je vous ai bien pleurés,  
Loin de tous, loin de vous, et si loin de moi-même !  
Je sens naître de moi des êtres ignorés  
Qui m'enseignent enfin l'amour de ceux que j'aime*

*Je suis déshabillé de l'orgueil, frêle et nu ;  
Je regarde le ciel à travers mes mains calmes  
Que joint l'étrange espoir d'un bonheur ingénu  
Dans un gouffre d'azur où se baisent des palmes.*

*Mais prenez garde, vous, ma gloire et mon souci,  
Prenez garde, vous tous qui m'avez adouci  
Jusqu'à cette douceur et cette peur de vivre,*

*De voir se révolter ce cœur qui vous enivre  
Et la haine en jaillir, comme un glaive irrité  
D'un fourreau de candeur, de joie et de bonté.*

## L'ÉTONNÉ

TABLEAU GOTHIQUE

*Pâle et fier, dans la cour de marbre du château,  
Sous un drapeau que gonfle une bouche invisible,  
Mi nu, les bras liés à l'infâme poteau,  
Le bel adolescent reluit comme une cible.*

*Sa chair blonde et ses seins puérils et son col  
Hâlé d'or qu'un sang vierge et magnifique arrose,  
Jaillissent au soleil, fleurs divines, du sol  
Où le rouge drapeau s'achève en ombre rose.*

*Devant lui, quatre archers, groupe agile et fluet,  
Gantés de maillots noirs étoilés de flammèches,  
Semblent prêts à danser un cruel menuet,  
Plus cambrés que leurs arcs et plus fins que leurs flèches.*

*Sur un haut tribunal, de vieux mages tremblants,  
Des princes cuirassés de bronze, des califes,  
S'offrent, loin du spectacle, avec des gestes lents,  
D'ardents lauriers cueillis dans leurs Généralifes.*



*Au balcon, dans l'azur triomphal, l'œil lustré,  
La Dame du supplice en ses habits de joie  
Rit de sa bouche aiguë au singe préféré  
Qui s'étrangle en tirant sur sa laisse de soie.*

*Et là-bas, tout là-bas, des paysages bleus,  
Le ciel tendre, égayé de frêles tourterelles,  
Où sur l'orbe enfantin d'un couchant fabuleux  
Le château des sept tours aiguise ses tourelles.*

*Enfin, là-haut, avec leur plumage d'argent  
Bleu, vert, soufre, lilas, des archanges fidèles  
Aux suprêmes lueurs du soleil indulgent  
Allument en jouant leur doux arc-en-ciel d'ailes.*

*Le bel adolescent se hérissé de traits :  
Mais personne, ni les califes ni les princes,  
Ni les mages vieillots, ni les archers distraits,  
Ni là-haut, dans l'azur, la Dame aux lèvres minces,*

*Ne regarde mûrir comme un fruit douloureux  
Ce corps splendide, élu pour des amours royales,  
Ni dans la cour en fête et le soir langoureux  
Vibrer l'obscur essor des flèches déloyales.*

*Les archers, comme lui jeunes et caressants,  
Ne songent même pas à punir une offense :  
Ils sont simples et bons, ce sont les beaux enfants  
Qui se mêlaient naguère aux jeux de son enfance.*

*Les mages, les docteurs, les califes, les rois,  
Autour de son berceau courbèrent leur puissance,  
Et venus d'Orient sur de lourds palefrois  
Baisèrent ses pieds nus le jour de sa naissance.*

*La Dame qui sourit à ce long soir d'été  
A trop soin du salut de sa vie éternelle  
Et de sa gloire en Dieu pour n'avoir pas été  
Envers l'enfant martyr câline et maternelle.*

*Et le naïf bouquet des anges dans l'azur,  
Pays d'ailes, jardin de lumière, île errante,  
Fait neiger et chanter à travers le ciel pur  
Un trésor ingénu de joie indifférente.*

*Et l'âme de l'enfant caressant et soumis,  
Qui ne se reprend pas quand elle s'est donnée,  
Vers de futurs tourments et de nouveaux amis  
S'envole, sans souffrance et sans haine, étonnée.*

ALBERT GIRAUD.

## DANS LE RÊVE

### IV. LES SIRÈNES

A MONSIEUR ALBERT GIRAUD.



La nuit. — Passent très lents, au clair ciel de printemps — les albes et grands nuages éblouissants en leurs masses lourdes arrondies, porteurs de vagues visions de formes démesurées, — torses énormes, bras et jambes musclés — masques farouches aux longues barbes ruisselantes — incertaines, changeantes visions évocatrices de la silencieuse et grande armée des blancs géants, marchant à l'assaut du Walhall. La terre repose, reflétant les pâleurs du ciel, et sur les prairies bleues adoucies, la rosée respandit en perles brillantes, aux tiges des herbes endormies.

Au travers les champs et les près, le vieux Rhin coule ses eaux vertes et claires — en lesquelles glissent et se mirent les nuages — les profonds lacs d'azur et le pâle croissant de la lune, s'élargissant dans l'eau et qui monte et descend suivant l'ondulant mouvement des flots, qui s'écoulent rapides et chantent et se plaignent et tendrement murmurent en s'enfuyant.

Au loin, dort la ville gothique, grise et bleue vaguement — avec les lignes indécises des maisons et des monuments — les rouges lumières vacillantes qui brûlent au sommet des tours — les murs noirs et durs du vieux château royal, avec ses ponts levis planant au dessus des abîmes, et dominant tout, la flèche hautaine de la cathédrale, s'élançant fièrement et s'effilant sur les neiges du ciel.

Pas un bruit. — On n'entend que de temps à autre la voix grave et lourde de l'horloge de fer, proclamant lentement les heures sur la ville assoupie et le vague attirant murmure des flots qui s'élèvent et s'abaissent et glissent et s'éloignent infatigables vers d'autres contrées. — Les blancs nuages passent plus lents au ciel et doucement se séparent et s'arrêtent, découvrant en une échancrure le pur azur au milieu duquel veille une lune recourbée — telle une galère d'or en un lac immobile, entouré de montagnes de neige.

Ou la route blanche se perd là-bas dans la nuit — le bruit répété des pas d'un cheval, en même temps que les sons joyeux, lointains, d'un refrain chanté par la voix d'un jeune homme ; — rapidement, il se rapproche suivant la route et bientôt arrive auprès du fleuve. — C'est un chevalier guerrier, d'une armure d'acier revêtu et qui chante à la joie de revoir tantôt sa ville chérie, sa maison et ses gens, et la fière dame, son amie, dont les doux yeux ont tant pleuré, quand il s'en alla pour la guerre. Il a relevé la visière de son heaume, découvrant son jeune visage, et un grand oiseau de fer étend ses ailes au cimier de son casque et semble voler par dessus lui, quand il chevauche. Et voici que le chevalier a laissé tomber sa chanson ; — il a saisi la corne d'ivoire appendue à son col et gaiement sonne la claire fanfare qui vibre et longuement là-bas résonne contre les hauts remparts.

Mais quoi donc alors en la rivière. — Le jeune homme arrête son cheval au bord du fleuve et pour mieux voir, abrite les yeux de sa main lourde, gantée de fer. Aux clairs éclats du cor sonnante d'or, s'agitent et se gonflent les eaux au milieu du fleuve. — Elles tournent et bouillonnent, s'entr'ouvrent et soudain apparaissent les trois sirènes, filles du Rhin, enlacées. Elles nagent et glissent, idéales en les eaux claires qui ruissellent en innombrables gouttelettes sur leur éclatante poitrine et passent au travers de leur brune chevelure, sans la mouiller. Les tournoyants battements convulsifs de leur queue écaillée font écumer et blanchir les eaux qui semblent les suivre et les vêtir d'un étonnant tourbillon de neige. — Leurs grands yeux brillent, leurs lèvres rouges sourient — et leurs cheveux bruns flottent dénoués, parés de larges fleurs incarnadines. Et légères, elles plongent au travers des flots clairs, et fendent rapides, l'eau limpide qui s'amollit et

frémit au baiser fugitif de leurs seins provocants, et douce, s'adoucit aux molles caresses de leurs croupes. Elles rient; — et les perles de leur rire, brillent et s'égrènent, et font comme une cascade cristalline, bientôt mêlée, évanouie en le doux frémissement des flots. Elles s'approchent et s'éloignent et de nouveau s'élancent — et baisent chaque vague qui passe — se cherchent et se baisent entre elles; — l'une d'elles chante :

« Gai chevalier — viens, viens vers nous — les flots s'entr'ouvrent devant toi — viens te reposer en nos bras — t'enivrer des caresses des eaux silencieuses — te jouer dans les flots, glisser entre les ondes — t'assoupir et rêver avec nous des étoiles et des fleurs radieuses, jaillies du pâle sable d'or, et qui brillent au nocturne jardin des sirènes.

« Retiens nos chants — beau chevalier — vois au fond des eaux les richesses — les palais verts de la Reine avec les rougeâtres rubis tournant, saignants aux sommets sveltes des tourelles — les portes frêles d'émeraude de dauphins noirs défendues — les parcs alanguis transparents et bleus, où tremblent et serpentent les rivières opalines — et les vagues forêts profondes sous lesquelles passent et glissent inquiètes les ondines.

« Ah! viens, fends les flots — hâte-toi jusqu'à nous — nos bras amoureux t'entoureront de guirlandes, plus suaves que la fleur des jacinthes et nos corps souples s'enrouleront autour de ton corps fatigué, le berçant et l'exaltant d'inespérés délices; — dans nos yeux bleus tu verras les cieux bienheureux — le rêve des lunes qui s'y reflète et les profonds abîmes des jouissances. — A passer au travers de nos cheveux, le vent se parfume et laisse flotter autour de nous les capiteux parfums troublant les sens. Au contact de jeunes lèvres frémissent et brûlent nos lèvres rouges et chaudes, et l'amertume délicate de nos bouches insidieuses verse l'oubli des choses les plus chères.

« Ah! viens donc, viens fêter et fleurir ta jeunesse aux charmes de nos blanches poitrines, laisse tes yeux langoureux s'égarer dans nos yeux — ta bouche avide et chaude se coller à nos bouches; vois les flots se presser et glisser amoureux autour de nous — les eaux jalouses et douces qui frôlent et baisent au passage nos seins jeunes et droits — et s'écoulent à regret de nos corps en scintillantes gouttelettes diamantines. Prends-nous donc — enlace-nous — sur notre passage se dressent et s'ouvrent les fleurs solitaires et les dragons de flamme, gardiens des royaumes ont pleuré de désir en nous voyant; — à notre possession le cœur se dilate — les yeux s'agrandissent — la poitrine se gonfle de voluptés inconnues et l'on défaille sous l'étourdissante douceur de nos parfaits enlacements. »

L'eau a soudain jailli sous le sabot du coursier noir — mais l'animal s'effare et recule devant le vide. — Éperdu le jeune homme a sauté à bas de son cheval et les bras en avant tendus impétueusement s'engage en le fleuve — mais alors il s'arrête lui aussi et demeure immobile. — Là-bas — là-bas, la voix rauque de l'horloge de fer sonnait fatalement minuit sur la ville endormie — un silence — et la plainte du veilleur dans sa corne.

Aux premiers sons des cloches de la cathédrale, les sirènes se sont évanouies, — leur corps s'est tout à coup fondu dans l'eau qui tourbillonne encore, écume et fuit rapide emportant au loin, les rouges fleurs de leur chevelure. — Et longtemps encore, il écoute anxieux, le cri désespéré qu'exhalèrent leurs lèvres en disparaissant.

Le chevalier se signe soudain; après une courte prière aux saints ses patrons, remonte en selle, et rêveusement, chevauche vers la ville.

Décembre 1888.

GEORGES DESTRÉE.

---

## LE PHOQUE

*Symbole de ma destinée,  
Un phoque au regard singulier  
Ainsi qu'un démon familier  
Habite ma maison damnée.*

*Dans l'appartement angoisseux,  
Parmi les meubles, les tentures,  
Les bibelots et les gravures,  
Son corps ovoïde et poisseux*

*Se tord en sursauts de reptile  
Et pour ce monstrueux ébat  
Contre le flanc flasque qui bat,  
Colle la nageoire inutile.*

*Mes yeux, que fige la terreur,  
Au fond de ses prunelles glauques  
Voient les jeux fous des vagues rauques,  
Les squales ivres de fureur,*

*Les croûtes plates des limules,  
De baveux bivalves ouverts  
Et sous de traîtreux fucus verts  
De longs lacis de tentacules.*

*Monstre, ainsi nagent dans mes yeux  
Des reflets d'effroyables joies  
Et la sombre image des proies  
Qu'engloutit mon cœur vicieux.*

*Evadé d'un enfer immonde  
Je garde irréparablement  
L'amour affreux et le tourment  
De ce sinistre et hideux monde.*

*Mais au vierge, au sévère azur,  
Reniant la fange subie,  
Ne puis-je en mon âme amphibie  
Offrir un culte neuf et pur?*

IWAN GILKIN.

---

## LA NAISSANCE DE VÉNUS

*Et versant les trésors de sa sérénité  
Et le rayonnement de sa jeunesse blonde  
Sur le vieil océan de sa fille enchanté.*

CHARLES BAUDELAIRE.



**C**e fut d'abord sur la mer un long frisson d'angoisse — et les ténèbres qui la couvraient encore disparurent. Le brouillard, lentement, se déchira et, quelque temps, une mousseline de vapeurs blanches flotta dans le ciel, s'adoucissant, se fondant.

A l'horizon, le soleil sortait des flots épandant ses rougeurs sur l'étendue des eaux et du pâle azur. Les sables des grèves, au lointain, s'illuminaient de moires chatoyantes.

De petites vagues rosées s'élevèrent peu à peu et coururent follement çà et là en des sens divers. Parfois un choc, et un clapotis sonore s'élançait

avec quelques gouttes diamantées. L'air brillait comme si l'Océan eût été en fusion, des fleurs s'épanouissaient à la surface ; on eût dit que les étoiles disparues constellaient maintenant les cieux d'un bleu mat de turquoise, reflétés par l'onde. Et des bouillonnements grandirent, grandirent en des masses écumeuses qui se heurtaient avec furie, hérissant leurs crêtes blanchâtres et retombant avec fracas pour remonter avec plus de violence.

Tout droit dans le soleil, tenant le trident de sa main droite, Neptune accourait sur son char vermeil, traîné par des dauphins aux écailles argentées. De son casque d'or jaillissaient autour de lui des rayons d'or, sa robe de pourpre éployée par la rapidité de la course ondulait au vent, une barbe abondante tombait sur sa large poitrine, et dans ses yeux verts était reflétée l'immensité de l'Océan.

Apparaissait aussi la longue théorie des divinités de la mer et Nérée à la barbe azurée, avec les Néréïdes, les Harpyes, les Tritons et les Sirènes aux voix charmeresses.

Dans l'air où dansait un poudroiement d'or, une fanfare immense jaillit, éclaboussant l'espace de ses notes claires et joyeuses, pour célébrer l'arrivée de Celle que Saturne avait promise.

Au son des trompettes sacrées, le Dieu frappa les flots. L'eau s'entr'ouvrit, et, sur une conque de nacre lumineuse où passaient des reflets de pourpre, de saphir, d'améthyste et d'émeraude, entourée d'une guirlande d'amours roses et blonds qui folâtraient parmi les fleurs, aux chants radieux des Sirènes qui sortaient de la mer, dans sa nudité triomphale, la hanche provocante en la torsion de son corps, la chevelure éparse derrière elle comme un long voile d'or, apparut Vénus, fille de la Mer et de la Lumière. Et le Dieu attentif regardait l'aube qui naissait dans les yeux de l'Aphrodite.

Sur un char diaphane traîné par des colombes, les Heures la conduisirent vers l'Olympe avec le cortège des Grâces et des Ris, et les mortels restaient en extase, oubliant les jours, oubliant le temps, à regarder la trace blanche qu'elle avait laissée dans les infinis bleus où elle était disparue.

Ce soir-là, dans leur palais, les dieux célébrèrent la venue de celle qui devait bouleverser le monde.

MAURICE DESOMBIAUX

---

## ELAGABALE

*Vers tes lèvres ses jeunes mains  
Hièrade! implorantes, frêle  
Enfant endormi d'asphodèle  
Nimbe et neige de bleus matins.*

*En sourire ses yeux de rose  
Ses beaux yeux vainqueurs exaucés  
De tes lèvres et des baisers  
Langoureux comme d'ailes closes.*

*Hièrade! ses doux bras blancs  
Dénoués vers ton cou d'ivoire  
Doux alanguissent leur victoire  
En suaves enlacements,*

*Vin de rose sa bouche enivre ;  
Front qu'adonisent les narcisses,  
Tout amour! et qu'à ses caprices  
Un peu du cœur puisse survivre.*

*Faible en sa robe de soie mauve  
De fleurs et de perles semée  
O pierrerie et parfumée  
De lys, d'hyacinthe et de mauve,*

*Roi! divin comme Dyonise  
L'Enfant à la bleue chevelure,  
Délaçant sa lasse parure  
En tes yeux vaincus agonise.*

VALÈRE GILLE.



## POÈME EN PROSE

### LE RAT



Je dormais à ses côtés. Lorsque soudain elle m'éveilla d'un geste convulsif.

M'a-t-elle passé du bout des doigts l'hallucination de son cauchemar? Mais je vois aussitôt, positivement je vois une horrible bête qui glisse sur la courtine du lit.

« Vois donc! C'est un rat! crie-t-elle. Chasse-le! Chasse-le! »

Glacé par la frayeur, je ne sais cependant faire le moindre mouvement; et, je regarde hypnotisé.

Le rongeur, dont les yeux sont allumés de feux inassouvis et tranquilles, tient les oreilles immobiles et le dos arrondi, comme s'il n'avait rien à redouter.

« Tue-le! crie-t-elle. Il me mord. Tue-le! »

J'allais le frapper, lorsque je crus voir, dans la demi-obscurité de l'alcôve, le rat s'évanouir par instants, puis aussitôt reparaître comme une vision.

« Chère, dis-je alors, enveloppant des bras mon amie, ne crois pas plus longtemps à ton cauchemar. Mais pense à notre jeunesse et à notre amour. La vie ne nous appartient-elle pas? »

Comme je relevai la tête, après m'être oublié dans un long baiser, le rat avait disparu.

Rassurée, elle se rendormit.

Mais moi, je veillai, le cerveau troublé, car je sais que toute apparition a sa raison secrète.

« Cette nuit, me dis-je, la seule pensée de notre jeunesse et de notre amour a suffi pour écarter la funèbre vision. Mais le rat est toujours là qui nous guette. Et bientôt sans doute, bientôt au milieu d'une nuit, nuit plus sombre que celle de cette alcôve, le rongeur reparaitra; nous lui appartiendrons alors. »

HECTOR CHAINAYE.

.....

## NOTRE-DAME DES DOULEURS

Ce n'est pas devant toi que je me suis prosterné  
mais devant toute la souffrance humaine...

DOSTOÏEVSKY. *Le Crime et le Châtiment.*

*O sombre soir d'hiver de cette fin de monde !  
La pluie opiniâtre et le dégel immonde  
Pleurent obscurément dans la ville qui dort.  
Inconscient et seul, comme on va vers sa mort,  
J'ai voulu posséder cette triste inconnue  
Dans les pauvres et vains secrets de la chair nue,  
Et mes yeux, qui rêvaient d'un paros animé,  
Se disent qu'à présent tout rêve est consommé.*

*L'éternel vêtement et la douleur fatale  
Nous ont fait une chair chrétienne, veule et pâle,  
Qui saisit, cependant, sans être la beauté ;  
Et malgré les dégoûts d'un amour acheté  
J'admire en ce moment la femme méprisable  
Pour toute la douleur dont sa chair est capable.  
La douceur des baisers qu'elle donne fait mal :  
En vain elle ne veut livrer que l'animal,  
Sa bonté se réveille avec de sourdes plaintes,  
Et je serre sur moi, dans toutes ses étreintes,  
L'ange prédestiné qu'elle était en naissant.*

*Ainsi je suis vaincu dans ma fange et mon sang,  
Mais qu'on se sent meilleur après cette défaite !  
La grande illusion que l'âme s'était faite,  
En égalant son rêve à de jeunes souhaits,  
A vu se révéler, enfin, d'autres secrets.  
Mes yeux, pourtant, mes yeux sont pleins de douces larmes,  
J'ai senti que j'aimais, devant ces sombres charmes,  
Et je sens je ne sais quelle fraternité  
Pour cette triste chair qui n'a point résisté.*

*Ah ! femmes, maintenant brebis ! Troupeau docile  
Parqué dans le respect d'un sinistre évangile,  
Parmi d'amers plaisirs j'ai découvert en vous  
Tout ce qu'auront jamais d'attirant et de doux  
Les vices, la laideur, la fièvre et la folie.  
Noirs calices que ceux dont vous buvez la lie !  
La nausée et l'ennui d'un délice connu,  
Le peuple lâche et laid, par ses lois contenu,  
Assouvissant sur vous sa haine originelle,  
Et l'inutilité d'une croix éternelle !*

FERNAND SEVERIN.

## VERS

### SATAN

*Père des bons pécheurs, des enfants et des fous  
Paria charmeur des sanguinaires mémoires  
Aux Edens consolants pleins de chants illusoires  
Ange qui nous aima jusqu'à pécher pour nous,*

*Puisque le voici, les yeux tristes de nos pleurs,  
Ses chers yeux tristes de leur éternel sourire,  
Je veux, Jésus crucifié parmi les fleurs,  
Par mes lèvres sans haine, en fête du martyr,*

*Par le mérite de mes seins purs de la femme,  
De ma chair résignée à son inanité,  
Je veux qu'il aille encore aux sentes de clarté,  
Ses yeux frêles en extase devant son âme,*

*Joyeux du chant soyeux de ses ailes de jour  
Et du ciel où son pâle sourire se mire.  
— Et Dieu, pour tant d'amour, pour tant de vain amour,  
Qu'Il lui pardonne enfin d'avoir pu le séduire !*

RENONCEMENT

A EMILE VAN HASSEL.

*Nul amour ne m'a guéri d'aimer ; et j'ai peur,  
Si lâche pour la vie, et si fier pour l'espoir,  
Hélas ! ne sachant rien, ne voulant rien savoir,  
J'ai peur de trop d'amour en mon si triste cœur !*

*Va ! Mourir, puisqu'on m'a dit que la vie est vaine,  
Cloue à jamais mes yeux bleus à vos yeux, sirènes,  
Et cloue à vos voix d'or, en les îles sereines,  
Mon rêve au seuil d'aurore orné de marjolaine !*

*Vers mon Calvaire aimé, tendant mes pâles mains,  
Frêles d'enfance éternelle, par les chemins,  
Éclairés de mes yeux où tremble un vol de songes,*

*Au chant des fidèles baisers ailés de jour  
Et d'or, j'irai, Verbe d'oublis et de mensonges,  
Enseignant aux Humains à pécher par amour.*

ADOLPHE FRÈRES.

---

## LA CHAPELLE ARDENTE

A IWAN GILKIN.

*Dans la mystérieuse et si frêle chapelle  
De mon âme sanglote en ses maux lentement  
La vierge des douleurs et du Renoncement.  
Le silence près d'elle, alangui s'amoncelle.*

*Je pleure mes désirs aux nefs crucifiés.  
Dans le ciboire d'or une rose fanée  
Effeuille la langueur d'une âme résignée.  
Le parvis est pavé de cœurs sacrifiés.*

*Je serai le doux prêtre appâli de l'Idole,  
Le prêtre énigmatique et triste qui console  
Son cœur que blesse un songe impossible et dolent.*

*L'autel pacifié d'une froide indolence  
Verra le prêtre frêle en robe de silence  
Mornement soulever le ciboire sanglant.*

FERNAND ROUSSEL.

---

## CONSOLATRIX

*Est-ce de tes mains, ô Sirène!  
De tes mains royales et lasses  
Ce sommeil enchanteur qui passe  
Au pauvre cœur las qu'il entraîne?*

*Est-ce de ton front la soyeuse  
Et calme neige des corolles  
En l'alme paix des barcarolles  
Qu'ont les amours silencieuses?*

*Est-ce des prunelles mi-closes  
Où s'exile à jamais ton Rêve,  
La si blanche, hélas! et si brève  
Langueur éclore aux yeux des roses?*

*Est-ce encor de ta lèvre crue  
Ce parfum de musique mièvre  
Qu'on sent qui console des fièvres  
O toi lumineuse apparue!...*

*Secourable approche la neige  
Des pieds lents et mélancoliques  
Sur l'albe tapis symbolique  
Des lys que sa blancheur protège.*

*L'Ephèbe aux blessures saignantes  
De sa gracile adolescence  
Perçoit, parleuses de silence,  
De douces lèvres odorantes,*

*Et voilà que de sommeil ivre  
Sourit à la chanson berceuse  
L'enfant triste aux pâleurs joyeuses  
De ce final oublié de vivre!*

JEAN BOELS.

---

## CHRONIQUE MUSICALE

RICHILDE



*R*ichilde après *Milenka*, Mathieu après Blockx; après ce lyrique dont l'âme chantante se colore de la vie des paysages, cet analyste, cet abstracteur, ce psychologue à base de clacissisme, dont l'art est moins vivant dans son expression, mais plus parfait dans sa technique. L'un fait de la musique qui boit et mange et rit et pleure et danse; l'autre fait de la musique qui pense, ou plutôt, *qui réfléchit*.

La musique, bien qu'elle ait besoin d'être guidée par un cerveau puissant qui commande à son expression, la musique est, avant tout, un art de spontanéité.

Chez Mathieu, petit-fils de Voltaire et de Molière, le cerveau tyrannique mate l'inspiration qui hésite, se bifurque, s'étoile et se dérobe par une foule de petits chemins perdus.

Dire qu'un homme aussi raisonneur n'a pas de système, ce serait malheureusement une exagération.

Mathieu a le système de l'éclectisme; celui qui prend un peu à tous et partout. C'est le plus mauvais, parce qu'il exclut l'unité et l'harmonie de la composition.

Un critique a peut-être le droit d'être éclectique; un compositeur jamais: c'est contraire à toutes les lois naturelles de la génération artistique.

Mathieu a trop lu; il chante son érudition et il semble que l'effort qu'il a fait en vue de la composition de *Richilde* ait accentué ce défaut. Ses précédentes œuvres, de moindre envergure et de moindre consistance, étaient plus savoureuses: *Le Hoyoux*, *Freyhir*.

Celle-ci a une supérieure allure de style, si l'on veut bien prendre le mot style comme synonyme de haute culture. Dans cet ordre d'idées, le premier tableau du troisième acte — je fais une petite réserve pour la forme démodée de l'air d'Osbern — est une page de très grande valeur, surtout par la forme de sa déclamation.

Sous cette forme cultivée on perçoit une âme mise en lisières et que ces lisières gênent aux entourures.

Ce qui manque le plus à *Richilde*, c'est un cadre de réalité, une carnation, une atmosphère, un milieu. Sous ce rapport, l'auteur principal de l'œuvre s'est montré inférieur aux décorateurs. Ceux-ci ont remis sur pattes dans ses meubles et dans ses vêtements, dans son paysage, une époque historique que la musique de l'œuvre n'évoque pas.

Je n'ai pas à faire une analyse du drame de Mathieu. C'est assurément, dans ce genre, la production la plus remarquable qui soit venue de chez nous à la scène de la Monnaie, production solide, vaste, profonde et venue sous le contrôle d'une austère conscience d'artiste.

J'ai voulu simplement, en quelques mots, caractériser sa poétique. Il me reste à joindre, au nom de l'auteur, le nom de ses interprètes et particulièrement celui de M<sup>me</sup> Caron, la créatrice géniale.

HENRY MAUBEL.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

### I

*Les Débâcles*, par EMILE VERHAEREN; Bruxelles, Edmond Deman. éditeur.



Verhaeren publie la seconde partie de ce triptyque : LES SOIRS, LES DÉBACLES, LES FLAMBEAUX NOIRS.

En un précédent article nous avons indiqué la synthèse de l'ouvrage. LES DÉBACLES développent dans sa toute expansion le thème annoncé par LES SOIRS. Il ne s'agit plus seulement de spleens moroses, de brefs élancements vers la folie, ses cruautés et ses pué- rilités : les avant-coureurs de demi-teinte, que nous avons étudiés, sont dépassés; c'est ici la lutte suprême et la déroute finale, la véritable *débâcle* de l'intelligence et de la volonté.

Dès les premiers vers nous sommes avertis :

*O la folie! et la cloche tragique où pendre  
Mes mains, mes pauvres mains pour appeler la mort!*

Ainsi débute le livre. Et tout aussitôt résonnent les rappels des plus terribles idées entrevues dans les ténèbres des SOIRS : « Sois ton bourreau toi-même... Sois ton devoir, sois ton tourment, sois ton effroi!...

*Cet héroïsme intime et bizarre m'attire :  
Se préparer sa peine et provoquer son mal.*

Oui, tordre et torturer sa propre chair, c'est la dernière ressource de la volonté vaincue. Et c'est là le spectacle grandiose que nous donnent LES DÉBACLES : les suprêmes convulsions d'une forte volonté abattue, qui, la défaite avérée, s'en va « flottant au flot le flot. »

Car il était né doué d'une orgueilleuse énergie, le malade des DÉBACLES. Ses rêves morbides révèlent assez les vastes destinées dont il entendait l'appel.

*..... Ployé sur les fenêtres,  
D'où l'on peut voir bondir la vie et ses chars d'or,*

il évoque : « éclatants et claquants les drapeaux vers les luttes » et « les chevaliers d'éclair sur leurs chevaux d'ébène ». D'autres fois la sombre gloire du mal le hante : il rêve rouge et veut grandir son âme et affirmer



ses sens en des meurtres mystérieux. Ailleurs, las de toutes les actions, il dirige son cœur *vers le cloître* :

*Je rêve une existence en un cloître de fer  
Brûlée au jeune et sèche et rapée aux cilices.*

Là aussi la volonté s'exalte et aspire à ces hyperboles :

*Se cravacher dans sa pensée et dans son sang,  
Dans son effort, dans son espoir, dans son blasphème...*

Parfois même le cloître ne suffit pas à cette soif farouche de la torture. Alors surgit l'image d'un glorieux martyr, d'une solennelle expiation :

*Sur un échafaud d'or tu porteras ta tête  
Et sonneront les tours et luiront les couteaux  
Et tes muscles crieront et ce sera la fête  
La fête et la splendeur du sang et des métaux.*

Mais c'est en vain que toute cette volonté s'exaspère. A cette âme bondissante une fatalité a interdit à jamais l'action.

*Quelqu'un m'avait prédit qui tenait une épée  
Et qui riait de mon orgueil stérilisé :  
Tu seras nul — et pour ton âme inoccupée  
L'avenir ne sera qu'un regret du passé.*

Condamnée à l'inertie, murée dans l'*in-pace* d'une incurable inanité, toute la violence de cette âme s'évapore en songes cruels. Tantôt elle imagine des supplices dont elle est l'unique victime; tantôt elle tourne sa rage contre les autres et ébauche ce rêve grandiose : Etre quelque part, en des contrées de légende, une divinité monstrueuse, une idole adorée des enfants, des pauvres, des infirmes, des malades, dont la longue procession défile sous le portique escarboilé du temple, et soudain, à bonds de tigre, déchirer les membres, et mordre les chairs, et broyer les os, et boire le sang, le merveilleux sang frais,

*Et se complaire à se sentir cruel et fourbe.*

Et cela pourquoi? Pour la volupté de détruire. Plus encore : « *pour se prouver sa malfaisance* ». Car il ne lui suffit pas, au malade des DÉBACLES, de faire le mal, il lui faut surtout *avoir conscience* du mal qu'il fait. Non moins que sa volonté, son intelligence se replie sur elle-même et fébrilement s'exacerbe. Sa conscience est hypertrophiée. Toute l'activité de son cerveau se concentre sur ce point : se regarder, s'observer, s'étudier avec minutie jusqu'en l'infiniment petit, jusqu'en l'infiniment obscur de ses pensées, de ses désirs, de ses douleurs. Aussi tout le long du

livre le malade apparaît-il cloîtré en lui-même. Du monde extérieur, c'est à peine si de ci, de là, il évoque quelque vague et lointain reflet. Les douloureux paysages où précédemment il promenait l'aigreur de ses spleens, disparus. Seul demeure le Moi, — ce Moi ravagé, miné, rongé, qui va s'écrouler et s'effriter comme un orgueilleux édifice vermoulu.

En dépit des efforts surhumains, la volonté est brisée. Le triste malade est à bout de lui-même et des autres, et voici qu'il s'effondre en une prostration molle et veule. A vau-l'eau son orgueilleuse énergie, sa hautaine intelligence ! Il écoute des « conseils absurdes, » il se plaît aux « rêves du rien » ; ce qui l'attire, c'est l'inutile. Il aime à « s'amoindrir ».

*Voici ! me rabaïsser à des niaiseries.  
Petites croix, petits agneaux, petits Jésus,  
Petite offrande douce aux petites Maries  
En des niches, avec des fleurs dessus.*

Il s'en va *vers l'enfance*, simple d'esprit, incohérent, *inconscient*, et parfois « il sent pleurer sur lui l'œil blanc de la folie ». Dans cette puérole démente, où, selon la profonde expression du peuple, il redevient INNOCENT, il trouve, enfin, un peu de paix :

*Hamlet vivrait peut-être, hélas ! mais Parsifal,  
O Parsifal bénin et clair comprendrait certes !*

Par malheur, cette consolante démente n'est pas absolue ; dans ses molles vapeurs laiteuses qui dodelinent les souffrances endormies, dardent encore les regards aigus de la conscience. Eh bien, soit ! De ce qui fait mon supplice je tirerai ma gloire ; des épines qui mordent mon front, je me tresserai une couronne.

*Je la voudrais comme une rage,  
Comme un buisson d'ébène en feu, comme des crins  
D'éclairs et de flammes peignés de vent sauvage.....  
... O couronne de ma douleur  
Et de ma joie, ô couronne de dictature,  
Par au dessus mes yeux, ma bouche et mon cerveau,  
O la couronne en rêve à mon front somnambule,  
Hallucine-moi donc de ton absurdité  
— Et sacre-moi ton roi souffrant et ridicule.*

Ces vers ferment le livre, — le meilleur ouvrage de M. Verhaeren, et parmi les recueils de vers parus en ces dernières années, l'un des plus profondément originaux. L'auteur y a frappé sa personnalité si vigoureusement, en reliefs durs, osseux, tourmentés de rides farouches, que l'on ne songe même plus à discuter la pureté de sa forme ou la correction de ses procédés. Il suffit d'admirer la sauvagerie magnifique de ses visions, tantôt assombries de mystère, tantôt aveuglantes de flammes affolées, — sœurs

des apparitions ténébreuses de Redon et des splendeurs féroces de ce prodigieux peintre allemand : Mathias Grünewald. Et, comme ces deux artistes, M. Verhaeren ne craint pas l'abstraction ; il ose être un véritable idéologue en un moment où l'art poétique, troublé par une recherche fiévreuse de procédés nouveaux, semble trop aisément borner son ambition à peindre avec d'infinitésimales nuances, les vagues et ondoyantes sensations du demi-sommeil. On a la rage du flou. Et sans y voir de mal, tout en admirant les authentiques chefs-d'œuvre qui naissent, de temps en temps, dans les régions de l'Imprécis, il est permis de saluer avec une sympathie particulière un poète qui pousse la vigueur jusqu'à la suprême violence.

Les DÉBÂCLES portent en frontispice une lithographie d'Odilon Redon, d'une étrangeté saisissante. Emergeant d'une bourbe ténébreuse vers les ténèbres célestes une effrayante figure, au front cassé de rides terribles et douloureusement grotesques allonge vers sa tempe endolorie une main sinistre. Rien que cela, mais, là dedans, un immense frisson de folie morbide.

IWAN GILKIN.

## II

*Imagerie japonaise*, par JULES DESTRÉE (1).

Les charmes des couleurs capricieuses et folles, les naïves ou plutôt mièvres élégances, les impressions d'horreur et d'épouvante, les rêveries bizarres et fantastiques de merveilleux albums japonais dont les Goncourt ont été les premiers à parler, si peu d'œuvres les avaient jusqu'ici rendus ! à peine *Le livre de Jade* de Judith Gauthier, un magnifique sonnet : *Le Samouraï* de José Maria de Hérédia, certaines pièces de Bouilhet et de Hannon, et quelques vers de Stéphane Mallarmé dans le Parnasse de 1866 :

*Une ligne d'azur mince et pâle serait  
Un lac, parmi le ciel de porcelaine nue  
Un fin croissant perdu par une blanche nue  
Trempe sa corne calme en la glace des eaux  
Non loin de trois grands cils d'émeraude, roseaux.*

Voici maintenant une nouvelle glorification de cet art exquis. En les trente-trois poèmes de son *Imagerie japonaise*, M. Jules Destrée s'est efforcé de donner en littérature l'impression plastique de précieuses estampes du Nippon.

Des mots au lieu du dessin, au lieu de la couleur des mots.

---

(1) En vente chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Monnom, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles : 5 francs l'exemplaire sur Japon, fr. 2-50 l'exemplaire sur Hollande.

*Imagerie japonaise* est le premier cahier d'une série de transpositions qui seront, ainsi qu'il l'annonce, une égoïste collection de reflets et de souvenirs d'art, que des notes critiques devront parallèlement expliquer et compléter. Critique d'art, sans doute, mais avec cette nouveauté que le commentaire et la description sont séparés et doivent faire l'un et l'autre l'objet d'un travail distinct.

En cette œuvre fièrement dédaigneuse des sympathies du nombre imbécile et des brutalités excentriques qui arrêtent les passants, nous retrouvons l'auteur tel que, par hasard, les anthologistes l'avaient heureusement caractérisé : « Curieux d'art raffiné et morbide, s'ingéniant au style rare, surtout nostalgique de rêve et tourmenté aussi par le goût de l'étrange et de l'exceptionnel, en ses critiques esthétiques et ce littéraire début : *Lettres à Jeanne*, M. J. Destrée refléta la spiritualité bizarre et concertée de certains inquiets esprits de ce temps. Telles pages pénétrantes sur J. K. Huysmans et O. Redon dénoncent avec le mépris de l'usuel en psychologie le goût des sensations subtiles et compliquées perceptibles pour les seuls initiés. »

Ce genre lui convenait merveilleusement, le critique et le poète qui sont en lui se complétant l'un l'autre pour ces descriptions. Combien charmants ces poèmes ! En quelques mots, des attitudes, des gestes, un paysage entier naissent, les moindres détails s'animent.

Quelques phrases d'une simplicité savante (bien propre à rendre les productions de cet art complexe de fine civilisation), des phrases qui ont du dessin, de la couleur ; et aux yeux du lecteur surgit la réalité des images avec de multiples évocations de rêves, des pressentiments, de l'ombre et du mystère.

Puis brusquement, la transposition se termine par une ligne placée en opposition aux précédentes, marquant une attitude dernière, une attente ou une partie essentielle de paysage, mettant en relief tous les détails, les réunissant en l'esprit du lecteur pour une impression décisive.

Mais je reprocherai à M. Destrée d'avoir, en ce style si travaillé, si soigné, si incrusté de pierres précieuses, laissé subsister quelques suites de génitifs et répété quelques mots. Il est vrai que la plupart des estampes transposées étant surtout de deux artistes : Tojo-Kuni et Kuni-Yoshi, certains traits devaient forcément se reproduire.

Difficilement on pourrait donner en moins de mots tout ce qu'il a décrit, aussi peut-on dire que, sous ce rapport, son œuvre est, en tous points, réussie.

Ce qu'il faut peut-être le plus admirer, c'est la langue souple, sonore et décisive en ses expressions, qu'il s'est forgée. Ainsi certaines phrases rappellent celles d'Akedysseril, vibrantes et lumineuses.

D'autres sont si jolies en leur évocation .

« La mer lointaine où des vaisseaux petits vont en flotille guerrière, avec des banderoles cramoisies sur l'eau couleur de ciel. »

Ou bien :

« Harmonie exquise de clartés rouges et d'ombres noires, de gris et de roses, que la lune au croissant mince, fauchant l'azur, vint définitivement illuminer de ses rayons d'argent pensifs. »

Et d'heureuses images :

« Dans la gloire du couchant, sur une branche de pin dont le feuillage s'accuse nettement en tous ses détails pareil à des séries de pelotes d'épingles noires zigzaguant sur l'orange splendide du ciel. »

Et :

« Sur l'orbe blanc de la lune se découpe un vol fuyant de grues aux longues pattes pendantes. »

A noter aussi dans *Tempête* :

« ..... La pluie qui raye diagonalement le ciel tout à coup sombre et dessine comme une immense toile d'araignée où se débattraient péniblement, avec des contorsions drôles, des insectes multicolores. »

Certes, bien d'autres encore pourraient être cités : *Le Spectre* avec ses tons de pourriture et ses verts phosphoreux, et les bijoux les plus beaux de cette orfèvrerie : *Offrande, la Princesse, Celle qui revient, le Pêcheur*.

Félicitons, pour finir, l'auteur et l'éditeur de l'exécution typographique du livre et souhaitons la prochaine apparition des transpositions sur les Primitifs et les Pièces modernes.

MAURICE DESOMBIAUX.

### III

*Istar*, t. II, par JOSÉPHIN PÉLADAN. — Un vol. Paris, Edinger. 2-00.

Ce n'était pas fini, *Istar* ! il y avait un deuxième volume tout prêt à paraître et qui ayant paru, met le comble à la haute fumisterie de Sar J. Péladan. Car il est SAR, ce Joséphin, — et ses cartes de visites portent cette mention SAR comme elles porteraient ESQ. ou Q. C. — Sar ! ce titre divin lui est venu des nuits en entendant chanter Stanislas de Guaita.

Donc *Istar* continue, mais je m'étais trompé ; Nergal ne possède pas la belle Lyonnaise, ou du moins il ne la possède pas vivante. *Istar*, au contraire d'Angélique du *Rêve*, meurt d'avoir été embrassée par un homme qu'elle n'aime pas. Elle meurt. Nergal accourt éploré, le mari lui dit : rendez la moi !

Nergal alors congédie le mari, s'enferme avec le cadavre qu'il dénude, se dénude soi-même et, sur cet argument : « Encore un peu de temps et les vers eux-mêmes oseraient bien posséder ce corps admirable » et sur cet argument, s'égrènent des points de suspension.

Certes, tout cela sue l'absurde et M. Péladan se complait à faire, après M. Sue, un Rodolphe perfectionné, certes, de tout cela monte une odeur malsaine de vice écolier qui rêve, M. Péladan semble faire des économies de femmes, que sais-je, mais cela ne serait rien si l'art y mettait son pouce d'or ; les invraisemblances et les malpropretés mêmes passeraient sous l'œil triomphal du style, mais celui-ci même est mauvais, déjeté, hâtif, souvent incorrect.

A certaines pages M. Péladan se livre à un semis d'alexandrins :

— Seigneur je me repens du péché de mon père.

— Il fut méchant d'oser dédire votre verbe.

— Lors, Micaël parut, éblouissant de gloire.

— Et Satan s'endormit après cette clémence.

— Dieu lui laissa sa gloire en punissant son crime.

Il y en a cinquante aussi mauvais.

Récemment M. Léon Bloy étrillait cruellement M. Péladan, en un article de *Gil Blas* intitulé : *Eloi ou le fils des Anges*. L'étude était violente exagérée, rageuse, et certes le ton de M. Bloy n'est pas fait pour nous plaire, aussi laissons-nous de côté les pelletées de gros mots que M. Bloy prodigue sans compter, pour ne retenir que ceci :

« Rien, non, rien ne peut donner une idée de l'ânerie, de la cuistrerie, de la balourdise enflammée de ce « périple de l'enfer parisien » que le pauvre diable ignore, d'ailleurs, aussi profondément que l'hébreu zodiacal ou même que le latin d'église.

« Il vint un jour me trouver quand il n'était pas encore devenu glorieux, et me pria de lui signaler quelques textes bibliques dont il avait un urgent besoin. Je m'aperçus alors que cet *humaniste hébraïsant* n'était pas même capable de comprendre le rudimentaire latin de la Vulgate.

« Néanmoins je lui conférai, par voie de traduction, les textes requis, lorsque, feuilletant Isaïe et venant à tomber sur un verset où le nom assyrien de Merodack-Baladan, roi de Babylone, est mentionné, mon auditeur s'aperçut soudain que le voile de son propre temple se déchirait. Il se vit clairement désigné dans le saint Livre sous ce nom de Baladan, dont le vocable *Péladan* n'est qu'une manifeste déviation occidentale, et voilà, si on tient à le savoir, toute l'origine chaldéenne de cet ignare farceur qui ne peut plus écrire trois lignes sans vous jeter au visage ses ancêtres d'Assur ou de Mésopotamie. »

Sans admettre cette parfaite ignorance de M. Péladan, qui a fait preuve souvent de très belles facultés d'assimilation scientifique, on trouve à chaque page des naïvetés de bon provincial qui a mal écouté et répète de travers. Parle-t-il de musique moderne, le Sar hasarde le mot international de *lied-motif* (?) pour *Leitmotiv*, qui a un sens (et il annonce un ouvrage sur l'Allemagne allemande); cela rappelle cette étude où l'érudit attribuait à Rops des eaux-fortes de Van Camp et de Schampheleer !

Encore un coup, M. Péladan a été ébloui par le succès très mérité du *Vice suprême*; il s'est mis à travailler pour son libraire, et celui-ci seul aura bientôt la patience de le lire.

M. W.

IV

*Les Ecrits pour l'Art.*

Les *Ecrits pour l'Art*, — minces, extraordinairement minces, — nous apportent des nouvelles intéressantes. M. Paul Verlaine et M. Stéphane Mallarmé sont jetés par dessus bord, allègrement. Quatre Dubedat et un René Ghil suffisent à cette belle besogne. Le décadentisme « est une invention inane de petits rhétoriciens détraqués ». Quant au symbolisme, il n'est « qu'une grosse erreur de M. Stéphane Mallarmé ».

Le maître, — c'est M. René Ghil que je veux dire, — « commit lui-même erreur lorsqu'à l'entrée en l'Art, pensant voir en M. Mallarmé une idée adéquate à son idée, il voulut consciencieusement se dire son élève ».

Ainsi M. René Ghil lui-même peut commettre erreur. Je m'en doutais bien, mais jamais je n'aurais osé le dire. Mes souvenirs sont-ils exacts? Il me semble que M. Ghil, lors de sa joyeuse entrée en l'Art, se réclamait de M. Zola et de MM. de Goncourt. Ce n'est qu'après cette première erreur que le maître commit l'autre : se proclamer l'élève de M. Stéphane Mallarmé.

M. Ghil a déjà usé quelques professeurs.

Quoi qu'il en soit, il s'attache aujourd'hui à prouver que son art, celui en lequel il est entré, ne ressemble pas à celui de M. Mallarmé :

« Il n'est nul point de parité, évidemment : et, déclarant qu'il acceptait les dédicaces publiées et revendiquait le titre de maître de l'Instrumentation poétique et de cette Philosophie évolutive qu'il a apportées, M. René Ghil reprenait impartialement devant l'opinion qui les lui reconnaissait naturellement dès longtemps, sa personnalité et sa maîtrise d'idées. »

Il est, en effet, difficile d'être plus impartial. M. René Ghil s'examine, et reconnaît, impartialement, qu'il est non seulement un maître, mais le maître. Il ajoute, avec non moins d'impartialité, que l'opinion lui a décerné la maîtrise depuis longtemps.

Heureusement, M. Ghil est impartial ; car, s'il était partial, il serait capable de s'apprécier avec une complaisance encore plus sereine.

Auparavant, il y avait M. Ghil et M. Mallarmé, Perrichon et le Mont Blanc. Aujourd'hui, le Mont Blanc est nivelé, et Perrichon reste seul.

M. René Ghil, qui avait couvert M. Mallarmé de sa personnalité, la reprend.

Le poète de *l'Après-midi d'un Faune* pourra répéter bibliquement : « M. René Ghil me l'avait donnée ; M. Ghil me la reprend : que son saint nom soit béni ! »

Le maître, — c'est M. René Ghil que je veux dire, — ne reprend pas seulement sa personnalité, il reprend aussi les dédicaces :

« *Le Traité du Verbe*, repris et définitif, est désormais en Avant-propos à l'œuvre. L'Avant-dire de M. Stéphane Mallarmé en est supprimé, comme est supprimée la dédicace au même en le *Geste ingénu...* »

Le vrai geste ingénu de M. René Ghil, c'est de reprendre !

Je ne commettrai point la naïveté de défendre MM. Verlaine et Mallarmé contre les exercices, d'ailleurs innocents, de M. Ghil. J'imagine que ces deux grands poètes, qui ont conservé le don du rire, prennent un plaisir honnête à voir le Samouraï philosophico-instrumentiste avaler ses sabres, et qu'ils seraient désolés si le jeu cessait.

Quant à moi, j'espère que M. René Ghil n'en est encore qu'aux mari-vaudages du début. Il se doit à cette fin de siècle, et il y a beaucoup de sabres de par le monde. On dit même qu'il est des panoplies qui attendent.

Je serais fort marri si les philosophes renonçaient à utiliser leurs instruments. Et j'imagine que je ne serais pas seul consterné si M. Dubedat licenciait son orchestre. On ne voit pas tous les jours de fort braves gens découvrir un Saint-Graal poétique, et se prendre pour des Lohengrin incontestables, parce qu'ils arrivent de leur province, sur une écaille d'huître que traîne un canard!

Est-ce M. René Ghil, le maître de l'instrumentation, ou un obscur chapeau chinois, ou un contrebassiste bilieux, ou quelque simple tourneur de pages, qui prend *la Jeune Belgique* à partie et lui reproche, musicalement, « sa stagnation poétique, si stagnante qu'elle devient sale »?

Au risque de stagner de plus en plus, je me permettrai une humble réponse.

L'instrumentiste grincheux accueille, en se hérissant, une plaisanterie très anodine.

Que je cesse de stagner sur l'heure, si *la Jeune Belgique* a eu un autre but que de s'égayer un petit des « hauts genièvres » de M. Achille Delaroche.

Mais M. Delaroche a le genièvre méchant.

En attendant qu'il se calme, je prie mon instrumentiste de transmettre mon très confraternel hommage à MM. Emile Verhaeren et Albert Saint-Paul, qui ont du talent, et je le conjure lui-même d'agréer l'expression de ma stagnation la plus distinguée.

ALBERT GIRAUD.

---



## ALBUM A TOTO

### PAYSAGE

A SUAVE PINOLET.

*Bon paysage  
Tout doux, tout sage  
Comme une image  
Du p'tit Jésus.*

*Où des moutons  
S'en vont, s'en vont  
En gros p'loton  
Vers le bercail;*

*Et sur la route,  
Tout en dérouté  
Au hasard broutent  
Un peu d'oseille.*

*Dans les bluets,  
Fins et propres  
Comm' des jouets  
Sur les collines,*

*De gais cottages  
Au loin s'étagent;  
Oh! l'étalage  
Frais et coquet!*

*Si beau tout ça  
Que par delà  
Saint Nicolas  
Aura passé.*

PREMIER SOUPIR

Ma cousine est blonde, elle a nom Ursule.

P. VERLAINE.

*Petit désir  
Veux-tu finir !*

*L'homme, quell' boue !  
Mais v'là qu' ça joue.*

*Voyons, Satan  
Va-t-en, va-t-en,*

*Sois donc homête  
Un jour de fête*

.....

*Je ne peux pas,  
Pourquoi, pourquoi !*

LÉON DUBEDON.



## MEMENTO

Par suite d'un retard dont nous ne sommes pas responsable, l'eau-forte de M. Léon Dardenne sera jointe à notre numéro de février.



La critique d'art à la *Jeune Belgique* sera spécialement confiée désormais à MM. Jules et Georges Destrée. C'est donc à ces messieurs que doivent être adressées toutes communications, cartes, etc., relatives à cet objet.



*La Chronique* a bien voulu reproduire dans son *Petit musée*, les vers de M. Téléphore Tabibitte et de M. Lili. *L'Ami de l'Ordre*, *l'Impartial* et d'autres feuilles folles de leur corps ont reproduit ces vers d'après *la Chronique*. C'est un succès... pour *l'Ami de l'Ordre* et pour *l'Impartial*.

De méchantes langues assurent que le rédacteur de *la Chronique* qui ne comprend pas les vers de M. Fernand Severin a besoin d'un lexique pour lire Béranger.



M. Téléphore Tabibitte a adressé à *l'Ami de l'Ordre* la lettre suivante :

« 8 janvier 1889.

« MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

« C'est avec une joie profonde que j'ai lu dans votre numéro de ce jour une reproduction d'un mien sonnet, que de malheu-

reuses circonstances m'ont forcé à publier dans une revue littéraire, mais hélas ! impie, dont je renie énergiquement les tendances antichrétiennes. Quoique catholique militant, fortement imbu, dès mon enfance, des saines pensées des de Maistre et des Veillot, je me sens porté, par une irrésistible conviction, vers les doctrines littéraires nouvelles, tout en déplorant que seuls les ennemis de la foi en usent jusqu'à ce jour. Que quelques jeunes écrivains, attachés sincèrement à l'Eglise, osent enfin hasarder leur talent dans les formes nouvelles ! Arrachons-les à ceux qui veulent s'en faire une arme contre nos croyances les plus chères, quel mal pourraient y trouver nos directeurs spirituels ? Et quel grand bien n'en pourrait donc pas résulter pour notre jeunesse studieuse ? Si j'avais osé espérer l'honneur de voir mes faibles essais admis dans un journal chrétien, je les lui eusse envoyés directement ; de cette façon peut-être ils n'eussent pas subi les remaniements que leur a infligés, à mon insu, pour les rendre conformes à son crédo (!) littéraire, la revue mal pensante à laquelle des amis m'avaient malheureusement adressé.

« Agréez donc, Monsieur, avec l'expression de ma vive gratitude, mes plus parfaites civilités, et ne craignez point d'user de moi quand vous le jugerez à propos.

« T. TABIBITTE. »

Comme on l'a pu voir dans notre *Boîte aux lettres*, nous mettons M. Tabibitte en demeure de choisir entre *l'Ami de l'Ordre* et nous. S'il lui plaît de faire son persil dans les feuilles de province, libre à lui.

Quant au mensonge de M. Tabibitte, qui nous accuse d'avoir dénaturé ses vers.

nous en appelons au témoignage de M. Firmin Galoubet, qui nous a remis les vers de ce jeune délivre.

M. Téléphore Tabibitte nous paraît destiné à réussir dans le genre cafard.



Pour paraître prochainement : *le Sang des Fleurs*, de M. André Fontainas, et *Mon cœur pleure d'autrefois*, de M. Grégoire le Roy.



Le *Franciscus* de M. Tinel a été exécuté aux *Concerts populaires*. Le succès a été tel qu'une deuxième audition a eu lieu, et qu'une troisième est imminente au moment où nous écrivons ces lignes. *La Jeune Belgique*, lors de la première exécution de *Franciscus* à Malines, a longuement étudié l'œuvre de M. Tinel. Elle n'a rien à ajouter à son étude. Elle se borne à enregistrer avec plaisir le succès de M. Tinel et à féliciter les interprètes de Bruxelles et surtout M. Engel, qui, malgré les défaillances de sa voix, a chanté la partie du ténor avec une autorité et un talent que nul ne pourrait contester.



Nos édiles de Bruxelles tiennent décidément à faire parler d'eux. Nous déférons à leur désir.

On sait dans quelles conditions M. Joseph Dupont soutient, depuis longtemps, l'œuvre des *Concerts Populaires*; on sait aussi avec quel zèle artistique et avec quel succès. Il n'est pas de partition intéressante que M. Dupont n'ait révélée et vulgarisée chez nous. Il a fait connaître non seulement les productions les plus récentes des musiciens allemands, français et russes, mais encore les œuvres marquantes de toute espèce qui ont vu le jour en Belgique. Pourrait-on citer un seul musicien belge qui ne doive à M. Dupont la chance inespérée d'avoir été prophète en son pays? Nous en appelons, pour ne citer que les compositeurs les plus

en vue, à MM. Benoît, Blockx. Raway, Mathieu, Servais et Tinel.

M. Dupont, avec des ressources restreintes, a réalisé des merveilles. Il a mérité l'estime et le respect de toute notre génération artistique. Son œuvre est une œuvre de propagande musicale universelle, qui a rendu d'immenses services et qui est appelée à en rendre encore.

M. Dupont doit à la munificence du conseil communal de Bruxelles un subside annuel de 3,000 francs.

Or, le dit conseil communal vient de proclamer, par le canal de M. Buls, qu'il a l'intention de retirer ce maigre subside à l'œuvre des *Concerts populaires*.

Cette déclaration fait honneur à M. Buls et à nos édiles.

S'il s'agissait de subsidier des sociétés de tir à la perche, à l'arbalète et autres détritiques de Guillaume Tell, s'il s'agissait de l'organisation de bataillons d'ouïstitis plus ou moins scolaires et du perfectionnement de la race simiesque, s'il s'agissait d'ériger sur la Grand'Place de Bruxelles, entre l'hôtel-de-ville et la Maison du roi, une immonde cage à perroquets pour orphéons, comme nos excellents conseillers communaux s'empresseraient de voter, par acclamation, des crédits plantureux et profitables!

Les *Concerts populaires*, qu'est-ce que c'est que cela, en comparaison de *Bruxelles-Attractions*?

C'est la haine de l'Art, la détestation de tout ce qui est beau, qui inspire ce grouillis d'épiciers distingués et d'avocats flasques. Que peut-on attendre d'une coagulation de sacristains laïques, de bedeaux protestants, et de vieilles institutrices à barbe plus ou moins rare?

Allons! ça va bien! Encore quelques années de médiocrité fougueuse et l'orgie de notre bêtise battra son plein. « Quelle odeur de magasin! » comme disait Joseph de Maistre, — qui était partisan de la peine de mort!



On nous communique la copie du nouveau cahier des charges que l'administration communale se propose d'imposer à la direction du théâtre de la Monnaie.

Nous y remarquons les articles suivants :

7. Avant de recevoir n'importe quel opéra, le directeur soumettra la partition au collègue échevinal, qui la déchiffra immédiatement, en comité secret, sur l'ocarina.

10. La partition ne sera mise à l'étude que sur l'avis motivé du collègue.

11. L'échevin de l'état-civil est spécialement chargé de distribuer les rôles.

12. Le bourgmestre de Bruxelles est, de droit, maître de ballet.

Il déterminera, d'après des calculs de mathématique morale, quelle sera la longueur des jupes des danseuses, et la hauteur à laquelle il leur sera permis de lever le pied.

13. Les œuvres de Richard Wagner sont interdites à perpétuité.

14. La direction s'engage à jouer, une fois par mois, au bénéfice de l'œuvre de *Bruxelles-Attractions*, la *Muette de Portici* et le *Maçon*.

15. Dans le cas où le bourgmestre serait constipé, toutes représentations, même celles de la *Muette de Portici* et du *Maçon*, seraient immédiatement suspendues, en signe de deuil.

L'affiche du jour ne pourra point porter la mention traditionnelle : « Relâche », attendu qu'on pourrait y voir une allusion déplaisante à l'état de concentration du bourgmestre.

16. Dans le cas où le directeur réaliserait des bénéfices, le contrat serait dénoncé de plein droit.



M<sup>me</sup> Patti a été interviewée par Champal. La diva, qui avait mangé trop de homard, a jugé « le mouvement musical provoqué par Wagner ».

« Je l'adore. a-t-elle dit, mais je ne le

chante pas. L'un n'empêche pas l'autre. »

Au contraire, Madame, au contraire!

Sur quoi, M. Nicolini a sèchement ajouté : « Les rôles de soprano de Wagner sont écrits sur une note. Ils fatiguent la voix et la tuent... »

Seulement M. Nicolini sait ce qu'il doit à Wagner.

« Nous l'aimons beaucoup. Notre orchestre joue douze morceaux de Wagner. »

Et Champal ayant demandé sur combien de cylindres, M. Nicolini a répondu sans hésitation : « Cent ! »



Du gyapète :

« La critique... est un apanage réservé à ceux dont c'est le talent de dire que les autres en ont ou n'en ont pas, et de le dire avec justice ou conviction. »

Et aussi :

« .... Sans avoir la largeur d'idées et la sûreté de vue d'un Taine, ni le style imagé, *compréhensible* et si fin de Bourget..... »

Et enfin :

« Quand l'analyse pure le sollicite, M. Nautet, grâce à sa méthode très nette et grâce aussi à sa finesse de perception, la traite avec autorité, et, si ce n'était pas que nous ne craignons de dépasser en entrant dans les détails du livre, la place que comporte la littérature dans une Revue où chaque manifestation d'art trouve son lot et où la place ne peut être accaparée au profit d'une seule, nous donnerions ici quelques pages des bonnes qui permettraient à nos lecteurs de juger du réel talent du jeune critique. »

Quinze minutes d'arrêt : tout le monde descend !



# NOTES SUR LA LITTÉRATURE MODERNE

(DEUXIÈME SÉRIE)

par FRANCIS NAUTET

Un volume in-32 d'environ 400 pages. — Prix : fr. 3-50

En vente chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> MONNOM, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles, et dans toutes les librairies.

**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquisés et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

## de Block's Universal Wine C<sup>o</sup>

6, RUE PAUL DEVAUX (PRÈS LA BOURSE)

**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de *Grèce*, le *Tokay* de *Hongrie*, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

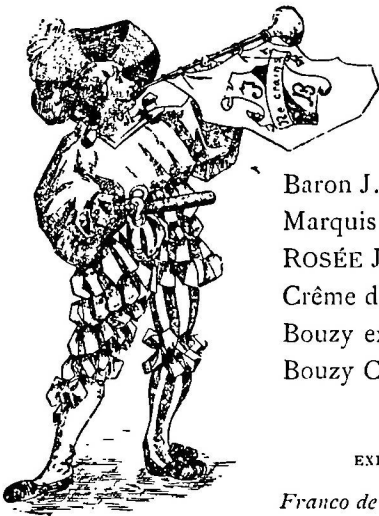
(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie L'HOMME DE JOIE, par DUBUT DE LAFOREST. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

## ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE

ÉPERNAY

### Prix Courant



|                                        |      |
|----------------------------------------|------|
| Baron J. de Warnimont . . . . .        | 2 25 |
| Marquis Armand de St-Hubert . . . . .  | 2 75 |
| ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .          | 3 00 |
| Crème d'Ay id. . . . .                 | 3 50 |
| Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée.</i> | 4 50 |
| Bouzy Cristal id. . . . .              | 5 00 |

0.50 en plus par 2/2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS

19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles

VIENT DE PARAÎTRE :

# IMAGERIE JAPONAISE

par *JULES DESTRÉE*

Une plaquette de luxe grand in-8°, tirée à 60 exemplaires numérotés, chez Madame V<sup>e</sup> Monnom, 26, rue de l'Industrie. Bruxelles. Restent 2 exemplaires sur Japon, portés à 10 francs et quelques-uns sur papier à la main Van Gelder à 5 francs.

EN VENTE

A LA

## LIBRAIRIE LÉON VANIER

19, Quai Saint-Michel, Paris

ENVOI FRANCO CONTRE TIMBRES-POSTE OU MANDAT

|                             |                                                               | Francs.     |
|-----------------------------|---------------------------------------------------------------|-------------|
|                             | <b>PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE . . .</b>                    | <b>7 50</b> |
| Paul ADAM . . . . .         | Soi . . . . .                                                 | 3 50        |
| —                           | Le Thé chez Miranda (en collaborat. avec Jean MORÉAS)         | 3 50        |
| —                           | Les Demoiselles Goubert. — —                                  | 3 50        |
| —                           | Être . . . . .                                                | 3 50        |
| Jean AJALBERT . . . . .     | Paysages de femmes (dessin de RAFFAELLI) . . . . .            | 3 00        |
| Maurice BARRÈS . . . . .    | Les Taches d'encre (les 4 numéros) . . . . .                  | 4 00        |
| —                           | Sous l'œil des Barbares . . . . .                             | 3 50        |
| Robert CAZE . . . . .       | La foire aux peintres. . . . .                                | 1 00        |
| Philibert DELORME . . . . . | Arlequins de Macadam . . . . .                                | 3 50        |
| Edouard DUJARDIN . . . . .  | Les Hantises . . . . .                                        | 3 50        |
| J.-K. HUYSMANS . . . . .    | Croquis parisiens (avec portrait) . . . . .                   | 6 00        |
| —                           | Le Drageoir aux épices . . . . .                              | 5 00        |
| —                           | Un Dilemme . . . . .                                          | 2 00        |
| Gustave KAHN . . . . .      | Les Palais nomades . . . . .                                  | 3 50        |
| Jules LAFORGUE . . . . .    | Les Complaintes . . . . .                                     | 3 00        |
| —                           | L'Imitation de N. D. la Lune . . . . .                        | 2 00        |
| —                           | Moralités légendaires . . . . .                               | 6 00        |
| Stéphane MALLARMÉ . . . . . | L'Après-midi d'un Faune (dessins de MANET) . . . . .          | 5 00        |
| —                           | Poème d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .               | 12 00       |
| —                           | Le Corbeau d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .          | 25 00       |
| Stuart MERRILL . . . . .    | Les Gammes . . . . .                                          | 2 00        |
| Jean MORÉAS . . . . .       | Les Syrtes (épuisé) . . . . .                                 | 10 00       |
| —                           | Les Cantilènes . . . . .                                      | 3 50        |
| —                           | Les Demoiselles Goubert (en collab. avec Paul ADAM) . . . . . | 3 50        |
| —                           | Le Thé chez Miranda — —                                       | 3 50        |
| Francis POICTEVIN . . . . . | Seuls . . . . .                                               | 3 50        |
| Ernest RAYNAUD . . . . .    | Le Signe . . . . .                                            | 1 00        |
| Hugues REBELL . . . . .     | Etourdissements . . . . .                                     | 4 00        |
| Henri DE REGNIER . . . . .  | Les Lendemain (épuisé) . . . . .                              | 5 00        |
| —                           | Apaisement . . . . .                                          | 2 00        |

# LA JEUNE BELGIQUE

## SOMMAIRE :

|                                                  |                                                    |
|--------------------------------------------------|----------------------------------------------------|
| Trois contes populaires japonais . . . . .       | JULES DESTRÉE.                                     |
| Vers . . . . .                                   | FERNAND SEVERIN.                                   |
| Chronique musicale. {                            | I. <i>La Materna</i> . . . . . GEORGES EEKHOUD.    |
|                                                  | II. <i>Le Roi d'Ys</i> . . . . . HENRY MAUBEL.     |
| Chronique d'art. {                               | I. <i>Le Salon des XX</i> . . . . . JULES et       |
|                                                  | II. <i>L'imagerie japonaise</i> } GEORGES DESTRÉE. |
| Chronique littéraire. — <i>Réponse</i> . . . . . | RENÉ GHIL.                                         |
| Vers {                                           | FIRMIN GALOUBET.                                   |
|                                                  | LILI.                                              |
| Memento . . . . .                                | ***                                                |



## BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :  
72, RUE DE TRÈVES, 72

## PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1889



# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*paraissant chaque mois et formant au bout de l'année un superbe volume.*

Bruxelles : Administration, 26, rue de l'Industrie. — Rédaction : 72, rue de Trèves

## ABONNEMENTS :

*Belgique* . . 7 francs par an. — *Union postale* . . fr. 8-50

*Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.*

*Directeur* : MAX WALLER. — *Administrateur* : HUBERT VAN DIJK.

M. Max Waller étant malade, M. Henry Maubel, 72, rue de Trèves, a bien voulu accepter la direction intérimaire de la *Jeune Belgique*.

La direction rappelle aux lecteurs de *La Jeune Belgique* qu'elle assume seule la responsabilité des articles qui paraissent sans signature dans la revue. Ils n'ont en aucune façon un caractère collectif ou anonyme.

Au présent numéro est joint le frontispice qui doit figurer en tête du volume de 1888.

## BOITE AUX LETTRES

9. HIPPOLYTE DEVILLERS, Paris. Adresse rectifiée et transmise à l'imprimerie. Regrettons beaucoup devoir refuser Salon de Paris. Avons un des nôtres, là-bas, qui s'en est chargé. Sommes pas content de l'*Incontentée*. *Pensées* valent mieux.

10. AUGUSTE JENART. *Aube vaine* bien tourmentée. Ne soulevez plus le « couvercle d'étain ». *Crépuscule*, très pâle. Êtes capable de faire beaucoup mieux. Piochez ferme, et revenez-nous.

11. LILI. Qui êtes-vous? Firmin Galoubet, Suave Pinolet, Téléphore Tabibitte, Marc Rochefer et Léon Dubedon, sans oublier le docteur Morelle de Trinquelagaue désirent entrer en commerce avec vous. Veinard!

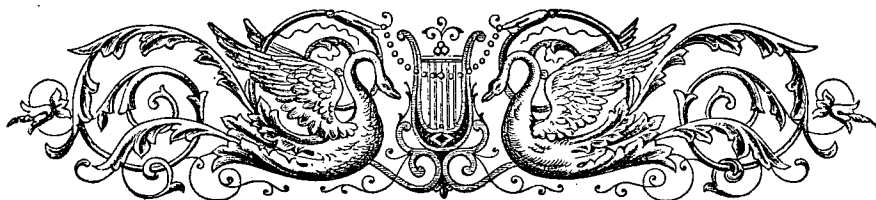
12. TÉLÉSPHORE TABIBITTE ET FIRMIN GALOUBET. Prière de ne pas nous priver de collaborateurs par des massacres intempestifs.

13. EUGÈNE H..... (voulons pas vous compromettre). Prose du potache pas mal, mais potachonne. Publierons pour l'encourager, — quand il y aura de la place. Passez donc votre temps à couvrir des littérateurs? Être subversif et dangereux. Merci.

14. NICOLAS CHATKIBIEFF. N'avez aucune idée des tendances du groupe simpliste. Faites du boucan, sacrebieu! Si Abélard avait attaché des grelots à..... son déficit, il aurait fait du bruit par le monde. Tolstoï, voilà un renne!

15. J.. D....X DE T... H... Faites erreur. Le mayeur en question n'a pas d'histoire : il n'a qu'une légende.

16. JOSÉPHIN PÉLADAN, en Chaldée. Merci pour avoir détourné un abonné de Pétersbourg. Si jamais un Pahouin veut lire *Istar*, lui prêterons notre exemplaire. Salamalecs pour vous, et amitiés à Léon Bloy.



## Trois Contes Populaires Japonais

*Pour les enfants.*

I

### Le Miroir de Matsu-Yama.



Il y a longtemps, bien longtemps, vivaient, en un tranquille village, un jeune paysan et sa femme. Ils avaient un enfant, un seul : une petite fille qu'ils aimaient de tout leur cœur. Je ne saurais vous dire comment ils s'appelaient, car depuis longtemps leurs noms sont oubliés ; mais ce village, où ils vivaient, était Matsu-Yama, dans la province d'Echigo.

Un jour, alors que la petite fille était encore toute petite, son père fut obligé de se rendre dans la grande ville, capitale du Japon. C'était trop loin pour que sa femme et l'enfant pussent l'accompagner, aussi il partit seul, après leur avoir souhaité « au revoir », et promis de leur rapporter de jolis cadeaux.

La jeune mère, qui n'avait jamais été plus loin que le voisin village, ne pouvait s'empêcher d'être inquiète en voyant son mari partir pour un voyage si long ; et pourtant elle était aussi un peu fière, car il était le premier de la contrée à aller vers l'énorme ville où vivent le Roi et les Seigneurs et où il y a tant de belles et curieuses choses à voir... Enfin, arriva le jour où elle put attendre son retour. Elle mit à sa fille les

Ces trois contes sont traduits de l'anglais, en respectant autant que possible leur forme familière et naïve. Ils sont extraits d'une collection publiée à Tokyo par les soins de l'éditeur Ko-Bun-Sha (2 Minami Saegicho), en charmantes petites plaquettes, illustrées de ces croquis décoratifs dans lesquels triomphe, sans conteste, l'art japonais. Ils pourront, j'espère, intéresser les artistes, et peut-être aussi — s'ils sont réellement populaires — les savants préoccupés de folklore.

plus beaux habits et se para elle-même d'une robe bleue qu'elle savait aimée de son mari. Et comme elle fut heureuse en le voyant revenir sain et sauf, et comme l'enfant battait des mains et riait délicieusement quand elle vit les jolis joujoux que son père lui rapportait ! Et il avait tant à raconter, il avait vu tant de choses étonnantes dans son voyage et dans la capitale !

— « Je vous ai rapporté quelque chose de beau, dit-il à sa jeune femme. Regardez et dites-moi ce que vous y voyez ! »

Et il lui donna une boîte plate en bois blanc, dans laquelle elle trouva une plaque ronde de métal. Un côté en était blanc comme de l'argent glacé et damasquiné de dessins en relief d'oiseaux et de fleurs, l'autre était pur comme le plus clair cristal. La jeune mère y regarda avec une stupéfaction charmée, car de ses profondeurs la regardait, les lèvres ouvertes et les yeux purs, une figure souriante et heureuse.

— « Que voyez-vous ? » demanda l'époux, amusé de son étonnement et satisfait de lui montrer qu'il avait appris quelque chose pendant cette absence. — « Je vois une jolie femme qui me regarde, et elle remue les lèvres comme si elle parlait, et, que c'est drôle ! elle a une robe bleue toute pareille à la mienne ». — « Et mais ! chère petite niaise, c'est votre propre figure que vous voyez », s'écria-t-il, fier de savoir ce qu'elle ne savait pas ; « cette plaque ronde de métal, c'est un miroir ; et bien que nous n'en ayons jamais vu ici, là-bas, dans la capitale, chacun a le sien ».

La jeune femme fut si enchantée de ce présent que, pendant plusieurs jours, elle ne put s'en séparer. C'était la première fois, ne l'oubliez pas, qu'elle pouvait voir ainsi sa jolie figure et elle ne cessait de se mirer. A la fin, cependant, une chose si merveilleuse lui parut bien trop belle pour un usage journalier, et elle remit le miroir dans sa boîte, avec ce qu'elle avait de plus précieux.

Des années passèrent.

Et les jeunes époux continuaient à vivre heureusement. Le bonheur de leur vie, c'était leur petite fille qui ressemblait à sa mère en grandissant et qui était si gentille que tous l'aimaient. La mère, qui n'oubliait pas son passager accès de vanité à s'être trouvée jolie, avait soigneusement caché le miroir, craignant l'orgueil pour sa fille. Elle n'en parla jamais, et le père non plus, car il ne s'en souvenait plus. De telle sorte que l'enfant grandit, naïve autant que l'avait été sa mère, sans rien savoir du charme de ses regards et du miroir qui les aurait pu réfléchir.

Mais un terrible malheur vint frapper cette petite famille heureuse. La bonne, l'excellente mère tomba malade et, malgré les soins aimants de sa fille, le mal s'aggrava et il ne resta plus d'espoir qu'elle ne dut bientôt

mourir. Quand elle sentit que prochainement il lui faudrait quitter son mari et son enfant, la pauvre femme se désola grandement, inquiète pour ceux qu'elle devait abandonner, surtout pour sa petite fille. Elle l'appela : « Mon enfant chérie, tu sais que je suis bien malade, je mourrai bientôt et je vous laisserai seuls, ton père et toi. Quand je ne serai plus, promets-moi de regarder dans ce miroir chaque soir et chaque matin, tu m'y verras et tu sauras que je veille toujours sur vous ». Puis elle retira le miroir de la cachette et le lui donna. L'enfant promit au milieu de ses pleurs ; et la mère, paraissant alors calme et résignée, succomba peu de temps après.

Jamais l'obéissante petite n'oublia la dernière prière maternelle et, chaque matin et chaque soir, elle retirait le miroir de la cachette et y regardait longtemps, gravement. Et lui apparaissait la pure et souriante vision de sa mère perdue, non pâle et malade comme en ses derniers jours, mais sa mère jeune et belle d'il y avait longtemps. Elle lui racontait, le soir venu, les difficultés et les épreuves de la journée ; et, à l'aurore, elle lui demandait de la bienveillance et du courage pour tout ce qu'elle pourrait entreprendre... Ainsi, de jour en jour, elle vivait dans la contemplation de sa mère, s'efforçant sans cesse de lui plaire et d'éviter tout ce qui eût pu l'affliger. Sa grande joie, c'était de pouvoir regarder dans le miroir en disant : « Mère, j'ai été aujourd'hui comme vous l'auriez voulu ».

La voyant ainsi régulièrement matin et soir regarder le miroir en paraissant lui parler, son père, à la longue, lui demanda le motif de cette bizarre conduite. « Père, dit-elle, je regarde chaque jour le miroir pour voir ma chère maman et causer avec elle ». Et elle lui révéla la recommandation de sa mère mourante et comment jamais elle n'avait manqué de s'y conformer.

Le père, qu'attendrissaient une telle candeur, une obéissance si fidèle et si aimante, sentit des larmes gonfler ses yeux, et rien, il ne put rien trouver dans son cœur pour détromper l'enfant naïve, pour lui dire que l'image qu'elle voyait dans le miroir n'était que la réflexion de sa propre douce figure, sa douce figure charmante, devenue, par cette sympathie et cette société constantes, chaque jour de plus en plus semblable à celle de sa mère en allée.

II

### Pourquoi la Méduse n'est qu'une gelée gluante.

Le Roi des Dragons, jadis, résolut de prendre femme. La fiancée qu'il choisit fut une jeune Dragonnette de seize ans à peine, et charmante assez, vraiment, pour être l'épouse d'un Roi. Ce furent de splendides réjouissances : grands et petits, les poissons vinrent présenter leurs hommages et offrir leurs dons aux nouveaux mariés !

Mais hélas ! Les Dragons eux-mêmes ont leurs revers. Un mois seulement était passé, que la jeune reine devint malade. Sans résultat, les médecins lui donnèrent toutes les drogues connues. Puis, ils secouèrent gravement le chef, déclarant qu'il n'y avait plus rien à faire.

Alors la reine abandonnée appela son mari : « Je sais quelque chose qui me guérirait. Apportez-moi un foie de singe et je me rétablirai ».

« Un foie de singe ! Y pensez-vous, ma chérie ? Oubliez-vous que les Dragons vivent dans la mer et les singes bien loin de nous dans les forêts de la terre ? Un foie de singe ! Oh ! mon amie, vous êtes folle ! » — Alors la jeune reine se mit à pleurer : « Pour une fois que je vous demande quelque chose, vous ne voulez pas me le donner. Je le pensais bien, que vous ne m'aimiez pas ! » Et les sanglots étouffèrent sa voix.

Le Roi, pour la calmer, appela son fidèle serviteur la Méduse et lui dit : « Il faudrait nager vers la terre et persuader à un singe de revenir ici avec toi. Raconte-lui que tout au pays des Dragons est bien plus beau qu'en sa patrie. Sois séduisant, car j'en ai besoin absolument : je veux lui couper le foie, c'est le seul remède qui puisse guérir la jeune reine ! » La Méduse partit. En ce temps-là, c'était un poisson comme tous les autres poissons, avec des yeux, des nageoires et une queue. Même elle avait de petits pieds qui lui permettaient d'avancer sur le sol autant qu'ils aidaient sa marche à travers l'eau. Et il ne lui fallut pas longtemps pour arriver au pays des singes. Heureusement, sur un arbre du rivage, elle en aperçut un, jeune, qui jouait : « Monsieur le singe, lui dit-elle, je connais une contrée bien plus belle que celle-ci, là-bas, derrière les vagues, c'est la Dragonnie. Si vous saviez comme il y fait beau toute l'année ! Les arbres sont surchargés de fruits mûrs et point n'y sont de ces mauvaises créatures appelées hommes. Voulez-vous y venir avec moi ? Vous pourriez monter sur mon dos... »

Cela parut plaisant, au jeune singe, de voir du pays neuf. Il monta sur la Méduse et les voilà partis à travers les flots. Mais à mi-chemin, il com-

mença à craindre quelque danger caché et trouva étrange d'être si loin en telle compagnie. « Que pensez-vous qu'il va m'arriver ? » dit-il à la Méduse. Celle-ci lui répondit : « Mon maître, le roi des Dragons vous fait chercher pour vous couper le foie et le donner comme remède à la reine, qui est malade ».

Le singe répliqua vivement, avec un accent désolé : « Rien ne pourrait m'être plus agréable que d'obliger Leurs Majestés. Mais j'ai justement laissé mon foie à une des branches du grand arbre où vous m'avez rencontré. Un foie, ça pèse lourd. Aussi, pour être plus à l'aise, généralement je l'enlève pendant le jour. Il faudrait aller le rechercher. » La Méduse reconnut que c'était la seule chose à faire. Et — stupide créature — elle ne soupçonna point que l'espiègle lui contait cette bourde pour échapper au danger de servir de médecine à la jeune reine capricieuse.

Quand ils atteignirent le rivage, le singe bondit du dos de la Méduse et grimpa lestement au sommet de l'arbre. Et lui dit : « Je ne le vois plus... Sans doute quelqu'un aura emporté mon foie. Je vais chercher après. Retournez donc et racontez à votre maître ce qui est arrivé : il serait inquiet si vous n'étiez rentrée avant la nuit ».

Et la Méduse repartit et raconta au roi tout ce qui s'était passé. Celui-ci s'irrita fort de sa stupidité et, appelant ses courtisans, il s'écria : « Jetez-la à la porte. Emportez-la et faites-en une dégoûtante gelée. Que plus un membre ne reste à son corps brisé ! » Alors les officiers la saisirent et la réduisirent en gelée, selon l'ordre du roi. Et voilà pourquoi la Méduse n'est plus qu'une masse gluante...

Et lorsque la petite reine fut convaincue qu'elle ne saurait avoir du foie de singe, elle prit le parti de se rétablir quand même !

### III

## Monseigneur Sacderiz.

Il était une fois un brave guerrier, qui consacrait tout son temps à batailler contre les ennemis du roi. Un soir qu'il était sorti pour chercher aventure, il arriva devant un pont, d'une longueur démesurée, traversant une rivière au sortir d'un beau lac. Sur le pont, un serpent de dix mètres se chauffait au soleil et lui barrait tout passage. Beaucoup se seraient sauvés à toutes jambes à une aussi terrible apparition. Mais Sacderiz ne s'effrayait pas si facilement : sans hésiter il s'avança et lui marcha sur le

corps. Aussitôt le serpent se changea en un petit nain qui, fléchissant le genou, et trois fois, de son front, frappant les planches du pont pour montrer son respect dit : « Monseigneur, vous êtes, vous, un homme, assurément. Voilà de longs jours lassants que je suis ici, attendant celui qui me vengera. Mais tous ceux que je vis étaient des poltrons et s'encoururent. Vous me vengerez, n'est-ce pas? Je vis au fond du lac et mon ennemi est un Millepieds qui demeure au sommet de la montagne. Venez, je vous en supplie ; si vous ne me secourez, je suis perdu ».

Le guerrier était enchanté d'une telle rencontre. Il suivit volontiers le Nain en son palais d'été, au fond des eaux. Curieusement bâti en corail, en palmes et ramilles de métal pareilles à des plantes marines, ce palais s'éclairait de douce lumière glauque. Des crabes aussi gros que des hommes le gardaient et le service en était fait par des lézards rapides. Lorsqu'ils furent assis, on apporta dans les corolles du lys des eaux, un dîner exquis de mets inconnus. Les coupes étaient de cresson de fontaine, et les vasques des fleurs de nénuphars, non pas réelles, mais bien plus belles que si elles l'avaient été, faites en porcelaine frêle, d'un vert tendre, avec une chimère d'or. Les fourchettes étaient d'un bois pétrifié superbe comme de l'ivoire noir. Et quant au vin dans les coupes, tel de l'eau, mais de goût si délicieux!

Ils se réjouissaient et chantaient, et le Nain venait d'offrir à son hôte un fumant gobelet de vin chaud quand — boum ! boum ! boum ! comme une armée en marche, on entendit approcher le monstre redoutable dont il avait parlé. La terre tremblait, et de l'autre côté du lac, on eût pu croire à une rangée de mille soldats porteurs de lanternes. Quand le danger fut plus proche, le guerrier vit que tout ce vacarme était produit par un être singulier : un Mille-pieds énorme d'une lieue de long ; et ce qui semblait des hommes avec des lanternes était en réalité ses pattes dont il avait exactement mille de chaque côté du corps et qui luisaient et scintillaient dans la nuit à cause du gluant poison secrété par la peau. Il n'y avait pas de temps à perdre ; le Mille-pieds était à mi-côte de la montagne. Alors le guerrier tendit son arc, un arc si gros et si pesant que cinq hommes ne l'auraient su manœuvrer, prit une flèche dans le carquois, et tira. Jamais il n'avait manqué son but : la flèche fila droit au milieu du front du monstre, mais hélas ! elle rebondit comme si ce front eût été d'airain.

Une seconde fois, le guerrier tendit son arc et tira. Une seconde fois, la flèche atteignit le but et rebondit. A présent, l'épouvantable créature était jusque près du rivage et allait souiller le beau lac de son venin ignoble. Le guerrier se dit : « Rien ne pourra tuer aussi sûrement le Mille-pieds que la salive humaine ». Et il cracha sur le bout de sa dernière flèche et atteignit

le monstre en plein front. Le trait, au lieu de rebondir, fracassa le crâne et traversa la hideuse tête de part en part, de telle sorte que le Mille-pieds mourut, ébranlant toute la contrée comme un tremblement de terre, et l'éclat venimeux de ses mille pattes s'assombrit comme le crépuscule d'un jour orageux.

Le guerrier se trouva subitement transporté dans son château et autour de lui étaient rangés des présents avec cette inscription : « De la part du nain reconnaissant ». L'un d'eux était un rouleau de soie inusable et splendide où il put se tailler des habits neufs ; et un autre était un sac de riz qui, bien que le guerrier y puisât chaque jour pour lui et les siens, jamais ne put être vidé aussi longtemps qu'il vécut. Et ce fut de ce présent que le guerrier tira son nom et son titre, car pour tout le monde, rien n'était plus étrange que ce sac merveilleux qui assurait à son propriétaire la richesse et le bonheur.

(Traduits par) JULES DESTRIÉE.

---

## VERS

### I

#### ANGES

*Sublime enfant trois fois céleste et trois fois mienne,  
Voici que je vivrai ta vie élyséenne,  
Car j'ai laissé mon cœur endormi dans tes bras.*

*O désir et regret que l'absence éternise!  
Je suis le pèlerin d'une terre promise,  
Toi, l'archange envoyé qui revient de là-bas.*

*L'amour exaucera nos prières secrètes :  
Voici venir à toi l'âme que tu souhaites,  
Et ton grand cœur est plein de ce que je n'ai pas.*

*Pourtant, ma pâle sœur, ma sœur en maint triptyque,  
Tu regardes avec des yeux d'ange gothique  
Un monde extérieur qui n'était pas le tien ;*



*Avec les doubles yeux de jadis et naguères,  
De grands yeux, à la fois enfantins et sévères,  
Qui s'étonnent de tout, et qui n'ignoraient rien.*

*Et, dans ce pur hymen ne nos jeunes pensées,  
Tu te rappelleras tes extases passées,  
Et ce bonheur nouveau ne vaudra pas l'ancien.*

## II

### LE DON DES LYS

A celle qui est venue.

*Vous me voyez, ma sœur, l'âme tout éperdue,  
Mais pourquoi fûtes-vous si longtemps à venir?  
Car je vous ai longtemps, bien longtemps, attendue.*

*Bien des soirs, trop de soirs, j'ai fixé l'avenir  
Comme un bel horizon d'où surgira l'aurore;  
Vous n'aurez de mes lys qu'un plaintif souvenir.*

*Ce sont des jours lointains qui les virent éclore,  
Ces lys fanés en moi, que vous auriez cueillis;  
Mais je vous donne un cœur qu'ils parfument encore!*

*Ma sœur, pure aujourd'hui comme l'étaient mes lys,  
Que vous arrivez tard, douce enfant désirée!  
Ma robe nuptiale a perdu ses grands plis.*

*Ma robe, la voici, flétrie et déchirée;  
Car, pour tromper mon cœur, j'ai serré contre lui  
Tous les spectres charmants qu'amène la vesprée.*

*Oh! c'est tard, c'est trop tard, que votre aurore à lui,  
Et ce jour juvénile éclaire mes ruines.  
Vous voyez cependant si j'en suis ébloui.*

*Vos séraphins, mon Dieu, n'ont pas dans leurs poitrines  
Ce sang qui me fait mal, ce sang qui bat trop fort,  
Et vous leur accordez des faveurs moins divines!*

*Mais l'enfant fatigué qu'une chanson endort  
Ne dort pas du sommeil qui suivra nos étreintes ;  
Ce sommeil sera doux comme une douce mort.*

*Vous n'entendiez donc pas mon espoir et mes plaintes ?  
Mon âme maintenant contient de tristes fleurs :  
Voici des lys fanés et des roses éteintes.*

*Et, telle est cependant la bonté des douleurs !  
Malgré la pureté que mon âme a perdue,  
Ma douceur primitive a grandi dans mes pleurs ;*

*Car je vous ai longtemps, bien longtemps, attendue !*

### III

#### LE VOYAGE (fragments)

##### I

#### LE RETOUR AU PAYS

*Voici donc la maison, toujours plus solitaire.  
Ils ont vu bien des cieux, les aiglons de cette aire !*

*Pauvre toit caressé par tous les vents du nord,  
Maison douce à son hôte, et que hantait la mort*

*Et chère à mes regrets comme une rude aïeule,  
Je ne reviens pas seul, à toi toujours plus seule.*

*Mais l'enfant que j'amène est triste comme nous,  
Et sous un deuil pareil se cache un cœur plus doux.*

*Ne crains donc rien de toi pour cette jeune tête,  
Son sourire a compris l'âme que tu m'as faite.*

*Reste le vase amer où fleurirent mes lys :  
Souviens-toi de tes morts en face de leur fils.*

*Qu'ils me parlent tout bas, comme au temps de l'enfance ;  
C'est de ce qu'ils disaient que me vient mon silence.*

*Montre à la chère enfant qui se meurt dans mes bras  
L'étrange Eldorado qu'elle ne connaît pas.*

*Qu'elle y voie en pleurant des restes de moi-même,  
Et tâche de l'aimer comme ton enfant l'aime.*

*Son cœur m'a pénétré comme un subtil parfum.  
Et depuis ce jour-là nous ne faisons plus qu'un.*

*Tu vois bien que j'amène une sœur ingénue :  
Pourrais-tu mieux l'aimer si tu l'avais connue?*

*Rends-nous pour cette nuit mon sommeil d'autrefois,  
Et fais taire les cors qui pleurent dans les bois.*

II

SOIR SUPRÊME

*Êtes-vous lasse, enfant? ma sœur, êtes-vous lasse?  
Cachons la lente mort que nous aurons voulue  
Dans ce profond Ouest aimé de notre race.  
Pour qui rêve et se meurt c'est la patrie élue,  
L'idéale Thulé du soir et de l'automne,  
Et l'âme qui s'y plaît s'y sent mieux éternelle.*

*C'est bien le ciel qu'il faut à l'enfant qui se donne  
Et dont le pauvre sang fait la beauté plus belle;  
C'est bien là que le soir, comme un prêtre complice,  
Bénira le sanglot de nos bouches mêlées,  
Pauvres cœurs qui mourrons dans un dernier délice!*

*Et la mer bercera nos âmes révélées,  
La mer, toujours la mer, qui chante des berceuses,  
Et les flots envieront vos cheveux de malade,  
Et pour s'enivrer mieux de nos voix paresseuses  
La houle des beaux soirs taira sa sérénade.*

*Nous verrons dans nos yeux dévastés par nos fièvres  
L'étrange profondeur de nos âmes fatales,  
Et l'amour et la mort lutteront sur nos lèvres  
Qu'ils sèmeront hélas! des fleurs de nos sangs pâles,  
Jusqu'à ce que la mort l'emporte en ces étreintes.*

*Et la mer chantera des chansons de nourrice,  
Et les vents gémiront leurs plus tendres complaintes  
Sur ces mourants débris d'un double sacrifice.*

FERNAND SEVERIN.

## CHRONIQUE MUSICALE

### I

#### LA MATERNA



es fervents de musique conviendront qu'ils sortirent les dimanches 20 et 27 janvier, de la salle de l'Alhambra, sous une des impressions d'art les plus émouvantes qu'on puisse éprouver.

Pour ma part, je compte tout au plus une vingtaine d'analogues coups de foudre : les représentations de Rossi dans le répertoire de Shakespeare ; la *Rubens-Cantate* et l'*Oorlog* de Peter Benoit ; la première de *Carmen*, les représentations allemandes de la *Tétralogie* avec la même M<sup>me</sup> Materna ; la première des *Maitres-Chanteurs* ; Gluck et Bach au Conservatoire ; les symphonies de Beethoven ; les *Sonates* de Beethoven jouées par Rubinstein ; l'audition aux Concerts Populaires de fragments de *Parsifal* et de *Tristan* ; Rose Caron dans presque tous ses rôles : Marguerite, Rachel, Brunehilde, Richilde ; les Meininger dans les comédies de Shakespeare et M<sup>me</sup> Lindner dans *Jeanne d'Arc* de Schiller ; et enfin, les mimes Martinetti dans *l'Auberge des Adrets*.

C'est peu en proportion du nombre de soirées neutres ou même écoeurantes qu'il m'a fallu subir ; c'est beaucoup si l'on songe aux souvenirs délicieux et vivaces dont semblables jouissances absolues fleurissent et illuminent à jamais la mémoire.

Dans le cas de la Materna, ce qui portait le comble à la volupté, à la commotion d'esthétique souveraine, c'était le frisson collectif, c'était le public éperdu dans un océan d'ivresse, c'était l'unanime ravissement de l'auditoire ; c'était de sentir son propre plaisir intensifié et multiplié par celui des autres.

Après la scène finale du *Crépuscule des Dieux*, cette sublime synthèse où se retrouvent condensés, exaspérés et comme tracés par la foudre, les grandes phases de la Tétralogie — après cette musique fulgurante, la salle littéralement électrisée a rappelé jusque cinq fois la grande artiste, créatrice de Brunehilde, la superbe et unique walkyrie : M<sup>me</sup> Materna.

On acclamait dans M<sup>me</sup> Materna une des aigles de l'aire germanique, à la fois gracieuse et puissante, généreuse et superbe !

*Das herrliche Fraubild !*

O l'admirable femme ! L'éternelle jeunesse de cette tête inspirée sur laquelle tombèrent les flammes de la Pentecôte wagnérienne. Et que le grand Esprit de la musique nouvelle eût raison de l'élire pour prêtresse ! L'opulente beauté digne d'incarner les déesses du Wotan de Bayreuth !

Ces mémorables dimanches, des auditeurs qui n'avaient jamais rien compris à la musique de Wagner sortirent de l'Alhambra, convertis et bouleversés.

Au front nimbé d'enthousiasme, dans les yeux d'une expression plus sidérale que terrestre, dans les accents messianiques de la cantatrice ils avaient, enfin, lu le nouveau Verbe lyrique issu de la Musique et de la Poésie.

Je n'avais plus entendu la Materna depuis ces inoubliables représentations wagnériennes données à la Monnaie, par la troupe de Seidl.

J'ai dit plus haut qu'elle m'avait laissé comme à tous les privilégiés qui suivirent ces soirées de l'« Anneau du Niebelung », une de ces impressions de grandeur, de noblesse, d'accomplissement dramatique et musical, que l'on s'efforce de reconstituer dans la mémoire aux heures d'aspirations vers un autre théâtre et une autre musique que ceux que nous devons au mécénisme de la presbytérienne Régence de Bruxelles.

A l'exception de Rose Caron aucune cantatrice, ou mieux, aucune tragédienne lyrique ne m'apporta aussi profonde révélation des joies supérieures.

Dans le plat et monotone désert où, sous prétexte d'exercice musical, je marque le pas et me morfonds comme une vedette perdue, la Materna m'apparaissait comme la muse même de Richard Wagner, et si elle occupait une place prépondérante parmi les êtres bienveillés et commémorables, j'entretenais aussi le désir de l'entendre une fois de plus ; je l'attendais comme la *cantatrice promise*.

Le Dieu de la Musique, Apollon, soit loué ! la Materna est revenue et nous a rendu l'incomparable magicienne d'il y a six ans. C'est toujours cette voix opulente et nerveuse, au timbre extraordinaire, à l'éclat triomphal, qu'échauffe et que passionne une admirable nature d'artiste et dont la méthode magistrale jointe à une expérience définitive, parvient à peine à maîtriser l'exaltation surhumaine. En l'entendant dans le *Crépuscule des Dieux* on croit à ces miracles que célèbrent les pinceaux visionnaires du moyen-âge et de la renaissance, à ces saintes, à ces vierges extatiques, dont la voix à la fois impérieuse et affective, fait se déchirer le ciel et apparaître dans la gloire des apothéoses et des transfigurations, les chœurs des archanges et la Trinité même. La Materna est une de ces artistes qui *somment* les dieux.

A la différence de maintes cantatrices très applaudies par la foule moutonnaire, la Materna n'est pas la femme d'un seul rôle, invariablement le même, pour qui les mélodramaturges, aussi « bons faiseurs » que les couturiers, taillent des succès sur mesure. La Materna participe au génie créateur qui varie et différencie ses créations. Elle est digne de Wagner comme Sarah Bernhardt a mérité Sardou et la Patti, les Arditi et autres innombrables valsistes, qu'on pourrait appeler ses *pattiti*.

Même au Concert, dans l'accent purement vocal de son interprétation, sans la ressource du geste et des attitudes scéniques, dès les premières notes, la Materna détermine et particularise le personnage interprété de manière à rendre impossible toute confusion avec sa façon de sentir et d'exprimer les autres figures du cycle.

Ainsi elle fut la touchante Elisabeth, la divine Brunehilde, la frénétique Isolde, de Wagner et aussi la sublime Alceste de Gluck.

Et combien plus vraie, plus dans le sentiment dramatique son interprétation de l'air « Divinités du Styx » que l'inamovible et immuable tradition française, débobelinée à la fin de chaque année d'études par les premiers phonographes du Conservatoire!

Les partisans de l'effet à outrance, de l'objurgation intempestive ont même été désorientés par la terreur contenue, par l'angoisse sourde, l'émotion, le trouble, la supplication étouffée, communiqués à cet air classique. Alceste a beau défier les puissances infernales, il faut que dans ce défi transparaissent un peu de la faiblesse féminine. Alceste n'en devient que plus touchante et plus héroïque. Ce n'est pas une virago, une amazone, qui n'ayant rien à perdre se lance tête baissée dans les plus terribles aventures, mais c'est une femme aimante, une épouse, une mère, qui va quitter tout le bonheur réservé aux mortelles.

Puis, la Materna, chantait cet air en allemand et c'est étonnant combien la langue, le style, les mœurs et l'esprit germaniques horripilent nos italianissimes et nos Welches de Bruxelles en Brabant!

Il est question de représentations de la *Walkyrie* que la Materna donnerait à la Monnaie en avril.

Occasion de reprendre cette étude et d'ajouter une analyse à notre élan d'enthousiasme et de gratitude.

GEORGES EEKHOUD.

## II

### LE ROI D'YS

La brumeuse et naïve et mélancolique légende que celle du roi d'Ys chevauchant à travers les éléments déchaînés dont les voix mugissantes lui réclament Margared, sa fille, la possédée de vice qu'il emporte en croupe comme le roi des Aulnes, son enfant. Toutes ces légendes du Nord roulent dans une analogue atmosphère de superstitions sombres. Comme leur horizon patrial, s'échevelant au vent des passions farouches et allant, sous

l'impulsion de je ne sais quel élément fatal auquel la naïveté populaire attribue une figure de saint ou de démon, elles semblent la personnification d'un paysage.

Sans doute, pour l'imagination hantée du créateur originel de ces légendes, les pierres druidiques avaient des aspects de fantômes et les flots hurlants qui se cabrent et roulent par blocs sous le ciel noir, prenaient des figures et des voix ; mais à trop considérer le texte de la légende, on risque d'en oublier un peu l'esprit surnaturel et l'affabulation. La légende devient un conte ou une historiette, une légende en chambre. M. Blau aurait dû changer le titre de son poème pour bien faire voir que son historiette à lui n'était qu'une légende par analogie où rien ne se perçoit plus de l'atmosphère de cette région que désole la baie des trépassés. J'ai un regret en songeant à l'œuvre qu'on aurait pu faire en drame lyrique et symphonique de cette légende du roi Gradelon et de sa fille Dahut. Cela n'eût pas empêché d'imaginer ailleurs, dans quelque autre milieu, la ravissante idylle de Rozenn et de Mylio qui contient tout juste assez d'indications poétiques pour mettre en valeur d'art la très artiste partition de M. Lalo. — Une partition dont la finesse de tracé mélodique et la touche aquarellée de colorations délicates m'ont rappelé Poise et dont la symphonie qui n'a rien du clinquant casse-cuivre de Saint-Saëns et de Chabrier, m'a rappelé, par moments, Bizet. Entendons-nous et ne parlons pas de ressemblances n'est-ce pas ? Mais, comme il y a dans une même race et dans une même génération toute une chaîne de tempéraments qui participent en quelque chose les uns des autres, il est naturel de les rapprocher, de les grouper, de les différencier. L'approximation que je fais ici aura peut-être ceci de bon qu'elle m'aidera à bien séparer M. Lalo des compositeurs à grand orchestre qui ont tenu le haut du pavé en France pendant quelques années et en qui le gros public a placé le meilleur de son admiration — hélas ! — à fonds perdus, car leur gloire a levé le pied après avoir fait un trou à cette lune en baudruche qui préside à tous les duos de l'école néo-lyrique suivant Gounod.

Non, M. Lalo ne fait pas partie de cette phalange et M. Lalo n'a point de drapeau qui claque. Ses trompettes restent à leur place dans l'orchestre et s'il abuse un brin de leurs fanfares en triolets, il faut lui pardonner ces fanfares qui s'ignorent en considération d'une modestie qui ne s'ignore pas moins, car elle est sincère et elle efface, affine, détourne, voile et subtilise exaspérément la tendresse qui coule au fil du poème d'amour de Rozenn et de Mylio.

Il faut beaucoup d'art technique à un auteur pour produire d'une façon aussi simple par le travail symphonique, par le dessin et l'agencement de la mélodie, ce que lui suggère ce tact quasi-féminin qui le guide dans des recoins d'originalité. Il faut même un peu d'âme artiste — la quantité n'y fait rien — pour faire voltiger d'un de ces recoins à l'autre le souffle qui relie toutes ces originalités éparses et les aide à vivre ; leur donne en quelque sorte *l'inspiration de vivre*, d'une vie doucement surélevée.

HENRY MAUBEL.

## CHRONIQUES D'ART

### I

#### LE SALON DES XX



onnez, les cloches!

En le matin frais de ce jour de fête, s'échevèlent là-haut de fantastiques galops de nuées sur l'azur, bondissent de lourds nuages blancs et noirs, emportés dans la furie du vent qui souffle en tempête; et les arbres gémissent, et palpitent leurs feuillages; les banderoles joyeuses claquent au dessus des fronts prosternés; et ce sont autant les souffles du ciel d'orage que les bras vigoureux du sonneur qui les balancent ainsi, éperdûment, les cloches folles qui sonnent, et dont la chanson triomphale s'en va, en notes allègres, dans les brises, porter l'appel religieux aux campagnes lointaines!

Là-bas, est le village à peine aperçu, quelques toits rouges, lavés de pluie fraîche, dont un peu de fumée s'échappe; les portes sont closes; tous les vivants robustes du travail de la terre, les femmes et les enfants, sont ici, près de l'église ancienne et vaguement gothique, autour de laquelle, ce jour, bat la vie même du pays, ils s'agenouillent recueillis, sur le pavé cabossé du grand chemin rural et s'immobilisent à contempler la procession qui passe. Leurs yeux simples s'émerveillent des broderies d'or de la robe de la Vierge et des fausses pierreries qui scintillent en son diadème et les figures familières des prêtres, des enfants de chœur et des fillettes de blanc vêtues leur semblent en cet instant étrangères, grandies d'une solennité auguste.

Sur le parcours du cortège lent, des deux côtés rangées, voici des femmes à genoux, leurs cottes étalées, massives, avec les châles de laine noire aux ornements criards, égrenant avec ferveur précipitée leur chapelet; voici des paysans debout, guindés dans leur sarrau neuf aux plis roides, tête nue et fléchie, tournant dans leurs mains gourdes la casquette de soie; voici des vieilles aux longues capes sombres et des enfants qui rient, les mains pleines de fleurs!

Les tambours battent aux champs, scandant sévèrement la marche, et au milieu des éclats des cuivres de la fanfare communale, dansent les cloches légères aux sons amis; rythme heureux et grave qui marque la palpitation des cœurs et fait se courber les fronts; c'est le Mystère consolateur et formidable qui plane au dessus du recueillement de la foule, pendant que défilent les simulacres sacrés, symboles incompris, mais d'espoir et de pardon; et combien de courage à vivre ne versent-elles pas ainsi aux plébéiennes tristesses, les cloches qui sonnent?

En tête, des gamins qui jouent, folâtres, avec leurs petites figures rondes sans souci, sautent et courent en se tenant par le bras, devant un groupe de



cavaliers, jeunes gars en habits de dimanche, aux chapeaux enrubannés, si fiers sur leurs gros chevaux de ferme, si fiers avec leurs bannières secouées par le vent !

Puis, c'est un jeune prêtre au front grave, avec la croix rédemptrice, qu'escortent quelques enfants de chœur en surplis blancs sur des robes rouges ; c'est, parmi de charmantes fillettes, un agneau qu'elles conduisent avec des rubans et devant qui elles sèment des roses et des fleurs des champs ; c'est, sur les épaules de bonne volonté, les saints naïfs des hameaux, suivis des archers que commande un cavalier portant l'oriflamme, les archers résolus et pensifs, priant le Seigneur pour les luttes à venir ! C'est la musique qui vacarme et devant le dais, un officiant se retourne et se penche pour encenser l'ostensoir aux mains tremblantes du vieux curé ! Et viennent enfin les autorités et les notables : un bourgmestre digne et bedonnant, un garde champêtre dont la maigre et rusée figure révèle bien des guets vigilants, et des bourgeois et des paysans, et tout le lamentable défilé des souffreteux, des béquillards et des mendiants !

Le décor : étrange ; à côté de l'église sombre, le cimetière avec ses sapins funèbres et ses croix noires, et les baraquements bizarres de la kermesse à venir : les voiles singulières de bateaux tournants, et sur les tréteaux de l'Enfer, des baladins curieux qui regardent, avec mélancolie, s'en aller lentement la procession, au son des cloches !

Et l'étonnante couleur partout chante le poème de ses tristes harmonies : elle a une violence de douleur inouïe : sur les noirs prolongés, retentissent des blancs inattendus, éclatent désespérément des rouges cruels, se plaignent des violets angoissés, qui reviennent et se répondent d'un bout à l'autre de la frise, avec des jaillissements, des rappels, des détours, une complication savante et magnifique, telle qu'en de suprêmes symphonies de Richard Wagner !

Sonnez, les cloches !

Oh ! oui, car pour nous aussi, il y a là quelque chose qui passe, de mystérieux et de consolateur : l'ART ! Et vivat ! oui, sonnons les cloches : C'est la Joyeuse Entrée d'un artiste — d'un vrai — dans tout ce que ce titre bafoué a d'infiniment doux et de splendeur !

L'intérêt majeur du Salon des XX, presque l'unique est là en cette étonnante *Procession des archers de Machelen*. A d'autres pour qui un procédé inusité est une révolution, à ces outranciers malgré tout qui s'accrochent, avec des enthousiasmes de commande, à toute bizarrerie déconcertante, à tous ceux dont le bourgeoisisme à rebours est aussi agaçant que l'authentique prudhomerie, nous laisserons les discussions vaines des tons composés sur la palette ou sur la toile ! Les effarouchements qu'excite la punaise multicolore nous laissent aussi indifférents que les engouements transportés. Que nous importe toute cette cuisine ! Belle naïveté de croire qu'un système peut remplacer le talent !

Et du talent, en voici un d'une saveur étrange et qui est de son école à lui, à lui seul, parmi ces tempéraments mous que les modes font changer de manière chaque année ! En cette évocation non pareille de la campagne

brabançonne, voilà de la vérité et de la vie, voilà du dessin de grande allure et des couleurs fastueuses ; voilà une nature magnifiée qui révèle un observateur, une composition savante qui atteste un esprit, une émotion intense que peut seul donner un grand cœur — mais de l'art surtout, ce quelque chose de suprême et d'indéfinissable qui ne s'explique ni se démontre et dont nul comprendra sans l'éprouver l'impression sainte.

Et lorsque échoit l'inespéré bonheur d'une telle rencontre, lorsqu'un tempérament si personnel et si décidé s'affirme, avec des dons aussi éclatants, une telle fougue au travail, et une si superbe foi dans son étoile, qui serait assez cuistre pour aller frapper de sa règle de pion ces ailes qui vont vers les soleils ?

Besogne facile que trouver la frise trop sombre, les personnages en groupes trop compacts et non suffisamment atmosphérés, les visages trop sombres et monotones, un cou trop long ou une jambe impossible, les multiples défauts de qualités exceptionnelles : gaucheries ou négligences que l'artiste perçoit mieux que tout autre ! Certes, nous le savons, ce n'est point entièrement achevé, c'est un projet de décor à réaliser : en vitrail, par exemple (ce qui serait le désir de DE GROUX), avec la lumière au travers, quelle merveille !

N'est-il dont point de Mécène suffisamment intelligent pour deviner cela ! Et à défaut de Mécène, le Gouvernement — on dit qu'il existe des fonctionnaires rétribués pour veiller aux Beaux-Arts nationaux et qu'il en est de compréhensifs ? — le Gouvernement va-t-il laisser disparaître cette œuvre, la plus remarquable de notre jeune école depuis des années et que plus tard on regrettera amèrement peut-être !

Ce sixième Salon de XX est un peu moins intéressant en son ensemble que les précédents. Le choix des invités semble révéler un exclusivisme fâcheux, que devient la belle proclamation d'indépendance absolue du début ? L'école néo-impressionniste est en faveur marquée. L'an passé, ce fut déjà une invasion bruyante de Français dont les prétentions dépassaient sensiblement le génie ; cela s'accentue encore. Anquetin était curieux, vraiment apporteur de neuf, du neuf pris aux Japonais, mais que dire de GAUGUIN ! Que dire de LUCE, de BESNARD, de CROSS et autres NÉLATON ! CAMILLE PISSARRO est vulgaire ; THOLEN, STOTT et CLAUDE MONET sont représentés par des œuvres inférieures ; SEURAT est le plus intéressant de tous.

Invités encore : deux sculpteurs, les Belges : De Vigne et Meunier. On connaît la grâce élégante de l'un et la tristesse tragique de l'autre (1), et leurs expositions ajoutent peu de chose à la sympathique admiration à laquelle ils ont droit ; — et trois graveurs : DESBOUTIN qui est médiocre, mol et grossier à la fois ; KLINGER, très habile et même supérieur dans le *Réveil* et la *Honte* et enfin BRACQUEMOND qui sut, dans ses eaux-fortes

---

(1) Voir une excellente étude de Eug. Demolder dans le dernier numéro de la *Société Nouvelle* : CONSTANTIN MEUNIER.

d'après Gustave Moreau, ressusciter les surprenantes joailleries, les luisances et les ruissellements des maîtres précieux, la douceur des blonds cheveux des femmes au corps laiteux et les gouffres humides où gémissent et se tordent de gluants dragons, toute la rêverie splendide et pénétrante du grand peintre-poète!

Le bilan des invités est donc assez vite terminé. Et ce sont quelques vingtistes : HENRY DE GROUX, JAN TOOROP, WILLY SCHLOBACH, JAMES ENSOR, GEORGES LEMMEN et THÉO VAN RYSELBERGHE qui donnent à l'exposition sa valeur.

Du Maître sculpteur RODIN et du Maître aquafortiste FÉLICIEEN ROPS, j'eusse désiré des envois plus importants. Le petit bronze de RODIN est superbe de vie intense et de puissance et les trois dessins de FÉLICIEEN ROPS pour les *Diaboliques* de Barbey d'Aurévilly sont admirables, — comme toujours!

HENRY DE GROUX expose encore des *Paysages*, un *Champ de bataille* et deux études de *Saltimbanques*, figures détachées de sa grande frise et qui montrent jusqu'à quelle perfection il pourrait en préciser les grandioses indications. Ses deux bateleurs — celui aux très longs cheveux noirs et d'athlétique stature comme celui en maillot rose, aux doux yeux bleus amoureux, au jeune corps souple et charmant — sont d'une irréprochable correction. Mais surtout, quelle immensité de songerie vient de leurs regards fiévreux et tristes qui semblent chercher dans la foule, au loin, l'insaisissable! En leurs attitudes calmes et écrasées, quelle noblesse de vaincus de la fatalité, quel désespoir des déceptions sans fin et des radieuses chimères incessamment fuyantes! Et les détails tout autour, sont d'un romantisme exquis et capricieux comme l'eût rêvé Théophile Gautier : ce pâtre affublé d'un justaucorps vert et s'essoufflant dans une clarinette, cette femme à la blême face inquiétante, le vieillard rabougri tenant en laisse un ourson qui danse, et les hiboux griffus balancés sur leur perchoir : c'est tout le peuple fantasque des baladins de Gautier ou de Banville!

Dans ses *Paysages*, H. De Groux a su mettre également autre chose et plus que la simple nature. Il peint la terre et les forêts de son rêve, avec la majesté recueillie des soirs, la furie populaire d'insurgés livides dans la nuit, l'énigme d'une paradoxale Ophélie dont la chevelure saigne sur les eaux glauques et toujours, à la matérielle vision, s'ajoute un peu de mystère qui sollicite et retient l'admiration. Justification nouvelle de ce que disait Severin dans un article de *Caprice Revue* : On dirait une main d'enfant conduite par quelque main invisible et surnaturelle; la main d'enfant a tremblé, mais elle a tracé des choses étranges et inusitées (1).

J'aime, en TOOROP, le charme et l'heureuse violence des couleurs claires. De tous ceux qui ont adopté la technique néo-impressionniste, il me paraît le mieux doué. Elle lui sert précieusement pour rendre l'éclatant soleil d'une après-midi d'été à Machelen, le vert tendre et clair des feuil-

---

(1) Voir le numéro 46 de *Caprice Revue* avec un portrait d'Henry De Groux et le lucide article de Fernand Severin.

lages, les tuiles rouges d'une chaumière et les vagues buées bleues qui s'élèvent des bois à l'horizon. Elle lui sert à donner, après Millet dont la palette ne s'est que trop souvent obscurcie de tons roussâtres et fumeux, une interprétation nouvelle du Paysan : cette *Harmonie du soir* crépuscule descendant sur l'idylle champêtre, l'étreinte des amoureux derrière lesquels s'étend la douceur des prairies qui fument, cela fait un *Angelus* qui ne doit rien au premier. Il y a là un sentiment profond de la nature et une rare sensibilité des vibrantes harmonies de couleurs. Dans *Le Nes*, s'épandent les lueurs d'or des becs de gaz et la clarté de l'air du ciel gris aux reflets roses et des eaux frissonnantes resplendit dans le *Matin sur la Tamise*. Enfin, dans ses beaux dessins, TOOROP sait aussi faire parler l'âme humaine. Ils sont harcelants comme des cauchemars, ces deux fusains : l'un, *Devant la Mer* d'une si dramatique allure, l'autre, *La Porte d'un refuge*, réunion sinistre de visages abêtis de souffrance, de las d'aller, épuisés et finis, attendant, comme des chiens battus, l'asile et le précaire repos.

GEORGES LEMMEN s'attarde au réalisme, encore soucieux des problèmes qui préoccupèrent l'école française, Degas et Forain, il y a dix ans, vers l'époque où parut *Nana*. La fille entra bruyamment dans la littérature et dans l'art ; et les peintres surtout furent attirés par les difficultés et les bizarreries des éclairages des théâtres, cafés-concerts et autres... lieux. Le sujet n'est donc plus très neuf ; mais LEMMEN s'attachant surtout à être exact et vivant, en a encore tiré d'intéressants motifs ; il y a, en ses aquarelles, une notation très observée des couleurs aux lumières du gaz, et l'expression nette, en les figures, de l'engourdissement veule de ces déchéances. D'autres études nous montrent une poseuse, courtaude et d'une distinction douteuse, dont LEMMEN s'acharne à reproduire les attitudes avec une tenacité digne d'un meilleur modèle. Ce que je préfère dans son exposition, ce sont ses portraits : le sien, où s'indiquent des vellétés de petit point, une étude pour le portrait de Madame T., et un autre au crayon rouge. Ils me rappellent ceux superbes qui avait à l'*Essor*, il y a quelques années. Ils prouvent un portraitiste excellent, au dessin savant et volontaire, au scrupule extrême de la nature, vigoureux et précis, insufflateur de vie, bref un artiste de mérite dont on peut attendre de grandes choses.

WILLY SCHLOBACH m'a surpris. Quel soudain progrès et quelle renaissance déconcertante ! Comment ce brutal qui campait l'an passé des voiles safran sur des mers indigo, en des toiles matérielles comme des tapis, a-t-il pu devenir le délicat quintessencié des *Hantises* ? Tout en gardant ses qualités de coloriste, il a acéré son style, maintenant suggestif. Il rapporte de Londres de malades et troublantes visions, d'un art insuffisamment personnel sans doute, mais déjà d'un haut intérêt. Il n'en est pas d'inférieurs parmi ces petits tableaux ; mais surtout me requiert la Femme voilée de vert, au chapeau orné de fleurs blanches : une figure à la peau brune comme une Hindoue, aux dents très blanches et des yeux noirs qui regardent sournoisement de côté, au sourire mauvais ; j'y trouve la symbolisation bizarre d'un amour pervers et brûlé, l'ambiguïté cruelle d'une dérision du Printemps !

JAMES ENSOR offre le cas, moins fréquent qu'on ne le penserait, d'un artiste de grande valeur, victime de l'incompréhension des foules, qui, exaspéré de la lenteur de la gloire due, par une sorte de manie de persécution, ne rêve plus que de blesser, de froisser, de faire hurler le public qui ne lui a pas rendu justice. Il invente alors des fantaisies monstrueuses, se voue à des grotesques et aux incohérences, puis s'en va, méditatif, écouter les bêtises ineffables qu'entendent ses tableaux, rire avec ceux qui rient, douloureusement réjoui de la stupidité des spectateurs, qui ne devinent pas combien cette peinture endiablée les bafoue et les méprise, parce qu'ils n'y discernent pas, de leurs gros yeux ronds, le talent dissimulé. Car, il y a là du talent encore, et beaucoup, en dépit des sarcasmes épais : et quand de sa pointe, il anime sur le cuivre des populations innombrables autour d'une cathédrale, il crée de vertigineuses Babels, il ensoleille des coins de rue, quand de son crayon, il trace ces dessins d'après nature : des portraits, un foyer, un chandelier, que sais-je, quand du pinceau, il caresse les roses chairs d'éphèbe de son étrange *Suzanne au bain*, sans doute aussi lui vient aux lèvres, ce cri désolé de Laforgue, plainte jaillie de tant d'artistes aux jours amers : « Le cœur me piaffe de génie — éperdument pourtant, mon Dieu ! »

## II

### L'IMAGERIE JAPONAISE

*(Exposition d'art japonais au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles)*

Il est un Pays merveilleux et charmant vers lequel s'envolent bien des rêves de poète, un pays de légende et de féerie où, pendant plus d'un siècle, l'Art radieux s'épanouit aussi spontanément, aussi naturellement qu'une fleur balançant ses parfums au soleil. Et ce fut — invraisemblable phénomène — absolument général : de la base au faite de la société, des pauvres gens de la plèbe aux fiers seigneurs, toute cette chimérique nation se préoccupa du Beau. Sentir artistement fut aussi essentiel, aussi normal, que de vivre, se nourrir, marcher !

Prodige exquis : l'art n'était point une religion de quelques-uns exposée à l'indifférence sourdement hostile du plus grand nombre. Il était dans l'existence de chaque jour, dans l'habitation, le vêtement, le paysage, partout ! La coupe où l'on buvait, le vase où se mourait une branche de prunier fleurie, la moindre porcelaine avait des émaux, des luisances profondes, d'indicibles splendeurs de ton qui n'ont jamais été égalées ; les étoffes des robes étalaient des broderies d'une élégance folle et les guerriers avaient des armes qui étaient des chefs-d'œuvre !

Et tous, l'aimaient, le comprenaient, l'Art sacré. Partout étaient des yeux experts pour s'en éjouir et des cerveaux subtils qui se grisaient de sa sublime ivresse. Et varié toujours, divers à l'infini, il était à tous sans banalité. Ce fut le triomphe magnifique du décor, l'art sans prétentions, sans but, l'art pur !

Comment faire comprendre cela à mes contemporains? De plus en plus la notion esthétique s'exile en un nombre restreint de délicats qui en gardent le dépôt douloureux; l'industrie moderne et la fièvre utilitaire des concurrences en ont fait une chose de luxe qui se paie très cher et dont la conception nette disparaît de la masse. Comment imaginer une aussi bizarre population quand nous n'avons plus d'artisans, mais seulement des ouvriers et que toute vibration collective s'est évanouie? Que dire aux Tribulat Bonhomet, qui sont légion de nos jours, et détestent l'art, sans oser l'avouer, d'une façon sournoise et odieuse: quelle joie pour eux de noyer les beaux cygnes! Comment comprendrait-elle le subtil Japon, notre civilisation si ridiculement vaniteuse de ses puérils progrès, qui nous donne ce spectacle inouï, tel qu'on n'en vit jamais dans l'histoire, d'une construction gigantesque, élevée comme témoin d'un solennel congrès des peuples, et dont l'art est absolument banni: cette tour Eiffel, stupéfiant monument d'insolente fatuité!

Nous eûmes cependant en Europe quelque chose d'analogue à cette efflorescence superbe du Japon, à une époque que les gens éclairés de ce temps-ci se plaisent à appeler la nuit du Moyen-Age. Il y eut alors aussi d'humbles métiers: la ferronnerie, la verrerie, etc. qui avaient l'ambition esthétique. Des maîtres furent aussi sculpteurs, peintres, architectes, orfèvres, ciseleurs. Il y eut chez les artistes supérieurs la même volonté, la même pure conscience, le même absolu détachement de tout ce qui n'était pas la chimère adorée; et par bien des côtés, certains Japonais rappellent nos Gothiques. Il y eut encore pareille débauche d'imagination vers le monstrueux et le grotesque, par illes chevauchées éperdues dans l'infini des songes, avec une ampleur de rêve que nous ne connaissons plus.

Mais là s'arrêtent les similitudes. Et entre les populations du moyen âge, naïves et tournées vers la prière, et les Japonais qui nous semblent d'affinés jouisseurs d'une civilisation à son apogée, s'indiquent des différences considérables. La religion qui inspira les Gothiques paraît avoir médiocrement influencé l'art japonais. Celui-ci est, en son ensemble, aussi délicat, élégant, complexe et capricieux, que les premiers sont mystiques et réfléchis.

En réalité, il n'est guère d'art européen qui donne la compréhension du japonais, qui puisse lui servir de vestibule, le rendre plus accessible à nos yeux et à nos esprits habitués à une toute différente manière de comprendre et de reproduire les spectacles ambiants. L'inspiration est radicalement autre, les procédés aussi, et c'est toute une éducation à faire que de se familiariser avec ces modes nouveaux de voir et de sentir.

On sait que les arts majeurs du dessin — appellation qui n'a guère de sens là-bas, tous étant égaux — se manifestent principalement par le kakémono et l'estampe. Rien qui rappelle nos tableaux et nos gravures. Le kakémono est une sorte d'aquarelle, en camaïeu ou en couleurs, sur soie ou sur papier et qui se peut enrouler sur un bambou.

L'estampe correspond assez exactement à notre imagerie. Mais de l'imagerie qui serait de Fragonard ou de Watteau et qui pour sa réalisation eut réuni, ainsi que le dit Duret, trois génies: dessinateur, graveur, imprimeur.

meur ! Et tirées à petit nombre, ces précieuses images, avec des soins infinis, parfois retouchées encore après le tirage, sur cet admirable papier si réceptif, doux et lumineux comme de la soie ! — De cet art enchanteur, on a connu d'abord, il y a bientôt trente ans, quelques crépons modernes et quelques estampes grossières, aussi éloignées des productions de la grande époque, qu'une image d'Epinal peut l'être d'une aquarelle de Gustave Moreau. Et cependant, ce qu'ils apportaient de neuf, suffit pour faire révolution dans le monde des lettrés. Avoir annoncé le Japon reste une des plus indiscutables titres des de Goncourt. Les exigences augmentant, le goût s'épurant, l'extraordinaire pays nous livra ses trésors. Ce fut un ravissement. M. Bing, de Paris, avec un sens artiste très aigu et une entente parfaite du négoce, devina que ces adorables chefs-d'œuvre deviendraient bientôt les désirs de tout sensitif et que leur nombre étant très restreint, leur valeur devait s'accroître rapidement. Alors, avec une audace, une patience, une persévérance que rien ne rebuta, excellemment secondé d'ailleurs, il s'appliqua à collectionner, à rassembler toute l'estampe japonaise. A l'heure présente la concentration est faite, à peu près. Et l'histoire de ces inimitables artistes est encore à faire, M. Bing seul pourrait l'achever aisément. Et ce serait bien venu, car nous n'avons jusqu'ici que l'ouvrage de Gonse pour nous éclairer, premier flambeau dans cette obscurité où bien des coins sombres restent encore, que notre avide curiosité voudrait explorer.

En sa remarquable publication : *Le Japon Artistique* (1), M. Bing nous a donné quelques indications ; sa magnifique exposition au Cercle Artistique nous en apporte d'autres, plus précieuses encore.

C'est depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et le commencement du XIX<sup>e</sup> que l'art de l'estampe japonaise resplendit de tout son éclat. L'apothéose dure soixante ans environ, puis c'est la nuit, avec çà et là quelques lueurs mourantes, et la décadence se précipite. Phénomène qui n'est d'ailleurs pas unique : l'Italie se constelle au XV<sup>e</sup> siècle, la Hollande s'embrase au XVII<sup>e</sup> ; il semble qu'en ces grandes périodes de la vie des peuples, il y ait comme une aimantation réciproque, une surexcitation spéciale, une soudaine et contagieuse fièvre vers le Beau après lequel survient un affaissement épuisé. Moisson admirable que fait lever tout à coup je ne sais quel soleil propice, quel effluve mystérieux ! Et parmi toutes ces fleurs, une culminante qui se hausse vers la gloire de la royauté, en qui paraissent se résumer les splendeurs du parterre : en Hollande, Rembrandt ; au Japon, Hokusai.

Avec Rembrandt, l'art hollandais s'enorgueillit de Frans Hals, Van der Meer, Steen, de Hooghe, Terburg, Hobbema, etc., ses contemporains, prédécesseurs ou successeurs immédiats ; de même Harunobou, Outamaro, Kyonaga, Yeshi, Sharakou, Toyokouni et Hiroshigué font cortège à Hokusai dans la gloire de l'art japonais. — Tâchons de préciser et de mettre un peu d'ordre dans ces noms nouveaux.

---

(1) Mensuelle, avec des reproductions en couleur, le numéro 2 francs. Abonnement 20 francs.

Il y a, au Cercle, une série de gravures en noir, au trait ferme et savoureux, d'une simplicité et d'une noblesse étonnantes. Elles sont de MORONOBOU ou de son école. MORONOBOU (vers 1690) peut être considéré comme le créateur de l'estampe au Japon. Non pas qu'il soit absolument le premier en date, mais sa supériorité s'affirme telle sur ceux de son temps qu'il les résume et les domine souverainement. L'art encore informe de la gravure est, par lui, brusquement dégagé de ses langes, animé d'une vie supérieure et, d'un coup, porté à une excellence définitive; les tâtonnements et les essais sont finis, et ceux qui viendront après ne feront plus que varier et développer les formules du vieux maître. Giotto eut en Italie une influence analogue. Toute une suite d'imitateurs se groupent autour de ces précurseurs auxquels on revient toujours avec délices, tous les autres stades de l'art parcourus. Parmi les élèves de Moronobou, MASSONOBOU mérite d'être cité pour l'incroyable verve qu'il dépense en ses scènes humoristiques; ses bonshommes, campés d'un seul trait alerte, ont des vivacités désopilantes.

Après eux, l'importante famille des TORI-I apporte des perfectionnements notables à la lithographie et substitue à la gravure noire de Moronobou, l'estampe en deux couleurs. Quelques années encore, et la technique est complète, et HARUNOBOU n'a plus rien à apprendre.

HARUNOBOU ouvre, vers 1760, la série des grands maîtres. Par l'indéfinissable charme de ses couleurs appâties, la grace candide de ses créations, il nous apparaît comme l'un des artistes les plus parfaits de là-bas. Il est représenté au Cercle par quelques estampes d'un format un peu moindre que la plupart, et d'un accent si personnel, qu'elles sont aisément discernables entre toutes. Ce sont des jeunes filles à la promenade, des jeunes filles au bord de l'eau, des jeunes filles qui causent, aux figures délicates, rondes, un peu larges, aux gestes un peu gauches, mais exquis d'expression et de naïveté. C'est une simplicité de primitif, avec des raffinements extraordinaires dans la couleur : verts affaiblis, roses passés, tons d'ardoise et bleus meurtris, en séductrices harmonies. Il en enveloppe ses personnages avec tant de légèreté que tout autour on sent l'air qui circule, l'atmosphère qui frémit, très douce, un peu de rêve, comme si elle craignait de blesser ces mystérieuses jeunes filles, si frêles! presque irréelles de suavité et de candeur!

Après HARUNOBOU, l'art de l'estampe est à son apogée; deux écoles principales semblent rivaliser de gloire et de génie, et presque en même temps surgissent KYONAGA, SHOUNSHO, OUTAMARO, TOYOKOUNI, SHARAKOU, YESHI, et enfin le radieux HOKUSAI.

SHOUNSHO, l'un des plus célèbres et que M. Gonse met aux premiers rangs pour les séries fameuses des *Éventails de théâtre* et du *Miroir des Beautés de la Maison Verte* est représenté au Cercle par quelques albums merveilleux d'intensité et d'énergie qui comptent parmi les plus beaux.

HARUNOBOU, OUTAMARO et YESHI sont plus particulièrement les trois poètes des grâces et des élégances féminines. Tous les trois sont des charmeurs d'une distinction absolue, et leur originalité est pourtant si vive qu'il est impossible de les confondre. On pourrait dire que le premier a peint la



jeune fille ; le second, la femme ; le troisième, la patricienne. Je ne sais personne dans aucun art, qui ait donné de la jeune femme une impression plus pénétrante qu'OUTAMARO.

Soit qu'il les représente à la promenade ou à leur toilette, soit lisant, ou buvant, ou soignant quelque enfant espiègle, toujours il est rare, exquis et personnel. Admirable transformation des banalités coutumières ; les actions les plus simples, les occupations insignifiantes de la vie quotidienne ont chez lui une noblesse aisée et attendrie. Il allonge les visages, et les corps, et les bras minces dans les manches, et les cols dans l'écharpe dénouée, et les jambes fines entr'aperçues dans l'échancrure des robes ; dans la figure d'un ovale très pur, si différente de celle d'HARUNOBOU, les yeux sont long-fendus sous des sourcils très noirs et la bouche mignonne est faite de deux pétales de roses. C'est un intimiste exceptionnel — en ses intérieurs d'existences heureuses et calmes, les jeunes femmes se lèvent et s'avancent pour l'accomplissement des menus soins domestiques, avec une grâce souple, comme des fleurs qui marcheraient. Il a dessiné de jeunes mères, ravissantes d'affectuosité et parfois il en a montré la gorge ou le sein, avec un naturel si chaste et si parfait que le plus grincheux des pudibonds ne pourrait qu'admirer. Les nus, OUTAMARO les fait avec une prodigieuse virtuosité. Un trait, un seul sans accents ni modelé, et pourtant elles sont rondes et charnues, ces pures poitrines qui se soulèvent avec tranquillité, ces nuques adorables qui semblent attendre le baiser furtif, ces longs bras amoureux, ces pieds échappés des sandales...

Après HARUNOBOU et OUTAMARO, il ne paraît pas possible d'aller plus loin dans l'élégance et la distinction. Et cependant il faut citer encore YESHI et YESHO (vers 1800), deux élèves d'OUTAMARO qui l'ont sinon surpassé, du moins égalé. Les yeux clairs de leurs femmes ont ce regard introublé et hautain des patriciennes, leur sang sourit plus rouge en leur bouche petite et l'éclat de leur peau semble ne pouvoir être dépassé ; leurs gestes sont lents et fiers, et leurs robes sont d'une opulence fastueuse. Comparé à ses devanciers, leur art, très original aussi, apparaît plus aristocratique, et l'on dirait que ce sont des princesses, ces musiciennes merveilleuses, en robes roses, qu'entraîne, dans une estampe en trois feuilles, une barque à la proue recourbée en bec de paon orgueilleux !

SHARAKOU (vers 1790) fait, avec ces gracieux, un contraste violent. Il est vigoureux jusqu'à la brutalité, emporté, rude et puissant. Ses portraits d'acteurs ont un caractère si sauvage et si spécial que l'on ne comprend guère comment un artiste de cette originalité ait pu échapper aux nomenclatures de Gonse. Hostiles à première vue, elles finissent par s'imposer, et obsèdent le souvenir, ces têtes fantastiques, avec leurs yeux qui louchent éperdûment, et des bouches tordues en des expressions féroces qui grimacent — affreuses, mais superbes ! Il y en a trois ou quatre au Cercle de ces faces pâles en robes sombres sur des fonds argentés ; la plus étrange est, sous le n° 67 du catalogue, un buste d'acteur, en costume de femme. Il vous regarde avec ses petits yeux luisants de musaraigne et sa bouche aux lèvres minces se crispe en un sourire cruel, aigu et fascinateur. Dans

l'estampe japonaise, il faut faire à ce déconcertant SHARAKOU une place à part, car il apparaît sans maître, sans analogues et sans successeurs.

Tel ne fut pas le sort de TOYOKOUNI. — Moins personnel que les artistes dont nous venons de parler, ce vieux TOYOKOUNI (vers 1790), groupa dans son atelier de nombreux élèves et imitateurs. Des milliers d'albums portent sa signature qu'il légua d'ailleurs à son élève favori. Les plus remarquables de ses continuateurs furent KOUNI YIOSHI et KOUNI SADA. Le premier a surtout fait des scènes de guerriers avec l'horreur du sang visqueux et rouge, des armes tranchantes, des luttes impétueuses ; le second, des scènes de théâtre. Les estampes de TOYOKOUNI l'ancien se reconnaissent des leurs par une simplicité plus grande d'attitudes et souvent par un nez particulier long et crochu, dont il a doté la plupart de ses personnages. Cette école a aussi excellemment réussi les foules, les grouillements de personnages innombrables, avec l'animation, la diversité, la turbulence de la masse. Une des planches les plus admirées au Cercle, est une *Foule sur un Pont* assistant à un feu d'artifice qui est réellement prodigieuse.

Fécond comme TOYOKOUNI, gracieux comme OUTAMARO, distingué comme YEISHI, vigoureux comme SHARAKOU, pur comme HARUNOBU, multiple, divers et toujours lui, est HOKUSAI (vers 1810), le génie universel et décisif qui synthétise et clôt la série des grands maîtres. Si l'on considère en lui, écrit Gonse, les dons généraux, les qualités techniques qui font les maîtres, sans distinction de temps ni de pays, il peut être placé à côté des artistes les plus éminents de notre race. Il a la force, la variété, l'imprévu du coup de pinceau ; il a l'originalité et l'humour, la fécondité, la verve et l'élégance de l'invention, un goût suprême dans le dessin, la mémoire et l'éducation de l'œil poussées à un point unique, une adresse de main prodigieuse. Son œuvre est immense : une immensité qui effraye l'imagination et résume dans une unité d'aspect incomparable, dans une réalité nerveuse, saisissante, les mœurs, la vie, la nature. C'est l'encyclopédie de tout un pays, la comédie humaine de tout un peuple.

On a pu admirer à l'exposition du Cercle, l'inimitable paysagiste qu'est Hokusai. Les planches principales de son glorieux album : *les 36 vues du Fuyi Yama* étaient là, soit encadrées, soit dans les portefeuilles. Toutes sont d'une luminosité incroyable. Il y a des neiges qui éblouissent et des plein-soleil aveuglants.

Les attirants problèmes de lumière qui inquiètent les peintres modernes, on dirait que Hokusai les a tous connus, pour les résoudre avec une dextérité, une aisance paradoxale. Il a mis ton contre ton, il a fait des montagnes indigo et des ciels pourpres avec une tranquillité si décidée, si sûre d'elle-même que le mot audace devient ridicule ! Mais toujours, en ses plus extravagantes colorations, quelle enchanteresse harmonie ! quel sens aigu de la nature ! et quelle vérité ! Je note au hasard du souvenir, ce splendide paysage d'hiver en bleu et blanc ; un coucher de soleil avec la montagne rouge presque incandescente, surgie de la mer des nuages frisés ; l'éclair, déchirement grandiose de la nuit ; et cette vague formidable, d'un bleu

translucide, dont la crête frangée d'écume blanche et rejaillissante se recourbe comme les griffes d'un dragon monstrueux menaçant les rameurs éperdus, si faibles et si rapides!

Dans ses 53 *stations du Tokaïdo*, HIROSHIGUÉ a rivalisé avec HOKOUSAI pour la primauté du paysage. Plus brutal et plus sommaire, il est aussi moins clair. Il emploie les tons sombres dédaignés par HOKOUSAI et se satisfait d'une moindre perfection de lignes. Et néanmoins, il reste de premier ordre. J'ai vu de lui une prairie immense avec des chevaux, un lever de soleil rose sur la neige, une plage avec un fourmillement de petits bonshommes, un pont avec des promeneurs, qui étaient des merveilles, contenant en leur carré deux fois grand comme la main, plus de savoureuse nature que bien des toiles de nos paysagistes européens.

Il faut terminer. Et cependant que de noms illustres oubliés! Je n'ai rien dit de KYIONAGA, l'un des meilleurs; rien des sourimono de GAKUTEI; et ces classifications, ces désignations rapides étant forcément arbitraires, j'ai dû passer sous silence les plantes et les insectes d'OUTAMARO, les poissons de HIROSHIGUÉ, les lugubres fantastiques de HOKUSAI. Et aussi les kakémonos précieux appendus aux murailles: les fleurs de KOVIU, les singes de SOSEN et l'admirable paon de TSUNÉNOBOU tout blanc, aux plumes ocellés de vert et d'or! et que d'autres!

Quelque jour, j'espère, soit la collection de M. Michotte, soit celle du gouvernement me fournira l'occasion de compléter ces trop cursives notes sur l'Imagerie Japonaise.

JULES et GEORGES DESTRÉE.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

### RÉPONSE (1)



Une réponse est due à M. Albert Giraud....

Le Décadentisme, certes, est une invention inane de petits rhétoriciens détraqués, et, certes, erreur de M. Stéphane Mallarmé, a été son souci, qu'il crut et que l'on crut nouveau extraordinairement, du *Symbolisme*: car depuis qu'existent le geste et le langage, existe le *Symbole*, et virtuellement et attendant les intelligences qui l'en tireraient, il existait dans la nature. Grosse erreur, on le voit.

M. Giraud me rappelle qu'en mon premier livre (livre d'essais) une préface parlait très uniquement de MM. Zola et Goncourt, et qu'ensuite, la première édition de mon TRAITÉ DU VERBE prôna fort M. Mallarmé.

Il m'en souvient, et moi-même en ai parlé et écrit.

---

(1) M. René Ghil n'a pas attendu l'apparition de la *Jeune Belgique* pour insérer son « écrit » dans le moniteur de Melle. Le procédé est peut-être évolutionniste, mais il n'est pas dix-huitième siècle.

A vingt-deux ans, l'on ne possède pas les idées sûres qui régiront l'Œuvre de la vie (car, pour moi, qui en donne exemple, d'ailleurs, l'on doit savoir l'Œuvre-une, sans perte en détails, que l'on donnera). Et l'on évolue, — à part les incapables et les contents d'eux-mêmes.

Nul ne me tint rigueur de mon illogique et naïve réclamation de Zola et Goncourt : mais, il me fallut insensiblement me retirer de la voie accaparante de M. Mallarmé — hautement en dernier lieu et peut-être farouchement pour qui ne sait qu'à mesure que se précisaient mes volontés d'art et qu'on les accueillait, de secrets sarcasmes ne m'étaient épargnés par Celui qui m'avait offert l'Avant-dire que l'on sait, à la première édition du TRAITÉ.

L'on évolue : l'on croit voir en quelques-uns, tour à tour, un peu de son idéal. Puis l'on parvient à soi-même : seulement, comme c'est le cas en la poésie de maintenant, des personnalités ne sont trop, parfois, que celles de leurs « professeurs ».

Actuellement, à vingt-six ans, un moi littéraire m'est reconnu, oui, par tout artiste indépendant qui ne se sent pas atteint par la franchise de mon vouloir, par tout lettré curieux d'avenir. Et nul n'a été mon « professeur », car de ces Théories : *une Philosophie évolutive et l'Instrumentation poétique* (intégrales en l'édition définitive, de Bruxelles, de mon TRAITÉ DU VERBE), nul n'avait avant moi songé le premier mot. Nul poète n'avait pu même concevoir l'unité logique d'une Œuvre poétique.

C'est pourquoi, tout en disant n'être le maître de personne comme l'élève de personne, il m'est permis de revendiquer une maîtrise d'idées — la seule valable, la seule rare.

Désormais, M. Giraud, qui voudrait en vain me convaincre de versatilité, constatera que strictement et sans dévier, ces Théories s'appliqueront en mon Œuvre — dont chaque livre est conçu et annoncé, dont les extraits sont publiés. Il peut prendre note.

Il ne me sied de relever certaines de ses phrases, peu courtoises en voulant être spirituelles ; c'est l'habitude, ceux qui ont tort ne sont pas polis.

Mais, le « venant de province » serait-il parce que (partant de Paris) il me plaît, ces temps, d'habiter la campagne ?

Or, d'aucuns, à entendre les acrimonieuses et bizarres et incessantes attaques contre moi, me crurent et à Paris et à Bruxelles : gênant les éternels ressasseurs de plus en plus languides et ternes des mêmes thèmes, et les prudents et maladroits novateurs pour rire, que montre tels une entière et logique marche en avant qu'aiment quelques fiers.

RENÉ GHIL.

Février 1889.

M. René Ghil se trompe s'il s'imagine que j'ai voulu discuter. J'ai ri, voilà tout. L'opinion de M. René Ghil sur M. René Ghil est trop assise pour que je puisse me flatter de la déranger. J'ai connu naguère un garçon charmant, mais un peu bizarre, qui prétendait être Dieu le Père. Je ne l'ai jamais contredit.

ALBERT GIRAUD.

## MARCHE NUPTIALE

A MADAME S.... P.....

...vertical désir vers l'amoureuse

ALBERT MOCKEL.

Par le flanc gauche! Arche!

BLÜCHER à Waterloo.

*Se pâme l'Amoureuse au charme d'épinettes  
Nuptiales à ces prémices de la main  
D'épanouir sous les frissons de sapinettes  
Maint soupir décrété aux Heures de demain,*

*Sur les gazons parmi les aubes d'aspérule*

*« Haut-lever vers Tes Yeux de mon émoi candides,  
Vertical! Ingénue à mes vœux en fête  
De te désemurer, expire! aux mûs sapides  
Vainqueurs de ton silence ô Vierge! et capitule  
Sous le geste enlacé depuis mon rêve en quête »*

*Se pâme l'Amoureuse au charme d'épinettes  
Et clochettes d'amour chantant dans les buissons  
Son bonnet par dessus les moulins d'horizons  
Selon le visuel axe viré pour Elle  
D'arbres de bas en haut — peut-être criminelle.  
Conquête! et rougissante encor d'avoir montré  
L'ignorance de soie au soupir préféré  
Accueillant le concept de formalités pures  
Triomphe pour demain de douces meurtrissures.*

*Nèfles! mais que Victoire et couronnée Elue  
Aux nubiles accords des flûtes désireuses  
D'enrouler les doux chants à la Promise plue...*

.....

FIRMIN GALOUBET.

.....

## ENCORE AUTRE! AURORE, ALORS

Aux mêmes, oh dédiée.

*Or l'or d'Aurore oh! dort encor  
Dans les bras d'or du Labrador,  
O Labrador! où les Condors  
Dorent leur essor aux monts d'or!*

*Les voix roses des roses roses  
Arrosent les choses moroses  
De choses closes dont éclosent  
Les apothéoses des gloses.*

*Par houblons blonds et vallons longs  
(Trésors! les ors du cor encor)  
Montent aux monts leurs sons qui sont  
Les chansons des sons des vallons.*

LILI.



## MEMENTO

L'Art moderne publiée, à propos de l'Exposition japonaise du *Cercle artistique*, un article très commercial. Figurez-vous que ces malencontreux Japonais se sont exhibés au public le même jour, et à la même heure que les XX, qu'il y avait plus de monde au *Cercle artistique* qu'au Musée, que la comtesse de Flandre et plusieurs ministres ont visité l'Exposition japonaise, et n'ont pas songé à « honorer de leur présence » l'Exposition des XX, que M. Bing a vendu beaucoup de kakémonos, que la presse a été plus favorable aux Japonais qu'aux Vingtistes, etc., etc. De là, colère épouvantable de la part de certain organe d'esthètes uniquement voués au culte désintéressé de l'art. Quelle odeur de magasin ! Et quelle efflorescence de ridicule ! Si le ridicule tuait, il y aurait longtemps que l'auteur de cette grotesque sortie serait enterré.



La pudeur officielle et ministérielle a fait des siennes aux XX, avant le vernissage, ou le pointillage, comme on voudra. M. Georges Lemmen a été invité à retirer deux *Femmes nues*, appartenant à M. Georges Eekhoud, ainsi qu'une *Poseuse ôtant sa chemise*, par les respectables macrobites de l'Administration des Laid-Arts.

Pourquoi ?

Parce que ces femmes nues, ou en train de se dénuder, montraient certaines toisons un peu frisées, de ces toisons auxquelles Théophile Gautier a consacré son *Musée secret*.

M. Van Rysselberghe, lui, s'est résigné à épiler sa *Femme nue*, qui maintenant est chauve comme le crâne des mandarins dont elle choquait la pudeur.

Serait-ce de la jalousie, et les calamiteux macrobites du ministère seraient-ils chauves, absolument, et partout ?

Par 14 voix contre 13, les épiciers distingués et les avocats flasques du Conseil communal ont enlevé la direction du théâtre de la Monnaie à MM. Dupont et Lapis-sida.

C'était prévu, inévitable, et, en somme, très honorable pour MM. Dupont et Lapis-sida.

Les 14 Homais ont, paraît-il, fait un grief à MM. Dupont et Lapis-sida d'avoir laissé exécuter trois fois, sur la scène éminemment laïque du théâtre de la Monnaie, le *Franciscus* de M. Tinel.

C'est, comme dit M. Léon Bloy, à faire mugir les constellations.



Le Conseil municipal d'Angers vient d'allouer un subside à l'œuvre des Concerts populaires, dirigée par M. Bordier.

Le Conseil communal de Bruxelles a menacé de supprimer le subside alloué à l'œuvre des Concerts populaires, dirigée par M. Joseph Dupont.

Quelle ville de province, Angers !



M. Paul Montane consacre, dans le *Journal de Gand*, un long article au numéro de janvier de la *Jeune Belgique*. Tous nos remerciements à notre excellent confrère.



Nous souhaitons bonne chance à *La Pléiade*, journal littéraire mensuel, dirigé M. P. Lacomblez, le co-éditeur du *Lys*. Le premier numéro renferme des vers de MM. Giraud, Albert Arnay, Severin, Boels, Roussel, Baudoux et Sluijts, de la prose de MM. Georges Garnir et Lacomblez.



M. Odilon Redon publie, chez M. Dumont à Paris cette fois, un second album d'après des textes de la *Tentation de saint Antoine* (7 planches : 25 francs). Ainsi se complète la glorification magistrale de l'œuvre de Flaubert. Cet album, ainsi que les derniers ouvrages de M. Redon, fera l'objet d'un article prochain de M. Jules Destrée.



De chez Byr, éditeur à Mons, nous avons reçu une suite de dix eaux-fortes originales et inédites de M<sup>lle</sup> Louise Danse. Ce sont de charmants croquis d'après nature : une bonne vieille en prière, un élégant portrait d'enfant, une tête de pêcheur d'une belle allure, et surtout de délicieux petits paysages, si délicatement, si moelleusement, si coquettement parés de leur neige ou de la verdure des feuillages capricieux ! Un joli talent s'y révèle et nous nous plaisons à en saluer la grâce et la distinction : tous nos compliments à M<sup>lle</sup> Danse.



Ont paru chez l'éditeur Ménard, à Liège, les *Poètes namurois* par Auguste Vierset. L'auteur nous présente quelques notes sur les chansonniers et les lyriques de son pays ; appréciations intéressantes d'un poète qui a fait un choix compétent parmi les vers des écrivains namurois. Pour les non-initiés aux surprenantes harmonies de l'orchestre moncrabeautien, M. Vierset aurait pu, dans sa préface, parler plus longuement des quarante *Molons* et de leurs exploits ; son livre aurait dégagé davantage cette odeur de terroir wallon. Des citations de Werotte, Colson, Lagrange et de quelques autres poètes inédits prouvent que le patois de *Nameur* a sa littérature comme celui de Liège et de Mons mais plus propre, croyons-nous, à rendre les grosses farces et les joyeuses « *pasqués* » (charges). Ce n'est pas ici la simplicité charmante et naïve des *Noëls Wallons* recueillis par M. Doutrepoint ou des poésies

de M. Defrecheux. La langue est plus rude, plus populaire, parfois même grossière. Attendons M. Vierset dans les scènes wallonnes qu'il nous promet. En terminant, notons la très artistique couverture qui orne le volume et l'édition en tout point parfaite.



A signaler dans le dernier numéro de la *Wallonie* un drame bref de grande allure : Les *Flaiveurs* de notre ami Ch. Van Lerberghe. Le même numéro s'orne d'une prose retrouvée au fond d'un très vieux tiroir de Lemonnier et de vers déjà connus de Mallarmé, le tout sous le grand lys d'une couverture rajeunie. Oh ! ce lys sur Lemonnier !



Le catalogue des *XX* de cette année est particulièrement affreux. Nouvelle combinaison, sans doute, du vieux boy qui en est le barnum ! la réclame par l'horrible. Le préambule — l'article forcé — perd à ne plus être dans *l'Art moderne* ; l'anonymat lui donnerait plus d'autorité.



Hyménée ! Hyménée ! ménée ! née ! ée ! (Cantate n° 28). Le 7 janvier notre jeune rédacteur stagiaire M. S. Pinolet a épousé, à Leeds (Angleterre), M<sup>lle</sup> Jane Morelle de Trinquelagaue, fille du savant docteur J. Morelle de Trinquelagapue, dont nous pouvons promettre à nos lecteurs la prochaine collaboration.

Le docteur est venu se fixer à Bruxelles. Il achève en ce moment un important ouvrage de philosophie, dont notre revue aura la primauté.



Au reçu de notre dernier numéro M. T. Tabibitte, qui a la tête près du bonnet, a télégraphié à M. Firmin Galou-



bet : « Avez commis infâmie en communiquant à *Jeune Belgique* ma lettre confidentielle à *Ami de l'ordre*. Mes mépris. Tabibitte. »

Le même soir (30 janvier), M. Firmin Galoubet, qui a la flûte irascible, envoyait à M. Tabibitte deux amis, — MM. V. Saintroux et Marc Rochefer. M. Tabibitte constitua MM. S. Pinolet et L. Dubedon.

Une rencontre à l'épée eut lieu le 1<sup>er</sup> février à S....

A la troisième reprise M. Tabibitte fut blessé légèrement à l'épaule droite. Les témoins déclarèrent l'honneur satisfait.

M. le docteur M. de T.... a immédiatement bandé M. Tabibitte, qui en a été quitte pour quelques heures d'agitation.

Décidément c'est un petit coq ce bouillant Tabibitte!

Oserons-nous nous permettre de conseiller à la très Jeune Belgique un peu plus de calme!

P. S. Il y a eu, — naturellement, — un déjeuner de réconciliation. Nos jeunes ferrailleurs ont si bien fêté le Røederer qu'en pleine après-dinée ils voyaient trente-six chandelles.

Mais qui diable a bien pu les tenir?



Lu dans le *Guide musical*, qui n'est pas coutumier de ces métaphores audacieuses :

« M<sup>lle</sup> Falize a superbement chanté. Voix riche, diction savante, telles sont les qualités que j'ai pu distinguer à vol d'oiseau... »

Tiou, tiou, tiou!



M. Emile Sigogne, — un protégé de *l'Art moderne*, — vient de publier un recueil de vers.

Titre : *Mosaïque*.

Échantillon du savoir-rimer de l'esthète :

Une vapeur bleuâtre entoure la montagne,  
Et la forêt s'emplit d'une sérénité.  
Un silence s'étend sur toute la campagne,  
Qu'interrompt le seul cri par le pivert jeté.

« Pivert jeté » est joli. Cela pourrait s'écrire autrement. « Pis vergeté » serait préférable. Nous en appelons à toutes les vaches des Asturies.

Dans le même poème, M. Sigogne exprime le désir d'être métamorphosé en arbre. Si on lui accordait cet avancement, il serait prudent de se méfier de cet arbre-là, et ne pas s'asseoir sous son ombre. Il en tomberait des conférences!



Du même M. Sigogne :

Il s'agit d'une jeune fille au jardin :

Elle a sur ses genoux un livre grand ouvert  
Où son doigt blanc se pose.

Enfoncés les « hauts genièvres » de M. Delaroché. Voilà un doigt blanc que M. Sigogne s'est joliment fourré dans l'œil!



# NOTES SUR LA LITTÉRATURE MODERNE

(DEUXIÈME SÉRIE)

par FRANCIS NAUTET

Un volume in-32 d'environ 400 pages. — Prix : fr. 3-50

En vente chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> MONNOM, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles, et dans toutes les librairies.

**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

## de Block's Universal Wine C<sup>o</sup>

6, RUE PAUL DEVAUX (PRÈS LA BOURSE)

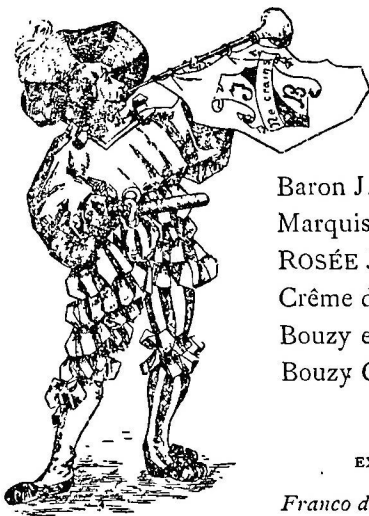
**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingdistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de *Grèce*, le *Tokay* de *Hongrie*, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie L'HOMME DE JOIE, par DUBUT DE LAFOREST. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

## ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE

ÉPERNAY



### Prix Courant

|                                        |      |
|----------------------------------------|------|
| Baron J. de Warnimont . . . . .        | 2 25 |
| Marquis Armand de St-Hubert . . . . .  | 2 75 |
| ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .          | 3 00 |
| Crème d'Ay id. . . . .                 | 3 50 |
| Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée.</i> | 4 50 |
| Bouzy Cristal id. . . . .              | 5 00 |

0.50 en plus par 2/2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS  
19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles

# Abonnement gratuit

Tout ami et bienveillant adepte qui nous apportera 10 abonnés, recevra son abonnement gratuitement durant deux années.

Des cartes d'abonnement sont à la disposition de nos amis chez M. Henry Maubel, rue de Trèves, 72.

VIENT DE PARAÎTRE :

## IMAGERIE JAPONAISE

par JULES DESTRÉE

Une plaquette de luxe grand in-8°, tirée à 60 exemplaires numérotés, chez Madame V<sup>e</sup> Monnom, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles. Restent 2 exemplaires sur Japon, portés à 10 francs et quelques-uns sur papier à la main Van Gelder à 5 francs.

EN VENTE

A LA

## LIBRAIRIE LÉON VANIER

19, Quai Saint-Michel, Paris

ENVOI FRANCO CONTRE TIMBRES-POSTE OU MANDAT

|                             |                                                       | Francs.     |
|-----------------------------|-------------------------------------------------------|-------------|
|                             | <b>PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE . . .</b>            | <b>7 50</b> |
| Paul ADAM . . . . .         | Soi . . . . .                                         | 3 50        |
| —                           | Le Thé chez Miranda (en collaborat. avec Jean MORÉAS) | 3 50        |
| —                           | Les Demoiselles Goubert. —                            | 3 50        |
| —                           | Être . . . . .                                        | 3 50        |
| Jean AJALBERT . . . . .     | Paysages de femmes (dessin de RAFFAELLI) . . . . .    | 3 00        |
| Maurice BARRÈS . . . . .    | Les Taches d'encre (les 4 numéros). . . . .           | 4 00        |
| —                           | Sous l'œil des Barbares . . . . .                     | 3 50        |
| Robert CAZE . . . . .       | La foire aux peintres. . . . .                        | 1 00        |
| Philibert DELORME . . . . . | Arlequins de Macadam . . . . .                        | 3 50        |
| Edouard DUJARDIN . . . . .  | Les Hantises . . . . .                                | 3 50        |
| J.-K. HUYSMANS . . . . .    | Croquis parisiens (avec portrait). . . . .            | 6 00        |
| —                           | Le Drageoir aux épices . . . . .                      | 5 00        |
| —                           | Un Dilemme . . . . .                                  | 2 00        |
| Gustave KAHN . . . . .      | Les Palais nomades . . . . .                          | 3 50        |
| Jules LAFORGUE . . . . .    | Les Complaintes . . . . .                             | 3 00        |
| —                           | L'Imitation de N. D. la Lune . . . . .                | 2 00        |
| —                           | Moralités légendaires . . . . .                       | 6 00        |
| Stéphane MALLARMÉ . . . . . | L'Après-midi d'un Faune (dessins de MANET) . . . . .  | 5 00        |
| —                           | Poème d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .       | 12 00       |
| —                           | Le Corbeau d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .  | 25 00       |
| Stuart MERRILL . . . . .    | Les Gammes . . . . .                                  | 2 00        |

Numéro double avec un portrait de Max Waller

9<sup>e</sup> ANNÉE.

TOME VIII, N<sup>o</sup> 3.

PRIX : FR. 2-00.

MARS-AVRIL 1889.



# LA JEUNE BELGIQUE

BRUXELLES

ADMINISTRATION :

26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :

72, RUE DE TRÈVES, 72

PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR

19, Quai Saint-Michel

1889

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*formant au bout de l'année un superbe volume avec couverture spéciale et frontispice.*

*Fondateur* : MAX WALLER.

*Directeur* : HENRY MAUBEL. — *Administrateur* : HUBERT VAN DIJK.

Bruxelles : *Rédaction* : 72, rue de Trèves — *Administration*, 26, rue de l'Industrie.

## ABONNEMENTS :

*Belgique* . . . 7 francs par an. — *Union postale* . . . fr. 8-50

*Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.*

---

La *Jeune Belgique*, constituée en Société, continuera à paraître sous la direction annuelle d'un des membres de son comité de rédaction.

M. Henry Maubel est chargé de la direction pour l'année 1889.

---

La direction rappelle aux lecteurs de *La Jeune Belgique* qu'elle assume seule la responsabilité des articles qui paraissent sans signature dans la revue. Ils n'ont en aucune façon un caractère collectif ou anonyme.

Elle prie ses collaborateurs de lui adresser la copie au plus tard le 20 du mois afin d'assurer la publication régulière de la revue.

---

Le portrait de Max Waller que nous joignons au présent numéro est reproduit par l'héliogravure d'après une photographie faite au début de l'année 1880.

---

## Abonnement gratuit

Tout ami et bienveillant adepte qui nous apportera 10 abonnés, recevra son abonnement gratuitement durant deux années.

Des cartes d'abonnement sont à la disposition de nos amis chez M. Henry Maubel, rue de Trèves, 72.

---

VIENT DE PARAÎTRE :

## IMAGERIE JAPONAISE

par JULES DESTRÉE

Une plaquette de luxe grand in-8°, tirée à 60 exemplaires numérotés, chez Madame V<sup>ve</sup> Monnom, 26, rue de l'Industrie. Bruxelles. Restent 2 exemplaires sur Japon, portés à 10 francs et quelques-uns sur papier à la main Van Gelder à 5 francs.

---

**La Pléiade**, 5 francs par an. — Chez M. P. Lacomblez, rue des Paroissiens, à Bruxelles. — Numéro 2.

**SOMMAIRE** : Arnold Goffin : Proses lyriques. — Jean Boels : Enfance. — Sully Huntley : Réveil. — Arthur Dupont : Sonnet à la Lune. — Karl Van Osta : Croquis. — Adolphe Frères : Adieu. — A. Jenart : N. D. la Neige. — A. Arney : Vers. — L. Derbaix : Une Enfance. — C. Siuyts : Profil de Madone — P. Lacomblez : Vieux style. — A. Galloij : Vers. — Varia. — Bulletin bibliographique.

## LA MORT DE MAX WALLER



La *Jeune Belgique* vient de perdre son fondateur, Max Waller, l'initiateur, le créateur de l'œuvre qu'il a dirigée pendant huit années avec une verve d'écrivain spirituel et un enthousiasme d'artiste. Ce deuil, le premier qui nous atteint, marque douloureusement une étape de notre mouvement littéraire.

Qui nous eût dit, il y a quelques mois, que notre *Jeune Belgique*, notre « Jeune » tant aimée et consolante, hospitalière à nos peines, à nos joies, à qui nous donnions, comme à un être affectionné, le meilleur de nos impressions et de nos pensées, qui nous eût dit que cette « Jeune » si sincère et confiante en l'avenir, allait subir aussi ce coup brutal de la mort après lequel on a besoin de se ressaisir et de ramasser ses forces!

Qui nous eût dit, surtout, que cette mort la frapperait dans ce qu'elle avait de plus vivant, de plus primesautier, de plus insouciant, de cette insouciance des enfants dont le rire éclate malgré tout à travers les larmes.

Max Waller était peut-être le plus « enfant » d'entre nous, partant le plus sensible. A mesure qu'il était venu en contact

plus immédiat avec la vie, l'impitoyable réalité l'avait endolori jusqu'à faire de ce mélancolique un souffrant; elle l'avait endolori à ce point que l'enveloppe physique qui, chez d'autres, s'ammâlit et se durcit au feu de la souffrance, s'usa vite au travail des nerfs, aux cahots d'une âme que la mort seule devait apaiser.

Si nous disions que Max Waller est mort de chagrin, cela semblerait bien élégiaque. C'est que le mal moral, moins apparent qu'au temps où on le chantait en ballades, s'est fait analytique aujourd'hui; il procède par petites touches et désorganise lentement, jusqu'au jour où se manifeste la maladie purement matérielle déterminante de la mort. Aux tiraillements de cœur de chaque jour était venu se joindre, du reste, un violent chagrin causé à Max Waller par le départ et la mort du lieutenant Charles Warlomont, son frère, son ami, son confident de toutes les minutes.

Ceux qui ont assisté à ce départ se rappelleront avoir vu, sur le quai de la gare, Max s'écartant du train, s'écartant de la foule, se dérochant aux poignées de main tristes en faisant de surhumains efforts pour retenir les larmes qui ruisselaient le long de ses joues. A Anvers, quand *la Lys* démarra et vint en virant au milieu de l'Escaut, Max était à côté de Charles sur le pont à recevoir en plein cœur les cris d'adieux qui partaient de la rive effacée et lointanisée par l'engrondissement du crépuscule... Il fallut se quitter à l'embouchure du fleuve: Max embrassa son frère et regagna la terre; mais à partir de ce moment, il dut se faire en lui un grand vide, un profond silence, un de ces silences qui rongent et que tous les bruits de la vie ne parviennent pas à étouffer. Max Waller avait l'amour-propre de ses chagrins; il ne voulait pas « avoir l'air » triste. Les indifférents ou les malvoyants purent croire à cette gaieté factice, à cette vitalité qu'il soutenait nerveusement et dont le ressort était croqué, sinon cassé. Mais pour les autres, la métamorphose était évidente. Sa figure juvénile avait pris une expression plus âpre, les traits s'en

étaient durcis et creusés; une ombre de souffrance tombée du front soucieux, voilait par instant le regard; l'allure, aussi, de toute sa personne s'était alentie. Il était comme quelqu'un qui ne voit plus son but.

La comparaison de ses portraits aux deux époques est d'un contraste saisissant.

Au commencement de janvier, il s'alita. C'était de l'anémie, c'était une fièvre typhoïde qui se compliqua d'une maladie du cœur. Ce furent dix maladies en une où l'on ne vit rien de net, sauf ceci que — au bout de sept semaines de tâtonnements infructueux — le malade était perdu.

Les médecins n'ont pas encore trouvé de nom ni de remède aux maladies qui naissent d'une exaspération de la vie, d'une hypertrophie de la sensibilité.

« Ce sera très long ! » disait-il à l'un de nous dont il venait de presser faiblement la main de sa main effilée et pâle : il était dans un fauteuil bourré de coussins, la tête un peu renversée, la figure effrayamment maigre, les yeux enfoncés, la bouche sans souffle. A côté de lui, le dernier numéro de la *Revue indépendante* qu'il indiqua d'un geste faible de la tête avec un demi-sourire en murmurant : « C'est un volume maintenant ! »...

Et la porte retombée avec un choc sourd, la vision s'effaça ; car c'était une vision, bien sûr ; seul, quelque chose d'irréel ou d'imaginaire avait pu faire du joli Max d'antan ce vieillard, cet agonisant dont l'aspect serrait le cœur.

Le dimanche suivant, une amélioration sensible se produisit : la figure semblait plus reposée avec une lueur de bien-être dans les yeux et, songeant aux réunions de la *Jeune Belgique* dont il était depuis si longtemps absent, il dit : « Un de ces jours, je tomberai dans le tas ! »

Était-il sincère? était-il confiant? ou bien cette phrase à double sens cruel n'était-elle peut-être qu'une ironie, un défi à cette mort que, dans ses derniers jours, il a, d'esprit très lucide, clairement vu venir à lui et courageusement attendue?



Le soir du 6 mars, lendemain du Mardi-Gras, quand la porte de la maison où l'on venait de commencer les premiers préparatifs funèbres s'ouvrit à nous en projetant dans la rue déserte, banale et froide, une clarté sinistre et que quelqu'un nous dit : « il est mort ! » aucun de nous, de l'impression d'abattement qui le saisit, ne démêla l'idée nette de la réalité cruelle et que venait de nous quitter pour toujours celui qui avait insufflé la vie à notre œuvre, celui qui en avait été l'âme et qui, mieux que tout autre, la personnifiait. On ne croit pas à la mort de ceux qu'on aime. On ne voit pas cette mort ; on ne la sent pas. Nous aimions Max Waller non seulement comme un ami, mais encore comme un corrégionnaire d'art et comme un frère d'armes. Il y avait quelque chose d'une croisade dans la petite guerre de plume qu'il menait avec une insouciant ardeur aux sons ironiques de ses airs de flûte. Cette petite guerre — tout intellectuelle qu'elle fût — n'était pas sans périls, nous pouvons bien le dire en songeant à lui, et rien ne soude les cœurs comme la communauté d'un danger, surtout quand on le brave pour cette cause sacrée dont l'amour est une sorte de patriotisme plus élevé que l'autre. — L'art n'est-il pas une patrie spirituelle qu'un très petit nombre d'hommes défendent et qui a pour territoire l'infini de la pensée, l'infini de la passion ?

Max Waller a combattu jusqu'à ses derniers jours pour cette patrie là et sa fin a quelque chose d'héroïque. Aussi n'est-il personne, même parmi les plus indifférents ou les plus hostiles, que cette mort n'ait froissé douloureusement ; personne qui ne se soit senti remué d'un peu de sympathie et d'admiration pour la vie cassée de ce poète qui s'en va mélancoliquement à vingt-neuf ans comme on s'en allait au temps du romantisme...

Le jour des funérailles, une foule recueillie et pénétrée de tristesse sincère emplissait la petite église de Saint-Gilles où Max Waller avait entendu, il y a un an, les suprêmes prières pour son frère Charles. Tout un côté de la grande nef était occupé par des dames. Autour du corps s'amoncelaient des fleurs envoyées par

là famille, les amis, par le *Cercle des Arts et de la Presse*, la *Société Nouvelle*, l'*Éventail*, et puis les nôtres, en double gerbe ornée de l'écusson à fière devise dont il avait doté la *Jeune Belgique* et qui évoquait une dernière fois au pied de ce catafalque la crânerie romantique de son talent. A l'offertoire, M. Renaud chanta l'*Agnus Dei* de Faure; M. Seguin le *Pie Jesu* de Stradella. Par sympathie pour Max Waller, ces deux artistes avaient offert spontanément leur concours à la chapelle dont M. Léon Dubois est l'organiste. L'office terminé, l'on repartit pour Hofstade près de Malines, la dernière étape de ce voyage funèbre.

Comme le train filait joyeusement à travers la campagne ensoleillée! combien invraisemblables nous parurent un instant toutes ces cérémonies et tout ce deuil! Où était donc notre Max et que ne venait-il égayer de sa mimique spirituelle la causerie de ce voyage à travers champs! — Max Waller était là-bas, muet, les yeux clos, le geste brisé, couché dans le wagon funèbre et, à la descente du train, la réalité nous réapparut, cette fois sous un jour sèchement lugubre qu'elle n'avait pas au départ.

Un corbillard de province surchargé de dorures et dont le conducteur portait en travers le bicorne à pleureuses, attendait le corps pour le cahoter par une route de campagne jusqu'à la petite église dont la cloche enrouée tintait : Une église pauvre aux murs blanchis, n'ayant pour tout ornement que quelques naïves statuettes de saints ; une église vide et froide à donner le vertige et le frisson aux âmes chrétiennes qui voudraient y prier ; une de ces églises où le crissement de la civière sur les dalles retentit si douloureusement. C'est là, surtout, que la cérémonie devint navrante et autour de cette fosse, dans ce cimetière perdu. Là, quand se furent retirés les prêtres et les deux enfants de chœur qui ne pouvaient rien comprendre à l'horreur de cette mise en terre, Georges Eekhoud, notre aîné, s'approcha de la bière et, en phrases hoquetantes, coupées

de sanglots qui semblaient lui arracher les paroles du fond de la gorge, il dit à Max Waller notre adieu :

En ma qualité d'ancien dans le groupe de la *Jeune Belgique*, permettez-moi de prononcer quelques paroles d'adieu sur le cercueil du fondateur de cette *Jeune*, — comme lui-même l'appelait avec une tendresse presque paternelle, — sur le cercueil de notre jeune chef et cher ami Maurice Warlomont.

« Max est mort ! »

Dirai-je l'effet produit par cette terrible nouvelle sur ses amis, sur ses frères d'armes de la *Jeune Belgique*.

Il languissait depuis des mois.

Nous voyions son enveloppe charnelle se fondre lentement, mais on aurait dit, tant la lame était encore nerveuse et fringante dans le fourreau délabré, tant son esprit demeurerait vivace et son âme vaillante, qu'il se préparait chez Max une métamorphose, une Renaissance, et qu'il sortirait de cette crise, le cher et pétulant dandy de lettres, plus ferme et plus intrépide que jamais.

On nous avait préparés à ce dénouement, et pourtant, rebelles au témoignage de nos yeux, n'écoutant que notre amitié, au fond du cœur nous gardions quelque espoir et nous partageons une confiance que lui-même entretenait tout le premier.

Ainsi, lorsqu'il me promettait dimanche de revenir bientôt à nos réunions quotidiennes, je n'étais pas loin de le croire.

Car, comment ne pas attendre un miracle de cette belle et opulente jeunesse qui fit toujours notre admiration ! Qui n'aurait pas compté, comme moi, que ce radieux poète, ce neveu de Henri Heine, ce souple et joli bretteur, assaillant et harcelant sans pitié les lieux communs et les plates conjonctures de la vie, ferait la nique à la maladie, et, qu'au moment où la Mort s'apprêterait à le terrasser, il parerait le coup fatal et saluerait l'adversaire d'un de ces gestes ironiques et désarmants dont il avait le secret.

La dernière fois que je lui fis visite, son superbe aplomb me

cachait presque les ravages de la maladie. La lucidité et la verve de sa parole me donnaient le change sur son état. Et, en le quittant, je croyais sincèrement à la rencontre prochaine et c'est presque rassuré que je lui disais *au revoir* en pressant ses doigts amaigris.

Et maintenant, devant cette fosse, il faut bien se résigner à prononcer le suprême *adieu*!

Il faut s'incliner devant l'horrible réalité. Pas plus que les autres, le pauvre cher artiste n'a pu éluder et esquiver la destinée commune. Au contraire, il semble que la Mort ait mis de l'amour-propre, je ne sais quelle atroce envie, à frapper au dépourvu, ce jeune cavalier, ce vivant par excellence.

Et, dans ce bataillon de la *Jeune Belgique* où les vétérans n'ont pas trente-cinq ans, elle a visé de préférence, le plus jeune d'entre ces jeunes. Elle n'a pas fauché à l'aveugle, mais elle a été cueillir le cadet, le talent nouvellement éclos, l'esprit le plus neuf, l'âme fraîchement épanouie au soleil de l'Art et toute ravie d'illusions, de projets d'avenir, de longues espérances!

Dans notre petit bataillon littéraire si compact, si serré, si vaillant, c'est le premier qui tombe.

Consécration tragique!

Voilà que nous avons reçu le baptême de la Mort. Désormais quelque chose de grave et de solennel va se mêler à la belle turbulence de la *Jeune Belgique*.

Comme les soldats, après avoir essuyé la fusillade, nous entendons une voix ferme mais triste commander : « Serrez les rangs ! »

C'est notre porte-drapeau qui vient de tomber !

Pauvre Max ! D'autres mains pourront relever le drapeau, arborer l'écusson, faire sonner la fière devise que tu composas ; des cœurs dont tu n'as jamais douté t'assurent la continuation de ton œuvre, la suite de tes joûtes artistiques et chevaleresques !

Mais toi-même, ton essence, ton lumineux génie qui le remplacera ?

Où est Ariel, où est l'espiègle Puck? Qui nous rendra Siebel, le flûtiste ironique et tendre!

Voilà l'irréparable.

C'est une partie de l'humour et c'est, certes, la grâce et le charme de la *Jeune Belgique* qui s'éteignent avec son fondateur. C'est le cadet, le frère gâté, le cher enfant terrible qui sort de la maison!

Rien, pas même l'intensité de nos regrets, le fluide de nos sympathies ne pourra rallumer cet esprit subtil, cette âme charmante brutalement offusquée par l'éternelle Nuit.

Et ce que Max a mis de lui, dans ses *Airs de Flûte*, aura beau chanter et bruire et pétiller, il nous manquera l'interprète de ces délicates merveilles, l'élégant artiste, le si plastique virtuose qui les *illustre* par son sourire, le timbre de sa voix, l'exquise crânerie et toute la vivacité et la verve de sa personne.....

Adieu, Max, adieu!

Un vent froid s'était mis à souffler désolément par toute la campagne et le ciel assombri s'abaissait sur nous. M. Victor Reding, à son tour, prononça quelques mots au nom du *Cercle des Arts et de la Presse*. On défila pour la dernière offrande, l'offrande de la terre et, de cette tombe fraîche au fond de laquelle s'abattaient avec un claquement brutal les pelletées, chacun s'en vint avec cette écrasante obsession du « tout est fini », le sang figé, la tête lourde, machinalement, mécaniquement, forcément, comme on s'envient des morts qui ne se relèveront pas, des morts qui nous oublient et qui nous abandonnent.

Tout est fini.

Max Waller n'est plus là pour chanter : flûte ! aux empêcheurs d'écrire et sauter moqueusement les obstacles de la carrière. Notre gentil porte-drapeau est tombé, mais le drapeau demeure intact et nous le relevons. De telles morts seraient profondément décourageantes si elles ne nous mettaient en même temps au cœur un sentiment de révolte qui nous reporte, avec plus

d'acharnement, à la lutte. Serrons les rangs! Comme l'a dit Georges Eekhoud au bord de cette tombe où s'en allait un peu de nous. Unissons-nous plus étroitement, plus cordialement, pour continuer avec une nouvelle énergie, en dépit de tout et de tous, l'œuvre de Max Waller.

#### LA JEUNE BELGIQUE.

---

A l'occasion de la mort de Max Waller, un grand nombre de personnes nous ont adressé des témoignages de sympathie dont nous les remercions bien vivement. Nous remercions aussi les principaux organes de la Presse : *L'Étoile belge, le Journal de Bruxelles, l'Indépendance, la Nation, la Gazette, la Chronique, le Soir, la Réforme, le Journal de Gand, l'Impartial, l'Art moderne, l'Éventail, le Mondain, l'Office de Publicité, Caprice-Revue, le Guide musical, le Globe illustré, le Sport belge*, qui, en termes émus, ont rendu hommage à l'écrivain.

---

## DERNIERS VERS



ous donnons ici les derniers vers que Max Waller a publiés sous le pseudonyme de Siebel. Ils ont été écrits spécialement pour le journal *l'Éventail*. La dernière pièce est datée du 29 décembre.

### I

#### A L'ÉVENTAIL

*Petit éventail, tu vivras!  
On te lance dans l'existence;  
Va, cours, vole, entre dans la danse  
Pour embrasser qui tu voudras!*

*Comme au pinson dans la feuillée,  
Par les belles nuits de printemps,  
Quand s'aiment les cœurs de vingt ans,  
Va, nous te donnons la volée.*

*Sois frivole et gai, sage et fou,  
Curieux, bavard, à la ronde,  
Sache ce que glose le monde,  
Sois ici, sois là, sois partout!*

*Tu seras aimé si tu glisses  
Sur ce qui doit rester secret;  
Sois discrètement indiscret  
En interviewant les coulisses;*

*Sois au concert, au cirque, au bal,  
Ne crains ni le gel, ni la pluie,  
Va dans le monde où l'on s'ennuie;  
En attendant le carnaval;*

*Éventail! sois tout feu, tout flammes;  
En échange, tu recevras  
La gratitude des ingrats  
Et le frais sourire des femmes!*

II

VIEUX ÉVENTAILS

*J'aime les éventails fanés  
Dont le lointain passé chagrine :  
Dans le tombeau de leur vitrine  
Ils dorment, les abandonnés!*

*D'où viennent-ils? Quelles mains blanches  
Les ont balancés autrefois,  
Dans les tête-à-tête du bois  
Où le soleil dorait les branches?*

*Quels sont les doigts très effilés  
Qui les ouvraient, dites, grand'mères?  
De quelles amours éphémères  
Ont-ils vu les chers défilés?*

*Combien de tendres confidences  
Ont-ils entendu! Doux secrets!  
Les vieux éventails sont discrets  
Au souvenir des contredanses,*

*Où doucement, très doucement  
Avec quelque nuance exquise  
Le marquis disait en... mimant :  
Ne veux-tu pas être marquise?*



III

ÉVENTAILS EXOTIQUES

*Gais éventails enjoliés  
Par de fines mains aux doigts roses,  
Que l'on fixe entre un tas de choses  
Aux tentures des ateliers ;*

*Où l'on voit des lunes laiteuses  
Sur des montagnes lazuli,  
Avec un horizon pâli,  
Tout constellé de nébuleuses ;*

*Éventails chimériques qui  
Donnent la vague nostalgie  
D'entendre une voix de vigie  
Vous signaler Nangasaki !*

*Éventails en papier qu'on donne  
Pour quelques sous, soyez bénis,  
Vous, la gâité de tous les nids  
Où le jeune amour s'emprisonne ;*

*Qui jetez aux murs des gâités  
D'Orient qui s'emparadise,  
Votre art primitif réalise  
Les plus caressantes clartés ;*

*Et vous êtes, dans notre vie  
L'image, à nos sens avivés  
De la tendresse inassouvie  
Et des chers paradis rêvés.*

IV

SOUHAITS

*Joyeux Noël et bonne année  
A vous lectrice, à toi lecteur,  
Nos souhaits s'unissent en chœur  
Comme une gerbe enrubannée.*

*L'éventail s'ouvre et, de ses plis,  
S'échappent les vœux pleins de roses,  
Les mots aimants, les douces choses  
Dont tous nos cœurs étaient remplis.*

*Belle dame, que l'on vous offre  
Un éventail en nacre, orné  
D'un ruban de satin fané,  
Souvenir tiré d'un vieux coffre;*

*Un éventail en Chantilly  
Monté sur nacre ciselée  
Fait pour votre main effilée  
Qu'aucune ride ne trahit.*

*Puis un autre en plumes d'autruche,  
Qui semble un oiseau dans vos mains,  
Un oiseau qui sait les chemins  
D'amour voilés par une ruche...*

*Et que chacun ait son secret,  
Son langage plein de tendresse,  
Selon qu'on l'ouvre, qu'on le dresse,  
Qu'on le ferme d'un air discret...*

*Allons! une course pédestre  
Vers les magasins les plus vlan!  
Le martyr à la Saint-Sylvestre  
Et les baisers au Nouvel-An!*

SIEBEL.

## MAX WALLER



*L*a première fois que je le vis, ce fut à Louvain, la vieille ville universitaire, calme et joyeuse, où les carillons se répondaient, de clocher en clocher, comme les rêves et les espoirs de notre jeunesse. Il avait vingt ans à peine, et il revenait de Bonn, sur le Rhin, où Loreley déroule ses cheveux d'or et chante un *lied* dont la mélodie tremble et sanglote. Il n'était pas encore Max Waller, mais il était déjà Siebel. Et quelle Gretchen eût préféré Faust à cet adolescent mince, fier comme une épée, vaillant comme un saint Georges et beau comme une femme? Car il était beau, d'une beauté absolue, éblouissante; beau à désespérer l'Art, beau à humilier la Vie. Une chevelure blonde, docile et onduleuse, lui baisait la nuque et retombait, à gauche, en une boucle soyeuse, sur le front pensif et pur. Les yeux limpides, d'un bleu d'azur, évoquaient les eaux de ce lac de Constance qui, dit-on, ensorcela Charlemagne. Le nez fin, un peu busqué, aux narines dédaigneuses, dénonçait une bravoure chevaleresque poussée jusqu'à la témérité. La bouche, d'un dessin étroit, à peine cotonnée d'une frisure d'or, et le menton décidé, malgré l'ovale irréprochable du visage et la carnation enfantine des joues, prédisaient un esprit volontaire, né pour les prouesses et les bravades du commandement. Le cou svelte tranchait par sa fraîcheur sur le collet montant d'une redingote noire, boutonnée jusque sous la cravate flottante, et qui semblait avoir été inventée par un clergyman très dandy.

Les épaules étaient larges. L'une d'elles, la droite, imperceptiblement plus haute, avait des mouvements d'une grâce ironique. Le geste libre, aisé, charmant, prenait parfois un air de décision rare. Et la voix, qui venait à peine de muer, était une de ces délicieuses voix de gorge qui hésitent entre le timbre du ténor et celui du baryton, et dont le velours est pour l'oreille ce que le duvet des pêches est pour les yeux.

Il n'arrive pas souvent, comme le remarque, à propos de Baudelaire, Théophile Gautier, qu'un poète, qu'un artiste soit connu sous son premier et délicieux aspect. Heureusement, il existe un portrait de Max Waller à son retour d'Allemagne. Ceux qui le connaissent diront si j'ai idéalisé Siebel.

Pour moi, c'est ce Max Waller rose et blond, le beau page impertinent et sentimental, qui est le vrai, le seul Max Waller. Tout artiste a, dans sa carrière, un moment d'épanouissement suprême : moment de jeunesse, de maturité ou de vieillesse, mais inoubliable et tyrannique pour le souvenir. Je ne puis me figurer d'autre Musset que celui de David d'Angers, d'autre Gautier que celui de l'eau-forte de Jacquemart, d'autre Hugo que l'ancêtre à barbe blanche de la *Fin de Satan* et des *Quatre Vents de l'Esprit*. C'est pourquoi le poète de *la Flûte à Siebel* ne peut plus m'apparaître que sous son apparence de naguère. Je sais que, plus tard, cette tête éblouissante, restée cependant jeune et belle, s'était amaigrie; que la vie en avait accentué les contours; que la bouche, plus sceptique, fine toujours, souriait d'un sourire qui saignait en dedans; que le nez et le menton se moquaient des yeux demeurés candides, et que ce masque, sculpté par une peine secrète, essayait de cacher les douleurs d'un enfant étonné d'être en mal d'un homme. Mais Siebel, le Siebel que je verrai toujours, le prince Fleur de Lanlaire, fier comme une épée, vaillant comme un saint Georges et beau comme une femme, DOIT ressembler à l'adolescent que je vis pour la première fois à Louvain, la vieille ville universitaire, calme et joyeuse, où les carillons se répondaient de clocher en clocher, pareils aux rêves et aux espoirs de notre jeunesse.

*L'avant-dernière fois que je le vis*, ce fut à Bruxelles, chez lui, rue Bosquet, — non pas dans sa claire chambre du second étage, fleurie de tableaux, d'aquarelles, de portraits et de reliques familières, dans cette chambre jeune et folle comme sa fantaisie d'autrefois, — mais dans une chambre sévère et sombre du rez-de-chaussée, qui sert de bureau à M. le docteur Warlomont. Près de la porte se dressait une espèce de lit de camp. Un jour morne éclairait vaguement la chambre. Un froid soleil hivernal languissait dans le jardin dénudé et se mourait à l'entrée de la serre.

C'était pendant un répit de la maladie. Les médecins parlaient de convalescence et de guérison, là-bas, dans le Midi, au bon soleil réconfortant. Il était levé, les joues encore roses du dernier baiser de la fièvre. Il m'apparut amaigri, les yeux bleus très vagues, bleuets presque fanés trem-

pant dans une eau lointaine et tremblante. Les cheveux, coupés récemment, en brosse, dénudaient les tempes jaunies. Le masque, spiritualisé par la consommation, avait pris un relief énergique, presque militaire. Assis, couché pour ainsi dire dans un fauteuil profond, revêtu de son ample manteau à longue pèlerine bleu sombre, les jambes enveloppées dans une couverture de voyage, il me fit penser à un jeune officier de cavalerie blessé à mort dans un combat ignoré, attendant l'agonie avec une résignation fière. Je ne sais pourquoi, — ne sommes-nous pas, toujours et partout, captifs de nos sensations d'art et de nos lectures? — il m'évoqua soudain les prisonniers de guerre de M. de Lalaing et le prince André du grand Tolstoï. A cette évocation involontaire se maria le souvenir du frère Charles, fidèle et bon à la manière des chiens de garde, et qui dort, là-bas, en Afrique, loin du cadet qui était aussi son fils adoptif.

Cette illusion persista pendant toute la durée de ma visite, et me revient, plus forte et plus aiguë, aujourd'hui.....

*La dernière fois que je le vis*, ce fut dans la même chambre, aux lueurs des cierges, sur son lit mortuaire adossé à la fenêtre, et veillé par une sœur de charité dont la coiffe aux ailes blanches et le front d'ivoire étaient seuls visibles dans une nuit de chapelle pensive. Le grand store rouge de la fenêtre était baissé, et le soleil clair du matin, filtrant à travers cette pourpre, palpait sur les joues de l'expiré comme un mensonge suprême de la Vie, répété par les violettes et les roses qui jonchaient le lit. La tête de Siebel reposait doucement sur l'oreiller, comme en songe. Le visage inaltéré sortait d'un col de mousseline blanche, d'une élégance telle qu'on eût juré qu'il l'avait choisi. L'épaule droite conservait le haussement gracieux qu'elle avait devant la sottise impériale du monde, et le beau rêveur de Bonn attendait ainsi je ne sais quelle aube mystérieuse, calme et grave, un rien ironique, et dandy jusque dans la Mort.

ALBERT GIRAUD.

---

## BIBLIOGRAPHIE DE MAX WALLER



- Notes au crayon (L'Étudiant allemand)* par Siebel. Louvain, Peeters-Ruelens, 1881.
- Le Naturalisme Littéraire (Lettre à Louis Hymans)*. Bruxelles, Société Générale d'imprimerie, 1882.
- Camille Lemonnier*. Bruxelles, Société Générale d'imprimerie, 1882.
- Le Faust de Goethe*. Bruxelles, Rozez, 1882.
- L'Amour Fantasque*. Bruxelles, Boitte, 1883.
- Le Baiser* (Nouvelles), dessin de Fernand Khnopff. Collection de *la Jeune Belgique*, chez tous les libraires. Bruxelles, 1883.
- La Vie Bête*. Préface de Camille Lemonnier, eau-forte de Théodore Hannon. Bruxelles, Brancart, 1883.
- Le Salon de Bruxelles*. Préface de Camille Lemonnier. Bruxelles, Fink, 1884.
- Lysiane de Lysias*. Bruxelles, Félix Callewaert père, successeur veuve Monnom, 1885.
- Jeanne Bijou*, pièce en trois actes. Bruxelles, veuve Monnom, 1886.
- Le Parnasse de la Jeune Belgique (La Flûte à Siebel)*. Paris, Léon Vanier, 1887.
- Le Salon de Bruxelles*. Bruxelles, Librairie Nouvelle, 1887.
- Poison*, pièce en un acte. Bruxelles, veuve Monnom, 1888.
- La préface de *la Correspondance d'Afrique* de Charles Warlomont. Bruxelles, veuve Monnom, 1888.
- La préface de *la Science de l'Escrime* par Eugène Desmedt. Bruxelles, veuve Monnom, 1888.
- En collobaration :
- Avec Georges Rodenbach: *Lapetite Veuve*, saynète en un acte. Bruxelles, Fink, 1884.
- Avec Fritz Rotiers : *Le Théâtre de la Monnaie*. Bruxelles, veuve Monnom, 1887.
- Collaboration aux journaux universitaires : *Le Type et le Spitz* (Louvain), *l'Étudiant* (Bruxelles) et aux *Almanachs des Universités de Liège et de Gand*.
- Aux publications périodiques : *La Jeune Revue, la Jeune Belgique, la*

*Revue artistique, le Correspondant Belge, la Revue Moderne, la Plage, l'Estacade, le Journal des Gens de Lettres, la Fédération artistique, l'Artiste (Bruxelles, 1887), l'Artiste (Paris), le Guide musical, l'Eventail, etc., etc.*

*Aux journaux : l'Europe, le National, la Réforme, l'Indépendance, la Nation, le Rapide, le Soir, etc.*

---

## LES SOMMEILS D'OR

### I

*J'ai délaissé mes jeux, mes miroirs et mes palmes,  
J'ai parfumé mes blonds cheveux de violette,  
J'ai baigné mon corps d'iris et de violette  
Et je me suis abandonné sur les eaux calmes.*

*Rien à penser, rien à vouloir en ce berceau  
De sommeil et de fleur qui glisse à la dérive,  
Amour et haine, albe folie, à la dérive,  
— Ecoute la chanson qui chante au fil de l'eau.*

*Des mains blanches ont clos les yeux de mon enfance,  
Des calices vermeils parfument mon sommeil,  
Des feuillages d'or rafraîchissent mon sommeil  
Et des luths paresseux ravissent le silence.*

*Mes sœurs aux clairs sourires mirent leur visage  
Parmi la floraison enfantine des roses,  
Parmi les indolences suaves des roses  
Qui couronnent dans l'eau tranquille leur mirage.*

*Comme un voile d'azur les ciels las de lumière  
Immobiles se sont endormis dans la mousse,  
Tous mes rêves se sont endormis dans la mousse  
Et sur le sable d'or au fond de la rivière.*

*A la dérive... oh! vois ces frêles ancolies!  
Oublions l'avenir et mourons avec grâce,  
Parfumons nos baisers et mourons avec grâce  
Voici la fin suprême et sa blanche agonie.*

II

*Aux caresses des éventails  
Ses sourires et ses extases  
Bel enfant aux yeux de topaze  
Et tout son amour qui défaille!*

*D'un indicible et doux murmure  
Ses douces lèvres caressantes  
Aux enfants de grâces charmantes  
Qui lustrent d'or sa chevelure.*

*Ses colliers, ses parfums, ses fleurs,  
Et cette belle indifférence,  
Oh! plus même quelque espérance  
Où souffrirait encor son cœur!*

*Blanches ses mains abandonnées  
Aux bracelets d'or et de roses,  
Bel Enfant lassé qui repose  
Et les guirlandes dénouées.*

*Et ce calme sommeil d'offrir  
Cette faiblesse et cette enfance  
O toi son Maître! à ta puissance  
Et ce doux rêve de mourir.*

III

*Ton sommeil, Enfant, en mon âme  
Ton beau sommeil en mes pensées  
Et mes couronnes délaissées  
Et ce silence dans mon âme.*



*Comme inattentive aux colombes  
Qui frissonnent dans les ciels roses,  
Naïve et simple, sœur des roses,  
Vers cet amour où tu succombes,*

*En moi-même toute inconnue,  
Frêle de fleurs de neige et d'or,  
Confiante et de rêve encor  
Où ta voix douce s'exténue*

*Dans la fontaine des mensonges  
A sourire au léger mirage  
D'un angélique paysage  
D'oiseaux, de roses et de songes,*

*Ainsi timide, abandonnée  
A mon amour et mon enfance,  
Et toute cette insouciance  
Et de soir seule environnée ;*

*Mais tout mon amour en tes yeux  
Et mon enfance en ta souffrance,  
Tant craintive et cette espérance  
D'être celle aux doigts lumineux,*

*Et d'être un peu de ta souffrance,  
Un peu de ta simple prière,  
D'être un peu de blanche lumière  
Au fond de ton cœur en silence.*

#### IV

*Sur l'eau calme de mon sommeil  
Si lointaine illusionnée,  
En rêve, blanche, s'est glissée  
Celle de fleur et de soleil ;*

*Frissonnante, toute éblouie  
D'or matinal et de sourire  
A peine glisse comme expire  
En sa chevelure recueillie,*

*Et sur l'eau frôlée, effeuilleuse  
Des pétales de rose neige,  
Blanche effeuilleuse que protège  
L'aube de roses lumineuses,*

*En cette espérance furtive  
De réveiller de son silence  
Le Prince-Charmant que fiance  
Son voile d'enfance naïve,*

*Et s'évanouir en lumière,  
Comme de soleil, indécise,  
D'un frisson d'ombre dans la brise  
Encore Reine mensongère.*

*Et sur l'eau calme du sommeil  
Où sur l'azur limpide plonge  
S'est éclos de ce mensonge  
La fraîche rose de soleil.*

V

*De roses enfantines closes  
Sur la neige de mes sommeils  
Souriant et ces bleus éveils,  
Ces fleurs et ces métamorphoses;*

*Et d'inaccessible faiblesse  
En mes yeux d'enfant assoupie  
Me voici celle qui confie  
A sa simplesse sa détresse;*

*Et ces choses inéluctables,  
Sans espérance et sans envie  
Et se réveiller de la vie  
Comme de songes ineffables :*

*Et c'est comme une Résignée  
En ses mains blanches calmes jointes,  
Tout son amour et toutes plaintes  
Oh! si loin de la sœur aimée.*

VALÈRE GILLE.

---

## LETTRES POUR LES ILLETTRÉS

### III

#### GENTILLIE

##### I



Le long du littoral, entre Nieuport et Dunkerque, les douaniers donnent la chasse à Kriel Pintloon dit l'Esprot à cause de sa petite taille et de son teint mordoré.

Lorsque chôme son aventureux métier, Kriel, ordinairement terré dans les dunes quitte, à l'exemple des lapins, ses garennes sablonneuses, pour descendre dans les plaines fertiles du Veurne-Ambacht et rançonner les fermes émaillant la plaine. Il prélève la dîme sur la huche, le saloir, le poulailler et même, à en croire les grigous, sur le magot enfoui dans les mystérieuses cachettes.

Les déprédations de Kriel lui ont aliéné les terriens, assez portés cependant pour les irréguliers de sa trempe, auxquels ils servent souvent d'entremetteurs et même de receleurs. Mais audacieux et bravache, vrai trompe-la-mort, Kriel se moque bien de leur mauvais gré. Il méprise trop le rustre sédentaire et servile pour le ménager et s'en faire un allié et ne se fie, depuis de longues années, qu'à son complice à quatre pattes, son fidèle chien Dapper.

Jamais il ne s'embrigada, non plus, comme un subalterne dans le troupeau de ses pareils, sous les ordres d'un conducteur.

Le soleil disparaît sous l'horizon. Par couple les douaniers s'embusquent derrière les haies.

Attention ! Un homme vient à passer dans le sentier voisin ; la mine d'un valet de charrue regagnant le chaume où l'attend sa platée de pommes de terre. Personne ne songerait à soupçonner ce porte-blaude qui déambule du pas le plus paisible, mains en poche, sifflant avec nonchalance la complainte de la dernière kermesse. Et cependant ce pitaud n'est autre que notre Kriel. Quoi, ce boulot ? Kriel, le fûté en personne. Pour la circonstance il est râblé et guêtré de tabac, son bedon n'est qu'un bidon et sous l'enflure arrondie de sa blouse bleue il charrie une outre d'alcool flamand....

Ou la nuit est sombre et pluvieuse. Kriel armé d'un court fusil et Dapper d'un collier à pointes, se glissent comme des ombres dans une maison isolée. L'homme en ressort portant sur les épaules une charge attelée comme le sac des fantassins. Il s'avance l'œil et l'oreille tendus, en décrivant de bizarres zigzags le long des bois, dans les chemins creux, au fond des fossés à sec, en évitant avec soin les éclaircies de la plaine, les côtes dénudées et les métairies dont le chien de garde signalerait le passant inconnu. Une silhouette suspecte se dessine au loin. Kriel se couche à plat ventre, Dapper tombe en arrêt et s'efface de son mieux. On ne voit, on n'entend plus rien. C'était une fausse alerte. En avant ! déjà la frontière est franchie, le contrebandier traverse la périlleuse zone de la première ligne ; encore une lieue, rien qu'une lieue et les voilà en sûreté, l'Esprot, son chien et leur marchandise.

Après les « bons coups » l'été, musard insouciant, vautré ou couché sur le dos, au flanc des talus herbeux des canaux ou entre les mamelons des dunes, il passe des journées entières à s'étirer les membres, tandis qu'alentour les grillons noirs et jaunes comme lui, râclent leurs élytres, et que l'humide et vibrant paysage, semble se dissoudre par instants dans le blanc soleil fantôme...

Et souvent, en hiver, goguenard et d'humeur sociable ; gardant l'incognito d'un prince, il parcourt le pays, au grand jour, s'éternise dans les cabarets, au jeu de cartes, lampe sec et ses mains ramassent et rabattent sans trêve, les cartes poisseuses. Et si d'aventure, après les parties, la conversation s'engage sur les exploits attribués à l'Esprot, loin de perdre contenance et de s'esquiver, le matois, avec une verve intarissable enchérit encore sur ces hauts faits, et les partenaires haletants ne se doutent pas que c'est l'Esprot qui leur fait ses mémoires.

— Kriel fraude par terre et par eau. Sur une bouée, à peine plus solide qu'une allège, il transporta jusqu'à Rouen, pour plus de cinq mille francs de tabac d'Harlebeke et de Roisin! raconte un pêcheur de Coxyde, attablé avec l'anonyme fraudeur.

Et comme les autres écarquillent les yeux :

— Peuh! Kriel accomplit bien autre chose! intervient le vantard. Il a traversé la mer de Gravesend à Dunkerque pour frauder des couteaux et des lainages d'Angleterre.

Kriel ment et se moque de son auditoire, mais il prend plaisir à bâtir sa propre légende, à entretenir le prestige qu'il inspire. Il n'aurait garde de rectifier les portraits d'une laideur repoussante qu'on fait de sa personne.

— On dit Pintloon fils du diable?

Et Kriel de rectifier : « Non, c'est le diable même! Moi, qui vous parle, je l'ai souvent rencontré dans Adinkerque lorsqu'on le recherchait à Lombardzyde; on lui tendait des pièges sur l'estran et en même temps on le signalait en pleine contrée fertile; on le guettait sur mer et il opérait à la côte. »

Aussi, les vieux rajeunissent en son honneur les histoires de flibustiers, de loups-garous et de coureurs de grèves. Depuis l'époque des chauffeurs, des grille-pieds, des bandes de Jan de Lichte et de Bakeland, on n'ouït jamais parler d'un scélérat plus subtil et plus audacieux.

## II

Même les amoureux, dans leurs tête à tête, s'entretiennent du terrible bandit et les exploits de l'Esprot émeuvent les jeunes filles et les font se rapprocher peureusement du rusé coquin qui les narre.

C'est souvent de ce gueux que Sander Bischbosch, surnommé « Cierge de Neuvaine » par ceux de Lampernisse, tant il est droit et rond, parle à sa promise Gentillie, une des plus appétissantes filles du village, avec ses tresses blondes, ses grands yeux d'un bleu sombre, un peu troubles comme l'océan, l'air sage et même fier. Mais il faut croire que le bon Sander s'y prend maladroitement, car ses fréquentes allusions à l'Esprot ne semblent pas alarmer la fille potelée.

Chaque soir, au retour de son champ, assis sur Jabikel, son grand cheval flamand, qui charrie le traînoir chargé tour à tour de la herse ou de la charrue, il met pied à terre devant la porte de Gentillie, et entre dans la maison sous prétexte de rallumer sa pipe. Et pour faire apprécier la rudesse de son cuir de bon travailleur, il cueille dans l'âtre, entre ses doigts calleux,

la braise dont il a besoin, et la met, sans se dépêcher, en contact avec le tabac. Gentillie ne se récrie pas plus à cet exploit qu'au récit des aventures de Pintloon. Jamais elle ne tremble pour les durillons du faraud, et la main de son Sander flamberait comme celle de Mucius Scévola, avant qu'elle songeât seulement à lui tendre les pincettes.

Un gaillard, pour tout le monde pourtant, ce Sander Bischbosch, quoi qu'il soit un bien petit garçon devant Gentillie. Un qui n'a pas froid aux yeux! Peut-être le seul paroissien de la paroisse qui ne reculerait pas à l'apparition de l'Esprot! Au contraire, il attend ce mécréant de pied ferme, ne cesse-t-il de déclarer à Gentillie, et voudrait bien se mesurer avec lui! Ah! si on le laissait faire! Ah! s'il était gendarme, le brave Sander!

Fils unique, « Cierge de Neuvaïne » possède de la terre au soleil, trois vaches à l'étable, sans parler du fameux Jabikel, le plus grand cheval du pays, le vrai support, le vrai chandelier qu'il faut à ce « Cierge de Neuvaïne ».

A la procession, le ferme gonfalonier plonge dans l'extase les filles du village, en portant, sans fléchir les hanches, la bannière de Sainte-Véronique.

Aussi la mère de Gentillie, femme positive dont la ferme périclité depuis la mort de son *baes* Nonkel Verjans, pleure de joie en inventoriant et en supputant sur les doigts, les richesses qui écherront à sa fillette. La comère passe le temps à tourner et à retourner, en esprit, la belle robe bleue, de vraie soie, comme pour une reine, et le voile blanc, aussi long que celui d'une Notre-Gentille-Dame, et les lourds pendants d'oreilles, descendant jusqu'aux épaules, et toutes les merveilles dont Sander a promis d'adornner Gentillie dans quelques jours, aussitôt après la rentrée des moissons.

Cependant Gentillie garde sa contenance réservée. « Ma fille a toujours été un peu timide! » dit la mère Verjans. « C'est un agneau de douceur; vous verrez Sander, quelle tendre *baezine* vous aurez là! » En attendant, Sander voudrait bien la presser un peu contre son gilet. Mais il a beau revenir à la charge et lui parler constamment de cette canaille de Pintloon, en donnant de grands coups de poing sur la table et en sacrant comme un cosaque, lui, le pieux Xavérien et l'édifiant congréganiste, |Gentillie ne fait pas un pas pour venir chercher protection dans ses bras contre le détestable mécréant. Gentillie sursaute à ces explosions, mais regarde le braillard d'un air singulier, plus dédaigneux qu'admiratif.

— *Savez vous quoi?* dit un jour la vieille Verjans à son futur gendre, vous avez l'air trop résolu, trop crâne pour que Gentillie prenne peur à l'idée d'une visite de l'Esprot. Vous lui communiquez votre vaillance et

elle rougirait de paraître si poltronne que ses pareilles à côté d'un mâle de votre espèce.

— C'est vrai, la mère ! opina le grand garçon. Et il se promit de changer de tactique.

Ce soir, à sa visite habituelle, concurrence faite à la salamandre légendaire, il dégoisa, mais sans jactance :

— Les récoltes rapporteront de l'or cette année. Je n'aurai pas assez de mes greniers pour les loger. A condition toutefois que ce misérable...

— Voulez-vous que je vous dise une chose, Sander Bischbosch ! l'interrompit cette fois Gentillie. Ce n'est pas pour vous chagriner, car vous êtes un honnête garçon, mais à votre place je ne descendrais plus de cheval avant d'arriver à votre ferme du Dyck-Graaf, et je ne perdrais pas mon temps à faire des contes à une particulière qui ne veut pas se marier...

Le pauvre « Cierge de Neuvaine » demeure camus, bouche bée, comme s'il venait d'attraper un coup de soleil. La vieille mère de Gentillie fait sauter dans le feu la pleine marmitée de pommes de terre qu'elle n'entendait que secouer.

— Qu'a-t-elle dit, notre fille ! Elle veut rire, Sander, pour sûr ! clame la vieille.

— Je pense ce que je dis ! confirme Gentillie. Croyez-moi, tout est fini entre Sander et moi.

— Suffoqué, l'amoureux ne trouve pas un mot à articuler, et après quelques gloussements qui ne sortent pas, et de grands gestes dans le vide, il se retire, les jambes se dérochant sous lui, ployant pour la première fois sous le faix, le droit « Cierge de Neuvaine ».

La veuve court pour le rappeler, mais Gentillie arrête sa mère par le bras.

— Inutile, ma mère ! J'en tiens pour Pintloon et ne veux d'autre homme que celui-là !

— « Ah ! » vocifère la vieille paysanne, qui voit s'écrouler son rêve de fortune. « Ah ! » gémit la commère en sautillant de la chambre à la cour et de la grange à l'étable, tant ses bras et ses jambes lui démangent. « Ah ! c'est ce que nous verrons, ma fille ! »

Et lorsqu'elle rentre dans la chambre, trouvant Gentillie toujours aussi sottre, aussi extravagante, voilà qu'elle ne parvient plus à se contenir et qu'elle se met à la battre, à la trépigner, à la traîner par terre, sans que la grande bestiasse se défende, et se révolte, si bien qu'elle-même doit s'arrêter, exténuée, plus démolie encore que l'impassible rebelle. Alors, la vieille se met à geindre, à soupirer, à se tâter, comme si c'était sa fille qui l'avait battue.

Le lendemain elle essaie de gagner la têtue par la douceur :

— Dis mon enfant, dis-moi, il est venu ici ce réprouvé, il t'a jeté un sort, raconte-moi tout, veux-tu?

— Non, répond Gentillie qui n'a plus desserré les dents depuis la veille, en jetant sur la paysanne son troublant et mystérieux regard couleur de mer houleuse; non, dit-elle avec une farouche résolution, Pintloon n'a jamais mis le pied chez nous...

— Où l'as-tu vu alors, malheureuse? Parle.

— Je ne l'ai vu, ni entendu!... Je ne le connais que par tout le mal que le village raconte. Et pourtant il me semble que je l'ai toujours là, devant les yeux. Et sa pensée me remplit tout entière... Et cela bourdonne dans ma tête comme la si douce musique de l'orgue et j'en suis toute parfumée, comme si je m'étais couchée dans les foins... Oui, plus ils le disent laid, repoussant et sordide, plus je me le représente aimable, appétissant, plein de ragoût...

— Oh! tais-toi, perdue! Oh! tu vois bien qu'il t'a ensorcelée, le Lucifer! Sainte-Marie, c'est le diable même qui parle par la bouche de mon innocente enfant!

Et elle s'arrache des mèches de cheveux gris, et tombe à genoux, et tord les bras vers le ciel.

Cependant Gentillie s'entête. Elle paraît sourde, aveugle, insensible à tout ce qui se passe autour d'elle. Exhortations, menaces, bourrades, autant de moyens essayés en pure perte. C'est comme si plus rien n'avait prise sur son être ensorcelé. Elle rappelle à Sander une maugrachine de la foire, une de ces bohémiennes acoquinées avec l'enfer, qu'un sacripant de son espèce traversait de longues aiguilles à tricoter, sans que la mâtine perdît une goutte de sang, ou poussât un gémissement, ou fit seulement la grimace...

Il revient pourtant à la charge, le grand Sander. Il n'a garde de passer son chemin le soir, comme elle le lui a conseillé. Mais elle ne l'écoute même pas.

Alors exaspérée, bazine Verjans, ne la ménage plus. Elle congédie ses filles de basse-cour et impose à Gentillie les corvées, les gros ouvrages, les labeurs rebutants.

— Je briserai bien ta mauvaise tête! gronde la fermière aux abois. Tant pis, si c'est le seul moyen d'en déloger le diable! Tu crèveras ou tu te remettras avec « Cierge de Neuvaine ».

En vain, elle lui a représenté que cette rupture avec Sander entraîne leur ruine et qu'elles vont devoir quitter la ferme et mendier par les routes. Cette extrémité n'a rien de redoutable pour Gentillie.



Foulée comme la dernière des serves, elle peine, labeure, s'éténue vaillamment, sans une plainte, sans un mot, soutenue par on ne sait quelle force surhumaine.

Cependant, la nouvelle de l'inqualifiable toquade de Gentillie s'ébruite, se propage, et engendre presque autant de scandale et de rumeur que les déprédations de l'Esprot, quoique la mère Verjans et le digne Sander aient tout fait pour cacher cette honte. Les veuves trop mûres et les filles montées en graine qui avaient envié à Gentillie les récoltes prospères, les vaches laitières, la ferme du Dyck-Graaf, le grand cheval Jabikel, et surtout le superbe blondin qui porte si crânement l'étendard de Sainte-Véronique, sans plier les reins, glosent, et cancanent, et brodent à l'envi sur le compte de cette puante et s'en vont colportant toutes sortes de vilaines et atroces histoires.

A les en croire, il ne s'agit pas de « simples imaginations » ou d'un califourchon, l'Esprot en personne vient bel et bien trouver Gentillie la nuit dans sa soupente. Il prend le chemin des toits comme les matous. Parbleu, cet exercice n'offre aucun danger aux amoureux de son espèce. Jef Maalbank affirme l'avoir épié et suivi un soir, comme le gaillard sortait de chez sa sorcière, et comme ce Jef le suivait de près, et allait l'atteindre, le sacripant prit l'apparence d'un mulot et s'évanouit dans une rigole.

Sur les instances de la veuve Verjans, le curé intervient pour rappeler la malheureuse au devoir et à la raison. La mère demanda même au sage pasteur de recourir aux exorcismes, mais celui-ci, moins crédule que ses ouailles, prétend que sur les âmes troublées une bonne parole exerce plus d'effet que des incantations d'un autre âge. Et pourtant le digne prêtre échoue aussi dans ses tentatives, quoiqu'il ait trouvé, pour ébranler la monomanie de cette malheureuse, de ces accents évangéliques qui illuminent et régénèrent les consciences.

Quant au grand Sander, il court et rôde dans la campagne ; presque aussi fou que sa triste fiancée ; mais aussi agité qu'elle est impassible. Il ne désespère pas encore de faire revenir Gentillie sur sa détermination. En cachette, il voit la mère, car il n'ose plus affronter la physionomie frigide et pleine d'aversion de son ancienne promise.

Et, en secouant le poing, il a juré de tuer cet exécrationnable Pintloon.

Naturellement, la maladie de la jeune Verjans ajoute à la célébrité de l'insaisissable bandit. Plus que jamais on s'occupe de ses méfaits et de ses prouesses. Sur les conseils de « Cierge de Neuvaïne », pour que la malheureuse n'entende plus parler de ce damné dont la réputation lui a tourné la tête, à bout de remèdes, la veuve se décide à séquestrer Gentillie dans sa

soupende. Mais de son galetas la recluse surprend tout ce que les gens de la ferme se chuchotent sur l'Esprot, lorsque l'heure des repas les rassemble dans la salle d'en bas. Elle pâlit ; seules ses pommettes s'enflamment comme si l'enfer lui soufflait constamment au visage le feu de ses forges éternelles.

La captivité de Gentillie dure depuis une semaine lorsqu'un soir, l'oreille collée à la trappe, elle entend causer Sander au pied de l'escalier, avec la *bazine* Verjans.

Sander raconte d'un ton réjoui que cette fois on tient Kriel Pintloon, bloqué dans les dunes non loin de Coxyde : « Pour lui couper toute retraite les pêcheurs ont brûlé l'allège avec laquelle l'aventureux gaillard se risquait sur les flots, quand on le serrait de trop près. On a tiré des coups de fusil. Un soldat de la ligne a été tué dans l'escarmouche. Après avoir envoyé force mitraille au bandit, les poursuivants ont suivi une traînée de sang. Mais, après une heure d'une course folle, ils n'ont trouvé que le chien Dapper. Blessée à mort, la maudite bête, au lieu de se traîner sur les pas de son maître, s'était lancée d'un autre côté, afin de dépister les chasseurs. Grâce à cette ruse, l'Esprot n'est pas encore pincé. Mais la chasse continue et il faudra bien qu'il se rende, à moins que le diable ne l'ait emporté. »

— Brave Dapper ! murmure Gentillie avec une sorte d'admiration envieuse. Et la mort du fidèle chien la décide : L'Esprot est seul à présent.

Ce même soir elle attend que tout le monde soit couché, puis elle enjambe la fenêtre, tombe sur le fumier, se relève sans s'être fait de mal et s'engage dans la campagne.

### III

Elle marche à l'aventure, tout droit, vers les dunes. Quelque chose l'avertit qu'elle arrivera encore à temps. Les battements de son cœur redoublent, elle presse le pas, gravit les sablons : il doit être là.

Ses suggestions ne l'ont pas trompée.

Exténué de fatigue, hâve, poudreux, ensanglanté, à demi vautre, dressé sur ses coudes, le menton dans les poings, sa canardière à portée de la main, l'Esprot apparaît tout à coup à la jeune fille.

C'est bien ainsi que Gentillie l'avait rêvé. Brun, crépu, plus basané qu'un pêcheur de la côte, nerveux comme un lynx, efflanqué comme un chat de gouttière, des yeux aussi noirs, mais aussi inflammables que la poix : le voilà, ce Kriel Pintloon, ce mauvais bougre ! Et Gentillie trouve ce noiraud, ce sêcheron autrement magnifique que le grand Sander.

En la voyant venir à lui, résolue, foulant le terrain croulier d'un pied

aussi sûr qu'une coureuse de grèves, indifférente aux piqures des épines noires et des argousiers, dans la clarté douteuse du matin, Kriel Pintloon se dresse d'un bond, atteint son fusil, épaule :

— Holà, que veux-tu? Que viens-tu faire ici?

— Vivre avec toi! répond-elle avec simplicité, comme si c'était chose convenue depuis longtemps entre eux. « C'est bien toi Pintloon? »

— Si c'est moi! Et après? Les cent florins de la prime t'auraient-ils alléchée, par hasard? Dans ce cas tu as compté sans ton homme, ma mie... Allons haut le pied ou je tire!

— Je veux vivre avec toi! répète Gentillie sans se laisser intimider.

— Ah ça, te moquerais-tu de moi? ricane le bourru. Vivre avec Pintloon! Tu n'es pas dégoûtée, la génisse? Pourquoi pas t'offrir tout de suite au diable!... Assez de balivernes! Allons décampe...

Pour toute réponse elle continue de marcher vers lui.

— Par exemple! s'exclame Kriel. En voilà une qui a du toupet!

Puis, comme elle le rejoint, après l'avoir dévisagée un instant : « Eh bien! » fait l'irrégulier, d'un air perplexe, en se grattant l'oreille, lui, le gaillard qui ne s'étonne de rien, « si c'est là ta diablesse d'envie, et quoique toutes les femmes de la terre ne valent pas le chien que les salauds m'ont tué; approche, et on verra!... Au fait, tu arrives peut-être à propos... Tu sais marcher à ce que je vois... On me serre de près; les bonnets à poils se vantent déjà de me tenir!... Je crève de faim...

Justement elle avait eu le bon esprit de se munir de son souper de prisonnière et elle lui donne le quignon de pain noir. En le dévorant à belles dents, il poursuivait, sans même la remercier :

— Ce n'est pas tout. Je vais manquer à mes engagements... Veux-tu filer pour Adinkerque... Demande Zele, dit la Tonne; mande lui que tu viens de la part de l'Esprot. Il te remettra soixante kilos de Wervicq, avec lesquels tu t'arrangeras pour passer de l'autre côté; d'ailleurs, il t'instruira en conséquence; si j'en réchappe, tu me trouveras chez la Tonne, à ton retour. Pour ta gouverne, les habits verts ont des fusils et leurs chiens des crocs. Salut et bonne chance ».

Sans rien dire Gentillie dévala de la butte.

Lui se dirigea d'un autre côté. Lesté, redevenu indifférent, sceptique, il siffotait une bourrée.

Six jours se passèrent. Parvenu encore une fois à dépister ses traqueurs, l'Esprot se trouvait dans l'arrière-boutique de la Tonne à Adinkerque. Gentillie était en retard, mais l'Esprot ne s'inquiétait que de la provision de tabac. « L'aurait-elle volé? » se disait le contrebandier.

Le septième jour, elle reparut souriante, radieuse, mais blanche comme une morte. Elle traînait la jambe et ses vêtements de paysanne aisée s'effilo-chaient à présent comme ceux d'une bagasse.

Avant de prendre le temps de la dévisager, il l'interpella d'un ton rogue : « Ah ! c'est toi ? Là, vrai, ce n'est pas malheureux ». Puis remarquant sa pâleur et le désordre de son équipement : « Ah ! ah ! que dis-tu du métier, ma fine. Pas commodes les gabelous, hein ? Heureusement que la perte n'est pas grande. C'est égal, mauvais début, et si tu m'en crois, nous arrêtons les frais... »

— Tu te trompes ! Ils ne m'ont rien pris. Voici l'argent...

Kriel agrippe et compte rapidement la poignée de numéraire ; le coule dans son gousset, et, un peu radouci, examinant son auxiliaire :

— Pourtant ils t'ont troué la peau... Tu as les jupes passées à l'amidon rouge...

— Peuh ! leurs chiens m'ont fait des agaceries...

— Et tu as pu leur échapper...

— Au moyen de ceci...

Et elle lui montre un méchant couteau de poche.

Kriel daigne sourire d'un rire approbateur et même s'informer encore des bobos faits à la petite :

— Où es-tu blessée ?

— A la cuisse. Une simple éraflure...

— Et cela ne t'empêchera pas de marcher ?

— Oh ! que non !

— A la bonne heure... En route, alors !

Et c'est par ce coup d'essai que Gentillie obtint de pouvoir accompagner l'ombrageux Pintloon.

#### IV

Elle le suivit toute déguenillée, pieds nus, tremblant la fièvre, mettant à le servir, à deviner ses intentions un empressement qui ne se ralentissait pas ; ambitieuse de lui faire oublier le chien Dapper, qu'il regrettait et dont il ne parlait jamais, en ses fréquents accès d'humeur, sans tourner à l'avantage du quadrupède la comparaison entre celui-ci et Gentillie.

Elle lui épargnait les risques et les corvées ; pour qu'il ne s'exposât pas, c'était elle qui, en pays découvert, lui puisait de l'eau potable. Elle gueusait pour lui, d'étape en étape, ou allait même à la maraude.

Lorsqu'elle revenait les mains vides, après avoir essuyé les rebuffades, les

insultes, et même les brutalités des paysans, ou après des dé mêlés avec les garde-côtes et les gabelous que ses attitudes louches et vagabondes commençaient à intriguer, son amant exaspéré par les fringales, en proie à une colère blanche, la battait sans pitié. Il la jetait par terre, la daubait en plein visage.

Elle ne murmurait pas, ne détournait pas la tête, se laissait défigurer ; mais de grosses larmes coulaient de ses yeux fixés sur lui avec une tendresse à toute épreuve. Il l'aurait tuée qu'elle eût trouvé cette fin naturelle et, venant de ses mains bénies, enviable.

C'était son chien de garde. Pendant que l'Esprot dormait à la belle étoile ou dans une grange mal fermée ; elle faisait sentinelle mieux que ne l'eût fait Dapper. Elle en était arrivée à oublier son sexe. D'ailleurs, Pintloon ne lui témoignait pas plus d'attention qu'à une bête.

Ils vécurent des mois ainsi ; souvent séparés par les expéditions. Jamais elle ne songea à profiter de la bifurcation de leurs routes pour s'arracher à cette servitude ; au contraire, lui absent, elle se rongea l'âme, angoissée, haletante après son retour. Il la retrouvait douce, baissée, aimante, comme il l'avait quittée. Elle accourait et obéissait au moindre signal ; ne se plaignait jamais sous la charge ; souvent foulée et strapassée comme une bête de somme. A part lui, Pintloon finissait par se féliciter de cette acquisition.

Presque jamais il ne lui parlait ou s'il s'adressait à elle c'était pour la rabrouer.

Cependant, une nuit d'hiver, à Dunkerque, comme ils se retrouvaient après une expédition très lucrative où elle s'était particulièrement distinguée, et que Pintloon s'était payé le luxe d'un vrai lit dans une auberge à peu près habitable du port, en entendant sa vigilante complice claquer des dents et grelotter sur le carreau, il céda à un mouvement de pitié, et sans aucune idée de sensualité, il l'appela auprès de lui, sous les draps.

Respectueuse, un peu craintive, ne pouvant croire à une telle condescendance elle hésitait ; alors il la somma par un juron. Toujours grâce à sa belle humeur, il se fit qu'en la sentant près de lui, il commença par la taquiner, puis s'échauffant, la trouvant plus potelée qu'il ne le croyait, pour la première fois depuis leur vie commune, il la traita en femme, prodigalement ; et cette nuit, tant fut immense la félicité de Gentillie qu'elle eût voulu agoniser contre sa poitrine.

Le lendemain pourtant, il ne lui témoigna pas plus d'égards ; elle, par contre, loin de se montrer exigeante, fut plus prévenante et plus humble que jamais. Depuis ce rapprochement il la traitait à la fois en maîtresse et

en bête de somme. Les râclées finissaient par des caresses et, réciproquement, les étreintes amoureuses dégénéraient en effroyables tueries.

Mais pour mieux mériter les faveurs du mâle, elle endurait les mauvais traitements du bourreau. C'était à la fois son souffre-douleurs et son souffre-plaisirs.

Cependant, à Lampernisse, le grand Sander se représentait les formes désirables de la fugitive. Souvent il parlait de courtiser une autre paroissienne. Il n'aurait eu qu'à choisir. Il avait même commencé à exaucer les souhaits d'une belle soupirante. Mais le grand Jabikel continuait à s'arrêter à la porte de Gentillie. Alors Sander, mettant pied à terre, entra et s'entretenait de l'enfant perdue, avec la veuve Verjans, et n'avait plus le cœur à de nouvelles poursuites.

C'était le troisième été que l'Esprot et Gentillie passaient ensemble. Un soir que la lune éclairait l'étendue, un de ces soirs trop clairs, funestes aux travailleurs de l'ombre, Pintloon amolli par la tiédeur parfumée et chatouilleuse de l'atmosphère avait traité sa compagne avec une douceur plus continue que d'habitude. Peut-être son cœur allait-il enfin se fondre et payer autrement que d'amour matériel le dévouement de sa compagne? Tout à coup le contrebandier dressa l'oreille et murmura avec une certaine sollicitude : « Ne bouge plus!... Ils viennent! »

Gentillie n'eut que le temps de s'étendre sur le dos parmi les genévriers, comme elle faisait en ces moments d'alerte; tandis que son homme courait se blottir plus loin.

Mais on les avait vus! Pantelante, elle entendit des détonations; elle reconnut la voix brève et corsée du vieux fusil de Kriel, le bruit d'une planche qu'on déchire; puis d'autres coups de feu plus grêles, mais nombreux et répétés. Des lueurs blanches déchiraient la nuit bleue. Une balle siffla non loin de sa cachette, et Gentillie aperçut dans les rayons lunaires, Pintloon trébuchant comme un ivrogne et s'appuyant à un buisson pour recharger son arme.

— Foutu! murmura-t-il d'une voix rauque, en lui jetant un regard dont elle devait se rappeler la détresse mêlée de rage; et vaincu, il s'abattit dans les hoyats.

En le voyant tomber, les agresseurs, gendarmes et paysans, qui s'étaient tenus prudemment à distance, accoururent et l'empoignèrent à la fois. Le grand Sander, à la tête de quatre à cinq gars de Lampernisse, voulut l'achever à coups de sabots, comme on écrase une bête puante, mais Gen-

tillie se jeta devant lui, avec un cri atroce, et « Cierge de Neuvaïne » s'arrêta net, en se voilant la face, tant elle avait l'air d'un spectre.

A l'aube, on charroya Pintloon, tout blessé qu'il était, par les routes vicinales dans un de ces tombereaux où les toucheurs alignent les veaux menés au marché. Il s'agissait de le conduire à la prison de Bruges. On ne prit même pas le temps de panser sa blessure; épuisé par l'hémorragie il gisait sans connaissance au fond de cette caisse, sur un peu de paille et, malgré sa faiblesse, quoiqu'il n'eût pu seulement lever la main, les gendarmes l'avaient ligoté.

A la nouvelle de sa capture, les ruraux que son seul nom avait si longtemps terrorisés, s'ameutaient sur son passage. Aux étapes, les badauds payaient la goutte aux gendarmes pour pouvoir s'approcher du brigand. Grimpés sur les roues et l'échelette, ils se penchaient, riaient à présent de le voir si chétif, si piteux, si misérable, à la merci du premier venu. Ils s'enhardissaient à le pincer, à lui arracher un frison de cheveux et ses soubresauts de douleur les mettaient en joie, et ils se vengeaient par ces privautés de toute la chair de poule qu'il leur avait donnée.

A Lampernisse l'arrestation du pendard déchaîna une véritable kermesse. Des sarabandes se nouaient autour du tombereau d'infamie.

— *Wel! Wel!* C'était donc pour ce vilain moineau que Gentillie avait éconduit le crâne Sander Bischbosch dit « Cierge de Neuvaïne ».

Et le rimeur de l'endroit ajouta à la plainte composée sur les exploits du « Fléau de la Westflandre » un couplet de circonstance, dans lequel on associait Gentillie à la gloire du bandit : l'Esprot et son Esprote! Quelle honte! Quel opprobre!

Seul Sander Bischbosch ne jubilait plus.

Revenu de sa stupeur à la vue de sa misérable amante, faite comme une brûleuse de moissons, le bon Sander, incapable de haine et de rancune, avait voulu ramener Gentillie à la veuve Verjans, mais les gendarmes s'étaient interposés en exhibant un mandat d'arrestation lancé aussi contre elle; complice de son détestable amant.

— Oh! folle, folle Gentillie, comment en était-elle arrivée là? Instrument d'un homicide et d'un voleur, elle, la promise du riche Sander Bischbosch, qui se réjouissait de la doter de plus de bijoux et d'atours que n'en possèdent les madones les plus achalandées de la côte des Flandres.

Gentillie, les mains attachées sur le dos, marchait derrière la charrette, entre les gendarmes. Elle se renfermait dans un mutisme d'idiote, et, habituée aux coups, elle ne sentait même pas la crosse du soldat qui lui labourait de temps en temps les épaules. Elle ne tressaillait qu'en entendant le patient se plaindre et demander « à boire! »

Quand la sinistre cavalcade traversa Lampernisse, Sander Bischbosch alla se réfugier chez la vieille mère de Gentillie et ne se montra pas, comme si c'était à lui de rougir et d'avoir honte.

Et les honnêtes gens blâmèrent le pauvre garçon de s'être rendu en un tel moment, chez la mère d'une voleuse.

## V

Ce Sander fut encore plus déraisonnable en avançant à la veuve Verjans, complètement ruinée à présent, un peu du bel argent destiné à Gentillie, pour payer l'avocat de cette indigne espèce. Le défenseur plaida l'inconscience de sa cliente et réussit à la faire acquitter après trois mois de détention préventive.

Un matin, les gens de Lampernisse la virent rentrer au village ; jaune, maigre, les yeux cernés et creux. Et, à l'inexprimable scandale de toute la paroisse, elle portait sur les bras un petit diabolin crépu, noir comme un pruneau, aussi remuant qu'elle semblait énervée. La digne progéniture de Pintloon, rien que ça ! Absorbée dans la contemplation de son petit, elle ne parut même pas remarquer le hourvari que causait ce retour.

Elle ne témoigna aucune joie de son élargissement ; mais accompagna machinalement sa mère. Peut-être eût-elle préféré partager le sort de son homme, condamné aux travaux forcés pour le meurtre du lignard ?

Les caresses de la vieille Verjans qui sautait de joie malgré ses rhumatismes, dans la cour du Palais, après l'acquittement, avaient laissé Gentillie aussi indifférente que les corrections d'autrefois.

Volontairement elle se confine avec son bébé dans cette soupente d'où elle s'évada en une nuit néfaste. Ne la rencontrant jamais et les sachant sans ressources, les bonnes gens prétendent qu'elle vague la nuit et continue le métier de son abominable amant. Et la réprobation frappe peu à peu la veuve aussi bien que la fille.

Malgré les criaileries et les indignations « Cierge de Neuvaïne » le riche fermier du Dyck-Graaf continue de s'occuper de ces pauvres gens. Encore si ce n'était que par charité ; mais, croirait-on que, ensorcelé à son tour, il veuille encore du bien à cette fille-mère ! Et, ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est que la pécore continue de le rebuter.

Impatenté par sa froideur, le bonasse Sander se risqua à lui dire :

— Ah ! Gentillie, tu mériterais bien qu'on brisât cette mauvaise tête pour le mal que tu t'es fait à toi-même et à ceux qui t'aimaient !

— C'est vrai ! répond Gentillie. Mais si Dieu le voulait ainsi ?



Profitant de cette douceur encourageante, le brave Sander continue :

— Eh bien, si tu te repentais et essayais de redevenir brave et raisonnable, tout pourrait encore s'arranger... Oui, nous partirions, nous irions vivre ailleurs, loin des mauvaises âmes... Gentillie, reviens à toi, n'auras-tu pas une bonne parole?...

Mais elle, de hausser les épaules, de courir à son enfant, et d'embrasser ce fils de Pintloon avec une exaltation qui ne laisse plus aucun espoir au jeune fermier. Mordu de jalousie, il n'a pu retenir une exclamation de dégoût. C'est à l'Esprot que vont ces caresses!

Malheureux « Cierge de Neuvaïne » ! Il est temps qu'il sorte. Elle lui arracherait les yeux!

Quelques mois après, la vieille mourut de chagrin. Il fallut vendre la bicoque, le lopin de terre et les instruments de labour. Les hypothèques liquidées, il ne resta plus à Gentillie que quelques écus.

Sans avoir rien communiqué de ses intentions, la vente consommée, elle quitta furtivement le pays, comme elle y était rentrée, le poupon sur les bras, ne daignant pas même se retourner pour voir une dernière fois le chaume sous lequel elle avait dormi tant de nuits heureuse et où sa mère venait de fermer les yeux pour de bon.

Elle s'en alla demeurer à la ville, aux environs de la prison où était enfermé Kriel Pintloon.

Elle n'apercevait que les hautes fenêtres étroites comme des meurtrières et obstruées d'épais barreaux, trouant de leurs lignes noires la maussade muraille de briques sales.

Lorsqu'elle s'éternisait sur le trottoir, le nez levé, essayant de flairer derrière laquelle de ces fenêtres se morfondait son maître, les sentinelles, dont elle contrariait la promenade de long en large, la repoussaient brutalement et répondaient par des charges à ses informations suppliantes.

Pourtant une recrue, plus compatissante que les autres soldats du poste, apprit à la pauvre que Pintloon avait été transféré de la prison cellulaire dans une maison de force au cœur du pays, d'où il ne sortirait probablement que vêtu de bois de sapin et les pieds en avant.

Sa résignation imprévue à cette nouvelle ne fut pas la chose la moins déconcertante de la vie de l'Esprote.

Peut-être n'y croyait-elle pas?

Quelle que fût son impression, elle continua de vaguer aux environs de la première prison de Pintloon sans songer un instant à émigrer à sa suite.

Son bâtard grandissait, et, pour le nourrir et l'élever, ses derniers écus mangés, elle chercha du travail.

A présent elle s'employait à rendre des services aux soldats du poste, aux geôliers, aux buralistes. Elle faisait les commissions, fourbissait les armes, astiquait les buffleteries ou rangeait le ménage des guichetiers célibataires.

Elle finit par faire partie du grand édifice morose et désolé.

Elle éprouvait une sorte de tendresse respectueuse pour les gendarmes qui avaient blessé et capturé son homme. Sentiment de grossière admiration pour la force armée et victorieuse. Les jours de fête, lorsqu'elle voyait les pandores en grande tenue, luisants, bien peignés, la peau rose, moustaches cirées, le colback irréprochablement brossé, le baudrier blanchi à la craie, elle les dévorait des yeux, fière d'avoir collaboré à ce gala. On aurait dit qu'elle essayait de se concilier ces soldats tout puissants en faveur de son fils, à l'exemple des pauvres dévots qui s'approvisionnent d'indulgences pour les jours de tentation.

Mais lorsqu'elle les voyait certains soirs, au retour des expéditions, poudreux et couverts de sueur, l'air implacable, sabre au clair, cavalcadant aux côtés des paniers à salade, et que leurs hautes silhouettes s'engouffraient deux par deux, sous le portail béant et noir, et que les battues de leurs chevaux résonnaient dans le préau derrière les murailles, elle gagnait peur, appelait le polisson qui jouait dans la rue, fermait sa porte à double tour et pressait le gamin contre elle avec une sollicitude et des angoisses de poule qui tremble pour son poussin.

D'autres fois aussi lorsque, se prenant de dispute avec les fils de Gentillie, les méchants gamins, pour le réduire *a quia* lui jettent à la face ce sobriquet déshonorant : « Fils d'assassin ! Fils de voleur ! Fils de l'Esprot ! » la bougresse fonce comme une lionne sur la bande agressive, dégage, en distribuant force taloches dans le tas, le gamin écrasé par le nombre, et ne rentre que lorsqu'elle les a mis en fuite à coups de pierre.

## VI

Des années se passent encore. Le fils de Pintloon devient un grand garçon, bien découpé, de figure éveillée, mais de mine réfractaire comme celle de son auteur.

Choyé, gâté par sa mère, il a contracté des habitudes de paresse et de débauche, boudant les métiers réguliers, et rêvant des bamboches et des escapades.

Les soucis et les tracas de la mère redoublent.

Et chez l'Esprote se produit ce sentiment bizarre : plus le garçon prend

la taille, les habitudes du corps et la physionomie du condamné, plus Gentillie se désintéresse du souvenir de son terrible amant.

Son amour maternel se double d'une tendresse plus exaspérée moins quiète. Insensiblement Gentillie confond le jeune gars, rôdeur de carrefours et batteur de pavé, le voyou précoce et impudent, avec le hardi malfaiteur d'autrefois.

Maintenant lorsque devant elle on fait allusion au prisonnier, la rude travailleuse regarde son interlocuteur d'un air hébété comme si elle ne savait pas ce qu'il veut dire et elle continue sa besogne.

Une pièce administrative tombe chez elle, par la poste, et l'avertit officiellement du décès du contrebandier. Pas plus de larmes qu'à la mort de sa mère. Elle regarde son sacrifiant de fils à l'air rogue et effronté, comme pour dire que ce trépas lui est égal à présent.

Dans sa maladive faiblesse pour le gamin, elle ne sait quoi inventer pour le retenir auprès d'elle.

Elle n'a rien à lui refuser, se prive, se saigne pour lui, travaille nuit et jour, nettoie, « fait des quartiers », ravaude, repasse; tout cela pour qu'il puisse aller boire, fumer dans les bouis-bouis et jouer au bouchon avec les bonneteurs et les jolis efflanqués de sa trempe. Elle le veut aussi, propre, bien coiffé et bien chaussé.

Elle entretient leur petit ménage comme un nid d'amoureux; et toute vieille, fourbue, ratatinée, courbatue, sa belle fleur de santé et de femme, flétrie par les privations, les brutales aventures et les quotidiennes dégelées, elle redevient coquette, soigne sa mise, se nippe, s'attiffe, comme s'il s'agissait pour elle, d'épouser le gros « Cierge de Neuvaïne ».

Et tous ces frais de coquetterie, et toutes ces attentions séduisantes, pour le jeune Esprot. Ah! n'est-ce pas ainsi qu'elle se représentait Pintloon, le contrebandier, durant ses veilles mal-conseillères à Lampernisse, dans les ténèbres de sa mansarde!

Lassé par ces chatteries, et ces caresses, et ces baisers importuns, le jeune drôle ne se gêne pas pour la repousser durement; et comme elle insiste, peu à peu, lui aussi prend l'habitude de la battre.

La première fois que le vaurien s'oublia à ce point, la pauvre femme se mit à rire : à présent la ressemblance avec le passé devient complète! L'autre Pintloon n'avait-il pas commencé ainsi!

Le gamin prit goût à l'exercice. Rentrat-il ivre, après une perte au jeu, il passait son déboire et sa colère sur le dos de la pauvre femme. Et la résignation presque extatique de ce misérable corps, renversé et immobile, la prière de ces yeux, l'imploration sans rancune et même sans impatience de

cette bouche qu'il achevait d'édenter, ne faisait que le mettre hors de ses gonds.

Cependant le jeune coq tirait sur ses seize ans. Il prenait goût à des jeux de plus de conséquence, le poil lui venait aux lèvres, et les polissonneries entre mauvais capons, manquant de montant, il commençait à pincer les petites gaupes du quartier.

Un samedi Gentillie, rentrant exténuée d'un terrible nettoyage dans une maison de la rue passante sur laquelle débouchait leur impasse, oubliant les ampoules saignantes à ses pieds, et ses bras ouverts par les corrodantes lessives à l'eau de javelle, heureuse de rapporter un peu plus d'argent à son *fiston* et maître, elle surprit le gaillard, vautré sur son propre lit, avec une trieuse de café du voisinage.

Alors, emportée par la colère, aiguillonnée par une monstrueuse jalousie, son instinct maternel s'étant détraqué et, devenant une véritable appétence d'amoureuse, elle se jeta entre eux, au grand ébahissement des polissons.

Perversi comme il l'était, le jeune Pintloon n'eut pas de peine à comprendre cette anomalie. La fureur de la pauvre femme était si risible, sa triste mine si falote, que ce devint un amusement pour le jeune drôle de provoquer des scènes de jalousie entre les petites coureuses des ruelles environnantes et la pitoyable Gentillie.

Les guenuches s'en amusaient aussi comme des petites folles, et se prêtaient volontiers aux inventions scabreuses de leur galant.

Une fois les cyniques questionnaires attachèrent la vieille au pied du lit, et, débraillés et dépoitraillés, se livrèrent, sous ses yeux, aux ébats les plus lestes.

La maniaque poussait des petits aboiements plaintifs de jeune chien à l'attache; et les méchants gamins pouffaient tellement que leurs déduits devenaient un simple simulacre.

Ingénieux, de jour en jour ils raffinèrent leurs persécutions.

Mais un soir qu'ils l'avaient taquinée plus que de coutume, le gars revenant d'une partie de garouage, trouva la folle toute pelotonnée, comme une boule. Il la secoua avec sa douceur habituelle: « Hé! la vieille rosse! »

Elle ne bougeait plus; elle enfonçait sa tête grise dans un paquet de guenilles; frusques roussies par le contrebandier ou défroques usées et tachées par l'enfant.

Ces hardes étaient trempées de larmes attiédies de baisers; et Gentillie avait fini par y noyer tout doucement, son dernier souffle.

GEORGES EEKHOUD.

## VERS (1)

### I

*Celui qui n'a pas tout mon cœur  
Ne saura rien de ma pensée ;  
L'âme qui n'est pas la sœur,  
La sœur jumelle de mon âme,  
N'entendra rien à ma douleur.*

*Ma vie en deuil, comme une femme  
Qui pleure longtemps, s'est lassée,  
Et mon âme discrète et pâle  
N'est plus qu'une chapelle close  
En un cimetière oublié.  
Nul genou sur la blanche dalle  
Depuis longtemps ne s'est plié,  
Et c'est, à l'heure où toute chose  
Se transpose, un peu de mystère  
Dans la chapelle solitaire,  
Une musique liturgique  
Si profonde et si vespérale  
Et si lointaine de la terre,  
Une musique qui s'exhale  
En l'âme close d'un cantique ;  
Des voix de filles inconnues  
Et de simples congréganistes ;  
Des voix on ne sait d'où venues,  
Mais si pénétrantes ! si tristes !...*

*Et l'orgue un peu les accompagne...  
Et c'est le soir dans la campagne...*

---

(1) Extrait de *Mon cœur pleure d'autrefois...*, recueil de vers sous presse.

II

HALLALI !

*Hallali ! Hallali ! Je suis le cor qui pleure,  
Attristant l'horizon du soir ;  
Qui se lamente et peine l'heure  
D'inconsolable désespoir.*

*Hallali ! Hallali ! Mon âme sur la tour  
Corne solitude et détresse ;  
Oh ! que me vienne un peu d'amour  
Pour ensevelir ma tristesse...*

*Hallali ! Hallali ! Les blanches châtelaines  
Ont quitté le triste manoir ;  
Hallali ! Holà ! vers les plaines,  
Mon cor pleureur, et vers le soir...*

*Hallali ! Je suis seul dans le soir de mes jours ;  
Pleurez mon pauvre cor sonore.  
Holà ! Quelqu'un des alentours,  
Oyez mon cor qui vous implore...*

*Hallali ! Hallali ! Oyez le cor qui pleure,  
Attristant l'horizon du soir ;  
Qui se lamente et peine l'heure  
D'inconsolable désespoir.*

III

MAISON D'AMOUR

*C'est dans la ville d'espérance,  
Endormie au loin des remords,  
Comme au fond d'un jardin d'automne,  
C'est dans l'oubli de la souffrance*

*Et du passé qui me pardonne  
Comme on est pardonné des morts,  
A l'ombre d'un peu de mystère,  
Et plus seule et plus solitaire  
Parmi sa grille à jamais close  
Pour ceux qui viennent de la terre,  
C'est la maison de toute chose,  
La mystique maison d'amour.  
Et parfois, quand se meurt le jour,  
De ses fenêtres demi-closes,  
Des romances douces et graves  
Et si célestement suaves  
Qu'on a peur de tant de langueur,  
Tombent parmi ces pâles roses,  
Sur des souffrances inécloses...  
Et l'on sait que c'est le bonheur  
De deux mains à jamais fidèles  
Aux promesses inoubliées,  
Deux âmes à jamais liées  
Pour des caresses éternelles.*

GRÉGOIRE LE ROY.

---

## SOIRS TRISTES

AU SOUVENIR DE MAX WALLER.

### FLEURS DE GEL



Dans le calme de ce soir, voici que d'étranges fleurs d'hiver viennent de grandir soudain aux vitres de la fenêtre, et la lune bleue les illumine silencieusement, les étranges fleurs de gel qui miroitent, pareilles à des fougères de diamant. En dessins merveilleux se sont déployés des feuillages de féerie, et l'élégance fantasque des ramilles délicates et des palmes claires, fait, en la pure blancheur du givre qui voile la fenêtre, des joailleries contournées en élancements subtils, d'arborescentes complications de cristaux radieux qui

étincellent, des végétations chimériques qui scintillent pensivement sous la lune, comme une forêt de neige où trembleraient les étoiles... Et rien ne bouge, rien ne bruit dans le calme insolite de ce soir glacé.

De nuit, de froid, ma chambre se remplit, comme un sépulcre, et vers ma tristesse glisse la caresse morne de la lune, sa lumière inquiétante et bizarre, qui semble faite pour éclairer seulement de fuyants fantômes parmi des choses mortes. Mélancolique et splendide, elle me charme d'émotion singulière, la lente procession rêveuse des rayons bleus à travers le blanc mystère de ces capricieuses et brillantes fleurs de gel.

### A UNE QUI EST AU LOIN

*Ich weiss nicht warum so traurig bin.*

H. HEINE.

Ce serait délicieux, — par un soir comme celui-ci, de spleen, de mélancolie trouble et d'ennui, alors qu'au dehors la pluie tourbillonne dans l'ombre épaisse, que la course furieuse des nuées passe sur la lune étrangement livide et que le vent secoue les réverbères miroitant sur la boue, alors qu'en ma chambre close, la lumière douce de la lanterne japonaise éclaire tous mes bibelots chéris, conteurs de passé, mais qui ne me disent rien ce soir, rien que tristesse, — quand, en la quiétude en mon bonheur trop certain de brusques envies de sanglots m'étouffent, sans motif! — délicieux éperdûment, de *la* voir entrer soudain dans ma chambre trop silencieuse, après un bref coup de sonnette qui aurait étonné ma lassitude chagrine. Des portes qu'on ouvrirait, des pas furtifs dans l'escalier... Et *Elle* arriverait toute transie et mouillée, la voilette humide, un peu essouffée, les joues rouges et fermes à cause de la tempête. Invraisemblable, mais de suite reconnue, Celle qui est au loin, et quelles ivresses et quels chuchotants murmures de souvenir d'amours anciennes! Et, avec ses bons regards joyeux, elle ôterait lentement son manteau, et assise près du feu, se pencherait sur moi, couché à ses genoux, réchauffant avec des mains et des caresses folles, ses petits pieds glacés, ses petits pieds d'autrefois. Et pourraient recommencer les ferventes processions de baisers, dévotes à de chers reposoirs! Mieux encore la regarder, la regarder sans rien dire, dans la chambre silencieuse, pour ne pas trop vite dissiper le charme mystérieux de cette chimérique arrivée... Oui, ce serait délicieux, délicieux plus qu'un rêve...

Mais on n'entend rien que les gémissements sinistres des rafales,



la lamentation du feu et la pluie qui pleure dans le noir, les choses sont muettes et tristes, et c'est insensé de l'espérer : elle ne vient pas, elle ne viendra pas, car rien d'inattendu, hélas! n'arrive...

## PAR LA PLUIE

*Pour un cœur qui s'ennuie  
O le chant de la pluie...*

PAUL VERLAINE.

De ma chambre devenue sombre et doucement parfumée de l'agonie de quelques fleurs, je regarde la tempête qui ravage la campagne, la campagne pâlement verte et grise au loin, les arbres suppliants sous l'averse, les feuilles jaunies qui tourbillonnent, les chemins luisants comme des rivières, et les passants rapides et piteux sous cette grande colère du ciel. A l'horizon quelques cheminées, noyées de brume, au dessus des toits rouges. Et je m'attarde à écouter les grondements sauvages et les longues plaintes mornes du vent, la chanson monotone de la pluie qui fouette les vitres, pleure et ruisselle au long des murs, la désolée, pleine de si tristes voix, de murmures obscurs qui se lamentent, doucement berceuse et évocatrice de souvenirs...

— Le soir tombe, et voici que commencent, par la capitale en fête, les illuminations joyeuses. De tous côtés, vers le bruit et la lumière, accourt le peuple, avec son enfantine gaieté curieuse. C'est, en les rues, un bavardant grouillis de populace turbulente. En l'obscurité croissante, s'allument les lampions multicolores; des cordons de gaz courent le long des facades; les étalages des magasins resplendent; aux réverbères triomphants enguirlandés de feu, s'accrochent des grappes de lumières; jusqu'aux lointaines extrémités de l'avenue, étincelle et flamboie une longue traînée de flammes. — Et il pleut, une pluie impitoyable et fine, il pleut sur l'embrasement du boulevard, sur les rires de la multitude... Tout en haut, au dessus des passants, se balancent des lanternes japonaises vertes et rouges, comme de petits ballons bizarres, qui rendent très haut et très profond le ciel noir d'où l'ondée dégouline. D'un balcon, j'apercevais un très curieux fleuve de parapluies, tous pareils, régulièrement emboîtés, un fleuve partagé en deux courants opposés et sur les vagues étranges duquel se jouait singulièrement la lumière mouillée. Dessous se devinait une humanité heureuse et piétinante, des conversations et des rires dont le murmure confus se mêlait au crépitement de la pluie... Mais les lampions

un à un submergés, agonisèrent ; le vent âpre réduisit à une pâle ligne bleue les files de gaz ; et les réverbères, dépouillés de leur splendeur, scintillèrent désespérément. Sous les parapluies, les rires aussi s'éteignirent et lentement la plèbe désappointée se dispersa ; dans l'ombre accrue le boulevard redevint silencieux et désert. Seules, dans le ciel noir, quelques pâles lanternes japonaises chancelaient. .

En mon âme où les bruits de fête ont pour toujours cessé, dans la nuit, sous la pluie, survivent quelques illusions bizarres, flottant haut et éclairant à peine, chancelantes et toujours près de s'éteindre, sous la pluie...

— A Londres, vers midi, sur un petit bateau à vapeur filant sur la Tamise. Les tours frêles de Westminster s'effacent derrière nous. Un pont, deux ponts, d'autres, tous superbes et couverts de monde : passants pressés, cabs, omnibus, tout l'affairement de la grande cité commerciale entrevu sur ces ponts gigantesques, dans le brouillard... Puis, plus rien : les quais paraissent morts. Sur le bateau, personne ; seuls, près de la machine pour avoir moins froid, la pluie nous pénètre et nous glace. Mais c'est un charme imprévu et doux que de regarder, en cette clarté jaune du crépuscule, la Tamise, avec son allure inquiétante de fleuve mauvais, ses eaux noires, tourbillonnant sans bruit, entraînant des bouts d'épaves vagues, comme un égout formidable. Des deux côtés, des magasins immenses : bâtisses à multiples étages aux fenêtres sombres sans croisées, comme des yeux crevés, avec une complication bizarre de chèvres, de poulies et de câbles. Et l'on suppose en ces entrepôts une plèbe innombrable et fourmillante peinant sans relâche pour les exigences de la Ville monstrueuse. — Par instants un autre bateau nous croise, siffle, passe vite et s'efface dans la buée grise... Pas d'autre bruit que le clapotis ronflant de notre marche et parfois la voix grêle d'un gamin qui crie en mélopée : stop ! — On va, on va toujours sur l'égout démesuré et les paysages s'élargissent. Les rives s'éloignent et entre les maisons plus rares, derrière les cheminées des manufactures et les murs noirs des docks, on aperçoit des végétations inouïes de mâts, de vergues et de cordages, des milliers de gréments dont les lignes élégantes et sveltes se silhouettent capricieusement sur le ciel gris : une forêt fantôme aux aspects cruels et charmants. — Un grand bateau plat, noir et lourd, passe, silencieusement mené par deux hommes. Et cela a l'air d'être du songe terrible, comme si les deux funèbres nautonniers conduisaient sous ces toiles de deuil, de secrets forfaits et des cadavres... Le fleuve devient plus large encore. Comme la mer. De très lointains navires semblent des oiseaux perdus dans

le brouillard humide. D'impossibles marines s'entrevoient et se dissipent; des apparences impossibles et fantasques se rêvent dans le gris du ciel et de l'eau, infiniment doux, mystérieux et mélancolique. Et à mesure que la course s'achève, on se sent plus faible, plus imperceptible et plus triste en cette immensité grise.

Tristement, glisse en un rêve gris, le vaisseau de ma vie, vers une fin incertaine, sous la pluie...

### LA PLAINTÉ DU FEU

... Et l'on croirait entendre, tout près, le chuchotement fastidieux d'un vieillard.

— Que ces roses étaient fraîches et belles!...

IWAN TOURGUENEFF. *Poèmes en prose.*

C'est l'hiver et je suis seul. Au dehors le vent et la pluie, les rafales colères dans l'ombre, l'horreur de l'obscurité humide et convulsée. Dans l'âtre, les flammes sautillent allègrement, danse jaune aux reflets de sang, danse rouge aux reflets d'or, qui se calme, et s'irrite, et s'apaise encore, toujours imprévue, changeante. Le vent dans la cheminée se lamente : triste chanson de gémissements étouffés, de pleurs et de plaintes de pauvre être faible abandonné, longues supplications craintives monotone ment chuchotées comme pour adoucir des fureurs, étranges cris doux de désespoir, balbutiantes et sifflantes mélancolies, paroles incohérentes et vagues, de si loin venues, et si vite, et si confuses!... On perçoit seulement leur mystérieux accent d'angoisse incertaine; et vous induit en une trouble terreur, la musique plaintive et énigmatiquement menaçante de ces rumeurs souffreteuses; sous les rêveries noires, le front se penche tandis que le feu chante, que s'éploie en la cheminée sa chanson où bourdonnent des voix, de chères voix qu'on n'entend plus, jamais plus...

Songer, en écoutant l'indistinct murmure du feu qui se lamente et laisser venir les mornes souvenirs qui tourbillonnent dans la nuit!... Plus d'une fois déjà il fallut, dans la prostration d'un effrayant malheur et sanglotant dans des habits de deuil, suivre le convoi d'aimés qui s'en furent vers le repos auguste de la mort et chaque fois ce fut un déchirement atroce, comme l'arrachement de quelque chose de vous-même qu'on jetait à la terre

impassible... Combien chaque jour qui passe, plus cruel, nous entame et nous dévore!...

Penser, tandis que le feu se lamente, penser à toutes les illusions qui ont saigné le long de la route parcourue, aux belles fleurs d'enfance insoucieuse qui riaient au soleil, dans la fraîcheur des impressions premières, aux escapades d'écoliers espiègles, aux gaies vacances, aux compagnons d'alors si joyeux et si confiants!... Où sont-ils maintenant?... Perdus dans la vie, comme dans l'Océan immense, et si loin, que c'est folie espérer les revoir, irréparablement perdus...

Penser aux jeunes enthousiasmes, aux jeunes colères, aux jeunes convictions, aux sauvages ardeurs de chevalier et d'apôtre, aux ambitions naïves et démesurées des vingt ans : où sont-elles maintenant?... Belles toujours, séduisantes et charmeresses, mais pour d'autres à présent, car la Foi ne revient plus, hélas! aux âmes qu'elle a quittées!...

Penser encore, penser aux amitiés précieuses, à ceux dont la main loyale et dévouée vous soutint aux jours amers, à ceux que pendant des ans vous avez vus tous les jours, qui ont su tous les secrets de votre cœur et les projets audacieux de votre esprit, tous ceux dont la vie fut une partie de la vôtre, où sont-ils maintenant?... Perdus dans la vie comme dans l'Océan immense, mais tous si loin, si loin qu'ils ne vous entendent plus quand vous les appelez!... Et à quoi bon d'ailleurs les appeler! Ce serait folie que d'espérer les retrouver une heure, tels que jadis!...

Penser à celles qui vous aimèrent, à celles que vous avez aimées, depuis les tremblantes tendresses d'adolescent jusqu'aux dépravations où vous fit choir un désir d'inattendu! Oh! ces serments et ces bonheurs, et ces amours qui devaient durer toujours! Elles s'en sont allées, aux courants de la vie... Où sont-elles maintenant, celles qui furent miennes?... Que je les sais irréparablement perdues, plus irréparablement dans la vie que dans la mort, car les rencontrer encore, et vouloir recommencer le passé, ne serait-ce point flétrir à jamais le souvenir indécis et charmant et le regret vague que j'en conserve précieusement... où sont-elles, les aimées?

Tandis que le feu se lamente et que sa musique plaintive évoque les mornes souvenirs tourbillonnant dans la nuit, on s'étonne d'avoir pu mourir ainsi tant de fois un peu, d'avoir supporté une si continuelle agonie... Va-t-elle se prolonger encore? Oh! qu'il serait bon, puisqu'il nous est interdit d'arrêter la Chimère, qu'il serait bon et bienvenu le définitif oubli, loin de tous ces regrets qui pleurent... Conseillère de néant, la monotone chanson du feu s'explore en la cheminée...

JULES DESTRIÉE.

## AMEN <sup>(1)</sup>

*Mon âme en est triste à la fin;  
Elle est triste enfin d'être lasse,  
Elle est lasse enfin d'être en vain,  
Elle est triste et lasse à la fin,  
Et j'attends vos mains sur ma face.*

*J'attends vos doigts purs sur ma face;  
Pareils à des anges de glace,  
J'attends qu'ils m'apportent l'anneau,  
J'attends leur fraîcheur sur ma face,  
Comme un trésor au fond de l'eau.*

*Et j'attends enfin leurs remèdes;  
Pour ne pas mourir au soleil.  
Mourir sans espoir au soleil!  
J'attends qu'ils lavent mes yeux tièdes  
Où tant de pauvres ont sommeil;*

*Où tant de cygnes sur la mer,  
De cygnes errants sur la mer,  
Tendent en vain leurs cols moroses;  
Où le long des jardins d'hiver  
Des malades cueillent des roses.*

*J'attends vos doigts purs sur ma face,  
Pareils à des anges de glace.  
J'attends qu'ils mouillent mes regards.  
L'herbe morte de mes regards  
Où tant d'agneaux las sont épars.*

MAURICE MAETERLINCK.

---

(1) Extrait des *Serres chaudes*, volume sous presse.

# GRISAILLES

A MADemoiselle LOUISE D'ANs.

*Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées  
D'où l'on tourne le dos à la vie.*

STÉPHANE MALLARMÉ.

## VOCATION



Quelques brèves paroles échangées — comme pour se prouver à soi-même son existence — chacun, cédant à un besoin de silence, s'est laissé aller à sa rêverie.

C'est dimanche.

L'aïeul enfoui dans un fauteuil, les mains longues et amaigries rejointes, regarde dans le vague, de ses yeux fatigués et malades, avec un air de souffrance résignée et, de temps en temps, se soulève un peu pour respirer plus librement.

L'aïeule en sa bergère, près de la fenêtre, sommeille. Par habitude, étonnés de repos, ses doigts travaillent à une invisible broderie. Les ailes blanches de son béguin s'agitent doucement.

Près d'elle, les deux lévriers aux formes fines et longues reposent, la tête allongée entre les pattes, mystérieux comme des sphinx dans le soir pourpre qui commence à effacer les choses.

Debout à une croisée, la jeune fille. Immobile, elle regarde les nuages passer comme un fleuve de flammes dans l'azur, les nuages légers aux formes chimériques, aux changeantes moires, aux fuyants et indéterminés contours; le soleil qui disparaît à l'horizon dans un éclaboussement vermeil; la petite église dont le clocher coupe le ciel et où sonnent les cloches, mais si lointaines qu'on les croirait là-bas sanglotant la mort du jour, et tout autour, les toits de chaume et le blanc cru des murs de fermes.

Elle regarde : et tout au loin, des hameaux perdus dans des creux de montagnes, des champs de labour, des forêts dépouillées de verdure et des arbres aux innombrables ramures noires. Elle regarde, et ses grands yeux bleu sombre s'agrandissent encore, étonnés et tristes de refléter ce paysage désert.

D'une suprême et virginale élégance dans sa robe tombant en plis droits, aux manches bouffantes — ses cheveux cendrés relevés en torsade, piqués

d'un peigne en écaille couleur d'ambre — elle semble avoir conservé la grâce frêle de l'enfance dans le développement de l'adolescence.

On dirait que, brusquement, la sève puissante qui fait éclore la fleur de la jeunesse s'est arrêtée, et que les formes, au lieu de s'épanouir se sont comprimées et sont restées grêles, mais empreintes de quelle noblesse native!

Une mélancolie vague, en elle imprégnée, peu à peu se répand. Elle reste là, à la fenêtre où meurt la lumière, attirée par le charme du crépuscule, l'effacement complet des choses, l'assoupissement des bruits.

Mais grinçante, d'un bruit aigu, métallique et cruel et se terminant comme une fêlure, implacable, l'horloge sonne l'heure, lentement.

Elle tressaille ; en un bond se relèvent les lévriers qui aboient lugubrement et se tiennent en arrêt, comme pour protéger leur maîtresse d'un ennemi invisible qui la menace dans l'ombre.

Elle a pour eux une caresse fiévreuse de sa main tremblante.

..

Quelques lueurs de sang s'allongent encore à l'horizon, et dans la chambre aux grands carreaux d'or, enténébrée, on n'aperçoit plus que des ombres.

Heure exquise où l'on revoit dans un crépuscule de souvenir tout ce qu'on a aimé, où tout le passé avec ses héros et ses martyrs, ses bouleversements et ses splendeurs se dresse sublime dans une apothéose, où l'on se sent plongé dans une bienheureuse torpeur, où l'on perd la conscience de soi-même, où l'on se sent vivre dans les choses, où l'on rêve.

Mais elle est lasse de ses pensées, et pour échapper aux hantises qui maintenant l'obsèdent, elle s'assied au clavier dont le bois noir et les touches blanches luisent vaguement dans l'obscurité.

C'est d'abord, radieux et serein, le chant du printemps, l'aurore de la vie, les fleurs qui vont éclore, le ciel bleu et rose plein de gazouillements d'oiseaux, l'éveil du jour. Mais brusquement s'interrompt la phrase joyeuse, l'espoir a fui, c'est en elle l'angoisse poignante d'une grande douleur, d'un avenir insondable qu'elle ne remplira jamais, d'un infini désespoir où elle sombre avec tous les aimés. Elle ne sait quel malheur immine, et elle sanglotte.

Grinçante, d'un bruit aigu, métallique et cruel, se terminant par une fêlure, implacable, l'horloge a sonné.

Pourquoi elle tressaille? C'est une sombre mélancolie en elle tout à coup apparue, il y a longtemps, étouffant l'essor de sa jeunesse, une mélancolie

inexpliquée. Laissés tous les jeux, les ris, les plaisirs; devenu grave son pur visage, tandis que, dans ses yeux de sibylle, un mystère grandissait.

Dans les ténèbres de l'avenir, elle a vu les hontes et les turpitudes, la chute de toute noblesse, de toute grandeur, de toute bonté dans l'abîme de stupéfiantes abjections. Elle a vu périr les voyageurs partis joyeux vers des régions d'espérance, elle a vu les lutttes et les défaites, elle a entendu les râles lugubres, les appels désespérés.

L'ange a fermé ses ailes blanches, fatigué des vols.

Et lorsqu'elle voit ses frères, les cygnes blancs du ciel, voguant sur un lac d'or aux rivages d'azur, c'est l'horloge grinçante et cruelle qui sonne le glas de ses rêves, pour la rappeler à la vie pénible.

Et, tandis que dorment les vieillards, le sourire aux lèvres à la vision d'un idéal lointain, elle a cessé d'égrener les notes tristes du clavier. Elle pleure. Les deux lévriers près d'elle assis, veillent, les yeux brillants comme des taches de phosphore.

Elle sent grandir en elle le désir d'être seule, toujours seule, la paix inaltérable et profonde du cloître l'envahir.

## MATIN

Par la grande allée de bas tilleuls, toute couverte de mousse, entourée de cierge, une dernière fois, elle est passée dans le brouillard matinal et l'apaisement de la campagne. Elle est passée dans le cercueil bleu porté par des jeunes filles vêtues de mousseline. La cloche de la petite église sonnait lentement le glas. Elle est passée suivie de quelques paysans dont les yeux ont la mélancolie reflétée des larges horizons où ils vivent, marchant lourdement, cariatides de cette tristesse épandue dans les grands paysages profonds et calmes. Ils allaient la tête baissée, leurs rudes figures attendries, pensant à leur frêle maîtresse qui s'en était allée au paradis bleu parmi des dames blanches de leurs légendes.

Une tristesse grise flottait dans l'air, bien que le printemps fleurît déjà les prairies et que des pétales blancs tombassent en tournoyant sur la funéraire théorie.

## DIMANCHE

C'est dimanche et c'est vèpres; la campagne est déserte au loin, tout semble être à la garde de Dieu.

Rien d'aigu dans les couleurs, tout s'est atténué jusqu'à l'azur qui est



pâle comme une fumée d'encens. Seul, le frisselis des feuilles qui fuient, et les molleses de parfums vagues.

Les yeux un peu ternes et mi-fermés, la bouche entr'ouverte, une volupté souvenue, tu rêves, le livre aux pages écornées tombé de ta main lasse où bleussent les veines.

Les choses aussi, rêvent. Il est des moments où reviennent toutes les tristesses et les désespoirs, où l'on regarde au dedans de soi-même, où l'on se sent mourir...

La flamme de tes prunelles, au lieu d'irradier, se concentre en un feu sombre, et si lamentable est ton regard.....

Pourquoi si triste, l'âme, en cette chair radieuse?

Dans la plaine quelque paysan passe, la tête baissée, comme écrasé sous l'immensité de cette solitude, sa silhouette fuyante s'efface dans le lointain...

Tout semble être à la garde de Dieu, la campagne est déserte au loin ; c'est dimanche et c'est vèpres.

### FRISSON

« Ferme la croisée, mes yeux sont las de soleil, et qu'aux vitres se collent les buées pour que le présent n'arrive pas jusqu'à moi ».

Un long silence dans la chambre calme.

« La très vieille pendule dédorée sonne à rebours et irrégulièrement les heures, et il me semble qu'autour de moi, tout se fond, se transforme, que je remonte et me perds dans le passé ».

Dans le foyer le grillon chante sa monotone chanson.

« Laisse la glace où se sont mirées les générations se couvrir d'un brouillard, pour que les choses y reflétées ne soient plus que vagues, et si vagues qu'on les reconnaisse à peine, et qu'aussi sur les portraits s'accumulent la poussière et les toiles d'araignées ».

Je veux que tout soit adouci à mes yeux, car je suis faible et je suis las.  
Laisse-moi rêver, toujours rêver.

### SILENCE

« Ne parle pas, et si le silence te pèse trop, parle bas, ou chante en sourdine quelque vieille ballade, mais encore si bas que je l'entende à peine.

Prends garde de troubler le rêve des choses ».

Le soleil a fondu la mousseline de vapeurs blanches qui adoucissaient son éclat, un fleuve d'or inonde la chambre.

« Ne laisse pas pénétrer jusqu'à moi ces rayons, ne comprends-tu pas qu'il y a une morte dans mon âme ».

Elle est blonde en ses habits anciens, et son visage a le charme des portraits de reines pieuses que j'ai contemplés dans mon enfance.

Son regard est si triste et si pensif ; on croirait qu'un rayon de lune s'est fixé dans ses yeux.

« Que rien ne trouble le silence, harmonie des choses ; j'ai peur d'éveiller en mon cœur, la morte du souvenir ».

Je veux rêver, rêver toujours.

### CALME

Le brouillard est intense au dehors, vois : notre petite demeure, perdue dans cette campagne déserte et froide, nous semblera plus isolée encore.

Ainsi plus rien du monde haï n'interrompra le calme de cette chambre dont les tapisseries sont depuis si longtemps fanées.

Moi seul verrai la flamme étrange de tes yeux mystérieux comme un paysage lunaire.

Nous vivrons parmi nos livres, nos gravures, nos meubles.

Nous parlerons de vieilles choses, d'amis anciens, de parents morts.

Ainsi du moins ne nous sentirons-nous plus mourir à chaque heure.

Sur tes genoux, ô ma sœur, je poserai ma tête endolorie que tu berceras lentement, doucement, en me contant la légende de Jehan l'Ecorcheur et des dames blanches de Hauteroche.

Le brouillard est intense au dehors, notre demeure semble être au milieu d'une mer.

### RÉVEIL

C'est le château mystérieux où elle dort.

Épaisse est la forêt qui l'entoure. Autour des tours volent les corneilles de leur vol lourd, et les fenêtres ont l'air d'yeux morts.

Sur l'étang calme, les cygnes immobiles en la noblesse de leur rêve fier. L'eau, que pas un souffle ne moire, s'est glacée pendant leurs lents et majestueux dérivements.

Les arbres se dressent silencieux dans l'azur empourpré d'un soleil déchu.

Dans la salle aux chevaliers : — plus un écho ne vibre ; reposent, de leurs grands boucliers couverts, les preux guerriers tués dans les combats ; les tentures sont depuis des âges fanées, et pâlies, éteintes, les couleurs des tapisseries — est la frêle, la blanche endormie, de ses longs cheveux blonds voilée, d'habits très anciens vêtue, en son charme de vieux portrait.

Autour du lit parsemé de roses et de jacinthes, des lys s'élancent de grands vases d'or, et dans l'incendie de la lumière et le rougeoiement du couchant, elles semblent, les fleurs héraldiques et royales, le brasier rose qui garde la Valkyrie de l'approche des mortels.

Soudain, un appel de cor a retenti au loin. Des vols ont jailli dans le ciel, les oiseaux ont chanté, une brise tiède a fait frissonner les ramures et murmurer la feuillée.

Elle a entr'ouvert ses yeux graves, et continuant son rêve, elle a vu tout là-bas, au lointain, sur le disque flamboyant du soleil et le ciel tout sanglant, chevauchant son coursier frémissant, hérissé de dards et de flèches, glorieux du sang des monstres qui rougit son armure, le vainqueur, le Bien-Aimé que, depuis des siècles, Elle espère.

MAURICE DESOMBIAUX.

---

## VERS

### ROSES FUNÈBRES

*Chers yeux où j'ai puisé l'ivresse du martyr,  
Chers et cruels bourreaux, contemplez votre ouvrage :  
Que je revoie en vous saigner avec courage  
Les blessures d'antan si promptes à s'ouvrir!*

*Moi, j'ouvre ma narine aux effluves d'orage  
Qui, parmi les éclairs de cuivre et de saphir,  
Ont attiré la frêle nef de mon Désir  
Sur l'eau morte où le vent de la Douleur fait rage.*

*Sur l'eau morte, là-bas, à l'horizon vermeil  
Je regarde la mort prochaine du soleil  
Me sourire parmi les sourires des roses...*

*Mais pour toi, pauvre cœur que la douleur endort  
A force de conter les mêmes tristes choses,  
Quand fleuriront pour toi les roses de la Mort?*

## APPARITION

A IWAN GILKIN,

*Cette nuit, émergeant d'un ténébreux Léthé,  
M'a de nouveau souri cette Figure étrange  
Dont les yeux attirants de claire obscurité  
Confondent la splendeur du Démon et de l'Ange.*

*Longuement m'a souri l'inconnu fraternel  
De ses yeux transpercés de glaives invisibles  
D'où coulaient constamment à flots lents et paisibles  
Des pleurs étincelants qui reflétaient le ciel.*

*Puis, j'ai vu se lever de ces gouffres tragiques  
Vers le sublime Azur deux regards nostalgiques  
Dont l'un est retombé vers l'eau morte, vers l'eau.*

*Cependant une main surgissant du Mystère,  
Aux funèbres lueurs mauvaises d'un couteau,  
Egrenait dans le sang les doux grains d'un rosaire.*

## LA REINE

*Suprême lys tombé des couronnes royales  
Sur le plaintif autel des cœurs religieux,  
Des frères cœurs enfants qui pleurent d'être vieux  
Sous le pâle soleil des splendeurs automnales,*

*Lys plus blanc que les lys, Reine au trône d'exil,  
Elle a miré l'orgueil de ses grands yeux insignes  
Aux nostalgiques yeux de ses frères, les Cygnes,  
Vers qui pleure son âme au son grêle et subtil.*

*Groupe altier remplaçant les levriers fidèles  
Qui trempent dans le sang de leurs mornes prunelles  
Le culte amer et doux de leurs fidélités,*

*De beaux éphèbes las gardent la Souveraine  
Et leur silence écoute en son cœur de sirène,  
Battre le cœur flambant des mortes Royautés!*

JEAN BOELS.

---

## CROQUIS

### LE GRAND CORRIDOR DU COLLÈGE.

A M. JULES DESTRÉE.



Dans le corridor large et long, au pavement froid de carreaux rouges, au double rang de portes s'ouvrant sur les classes maintenant closes, un grand silence. Une voix aigrette s'élève qui scande une phrase, si nettement qu'on a, devant les yeux, des bras battant le rythme par mouvements lents, nerveux pourtant. Puis, la petite voix se perd sans écho dans le long couloir muet. Mais le voilà qui s'emplit tout à coup d'une ondée de paroles venant des classes : le ton grave d'un professeur citant du latin solennellement, la voix chantante d'un écolier disant sa leçon et qui s'arrête subitement coupée par une exclamation impatiente... Ces intonations se fondent, se mêlent en un charivari étourdissant qui, soudain, baisse; si bien que ce n'est plus qu'un murmure qui s'envole, planant mollement. Et le grand silence retombe.

Dans le corridor large et long, au pavement froid de carreaux rouges, au double rang de portes s'ouvrant sur les classes maintenant closes, joyeuse, la cloche tinte un concert de notes sautillantes et légères comme

une dentelle, qui arrivent par bouffées plus distinctes. Les voix, subitement, s'arrêtent dans les classes et il se fait un soudain remuement. Les couvercles des pupitres, sèchement, claquent en même temps qu'un bruit commence de pas fébriles et de petites portes grises qui s'ouvrent. Les écoliers, la casquette déjà sur la tête et le paquet de livres sous le bras, s'en vont dans une bruyante musique de cris, d'appels et de rires sonnait très clair. Tout dernier le professeur sort, des papiers dans la main, frottant son chapeau de la manche, l'air ennuyé, tandis que là-bas disparaît le dernier groupe des gamins qui dévalent l'escalier de bois quatre à quatre, leurs souliers battant un joyeux galop vers la porte, vers la cour, vers l'air. Peu à peu meurent ces bruits de tempête, dans l'éloignement. Et le grand couloir, un instant réveillé, à présent retombe dans son calme profond.

Dans le corridor large et long, au pavement froid de carreaux rouges, au double rang de portes s'ouvrant sur les classes maintenant closes, ah! oui... closes, closes pour deux mois. Et pas avant, il ne résonnera de leurs rires, à ces gamins qui boivent du soleil, du bon air des bois et des champs, dans la liberté des vacances. La semaine passée, il était plein de ces mots, le grand couloir : elles approchent! Et comme bruyant lui arriva l'ouragan des joies exubérantes des écoliers enfin lâchés et s'enfuyant! Il est solitaire aujourd'hui, morne et triste dans la propreté rouge de son pavement carrelé. Par une fenêtre glisse un rayon de soleil qui va plaquer le mur blanc de tous les ors et fait des rubans jaunes où dansent des traînées de fine poussière luisante. Dans la vaste cour carrée criaillent de gros moineaux ébouriffés et batailleurs qui se disputent les miettes de quelque chateaux de vieux pain traînant là, tandis qu'une poule grise du portier, peureuse et l'air bête, les regarde, allongeant le cou curieusement. — Et la solitude emplît le collège, plus navrante encore par ce soleil d'août dardant sa lumière crue dans les classes vides et le long couloir si mélancolique en son grand silence.

LOUIS DELATTRE.

## RICANEMENT



Quand Jésus permit au diable de le tenter, prestement celui-ci accourut d'un air humble et soumis; mais une joie immense qu'il voulait cacher rayonnait imperceptiblement en ses prunelles fulgurantes et malicieuses.

Arrivé sur la montagne, en présence du Fils divin, il dut se contraindre pour n'éclater pas de rire et, afin de voiler le rictus ironique de sa face, il se mit dans l'ombre, hors le cercle lumineux que projetait le nimbe de Christ.

Satan opéra la Tentation — qui devait rester célèbre, et il le savait — méticuleusement, avec conscience, de même que s'il accomplissait un rite sacré, pénétré d'une félicité intime telle que jamais, dans la réalisation de ses plus téméraires desseins, il n'eût osé la souhaiter.

Il n'ignorait pas tout ce que cette minute avait de suprême et que la partie redoutable qu'il jouait devait être toute de ruse et de finesse : ne s'agissait-il pas, pour l'édification des générations chrétiennes, d'être rigoureusement vaincu aujourd'hui pour triompher toujours?... Et ne pouvant être le maître, le Diable se fit bouffon ; et en un large geste circulaire il offrit, railleur et méprisant, le Monde qu'en cet instant il conquérait!...

La comédie terminée, satisfait de sa fourberie, Satan, sûr d'avoir con vaincu les mortels par cette défaite voulue du moment de son impuissance qui allait désormais le rendre si puissant, s'enfuit en se tordant dans le spasme d'un irrésistible accès de gaieté moqueuse trop longtemps contenue...

Or, voici le Roi des Ténèbres en ses Domaines revenu, et un ricanement qui monta vers Dieu et troubla les cieus, retentit, se prolongea, strident et hurleur. Puis, l'accès d'hilarité calmé, le Prince du Mal, les lèvres gonflées de sarcasmes, s'écria avec une pitié sardonique : « O Jésus, doux et naïf Jésus! Tu t'enorgueillis de ta victoire et tu pries! Et tu ne te doutes pas que les chrétiens auront la vanité de t'imiter afin d'être un peu Dieu aussi et que, à ton cher exemple, ô pâle innocent, trois fois enfant! ils me permettront de les tenter — eux — qui ne sont que des hommes! »

JULES VANDER BRUGGHEN.

## CHRONIQUE MUSICALE

### AU CONCERT POPULAIRE



L'avant-dernière matinée des Concerts populaires avait toute sa seconde partie consacrée à un choix de morceaux purement symphoniques de Wagner. Un intéressant caprice de dilettante avait imaginé cette exposition de quatre grandes pages différentes de caractère et de sujet : Le « Prélude » de *Lohengrin*, la « Bacchanale » de *Tannhäuser*, les « Murmures de la forêt » de *Siegfried* et « l'Entrée des dieux au Walhalla » du *Rheingold*.

L'audition de ces quatre pages superbes, exécutées avec cette vigueur et ce coloris que l'orchestre nous donne à ses heures d'emballement a été saisissante.

Ce programme se complétait par une symphonie nouvelle de Tchaïkowsky, œuvre de forme un peu sèche, ayant plus de mouvement que de couleur. Tchaïkowsky n'a pas la saveur qui apporte un appoint d'originalité à l'œuvre de ses compatriotes. Il est habile et doué d'une finesse toute française.

Il y a dans sa musique des surprises de timbre et de rythmes savamment, mais parfois un peu petitement combinées. Ainsi en est-il de sa symphonie nouvelle où j'ai trouvé plus de culture que de nature.

Enfin, une fantaisie de Vincent d'Indy sur des thèmes populaires français à laquelle je reprocherai surtout ce caractère de soliste qu'elle donne au hautbois en lui laissant tout le temps la conduite des thèmes, ce qui donne à l'œuvre, de la monotonie, d'abord et, partant, un caractère de concerto pour hautbois que M. d'Indy n'a certes pas voulu. Comme toujours, il s'est préoccupé ici du paysage et l'atmosphère dans laquelle il a voulu restituer les thèmes y est pittoresquement traduite; c'est pourquoi l'on regrette que par sa persistance à exprimer par un instrument unique des thèmes variés de timbre et de couleur, il ait exagéré le sens instrumental de sa fantaisie au détriment du sens poétique.

Inutile de dire que le mot *fantaisie* n'implique pas, comme à d'autres époques; les variations sur les thèmes; il s'agit d'une rêverie, d'une fantaisie de poète, fantaisie mêlée d'imagination et de souvenir.

### AUX XX

Le *Vingtisme musical* ou, plus simplement, la Jeune école française a fait son apparition en phalange plus compacte et plus variée ce qui a permis, tout en appréciant les tentatives de haute culture musicale et de perfectionnement technique à laquelle se livre cette école, de la juger à sa valeur d'ensemble et cette valeur d'ensemble a été exagérée. Franck, un maître;



d'Indy, un jeune artiste de race; peut-être, un ou deux autres sont à mettre hors pair; mais, à côté d'eux, bien des noms passent, à la faveur d'une étiquette, dissimulés dans le groupe qui les soutient. Fauré qu'on mettait tout en avant et que je m'obstinais à ne pas y voir, a confirmé en moi, par cette nouvelle audition de ses œuvres mélodiques et instrumentales, l'opinion qui me hantait. Je ne vois en Fauré, ni l'originalité, ni la puissance d'un profond artiste. Que ce soit un compositeur qui aime son art, je le veux bien.

Cette phalange de musiciens est néanmoins intéressante à suivre dans ses progrès. Elle est de plus un organe de propagande pour l'assainissement du goût musical, réagissant par des œuvres plus concentrées et plus synthétiques contre l'école d'opéra sous-gounodienne que vous savez.

### A LA MONNAIE

A côté des grandes œuvres modernes comme *la Valkyrie* qu'on reprend avec M<sup>me</sup> Materna, comme *Siegfried* qu'on donnera pour finir la campagne, les directeurs de la Monnaie ont mis à la scène *Fidelio* de Beethoven; œuvre qui a pour point de départ un livret très enfantin de Bouilly mis en couplets par Gaveau, mis en musique par Paër et repris par Beethoven qui en fit une superbe chose lyrique. L'œuvre, originairement découpée en trois actes, puis réduite à deux, après un premier insuccès au théâtre de Vienne en novembre 1805, a été ramenée à sa première version. M. Gevaert a relié les morceaux par des récitatifs d'une forme pure et d'une notation déclamative juste, afin de donner à *Fidelio* la forme complète du drame lyrique que comporte le style élevé de la partition. Je parle de drame lyrique et, en effet, si l'on n'attache pas à cette étiquette le sens étroit qu'on lui a donné depuis que l'école wagnériste existe, on reconnaîtra que la puissance d'expression et la touche large évoquant une vie spirituelle intense, rendent bien négligeables certains détails de facture. Ces détails, dangereux pour d'autres, et qu'il faut proscrire en principe, ne pouvaient pas écraser Beethoven, ne devaient même pas le compromettre. Développer son sujet musicalement, sans épisodes, ni ornements, ni intermèdes amusants, n'est-ce pas déjà faire du drame lyrique? La sobriété et la simplicité des deux premiers actes, la puissance expressive qui s'ajoute à ces qualités au troisième acte, autorisent à dire que *Fidelio* n'a rien de commun avec les opéras à l'italienne du répertoire, malgré les redites et la forme moulée de ses morceaux. La sérénité supra-terrestre de Beethoven, qui épure et spiritualise les plus poignantes douleurs fait la personnalité supérieure de cette œuvre dramatique, comme de ses plus belles œuvres symphoniques. Le style y suit une marche ascendante depuis les scènes familiales traitées en première manière jusqu'aux scènes passionnelles du troisième acte couronnées par un final dans l'esprit de la symphonie avec chœur. Ce final n'est-il pas une ode à la joie aussi, à cette joie surhumaine héroïsée par Beethoven?

L'interprétation de *Fidelio* est complète et, en certaines parties, tout à fait supérieure. M<sup>me</sup> Caron, notamment, a fait du travesti de Léonore, une

nouvelle admirable création. A côté d'elle, sont M<sup>lle</sup> Falize, MM. Seguin, Gandubert, Gardoni, Renaud. L'orchestre exécute avec une grande netteté d'ensemble, beaucoup de coloris et de couleur, les deux ouvertures en *mi majeur* et en *ut*, la seconde, la magistrale ouverture dite de *Léonore* servant d'introduction au deuxième acte.

#### AU CONSERVATOIRE

M. Gevaert nous a fait réentendre la *Siegfried-Idyll* et l'ouverture de *Tannhäuser* de Wagner religieusement exécutées. Très intéressante aussi l'audition de la symphonie *Harold en Italie* dont la partie alto était confiée à M. Ysaye.

HENRY MAUBEL.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

*Les Flaireurs*, légende originale et drame en trois actes,  
par M. CHARLES VAN LERBERGHE.



Charles Van Lerberghe n'est pas un inconnu, tant s'en faut, pour la petite élite qui s'intéresse, en France comme en Belgique, aux choses de l'esprit. Il ne s'agit donc pas, ainsi que l'a fait un critique naïf, de le découvrir. Avant de publier *Les Flaireurs*, légende originale et drame en trois actes pour le théâtre des fantoches, M. Van Lerberghe était déjà tenu, par ses pairs et par tous les déli-cats, pour un poète de grande race, au premier rang des meilleurs d'aujourd'hui et de demain.

Si je ne me trompe, il a débuté, il y a quelques années, avec M. Grégoire le Roy et M. Maurice Maeterlinck, dans une alerte revue d'art, morte depuis, mais qui a laissé sa traînée dans l'aristocratie des lettres : *La Pléiade*.

Plusieurs poètes français, parmi lesquels M. Rodolphe Darzens, l'auteur de *l'Amante du Christ*, et M. Ephraïm Mikaël, l'auteur du *Cor Fleuri*, deux poèmes dramatiques joués par M. Antoine, y fraternisaient avec les trois poètes gantois.

Ce fut dans cette *Pléiade*, dont le titre vient d'être repris par une revue belge, que M. Van Lerberghe publia ses premiers vers. Un peu plus tard, parut dans *le Parnasse de la Jeune Belgique* une série de poèmes signés du même nom. L'impression produite fut intense, et du coup M. Van Lerberghe se révéla comme un poète raffiné et puissant.

Puissant, certes, il l'est par le faste, la richesse et l'accent suggestif de ses poèmes, qui célèbrent la Beauté pure, sans autre préoccupation qu'elle-même, et surtout la Beauté enfantine, le luxe des chairs blondes, la splen-

deur des moires, le rêve des eaux, la noblesse des soleils d'après-midi, et la somptueuse tristesse des Ophélie couronnées de fleurs folles et douces. Mais raffiné aussi, et profondément, par la finesse des contours prosodiques, par son adresse à fondre les couleurs riches, par la grâce nouvelle de certaines images féminines, et par la légèreté et la sûreté du dessin, qu'on dirait tracé à l'aide d'un impeccable crayon d'or.

Les poèmes de M. Van Lerberghe, qui dénoncent une sensibilité artistique exquise, allient l'opulence flamande à l'air de grandesse et à l'élégance étrange de certains préraphaélites anglais.

Aujourd'hui M. Van Lerberghe nous offre une espèce de mystère en trois parties, d'une grande sobriété de moyens et d'une incontestable acuité d'effet.

La scène représente une chambre de chaumière très pauvre. A droite, adossé au mur, un grand lit à baldaquin. Sur ce lit, une mère agonisante, que veille un enfant éperdue. Des cierges. Au dehors, l'orage et la pluie. Dans la chambre, l'odeur de la Mort.

On frappe. La jeune fille, saisie d'un frisson d'épouvante, refuse d'ouvrir. La mère s'imagine que c'est un pauvre. L'épouvante de l'enfant grandit toujours. Qui est-ce? C'est *l'homme avec l'eau*.

On frappe encore, encore. On entend quelque chose qui frôle. Même terreur de l'enfant, et même imagination de la mère. Qui est-ce? *L'homme avec le linge*.

On frappe encore, encore, encore. L'ombre d'un corbillard se projette sur le mur. Qui est-ce? *L'homme avec... la chose*. La porte, attaquée, cède. On voit un bras qui introduit un seau dans la chambre. Le seau, le linge, le cercueil. La Mort est entrée.

Ces trois courtes scènes, dont la gradation est poignante dans leur symétrie voulue, forment un drame superbe et haletant. Le souffle de la Mort derrière une porte y est traduit avec une grandeur et un pathétique admirables. Il serait impossible, dans des dimensions aussi restreintes, d'être plus simple, ou plus cruel, ou plus puissant. *Les Fleureurs* révèlent un poète maître de son inspiration et de son art.

ALBERT GIRAUD.

---

## CHRONIQUE THÉÂTRALE

### NORA



Je n'ai pas besoin de répéter ici le nom connu d'un homme politique, historien, homme de lettres, qui a adapté à la scène française la pièce norvégienne d'Ibsen. C'est un nom qui n'aime pas le bruit. Cette adaptation a été faite occasionnellement et pour ainsi dire sans préméditation, tout simplement parce qu'il semblait intéressant de faire connaître à notre public une œuvre dramatique littéraire de saveur spéciale et sortant de l'actualité parisienne. Ce sera la tentative la plus méritoire que M. Candéilh ait faite cet hiver.

Ibsen, très populaire, très hautement apprécié en Norwège, a écrit un grand nombre de pièces parmi lesquelles *les Fantômes*, conception étrange où l'on trouve le thème de l'hérédité physique et morale que l'école naturaliste a mis en œuvre.

Ibsen est un réaliste, peut-être beaucoup plus par tempérament que par calcul, de ce réalisme spécial qu'on pourrait sous-baptiser *simpliste*; de ce réalisme tranquille et pénétrant, de ce réalisme désabusé, qui domine dans le Nord où le soleil n'éblouit pas, n'empoétise pas les imaginations. Il a une analogie de nature avec certains russes.

Le sujet de la pièce se résume en une ligne : Nora, prodigue, étourdie, légère, mais ardente et généreuse, a fait une fausse signature pour obtenir, en secret, les dix mille francs nécessaires au voyage de son mari malade, en Italie.

Un ancien avocat véreux, nommé Gunther, employé dans la maison et se voyant sur le point d'être renvoyé, révèle tout au mari. Heureusement pour celui-ci, une amie de Nora, que Gunther a aimée autrefois, se donne à lui de façon à obtenir son silence et le renvoi de la traite fausse. Je dis heureusement pour Helmer, le mari, car Nora, qui n'avait vu dans tout cela qu'héroïsme et dévouement, Nora que glace tout à coup l'égoïsme de son mari à la révélation de cette faute par amour, Nora s'enfuit.

Il y a une belle idée incarnée en ce personnage de Nora, le seul avec celui de Gunther qui soit développé d'une façon complète et soutenue, et ces avant-plans suffisent à faire des deux premiers actes une chose très intéressante et très attachante dans sa simplicité.

Toute la pièce se passe chez Nora ; tous les événements qui en composent « l'action » se passent en deux jours.

Ces événements appartiennent aux détails de la vie intime, de la vie terre à terre ; ils empruntent leur relief à l'énormité du malheur qui pèse tout à coup sur Nora, à la profondeur de son sacrifice, à l'intensité de ses tortures morales pendant ces deux journées où l'idée du suicide la hante, de sorte que la pièce est une espèce de monographie psycho-scénique où les person-

nages secondaires sont négligés : Helmer, le docteur Rank, M<sup>me</sup> Linden.

Mais, chose étrange, après cette parfaite peinture d'intérieur où tout s'expose naturellement par le langage et par le geste, où l'obsession du milieu se manifeste sans cesse, rattachant l'action psychologique à des détails matériels délicatement harmonisés à l'ensemble, chose étrange, après cela, l'éclat de passion qui devait se produire au troisième acte et qui devait être d'autant plus intense qu'il avait été longuement prévu et préparé, rate complètement, et c'est une débandade insensée, un charabia d'idées, un désossement qui met en pleine lumière la figure grotesque, invraisemblable des personnages secondaires et qui ne laisse plus debout que deux actes sur trois.

Néanmoins ces deux actes sont remarquables et méritent d'être écoutés attentivement.

J'ai donné l'analyse de *Nora* suivant Ibsen. Le dénouement change à l'adaptation française, sans doute pour être moins odieux... et plus banal. Nora, retenue à la dernière minute par l'indisposition d'un de ses enfants, revient à ses devoirs de mère. Elle reste. Ce changement est regrettable. Après avoir suivi respectueusement l'idée d'un auteur jusqu'à sa conclusion, pourquoi croquer cette conclusion, la dénaturer et partant dénaturer l'œuvre entière ?

Le public qui a très mal écouté *Nora* ne méritait pas qu'on lui fit cette concession. Ce public pris en bloc est le plus incompréhensif qu'il y ait à Bruxelles et ne se doute assurément pas de ce que c'est que la littérature d'une œuvre théâtrale. J'ai cru l'autre soir qu'il allait demander « Lorthieur ! »

M. Lorthieur est incontestablement un artiste de talent, mais il ne représente pas toute la littérature française et norvégienne.

M. Bahier aussi est un artiste de talent ; est-ce une raison pour lui faire une entrée rumorante comme celle qu'on lui a faite, « Bahier ! Bahier ! », tout cela parce qu'il s'était affublé d'une barbe impossible. Ceci soit dit pour montrer comme le public s'occupe de ce qu'on lui joue. Il demande à rire, voilà tout, et je dis *rire* parce que c'est au Parc. Si ce n'était pas au Parc, je dirais : *rigoler*.

En ce qui concerne M. Bahier, il est juste de dire qu'il avait un rôle aussi impossible que sa barbe. Après avoir longtemps hésité sur la signification de son personnage, il l'a pris franchement au comique. C'est ce qu'il avait de mieux à faire. De même pour M. Garnier qui faisait Helmer avec des intonations d'abbé Constantin. Joué par toute autre que M<sup>lle</sup> Roybet, le rôle de M<sup>me</sup> Linden, que j'appellerai un « rôle d'appui », eût passé inaperçu. Qui s'est mis en valeur par une interprétation très sobre et très juste de ses trois scènes, c'est M. René Robert. Quant à M<sup>lle</sup> Richmond, à qui le rôle de la frivole Nora semblait, en effet, devoir convenir tout particulièrement parce qu'elle en a les allures à fleur de nerfs, la jolité, l'élégance, elle a fait de ce rôle capital, tout le temps en scène, une création fouillée ; elle l'a joué avec animation, souplesse, et de jolis jeux de scène naturellement amenés. Si elle pouvait avoir un peu plus de contrastes et de variété dans le débit,

moins de précipitation surtout, elle caserait tout à fait ce personnage de Nora, sa création,

N'oublions pas la petite Mary et la petite Louise, Bob et Emmy, pour leur jolie partie de cache-cache avec Nora, au premier acte. Ces petites artistes en bas âge ont inspiré à un monsieur l'appréciation finale que voici : « Les enfants, sur la scène, ça m'agace!.. »

C'est tout ce qu'il avait retenu de *Nora*, le pauvre monsieur... également en bas âge, sans doute.

HENRY MAUBEL.

---

## LE MONDE ARTISTE

MARS 1889



Soirée musicale chez M. et M<sup>me</sup> Boichot. Au programme : MM. A. De Greef et Lerminiaux, M<sup>lles</sup> Emilie Boichot et Josette Nachtsheim.

Soirée littéraire au *Cercle des Familles*. On y a entendu : MM. Lafontaine, de la Comédie-Française, Alhaiza, Charvet, Nicolini, Heurion, Bouzer, Morel et Léon Dubois; M<sup>mes</sup> Henriot du Gymnase, Hasselmans, Burdinne, d'Albert, Diska et Schenell ainsi que M<sup>lle</sup> Lucy Guyard.

Fêtes de bienfaisance chez M. le comte du Val de Beaulieu. Programme : *Athalie*. Distribution exclusivement masculine : MM. le baron de Schilde, le baron Pycke de Peteghem, Delacroix frères, Scheyven, Carton de Wiart, Cattoir, Delannoy, d'Ursel, de Lantsheere, de Briey, de Moranville, etc. Impromptu en vers de M. Isnardon.

Concert intime chez lord et lady Vivian. Au programme : M<sup>me</sup> Cornélis, remplaçant M<sup>me</sup> Melba, et M. Agniez.

---

## MEMENTO

Nous donnerons dans notre prochain numéro la liste des œuvres en portefeuille et des différents pseudonymes de Max Waller.



Vient de paraître, chez Vos, à Bruxelles, un album de quatorze eaux-fortes de M. Amédée Lynen, avec une préface de M. Eugène Demolder, et une lettre de M. Félicien Rops. On connaît la touche grasse, humoristique et réaliste de M. Lynen. La préface de M. Eugène Demolder lutte de pittoresque et de vie avec les eaux-fortes de son collaborateur. Quant à la lettre de M. Félicien Rops, elle paraît destinée à faire du bruit dans le Landerneau des peintres et des esthètes. Voici le passage le plus caractéristique de cette épître :

« Il n'y a plus au dix-neuvième siècle, d'école flamande. Il n'y a ni peinture flamande, ni peinture belge, ni musique flamande, ni musique belge, ni sculpture flamande, ni sculpture belge, ni littérature flamande, ni littérature belge, pas plus qu'il n'y a de peinture suisse, de musique suisse, de sculpture suisse, de littérature suisse. Il y a en Belgique, dans ces différents arts, des gens qui ont beaucoup de talent — et ils sont aussi nombreux qu'ailleurs — et d'autres qui n'ont rien du tout, et qui sont encore plus nombreux, toujours comme ailleurs. Ces artistes apportent naturellement dans leurs œuvres le tempérament des pays variés dont ils sortent. C'est la même chose partout : un Breton ne pense ni ne voit comme un Languedocien ou un Berrichon. Ce n'est pas une raison pour affirmer l'existence d'une école bretonne, languedocienne ou berrichonne. L'école flamande du dix-neuvième siècle ressemble aux revenants « dont tout le monde parle et que que personne ne voit jamais ».

Voilà qui est fort intéressant; mais la *Jeune Belgique*, si on la poussait un peu, avouerait qu'à ses yeux, au lieu d'écrire des lettres, même spirituelles, l'infâme Fély ferait mieux de se souvenir qu'il nous a promis un frontispice, et que ce frontispice est en Espagne, ce qui contredit la thèse de l'épître à Lynen, et range l'auteur des *Sataniques* parmi les maîtres de l'école espagnole.



Sous presse : de M. Grégoire le Roy, un recueil de poèmes, intitulé : *Mon cœur pleure d'autrefois*. Éditeur : Léon Vanier. Imprimeur : M<sup>me</sup> veuve Monnom. Frontispice de M. Fernand Khnopff, culs de lampe de M. Georges Minne. Tirage : 200 exemplaires dont 170 sur papier Van Gelder à 10 francs, et 30 sur Japon, à 30 francs. Les abonnés et les lecteurs de la *Jeune Belgique* pourront se procurer le volume aux bureaux de la revue, 26, rue de l'Industrie.

De M. Maurice Maeterlinck, un recueil de poèmes, sous ce titre : *Les Serres chaudes*.

De M. André Fontainas, un volume de vers : *Le Sang des Fleurs*.

De M. Hector Chainaye, un recueil de poèmes en prose, intitulé : *L'Âme des choses*.

De M. Jules Destrée : *Les Chimères*.

De M. Paul Verlaine, chez Vanier : *Parallèlement*.



Viennent de paraître : chez Lemerre, LES ŒUVRES ET LES HOMMES, *Les Poètes*, par M. Jules Barbey d'Aurevilly. Ce livre de critique, dont la première édition est très rare, sera lu avec intérêt par tous ceux qui se sentent attirés vers le terrible romancier de *Ce qui ne meurt pas* et du *Prêtre marié*.

M. Barbey d'Aureville, — l'un des princes de la littérature contemporaine — jugeant les poètes de ce siècle, voilà certes de quoi allécher toutes les curiosités. On sait que M. d'Aureville ne se pique pas d'être impartial. Il est injuste, et passionnément injuste, et il n'est jamais plus éloquent que lorsqu'il a tort. M. d'Aureville — un prosateur incomparable — n'entend pas grand' chose à la poésie. Les vers qu'il a eu la faiblesse de publier l'attestent avec énergie. Et s'il a pu se tromper sur ses propres poèmes, pourquoi ne se serait-il pas trompé sur la valeur des poèmes d'autrui ?

M. Barbey d'Aureville se montre fort sévère pour Victor Hugo et Leconte de Lisle, et très indulgent pour MM. Pécontal et Pommier. Ce jugement, car c'est un jugement, et des plus orageux, ne juge ni Hugo, ni Leconte de Lisle, ni même MM. Pécontal et Pommier. Il juge M. d'Aureville en tant que poète. Voilà tout.

Il n'est pas rare, d'ailleurs, de voir des prosateurs de la plus haute allure se tromper cruellement lorsqu'ils se mêlent d'apprécier la poésie lyrique. Non seulement ils admirent de méchants vers, qu'ils soient de M. Pécontal, de M. Pommier, ou de M. Rollinat, mais ils en écrivent eux-mêmes de fort médiocres. M. Barbey d'Aureville partage cette infirmité, crânement portée, avec Châteaubriand, Balzac, MM. de Goncourt et M. Zola.

Chez Savine : *Ceux de la Glèbe*, par M. Camille Lemonnier. Une de ces rééditions macédoniennes où l'auteur du *Mâle* se complaît. On y découvre, sous un titre nouveau, les nouvelles parues naguère à enseigne : *Les Concubins*, et deux contes livrés récemment à *Gil Blas*.

M. George Rosmel publie *la Bande à Beaucanard*, une alerte aventure d'étudiant écrite d'une plume sautillante et spirituelle. C'est d'une couleur facile et d'une vie plaisante. Que faut-il de plus pour se faire lire ?

M. Antoine Clesse, le chansonnier populaire, est mort à Mons. On l'avait appelé notre Béranger.

M. Arthur De Greef, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, vient d'obtenir un très grand succès à Paris, aux Concerts Colonne.

M. le vicomte de Spoelbergh de Lovenjoul, le bibliographe artiste bien connu, dont les travaux sur Balzac et Gautier sont des merveilles de patience, d'érudition et de tact, vient d'être nommé chevalier de l'ordre de Léopold.

M. Lapissida, directeur du théâtre de la Monnaie, vient d'être nommé chevalier de l'ordre de Léopold.

Malgré le revirement qui se produit en France contre les écrivains russes — est-ce depuis l'affaire Atchinoff ? — l'Odéon a joué un drame d'Ostrowski, célèbre en Russie : *l'Orage*. A en juger par les articles de la presse parisienne, le public a été fort déconcerté. On a reçu *l'Orage*, là-bas, de la même manière qu'on a reçu *Nora*, ici. Paris, décidément, n'a plus rien à nous envier, et réciproquement, comme disait un professeur de géométrie.

Les expositions du *Cercle artistique et littéraire* se suivent, sans trop se ressembler. Les deux derniers occupants du salonnet ont été MM. Binjé et Carpentier. On connaît le talent fin, distingué, féminin presque, de M. Binjé. M. Carpentier fait plus de bruit, mais le bruit n'est pas toujours de la musique. L'effort qu'il a fait est cependant des plus intéressants.

Lire dans *la Revue indépendante* les vers de M. Henri de Régnier, et dans *l'Indépendance littéraire*, l'introduction au cours de littérature de M. Edouard Rod.



M. Fernand Baudoux publie chez M. Lacomblez un volume de vers sous ce titre : *Rhythmes vieux, gris et roses*. Les rythmes gris sont indiqués, afin qu'on puisse les discerner des roses. La précaution n'est pas inutile. M. Baudoux rime facilement, trop facilement. Sa langue est loin d'être correcte. Un de ses poèmes est intitulé : *Turelure*. Un autre, *l'Ibis*, se termine par la strophe que voici :

Un vieux caïman gris donnait cette réplique,  
Et l'ibis étonné de son obscur mourir  
Contempla le voyant d'un air mélancolique,  
Oubliant de lui prendre un œil pour se nourrir.

Non *ibis in idem*, n'est-ce pas, M. Baudoux ?



Le théâtre de Bayreuth nous ouvrira ses portes cet été. On y jouera *Parsifal*, *Tristan* et *les Maîtres*.



Une nouvelle œuvre de Franck (symphonie en ré mineur) a été exécutée au Conservatoire de Paris. Œuvre de grand style et de haute valeur, dit le correspondant du *Guide Musical*, M. Camille Benoit.



Le théâtre des Goncourt continue à mettre en mauvaise humeur les critiques parisiens. Après *Germinie Lacerteux* à l'Odéon, *la Patrie en danger* au Théâtre-Libre.

Cette pièce, qui a été publiée en volume avec *Henriette Maréchal*, n'avait jamais été représentée. Ecrite en 1867, elle avait été lue à la Comédie-Française, mais la guerre était survenue peu de temps après et puis la mort de Jules de Goncourt qui fit oublier pour longtemps au frère aîné les projets d'œuvres théâtrales tant caressés au début de leur carrière.

Edmond de Goncourt les a repris dernièrement. On se souvient de *Germinie Lacerteux* et de l'insuccès « cabalistique » qui l'accueillit.

*La Patrie en danger* n'a rien de naturaliste. Les Goncourt ont fait cette pièce-là comme ils faisaient de l'histoire, à coups de documents mais leur préoccupation de

la vérité historique semble y avoir fait tort à la passion et c'est ce qui met *la Patrie en danger*, qualitativement, bien en dessous d'*Henriette Maréchal*.

Ceci, toutefois, n'est pas l'avis des auteurs. Ils avaient une prédilection pour cette œuvre conçue dans une forme nouvelle qui néglige la gradation et le contraste des actes, l'harmonie de l'ensemble, pour exposer l'action tout uniment, tableau par tableau. Ce qu'il y a d'admirable, avant tout, dans *la Patrie en danger*, c'est la forme littéraire très belle et très simple de la langue. Mais on n'aime guère la littérature au théâtre et cela s'explique par ce que les infirmes de lettres tiennent à conserver à leur portée cet hospice, ce refuge où le fromage est bon : le théâtre aux ratés comme le fromage aux rats.

MM. de Goncourt, vous êtes des gâtemétier.



*Mensonges*, le roman de M. Paul Bourget paraîtra bientôt à la scène. Adaptation de MM. Léopold Lacour et Pierre Decourcelles.

Un nouveau roman d'Edmond de Goncourt sera publié prochainement dans *l'Echo de Paris*. Titre : *la Clairon* — d'après des documents historiques.



*L'Essor* n'ayant pas envoyé de carte permanente à M. Georges Destrée, *la Jeune Belgique* ne rendra pas compte de l'exposition de ce cercle.



Le Cercle *Le Progrès*, de Namur, organise pour le 28 avril un Festival-Van den Eeden. Cette fête sera donnée au profit des pauvres et sera dirigée par le compositeur lui-même. On exécutera *Jacqueline de Bavière*, oratorio, et *Au XVIe Siècle*, épisodes symphoniques. La première de ces œuvres a été jouée, avec un éclatant succès, au Grand Festival national de Mons (1879), et la seconde, avec le même succès, au dernier Grand Festival Belge de Bruxelles.

# NOTES SUR LA LITTÉRATURE MODERNE

(DEUXIÈME SÉRIE)

par FRANCIS NAUTET

Un volume in-32 d'environ 400 pages. — Prix : fr. 3-50

En vente chez Mme V<sup>e</sup> MONNOM, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles, et dans toutes les librairies.

**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

## de Block's Universal Wine C<sup>o</sup>

6, RUE PAUL DEVAUX (PRÈS LA BOURSE)

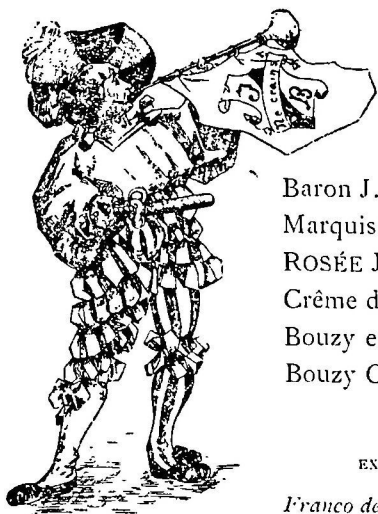
**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misitra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de Grèce, le *Tokay* de Hongrie, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie LES QUATRE FILLES AYMON, par YVELING RAM BAUD. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

## ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE

ÉPERNAY



### Prix Courant

|                                         |      |
|-----------------------------------------|------|
| Baron J. de Warnimont . . . . .         | 2 25 |
| Marquis Armand de St-Hubert . . . . .   | 2 75 |
| ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .           | 3 00 |
| Crème d'Ay id. . . . .                  | 3 50 |
| Bouzy extra id. Cuvée réservée. . . . . | 4 50 |
| Bouzy Cristal id. . . . .               | 5 00 |

0.50 en plus par 2,2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS

19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles

## SOMMAIRE :

|                                       |                         |
|---------------------------------------|-------------------------|
| La mort de Max Waller . . . . .       | LA JEUNE BELGIQUE.      |
| Derniers vers. . . . .                | SIEBEL.                 |
| Max Waller . . . . .                  | ALBERT GIRAUD.          |
| Bibliographie de Max Waller . . . . . | ***                     |
| Les sommeils d'or . . . . .           | VALÈRE GILLE.           |
| Lettres pour les illettrés . . . . .  | GEORGES EEKHOUD.        |
| Vers . . . . .                        | GRÉGOIRE LE ROY.        |
| Soirs tristes . . . . .               | JULES DESTRÉE.          |
| Amen . . . . .                        | MAURICE MAETERLINCK.    |
| Grisailles . . . . .                  | MAURICE DESOMBIAUX.     |
| Vers . . . . .                        | JEAN BOELS.             |
| Croquis . . . . .                     | LOUIS DELATTRE.         |
| Ricanement . . . . .                  | JULES VAN DER BRUGGHEN. |
| Chronique musicale . . . . .          | HENRY MAUBEL.           |
| Chronique littéraire . . . . .        | ALBERT GIRAUD.          |
| Chronique théâtrale . . . . .         | HENRY MAUBEL.           |
| Le monde artiste . . . . .            | ***                     |
| Memento . . . . .                     | ***                     |

*Robt G. Vandermylen.*

9<sup>e</sup> ANNÉE.

TOME VIII, N<sup>o</sup> 4

PRIX : FR. 0.-75

Mai 1889.



# La Jeune Belgique

BRUXELLES

RÉDACTION : ADMINISTRATION :  
72, RUE DE TRÈVES, 26, RUE DE L'INDUSTRIE.

PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR  
10, Quai Saint-Michel

1889

## BOITE AUX LETTRES.

17. Avons reçu invitation à visiter l'exposition d'un peintre anonyme, rue perdue, numéro inconnu. Envoyons remerciements et regrets à l'adresse susdite.

18. CHÉRIE. Seriez-vous la fille de M. de Goncourt? Votre nouvelle est exquise... et ne vaut pas le diable, bien qu'il y ait collaboré. Qui ça, IL? — le diable parbleu, celui des petites jeunes filles qui rêvent d'écrire leur folle confession. Venez nous voir un de ces jours. ... avec votre miss gouvernante. — Il faut sauvegarder les convenances. — Pendant qu'elle lira les journaux de mode nous causerons de littérature pour embêter le gouvernement.

19. UN LECTEUR ASSIDU. Si vous voulez bien nous continuer votre assiduité. Monsieur, vous pourriez lire au Memento la mention de l'article que vous nous signalez obligamment. On nous l'avait signalé et adressé d'autre part déjà, mais trop tard pour qu'il nous fût possible de le citer dans le précédent numéro. Merci à vous.

20. H. V., ST-GILLES. Nous finirons par devoir acheter un panier spécial pour y jeter les fautes de français que vous nous envoyez. Ça du français! Allons donc! C'est du prussien japonisant. Faites de la politique!

21. LILI. Est-ce que le dernier envoi est une parodie? Si c'est une parodie, elle n'est pas drôle. Et si c'est une ...odie, elle l'est trop, — drôle.

22. PANURGE. Merci pour l'assurance de votre sympathie. Quant aux vers, dont l'intention est excellente, ils sont malheureusement trop vieux jeu pour nous. Vous voyez que nous sommes francs. Retournez à vos moutons, Panurge, et s'ils bêlent mieux, revenez. S'ils sont trop vieux pour bêler mieux, consolez vous en nous traitant d'imbéciles. Nous y sommes habitués. N. B. Le mouton fait : béeé. Voir la farce de *Maître Pathelin*. Merci encore, et salamalecs.

23. GEORGES LIED. Votre poème en prose ne manque pas de qualités, et vous non plus, probablement. Mais il est long, long... Et puis cette façon de répéter trente fois le même mot, nous paraît un peu puérile. C'est du spasme grammatical. On dirait une traduction d'un poème d'Edgar Poe récitée par un bègue. Au fond de cette critique qui a les pieds dans votre plat, il y a encore un éloge. L'appréciez-vous? Si oui, travaillez, et au revoir.

---

La direction rappelle aux lecteurs de *La Jeune Belgique* qu'elle assume seule la responsabilité des articles qui paraissent sans signature dans la revue. Ils n'ont en aucune façon un caractère collectif ou anonyme.

Elle prie ses collaborateurs de lui adresser la copie au plus tard le 20 du mois afin d'assurer la publication régulière de la revue.

---

*La Jeune Belgique* inaugure son **PETIT SALON DE TIR.**

---

NOTRE NUMÉRO 2 est à peu près épuisé.

Afin de satisfaire aux nombreuses demandes d'abonnement qui nous parviennent, nous prions les personnes qui ne collectionnent pas la *Jeune Belgique* de vouloir bien nous renvoyer ce numéro dont le prix leur sera remboursé.

---

On demande un critique musical très jeune et très injuste qui n'ait encore servi dans aucun journal quotidien. Pas de gages, mais des égards.

Se présenter muni de certificats aux bureaux de la *Jeune Belgique*, tous les jours, de 2 à 4 heures.

---

L'abondance des chroniques nous force à remettre au prochain numéro, des pages de Prose de M. Maurice Desombiaux, des Vers de M. Boels, une étude de M. Francis Nautet sur Ibsen, qui attend son tour de publication depuis plusieurs semaines, ainsi qu'un article sur le livre que notre collaborateur, Grégoire Le Roy, vient de faire paraître en une édition merveilleuse, avec un admirable dessin de Fernand Khnopff.

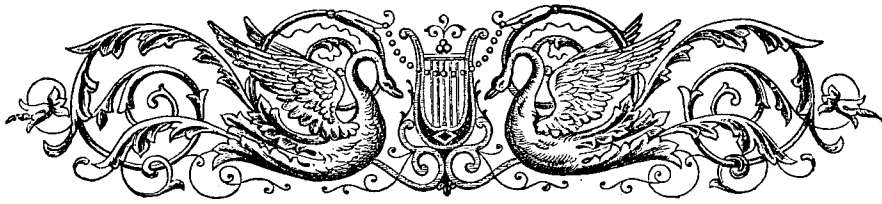
Nous aurons à dire un mot, aussi, de l'Anthologie que dirige M. Albert de Nocée et qui a inauguré ses *Feuillets de luxe* par une nouvelle de Camille Lemonnier : *Le Riddijck*. Au prochain, aussi, le compte-rendu des *Légendes de la Meuse*, des *Japoneries d'automne* et celui de l'Exposition des Aquarellistes.

---

## ABONNEMENT GRATUIT

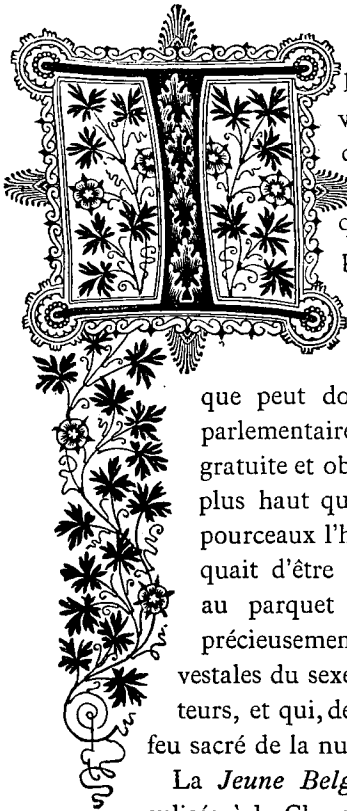
Tout ami et bienveillant adepte qui nous apportera 10 abonnés, recevra son abonnement gratuitement durant deux années.

Des cartes d'abonnement sont à la disposition de nos amis chez M. Henry Maubel, rue de Trèves, 72.



# LA JEUNE BELGIQUE

A LA CHAMBRE



Il nous manquait encore une consécration, venant d'en haut, de très haut, dans ce pays de la médiocrité triomphante, où tout ce qui est mesquin brille au pinacle, où tout ce qui est fier est condamné aux bas-fonds, à perpétuité. Il nous manquait, dans ce pays qui, selon l'admirable expression de M. Taine, marche sur sa tête et pense par ses pieds, il nous manquait la consécration indélébile que peut donner l'outrage officiel, lancé de la tribune parlementaire, au nom de la nauséabonde pruderie laïque, gratuite et obligatoire, à ceux qui ont le souci de penser plus haut que leur ventre, et de ne pas laisser tomber aux pourceaux l'héritage artistique de notre race. Il nous manquait d'être vilipendés, calomniés, bafoués, et dénoncés au parquet par les solennels grotesques qui gardent précieusement le trésor de la bêtise nationale, par les vestales du sexe auquel on doit les représentants et les sénateurs, et qui, depuis 1830, veillent avec un soin jaloux sur le feu sacré de la nullité belge.

La *Jeune Belgique* a eu l'honneur d'être insultée et ridiculisée à la Chambre. Elle va faire ce qu'elle peut pour transmettre aux artistes de l'avenir les noms de ses détracteurs. Ces plaisanteries et ces insultes, qui risquaient de moisir oubliées dans le fatras des *Annales parlementaires*, elle tient à leur communiquer une étincelle de sa vitalité

et de sa force. Elle leur fait l'aumône d'un peu de sa gloire certaine. Et ce sont les Bédiens du Parlement qui resteront ses obligés.

C'est M. Charles Woeste qui, à propos d'une publication que nous avons appréciée naguère, et sur le mérite de laquelle nous n'avons pas à revenir, a mis la torche au feu d'artifice de sottises tiré par la Chambre en l'honneur de sa propre indignité.

Voici, d'après les *Annales parlementaires*, l'origine de l'incident :

M. WOESTE. — Nous possédons ici une petite école qui s'appelle la *Jeune Belgique*.

Elle use certes de son droit en essayant de convertir le public à ses idées ; mais il est certain qu'elle est très exclusive : c'est en quelque sorte une école d'admiration mutuelle !

M. SCUMANNE. — Il n'y en a pas d'autres.

M. WOESTE. — Or, à la suite des observations présentées ici, il se trouve que quatre représentants de cette jeune école ont demandé au gouvernement de subsidier une anthologie des écrivains belges.

Le gouvernement eût dû être défiant, car cette œuvre devait être fatalement partielle. Le premier volume a paru — celui des prosateurs — et on n'y voit même pas figurer notre éminent collègue, M. Thonissen, dont les œuvres sont connues de l'Europe entière !

M. NOTHOMB. — M. J.-B. Nothomb n'y figure pas non plus !

M. WOESTE. — En effet, M. J.-B. Nothomb n'y figure pas non plus, lui qui a élevé un monument à la gloire des hommes de 1830 !

M. NOTHOMB. — Je vous remercie.

M. WOESTE. — Cette école cherche à introduire en Belgique un style heurté, exagéré, vraiment incompréhensible...

M. DE KERCHOVE DE DENTERGHEM. — On appelait cela naguère style picaresque. (*On rit.*)

M. WOESTE. — Les notices de l'*Anthologie*, dont je parlais, n'ont guère d'intérêt et elles sont écrites en un style véritablement inintelligible.

Dans leur préface, les auteurs déclarent qu'ils ont choisi parmi les œuvres des écrivains « les pages évocatives du plus notoire scrupule littéraire ». Je serai peut-être traité demain de Bédien, mais je dois avouer que je n'ai rien compris à ces mots et je partage l'avis d'un écrivain qui a traité cette façon d'écrire de « Belgimatias ».

Il m'arrive, du reste, souvent de ne pas comprendre ces auteurs...

M. NOTHOMB. — Vous n'êtes pas le seul !

M. WOESTE. — Je ne suis pas seul à être traité ainsi de Bédien, et j'en suis heureux ; mais il est certain que je suis souvent obligé de relire plusieurs fois le même fragment pour essayer de comprendre, et je n'y parviens pas toujours !

Si donc le gouvernement a le devoir d'encourager nos jeunes écrivains, j'estime qu'il ne doit pas le faire les yeux fermés et entrer ainsi dans une voie dont le dernier terme me paraît être le ridicule.

J'ai une dernière observation à présenter.

Il y a quelque temps, a paru dans un journal de Paris une nouvelle d'un auteur belge, intitulée *l'Enfant du Crapaud*. On s'en est ému à Paris, où cependant la littérature a des allures très libres ; une poursuite correctionnelle s'ensuivit et elle s'est terminée par la condamnation de l'écrivain, qui s'est fait justice lui-même, car il n'a pas appelé de ce jugement.

Or, en Belgique l'écrit condamné a été publié ensuite dans une revue hebdomadaire. Le fait a été signalé par la presse et l'on croyait que le parquet belge imiterait le parquet français. Grande a été ma surprise en voyant l'inaction du parquet. La reproduction de cette *véritable ordure* était d'autant plus grave qu'il y avait condamnation antérieure. Nous avons cependant dans le Code pénal un article qui punit ces choses-là.

Ce n'est pas que je veuille pousser à des poursuites exagérées : en matière littéraire, comme en toute chose, il faut être prudent. Mais il s'agissait ici d'un travail outrageant gravement la pudeur publique : tout le monde le reconnaîtra et on ne comprend pas que le parquet n'ait pas poursuivi. Est-ce donc qu'il y aurait deux Code pénal et deux poids et deux mesures ? Je pose la question au gouvernement.

J'espère que quand de pareils défis à l'honnêteté publique se représenteront, ils ne seront plus indemnes de poursuites. La société doute de sa force quand elle ne sait pas faire respecter les mœurs publiques et on a donné là un déplorable exemple à nos écrivains. Aussi, serai-je charmé d'entendre les explications du gouvernement et j'espère qu'elles nous donneront satisfaction, sinon pour le présent au moins pour l'avenir.

Les réponses faites à M. Woeste par M. de Moreau, ex-ministre des beaux-arts, et par M. Devolder, son successeur, sont convenables, et ne méritent donc pas, au point de vue spécial où nous nous plaçons, qu'on les reproduise.

Il n'en est pas ainsi des explications fournies par M. Le Jeune, ministre de la justice :

M. LE JEUNE, ministre de la justice. — L'honorable M. Woeste a demandé que le gouvernement voulût s'expliquer au sujet d'un article publié dans un journal de Bruxelles, *l'Art moderne*, reproduisant un extrait de *la Terre*, de Zola, et un écrit intitulé : *l'Enfant du Crapaud*, — ce dernier récemment condamné en police correctionnelle à Paris.

Je donnerai ces explications en peu de mots, sur ce sujet que l'on a hâte de quitter. Il est toujours pénible d'avoir à provoquer des poursuites ou d'avoir à en discuter la nécessité.

Je pense qu'il y avait lieu d'exercer des poursuites contre le journal



français qui a répandu en Belgique *la Terre*, de Zola, et *l'Enfant du Crapaud*. C'est dire ce que je pense de la publication de *l'Art moderne*.

Si le *Gil Blas* n'a pas été poursuivi à propos de *l'Enfant du Crapaud*, c'est parce que cette publication a échappé à l'attention du parquet au moment où elle s'est produite en Belgique. (*Exclamations.*)

M. WOESTE. — Je demande la parole. (*Bruit.*)

M. LE PRÉSIDENT. — Pas d'interruptions, s'il vous plaît, messieurs ! Veuillez continuer, monsieur le ministre.

M. LE JEUNE, ministre de la justice. — On me demande d'expliquer pourquoi le parquet n'a pas agi et je l'explique. Je ne puis pas faire un reproche au parquet de ne pas lire régulièrement le *Gil Blas*. (*Hilarité.*)

A GAUCHE : Et le *Journal des Tribunaux* !

M. LE JEUNE, ministre de la justice. — Le *Journal des Tribunaux* n'a parlé de *la Terre*, de Zola, et de *l'Enfant du Crapaud* que longtemps après que le *Gil Blas* eût répandu en Belgique *la Terre*, de Zola, et *l'Enfant du Crapaud* et il en a parlé peu de jours avant *l'Art moderne*.

Je ne puis pas reprocher au parquet de n'avoir pas eu par lui-même connaissance des deux publications à raison desquelles des poursuites auraient dû être exercées contre le *Gil Blas*.

Quant à moi, je n'ai connu *l'Enfant du Crapaud* que par l'article de *l'Art moderne* sur lequel mon attention a été appelée sur le champ. C'est ainsi que je suis à même de fournir en ce moment les explications que l'honorable M. Woeste a demandées.

A propos de l'article de *l'Art moderne*, j'ai réclamé, à cette époque, les explications que je viens de reproduire en ce qui concerne la publication de *l'Enfant du Crapaud* par le *Gil Blas*.

Maintenant, pourquoi *l'Art moderne* n'a-t-il pas été poursuivi ? Le parquet a pensé que *l'Art moderne* comme le *Journal des Tribunaux*, n'ayant reproduit l'écrit en question que dans le compte-rendu d'un procès, l'appréciation du jury serait vraisemblablement dans le sens d'un acquittement.

Cette éventualité présentait le grand inconvénient d'exposer le parquet de Bruxelles à affaiblir par ses poursuites le salutaire effet de la condamnation qui venait d'être prononcée à Paris.

Puis, pour des publications de ce genre, même quand il en doit coûter quelque argent, une poursuite est, en général, une bonne fortune. La poursuite leur taille une réclame.

Dans cet état de choses, le parquet a pensé que mieux valait ne pas renouveler par une poursuite le bruit qui s'était fait autour de l'écrit condamné à Paris.

M. WOESTE. — Alors, il ne faut pas poursuivre les écrits pornographiques ?

M. LE JEUNE, ministre de la justice. — Cela dépend.

M. WOESTE. — Comment ? cela dépend. Le Code pénal ne dit pas : Cela dépend !

M. LE JEUNE, ministre de la justice. — Evidemment, mais il y a toujours, en pareil cas, une question d'opportunité.

Voilà les explications que j'avais à donner au sujet de l'absence de poursuites contre la publication primitive par le *Gil Blas de la Tere*, de Zola, et de *l'Enfant du Crapaud*.

J'ai pensé, comme le parquet, que, au moment où des poursuites auraient pu être exercées contre le journal *l'Art moderne*, ces poursuites n'eussent pas été opportunes.

M. Woeste étant revenu à la charge, M. Le Jeune, ministre de la justice, a expliqué ses explications, et a terminé son discours par la phrase suivante :

Du reste, de telles poursuites sont difficiles. Le procureur général me dira qu'il ne lit pas ces écrits; qu'il faut qu'on les lui renseigne. Et, si tout le monde se plaint en cette matière, PERSONNE CEPENDANT N'AIDÉ LE PARQUET POUR RÉPRIMER LA PORNOGRAPHIE!

Il est donc facile de comprendre que le parquet n'ait pas poursuivi ayant, été averti tardivement : en ces matières, les poursuites immédiates sont la condition d'une répression salutaire.

Dans la même séance, M. Melot, représentant de Namur, et rapporteur de la section centrale, a prononcé une harangue qui mérite de passer à la plus extrême postérité.

Voici le passage le plus auvergnat de cette élucubration parlementaire, digne en tous points du Tribulat Bonhomet qui, dans son rapport, a comparé l'art à la grande voirie :

Ce qui s'est accru surtout au budget, ce sont les dépenses qui ont un caractère personnel : ainsi les crédits pour le personnel des différentes institutions artistiques et scientifiques, pour des commandes et des subsides.

C'est ici qu'une seconde comparaison se présente. Les artistes et les littérateurs seraient injustes s'ils se plaignaient de notre budget. On se garderait bien de les négliger : leur plume ou leur pinceau ne peut-il donner la réputation et la célébrité?

Des écoles, des académies ont été établies pour eux; des bourses leur sont allouées pour leurs études; on leur fournit le moyen, par des allocations budgétaires, de continuer ces études dans les contrées étrangères; on achète ensuite leurs œuvres, et nul n'ignore à quelles critiques ont souvent donné lieu ces achats. Sous le nom de missions, on paye parfois leurs voyages; on les secourt quand ils sont pauvres, que leur pinceau ou leur plume, dédaigné par d'ingrats contemporains, n'a pas assuré la subsistance de leur vieillesse, et, après leur mort, la main généreuse de l'Etat soutient encore leur veuve et leurs enfants.

Dans nulle autre carrière, l'Etat ne suit et ne protège les citoyens, de la jeunesse à la tombe, avec une si libérale sollicitude; IL NE PROTÈGE AINSI NI LES AVOCATS, QUI SONT LES AUXILIAIRES DE LA JUSTICE; NI LES

MÉDECINS, QUI VEILLENT A LA SANTÉ PUBLIQUE, NI LES INDUSTRIELS, QUI ENRICHISSENT LE PAYS, NI LES AGRICULTEURS, QUI FONT SORTIR DU SOL LA NOURRITURE DU PEUPLE.

Mais, à chaque chose, Messieurs, sa place et son rang ; l'homme vit avant tout de pain :

Je vis de bonne soupe et non de beau langage.

Et si la crise agricole se prolonge, aussi intense, aussi rigoureuse, la faim règnera dans nos campagnes, comme elle règne dans d'autres pays de l'Europe ; la faim tranchera la question et obligera les citoyens et l'Etat à diriger d'un même côté toutes leurs ressources. Devant cette terrible nécessité, l'éclat des lettres et des arts pâlit et s'efface, et je redis l'impression que m'a fait éprouver cette comparaison : que, dans ce temps où la détresse agricole exige de si prompts et si efficaces secours, le budget des beaux-arts dépasse les subsides inscrits au chapitre de l'agriculture et à celui de la voirie vicinale.

Au surplus, pourquoi me tairais-je et ne dirais-je pas toute ma pensée ? Cette comparaison ne me paraît pas blessante et je préfère l'honnête laboureur qui, de l'aube au coucher du soleil, a travaillé la terre pour la forcer à porter des moissons et qui, le soir, retourne joyeux près de sa femme et de ses enfants, à maint poète d'une école nouvelle qui torture le langage pour chanter en vers inintelligibles ses passions et ses plaisirs.

Et ce n'est pas tout : le Cercle des *XX* n'a rien à envier à *la Jeune Belgique*. M. Anspach-Puissant a recommandé, en ces termes, nos jeunes peintres à la bienveillance du gouvernement :

Au risque de passer aussi pour un Béotien, je veux pousser ces observations dans un autre ordre d'idées et parler à M. le ministre de l'intérieur non plus uniquement de littérature, mais de beaux-arts.

On a, il y a quelques années, voté de très grandes dépenses pour élever à Bruxelles un palais des beaux-arts : ce palais a été détourné de sa destination première ; il sert de musée aujourd'hui ; mais le musée d'alors est devenu le local des expositions périodiques.

Je me demande si, dans le désir d'impartialité que le gouvernement affiche en matière d'art, il ne va pas trop loin et si, en mettant à la disposition de certain groupe tapageur et turbulent, qui semble n'avoir d'autre but que d'exploiter la naïveté des badauds, les salons de l'ancien musée, il n'emploie pas les deniers des contribuables à un objet pour lequel ils ne devraient pas être dépensés ? Les quelques peintres de talent qui se sont fourvoyés par là commencent à s'abstenir de prendre part à ces exhibitions. Le gouvernement ne devrait-il pas s'abstenir aussi ?

Des expositions se sont succédé et, chaque année, elles sont devenues de plus en plus ridicules. Les premières fois, elles avaient cela de bon qu'elles

faisaient rire et que les visiteurs y passaient au moins quelques instants de gaieté.

Mais, à force de tomber dans l'exagération, on en est arrivé à ne plus même être drôle. Les visiteurs qui, les premières années, allaient voir ces charges pour se dérider se sont lassés et n'y vont plus.

Il y a là un abus auquel il importe de remédier. J'engage le gouvernement à réfléchir et à examiner soigneusement s'il doit continuer à donner, en quelque sorte, l'estampille officielle à ces mauvaises plaisanteries.

Enfin, dans une interruption, à propos de M. Camille Lemonnier et d'une de ses œuvres, M. Eeman, représentant de Gand, s'est permis de crier à la « cochonnerie ».

..

Voilà comment, quand, par hasard, il leur arrive de parler de l'art et des artistes, s'expriment, avec la conscience de leur infaillibilité, les brasseurs de lois qui siègent à la Chambre!

Avocats de quatorzième ordre, qu'un long stage de sentinelle au pied du mur mitoyen a rendus aptes aux basses besognes de la politique; marchands de bestiaux, qui contemplant une œuvre littéraire de la même façon que leurs bœufs et leurs vaches regardent les locomotives; industriels égoïstes, digéreurs de fortunes; financiers toisés par les yeux de la conscience des pauvres; fleurs d'ignorance et de nullité, nénuphars fétides éclos des mares électorales, — cela s'avise de renifler l'art, et de s'ériger en juge de ce qui peut être jugé par tous, sauf par eux!

D'où viennent ces gens-là, pour s'introniser critiques littéraires? Où leur mandat? D'où leur compétence?

De quel droit ces écorcheurs de français, dont le jargon offusquerait M. Georges Ohnet lui-même, de quel droit ces législateurs incapables de rédiger correctement un texte de loi, et qui, grâce à leurs patois divers, transforment le Palais de la Nation en une tour de Babel, — moins la hauteur — de quel droit viennent-ils censurer les écrivains, les écrivains qu'ils ne connaissent pas, et les rappeler, au nom de l'hypocrisie officielle, à l'on ne sait quelle poétique bourgeoise, dont ils accrochent les règles caduques aux vieux récits de Thérémène qui leur tiennent lieu de littérature?

Un Sarcey suffit à la France. Et pour la Belgique, cent trente-huit Sarcey, c'est trop!

Mais ne calomnions personne : M. Sarcey lit pour ne pas comprendre, tandis que nos cent trente-huit Sarcey ne lisent même pas. Le Sarcey de M. Bergerat ne vaut pas les nôtres!

M. Woeste critique ce qu'il appelle le style de la *Jeune Belgique*, et, dans une lettre adressée à notre directeur, il confesse ignorer l'existence de notre revue. Il parlait donc de la *Jeune Belgique* sans l'avoir lue, d'après les ineptes plaisanteries de certains journaux qui ne l'ont pas lue davantage. M. Woeste peut être fier : il a inventé l'ignorance à deux degrés !

Mais M. Woeste a été distancé, si c'est possible, par un jeune représentant stagiaire, dont le stage ne sera pas long, car cet Eliacin parlementaire nous paraît digne de figurer à côté des plus vieux et des plus repoussants Joad de la Chambre, M. Anspach-Puissant, député de Thuin.

M. Anspach, — Puissant par alliance — a supplié le gouvernement de ne plus ouvrir les locaux du Musée aux Jeunes-Belgique de la peinture.

Il va falloir que les écrivains et les peintres aillent prendre le mot d'ordre chez les élus de la bêtise à 42 francs 32 centimes !

Ces Sarcey en Chambre rêvent d'instituer un art officiel, avec brevet de sagesse et de beau langage. Un énorme éclat de rire a salué leur prétention, et à cette seule idée, dans nos vergers littéraires, les pommes ont poussé sur les arbres, toutes cuites, à leur intention.

Se flatter de régenter l'art, c'est comme si l'on envoyait des convocations de garde civique aux étoiles de la Voie lactée.

..

Ce n'est pas tout : il a fallu encore que la pruderie parlementaire accusât M. Camille Lemonnier d'être un vendeur de cartes transparentes, et que M. Eeman le traitât, sans le nommer, de cochon. Et pour couronner dignement cette belle aventure, M. Le Jeune, ministre de la justice, un homme de talent, un érudit et un lettré, malheureusement embauché dans la politique, n'a pas protesté. M. Le Jeune au lieu de relever, comme elle le méritait, la grossière et sottise incartade de M. Eeman, a fait appel aux dénonciateurs. Il s'est plaint que personne n'aidât le parquet en lui signalant les œuvres d'art qui sont dignes des mouchoirs de M. Tartufe !

Et tous les orateurs, depuis M. Woeste jusqu'à M. Le Jeune, ont craint de se salir les lèvres en prononçant le nom de M. Camille Lemonnier !

Pornographe et cochon, cet artiste, qui, depuis plus de vingt ans, travaille à excuser sa patrie, devant l'Europe, de la médiocrité demi-séculaire où nous a plongés ce Parlement ! Pornographe et cochon, l'auteur de la *Belgique*, du *Mâle*, du *Mort*, des *Charniers*, et de tant d'autres œuvres qui font honneur au génie de notre race ! Pornographe et cochon, pourquoi ? Pour quelques peintures violentes, pour quelques mots crus ?

Est-ce ainsi qu'on parle d'un écrivain ? Qu'importent les descriptions

vives et les phrases nues, — cela relève de la critique littéraire, et du jugement des écrivains eux-mêmes ! Une seule question était à poser : Sommes-nous en présence d'un allumeur de curiosités ou d'un artiste qui a voulu faire une œuvre d'art ?

L'auteur du *Mort* est de ceux qui ont droit, sinon à l'admiration, au moins au respect de tous. Chapeau bas devant ce nom-là ; M. Eeman !

Quant à l'appel lancé par M. Le Jeune aux mouchards littéraires et aux Vidocq des sentines où grouille Léo Taxil, nous souhaitons qu'il soit écouté. M. le ministre se rendra compte, alors, de ce que pèse, dans les balances faussées de certaines consciences, une phrase odieuse, qui n'aurait jamais dû échapper à un garde des sceaux.

\*  
\*\*

Il est temps de conclure. Les cent trente-huit Sarcey de la Chambre, en nous insultant, et en nous laissant insulter, nous ont fait le plus enviable honneur auquel des artistes puissent prétendre, en cette fin de siècle, dans un pays de mœurs parlementaires. Ces gens là, quand il s'agit d'art, ont un instinct infailible qui les porte à ridiculiser ce qui est fier, et à salir ce qui est beau. Nous les remercions de ce suffrage à rebours, qui recevra l'approbation universelle, celle des Melot, et aussi la nôtre. Cette unanimité ne nous déplaît pas.

Les vrais, les seuls représentants de la pensée, en Belgique, ce sont ces artistes qu'on a outragés. Les cent trente-huit Sarcey ne sont qu'une coagulation d'intérêts alvins. Nos écrivains, nos peintres, nos sculpteurs et nos musiciens, voilà le cerveau du pays. Et leur œuvre continuera notre patrie, en dehors de toute fiction géographique, malgré les démembrements mêmes, alors que les noms de MM. Woeste, Melot et Anspach seront oubliés, et que les miasmes de la grande Charogne politique seront depuis longtemps évaporés sous le ciel.

LA JEUNE BELGIQUE.

.....

## POÈMES

### I

#### LA CRUAUTÉ DU PRINTEMPS

*Oh! l'enfantin veuvage insulté par les fleurs!  
Mon cœur de délaissé promène ses malades,  
Hélas! et trop de fleurs jonchent ses promenades.*

*Refermez-vous, lilas, que j'eusse aimés ailleurs,  
Et toi, l'orgueilleux lys, qu'égalera ma dame,  
Épargne tes parfums au vierge qui se pâme.*

*Précédez-vous l'enfant que je n'espérais plus?  
Oh! parfumez alors le sentier qui l'amène;  
Effeuillez-vous, lilas, sous les pieds d'une reine.*

*Mais ne me rouvrez pas de paradis perdus  
Si j'en dois cueillir seul les fleurs pour elle écloses;  
Le souris qu'elle aura me navre dans les roses.*

*Qu'il en soit de mon cœur comme tu le voudras,  
Ignore seulement le deuil que je te voue;  
Trop de roses, hélas! m'ont évoqué ta joue.*

*Toujours entre les bras, toujours fuyant les bras,  
Ton fantôme trop beau m'a dévasté l'aurore;  
Ah! vois les yeux perdus dont le regard t'implore*

*Enfant, tu m'as fait mal; j'en châtierai les fleurs.  
Je vous effeuillerai, roses des rosiers mièvres,  
Vos lèvres, trop souvent, m'ont parlé de ses lèvres.*

*Pauvre courroux d'enfant que trahiront les pleurs!  
Tu m'as brisé le cœur, cher cœur de l'inconnue,  
Mais je n'ai pas cessé d'espérer sa venue.*

II

L'AINÉ

*Vous souvient-il parfois du frère qui vous pleure,  
Pauvre sœur de jadis, lasse de mes pareils?  
Je suis l'ainé pensif qui veilla vos sommeils.*

*Où sont-ils, vos frissons de grand lys qu'on effleure?  
Et ces soirs fraternels, qui fleuraient le tilleul?  
Autant d'obscurs bonheurs dont je me souviens seul.*

*Car je me les rappelle avec les mêmes larmes.  
Vous ne connaîtrez pas l'extase des regards :  
Je vous ai vu dormir en vos cheveux épars.*

*Et la douce ombre, alors, qui nous tombait des charmes!  
Et qu'ils fleurent longtemps au fond du souvenir,  
Ces bouquets que vos mains n'avaient pu retenir!*

*Mains gauches à souhait, encor vierges d'échanges,  
Et qui, lasses des jeux et des bouquets cueillis,  
Avaient, en s'endormant, laissé tomber ces lys.*

*O sourire endormi d'enfant qui rit aux anges,  
Souffle digne des fleurs, parfums d'un sang bien né,  
Premier et seul amour des lèvres de l'ainé,*

*Pauvres riens qu'elle oublie, hélas! comme on s'oublie,  
Vivez dans ce seul cœur mort de son seul espoir,  
Qu'il souffre bien par vous, en ses heures de soir.*

*Je me suis enfermé dans ma mélancolie :  
Si quelqu'un de mortel vit pleurer mes vingt ans  
Ce sont de fières fleurs mortes depuis longtemps.*

*Elle dort en mon cœur, comme dans une châsse,  
La Belle-au-bois-dormant que vous avez été ;  
J'ai mêlé mes instants à son éternité.*



*Il est trop tard! En vain au fond d'une voix lasse.  
Vous chercherez pour moi quelque accent triste et doux :  
Vous n'aurez plus ce cœur qui ne pense qu'à vous.*

III

LES ADIEUX AU BORD DE LA MER

*Dieu bénisse vos soirs, reine de mes tristesses.  
Nous nous étions fait mal dans toutes nos caresses ;  
Quels longs adieux, pourtant, nous avons échangés!*

*J'ai baisé dans mes pleurs vos doigts las de leurs bagues ;  
Tant mon cœur s'effarait devant ces pays vagues  
Où les soirs les plus beaux me seraient étrangers.*

*Le départ attristait les mers occidentales.  
Vous m'avez attiré jusqu'à vos lèvres pâles,  
Sous vos cheveux royaux semés de fleurs des eaux.*

*Que de sanglots d'enfant dans ce baiser suprême!  
Adieux, derniers adieux d'une reine qui m'aime,  
J'ai bien souffert par vous dans les pays nouveaux!*

*Beaux pays, et parés pour une bienvenue!  
Hélas! et que m'était cette terre inconnue?  
J'y portais votre amour comme un trophée amer.*

*Et votre orgueil connut ces paroles bénignes :  
« Que vous ai-je donc fait qui rappelle vos cygnes?  
Ah! laissez-les, sans vous, retourner sur la mer.*

*Mais je sens s'attendrir mon cœur longtemps rebelle :  
Celle qui vous attend est sans doute bien belle?  
Je mourrai loin de vous dans mes pâles cheveux. »*

*O ma sœur, ai-je dit, ne parlez pas de charmes.  
Je ne sais qui m'attend, et vous voyez mes larmes ;  
Daignent les soirs d'été vous rendre vos aveux.*

*Les soirs! pleins de rayons, de chansons et d'haleines,  
Et que j'explorerai sur de mornes carènes,  
Ces soirs, tristes pour moi, Dieu vous les fasse doux!*

*Nous nous serons aimés, pourtant, cette seule heure!  
Ah! navire trop lent, reçois un cœur qui pleure;  
Fais le soir et la mer bien vastes entre nous.*

IV

LA REINE MORTE

*Voilà donc les baisers que tu m'avais promis!  
Fuis-moi dans le trépas, hautaine comme un cygne;  
Tu n'auras pas vaincu ce cœur qui se résigne.*

*Les beaux astres couchés que tes yeux endormis!  
Ils faisaient le matin dans les prés de mon âme :  
Heureux qui passera sous les yeux de ma dame.*

*Quand la mort effeuilla tes roses, m'aimais-tu?  
Ah! n'importe; que les ténèbres te soient douces!  
Pleines de lits de fleurs, pleines de bancs de mousses.*

*Plus douces que mon cœur, pauvre cœur qui s'est tu,  
Et qui suivit de loin ta noble rêverie,  
Cœur plein d'humbles trésors qui t'eussent attendrie*

*Qu'il te soit pardonné; tu ne le savais pas.  
Puissé-je, en ma prière, être écouté des anges;  
Ton linceul te sera léger comme des langes.*

*Heureux les étrangers que tu regarderas!  
Calme vaisseau parti sur la mer des ténèbres  
Loin d'un culte ignoré, vogue à des cœurs célèbres.*

*Repose en ces cheveux qui défieront la mort.  
Reine et belle parmi les reines éclipsées,  
Tu régnas sur l'Ophir de mes bonnes pensées.*

*Je n'ai pas détrôné ton spectre casqué d'or :  
Fuis-moi pour l'inconnu que la mort te fiance ;  
Je me plais dans la nuit qui répand sa présence.*

FERNAND SEVERIN.

---

## NOTRE PETIT SALON DE TIR

(D'APRÈS FLOBERT)

### I

#### MÉTÉMPSYCHOSE



ans le bruisseux silence de l'hémicycle où plane l'âme d'un vieux lion décédé depuis cinquante-neuf ans, on entend comme le bourdonnement d'une mouche qui serait la sœur de celle du coche. Tous les jours on balaie le plancher en gradins afin d'y remuer les microbes de l'éloquence; un peu de poussière de phrases tournoie à hauteur d'homme pendant qu'à tour de rôle deux ou trois messieurs dévoués se tiennent debout, une main dans la poche du pantalon, l'autre faisant des gestes pour que la poussière ne retombe pas trop vite. Peu à peu, le tournoiement se fait plus lent, la poussière plus dense descend, s'amasse, se pose... des voix crient : à demain ! Le président se couvre. Le monsieur dévoué replie ses gestes et les remet dans son tiroir.

Or, un de ces lendemains qu'on avait balayé à fond le coin des agriculteurs et que la poussière tournoyait, tournoyait en exhalant des parfums de carottes et de navets crus, le monsieur Vestale — un gros dont l'obésité tenait le coude en arrêt — qui était chargé de veiller à l'entretien de la poussière éloquencielle, et qui s'obstinait depuis un instant à tracer des ronds dans le vide en pointant l'index dans la direction de quelque chose avec l'air de dire : « Je parle tout le temps et celui-là ne fait rien. Bien sûr, il a payé le concierge pour l'empêcher de balayer son coin », une à une, instinctivement, les têtes se tournèrent vers l'endroit désigné. L'assemblée vautrée en une variété de poses molles était dans cet état de somnolence qui émousse le regard et prédispose l'imagination aux plus insolites visions. Elle ne vit d'abord qu'un être courbe aux yeux plisseux de myope dont le nez crochu furetait dans un tas de paperasses. Il en retirait quelques-unes,

les pliait en cassure, d'un mouvement sec. Puis, tandis qu'un sourire en coup de rasoir étirait ses lèvres minces, de ses deux mains très blanches au petit doigt en retroussis — à la façon des femmes qui « pincet du tricot » — il amenait des carrés de papier blanc à hauteur de la bouche, sa langue acérée, se mettait à les lécher d'un mouvement saccadé, rapide, frénétique, presque gourmand : Une, deux, crac ! Une, deux, crac !... pendant que les lèvres accentuaient le sourire.

Au bout de quelques minutes de contemplation, des bulles noires attirées par la fixité de tous ces regards, se mirent à voltiger dans l'hémicycle ; elles grossirent bientôt jusqu'à devenir de petites noisettes qui bondirent, se croisèrent, tourbillonnèrent dans l'espace comme lancées par une multitude d'invisibles bilboquets, et l'on ne sait par quel phénomène d'hypnotisme, le mouvement incessant des deux mains crochues devant la langue acérée prenant tout à coup un relief outré, apparut comme le geste d'un singe affamé qui aurait happé les noisettes au bond et les aurait croquées, croquées à la hâte, par poignées dans un accès de frénésie gourmande. Alors, retentirent de tous côtés des cris perçants inarticulés et la cage entière possédée d'une épouvantable danse de « Singe-Guy » se rua dans un désordre et un brouhaha indescriptibles...

Un silence suivit cette mêlée, un silence profond dans une méditative immobilité : les noisettes avaient cessé de tomber. On entendait maintenant le bruit doux de plusieurs centaines de mâchoires qui les croquaient avec recueillement. Puis, le bruit diminua, se fondit en la vague rumeur d'une digestion qui s'apaise... une poignée d'épluchures s'abattit sous un banc, une seconde là-bas, une troisième,... des ronflements montèrent çà et là ramenant l'harmonie dans le silence... La poussière avait repris son tournoiement normal... Le geste avait changé d'orateur.

## II

### LE MÉLOPHONE

*Le Moniteur des intérêts bovins*, dans un de ses derniers numéros, mentionne une invention récente qui a passé trop inaperçue. C'est celle du *Mélophone*, instrument à soufflets et en forme de guitare dont le nom s'écrit plus orthographiquement *Mélot-Faune*. L'auteur a expliqué son invention comme suit :

Cet instrument a pour but d'approprier peu à peu les forces vives d'une nation aux travaux trop négligés de l'agriculture, d'appliquer aux travaux de la terre le principe du service obligatoire dont les bœufs — ces parias de l'humanité — sont demeurés, jusqu'à ce jour, les seules victimes.

En Belgique, surtout, s'est produite depuis quelques années on ne sait quelle émancipation qui tend à détourner les hommes de leur véritable fonction ; l'art démoralisateur s'est emparé des esprits, jetant le trouble dans les familles, éveillant l'âme dans des corps pesants de bien-être, faisant jaillir le feu de cette passion funeste qui signifie la décadence d'une race.

Des artistes, — le mot fait frémir! — des artistes, des anarchistes — c'est la même chose — sont venus, faisant tourner au bout de leurs pinceaux et de leur plume, l'assiette, la vieille et saine assiette de notre Constitution. Oh! les jongleurs, les saltimbanques, je ne sais ce qui me retient de... Mais non! ce sont des malheureux qu'il faut plaindre, car la lèpre d'art les atteint à la fleur de l'âge. J'en sais qui font des vers et qui n'ont pas vingt ans. Vingt ans! l'âge où nous allions à l'école avec, sous le bras, la petite ardoise dont nous sucions mélancoliquement la touche.

Enfin, et pour vous dire toute la chose navrante, Messieurs, la Belgique, notre pauvre Belgique ne digère plus comme en 1830. Vous m'aidez à la préserver de la gastrite en achetant mon instrument dont une application persévérante ramènera notre peuple aux saines fonctions de nature et rétablira l'harmonie parmi ce que je nommerai d'une appellation générale, la faune, c'est-à-dire l'ensemble des animaux de notre pays. L'instrument que je vous propose est à trois degrés et fournit un résultat définitif au bout de quelques jours. Au premier tour de vis le sujet tombe des folies et des chimères imaginatives de l'enthousiaste au raisonnement froid et positif de l'homme : un poète décadent pourrait construire des chemins de fer économiques ou suivre un cours de droit commercial sans la moindre douleur.

Au second tour, le raisonnement se restreint aux choses indispensables de la vie domestique et l'homme manifeste une sympathie accusée pour les animaux de basse-cour.

Au troisième tour, le cerveau n'est plus qu'un peu de matière molle qui concourt à l'harmonie physiologique de l'individu, sans plus le distraire du rôle que la nature lui assigne et qui est de contribuer, pour sa part, à la colossale digestion de la matière par la matière jusqu'à la fin des siècles.

Cette fin, j'estime qu'il est inutile de la précipiter.

Cette démonstration a été unanimement approuvée et nous avons tenu d'autant plus à la souligner que des expériences faites sur l'auteur lui-même ont prouvé d'une façon péremptoire l'efficacité du nouvel engin.

MOUCHE.

.....

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

### I

*Le Sang des fleurs*, par M. ANDRÉ FONTAINAS. — Bruxelles, Monnom, 1889.



Dans ses premiers poèmes, M. André Fontainas nous apparaît comme un artiste d'exception.

Parmi les nombreuses fleurs de la jeune école belge, lys mélancoliques, roses douloureuses, œillets équivoques, tulipes noires de désespérance et de spleen, les fleurs de M. André Fontainas fleurissent bon la jeunesse, la force et la santé. Dans ce jardin pessimiste, dont les philosophes allemands ont été les jardiniers, ces fleurs semblent exotiques ; et si elles saignent, leur sang est si beau, si riche, il coule avec tant d'harmonie tranquille, que sa pourpre devient une parure.

Parmi les poètes belges, M. André Fontainas est aussi anormal, aussi monstrueux — au sens propre du mot — que M. Théodore de Banville le fut naguère parmi les chanteurs du *Parnasse contemporain*. Il nous fait penser à quelque poète de la Pléiade, conçu par Pierre de Ronsard ou Joachim du Bellay, et qui serait né, par ricochet, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Et de même qu'un poète baudelairien couvé par un Décaméron d'artistes du XVI<sup>e</sup> siècle eût été, à leurs yeux, un phénomène, de même M. André Fontainas s'offre aux artistes de notre temps et de notre race comme un anachronisme vivant.

Et il ne s'agit pas ici d'un pastiche. L'imitation archaïque, si souple, si déliée qu'elle soit, se trahit toujours par quelque naïveté, ou par quelque rouerie, et souvent même par les deux à la fois. Or, il suffit de lire trois pages du *Sang des fleurs* pour abandonner toute méfiance, et pour se convaincre que M. André Fontainas est un poète essentiellement spontané.

*Le Sang des fleurs* est une succession d'odes à la joie, à la jeunesse, à la beauté, à l'amour. Au bout de chacune des fortes rimes du poète, il y a un sourire et un baiser. La femme apparaît, gracieuse, certes, mais belle d'une beauté calme, sereine, presque païenne. S'il se trouve, dans le recueil, quelques strophes mélancoliques, elles n'ont rien de cette mélancolie moderne qu'on pourrait appeler la convalescence de l'amour. La mélancolie du *Sang des fleurs*, si elle existe, est une mélancolie d'avant l'amour partagé. Elle n'est pas plus déchirante que celle de Ronsard, et comme elle émane d'un jeune homme ivre de sa jeunesse et de son énergie, elle ne prévoit même pas la vieillesse ou le renoncement.

On peut se demander, en présence d'une œuvre aussi déconcertante que *le Sang des fleurs*, comment M. André Fontainas a été amené à l'écrire. Il semble qu'à un jeune homme de sa trempe et de sa nature, la vie soit assez aventureuse et assez belle pour tuer en germe toute nostalgie d'art.

C'est la question magnifiquement posée par Richard Wagner dans une de ses lettres :

« ... Je ne puis m'empêcher de croire que si nous avons la *vie* véritable, nous n'aurions pas besoin de l'*art*. L'art commence juste où finit la *vie*, où tout cesse d'être présent; alors, nous hurlons par la bouche de l'art : « Je désire ». Je ne comprends même pas comment un homme véritablement heureux pourrait avoir la pensée de faire de l'art; *vivre* c'est tout, car c'est *pouvoir*; l'art n'est-il pas l'aveu de notre impuissance? »

*Le Sang des fleurs*, comme toute œuvre poétique, répond à cette question du maître allemand. Le bonheur n'est pas d'être heureux, mais d'être *plus heureux*. Le bonheur se dévore lui-même, et le poète du *Sang des fleurs*, admirablement armé pour la vie, n'échappe, pas plus qu'un autre, à la fatalité de cette loi.

Ensuite, aux yeux d'un jeune homme doué de l'imagination particulière à M. André Fontainas, la vie actuelle doit sembler mesquine, peu conforme à son désir et à ses appétits. Et l'impuissance dont parle Richard Wagner éclate, l'impuissance à *vivre* soi-même et à *faire vivre* les autres comme on voudrait. De là, le désir, la nostalgie, l'œuvre d'art :

« ... Je vais résolument. Mon cœur est fort. Je veux  
De chansons, de plaisirs, de regards et d'aveux  
Régouir sans effroi mon cœur toujours avide;  
La mort est insondable, et la vie est si vide.  
Oh! les vases sacrés dont j'ai pu me saisir :  
L'inaltérable rêve et l'éternel désir,  
Je ne les rendrai pas à la voix du prophète.  
Nul ne viendra troubler la splendeur de la fête  
Que l'amour impassible illumine d'orgueil;  
Nul ne m'entraînera dans la nuit de son deuil :  
Je veux vivre. Je veux aimer. Je veux l'ivresse  
De la voix qui commande et de l'œil qui caresse;  
Je veux aimer la femme et ses roses pâleurs  
Où circule le sang héroïque des fleurs  
Virginales, des fleurs farouches et hautaines..... »

Ces vers suffisent pour donner un exemple caractéristique de la manière et du style de M. André Fontainas. *Le Sang des fleurs* est écrit tout entier dans cette langue vaillante, lumineuse et gracieuse, d'une grâce forte et mâle, qui transfigure les images les plus mignardes d'un trait de grandesse à la Renaissance. Tous les poèmes du recueil vivent d'une fière et belle vie française, où la force même est élégante et la douceur chevaleresque.

ALBERT GIRAUD.

II

*Scènes de Bal*, par ALBERT SAINT-PAUL. — 150 exemplaires, tous sur Japon, chez Edmond Deman, libraire, Bruxelles.

Tout une fête, blanc et or, la jolie plaquette de M. Saint-Paul, éditée avec un goût exquis et une concordance parfaite. Ce n'est pas comme dans *les Fêtes galantes*, l'évocation ou la transcription d'une époque déterminée, le XVIII<sup>e</sup> siècle, si follement raisonneur d'amour et si gracieusement sentimental, mais ici l'impression gardée de quelque fête, sans détermination aucune, le résultat en quelque sorte. Aussi donc un vers musical — la chose ailée — évocatif et presque irréel, non pour l'intellect, car M. Saint-Paul délaisse l'art intellectuel et d'analyse qui emploie le vers grave de Baudelaire. Le poète ne remonte pas aux sources des sensations, mais veut les traduire directement, les noter dans leur essence et que délicate et frivole! Certains rythmes gracieux de courbes vives et molles, telle pièce :

*Des rondes d'enfants, des rondes de fleurs, des rondes frôleuses  
Vont se pavanant et se déployant d'un élan soyeux.*

et d'autres lestes, pétillantes ou joyeuses; mais parfois aussi l'effet veut être de musique pure et en cela jamais les mots et leurs sonorités ne pourront égaler les gammes. C'est à la manière de Verlaine, mais un vers même plus *sensibilisé*, et parfois trop. Si Wagner a pu dire que l'œuvre la plus parfaite du poète *devrait* être celle qui, dans son dernier achèvement, serait une parfaite musique, il l'a mis en garde contre l'incompréhensible, le bizarre et l'absurde dans lesquels il risque de tomber en dépassant la limite de son art. Mais des pièces telles que *Mousmè*, publiées dans les *Écrits pour l'art*, nous font espérer que M. Saint-Paul est sur son chemin de Damas.

VALÈRE GILLE.

Jules Barbey d'Aurévilly, l'auteur de *Une Vieille Maîtresse*, *le Prêtre marié*, *Ce qui ne meurt pas*, *les Diaboliques* etc... est mort à Paris le 23 avril. Il était né en 1808.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, un article sur cet écrivain que la littérature française vient de perdre et qui était aussi remarquable par l'élévation de son caractère que par la puissance de son génie.



## CHRONIQUE ARTISTIQUE

### I

#### UN CARTON DE JEF LAMBEAUX.



Le glorieux auteur du *Baiser*, de *la Folle chanson* et de la splendide et monumentale fontaine qui fait autant honneur à la ville d'Anvers que le merveilleux puits de Quentin Metsys, Jef Lambeaux, vient de terminer un immense carton auquel il a consacré un travail de trois années. *Les passions de l'humanité*, tel est le titre de l'œuvre grandiose que Lambeaux a conçue et exécutée avec une grandeur étonnante. Au sommet du carton, dominant tout, une Mort effrayante et blanche déchire son linceul éclatant d'un geste calme et sûr, conscient de sa force — et farouchement redressée — sépare et réunit à la fois les groupes qui rient et vivent, et souffrent et meurent sous elle. D'un côté, la joie, merveilleusement rendue et fêtée par l'artiste en des troupes de jeunes femmes lumineusement blondes, au visage tout entier éclairé par le rire, au corps souple, puissant et ferme, emporté dans l'ivresse des danses et des caresses folles, l'essaim des femmes aux chairs rose-fleurie, l'exubérance et l'opulence des chairs flamandes, en ce carton mille fois mieux chantée pour nous, qu'en tous les tableaux de Jordaens; de l'autre, les douleurs, les misères, l'inévitable et désolée vieillesse, les maladies, les crimes, les souffrances, et parmi tous ces torsos de vaincus, de maudits et de désespérés, la figure géante du Christ agonisant sur la croix, tandis qu'écrasé sous l'opprobre de son crime, perdu dans la nuit noire de sa conscience trouble, comme anéanti sous le poids de tous ces corps meurtris qui se tordent au dessus lui, Caïn réfléchit et pleure sa faute irrémissible.

Pour avoir seulement conçu une œuvre aussi colossale, il fallait une fière audace et une belle imagination. L'exécution a dépassé pourtant encore la conception, surtout dans cette partie du carton célébrant la joie et la chair, et nous ne pensons pas que depuis bien longtemps sous ce rapport, une œuvre aussi énorme et belle ait été produite en Belgique ou ailleurs.

Notre respectueuse admiration donc à Jef Lambeaux, et l'espoir de voir quelque jour réalisé en bronze ce titanesque projet de bas relief.

### II

#### LA XV<sup>e</sup> EXPOSITION DU CERCLE ARTISTIQUE.

Des toilettes charmantes à l'ouverture de l'Exposition du Cercle. De volumineux boas de plumes noires et blanches, d'exquises robes vertes vêtant d'élégantes jeunes filles coiffées de fashionables et minuscules chapeaux

ensevelis sous des avalanches de fleurs roses. D'incomparables jaquettes de velours aux tons morts, bleus meurtris, verts foncés, gris de fer, des robes printanières aussi aux couleurs claires et joyeuses, rehaussées de noires passementeries, une exhibition d'élégances, un assaut de féminines coquetteries.

Du côté des hommes — comme disent maintenant les journaux du soir — quelques messieurs en habit, des exposants, que leur vêtement semble gêner aux entourures, et que l'on confondrait facilement avec les huissiers, n'était l'imposante chaîne d'argent de ces derniers. Pourquoi, diable, ces artistes exposants, s'ils jugent leur personne plus intéressante que leur peinture, ne se mettent-ils pas en sautoir le cartel de papier doré portant leur nom? Outre qu'on saurait ainsi exactement à qui l'on a affaire, ce serait d'un assez joli effet décoratif, et il se pourrait même trouver des « Grand-pié » dont l'admiration, déjà large pour les tableaux exposés au Cercle, serait encore augmentée par la vue de ces grands cordons d'ordre étranger.

Des tableaux aussi, beaucoup de tableaux, de mauvais tableaux surtout; des tableaux *nobles*, peints par des dames de la « gentry », et des tableaux roturiers, brossés par des amateurs académiciens ou des académiciens amateurs, comme on voudra. Exposition, somme toute, fort peu intéressante au seul point de vue artistique, si l'on en excepte le fort beau paysage ensoleillé de M. Heymans, des *Bûcherons* remarquables d'Isidore Verheyden, le grand tableau de Courtens, représentant *l'Escaut devant Anvers*, et deux bons paysages de Binjé, naturellement très mal placés, il n'est rien dans le Cercle qui mérite attention respectueuse.

Une mention spéciale cependant — une mention très honorable comme on dit en style de collègue — à M. et M<sup>me</sup> Wytsman et à M<sup>lle</sup> Sylvia Van der Kindere, dont le buste, malheureusement un peu luisant, est un des meilleurs envois de la statuaire à ce Salon. Nous avons déjà remarqué son envoi de l'année précédente et nous sommes heureux de renouveler nos félicitations à ce sculpteur d'avenir.

Un mot encore pour clore, touchant les façons étonnantes des huissiers, dont la grossièreté ferait reculer M. Eeman lui-même.

GEORGES DESTRÉE.

### III

#### L'EXPOSITION WATTEAU A LILLE.

Une exposition de Watteau! quelle fête, quelle excursion joyeuse au pays des fantaisies chatoyantes et des suprêmes élégances! Très loin, délicieusement, partir dans le rêve des parcs sombres où les grands jets d'eau sanglotent, souffrir des coquetteries subtiles de Colombine, rire de l'espièglerie leste d'Arlequin, mélancoliser avec de blancs Pierrots vêtus de soie : admirer longuement celui que les Goncourt ont si justement appelé le grand poète du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui fut, certes, le premier des artistes de France!

Malheureusement, il y a plus d'un peintre qui s'appelle Watteau. Le

maître exquis a laissé l'écrasant fardeau de son nom à une série de neveux et petits-neveux qui végétèrent jusqu'au commencement de ce siècle et qui furent de détestables peintres. Ce sont ceux-là surtout que des amateurs trop zélés ont actuellement réunis à Lille. Ils y ont ajouté des portraits de Boilly et des miniatures de Van Blarenberghe, le tout d'un médiocre au dessous de toute critique.

Mais, « comme des yeux dans l'ombre noire », des yeux souriants et charmeurs, sont deux adorables petits tableaux d'Antoine Watteau : — en l'allée d'un parc aux ramures assombries, un Pierrot naïf en butte aux agaceries de deux jeunes femmes, — et un concert champêtre, mandoline raclée sous des arbres, et le ronron des tambourins, tandis qu'un danseur en habit de satin entraîne dans ses pirouettes une belle dame dont la jupe gonflée a des chatoiements de nacre rose et des replis où se rit la lumière. Tons moelleux et chauds de bleus exquisement passés et d'oranges défaillants, grâce non pareille, c'est si merveilleux, ces fêtes galantes, qu'on oublie vite la désillusion de toutes les platitudes circumvoisines pour ne garder que de ceux-là seuls le radieux souvenir!

Puis encore quelques beaux dessins et, au Musée, un Goya obsédant!

JULES DESTRÉE.

---

## CHRONIQUE DRAMATIQUE

### I

#### MATINÉE LITTÉRAIRE DU MOLIERE

*Le Moineau de Lesbie. — Le Vidame. — Le Dîner de Pierrot.*



raisonnablement n'irons-nous plus aux *Matinées* du Molière. Elles sont abolies. M. Paul Alhaiza, pris de découragement, n'a eu ni la patience, ni l'activité qu'il fallait pour implanter le genre. Il a cherché ailleurs des succès qui ne sont pas venus, qui ne pouvaient lui venir, parce que le vieux répertoire et les nouveautés qui y ressemblent, sont en complet discrédit. Sauf quelques pièces entraînantes et quelques drames, qu'il faudra d'ailleurs laisser reposer, pour qu'ils regagnent une jeunesse, c'est fini. Et non seulement c'est fini comme répertoire, c'est aussi fini comme comédiens. Ceux-ci n'en peuvent mais : ils sont de leur temps; le plus vulgaire cabot ressent à son insu l'influence ambiante. C'est pourquoi il vaut mieux jouer des œuvres inconnues ou nouvelles que des œuvres connues, pour cette raison que l'acteur ordinaire devant lutter contre des comparaisons à chaque reprise d'une pièce courante, ne subit pas l'entraînement d'une création personnelle. C'est si vrai que les bons sujets du Molière : MM. Charvet, Nicolini, M<sup>lle</sup> Diska ont le talent plus souple, l'accent plus naturel et plus artiste

toutes les fois qu'ils présentent une primeur. Cela n'a été démenti par aucune expérience et ne le sera pas.

Donc, tandis que le vieux répertoire agonise, languit et a perdu sa vertu, le nouveau se forme ; mais les directeurs n'ont pas en lui une foi suffisante. Pourtant, les *Matinées*, l'an dernier, ont fait recettes ; elles furent animées, presque tapageuses, on en parlait beaucoup ; encore un peu, encore quelque bruit et la vogue s'en serait mêlée, la foule serait venue.

Naturellement le système de représentation était mauvais et ne pouvait pas aboutir fructueusement, non à cause du caractère de ces représentations, mais à cause de ce que la direction prétendait attendre d'elles. Oui, le petit théâtre Molière a la prétention de vivre de la vie des théâtres d'autrefois, au temps des foules compactes, au temps où la concurrence était insignifiante ; il est administré en vue de séries de vingt, trente et cinquante représentations consécutives. En dessous du nombre vingt, le directeur se considère comme volé, victime d'une mauvaise affaire. Avec sa petite troupe inégale il a plus d'exigences, il attend davantage du public que ne le font les directeurs du théâtre de la Monnaie avec leurs superbes artistes, leur riche et abondant répertoire, sans cesse renouvelé, et les attraites de mises en scène fastueuses.

A la Monnaie, depuis longtemps déjà, et *Sigurd* et la *Valkyrie* exceptés, aucune œuvre, même parmi les plus belles, n'a fait recettes vingt fois en une campagne. Les meilleures ne se sont pas soutenues au delà de la quinzième. Passé ce nombre, la recette tombe en dessous de l'exigence des frais.

Seulement, pour suppléer au manque de consistance de la faveur publique, les directeurs de la Monnaie dépensent une activité inouïe.

Or, c'est l'activité qui manque au Molière.

Le jour où M. Alhaiza composera avec intelligence et économie une troupe à deux fins, qu'il se fera un répertoire, qu'il jouera alternativement chaque semaine trois pièces, quitte à les jouer pendant beaucoup de semaines, qu'il donnera l'avantage à l'inédit, qu'il ne couronnera plus de bustes, qu'il ne présentera plus de conférenciers français qui ne font pas venir un chat, au détriment de conférenciers belges susceptibles tout au moins de piquer la curiosité bienveillante ou maligne — quelle longue phrase il me fait écrire, mon Dieu ! — le jour, enfin, où M. Alhaiza deviendra un impresario *moderne*, actif et s'adressant à tous les publics comme MM. Dupont et Lapissida, littéraire comme M. Porel de l'Odéon, d'esprit nouveau comme M. Antoine, ce jour-là les foules feront des files énormes à la porte de son théâtre et l'aimable directeur finira par pouvoir se bâtir des châteaux en Gascogne, son pays, je suppose.

Quelle variété d'attractions n'offrirait pas l'exécution de ce programme, quel régal savoureux par le changement même, quelles séductions par des mises en scène chaque jour différentes, et que, surtout, de beaux costumes sous lesquels se montrer !

A la dernière matinée il n'y avait personne ; le public a oublié l'existence de ces bonnes récréations spirituelles du jeudi si fréquentées du temps qu'on

les donnait à date fixe. Qu'on me passe le cliché : les absents ont eu tort ; non pour *le Moineau de Lesbie*, une sotte petite pièce, avec des vers où la mé-é-lo-o-die, dont parle Beckmesser, n'est pas absente, mais pour *le Vidame* et *le Dîner de Pierrot*.

*Le Vidame* est une fort pittoresque fantaisie où il y a une dame Véronique de bonne caricature, une espiègle et bien féminine fillette, nerveuse, futée, capricieuse, vive comme poudre ; un damoiseau-troubadour qui a le cœur plein d'effluves de guitare et un turc — *comme un autre*, ainsi que dit profondément la pièce.

*Le Dîner de Pierrot*, c'est du Banville positif, solidement composé et rimé avec verve. Avant le dîner, pendant et après, voilà la simple psychologie de ce gentil bavardage marquant trois états d'humeur bien définis.

A cette matinée M<sup>lle</sup> Diska et M. Nicolini ont été charmants.

FRANCIS NAUTET.

## II

### LA COMÉDIE FRANÇAISE A BRUXELLES

#### *Œdipe-Roi.*

La Compagnie, « l'illustre Compagnie que nous avons eu l'honneur de recevoir chez nous » comme tous les ans, pendant la semaine d'abstinence, doit avoir sa troupe de voyage. Elle nous adresse annuellement une simple succursale de la maison mère, une doublure de Compagnie qui ne suffit malheureusement plus à entretenir dans la province belge les illusions de certaines gens sur la sacro-sainteté de la maison de Molière. Que l'on nous joue du Musset, du Molière ou du Dumas père, comme cette fois-ci, ou, comme d'autres fois, du Hugo, du Corneille, du Pailleron, du Scribe, que sais-je, nous ne parvenons pas à voir, dans l'ensemble des interprètes qu'on nous présente, ce théâtre modèle en lequel s'incarnent les seuls principes de la littérature dramatique française.

Encore un idéal qui eût sombré tout entier dans le trou du souffleur, si M. Mounet-Sully, en artiste génial, n'était arrivé à temps pour le retenir par un pan de la toge grecque en laquelle se drapent sculpturalement les personnages de Sophocle et d'Eschyle. L'admirable résurrection faite par lui du roi Œdipe a suffi à mettre en relief, malgré la faiblesse de tous ses partenaires, un chef-d'œuvre de ce théâtre grec presque inconnu.

Ah ! les chefs-d'œuvre de la littérature grecque, on nous les enseigne à l'heure de ces études qu'on a baptisées du nom ironique d'humanités, parce que les forts en deviennent cuistres et les faibles idiots. L'appellation n'est pas injuste ; les cuistres et les idiots formant, en somme, les trois quarts — je suis poli — de l'humanité sociale... sociable.

Mais ceux qui ont eu la chance d'échapper à peu près intacts au régime de la version grecque, les « escapés » de cet éboulement de l'intelligence, ressentent, au seul nom d'un auteur classique, une instinctive horreur.

Aussi quel déchirement de ténèbres et quel éblouissement, quel bonheur retrouvé que cette vision nouvelle d'une œuvre qui remue aussi violemment l'humanité de l'âme et la nourrit de haute et superbe passion ! Simple, magistralement, dans sa forme, toute d'analyse psychologique et se poursuivant à larges et puissants traits par l'expression la plus outrée du réalisme jusqu'à sa conclusion fatale, telle est l'action surhumainement réelle de ce théâtre dont la plastique écrase effrayamment notre fourmière dramatique moderne.

Wagner s'en est inspiré directement et tous les essais de comédie psychologique qui ont vu le jour, en dernier lieu, au Théâtre-Libre, n'ont pas d'autre principe. Mais les cuistres ne s'en douteront jamais. Sophocle restera toujours, pour eux, l'auteur de rhétorique et, bien vengés des souffrances d'antan par cette profonde jouissance d'art, nous ne devons point désirer qu'il en soit autrement ; car si, par une invraisemblable métamorphose, les pions pouvaient apercevoir tout à coup le génie de ceux qu'ils regardent comme des confrères-pions, ce changement de point de vue serait tellement affolant pour eux, que leur pauvre esprit ne supporterait pas le voyage.

HENRY MAUBEL.

---

## CHRONIQUE MUSICALE

### I

#### A LA MONNAIE



Reprises d'œuvres de Wagner : *La Walkure* et *Lohengrin*, cette dernière clôturant la troisième saison de MM. Dupont et Lapissida. Ces deux reprises, un peu hâtives, étaient faites moins pour nous donner un spectacle parfait que pour parfumer d'un peu d'art le théâtre dont les nouveaux impresarii vont prendre possession.

La reprise de *la Walkure* empruntait tout son intérêt à l'interprétation de M<sup>me</sup> Materna. Disciple authentique de Wagner et créatrice du rôle, M<sup>me</sup> Materna, dont la voix est encore puissante, donne au personnage de Brunehilde une physionomie toute en relief, d'un caractère un peu spécial, qu'accentuait encore son langage germanique. Ses partenaires lui donnaient la réplique en français.

*Lohengrin* nous a fait encore une intéressante soirée. L'œuvre, qui n'avait pas été reprise depuis un grand nombre d'années, apparaît à la scène comme une chose déjà puissamment dramatique dans quelques-unes de ses parties, notamment le début du second acte. M<sup>mes</sup> Caron et Durand-Ulbach, M. Seguin, conduisaient l'interprétation. M. Duzas a fait un *Lohengrin* fade et décoloré.

II

CONFÉRENCE DE M. HUYSMANS

M. Ernest Huysmans, l'organisateur des séances de musique historique auxquelles collaborent M<sup>me</sup> Blauwaert, MM. Blauwaert et Lerminiaux, a fait à *l'Essor* une intéressante causerie, avec exemples à l'appui, sur *la Chanson populaire*.

La chanson flamande surtout, a été bien mise en relief par le conférencier. Mais il a quelque peu altéré l'histoire de la chanson française en mêlant aux naïves mélodies de race de la fin du moyen-âge et du commencement des temps modernes, les refrains bourgeois et les romances sentimentales qui se sont développés en même temps que le commerce des parapluies. Pour parler de la chanson française moderne, il y en avait une à citer qui l'emporte sur beaucoup de celles-là par le caractère et l'intensité dramatique, c'est *la Glu* de Jean Richepin ; mais il eût fallu faire venir Thérèse pour la chanter.

Nous pourrions reprocher encore à M. Huysmans l'accompagnement à la Stephen Heller dont il a orné la *Chanson de Jean Renaud* et qui n'avait pas plus de rapports avec cette chanson qu'une pantoufle avec un crocodile, mais on nous assure que cette musique étrange est due à l'imagination de M. Tilman : Nous la lui rendons bien volontiers sans en exiger le moindre reçu et nous félicitons chaleureusement M. Huysmans des tentatives qu'il fait pour intellectualiser l'art musical dans un pays où l'on râcle tant de boyaux et où l'on fracasse tant d'ivoire sans trop savoir comme ni pourquoi.

III

AU CONSERVATOIRE

L'ouverture des *Abencérages* de Cherubini ; le concerto en *mi bémol* de Beethoven, joué avec ce style d'école et ce sentiment gracieux qui sont les qualités de M. Arthur De Greef. *L'Ode à Sainte-Cécile* de Haendel, une œuvre un peu sèche et monotone dans certaines parties, mais dont le final prend de la chaleur et de l'ampleur, a été exécutée avec de l'accent, de la puissance et une belle harmonie d'ensemble. Sainte-Cécile veillait sur cette exécution.

HENRY MAUBEL.

---

## LE MONDE ARTISTE

AVRIL



u *Cercle d'escrime*, séance de *pupazzi* par M. Lemerrier de Neuville, avec le concours de M<sup>lle</sup> de Khérouan. Trois piécettes et des mélodies. Les mélodies étaient dites par des *pupazzi* en chair et en os.

Les mêmes *pupazzi* ont donné une représentation chez M. et M<sup>me</sup> Victor Allard.

Chez M<sup>me</sup> la comtesse Darrigade, soirée de comédie.

La Materna s'est fait entendre chez le baron et la baronne Nothomb, chez M<sup>me</sup> Warocqué.

Soirée littéraire et musicale chez le baron et la baronne de Haulleville. On y a entendu M<sup>mes</sup> Pelosse, Richmond, Mailly, MM. Chevallier, Vinche, Rouyer, Dumon, Jacobs, Raquez.

Chez le prince Hercolani, M. et M<sup>me</sup> Landouzy se sont fait entendre ainsi que MM. Renaud et Gandubert.

Pendaïson... de crémaillère dans l'atelier de l'aquarelliste Charles Crabbe, à Boitsfort. MM. Georges Pantens et Bède, amateurs, M. Merck, vioioncelliste, s'étaient chargés de la partie musicale et ont été chaleureusement applaudis.

Concert de charité organisé par M<sup>lle</sup> Reitz à la salle Marugg. Y faisaient aumône de leur joli talent M<sup>mes</sup> les comtesses d'Ursel et d'Herbemont, la baronne de Bonhome, M<sup>me</sup> Alphonse Allard, M<sup>lle</sup> Gillieux, M. Max de Villers-Grandchamps secondés par MM. Ed. Jacobs et Agniez.

Chez M. et M<sup>me</sup> Somzée, un grand concert au programme duquel figuraient les noms de M<sup>mes</sup> Thelen et Cornélis-Servais, MM. Ed. Jacobs et Colyns.

Au *Cercle des Arts et de la Presse*, on a entendu dernièrement M<sup>lle</sup> Hoffmann, pianiste, M<sup>lle</sup> Berthe Chainaye, la très artiste élève de M. Engel qui a débuté récemment avec grand succès à Bruxelles, la divette Clara Lardinois, M<sup>lle</sup> Andrée d'Albert, MM. Drèze, Godenne, Raquez, Engel, Vinche, G. d'Avila et Lortheur.

M. Triaille accompagnait.

Des conférences ont été faites à la *Société d'Emulation* de Bruxelles, par MM. Nollée de Noduwez, à propos d'un volume inédit : *Chevauchée poétique*, qu'il va faire paraître, et par M. Paul De Decker : *A propos d'une histoire inconnue de la Révolution française*.

L'art fait sa trouée aussi dans les salons de province.

A Termonde, chez M. et M<sup>me</sup> Vertongen-Goens, une soirée d'artistes réunissait MM. Ernest Huysmans, Bogaert et Coppens, Charles Samuel et Vinche, tandis qu'à Tournai, M. Stiénon vient de fonder, à l'instar de Bruxelles, une société de musique qui a donné sa première soirée. On y a entendu comme interprètes-amateurs M<sup>me</sup> Delépinne et M. Lucien Tonnelier.



## MEMENTO

En annexe à l'article la « *Jeune Belgique* » à la *Chambre* qui se trouve en tête de ce numéro, les deux lettres ci-dessous :

Voici d'abord celle que nous avons adressée à M. Charles Woeste :

MONSIEUR LE REPRÉSENTANT,

Dans le discours que vous avez prononcé à la Chambre des représentants, le mardi 26 mars, vous avez attribué à la *Jeune Belgique* la paternité de l'*Anthologie des Pro-sauteurs belges* publiée avec l'appui du gouvernement.

Votre bonne foi a été surprise. La *Jeune Belgique* est absolument étrangère à la publication de l'*Anthologie* subsidiée. Elle l'a même critiquée assez librement, à plus d'un point de vue, comme vous pourrez vous en convaincre, si vous daignez jeter un coup d'œil sur les livraisons du 5 juillet et du 5 août 1887, ainsi que sur la livraison du 5 août 1888.

La *Jeune Belgique*, confiante dans votre loyauté, espère que vous voudrez bien rectifier l'erreur que l'on vous a fait commettre.

Veillez agréer, Monsieur le représentant, l'assurance, etc.

*Le Directeur de la JEUNE BELGIQUE,*  
HENRY MAUBEL.

Cette lettre a été communiquée aux principaux journaux quotidiens. Nos remerciements à *La Chronique*, *l'Etoile*, *La Nation*, le *Journal de Gand* qui ont bien voulu l'insérer.

M. Woeste y a répondu par l'épître circulatoire que voici :

Bruxelles, 27 mars 1889.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

J'ignorais l'existence de la société dont vous êtes le directeur. C'est assez dire que je n'ai pu lui attribuer la publication de l'*Anthologie*. J'ai dit que quatre représen-

tants de l'école appelée la *Jeune Belgique* avaient réclamé du gouvernement des subsides pour publier l'ouvrage en question. Dans mon appréciation au surplus, les auteurs de l'*Anthologie* se rattachent bien par leurs affinités littéraires à la *Jeune Belgique*. J'ignore si vous partagez ou non cette opinion. Veuillez cependant souffrir, que, pour ce qui me concerne, je la maintienne.

Agréer, je vous prie, l'assurance de mes sentiments distingués.

CH. WOESTE.

Quelques feuilles de choux très croûtes ayant repris, pour leur usage personnel, l'ignorance avouée de M. Woeste, et le langage parfumé de M. Eeman, nous avons rectifié les faits sans relever les injures qui les accompagnaient.

Les feuilles de choux n'ont pas poussé la loyauté jusqu'à insérer nos rectifications, mais elles ont bien voulu nous en donner acte. C'est déjà beaucoup. Il ne faut pas brusquer l'éducation de ces gens là. A une prochaine occasion, nous leur servirons des stimulants de nature à réveiller leurs sens moral endormi.



A notre précédente liste d'articles sur Max Waller, ajoutons ceux de *Caprice-Revue*, *la Wallonie*, *la Pleiade*, *l'Organe des Soirées populaires* (Verviers), *la Cravache* (Paris).



Notre ami André Fontainas, installé à Paris, publie en tête d'une vivante et très littéraire petite gazette hebdomadaire *la Cravache*, un excellent article sur Max Waller. Nous en extrayons les lignes suivantes :

« Vous, à qui est échu le bonheur de vivre en la seule cité où la littérature est à

ce point sacrée au public, qu'à peine il ose médire de ses lèvres fielleuses, craintivement et à la dérobée, vous ne pouvez vous douter de ce qu'il faut là-bas, en ce milieu rebelle, d'audace, de persévérance, de ténacité, pour fonder, soutenir et défendre une œuvre littéraire ou artistique. Et ce n'est pas seulement l'indifférence, le dédain et, hélas! trop souvent aussi la fatalité du manque d'argent qui s'opposent à la réussite de pareilles tentatives, mais l'Envie se déchaîne et la Méchanceté et la Calomnie; et c'est contre cela qu'il faut lutter. On cherche à couvrir le rénovateur d'une réputation de vanité et de ridicule, ce sont bien là les accusations qui trouvent la plus prompte créance auprès des imbéciles. Il fallait le tempérament frondeur et agressif de Max Waller pour n'y pas succomber. Il a résisté huit années. »

Bien dit, poète! Voilà des coups de cravache qui claqueront sur le cuir de plus d'un pachyderme!



Nous avons reçu cette lettre :

« A ceux qui furent les frères intellectuels de Max Waller, j'envoie ici, la douloureuse stupeur que m'a causée sa mort, plus imprévue pour moi qui ignorais sa maladie.

« Je ne me souviens que de son gentil accueil, à mon début, et ne m'en souviendrai-je pas, son joli dandysme et l'androgynéité de sa personne suffiraient à me donner du regret.

« Vous avez perdu en lui le plus joli page de lettres de ce temps où l'on est laid, même quand on est grand; — et je déplore avec vous cette disparition de Chérubin.

« En lui est mort le sourire et le dandysment insolent de votre école, et cette double grâce de l'esprit et de la forme ôtée de vous, me donne une mélancolie que je vous envoie à la cantonnade, après une prière.

« PÉLADAN. »



*Caprice-Revue* qui vient de transporter ses pénates à Bruxelles, rue de Livourne 81.

publie dans son soixante-huitième numéro, un portrait de Max Waller encadré d'un article de M. Henry la Rivière.



M. Catulle Mendès est venu lire au *Cercle littéraire* de Louvain (local de la *Table ronde*) des fragments de *la Reine Fiamette*, le drame en vers qu'il a fait jouer récemment au Théâtre Libre.

Notre correspondant nous apprend que la passion romantique de M. Mendès a fort choqué les Louvanistes graves dans leur dignité d'électeur. « Nous avons vu, en sortant, le sourire des personnes graves s'épanouir en un rire homérique. Les plus polis se contentaient de hausser les épaules »...

Naturellement! Le tampon Malou n'a pas été inventé pour sceller l'amour d'Orlanda et de Rafaëlo. Mais *les jeunes*, qu'est-ce qu'ils faisaient pendant ce temps-là? Si l'Orlanda du drame est aussi jolie que celle que Rafaëlo promenait sur le quai de la gare du Nord, le lendemain de sa conférence, nous est avis qu'elle valait bien une barricade de têtes de pipes. Les jeunes de là-bas n'ont-ils donc pas de dynamite dans les veines?..

Nous attendons la preuve du contraire.

NE CRAINS! C'est le mot de passe... et c'est le seul.



M. Téodor de Wyzewa — qui, de feu *la Vogue* et de *la Revue Indépendante* est passé à *la Revue des Deux-Mondes* — est un critique bien original. Voici ce qu'il a débité au Salon des *XX*, sous prétexte de conférence :

« ..... Vous savez avec quelle mesure il (Jules Laforgue) a fait cette réforme, secouant les règles inutiles l'une après l'autre : d'abord, la loi des rimes plurielles et singulières; puis, la loi des alternances de rimes masculines et féminines, enfin, les règles fondamentales du rythme fixe et de la rime périodique... »

Cet excellent M. Téodor de Wyzewa! Ainsi Laforgue a délivré la poésie de la loi du rythme fixe et de la rime périodique ?

Et ces vers de M. Paul Verlaine, des *Romances sans paroles* :

Il pleure dans mon cœur  
Comme il pleut sur la ville  
Quelle est cette langueur  
Qui pénètre mon cœur ?

O bruit doux de la pluie  
Par terre et sur les toits !  
Pour un cœur qui s'ennuie.  
O le chant de la pluie.

Comme rythme fixe, c'est assez réussi, n'est-ce pas ?

Et ces autres, toujours de M. Paul Verlaine :

C'est le chien de Jean de Nivelle  
Qui mord sous l'œil même du *général*  
Le chat de la mère *Michel* ;  
François-les-bas-bleus s'en égale

Quant à l'alternance des rimes féminines et masculines, cet excellent M. Téodor de Wyzewa oublie Ronsard, et les poètes de la Pleiade, et M. Théodore de Banville, et même, — ô l'horreur ! — M. Grandmougin ! !

Savourons encore un passage de la conférence :

« ..... Ces trois artistes, M. Verlaine, M. Mallarmé et M. Laforgue, à eux trois, ... donnaient un ensemble de direction où la poésie nouvelle pouvait hardiment s'engager... »

Bizarre, même pour un critique polonais, cette association de Laforgue et de M. Mallarmé. Mais M. Mallarmé est, dans sa forme prosodique, le plus parnassien des parnassiens. Il n'a pas innové le moins du monde, quant à la métrique, ni quant au rythme,

Franchement, on n'est pas aussi polonais que cela.

La fin de la conférence est instructive :

« Les premiers parnassiens avaient au moins cela de bon : ils disaient que la première loi de la poésie est d'être travaillée et patiemment faite.

« La méthode nouvelle est tout autre : on a profité de la suppression de toute règle extérieure pour se dispenser de toute règle intérieure. On se met devant une feuille de papier et on écrit. Vient-il une rime, tant mieux ; n'en vient-il pas, tant pis, ce sera pour le vers suivant. Vient-il une

idée ? tant mieux ; n'en vient-il pas ? tant pis. On écrit n'importe quoi et l'idée viendra aux vers suivants. Je ne suis pas dans le secret de ces jeunes poètes, mais je vous le demande, n'est-il pas évident qu'ils doivent procéder de cette façon-là ?

« Une seconde cause dérive de celle-là. En même temps qu'ils se pressent trop de produire, nos jeunes poètes se pressent trop de réformer. Du premier coup ils ont toutes les audaces ; et il est naturel que ces audaces irréflechies demeurent sans valeur. Les révolutionnaires, dans l'histoire de l'art, ont toujours été des révolutionnaires lents et résignés ; tous ont commencé par faire comme tout le monde, et c'est peu à peu qu'ils ont été amenés à secouer les règles qui les entravaient. C'est ainsi qu'ont procédé et Beethoven, et Wagner, et Delacroix, et Manet, et Mallarmé, et Verlaine, et Jules Laforgue. Avant de parler dans une langue nouvelle, il faut avoir à dire des choses nouvelles. Nos jeunes poètes se sont créés une langue nouvelle sans avoir rien à y dire. Ils ont voulu aller d'emblée à toutes les hardiesses ; il en est résulté que leurs hardiesses sont restées stériles.

« Une troisième cause d'impuissance, et la plus importante, est la vanité effrénée de bon nombre des jeunes artistes d'aujourd'hui. Autrefois l'artiste se méfiait de lui-même : il étudiait les œuvres de ses prédécesseurs, il étudiait et il admirait les œuvres de ses confrères. C'est ainsi que peu à peu le progrès naissait ; on reconnaissait ce qui était bon au dehors, et l'on essayait de réaliser à sa façon quelque chose d'approchant. Aujourd'hui, si l'on en juge par leurs œuvres, les jeunes poètes n'ont plus que deux convictions : l'admiration d'eux-mêmes et le mépris d'autrui, dans le passé, le présent et l'avenir. Voilà pourquoi, faute d'une émulation réelle, tous ils opèrent avec fracas dans le même néant. »

Il y a un peu de vrai là dedans, n'est-ce pas ?



*La Chronique moderne*, une nouvelle revue de littérature et d'art, se publie à Paris, le 5 et le 20 de chaque mois.

D'allure moderniste très parisienne, avec plus de prose que de vers, *la Chronique moderne*, par sa couverture et son format, semble une *Revue des Deux-Mondes* en plus jeune.

Elle contient du Cladel, du Richepin, du Goudeau, du Ginisty, un panégyrique de M<sup>lle</sup> Augusta Holmès par Joséphin Péladan et la traduction d'une attachante nouvelle de Gleb Ouspenski par MM. Pavlovsky et Oscar Méténier.



*La Pleiade* de Paris, dont nous parlions récemment à propos de M. Charles Van Lerberghe, *La Pleiade* de MM. Mikhaël, Darzens, et de nos amis de Gand, nous annonce sa résurrection. Elle a comme rédacteur en chef M. Louis-Pilate de Brinn' Gaubast, et comme collaborateurs effectifs MM. Ajalbert, Barrès, Darzens, Viellé-Griffin, Mikhaël, Quillard, de Régnier, Tailhade, etc., etc. Rebonne chance, et succès.



Peter Benoit a eu la douleur de perdre son père au moment d'assister, à Londres, à l'audition de son *Lucifer*, exécuté dans l'immense « Albert Hall » par la société le « Royal Albert Choir ».

Cette exécution, attendue comme une manifestation complète et décisive de l'art flamand que la personnalité de Benoit incarne si parfaitement, a obtenu un tel succès qu'une nouvelle audition d'œuvres du maître anversois aura lieu probablement en juin.

Les solistes interprètes de *Lucifer* étaient M<sup>me</sup> Lemmens-Sherrington, M<sup>me</sup> Pathey, MM. Blauwaert, Fontaine et Constantin De Bom, un amateur anversois, appelé au dernier moment pour remplacer M. Hensler, malade, et dont le *Guide musical* dit :

« Le public, dont la majeure partie croyait avoir affaire à un ténor de profession, ne s'est pas aperçu de son erreur, et M. De Bom a contribué à convaincre les Anglais que l'école flamande possède un grand musicien, mais aussi des chanteurs de tout premier ordre. »

Cette audition de *Lucifer*, venue peu de temps après le concert de l'Association, où l'on avait réentendu des fragments de *Charlotte Corday* et de *Guillaume d'Orange*, de *l'Hymne à la beauté*, le trio de *l'Invocation à la lumière*, des lieder, etc... a ramené l'attention vers Peter Benoit, dont l'œuvre se case définitivement parmi celles des maîtres.



Au dernier Concert d'hiver on a exécuté une symphonie de M. Draeseke : une œuvre de musique algébrique dépourvue d'art.

M<sup>lle</sup> Soldat, une violoniste de talent, a joué, avec virtuosité et non sans style, un concerto de Brahms. M<sup>lle</sup> Soldat a un coup d'archet qui « rafe » un peu trop les notes.



Une intéressante audition d'œuvres de M. Emile Mathieu a eu lieu à Louvain. On y a exécuté, notamment, des fragments de *Richilde* et de *Freyhir*. Les interprètes étaient M<sup>lles</sup> Aline Bauveroy et Polspoel, M. Moussoux.



Lire dans les derniers numéros du *Guide musical* (11 avril et suivants), les intéressants articles de M. Evenepoel sur la première représentation de *Lohengrin* à Bruxelles.



M<sup>me</sup> Cornélis, avec le concours de M. Ed. Jacobs, a donné à la Grande Harmonie son Concert annuel : occasion très artistique pour les élèves et les nombreux amis de la cantatrice de venir lui témoigner leur sympathie.



Nous avons dit, dans notre précédent numéro, les motifs qui nous empêchaient de rendre compte de l'exposition de *l'Essor*.

Un membre de ce cercle qui n'a malheureusement aucune fonction administrative dans la maison, nous a affirmé qu'il y avait eu erreur, et nous l'eussions cru volontiers

si l'omission ne s'était reproduite à l'occasion de la récente audition des œuvres de Blockx, dans le local de l'exposition.

Peut-être en est-il en essorisme comme en mathématiques où deux négations valent une affirmation, deux omissions une attention.

Dans ce cas, c'est nous qui devons des remerciements à ces messieurs.



Le Cercle artistique de Namur nous informe que sa septième exposition internationale et triennale des beaux-arts s'ouvrira le 16 juin 1889.

Il joint, à cette information, une note pour nous dire que les résultats *pratiques* obtenus par le cercle s'imposent à l'attention des *artistes*. Suit une liste des œuvres acquises en 1886.

Le Cercle artistique (?) de Namur s'est trompé d'adresse au *Bottin*. Nous ne faisons pas le commerce de la peinture à l'huile.

Renvoyé à la *Fédération artistique* pour son calendrier des foires et marchés.



La Société des Aquafortistes belges, fondée le 28 juin 1886, nous adresse son rapport de 1887-88, grassement typographié sur papier de Hollande, afin de nous apprendre qu'elle a en caisse une somme de deux-cent dix francs et un sou. Voilà qui nous rassure quant à la vitalité de cette société qui peut rendre de réels services à l'art aquafortiste.

La société ouvre un concours pour la publication de son album annuel. Les envois doivent être adressés à M. Emile de Munck, 52, rue de l'Association, à Bruxelles, avant le 31 mai 1889.

Le prospectus de la société mentionne une foule d'avantages matériels de nature à allécher les concurrents.

Espérons que les aquafortistes sauront en profiter dans un but exclusivement artistique.



M. Henry De Groux vient d'avoir la douleur de perdre sa mère.

Nous lui adressons nos plus sympathiques condoléances.



Il se prépare à Charleroi, une manifestation en l'honneur de M. Jules Audent. C'est M. A. Danse, l'excellent graveur montois, qui a été choisi pour graver le portrait qui lui sera offert à cette occasion.



M. Eugène Ysaye vient d'être nommé officier de l'instruction publique de France.

Cette distinction d'un artiste qui a tant contribué à propager en Belgique les œuvres de la jeune école française, et notamment celles de César Franck, cette distinction fait honneur au gouvernement français.



*La Pleiade*, numéro d'avril. — Sommaire : *Max Waller*; *Sonnet*, Albert Arnay; *les Cygnes au clair de lune*, Jean Boels; *les Charneux*, Georges Garnir; *Orphée*, Fernand Severin; *Souvenir*, Karl van Osta; *la Grande extase*, Charles Sluijts; *Proses cursives*, Paul Masy; *Berceuse*, Sully Huntley; *Réminiscences*, Paulin Brogneaux; *Varia*; *Bulletin bibliographique*.



Pour paraître à la fin de mai **LES CHIMÈRES**, par Jules DESTRÉE.  
 Un volume in-4° de grand luxe tiré à cent exemplaires numérotés, sur papier à chandelle blanc, par les soins de la maison MONNOM, avec un frontispice d'Odilon Redon, deux eaux-fortes de Marie Dause et un dessin d'Henry de Groux.  
 EN SOUSCRIPTION : 10 FRANCS.

### Anthologie Contemporaine

Prix du volume : Belgique, 15 centimes (franco). — France, 20 centimes (franco) — L'Étranger, 20 centimes.  
 Il paraît un volume toutes les semaines et une série de 12 volumes tous les trimestres.  
 BELGIQUE : Fr 1-50. — FRANCE ET ÉTRANGER : Fr 2-25.  
 Direction et Administration : ALBERT DE NOCÉE, 63, rue Stévin, Bruxelles.  
 Parus au 1<sup>er</sup> janvier 1889 : 60 volumes soit 5 séries de 12 volumes.

**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

### de Block's Universal Wine C°

6, RUE PAUL DEVAUX (PRÈS LA BOURSE)

**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de Grèce, le *Tokay* de Hongrie, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*

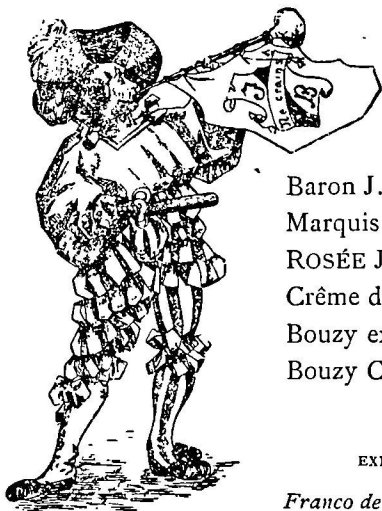
(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie PASSIONNÉMENT, par ALBERT DELPIT et LES DIABOLIQUES, par BARBEY D'AURÉVILLY. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

## ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE

ÉPERNAY

### Prix Courant



|                                        |      |
|----------------------------------------|------|
| Baron J. de Warnimont . . . . .        | 2 25 |
| Marquis Armand de St-Hubert . . . . .  | 2 75 |
| ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .          | 3 00 |
| Crème d'Ay id. . . . .                 | 3 50 |
| Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée.</i> | 4 50 |
| Bouzy Cristal id. . . . .              | 5 00 |

0.50 en plus par 2/2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS  
 19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

formant au bout de l'année un superbe volume avec couverture spéciale et frontispice.

---

Fondateur : MAX WALLER.

---

Directeur : HENRY MAUBEL. — Administrateur : HUBERT VAN DIJK.

---

Bruxelles : Rédaction : 72, rue de Trèves — Administration, 26, rue de l'Industrie.

## ABONNEMENTS :

Belgique . . . 7 francs par an. — Union postale . . . fr. 8-50  
Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.

---

MAI 1889

## SOMMAIRE :

|                                             |                    |
|---------------------------------------------|--------------------|
| La Jeune Belgique à la Chambre . . . . .    | LA JEUNE BELGIQUE. |
| Poèmes . . . . .                            | FERNAND SEVERIN.   |
| Notre petit salon de tir. . . . .           | MOUCHE.            |
| Chronique littéraire :                      |                    |
| <i>Le sang des fleurs</i> . . . . .         | ALBERT GIRAUD.     |
| <i>Scènes de bal.</i> . . . . .             | VALÈRE GILLE.      |
| Chronique artistique :                      |                    |
| <i>Un carton de Jef Lambeaux.</i> . . . . . | } GEORGES DESTRÉE. |
| <i>L'Exposition du Cercle</i> . . . . .     |                    |
| <i>L'Exposition Watteau.</i> . . . . .      | JULES DESTRÉE.     |
| Chronique dramatique :                      |                    |
| <i>La Matinée littéraire.</i> . . . . .     | FRANCIS NAUTET.    |
| <i>La Comédie française.</i> . . . . .      | HENRY MAUBEL.      |
| Chronique musicale :                        |                    |
| <i>A la Monnaie</i> . . . . .               | } HENRY MAUBEL.    |
| <i>Conférence de M. Huysmans</i> . . . . .  |                    |
| <i>Au Conservatoire</i> . . . . .           |                    |
| Le monde artiste. . . . .                   | ***                |
| Memento . . . . .                           | ***                |



# La Jeune Belgique

BRUXELLES

RÉDACTION : 72, RUE DE TRÈVES, ADMINISTRATION : 26, RUE DE L'INDUSTRIE.

PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1889



## BOITE AUX LETTRES.

24. Louis S... Gand. Un peu trop « devoirs seconde latine » vos pages de prose : *Réverie d'artiste, Paysage d'hiver, Aventure*. Lisez beaucoup de modernes, les Goncourt pourraient vous faire du bien. S'il y a un artiste en vous, tâchez de l'émanciper. Envoyez-le au vert. Quand vous aurez quelque chose de bien personnel à mettre sous votre écriture, elle se formera d'elle même.

HUBERT LANGE. « Une bienveillante critique!... » Vous avez encore des illusions vous ! Cela se voit, du reste, à vos griffonnages qui sont naïfs. Tant mieux. Votre phrase a plus de mouvement et d'audace que celle de votre voisin gantois. Quand vous aurez fait votre dentition littéraire, revenez-nous avec quelque chose de vivant, sans jérémiades et sans trop de symboles. Prenez garde, aussi, à l'épidémie du « poème en prose ». Faites-vous vacciner.

M<sup>lle</sup> LISETTE D'OUBLEVÉ. Attendons votre prose avec la plus électrique des impatiences.

---

La direction rappelle aux lecteurs de *La Jeune Belgique* qu'elle assume seule la responsabilité des articles qui paraissent sans signature dans la revue. Ils n'ont en aucune façon un caractère collectif ou anonyme.

Elle prie ses collaborateurs de lui adresser la copie au plus tard le 20 du mois afin d'assurer la publication régulière de la revue.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

---

NOTRE NUMÉRO 2 est épuisé.

Afin de satisfaire aux nombreuses demandes d'abonnement qui nous parviennent, nous prions les personnes qui ne collectionnent pas la *Jeune Belgique* de vouloir bien nous renvoyer ce numéro dont le prix leur sera remboursé.

---

Nous publierons dans nos prochains numéros des pages de prose d'Arnold Goffin, de James Vandrunen et d'Eugène Demolder.

L'abondance des matières nous force à fermer, ce mois-ci, notre *petit Salon de tir*.

---

### ABONNEMENT GRATUIT

Tout ami et bienveillant adepte qui nous apportera 10 abonnés, recevra son abonnement gratuitement durant deux années.

Des cartes d'abonnement sont à la disposition de nos amis chez M. Henry Maubel, rue de Trèves, 72.

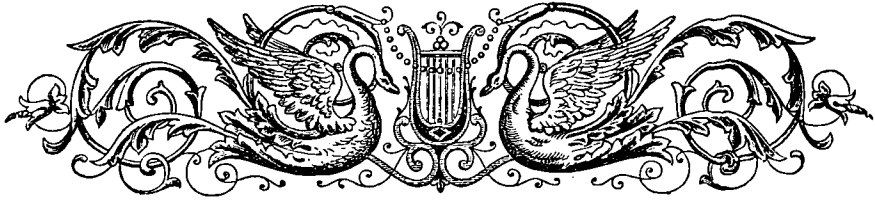
---

Pour paraître prochainement **LES CHIMÈRES**, par Jules DESTRÉE.

Un volume in-3<sup>o</sup> de grand luxe tiré à cent exemplaires numérotés, sur papier à chandelle blanc, par les soins de la maison MONNOM, avec un frontispice d'*Otilon Redon*, deux eaux-fortes de *Marie Danse* et un dessin d'*Henry de Groux*.

EN SOUSCRIPTION : 10 FRANCS.





## DANS LE RÊVE

### LE PRINCE QUI SOMMEILLE

A MONSIEUR EDWARD BURNE JONES.

*In search of Eldorado.*

EDGAR ALLAN POË.



u milieu de la chambre silencieuse, tendue de soies bleues passées où, sur l'élanement svelte de leurs tiges, rêvent de larges fleurs en broderie, longuement étendu en le grand lit à colonnades repose doucement le jeune prince Hamar. Gardiens du sommeil, deux grands chiens noirs au poil ras veillent au pied du lit, les pattes allongées, en des attitudes de Sphinx. De temps à autre ils relèvent un peu la tête, ouvrent plus grands leurs grands yeux humides et dressent leurs oreilles pointues, émues et inquiètes — des murmures du vent chantant en les feuillages.

Encadrée du gracieux enroulement des glycines, — languissamment laissant pendre les grappes de leurs fleurs amoureuses, la vénitienne très large laisse voir le parc énorme, en lequel éclatent les verdure nouvelles vaguement ombrées de vapeurs bleues se fondant délicieusement dans les tons gris du ciel. Une chaleur tiède monte des gazons verdoyants et des taillis bleuâtres — et avec le long bruisse-

ment de leurs feuilles secouées, les grands arbres se courbent aux caresses du vent, tandis que chantent les oiseaux dans les branches en les bruits vagues et sourds de la terre qui s'éveille.

Le soleil a soudain troué les nuées grises. Ses rayons ont couru sur les feuilles luisantes et humides et illuminé là-bas les jets d'eau fluets, clairs et longs, s'égrenant radieux en les bassins clairs unis ainsi que des miroirs. Ils ont baisé au passage les fleurs des glycines et se sont glissés dans la chambre, se jouant dans les cheveux d'or du dormeur. Ils dansent maintenant devant les claires paupières du jeune prince et il s'imagine — qu'une pluie de roses effeuillées est tombée du ciel sur son visage...

Il songe de jeunesse... et revoit devant ses yeux, ses longs yeux bleus voluptueux, pleins de tendresse, — ses blonds cheveux ruisselants d'or aux baisers lents des lumières, ses lèvres rouges et mûres pour les morsures, et les fins contours parfaits de son rose visage plus doux que celui des femmes. En ses habits de velours blanc, son grand chapeau à larges bords fièrement rejeté en arrière, sa main fine au pommeau de son épée adamantine, il se voit marchant au milieu des dames de la cour qui s'inclinent sur son passage et luttent et rivalisent de grâce pour la faveur d'un de ses regards.

Puis c'est en la salle des fêtes qu'il se retrouve... Aux sons doux des flûtes s'élève une mélodie bizarre cadencée du heurt sourd des tambourins. Sur les tapis épais de fourrure noire, le blanc jaillissement de courtisanes nues, des gorgerins de rubis et d'escarboucles, des saphirs et des améthystes rehaussant les pâleurs de leur chair mate. Suivant les plaintes de la musique, elles s'avancent droites, hiératiques, et soudain frappent du pied les tapis et s'animent, se courbent et s'allongent, et virevoltent, s'arrêtent les bras en avant tendus et s'agenouillent les seins palpitants, le corps voluptueusement rejeté en arrière, les mains rejointes derrière la tête. Et s'élançant de nouveau, dansant, tournant, s'enlaçant amoureusement — guirlande merveilleuse de fleurs charnelles — et tombent enfin mi-pâmées, les bras étendus, devant le trône où il siège.

Mais déjà d'autres images ont passé devant ses yeux. Il rêve de gloire — des éclairs bleus des épées meurtrières, du scintillement des lances aiguës et des cuirasses bossuées et de meurtre et de pillage, des incendies rougeâtres en les nuits noires et du sang menaçant coulant des larges blessures. — Armé en guerre, pareil au chevalier saint Georges, tueur de monstres, il entrera en tête de ses troupes dans les villes conquises. Les enfants roses et les jeunes filles sèmeront des fleurs sur son passage et des théories de vieux prêtres viendront aux portes en robe blanche, chantant ses louanges,

implorant pour tous son pardon et se mettant sous l'égide de son courage. Les jeunes hommes les plus beaux se tiendront au devant de son cheval noir comme la nuit et les rois vaincus, ses ennemis, enchaînés deux à deux, le suivront dans la poussière. Et quand il franchira les portes de la ville, les trompettes et les cuivres sonneront cent fois en son honneur, et les cloches et les carillons égrèneront leurs chants de fer dans les vivats et les triomphales acclamations de la foule — pour sa très grande, sa seule et unique gloire impérissable.

Un plus sombre nuage a tantôt passé sur le ciel et, voilant l'azur, obscurcit en même temps son jeune cœur. Des ombres glissent sur son frais visage, ses lèvres se plissent douloureusement, tandis qu'au travers de ses tempes pâles se gonflent bleuâtres les veines de son sang princier.

Qu'advient-il de lui sous ces plaisirs *vieux* ? Sa beauté pâlera plus tard et rapide s'évanouira comme celle des fleurs ; sa gloire, naguère éclatante, s'effacera tôt devant d'autres gloires, et les hommes perdront même jusqu'à la mémoire de son souvenir. Cela sera-t-il donc que lui aussi, si héroïquement beau et jeune, se fera vieux et que les maladies horribles et méprisables assiègeront victorieusement son corps svelte et sain et sa chair rose fleurie ?

Ah ! que vienne donc auparavant le pur amour rêvé toujours, seigneur de son cœur et de ses pensées, l'idéale passion pareille à celle des ballades que lui chantèrent les trouvères.

De ces ballades il se souvient et des légendes. De Gwennolbe la blanche, et Laïs, du seigneur Nam et de la fée, de Perceval et du blond chevalier au cygne, au souvenir mystérieux.

De ceux là qui furent fiers et forts et toujours beaux — des chevaliers armés errants et féériques il garde la mémoire, — et le cœur soucieux au souvenir de leurs exploits, il se retrouve, dans le parc, chevauchant son coursier favori.

Il souhaite vivre leur vie d'aventures, les apparitions redoutées, les périls effrayants volontairement encourus, les joies pures et les souffrances, et la gloire des délivrances, — aux brèves et rouges lueurs des éclairs, au travers d'eaux noires tourbillonnantes, dans les grondements sourds du tonnerre, l'écroulement des ponts, le fracas des mêlées, les cris, les glaives et les lances brisées, pour — après les blessures, le sang, le feu, les flammes, et les gémissments des mourants — la reprise victorieuse de la fière fiancée naguères traîtreusement enlevée.

Dans le bois plus sombre il s'avance. Son cœur est lourd, son cœur est triste de n'avoir point de châtelaine pour qui vivre et puis mourir. La tête

blanche et si fière et si douce de la très belle Anabelle — ne pourra-t-il jamais décroire ses calmes paupières abaissées, et ces yeux mystérieux, qu'il sent douloureusement en son cœur, ne se tourneront-ils jamais vers lui. Ces lèvres roses et minces, ces lèvres vierges ne frissonneront-elles jamais au souffle de cette voix d'argent qu'il se souvient et rêve d'encore entendre sans l'avoir jamais entendue. N'effleurera-t-il jamais de ses lèvres tremblantes le front royal et blanc comme les plumes de cygne, de la Princesse Endormie, on ne sait où, en un palais au fond des eaux.

Ah ! tous les dangers, les courir et les vaincre pour être aimé d'Elle ; — traverser les flammes et les feux dévorants, étouffer dans les eaux recouvrant le palais, soutenir cent combats, être frappé, meurtri, blessé, tué pour Elle et mourir du moins auprès d'Elle, secouru de ses mains merveilleuses, avec dans les yeux l'image de ses yeux noyés de tendresses plus qu'humaines, au moins une fois — pour toujours.

Qu'a-t-il donc entendu pour s'arrêter si brusquement. Il prête l'oreille et se penche en avant sur le cou de son cheval pour mieux entendre.

Là-bas, très loin, la voix d'un cor sonnait sauvagement ses appels d'or et se perdant et s'étouffant graduellement en la forêt.

C'est le vieux chevalier gardien de la Princesse Endormie, qui, seul au coucher du soleil, monte à la surface de l'eau — chaque fois sonner les trois appels de délivrance. Le prince a soudain reconnu le dernier appel et, à bride abattue, a lancé son cheval, ne sentant rien des branches qui lui fouettent le visage et déchirent son habit précieux de velours. Mais la voix du cor s'est bientôt éteinte entièrement et il se trouve perdu dans la forêt devenue noire. Désespérément il chevauche des heures et des heures jusqu'à ce que la lune apparaisse dans le ciel trouant le feuillage, éclairant l'endroit où s'est arrêté son cheval.

C'est au fond des bois très épais, un petit lac immobile qui semble d'argent sous les rais pâles de la lune : — les troncs des arbres sont si serrés tout autour qu'il fait nuit noire par dessous — les glaïeuls clairs et les éclairs se dressent hautains sur les bords et les feuilles sombres de larges plantes aquatiques flottent à la surface immobile. Languissamment les fleurs saintes, les nénuphars s'entr'ouvrent et font comme des couronnes sur les eaux mystérieuses. Et dans l'absolu silence de la nuit il lui semble entendre un chant charmant monter doucement, insensiblement, mêlé à la mélodieuse plainte des eaux bienheureuses qui s'écoulent et tombent au loin en cascades sous les feuillages.

Le prince a soudain sauté à bas de son cheval ; les roseaux minces écartés par lui se referment frémissants sur son passage et de nouveau jaillissent

droits et longs. D'une main se retenant aux arbustes qui plient, il se penche gracieux sur le lac et cueille rapide la fleur large d'un nénuphar pour y puiser et boire à cette coupe improvisée. Il se plaît à sentir les eaux s'enfoncer sous la fleur, il regarde les eaux franchir les albes pétales et peu à peu remplir le neigeux calice; il regarde les eaux, le seigneur... et voilà qu'il se voit lui-même et s'aperçoit, son attentive et jeune image sur l'eau penchée, en le bleu miroir des eaux réfléchie, — et tout au fond, au fond des eaux, le silencieux palais vert et rose de la Princesse Endormie.

C'est lui, il l'a reconnu — des enroulements de roses noires et rouges, en guirlandes suspendues au dessus des portes sertissent les transparentes colonnades : — les lucides coupoles faites de saphirs et les murs de rubis rose s'encadrent de la bordure dure des malachites et le sol est de sable bleu pailleté de reflets, brillant et doux comme l'azur du ciel.

Sur un lit très haut de cristal couchée, en le nimbe magique de ses blonds cheveux cendrés épandus et perdus en les laiteuses blancheurs de sa robe, sur sa poitrine tranquille les mains rejointes, depuis cent années dort la princesse Anabelle. Aux angles du lit de cristal se cassent les rayons de la lune, auréolant l'Enchantée d'une large nappe de lumière argentée. De bleus iris et des amaryllis s'inclinent et tremblent sur son corps, tandis qu'à son front s'ouvre la fleur mystérieuse de la Vierge — comme une étoile tombée dans un calice de neige.

Droit et très haut vers le ciel les eaux ont rejailli : — sous le poids du corps du prince les eaux se sont brusquement entr'ouvertes, et referment sur lui leurs lèvres douces écumantes. Les eaux incessamment, les eaux bourdonnent à ses oreilles. Comme des cloches de fête qui sonneraient en son âme, son cœur bat à se rompre dans sa poitrine exaltée; — sous l'ivresse débordante de la joie qui fait resplendir son visage bien aimé — il étouffe et se sent mourir, mourir du désir enfin exaucé. Et quand il effleure de ses lèvres le front royal et blanc de la Princesse Endormie, le cri échappé à ces lèvres soudain entr'ouvertes, le regard de ces yeux d'amour perdus dans ses yeux, font vibrer et trembler son cœur comme le souffle de son amour exhalé à ses lèvres. Dans la merveilleuse et chaste étreinte de sa fiancée, il défaille, défaille... et se réveille, hélas! éperdu dans la chambre silencieuse où rêvent aux soies bleues fanées des tentures les larges fleurs en broderies, tandis que les grands chiens noirs s'étirent et le contemplant de leurs yeux longs attendris.

Le cri qu'il entendit et sentit vibrer jusqu'en son âme, c'est la clameur hautaine des claires trompettes joyeuses, qui sonnent, éclatantes et aiguës, et se répondent, affaiblies, l'heure du réveil aux quatre tours de son

château, et l'incessant bourdonnement des eaux à ses oreilles, c'est le vague murmure des voix des seigneurs et des dames de la cour, impatientement attendant à la porte la faveur de son lever.

.....  
Oh! les rêves de soleil dans les réveils printaniers des cœurs adolescents !

GEORGES DESTRÉE.

Novembre 88 à mai 89.

.....  
VERS

PARODIE

*Tes yeux, tes chers yeux bleus étoilés d'or naïf,  
Tes yeux aux longs reflets limpides, où furtif  
Et si vague, parmi de pieuses pensées  
Au rythme de ton cœur ingénu cadencées,  
Parfois s'allume un feu-follet malicieux,  
Tes yeux, portes d'azur ouvertes sur les cieux,  
M'évoquent, dans un clair et fervent paysage  
Où du soleil récent fleurit le frais visage,  
Une procession de vierges et d'enfants  
Qui, tremblants, avec des regards de jeunes faons,  
Et taciturnes sous la neige des malines,  
Marchent dans un brouillard de lentes mousselines,  
Et qui, sur l'argent rose et lilas du pavé  
Effeillent le sommeil des lys et des avé,  
Et ne s'avisent point, ces enfants et ces vierges,  
Que derrière eux, soufflant sur les âmes des cierges,  
Parodiant le culte avec des airs sournois,  
Un petit singe au poil frisé, croqueur de noix,  
Par gageure affublé de l'étole et de l'aube,  
Soulève à gestes fins le luxe de leur robe.*

LES INTERVERTIS

A GEORGES DESTRÉE.

*Du plus vague du ciel nouveau-né, roses d'aube,  
Roses de soleil pâle et d'ambre rose et roux,  
Les étoiles du soir dans les plis de leur robe,  
Un vol d'anges descend de l'azur rose et roux,*

*Un vol éblouissant de flocons roux et roses,  
Ailes-fleurs, à la fois roses et papillons,  
Fleurs sous les papillons, papillons sur les roses,  
Qui neige en s'effeuillant, roses et papillons.*

*Les voici, deux à deux : leurs ailes infidèles  
Câlinent les lys noirs du jardin mensonger  
Où leurs frères jadis abdiquèrent leurs ailes,  
Les calices des lys du jardin mensonger.*

*Les voici, deux à deux, frêles têtes charmantes  
Mourantes sous le faste épars de leurs cheveux,  
Et des vipères d'or sur le lin de leurs mantes  
Sifflent très doucement dans l'or de leurs cheveux.*

*L'azur lointain se fane, et sous des lierres d'ombre  
Le jour mystérieux ouvre de grands yeux blancs :  
Les voici câlinant les lys du jardin sombre,  
Regardés tristement par ces vagues yeux blancs.*

*Une étrange élégance, infirme et malade,  
Equivoque splendeur de la stérilité,  
Saigne sur les boutons de leur gorge tardive  
Et sur l'obscur trésor de leur stérilité.*

*Parfois le lierre humide et le feuillage moite,  
Au son d'un cor de nacre où chante un nain joufflu,  
S'ouvrent sur le soleil comme une ogive étroite,  
Au son d'un cor de nacre où chante un nain joufflu.*

*Là-bas, c'est la laideur épique de la vie :  
Des ouragans d'orgueil, des rafales de chair,  
Le sommeil bestial de la force assouvie,  
Toutes les lâchetés du sang et de la chair.*

*Les yeux déveloutés par cette horrible fête,  
Les anges, dans la nuit frileuse de leur cœur,  
Écoutent longuement, en détournant la tête,  
Le cor du nain joufflu leur sonner dans le cœur.*



*Leurs ailes de regret, leurs ailes irisées,  
Vers l'azur matinal désormais interdit  
Palpitent sans espoir, plaintives et brisées,  
Entre la vie hostile et le ciel interdit.*

*Et les voici frôlant de nouveau l'herbe amère  
Et les lys dans la paix lascive du jardin,  
Et, leur front virginal ombré d'une chimère,  
Interrogeant les lys mensongers du jardin.*

*Leurs regards ambigus, frères du paysage,  
Allument leur feu morne aux richesses du soir,  
Et sur les plis amers de leur jeune visage  
Versent à lents rayons l'anxiété du soir.*

*Ils errent, deux à deux, suivis du nain perfide  
Qui leur offre un miroir et des bijoux pervers,  
Et leurs yeux aimantés dans le miroir limpide  
Se caressent aux yeux de ces joyaux pervers.*

*Ils s'étendent, très las, parés, dans la nuit blême,  
Entrelaçant aux lys leurs mains de royauté,  
Composant avec art le sourire suprême  
D'où dépend leur bizarre et vaine royauté,*

*Et sous les lierres noirs, frêles têtes charmantes,  
Écoutent vaguement dans leurs cheveux siffler,  
Dans leurs cheveux épars sur le lin de leurs mantes  
Les douces langues d'or des vipères siffler.*

ALBERT GIRAUD.

---

# LUMIÈRES

## PAYSAGES

*Sites brutaux  
Oh! votre haleine  
Sueur humaine  
Cris des métaux.*

PAUL VERLAINE (*Paysages belges*).



aches jaunâtres, dans le brouillard crépusculaire, des réverbères processionnant aux horizons; fanaux des gares aux rubis sanglants; signaux lointains aux verts clairs d'émeraudes; lanternes bleues aux lueurs d'azur sombre; pâles lumières des masures reflétées dans l'eau tremblotante du canal noir où des bateaux en repos s'allongent, las d'éternels voyages; lampes électriques sur la rectitude de leurs mâts, répandant une clarté blanche, cristalline, mystérieuse, où les choses apparaissent irréelles et fantastiques dans le cône qu'elle forme, brillent comme les pierres précieuses d'une joaillerie dans le grand paysage nocturne et profond d'où monte étouffé et sourd le ronflement des machines, le martèlement du fer, le bruit strident de la vapeur, les appels rauques des trams, les sifflets d'alarme, comme un hymne à la gloire d'un Moloch farouche, insatiable de sueurs humaines.

\*  
\*  
\*

Des flammes aux couleurs changeantes et folles, aux contours capricieux et chimériques s'agitent dans le soir. Roses, des fumées s'échappent d'une cuve énorme au bord de laquelle un engin dressé ressemble à une vieille sorcière malfaisante qui se penche, attentive au maléfice qu'elle ordonne.

Sombres au milieu du feu, les hauts-fourneaux élèvent leurs formes inquiétantes au bord de la rivière où apparaît, plus bizarre encore dans son renversement, le paysage aux lueurs rouges, et le ciel ou passent de gros nuages un instant empourprés.

Par une ouverture béante d'où s'échappe comme un voile d'or, on aperçoit ruisseler en cascades, avec des crépitements et des pétilllements prolongés, une lave ardente sur laquelle se détachent, noirs, le torse nu, les bras aux solides biceps fortement accusés, les cheveux traversés d'étincelles, des hommes agitant de grandes fourches.

Tandis que, alentour, couronnant de hautes cheminées, vertes, bleues, violettes, jaunes s'échevèlent les flammes.

..

Longue, avec toutes ses fenêtres projetant dans la nuit à d'égaux intervalles, une lumière intense éclairant un alentour morne, jonché de débris luisants et de cendres, d'une architecture trapue et surnoise, la verrerie au lourd toit noir dont la monotonie s'atténue de cheminées à larges chapiteaux dégorgeant des masses de fumées sales et opaques.

En des éblouissements de clarté, des hommes vêtus de toile bleue s'aperçoivent, les jambes et les bras nus, balançant en mouvements rythmiques et faisant tournoyer, avec une jonglerie de mains, une longue tige de fer à l'extrémité de laquelle grossit une boule de feu.

Les joues bouffies, ils soufflent. La boule s'allonge, s'allonge en variant ses couleurs depuis la pourpre jusqu'à l'orange.

Et c'est parfois, dans l'apaisement du paysage, le bruit sonore du verre qui tombe et se brise sur du verre.

..

Noirs sur le ciel se silhouettent les grands terris aux formes allongées de bêtes en repos, sur lesquels une végétation douteuse a péniblement poussé.

Tout là-bas, c'est l'horizon fermé par une ceinture de feus multicolores.

Au dessus des usines qui ronflent et bourdonnent et mugissent terriblement, menaçantes, s'étend un brouillard lumineux qui flotte dans l'espace, semblable à un voile d'argent.

Tout à coup jaillit un angle immense de clarté dans lequel apparaissent un fouillis de toits, de clochers, de cheminées fumantes, toute une campagne sombre et morne où quelques arbres chétifs et rares dessinent leurs ramures frêles, où des mares éparpillées miroitent et reflètent ce paysage désolé.

Puis, c'est un sifflement strident, une longue courbe de fumée blanche et, dans le noir, la succession rapide de petits carrés de lumière.

## A LA LUNE

C'est par toi que se produisent les monstres,  
les fantômes effrayants, les songes menteurs;  
tes yeux dévorent les pierres des édifices.....

GUSTAVE FLAUBERT.

Lampe d'argent veillant dans la nuit ténébreuse et profonde des temples, gardienne des sacrés mystères, sous les voûtes énormes où trônent, impénétrables, dans leur majesté farouche, les divinités cruelles.

Galère voguant légère sur une mer infiniment bleue où des nuages blancs, comme des cygnes, s'avancent, voguant légère vers les régions inaccessibles.

Ostensoir d'or sur un autel étincelant de pierreries où est écrit ce qui doit être.

Graal radieux que des anges frêles aux longues ailes neigeuses contemplent, vers qui montent, en spirales joyeuses, les fumées d'encens et les prières.

Harmonie des ombres. Toi que, dans leurs rondes sinistres et leurs sabbats, les sorcières contemplent les yeux hagards, frissonnantes, en mêlant tes rayons aux breuvages suborneurs, pour les enchantements.

Toi qui mets des perles aux calices des belles de nuit et phosphores les yeux des hibous et des chouettes.

Tu répands sur la nature le rêve et le mystère de ta lumière silencieuse...

De quelle douceur sont, par toi, les choses !

Si j'écoutais longtemps, peut-être entendrais-je dans le silence plus profond encore, les arbres, les pierres, les fleurs, l'eau des fontaines chuchoter des mots d'amour.

Parmi les nuages qui s'agitent lentement, tu sembles être la bergère d'un troupeau de chimères qui broutent le délire et la folie dans l'azur assombri de l'éther impalpable.

C'est l'heure des songes éternels et des terrifiants cauchemars. Tu emplis les cerveaux de splendeurs infinies et de visions ténébreuses. Endormeuse de tristesses, tu couvres, de ton manteau blanc imprégné du bleu de la nuit sereine, toutes les honteuses et désolantes banalités des jours... Et c'est toi qui consoles de la vie.

MAURICE DESOMBIAUX.

---

## JULES BARBEY D'AURÉVILLY

*Celui-là peut compter parmi les grands défunts*

JOSE MARIA DE HEREDIA



Le vieil aigle est mort.  
Il est mort comme il a vécu, fier et pauvre, glorieux parmi les artistes, inconnu de la foule, pour laquelle il était trop grand. La moitié de sa gloire est faite de méconnaissance et d'isolement.

Barbey d'Aurévilly naquit en 1808, six ans après Victor Hugo. Ce rapprochement a son éloquence, car, si Hugo est un des premiers poètes du siècle, Barbey est un de ses premiers prosateurs. Hugo est au Panthéon, où il fut porté, en triomphe, par toute la canaille politique de son temps. Barbey s'en est allé seul, sans promiscuités dégradantes, et son cercueil est aussi intact que sa vie.

J'aime mieux le cercueil de Barbey que le catafalque de Hugo.

Jusqu'au moment de la publication, dans un journal à prétentions littéraires, d'*Une Histoire sans nom* et de *Ce qui ne meurt pas*, Barbey d'Aurévilly resta ignoré. Ce que la clientèle ordinaire de *Gil Blas* pensa de ces œuvres à moelle de lion, on le devine. La seule excuse des entrepreneurs de célébrité qui s'adressèrent à Barbey, c'est qu'ils n'avaient pas lu sa « copie ». Je gage que l'effet produit fut pénible. Les boudoirs de verre faillirent s'écrouler. Jo, Lo et Zo menacèrent de se retirer dans un couvent. L'échoppe où M. Silvestre vend ses pains d'épices de foire trembla d'indignation et de pudeur. Ce fut une méprise, une malencontreuse méprise, que l'on ne recommencera jamais, jamais plus.

Et cependant, depuis plus de trente ans, Barbey avait entassé romans sur romans, chefs-d'œuvre sur chefs-d'œuvre. Rien n'avait pu vaincre la légitime répulsion de la crapule littéraire, aussi féroce envers les écrivains de race que rampante sous les parvenus. Rien, ni *Une Vieille maîtresse*, ni *l'Ensorcelée*, ni *le Chevalier des Touches*, ni *le Prêtre marié*, ni même *les Diaboliques*, que la justice française, — dernier débris de la vraie critique en cette fin de siècle où il n'y a plus de critique! — désigna cependant, à sa manière, et comme un livre génial, à tous ceux qui avaient lu Baudelaire.

Ni ses mélanges de critique et d'histoire, *les Œuvres et les Hommes*, dont les arrêts splendides et soudains comme la foudre, sont parfois aveugles

comme elle, ni *les Quarante Médailles de l'Académie française*, un pamphlet littéraire d'un esprit à bec de faucon, ni des montagnes d'articles publiés dans *le Nain Jaune*, dans *le Constitutionnel*, dans *le Triboulet* et ailleurs, merveilles de polémique hautaine, cravachante, bottée et éperonnée, rien ne fit avaler la gloire de Barbey à cette foule inepte et badaude qui se gargarisa pendant des semaines avec le nom de M. Mirbeau, après le fameux article sur les comédiens.

La politique même ne voulut pas de cet homme. Il fut tenté par elle, — comme beaucoup d'autres, — il y a longtemps, avant que l'impossibilité d'une action à sa taille ne l'eût exilé dans le rêve orange et belliqueux de son art. Il présida le Club de la rue des Figuiers-Saint-Paul, au faubourg Saint-Antoine. Un jour, on lui cria, en pleine figure : *A bas les jésuites!* Barbey s'élança à la tribune, et crossa le tumulte comme Xerxès battait la mer :

« Messieurs, s'écria-t-il, je regrette bien de n'avoir pas, comme Cromwell, une compagnie de cottes de fer pour vous tomber dessus! Comme il ne faut pas que le verbiage et les cris soient ici les vainqueurs, je déclare le club dissous. Sortons; le trimestre du local est payé, je m'en vais mettre la clef dans ma poche, pour qu'il ne serve pas de lieu d'aisance aux tribuns de cabarets! »

Il se résigna — il le fallait! — à n'écrire que des chefs d'œuvre. Il se résigna, — lui, le chouan, le descendant de maître Ango de Dieppe, qui déclarait la guerre au roi de Portugal, et venait, avec sa flotte, bloquer Lisbonne! — il se résigna, enfin, à rêver ce qu'il aurait pu faire. Barbey ne fut écrivain que par désespoir.

Alors commença pour lui cette bizarre transsubstantiation de l'action impossible en *rêve réel* qui est l'essence même de son œuvre. Barbey a imaginé, en écrivant, ce qu'il aurait fait, s'il avait dédaigné la plume. De là cette grandesse et cette aristocratie qui blasonnent ses livres.

Mais s'il fut écrivain par désespoir, il le fut magnifiquement, à la façon de Shakespeare et de Balzac. Il fut, comme eux, autrement qu'eux, un créateur d'êtres. Il fut, à la fois, le plus passionnant des observateurs, et l'imaginateur le plus passionné. Réaliste ou romantique, demandera-t-on. La vaine querelle! Barbey eut le don de la vie. Et ce don-là supplée à tout. Ce qui, dans ses romans, est inventé, fantastique, invraisemblable, est plus vrai, plus réel, plus vivant que toutes les notations patientes et obscures des taupes et des mulots du naturalisme. Les héros de Barbey existent, puisqu'il les a créés. Ceux des naturalistes sont faux, quoiqu'ils existent. La réalité de l'Art n'est pas la réalité de la Vie.

Aristocrate, Barbey d'Aurévilly le fut, mais aristocrate de la grande race, sans dédain bourgeois, sans dégoût de parvenu. Il a des paysans et des rustres qui valent ses gentilshommes et ses chevaliers. En vrai grand seigneur de lettres, il était noble par la tête, et plébéien par les pieds. Ainsi il dépassait à la fois les hobereaux sans noblesse d'âme, et les démocrates sans largeur d'esprit.

Il est mort, vaillamment, en silence, laissant à son œuvre le soin de parler pour lui, sans avoir sali d'une compromission, même la plus légère, les deux barbeaux accolés d'argent, au chef de gueules, chargé de trois quintefeilles d'or qui se profilent sur l'azur de ses armes. Jamais, malgré les nécessités de la vie, il n'a voulu s'asseoir à l'ignoble table d'hôte où les Gaudissart du journalisme littéraire maquignonnent la popularité. Il est mort superbement, reproche pour elle, exemple pour nous, au milieu de la putasserie actuelle des lettres, qu'il a souffletée, en tombant, de toute sa hauteur.

ALBERT GIRAUD.

---

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

### I

*Mon cœur pleure d'autrefois*, par M. GRÉGOIRE LE ROY. — Paris, Vanier.



es trois poètes gantois qui collaborèrent au *Parnasse de la Jeune Belgique*, M. Grégoire le Roy est assurément le plus spontané. Il semble que la volonté ait peu de part à son œuvre, et qu'il se laisse aller, doucement et simplement, à la dérive de ses sensations. Le poète a pris soin de nous en avertir dans une pièce caractéristique :

*Je chante un amour de ballade,  
Sans rancœur et sans trahison,  
Un amour de vieille chanson,  
Dont mon pauvre cœur est malade,  
Bien malade...*

*Il est dans les refrains anciens,  
Rempli de leurs plaintes fatales,  
Dans les chansons sentimentales  
Et les vieux airs que l'on fait siens ;  
Je m'en souviens.*

Voilà qui simplifie singulièrement ma tâche. Ces vers tristes et chevro-

tants contiennent en germe le meilleur article qu'on puisse écrire sur M. Grégoire le Roy.

M. Téodor de Wyzewa, s'il lisait ces vers, serait capable d'appeler M. le Roy un « natif guitariste. » Et peut-être, au sens exact des mots, n'aurait-il pas tort.

Ce sont bien, en effet, des chansons de l'Autrefois, et presque des sensations d'enfance, que M. le Roy nous offre aujourd'hui. C'est là, d'ailleurs, le mérite de l'œuvre, qui n'est point banale.

Il suffit de lire ces poèmes vagues et décolorés, d'effeuiller une à une les images qui les fleurissent, pour se convaincre de la sincérité et de la personnalité de l'écrivain. Quels sont les fantômes, quelles sont les apparences qu'il fait danser devant nos yeux ? Châtelaines de légende, pensives à leur fenêtre, attendant quelqu'un qui ne reviendra jamais, jamais plus ; cygnes au clair de lune d'un Lohengrin invisible, pleurant sur Elsa au lieu de combattre pour elle ; chœur de fileuses, assises autour du feu, filant le chanvre des destinées obscures et cloîtrées ; voix lointaines de chapelles sombres, qu'entoure un cimetière oublié ; processions de congréganistes au son des orgues ; plaintes de cor à l'horizon vespéral ; vieux refrains de valse, au rythme d'escarpolette ; rouets d'aïeules au fond des antiques maisons silencieuses ; et partout je ne sais quelle étrange émotion puérile, qui s'éveille surtout à l'idée des choses abolies et surannées :

*Petites vieilles, mes pensées,  
Il neige, il tombe du lointain,  
Un peu de mort et d'incertain  
Sur toutes les choses passées.*

De là vient la saveur particulière de ces poèmes. Les sensations enfantines sont la dominante du talent de M. le Roy. Et, — contradiction apparente — ces sensations enfantines sont provoquées, le plus souvent, par l'image de la vieillesse et de la décrépitude. Deux poèmes surtout portent la trace de cette obsession : *Le Passé qui file* et *Ronde de vieilles*. Ils évoquent un étrange Villon, — non pas celui de la belle Heaulmière — mais un Villon puéril, habillé de bleu, qui viendrait de faire sa première communion :

*La veille file et son rouet  
Parle de vieilles, vieilles choses ;  
La vieille a les paupières closes  
Et croit bercer un vieux jouet.*

Ces images sont tellement suggestives, que l'on a fatalement la vision d'une enfance très songeuse, là bas, en pleine province silencieuse, d'une enfance naïve et par tout émerveillée, qui n'oubliera jamais les beaux livres illustrés qu'elle a lus, ni les plaintives romances qui l'ont bercée. Le grand calme, la béatitude, la monotonie même de la vie provinciale disposent, surtout pendant l'enfance et l'adolescence, à la vie contemplative et sentimentale. Les choses prennent alors une signification humaine qu'elles n'ont pas le temps d'avoir dans les grandes villes affairées, et l'on glisse naturelle-



ment à un art de rêverie familière, d'une émotion à la fois douce et profonde. M. Georges Eekhoud, qui a souvent le mot pittoresque et juste, me parlait un jour du « spiritisme » de M. Grégoire le Roy. En tant que l'expression s'applique à la vie des choses, elle me paraît d'une exactitude frappante, et elle caractérise nettement l'art du poète.

Le vers de M. le Roy est musical à sa façon. Il a des chevrottements qui plaisent, et qui traduisent, fidèlement, et avec bonheur, les sensations éprouvées. Peut-être pêche-t-il par une certaine mollesse. Mais le lien qui rattache un défaut à une qualité, pour être imperceptible, est souvent si étroit et si nécessaire, qu'il serait imprudent d'engager le poète à le couper.

*Mon cœur pleure d'autrefois* est une merveille typographique. C'est un des plus beaux livres, — si pas le plus beau — qui soit sorti des presses de la maison Monnom.

Deux artistes, de talents très opposés, se sont faits les commentateurs de M. Grégoire le Roy. L'un est M. Fernand Khnopff dont le frontispice est d'une douceur et d'une grâce idéales. L'autre est un jeune sculpteur gantois, M. Georges Minne. Retenez son nom, car ses dessins, qui ressemblent à de vieilles gravures sur bois, ont une vigueur et une originalité déconcertantes.

ALBERT GIRAUD.

## II

*Un homme libre*, par MAURICE BARRÈS. — Paris, Perin, éditeur.

M. Maurice Barrès continue, en se répétant un peu, ses subtiles études de psychologie. Nous avons écrit, ici même, tout le bien que nous pensions de *Sous l'œil des Barbares*, son succès de l'an passé, et nous aurions à redire, à propos d'*Un homme libre*, à peu près les mêmes éloges : c'est là la plus grande critique que nous y ferons. La délectable saveur de nouveauté de ces ténues dissections s'est amoindrie et affadie un peu, et *Un homme libre* nous a paru long. Toujours très clairvoyant, très délicat, très curieux, M. Barrès semble aussi moins préoccupé d'écriture artiste. L'originalité des idées ne doit pas nous priver des charmes d'une belle langue et de suggestives épithètes. Néanmoins la conception de ce cloître intellectuel où l'auteur veut se confiner dans l'adoration de son Moi, avec une combinaison d'exercices spirituels qui seraient comme la mécanique du bonheur, est pour plaire. Même nous la trouvons un peu trop ingénieuse et l'homme libre se révèle, malgré son scepticisme affecté, enclin à se gober. Pourquoi la solitude, alors qu'un effort de volonté suffit pour isoler au milieu de la foule? Et pourquoi pas le monastère, le vrai, avec la soumission forcée, l'irréparable, alors qu'il faut mille fois plus d'énergie, chaque jour, pour persévérer? Pourquoi ces méditations spécialisées sur certains intercesseurs, sans légende préétablie et non variable, alors que les noms déterminés doivent évoquer des souvenirs différents pour chacun? Simon, l'ami si dédaigneusement traité, nous agrée. Il se prête à ces gymnastiques avec une jolie hypocrisie. Il pêche par la dignité, c'est vrai : le souci des autres, au

fond. Mais j'aurais plaisir à dire avec lui beaucoup de mal de l'homme libre, et lui aussi, car ce n'est vraiment amusant que lorsque les raillés sont des amis. L'occasion viendra tôt sans doute, car deux volumes prochains annoncés compléteront cette série de petits miroirs de sincérité et nous aurons à ergoter alors, avec des complications de pensées furtives, qui ne seront pas sans agrément à imaginer.

### III

*Les Légendes de la Meuse*, par HENRY DE NIMAL. — Un vol. 410 pages, chez Lebègue, Bruxelles, fr. 3-50.

M. de Nimal s'est déjà fait presque un nom en écrivant dans maintes revues graves des études politiques dont ont fréquemment jacassé les papiers publics. Aussi nous n'attendions guère de lui une aussi fraîche et coquette littérature que celle de son récent volume : *Les Légendes de la Meuse*. C'est une révélation, vraiment, et nous l'annonçons avec bonheur. Contes recueillis dans les tièdes soleils des vacances, au pied des roches crénelées de ruines historiques, parmi les verdure et les fleurs se mirant dans le beau fleuve qui y mêle, en ses murmures, toutes sortes de chuchotements et de fantaisies de poète ! Tout en s'efforçant, avec le plus érudit scrupule, de reconstituer, en leurs détails historiques, les mœurs de temps défunts, M. de Nimal a noté les récits des paysans aux veillées, les superstitions naïves, fleurs simples aux parfums aimables qui grandissent seulement dans des cœurs humbles et jeunes, et que nous aimons à cueillir plus tard, quand notre imagination lasse de civilisation vieillie, ne sait plus en faire germer de nouvelles.

Et c'est d'un style alerte, habile et souple, sans recherches d'audaces inutiles et sans banalités non plus, d'un style qui a sa vaillance et sa fierté et ne relève de personne, abondant en images jolies et gardant toujours l'allure sans prétention qui convenait à ces gentils mélanges de fable et de véridiques aventures. Sous une plume moins artiste, cette série de légendes eût pu n'être qu'une compilation folklorique insipide et dénuée d'intérêt.

Il y a dans le livre de M. de Nimal de l'épopée et de l'idylle, des scènes d'amour et de combats, des souvenirs mérovingiens et du moyen-âge, des comparaisons neuves et d'une belle justesse comme : « Une basilique avec son fier coq de cuivre poli pareil à la flamme d'un immense cierge ou à une étoile oubliée là par la nuit » ; des mots superbes, tel celui du vieux duc Aymon, suivant en preux fidèle Charlemagne contre ses fils : « Ils ne sont que mes enfants, avait-il dit tristement, et il est mon roi » ; des trouvailles simples et profondes, comme : « Aussi bien sont amours sous la bure que sous le brocart, et le poète écoute chanter son cœur » ; des descriptions évocatrices et pittoresques, celle de Bouvignes, par exemple ; çà et là de l'esprit ; et, parmi les récits, ils sont presque tous si lestement développés que le choix est difficile. Mettons hors pair cependant *le Fermail du comte Eilbert, les Dames de Crèveœur et la Sorcière d'Yvoir*.

IV

*Japoneries d'automne*, par PIERRE LOTI. — Paris, Calmann-Lévy. — Un vol. 356 pages, fr. 3-50.

Les journaux ont rapporté, ce mois, avec une satisfaction évidente et de petits entrefilets approbateurs, des détails multiples sur la transformation actuelle du Japon. On nous a resservi « les progrès incessants de la civilisation » et annoncé que le Mikado venait de promulguer une constitution inspirée des derniers perfectionnements politiques de l'Occident.

J'aime le Japon comme une patrie, comme un des rares coins de terre où je m'imagine parfois qu'il ferait bon de vivre et j'ai eu, à ces nouvelles, l'impression douloureuse que c'en était fini du Japon que j'aimais.

Le dernier descendant de Zin-Mou, l'héritier d'une tradition dynastique unique au monde, qui, sans interruption pendant la fabuleuse durée de plus de deux mille ans a gouverné dans la splendeur et la sérénité d'un pouvoir au dessus des hommes éphémères, le successeur de cette impératrice de légende qui fit l'expédition de Corée, et de tant d'autres héroïques et tragiques souverains « qu'il ne fallait pas voir », le chef religieux d'un peuple qui a les plus beaux temples de la terre, le chef militaire d'une nation jamais vaincue, le *Mikado*, enfin, roi constitutionnel, n'est-ce pas à faire pleurer ?

Changement monstrueux qui en symbolise bien d'autres ! Juxtaposition brusque et théorique d'une civilisation sur une autre qui ne doit engendrer que malheurs. Ce n'est pas impunément qu'on peut, en un seul jour, renier les habitudes de vie résultantes de longues expériences ! Et nos tristesses aussi, les fièvres et les dégoûts des existences banales de ce temps, et l'industrie, les financiers, le paupérisme, toute l'angoisse de cette fin de siècle, ne va-t-il pas en souffrir plus que nous encore, le pauvre Japon ?

Cette mélancolie d'un monde qui s'en va est le charme du livre de Loti. Oh ! oui ! elles sont bien d'automne ces japoneries, elles ont la douceur et l'éclat des derniers beaux jours, des choses à moitié disparues, entrées presque déjà dans l'histoire et le rêve ! Simples notes d'un carnet de voyage, d'une netteté et d'une émotion pénétrantes, qui évoquent, avec une intensité singulière, les aspects si curieux, les paysages, les rues, les temples de là-bas, le sens artiste toujours en éveil, la politesse et l'élégance sans rivales de ce peuple vif et joyeux ! Avec Loti, on se sent emporté dans la course folle et cahotante des petits chars entraînés par les coureurs, on pénètre dans les édifices merveilleux de la Montagne-Sainte, on visite avec ferveur le tombeau des Samouraïs, on suit des yeux et du cœur, jusque dans le songe, l'exquise impératrice Printemps !

Loti a d'étonnants dons d'écrivain. Ils enchantent, en ce livre-ci, peut-être plus encore que dans ses précédents. Il a le sens de la vie, comme bien peu. Et toujours une tendresse vague, une émotion contenue, très communicative malgré sa discrétion, une pensée subtile qui s'arrête avant la profondeur et la tristesse, un style familier, en apparence négligé, pour-

tant personnel, en font un des artistes les plus séduisants des lettres contemporaines. Il serait curieux, sans doute, de rechercher le secret de ce charme bizarre qui fait que l'on aime ses livres plus encore qu'on ne les admire, et peut-être l'essaierai-je quelque jour.

JULES DESTRÉE.

V

*Lamiel*, par STENDHAL. — Paris, Librairie moderne.

Les lettrés rendront grâce à M. Casimir Stryienski, de la patience dont il a fait preuve en déchiffrant, à leur intention, ce manuscrit inédit de Henry Beyle; mais pourquoy, outrepassant son office de copiste, leur a-t-il infligé une préface singulièrement... polonaise et que M. Téodor de Wyzewa lui enviera, certes.

Son opinion sur l'œuvre de Stendhal est parfaitement indifférente au lecteur; celui-ci se permettra de trouver impertinentes des affirmations telles: « Beyle voulait, dans ce roman, se renouveler et sacrifier aux exigences de son public... Cette fois, il s'agissait non seulement d'intéresser les *happy-few*, il fallait amuser les autres et gagner le grand public » — affirmations (déduites de notes de l'auteur, auxquelles M. Stryienski prête le sens le plus inattendu) que la lecture de *Lamiel* infirme absolument et démontre absurdes et risibles.

Plus loin, M. Stryienski nous révèle que Beyle est « SINON UN ÉCRIVAIN, tout au moins un penseur! », opinion bizarre qu'il corrobore en ces termes, à la fin de sa préface: « Beyle a constamment songé à donner une expression à toutes ses pensées; c'est là son plus grand tort. »

« N'est-ce pas assez de connaître les influences qui font de *Lamiel* une fille *pervertie*, d'entendre ses conversations avec le *machiavélique* Sansfin? » Cette phrase appartient encore à M. Stryienski. Or, Sansfin est machiavélique parce qu'il dit toujours ce qu'il pense, simplement, et tout ce qu'il pense. La perverse *Lamiel*, au travers d'aventures, peu édifiantes, il est vrai, cherche, en vain, un homme *sincère* et finit par le découvrir dans le monde des escarpes.

Le bon préfacier qui, courageusement, essaie de laver Stendhal du reproche de cynisme, ne s'est point avisé que toute l'œuvre de l'auteur de *La Chartreuse de Parme* doit paraître immorale aux yeux bovins du public, et son plaidoyer ne le juge-t-il pas lui-même?

ARNOLD GOFFIN.

VI

*Edmond Mauve*, une plaquette par M. PIERRE POIRIER.

Est-ce même une plaquette, cette petite chose brochée, d'aspect timide, à laquelle la maison Annoot-Braeckman a mis une couverture de catalogue qui vêt bien pauvrement l'excellente typographie du texte sur Hollande?

Est-ce une nouvelle que contient cette plaquette? l'auteur a écrit en

grandes lettres, sous le titre : *Fragment*. Fragment de quoi? et pourquoi éditer spécialement ce premier chapitre — car ce n'est que cela — d'une monographie psychologique qui nous offrirait, sans doute, une œuvrette attachante et littérairement écrite... si elle l'était toute.

## VII

*Gritte*, une plaquette par GEORGES ROSMEL.

M. Gustave Rahlenbeck (Georges Rosmel), l'auteur des *Histoires estudiantines* et de *La bande à Beaucanard*, nous envoie *Gritte*, une nouvelle qui a paru dans la *Revue de Belgique*, familièrement la *revue jaune*. Pauvre Gritte! Elle est pourtant bien gentille « cette douce enfant d'une pâleur exquise d'hostie, aux grands yeux bruns étonnés et tendrés! » dont M. Rosmel nous raconte l'histoire triste jusqu'à la mort. Il nous la raconte avec une émotion qui ne va pas jusqu'à la pleurnicherie, si fréquente en ces histoires de petites poitrinaires. Il nous la raconte avec beaucoup de réserve et de délicatesse dans la sentimentalité, en éclairant son récit de mots, d'idées et d'imaginations pris au vif d'une intelligence d'enfant.

## VIII

*Pizzicato*, un vol. par M<sup>me</sup> ERNESTINE VAN HASSELT.

« Là où la parole cesse, la musique commence », disait un jour un célèbre virtuose de la Pologne, à M<sup>me</sup> Ernestine Van Hasselt qui a pris cette parole comme introduction au petit bouquin bleu et blanc qu'elle intitule : *Pizzicato*.

Ce recueil, où l'auteur pince harmonieusement de la littérature comme on pince de la harpe ou de la guitare, est une quintessence des impressions musicales recueillies « au coin du clavier » par les longs soirs d'hiver où l'on fait « un peu de musique », de cette musique familiale et douce que les mains ou la voix vont réveiller au fond des cahiers aux pages tiquetées et jaunes.

Schubert, surtout, a séduit M<sup>me</sup> Van Hasselt. Tout un chapitre de ce livre — dédié à M. Gevaert — « raconte » ses mélodies. Il se termine ainsi : « En fermant ce boudoir aux merveilleuses surprises mélodiques, en laissant tomber le rideau qui nous cache ce groupe de tableaux enchanteurs, disons aux dieux de l'Olympe : Apollon est grand, Schubert est son prophète ! »

Ne pensez-vous pas, Madame, que Schubert est un peu « gnanngnan » et fait une légère moue à nos raffinements d'art? Ne pensez-vous pas que les chants de ce prophète sont quelque peu des prophé...scies?

Mais, comme vous l'avez dit : Apollon est grand, très grand; il doit avoir beaucoup de prophètes et nous serions mal venu à lui refuser celui-ci qui s'est toujours très convenablement conduit avec les Muses.

Ce livre n'est pas un livre de critique, c'est un recueil de souvenirs et de

sympathies personnelles, et vous les traduisez avec une émotion que je ne saurais exprimer qu'en transposant cette phrase de votre *Pizzicato* : « Impossible d'y mettre plus d'insistance ; vous avez vraiment humanisé la parole du musicien-poète ». Aussi, se sent-on pris de je ne sais quel trouble, de je ne sais quelle envie de pleurer et de rire à la fois, quand, mêlant un peu d'amour au souvenir du *liedermeister*, vous racontez cette naïve légende où l'on voit la tête de la statue de Schubert se retourner pour regarder les amoureux qui passent... *pizzicato... pianissimo.....*

Le livre, le « Recueil d'écrits musico-littéraires » de M<sup>me</sup> Van Hasselt, est devenu rare, tellement rare qu'elle nous a prié de vouloir bien le lui renvoyer.

Après le geste ingénu de M. René Ghil, par lequel celui-ci reprenait ses dédicaces, vous voyez qu'il y a aussi le geste... ingénu de M<sup>me</sup> Van Hasselt par lequel celle-ci reprend ses petits bouquins. Notez que, pour ma part, je n'y vois aucun mal. M<sup>me</sup> Van Hasselt, au lieu de faire hommage de son livre à la critique, comme cela s'était fait jusqu'à présent, le lui envoie simplement *en lecture*. C'est plus simple et ce serait peut-être plus économique, permettant de ne tirer les livres qu'à un seul exemplaire avec dédicace mobile, si cela ne coûtait des frais de commissionnaire. A sa place j'économiserais même cette dépense-là : on ne sait pas à quoi on s'expose ! Ainsi ai-je eu l'impolitesse grande de faire revenir le commissionnaire de M<sup>me</sup> Van Hasselt deux fois, et je crains qu'elle ne me fasse payer une amende par jour de retard, comme à la *Lecture universelle*. Mon intention était pure pourtant. Je me faisais un scrupule de renvoyer à M<sup>me</sup> Van Hasselt son petit livre à musique sans en avoir tourné les pages et j'aurais souffert mille morts et autant de remords à ne pouvoir pas déférer au désir que m'exprimait sa première lettre que voici : « En vous adressant ce petit recueil musico-littéraire et en vous demandant de bien vouloir en rendre compte, je n'invoquerai que mon titre *d'âne chargé de reliques*, grâce au nom de mon père. Vous l'avez trop aimé, trop salué pour ne pas reporter sur sa fille une petite part de cette sympathie.

« En souvenir du père, tendez la main à la fille.

« Salut artistiquement distingué ».

Maintenant que nous avons tendu la main à M<sup>me</sup> Van Hasselt, et que nous lui avons rendu son salut avec une distinction aussi artistique que possible, nous l'engageons charitablement — sans pousser aussi loin qu'elle la comparaison de la fable — à ne renouveler que le plus rarement possible ses petites processions littéraires aller et retour, de peur que ses inconséquences n'éclaboussent de drôleries irrespectueuses le nom d'un poète que nous honorons en effet et que les ridicules du reliquaire ne finissent par faire rire des reliques.

Amen ! n'est-ce pas ?

IX

*L'Anthologie contemporaine des écrivains français et belges*, par M. ALBERT DE NOCÉE.

C'est une œuvre de vulgarisation littéraire qui n'était pas inutile dans notre pays où le public, le gros public éprouve tant de peine à lire un livre ou une revue. L'anthologie de M. de Nocée s'offre aux passants sous la forme de petits cahiers de six à vingt pages, de petits cahiers gentils et tentants comme des petits fascicules à histoires friponnes. Le passant qui a trois sous distraits dans le gousset les donne, prend le petit cahier comme un prospectus des mains d'un camelot, l'ouvre, le feuillète, l'a lu avant d'avoir songé à se demander si ce qu'on vient de lui vendre n'est pas un peu de cette chose barbare, incompréhensible, qu'on nomme *littérature* !... C'en est, Monsieur le passant, un peu de littérature, mi-belge, mi-française, — M. de Nocée distingue — de bonne, de mauvaise, de gaie, de triste, de légère et de grave, en vers et en prose, littérature consacrée des maîtres et littérature timide des débutants. On y voit M<sup>me</sup> Clémentine Louant à côté de Camille Lemonnier. C'est assez vous dire l'éclectisme qui préside à l'organisation du petit établissement de dégustation littéraire dont M. Albert de Nocée est, avec un tact, une intelligence et une confraternité remarquables, le directeur.

Par cette œuvre, M. de Nocée participe à notre mouvement littéraire. Partout où la littérature passe, ses petites brochures font la haie. En contact immédiat avec tout le public — ses lecteurs sont nombreux, — le directeur de *l'Anthologie contemporaine* nous garde de l'intrusion de gens qui pourraient se tromper parfois de palier. Intermédiaire entre les écrivains et la foule, il distribue à celle-ci par miettes ce qu'elle ne pourrait avaler par gros morceaux que sous peine des plus horribles indigestions.

Le public et la littérature — suis-je poli ? — lui doivent donc une égale reconnaissance.

HENRY MAUBEL.

---

# CHRONIQUE ARTISTIQUE

## I

### LES AQUARELLISTES



Il y a, aux Aquarellistes, cinq dessins de Xavier Mellery : — admirables. Nouvelle affirmation, éclatante, de sa personnalité qui est tout entière dans cette qualité suprême : l'intimité. Involontairement, son art va à la simplicité, à la tranquillité, à la solitude ; et son esprit se replie sur lui-même, se concentre et vibre intensément, avec une pénétrance aiguë, dans ses moindres œuvres. Et, comme conséquence, je ne sais quelle mélancolie, quelle préférence marquée pour un état de tristesse vague, résignée et sans révolte, où la pensée douloureuse semble se sentir plus vivement elle-même ; jamais de bruit, de violence, ni de désordre chez Mellery. Un sentiment profond de l'âme des choses et le don de les faire parler dans leur impassibilité silencieuse, de les remplir d'humanité, d'y mettre comme des ressentiments ou des souvenirs... Ah ! si jamais on élève à la Solitude et au Silence les statues réclamées par Carlyle, ce sera à Mellery qu'il faudra en demander les maquettes !

Xavier Mellery est l'un des premiers artistes de Belgique et il est vraiment incroyable, alors que nos musées modernes s'encombrent de lamentables croûtes, qu'on n'ait pas encore songé à y réserver pour lui une place d'honneur ! Il a une originalité rare en ce temps de pastiches et de négoces, l'accent âpre et personnel qui résulte de son refus hautain de chercher le succès, de sa volonté tenace de satisfaire son idée, de rendre sa vision, de la religion de sa sincérité exaltée comme une foi, telle l'avaient les patients gothiques. Mais son art ne va pas à la foule, il est d'une sévérité qui déplaît aux gens qui veulent être amusés ou distraits. En revanche, pour qui sait comprendre leur beauté grave, combien est puissant leur charme, à ces simples dessins, et comme ils vous parlent longuement dans le cœur !

Sujets insignifiants pour tout autre : un vestibule, un escalier, une porte entr'ouverte... Mais dans le *Vestibule* il semble que l'on entende s'éloigner le pas furtif de la servante qui vient de déposer la lampe pour le maître attardé, la porte va s'ouvrir, quelqu'un va entrer ; dans l'*Escalier*, où la lumière froide filtre entre les balustres de la rampe, on vient de passer, on attend quelque chose ; et cette angoisse incertaine donne à ces coins d'habitation une étonnante grandeur !

Surtout, surtout, ces religieuses travaillant dans l'*Ouvroir* crépusculaire !

Clara Montalba, les Maris, Binjé, Van Camp, Hoeterickx, Uytterschaut, Den Duyts, Abry ont envoyé de jolies choses qui, sans dénoter de progrès spéciaux, attestent à nouveau leur talent apprécié.



II

CHEZ VANDER STAPPEN

Avenue de la Joyeuse-Entrée, dans son atelier spacieux et splendide, le sculpteur Vander Stappen, organise l'exposition de ses œuvres récentes. Excellente chose que ces expositions particulières, où l'artiste seul, sans voisinages funestes, avec les cadres et les éclairages qui lui plaisent, nous montre les efforts variés de son labeur, et détaille ainsi, avec une expression vive, sa personnalité.

L'espace nous manque malheureusement pour parler de Vander Stappen comme il conviendrait. Sans avoir, comme Meunier, compris l'étonnante grandeur des travailleurs modernes, ou comme Lambeaux, renouvelé avec une verve prodigieuse le poème des belles chairs flamandes chanté par Jordaens, Vander Stappen est néanmoins parmi nos sculpteurs belges, l'un des plus intéressants et des plus sympathiques. Ses progrès sont marqués et un légitime succès attend ses dernières productions.

Dans la trop brève visite que nous avons pu faire à son atelier, nous avons remarqué son grand groupe inspiré d'*Ompdrailles-le-Tombeau-des-Lutteurs*, l'épique roman de Léon Cladel, un *Saint-Michel* destiné à l'hôtel-de-ville de Bruxelles, un *Enfant lutiné par des paons*, motif décoratif d'une grâce charmante. Ce qui nous laisse le meilleur souvenir est une tête de *Vieux*, douloureuse et méditative, un vieux plein de finesse et d'expérience qui a beaucoup vu, profondément songé, longuement méprisé. Très énergiquement inspiré de la vie moderne, décidément en dehors de tout l'art conventionnel et appris, personnel, ce buste arrête l'attention et s'impose à la mémoire.

JULES DESTRÉE.

III

EXPOSITION DE TAPISSERIES DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE  
AU MUSÉE MODERNE

Au Musée moderne — salle des conférences — MM. Cardon, les très habiles décorateurs que l'on connaît, viennent d'exposer une série superbe de tapisseries de haute lisse, exécutées à Bruxelles au XVI<sup>e</sup> siècle et provenant du palais du prince d'Este, cardinal de Ferrare.

Sous les ciels invariablement gris d'un printemps éternel, en des prairies toujours vertes, où le soleil fait des taches de lumière jaune, parés de longues tuniques flottantes, rouges et bleues, jaunes et vertes, des hommes et des femmes se promènent sous les feuillages épais des arbres arrondis, foulant les gazons nouveaux semés de lianes et de fougères, émaillés de fleurs vives, — des guerriers barbus et casqués au profil de camée, sur leur chevaux caparaçonnés et cabrés, brandissent des lances scintillantes au devant des armées; — des tours s'échafaudent et s'achèvent à l'horizon, sur lesquelles claquent déjà de victorieux et clairs étendards, pendant que

des soldats s'entretiennent en des luttes homériques, que des rois assis sur des trônes d'or rendent la justice avec de larges gestes majestueux, et que chantent devant eux des femmes s'accompagnant de cithares et de lyres recourbées.

Ceci nous représente, paraît-il, l'histoire légendaire de Romulus. Ce serait celle de Sextus Pompée ou celle de la Guerre de Troie que je n'y verrais pas d'empêchement. Presque toujours il y a, dans les tapisseries anciennes, des guerriers barbares lourdement campés, des villes qui se bâtissent et s'achèvent, des combats à mort entre soudards armés de pesantes épées, et des bannières qui flottent et se déroulent orgueilleuses au vent.

Le mérite des superbes tapisseries exposées par MM. Cardon consiste en la beauté des couleurs rarement aussi riches et harmonieuses dans les tapisseries de Bruxelles. A noter aussi l'étonnante hardiesse de ces artistes qui trouvent moyen d'accorder des couleurs semblant inconciliables, des roses et des bleus, des oranges et des violets, par d'imperceptibles décroissances de tons, comme le firent avec grand succès, au commencement de ce siècle, les artistes japonais.

Des huit tapisseries exposées au Musée moderne, nous préférons de beaucoup, comme ensemble, celle qui représente, si notre souvenir est exact, les fiançailles du légendaire fondateur de Rome. Le calme et la majestueuse tranquillité des personnages, la douceur et l'harmonie des couleurs et des lignes donnent une étonnante impression de quiétude et de paix, recherchée si souvent en tapisserie et obtenue ici merveilleusement.

Des félicitations donc bien vives à MM. Cardon, et nos remerciements pour le plaisir que de telles œuvres nous ont donné.

#### IV

### LES ALBUMS DE PHOTOGRAPHIES DE JESSURUN DE MESQUITA (\*)

Un Hollandais au nom sonore, M. José Jessurun de Mesquita, vient d'avoir la très artiste et audacieuse idée de réunir en trois albums de grandes planches photographiques, les merveilleux bas-reliefs égyptiens du Musée de Leyde. Ce ne sont point des photographies ordinaires que nous présente en le premier album qui vient de paraître, M. de Mesquita. L'auteur ne s'est point contenté de serviles reproductions de ce qu'il voyait, mais par d'étonnants éclairages, avec d'inattendus effets de lumière, d'inquiétantes obscurités et des clartés soudaines, il est parvenu à grandir encore l'éternelle majesté de ces bas-reliefs et à faire de ses planches une sorte d'évocation de l'art égyptien tout entier, plutôt que d'exactes et froides reproductions de quelques sculptures déterminées. Nous nous rappelons, entre autres, une planche particulièrement mystérieuse et grande de ce premier album, en

---

(\*) Le premier album contenant 12 planches, a paru récemment 23, Burmanstraat, Amsterdam.

laquelle des pharaons de pierre, au geste immobilisé, semblent désigner de leur sceptre l'ouverture béante d'un tombeau constellé d'hiéroglyphes. Remarquable surtout par le surprenant éclairage qui en fait une sorte de vision étrange ainsi que certaines lithographies de Redon, cette planche pourrait, nous semble-t-il, servir de frontispice aux albums de M. de Mesquita. C'est, en effet, comme le portique de ce royal hypogée en lequel nous allons descendre et où nous voyons reproduits à côté de divinités colossales et des pharaons tranquilles, au sourire éternel, toute la suite des cérémonies funéraires en usage dans l'ancienne Egypte.

Surtout, nous admirons entre toutes ces planches, une inflexible tête de déesse au col cerclé plusieurs fois d'anneaux d'or serrés entre eux, semblables à un enroulement de vipères, au profil de forme parfaite, à l'œil large ouvert, impénétrable, aux lèvres méprisantes, gonflées de hautaine indifférence, et qui nous fait penser à un chef-d'œuvre de Félicien Rops, sculpté dans du marbre noir.

Bien des planches encore seraient à décrire, mais, faute d'espace nécessaire, nous nous bornons à mentionner une étonnante statue de déesse assise en un majestueux fauteuil, avec, au dessous d'elle, une guenon accroupie, des profils et des bustes de prisonniers au crâne allongé, aux longues barbes, analogues déjà et presque identiques aux apôtres des fresques de Giotto et des primitifs italiens, de fantastiques oiseaux aux ailes déployées au dessus des momies, se rapprochent également de certaines peintures byzantines — renvoyant, pour le reste, les artistes aux remarquables albums de M. de Mesquita.

GEORGES DESTRÉE.

## V

### AU SALON DE PARIS

Il est, m'a-t-on assuré, de nombreuses personnes qui, de bonne foi, affirment n'avoir pas vu le Salon de cette année. Qu'elles se détrompent ! Elles l'ont vu aussi bien que moi-même, mais les œuvres exposées y sont tellement peu impressionnantes qu'elles ne s'en souviennent plus. Pour ma part, il m'a fallu y retourner souvent et prendre beaucoup de notes pour fournir à la *Jeune Belgique* un article de longueur raisonnable. Le Salon de 1889 est le Salon de 1888 ; les artistes n'ont pas cru devoir changer les toiles exposées, seul le millésime a été modifié, et les tableaux vendus ont été retirés ; oh ! un fort petit nombre, remplacés d'ailleurs par d'autres, d'une égale médiocrité.

Je ne veux parler que de ces quelques tableaux nouveaux, dont plusieurs dénotent de louables efforts, une certaine sincérité artistique, et parfois même présentent quelques véritables qualités d'exécution.

Parmi les Belges, très peu et très mal représentés, les noms de M<sup>lle</sup> d'Anethan : deux toiles où se trouve son goût aristocratique un peu mièvre, mais distingué, de Baertsoen, de Franz Charlet, qui m'a paru fort en progrès avec ses paysans de Marken qui se souviennent trop pourtant du maître Mellery,

et pour ne m'arrêter ni à Herbo, ni à Van Beers, le nom de Den Duyts, qui évoque les paysages crépusculaires des Flandres dans l'assoupissement endolori des automnes fauves.

Les Français ne sont guère plus brillamment représentés : le Salon appartient aux Bouguereau, aux Bonnat, aux Carolus Duran ; les maîtres le fuient avec horreur ; Puvis de Chavannes même l'a déserté, et, parmi les jeunes, sauf deux ou trois dont nous allons passer en revue les envois, ils ne se présentent même pas, certains d'être refusés, et s'en vont exposer ailleurs.

Au tout premier rang de ces jeunes : M. Billotte avec de mélancoliques, de rêveurs, de hantants recoins des banlieues désolées ; M. Ary Renan avec son merveilleux paysage de la *Mer Morte* où comme des silhouettes de songe, se dressent les hautes et vagues statures de Jacob et de Rachel ; M. Damoye, M. Dagnan-Bouveret, consciencieux et chercheurs, que déjà l'opinion publique désigne pour la médaille d'honneur ; M. Carrière surtout dont les portraits ou les scènes intimes ont quelque chose d'âpre, d'énergique, de puissant, mais qu'il a la désagréable coutume de noyer dans d'explicables buées.

M<sup>me</sup> Roth nous montre un portrait hautain et austère, peint en une harmonie de tonalités sombres ; Fantin-Latour est le même irréprochable artiste, toujours, un peu sec, quasi-calviniste, sans rien qui nous surprenne en son portrait peint à l'huile, comme en ce joli pastel qu'il a intitulé : *Songe*.

M. Besnard a exposé, au bord d'une mer sirop de groseilles, une singulière « Sirène » qui me paraît être plutôt une chiffonnière malade. C'est là une des plus prodigieuses erreurs de cet artiste distingué, qui se retrouve grand et maître de lui dans son très bel envoi à l'Exposition universelle ; M. Roll, cet étonnant impressionniste académique, a aussi réservé à l'Exposition universelle le meilleur de son œuvre, et les tableaux du Salon ne montrent que bien imparfaitement son curieux talent.

Il y a dans le Palais de l'Industrie une exposition parmi l'Exposition même : dispersées dans les salles de dessin comme dans les salles de peinture, nous rencontrons quatre toiles qui ne sont plus d'un médiocre, ou d'un sympathique seulement ; elles sont d'un maître, et d'un puissant !

Dans un coin de salon moderne, vaste pièce à tapis épais de laines diverses et crépues, aux portes-fenêtres peintes en blanc, par où pénètre un matinal rayon, au pied d'une table noire que fleurit un vase au bouquet bleu-pâle d'hortensias, se tiennent deux jeunes filles d'un vingtaine d'années, vivantes et veloutées, l'une aux cheveux un peu châtains, l'autre aux cheveux un peu blondissants au soleil ; celle-ci près d'une fenêtre et prenant des fleurs au bouquet, celle-là assise un peu en arrière, les mains aux genoux, avec, sur son visage, toute la vivacité de sa causerie : tel le très simple sujet du tableau de Raffaëlli, que le catalogue dénomme : *Portrait de Judith et de Gabrielle* ; telle l'occasion pour le peintre de nous éblouir d'une merveille de délicatesse, de nous donner une vive impression d'art raffiné et attendri.

Malgré le récent portrait d'Edmond de Goncourt, malgré cette délicieuse « Matinée », toute en une gamme de tonalités douces et blanches, nous ne nous attendions que peu à rencontrer en M. Raffaëlli l'artiste au faire minutieux que les portraits de cette année nous révèlent ; il restait toujours pour nous le peintre des déclassés de barrière, une sorte de Daumier des déjetés de la vie, et, de fait, tel nous le montre bien encore son autre envoi : ces *Buveurs d'absinthe*, terrifiants, silencieux dans le calme des banlieues que le crépuscule assoupit, le cerveau obsédé déjà par les nocturnes conseils du breuvage pervers.

Cette œuvre, d'une observation aiguë et précise, se place parmi les plus remarquables de cette belle série des « Types de Paris », que *le Figaro* a publiée récemment : il y a là une rare intuition de ce qui fait l'éternelle beauté de notre existence quotidienne et ce sincère sentiment de la souveraine grandeur en même temps que la perfection de l'exécution classe M. Raffaëlli parmi les plus remarquables de nos artistes contemporains.

A cette série des « Types de Paris », où il a si originalement noté toutes les petites turpitudes de notre société actuelle pour les transfigurer en un glorieux chant d'amour et d'espérance fière, se rattachent les deux œuvres exposées aux dessins : le repos du *Terrassier à la carrière*, dans la note des terrassiers qu'il nous a déjà montrés autrefois, et cette prestigieuse *Leçon de chant*, où il a fixé l'attitude gauche de petites filles qui, malgré leur native moquerie, en dépit qu'elles en aient, se trouvent intimidées et craintives devant ce grand diable de professeur velu, qui, le pied sur le barreau d'une chaise, accorde lourdement son violon grinçant.

Les sections de gravure, de dessins, de pastels renferment peut-être des merveilles, mais elles sont si mal exposées que je n'ai pu les voir, et pour la sculpture, à part de curieuses mais inhabiles recherches de M<sup>me</sup> Besnard, il ne s'y trouve rien d'intéressant, sauf pour ceux qui s'intéressent à la grosse querelle des deux Jeanne d'Arc, celle de Frémiet, retouchée, et celle de Dubois, si inférieures l'une et l'autre à la grande Pucelle de l'histoire !

ANDRÉ FONTAINAS.

## MEMENTO

Au concours de la *Revue Générale*, le premier prix vient d'être attribué à la nouvelle de Max Waller intitulée *Daisy*.



On nous dit qu'en dressant la liste des articles sur Max Waller nous avons oublié de mentionner celui de la *Société nouvelle*, signé Arthur James.

Si parmi les revues et journaux mentionnés dans notre dernier numéro, nous avons omis la *Société nouvelle*, c'est qu'elle avait devancé les autres dans notre souvenir ; c'est que nous pensions l'avoir citée déjà.

*Oublié* n'est donc pas le mot.

Nous ne pourrions oublier une revue amie dont la partie artistique est vouée toute aux jeunes et aux anti-officiels. Lire notamment l'article publié dans sa livraison d'avril sur la littérature à la Chambre.



Un de nos collaborateurs, M. Jules Vander Bruggen, a fait représenter, le 4 mai dernier, à une soirée organisée par un cercle littéraire, un acte en prose, *Edmonde*, qui a été fort applaudi. La donnée nous en a semblé légèrement controversable et certaines scènes réclament des corrections, mais, en somme, le paradoxe est soutenu avec grâce et dans une langue inusitée au théâtre.

La plus grande part du succès d'interprétation revient à M<sup>lle</sup> Rosine Dewulf qui a joué le difficile rôle d'Edmonde avec infiniment de tact, de délicatesse et d'esprit.



Comme nous l'avions annoncé : *Mensonges*, le roman de Bourget a été mis en pièces au Vaudeville.



Le *Guide musical* émigre à dater du premier juin ; sa rédaction sera transférée

à Paris, 70, faubourg Saint-Honoré. Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration doit être envoyé à MM. Schott et C<sup>e</sup>, à cette adresse.

M. Maurice Kufferath abandonne la direction et reste correspondant bruxellois du journal : une espèce de gouverneur général en Belgique.



Le *Théâtre libre* a représenté *l'Ancien*, un acte envers de Léon Cladel ; *Madeleine*, drame en trois actes, en prose, d'Emile Zola *Les Inséparables*, comédie en trois actes en prose de Georges Ancey.



M. Charles Buet, l'auteur du *Prêtre*, a fait, le mois dernier, une tournée de conférences en Belgique. Il a parlé du *mouvement littéraire moderne* et de Barbey d'Aurévilly.



A propos de la conférence de Catulle Mendès à Louvain, conférence organisée sous les auspices (s'écrit aussi : *hospices*) du bon M. Tilman, la revue gantoise, *le Magasin littéraire* manifeste un étonnement légitime et rappelle la façon *assez peu propre* — ce sont les termes de notre confrère — dont M. Tilman combattait autrefois M. Catulle Mendès. Voici ce qu'il disait de l'auteur du *Roi Vierge* :

« Il s'est rencontré un écrivain, Catulle Mendès, assez dégradé pour consacrer son temps et sa plume à la *psychologie* de l'amour : non pas de cet amoureux, vigoureux, sacré, qui a présidé à notre berceau, mais de l'amour aux *fascinations savantes*, aux *subtils détours*, à l'usage des *tempéraments désorganisés*. Et il s'est rencontré un Jeune-Belgique assez peu dégoûté pour faire de cette saleté un compte-rendu éblouissant d'éloges et de basses flatteries... En

vérité, pour analyser les ignominies de Mendès, il faut avoir perdu, je ne dis pas le sens du beau... (Eh ! Eh !) ... « mais le dernier grain du bon sens, la dernière flamme de l'honneur, la dernière inspiration de la droite nature. Ah ! quand l'homme n'est pas esprit, c'est un bien vilain animal... »

« Salut aussi à Catulle Mendès ! Il vient de publier *Zo' Har*, la plus infâme polissonnerie qu'il soit donné à un libertin de mettre au jour. »

Voici que M. Tilman devenu, à son tour, un bien vilain animal, invite ce libertin à venir chez lui. — Il est bon d'ajouter que le libertin accepte. — Quel coquin de printemps a donc projeté son souffle chaud sur la flamme de « l'honneur à M'sieu Charles » ?

La bête à groin du faubourg Saint-Antoine lui aurait-elle fait des propositions malhonnêtes, et M. Tilman se faisant ermite galant, aurait-il trouvé dans les *polissonneries* de M. Mendès son petit « porc de salut » ?

Eh ! Eh ! Charles, petit cochon, te v'là collé mon bon ! !



Une intéressante campagne d'art dramatique et lyrique se prépare pour l'hiver prochain à l'Alhambra.

Il y a de l'argent en caisse et un artiste à la direction. Cet artiste est M. Lapissida.



Un nouveau petit confrère nous est né gigottant et vagissant : *le Samedi*. Son directeur qui se nomme Henry La Rivière — fichu nom dans un pays où la littérature fait si facilement naufrage — prend la peine de nous informer que SON ESTHÉTIQUE n'est pas du tout la nôtre. C'était inutile.

Les deux premiers numéros du *Samedi* qui est — n'oublions pas de le dire — broché en superbe jaune serin, contient de la prose de MM. Edm. Cattier et Adolphe Leclercq, des vers de Théo Hannon. Toujours paternel Hannon :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture  
Et sa bonté s'étend sur... la magistrature,  
comme on dit dans une revue célèbre.

Le *Samedi* contient aussi des chroniques signées Henry La Rivière et dont voici un paragraphe :

« J'aurais voulu vous entretenir longuement de la brillante saison musicale qui vient de finir, et des services éminents que MM. Dupont et Lapissida ont rendus, depuis dix-sept ans, à l'art en général et au théâtre de la Monnaie en particulier ; j'aurais voulu dire aussi quelques mots aimables de chacun des pensionnaires de notre Opéra, mais, malheureusement, je dois laisser ces détails, n'ayant aujourd'hui qu'une trentaine de lignes à ma disposition. »

Dix-sept ans de services éminents rendus à l'art ! Il appelle cela un détail ! Oh ! oh ! il va bien le critique. Continuez, jeune homme, et quand vous vous serez un peu perfectionné dans l'art de lire et d'écrire, tâchez donc d'apprendre à corriger vos épreuves, car il y a des coquilles épouvantables dans votre revue, et cela sent très mauvais les coquilles, surtout quand il y a des petites bêtes dedans.



*La Plume*, une très jeune revue parisienne, publie dans son troisième numéro un article intéressant au point de vue anecdotique sur le Cercle des *Hydropathes* qui devint celui des *Hirsutes* en 1881, où passèrent, entre autres, Goudeau, André Gill, Verlaine, Francis Enne, Rollinat, Ch. Morice, Moréas, Rameau, Bouchor, etc...



Les personnes qui désirent une reproduction en plâtre du médaillon de Max Waller exposé à l'Essor, sont priées de s'adresser à M. Jules Lagae, à la *Maison blanche*, place Sainte-Croix, Ixelles.



M. Henry Degroux va faire reproduire par la photographie sa superbe *Procession de Machelen* exposée dernièrement aux XX.

Cette reproduction ne se fera qu'à un petit nombre d'exemplaires au prix de vingt francs. La photographie aura un mètre de longueur.

Les personnes qui désirent souscrire sont priées d'en informer le directeur de la *Société des Arts graphiques*, rue Keyenveld, 73. C'est aux *Arts graphiques* qu'a été faite la reproduction du portrait de Max Waller que nous avons donné dans notre avant-dernier numéro.



L'exacte origine de Hans Memling avait toujours été jusqu'ici entourée de doute, faute d'indications précises ou complètes.

Plusieurs chroniqueurs le prétendaient étranger aux deux Flandres.

Aujourd'hui la chose est certaine : Memling était allemand.

L'*Athenœum* de Londres nous apprend que vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle, un clerc nommé Rombaut de Doppere, grand amateur d'art, tenait un journal à Bruges, et à l'année 1494 on y lit le paragraphe suivant :

« *Die XI Augusti, Brugis obiit Magister Joannes Memmelinc, quem prædicabant peritissimum fuisse et excellentissimum pictorem totius orbis Christiani. Oriundus erat Mogunciaco, sepultus Brugis ad Ægidii.* »

Donc, Hans Memling, inhumé à l'église Saint-Egide, était originaire de Mayence.



M. Ernest Huysmans a donné sa dernière séance de musique historique. Programme intéressant consacré aux Belges : Huberti, Mathieu, Léon Dubois, Demol, Vieuxtemps, et... César Franck. Les interprètes, tous excellents et consciencieux artistes, étaient M<sup>me</sup> Blauwaert, MM. Lermiaux, Huysmans, Huberti, Mathieu, la classe de M. Merck et M<sup>lle</sup> Aline Bauveroy qui avait chanté la veille au Palais Rameau à Lille. Elle a toujours sa belle voix de chair, son articulation classique et... son trac.



Avant d'emballer l'orchestre dans ses housses et de mettre les symphonies, comme les fourrures, en conserve, M. Dupont nous a donné, au Concert populaire, une belle et solide complète lecture du premier acte de *Siegfried*, trois scènes dont le superbe dialogue des énigmes entre Mime et Wotan et le tableau final du forgeage de l'épée où chantent dans un indescriptible élan de vie toutes les voix polyphones de la forêt de Siegfried. Exécution remarquable tant de la part de l'orchestre, nerveusement mené, que de la part des interprètes : MM. Engel, Seguin et Gandubert.



Oh ! la musique folle, lascive et parfumée comme le printemps, la mélodie de lilas en fleurs, que chante dans le feuillage baigné de douce lumière *a giorno*, l'orchestre du Waux-hall, pendant qu'au dehors, dans les chemins de pénombre, une allée et venue de pas sur l'asphalte fait le bruit d'un ruissellement lointain !

Les voilà rouvertes les rêveuses soirées où la musique — qui n'est de la musique que certains soirs — berce les rêveries et les conversations de toutes sortes sous les branches inclinées de « l'Arabie. » On a toujours dit que les chameaux avaient la bosse de la musique ; mais les chameaux ont deux bosses comme le Waux-hall a deux genres de programme. Il n'a donné jusqu'à présent que des soirées d'introduction. Nous espérons pouvoir rendre compte prochainement des exécutions très artistiques qui s'y préparent sous la direction de MM. Flon et Marchot.



M. Victor Wilder dit qu'*Esclarmonde*, la nouvelle œuvre de M. Massenet, marque un progrès et indique une tendance du compositeur à entrer dans les voies nouvelles.

Accepté sous bénéfice d'inventaire.





## Anthologie Contemporaine

Prix du volume : Belgique, 15 centimes (franco). — France, 20 centimes (franco) — L'Étranger, 20 centimes.

Il paraît un volume toutes les semaines et une série de 12 volumes tous les trimestres.

BELGIQUE : Fr 1-50. — FRANCE ET ÉTRANGER : Fr 2-25.

Direction et Administration : ALBERT DE NOCÉE, 69, rue Stévin, Bruxelles.

Parus au 1<sup>er</sup> janvier 1889 : 60 volumes soit 5 séries de 12 volumes.

**A**tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

### de Block's Universal Wine C<sup>o</sup>

6, RUE PAUL DEVAUX (PRÈS LA BOURSE)

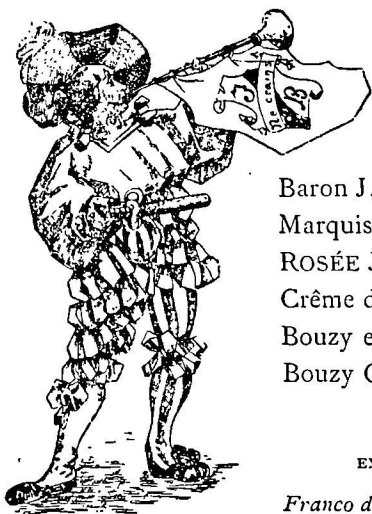
**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja de Grèce*, le *Tokay* de *Hongrie*, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia de Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie **PASSIONNÉMENT**, par ALBERT DELPIT et **LES DIABOLIQUES**, par BARBEY D'AURÉVILLY. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

## ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE

ÉPERNAY



### Prix Courant

|                                        |      |
|----------------------------------------|------|
| Baron J. de Warnimont . . . . .        | 2 25 |
| Marquis Armand de St-Hubert . . . . .  | 2 75 |
| ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .          | 3 00 |
| Crème d'Ay id. . . . .                 | 3 50 |
| Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée.</i> | 4 50 |
| Bouzy Cristal id. . . . .              | 5 00 |

0.50 en plus par 2/2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS

19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

formant au bout de l'année un superbe volume avec couverture spéciale et frontispice.

Fondateur : MAX WALLER.

Directeur : HENRY MAUBEL. — Administrateur : HUBERT VAN DIJK.

Bruxelles : Rédaction : 72, rue de Trèves. — Administration, 26, rue de l'Industrie.

## ABONNEMENTS :

Belgique . . . 7 francs par an. — Union postale . . . fr. 8-50

Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.

JUIN 1889

## SOMMAIRE :

|                                                                                                 |                     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------|
| Le Prince qui sommeille . . . . .                                                               | GEORGES DESTRÉE.    |
| Vers . . . . .                                                                                  | ALBERT GIRAUD.      |
| Lumières . . . . .                                                                              | MAURICE DESOMBIAUX. |
| Barbey d'Aurévilly . . . . .                                                                    | ALBERT GIRAUD.      |
| Chronique littéraire :                                                                          |                     |
| <i>Mon cœur pleure d'autrefois</i> . . . . .                                                    | ALBERT GIRAUD.      |
| <i>Un homme libre</i> . . . . .                                                                 | } JULES DESTRÉE.    |
| <i>Les légendes de la Meuse</i> . . . . .                                                       |                     |
| <i>Japoneries d'automne</i> . . . . .                                                           |                     |
| <i>Lamiel</i> . . . . .                                                                         | ARNOLD GOFFIN.      |
| <i>Edmond Mauve</i> . . . . .                                                                   | } HENRY MAUBEL.     |
| <i>Gritte</i> . . . . .                                                                         |                     |
| <i>Pizzicato</i> . . . . .                                                                      |                     |
| <i>L'Anthologie contemporaine des</i><br><i>écrivains français et belges.</i> . . . . .         |                     |
| Chronique artistique :                                                                          |                     |
| <i>Les Aquarellistes</i> . . . . .                                                              | } JULES DESTRÉE.    |
| <i>Chez Vander Stappen</i> . . . . .                                                            |                     |
| <i>Exposition de tapisseries du XVI<sup>e</sup></i><br><i>siècle au Musée moderne</i> . . . . . | } GEORGES DESTRÉE.  |
| <i>Les albums de photographies de</i><br><i>Jessurun de Mesquita</i> . . . . .                  |                     |
| <i>Au Salon de Paris</i> . . . . .                                                              |                     |
| Memento . . . . .                                                                               | ***                 |



# La Jeune Belgique

BRUXELLES

RÉDACTION : ..... ADMINISTRATION :  
72, RUE DE TRÈVES, ..... 26, RUE DE L'INDUSTRIE,

PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1889

## BOITE AUX LETTRES.

27. — A L'AUTEUR DE « L'AMOUR DU BLEU ». Vous avez raison : la vie est un trou sombre. Heureusement, il vous reste l'amour du bleu :

P'tit bleu, p'tit bleu (bis)  
Ça vous ravigotera, mon ami.

28. — ERLKÖNIG. — Pas mal, mais très déjà lu. Ne confondez pas les mille voix de l'automne avec l'automne de Millevoye.

29. — J.-L. — Même observation. Vous avez l'imagination du sonnet, mais vous n'y mettez rien encore. Travaillez, et revenez.

30. — T. NIHIL. — Comment se fait-il que vous écriviez au Bois de la Cambre des vers bons à être mis au cabinet ? *Nihil Mirari*. Il ne faut pas admirer Nihil.

31. — PANURGE. — Vos moutons sont devenus enragés, mon pauvre vieux. Vous faites quatre pages de vers parce que nous ne vous avons pas inséré. *Facit indignatio versum*. Nous tenons à faire passer à la postérité l'apostrophe que vous lancez à la *Jeune Belgique* :

Tu n'es pas l'héroïque et superbe puceau  
Qui baisait Jeanne d'Arc!...

Diable ! Voilà un renseignement qui a sa valeur. Ainsi Jeanne d'Arc était baisée par un puceau ? Mais alors elle n'était pas pucelle, et lui n'était pas puceau. Envoyez-nous des détails, dans l'intérêt de l'histoire de Jeanne d'Arc.

32. — EMMANUEL H..., BARDE FLAMAND. — C'est exact. Albert Giraud traduit, en flamand, *l'Art en Exil* de Georges Rodenbach. Titre : *Kunst naar den Oost*.

33. — CHARLES BUET. — Merci pour manuscrit reçu. Passera prochainement. Idem pour Gicelle.

---

La direction rappelle aux lecteurs de *La Jeune Belgique* qu'elle assume *seule* la responsabilité des articles qui paraissent sans signature dans la revue. Ils n'ont en aucune façon un caractère collectif ou anonyme.

Elle prie ses collaborateurs de lui adresser la copie au plus tard le 20 du mois afin d'assurer la publication régulière de la revue.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

---

NOS NUMÉROS 2 et 3 sont épuisés.

Afin de satisfaire aux nombreuses demandes d'abonnement qui nous parviennent, nous prions les personnes qui ne collectionnent pas la *Jeune Belgique* de vouloir bien nous renvoyer ces numéros dont le prix leur sera remboursé.

---

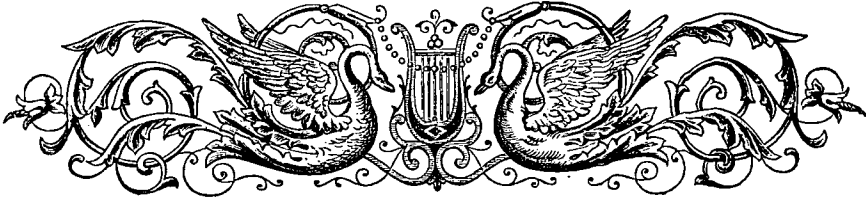
## ABONNEMENT GRATUIT

Tout ami et bienveillant adepte qui nous apportera 10 abonnés, recevra son abonnement gratuitement durant deux années.

Des cartes d'abonnement sont à la disposition de nos amis chez M. Henry Maubel, rue de Trèves, 72.

---

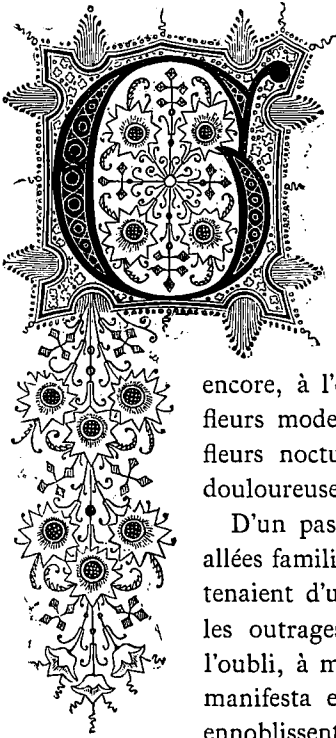




## PROSES LYRIQUES

A CAMILLE R\*\*\*

### I



e soir de tristesse et de joie, — ce soir victorieux où mon âme errait hors d'elle-même, parmi l'obscurité désaltérante, tes caresses consumèrent le mur d'insouciance que j'édifiai entre moi et les afflictions anciennes.

Je revis le jardin, délaissé naguère, — le jardin printanier et splendide de ma jeunesse, dont j'avais moi-même piétiné et arraché les fleurs ; — des fleurs y germaient, encore, à l'ombre, loin des brutalités solaires, — des fleurs modestes, amarantes, grises et violettes, — des fleurs nocturnes, d'une beauté funeste et doucement douloureuse.

D'un pas lassé et à peine raffermi, je parcourus ces allées familières qui, suavement accueillantes, m'entretenaient d'un bonheur et de plaisirs évanouis. Et, sous les outrages des jours d'abandon, la lente ruine de l'oubli, à mes yeux, le passé, cependant, clairement se manifesta et au travers les pâles brouillards qui les ennobliissent, les allégresses initiales, un instant, me réapparurent.

Ta tendresse m'a rouvert ces lieux, dont je m'exilai, jadis. Mes mains, pourtant, ont respecté la morose somptuosité de leur parure nouvelle ; je ne

profanerai pas l'œuvre mystérieuse de la nuit ; le parfum des fleurs d'antan s'émane, épuré, de ces fleurs taciturnes, et je veux m'en enivrer sans peur et sans remords.

— Oui, c'étaient les mêmes caresses et de peut-être plus éloquentes paroles, — les mêmes, — mais quelque chose s'y mêlait que je ne reconnaissais pas... Ainsi donc, chère Ame, je resterai muet et les souvenirs que tu réveilles, mes désirs et mes peines ne te seront jamais révélés, — ni, même, l'amour que tu m'inspires.

## II

Sois mon frère, — sois mon maître, — rends-toi exorable à ce cœur dont la convalescence inquiète s'intimide de le sentir battre et espérer encore.

Remplis-moi de certitude, d'un paisible bonheur et efface ce pénible et machinal sourire; — qu'à ton souffle adorable tout s'évapore et se transforme de l'atmosphère amollissante et subtile, qui me grisa d'une ivresse illicite.

Tes mains prestigieuses sur mon front, dissiperont l'anarchie des songes qui me terrorisent ; — ta bouche purifiera mes lèvres prostituées ; — aux rayons de tes yeux étonnés et chimériques, refloriront mes tendresses aigries et mes désirs écrasés.

— Ah ! vivons les fenêtres au large ouvertes ! Ne dédaignons plus la forte et simple félicité qui s'offre : aimons-nous avec nos cœurs rajeunis, — avec nos cœurs d'enfants, vierges, doux et ingénus et que ce soit un rafraîchissant amour, — chaste et si candidement fier.

## III

### DUPLICITÉ.

Tu laissais, auprès de moi, s'épanouir la grâce belliqueuse et juvénile de ton génie, la fougue enjouée, la pétulante et savoureuse gloire de ton âme excessive.

Tu m'avais asservi, courbé sous ton ascendant vainqueur ; c'est dans tes yeux, créature hybride, que je puisais la force et la patience, — dans tes yeux fauves, éblouissants et fous.

— Pourquoi prononçais-je des paroles décisives ? Ton indifférente indulgence me supporte encore, — ta Pitié élude, mais ces périphrases ambiguës

et l'évasive acrimonie de ton sourire, si séduisant naguère et si tendre, répondent suffisamment au regard suppliant qui t'interroge.

Hélas ! j'adorais en toi la forme incarnée d'immarcessibles Rêves !

#### IV

#### FEINTE

Je déteste ton rire, aujourd'hui : mon âme se contracte douloureusement. Dans tes yeux railleurs, dans l'ironie lointaine et incendiaire de tes yeux, plus rien ne survit des serments d'autrefois. — Ton rire, rouillé par les larmes contenues et qui grince, ton rire gerce ta lèvre.

Je sais bien que, sous cette âcre allégresse, se cachent les vertiges, le lac amer et glacé d'une incompressible rancœur ; mais pourquoi me la dérober derrière le décor faux et criard de cette discordante Joie ?

Tu endures une Passion secrète ; ton cœur stoïque saigne, orgueilleusement, au milieu du silence obscur... Oh ! affranchis-toi de toute fierté stérile et plains-toi, — pleure !

#### V

#### LE MARTYRE DE SAINT-SÉBASTIEN

Dans le deuil eucharistique du soir, abandonné, enfin, par les victimaires et si las de tant d'héroïsme, l'enfant lève ses beaux yeux de ferveur et d'innocence vers la cruauté impavide du ciel, — et, quoiqu'il s'immole simplement et sans murmure, malgré lui, en son regard mouillé, un timide et boudeur reproche affleure de le laisser souffrir ainsi.

Au pied de la montagne propitiatoire, s'étend la ville de Joie et les rumeurs nocturnales passent entremêlées de subites acclamations populaires. Le cœur gros, il devine la marche traînante des foules par les rues répandues, les flambeaux odoriférants qui embrasent d'or le fronton des édifices.

Les flèches barbares ont transpercé son cou angélique ; ses blessures saignent et teignent de vivante écarlate sa noble poitrine palpitante. Sa vue déjà se voile ; il sent défaillir et s'alongourir ses mâles résolutions : une invisible présence sature l'air de pensées impies et l'apeure... Mais, l'intrépide enfant se roidit, pour mourir les yeux ouverts et vierge de tout par-



jure... — {Comme il est dur, pourtant, d'agoniser là, — tout seul — au milieu des ténèbres!...

— Oh ! arracher le trait féroce qui meurtrit tes chairs endolories et étan-cher ton sang — ton pur et glorieux sang, — avec mes lèvres !

## VI

De longues années, dans la pudeur réginale de son amour, elle s'est tue, imposant silence même à ses yeux, parant le deuil solitaire de son cœur, avec une çcoquetterie pâle de poitrinaire ; — pauvre lys, languissant et fri-leux, qui se hausse, se roidit sur sa tige, offre encore ses corolles flétries, son calice fané, — aux caresses dédaigneuses du soleil.

Mais, enfin, un soir d'hiver, après une pesante et muette veillée pendant laquelle, une fois de plus, elle a sondé la profondeur de la blessure béante, respiré la frigorifique température de cet amour si semblable à de l'indiffé-rence, enduré la cruauté aveugle et distraite de l'halluciné radieux qu'elle chérit, sa factice résignation tout à coup se volatilise et sa prière clémente ainsi s'exhale :

— Hélas ! hélas ! Tu composes des vers à mon immortelle renommée et très certainement, je me survivrai dans la mémoire des hommes, mais en attendant, — tu oublies de vivre, — de vivre et de m'aimer !

## VII

### NUIT MAGNÉTIQUE

Je suis égaré dans de très nobles jardins seigneuriaux. Oh ! comme elles se font doucereuses, comme elles s'insinuent, ces tentations, — de quelles formes enchanteresses elles transfigurent leur cendre ammonde.

Ecoutez ! Une musique paradisiaque, douloureuse et lancinante résonne, — des mélodies frissonnent, lointaines, disséminées et vaguantes parmi ces très purs jardins nocturnes, noyés de lumière surnaturelle, — m'arrivent ainsi que les brises d'un Eden frais et parfumé, — qu'un signe peut recon-querir, — ébranlent peu à peu et si mollement anonalissent ma volonté, m'émeuvent d'un désir véhément et trop large pour mon cœur enfantin. Ces harmonies flant, pareilles à des fantômes attoucheurs, en ces froids jardins vespéraux, s'éloignent, expirent, puis s'enflent, s'infléchissent, se

gonflent, semblent tendre les voiles de soie pourprée de la barque divine, émigrant vers les langueurs surhumaines.

Comme ces chants de harpe, frolées par des mains qui se pâment, ces houles de musique dissolvent les fragiles résolutions, induisent aux lâchetés séduisantes, — vous versent l'ivresse héroïque de vivre et de mourir!

Dans l'énervement ineffable de la nuit hantée, des voix éparses m'appellent, des voix insidieuses, irrésistibles : — « Tu auras bien des jours pour te repentir! Viens, viens chercher, entre nos bras, l'amour sans but et sans fruit, — que sa stérilité purifie et divinise!... »

— Seigneur! donnez-moi l'énergie et le courage!

## VIII

### DÉVASTATION

Jadis florissait là une claire et vernale forêt, frémissante de vie ardente et volontaire, prismatique du naïf espoir de joies futures et perdurables.

Une nuit de luxure et de meurtre, du plus profond d'un obscur et nido-reux marécage, émergent des lianes vipérines, des plantes aiguës et rampantes, reptiles végétaux, gonflés de mordicante sève qui, sournoisement, se propagent, recouvrent la terre de leur parure prolifère et mortelle. Les arbres, libres et fiers, enlacés, bientôt, d'un réseau visqueux, de tous côtés pullulèrent des tentacules crispés et touffus, interceptant le jour, paralysant l'essor des ramures; — et ainsi s'établit leur muet et parasitaire empire sur les frondaisons étouffées, parmi les halliers désolés et mornes. Les feuillages blancs et argentés cessèrent de bruire doucement, de bruire au souffle des brises aromatiques et les belles cimes arborescentes, épanouies au plus haut de l'air et ondulantes.

De grasses et fétides émanations s'enflammaient, de subites et flageolantes lueurs fusaient. Dans les ténèbres complices, à l'abri de la nuit suintante et moite, d'étranges et minérales pousses germaient dont s'épouvantaient les fauves; une profusion d'impudiques fibres, lancéolées et fardées, fluant des senteurs malignes; — des pulpes hélobes, aux colorations moisies, d'où s'extravaient de virulents toxiques, foisonnèrent, contaminant le sol, calcinant les racines : — une lèpre inerme et mollassse décima la Vallée d'émeraude.

Et l'œuvre néfaste accomplie, la sainte Forêt souillée, incinérée radicale-

ment, s'écroula tout d'un coup, et pesamment, ensevelissant sous son poids formidable les fleurs paludéennes et à cette place, s'installèrent, définitivement, — le Silence, la Mort et la Ruine.

## IX

### THÉURGIE.

Quelqu'un que je ne vois ni n'entends, quelqu'un qu'effarouchent le bruit et la lumière, — quelqu'un s'assied, auprès de moi, dans l'ombre solitaire.

Quand, aux heures de contrition angoissée, sous le deuil insomnieux des Ténèbres, mon cœur s'inquiète et désespère, la soudaine et clandestine présence de mon frère transmondain m'apaise et me rassure. D'un geste purificateur, il dissipe les grossières pensées temporelles qui m'effrayaient; puis, en sa langue musurgique, il me narre les histoires légendaires des empires sidéraux... Ce n'est qu'un indécis murmure; la musique triste et pensive d'un récit imaginaire; des mots chuchotés, perçus, à peine, par mon âme attentive et charmée, — des mots chuchotés d'une voix fantômale et neutre, d'une blonde voix qui vibre en moi-même, me pénètre d'un trouble extatique et mortel.

Mais, quelquefois, au milieu d'une fête dévergondée et tumultueuse, furtif, mon céleste frère vient s'installer à mes côtés et tout à coup, alors, le lustre emprunté du décor abject s'abolit, — tout ce que j'aurais voulu oublier et taire reflue en ma mémoire, et nostalgiquement, me courbe et m'agenouille, — au souvenir de mon blasphème.

ARNOLD GOFFIN.

---

## VERS

### L'ÉTRANGE PARFUM

*Toute en rose, dentelle et gaze,  
Elle s'incline lentement  
Vers la fleur qui languissamment  
Se meurt dans l'eau de l'ancien vase.*

*O ce parfum qui balbutie  
D'étranges autrefois d'amour !  
C'est fugace tel un clair jour  
Où tout à vivre s'initie !*

*O ce relent qui rit et pleure  
Ainsi qu'une aurore d'avril !  
C'est comme un rêve puéril,  
Cela vous endort comme un leurre !*

*Elle se sent — ô nonchalance —  
Mourir un peu comme la fleur  
Dont sa main pâle a la pâleur  
Et sa lèvre la défaillance !*

### POUR SES YEUX

*Vos yeux étincelants ou froids  
Ont la splendeur des dalmatiques,  
La fraîcheur des aubes rustiques :  
Vos yeux sont comme des orfrois.*

*Aux moires vagues de l'onyx  
Joignant la lumière très pâle  
D'une capricieuse opale,  
Vos yeux sont profonds comme un Styx.*

*Ils ont la blancheur des jasmins  
Dans l'ombre molle des tonnelles,  
Le charme lent des vilanelles  
La plainte tendre des carmins.*

*Mais, ô chère, vos yeux sont las  
De nos fêtes piètrement folles,  
De nos macabres paraboles  
Et de nos mots à falbalas.*

*Vos beaux yeux sont pleins d'infinis  
De chants d'oiseaux, de fleurs blessées,  
De larmes en vain dépensées  
Et du soir des bonheurs ternis.*

## CE SOIR

*Le soir fatigué d'attendre  
Aux horizons de rubis  
Rentre les lentes brebis  
De mon Passé chaste et tendre.*

*Réveuse, la Nuit sereine  
Descend les blancs escaliers  
De ses palais familiers  
Avec des façons de reine.*

*Avec des douceurs douillettes,  
De ses incertains doigts bleus  
Elle entr'ouvre dans mes yeux  
Ses étranges violettes.*

*Je sens que ferment leurs ailes  
Les colombes de mon cœur  
J'entends s'endormir le cœur  
De mes amours autour d'elles.*

*Et mes roses d'ignorance  
Laissent leurs pétales blancs  
S'envoler si lents, si lents,  
Aux jardins de mon Enfance !*

ALBERT ARNAY.

## La Nativité de Notre Seigneur

D'après d'anciens Flamands.

A FERNAND BROUEZ.



BETHLÉHEM était un village aux huttes maçonnées de glaise et blotties sous des chaumes bronzés par les chaleurs et rongés par les mousses aux verts d'émeraude. Des moulins y battaient le ciel de leurs ailes folles par les temps de bise et, durant l'époque des cueillettes, des coquelicots y saignaient dans l'opulence des moissons. Avec la tour de son église, sonnante des angelus pieusement ouïs, son calvaire où notre bon Dieu agonisait, une plaie aux côtes, et ses Notre Dame hissées aux ormes et idolâtrées, les nuits de mai, par des cires brûlant au clair des étoiles, — c'était un village très dévôt, car Jésus l'élut pour lieu de sa naissance.

Ce fut un soir de Noël. Par les chemins, des rondes de marmots, tignasse au vent, tournaient, malgré la neige tombée. Les cabarets jetaient leur reflet rouge au sol blanchi. Dans les intérieurs, piqués de points ignés par les pipes, les bières gonflaient les panses, et des baesines, les seins crevant leurs corsages délacés en la beuverie, caressaient le menton à des gaillards clignant de l'œil sous un bérêt crânement orné d'une plume. Tout le jour avaient résonné, doux comme chants de rossignols au temps d'amour, le rissolement des beurrées et les cris des boudins en poêle. Une odeur de man-gaille flottait dans la nuitée : le parfum des crêpes rondes et dorées, rappelant les écus où l'on frappe les effigies des empereurs, le fumet des jambons et celui des omelettes, l'émanation des tartes de kermesse. Aussi des manants trop gavés se soulageaient, brayettes bas, dans les coins ; et le long des murs, avec des gestes lourdauds, une fumée d'hydromel au cerveau, des magots en veston brun titubaient, saisis par la soudaine froidure.

Vers minuit, l'atmosphère devint d'une grande douceur. On se fût cru au temps où les toitures s'enguirlandent de vignes. Les plaines blanches, où des saules, penchés sur les ruisseaux gelés, pleuraient leur givre, s'éclairèrent d'une belle douceur de lune. Déjà s'éteignaient les bruits de fête de Noël. Quelques enfants, pourtant, chantaient encore des cantiques. Le Christ venait de naître.

Là-bas, dans une étable, une crèche lui sert de berceau. De son haleine, une vache le réchauffe. Il est tout nu, la tête grosse ombrée d'un très léger duvet, et une bande de nombril lui captive le ventre. Des langes salies s'éparpillent sur le sol, près d'une cuve où Marie a lavé la peau rouge du frais éclos et la mollesse de ses membres, où s'imprime encore le moule de la matrice.

Il dort, les paupières lourdes, les veines gonflées, et ses bras mignons se replient, comme par un geste apeuré. Juchée au dessus de lui, dans la mangeoire et noircissant les poutres du plafond, une lampe, à flamme large et folle, fait danser les ombres sur les murs, qu'elle éclaire d'un jour fumeux, mettant aux coins obscurs, où pendent divers ustensiles, une pénombre rousse. Luminaire inutile, — car l'enfant rayonne d'une aurore mystique : la paille où il repose semble gerbe d'or, et sa mère, quand elle penche vers lui son front pâle d'accouchée, se nimbe d'un reflet du ciel. Au grenier, un coq claironne, comme si c'était matin. Mystérieusement sonne la cloche de l'église. Et l'on dirait qu'un alléluia est susurré doucement par des orgues angéliques.

Près de la porte, Saint Joseph, nourricier élu de l'Enfant, le genou sur un établi, scie, vaillant menuisier, ou rabote, afin de construire un berceau au Seigneur. Il est vêtu d'une grande blouse, telle qu'en portent les manouvriers durant leurs labeurs, et un chapeau de paille à larges bords abrite sa tête. Quand il s'approche de la Vierge, c'est, coiffure à la main, dans une attitude de respect, et, un fervent sourire sur ses lèvres heureuses, il contemple l'Enfant nouveau né. Sur l'établi pose une cruche, et de temps en temps l'artisan sert du trèfle à la vache, en caressant ses fesses osseuses brunies par le purin.

La Vierge rayonne d'une beauté maternelle. Il semble que son cœur candide, ainsi qu'aube d'été sur les prés fleuris de marguerites, éclaire son visage. Sa chevelure, d'un blond d'épi, se sépare en deux bandeaux modestes sur son front ridé par la dolence d'enfanter, et ruisselle, bouclée, sur ses épaules. Ses yeux sont chastes, et sa bouche a une fraîcheur de rose. Elle est pareille aux demoiselles, qui sortent, cils baissés, le dimanche, des castels, un missel en leurs mains rêveuses, et s'en vont aux offices.

Mais l'ample manteau qui la couvre est dégrafé au corsage, afin de laisser passer le sein qui allaite Jésus.

Elle écoute, en veillant sur l'enfant, les berceuses des anges célébrant l'événement, les accords des harpes pincées par le doigté des chérubins, et les trompettes des archanges sonnantes comme les cors de chasse des chevaliers. Car c'est kermesse au paradis. Des papes exquis fument sur les tables bienheureuses. Les anges, dont les ailes sont douces ainsi que celles des ramiers, et d'une blancheur de neige, dansent aux sons de chalumeaux merveilleux. En des coupes royales pétillent des ambrosies célestes ; et les vierges, des palmes en leurs mains de lumière, chantent des hymnes.

Ainsi qu'il est dit en les Evangiles que lisent les grand'mères pendant les veillées, aux ronrons des rouets, des besicles sur leurs nez de sorcières, les pâtres de Bethléhem vinrent, les premiers, adorer le Seigneur. Mais ensuite, tous les habitants furent attirés vers l'étable, qui se dressait telle qu'une chapelle, et, la nuit entière, ils s'agenouillèrent à sa porte. De celle-ci s'exhalait, d'ailleurs, une odeur fine comme celle des pommes rougissant, en octobre, les branches alourdies des vergers. Les buveurs avaient laissé leurs chopes, et le parfum divin avait chassé les gras relents des tripailles, et dissipé l'arôme des tabacs et le ferment des bières. Tous marmottaient des paternostres, mains jointes, et genoux sur le tapis d'hiver qui protégeait la terre. Il leur semblait assister à la messe solennelle, dans la cathédrale de Bruges, et ouïr les chants de triomphe qui accueillent l'apparat des chevaliers de la Toison d'or. Le bailli lui-même quitta son manoir aux girouettes de fer, alors qu'il allait ensevelir en un lit moelleux sa graisse repue et cuver son auxerre, et il s'en vint, vêtu d'un pesant manteau doublé d'hermine, les bajoues frileuses dans la nuit, faire ses dévotions.

Mais depuis que Jésus était au monde, un astre inconnu brillait à l'horizon. Il flambait mystérieusement, pareil aux langues de feu de la Pentecôte, et s'avançait au ciel. C'était l'étoile des Mages. Ceux-ci, par les plaines semées de clochers qui tous tintaient de sons recueillis, se dirigeaient vers Bethléhem. Des chameaux les escortaient, ainsi que des esclaves en costume oriental. Ils portaient, en des cassolettes d'adoration et des coffrets précieux, de l'or, de l'encens et de la myrrhe, qu'ils venaient offrir à l'Enfant Jésus. Et l'étoile les précédait comme un flambeau.

EUGÈNE DEMOLDER.

.....



## SUR LE CHEMIN DES TÉNÈBRES

### I

*Qui pleure dans la nuit, qui pleure?  
Au loin une cloche d'ennui  
A proclamé la mort de l'heure...  
Mais qui pleure au fond de la nuit?*

*Toi!... si longtemps dans ces ténèbres,  
Mes yeux et mes mains ont cherché  
Tes frêles mains, tes yeux funèbres!...  
Je suis ton frère le péché!*

*Viens! J'ai pitié de ta détresse,  
Moi, le souverain des Caresses  
Et des Baisers mystérieux.*

*Viens! tu verras à ta misère  
Sourire en chacun de mes yeux  
Les yeux de la mort salutaire!*

### II

*Enfant de jadis ma souffrance  
Dans l'ombre t'a longtemps cherché...  
J'entends pleurer ton ignorance  
Aux mains savantes du péché.*

*J'entends pleurer tes lys d'enfance  
Sous la lune, au jardin muet...  
Voici ton âme qui s'avance  
Les mains jointes, vers ton chevet.*

*... Les yeux maudits de sa misère  
N'ont pas reconnu la lumière  
En mes yeux, cierges superflus!*

*Adieu. Le vent d'automne emporte  
Ton enfance dont l'âme est morte  
Pour que l'enfant ne pleure plus!*

JEAN BOELS.

---

## EXPOSITION UNIVERSELLE

Mai 1889.



kilométriquement, j'avais sillonné, au hasard vague, cet illimité capharnaüm des arts et de l'industrie du monde, — bazar universel où, dans la chaleur des galeries moites, tout le débarras des nations s'entasse en encombrements denses, interminables, mal ordonnés... J'étais fatigué d'avancer, fatigué de regarder, fatigué de voir tout : des confiseries rocailleuses que savourent de l'œil des alignées d'Anglais jaunes ; des cuirs roux qui empoignent l'odorat et que des connaisseurs à lunettes pincent et reniflent ; des parfumeries empoisonnant la boutique de coiffeur, et des savons cravatés de faveurs et qui doivent faire endêver les nègres ; des liqueurs nettement filtrées fabriquées par des pharmaciens, des mobiliers sottement paradants, incommodes et trop beaux — comme toutes les kyrielles environnantes d'objets et d'ustensiles n'ayant d'autre rôle que celui d'immobiliser l'ébahissement des gens de petite province ; et plus loin, les pâtes alimentaires denticides, les animaux empaillés et les bijouteries blanches et les coraux d'Italie. J'avais revu ces vieilles connaissances de toutes les expositions : l'éternel Indien qui travaille, accroupi en tailleur, à une chose informe et mal sentante qu'il ne termine jamais ; la série des pianos omniformes que pétrissent, à tant l'heure, des demoiselles mal coiffées, opérant sept à la fois ; au milieu de monstres indigo grimaçants et de proéminents magots tirant la langue, l'impassible Chinois avec ses menus bibelots et le fond de bazar qu'il promène par les exhibitions ; les bars fourrés de sandwiches et habités par de jeunes personnes aux

doigts gras, Américaines des environs; puis, les sections exotiques avec leurs grands oiseaux maigres qui, ailes éployées, se tordent le bec en l'air; et les larges étoffes étalées avec de lourds abandons en plis pareissants et qui gardent, dans leur clarté intense, du soleil de la patrie; l'Anglaise, coiffée en garçon, qui, devant un étalage de porte-mine en aluminium, offre des paquets multicolores d'aiguilles *first quality*; le Parisien bavard qui montre le maniement d'un couteau taillant des hélicoïdes dans une carotte et confectionnant des pommes de terre nouvelles avec de vieux tubercules hors d'usage; et partout enfin, la tapageuse parade murale de la réclame polyglotte... J'étais perdu, étourdi, noyé dans ce salmigondis de curiosités internationales. Les yeux indigestionnés, le pas accablé, les bras inertes, traînaillant... par bonheur, je trouvai, loin du mugissement des machines, pesantes brutes qui peinent à toute vapeur, une retraite paisible, isolée, rafraîchissante — et que je revois si intacte dans un coin de mémoire.

Sur un tout uni velours noir, les merveilles des verreries de Bohême.

Une contemplation béate et bien reposant du fatras des vitrines et des étagères.

Des caprices taillés en cristal et habillés de colorations curieuses, douces et violentes à la fois; colorations faites de tous les bouquets et assaisonnées de grand soleil, mêlant les bruns chauds, les violacés profonds, fermentés, et ces écarlates francs et gaillards comme le rouge éclat des jupes que portent les luronnes d'auberge dans les vieux tableaux. Et aussi des transparences apâties, voilées d'une pudeur, — toquades de coloristes et hasards de la chimie, — des opalins ravis aux joues des Amours ou taillés dans les nuages qui passent — et bourrument claqués d'incarnat, ou caressés d'une écume légère comme par le déferlement d'une vague. Les formes, les poses que prennent ces verreries sont douces, molles, pétries de grâce. Elles ont des rondeurs de chairs et demandent la caresse. Dans l'abandon du verre fusant, se figurent des serpentements, des langueurs étirées, des nonchallances qui disent de vagues désirs. Ainsi modelée, cette vivante cristallerie a les étrangetés d'une fantaisie débridée, décarcassée. Les dessins, avec des prestesses de songes, font pousser des floraisons magiques sur des limpidités de sources — et chantent leurs roulades en peinture.

L'ensemble, disposé au hasard, est amusant par son n'importe comment qui s'en moque un peu. C'est le déballage hâté d'un bric à brac zingari. Des flacons et des verres d'un bleu si pur qu'il semble fait d'un rayon de lune figé; et des emblèmes empanachés se détachent en médaillons. Des coupes déliées, lapées de fines langues roses et s'offrant avec des inflexions tendres de lèvres. Des burettes, la taille bien prise. Des gobelets, des carafons,

glorieusement dorés et qui sollicitent le pétilllement des vins capiteux. Des vases mignonnets d'un azur soyeux avec des boucles bleutées. Des calices évasés, baignés de vapeurs grises, font des grâces. Les buires rubéfiées, ventripotentes, et des canettes énergiquement colorées, comme les beaux contes en font traîner sur les interminables tablées des *kneipen* enfumées. Des brocs et vidrecomes taillés pour l'enfoncement de massives trognes cramoisies ; et, voisinant, des verres précieux d'une régularité correctement élégante, unis, droits, cylindres simples et nus. Des cornets écussonnés et fleuris. Et encore du matériel à boire — du meuble de bouche, comme disaient les bons soiffards de jadis, — les carafes à devises galantes, les pintes à anses dont l'ampleur pansue sourit aux larges libations de ces liesses et godailles seigneuriales qui défoncent tonnes et futailles ; puis aussi, les hanaps verts portant, en médaillon fier, la face très barbue d'un Grand électeur bon vivant. Enfin, si diversement, une solide verrerie qui s'empoigne bien et provoque la soif. Ces jolies choses dédaignent les fragiles mièvreries des coupes torsinées à l'italienne, verres délicats de Murano « à escarbottes, à chaîsnettes et à boutons ». Beauté solide, ferme, juste. Et l'étalage, au gré capricieux d'une inspiration symphonique est, à la fois, simple et d'un étincellement cossu ; et doucereusement il accroche la contemplation au passage. C'est un régal de peintre, une ribote de couleurs, ce vivant pétilllement de tons superbes, azurés comme une aube d'hiver ou incendiés de rouges comme une gueule de forge ; — et se démène, dans les armoriages et les panachures, tout un romantisme de dragons et de licornes contorsionnant leurs plus étonnantes grimaces. Formes à surprises, d'une richesse débordante, et peintes en feu d'artifice.

Quand un coup de vive lumière tombe là-dessus, c'est, à travers ces limpides solidités et dans les dentelures cristallines, le décor d'une scène de féerie, une imagination de poète : par enchantement, une animation surgit, et soudain s'épanouit et ondule une mystérieuse floraison sur cet hallucinant ensemble... Une débandade de nuances en liberté, une escapade de belles couleurs — et des reflets gaminants, et des points diamantés, et des lumières sautillantes dansent follement des rondes de claires gaietés...

Le charme est rompu : une femme passe, traînant un moutard harassé et qui pleurniche aigrement :

— Je veux boire dans un verre comme ça.

JAMES VANDRUNEN.

## VIOLETTES DE PARME

*Dans la pénombre molle et flottante des nuits  
Une ombre prend parfois une forme divine,  
Forme vague et fluette et dansante sans bruits,  
Qui chante et me sourit de sa lèvre enfantine.  
Sa voix confuse est lente et faite d'espérance  
Où s'endort la promesse immense du silence,  
Et la lune en ses yeux glisse un rayon léger  
Qui les éclaire et qui les perle d'une larme,  
Et je sens le désir suprême de baigner  
Mon âme dans ces yeux : Violettes de Parme!*

FERNAND ROUSSEL.

---

## NOTRE PETIT SALON DE TIR

(D'APRÈS FLOBERT)

### MONSIEUR GOLIATH



Un Monsieur R. Gallet qui partage avec quelques autres cet honneur de porter l'initiale de Goliath, aime apparemment s'attaquer aux grands noms et aux grandes œuvres. Il est vrai qu'il est d'Ath, la patrie des géants, et pourrait figurer dans leur cortège sans trop le déparer.

Sous cette rubrique : *Notes et impressions*, M. Goliath parle de *Germinie Lacerteux* et du théâtre naturaliste : ce sont des impressions... en petit caractère.

« Son intention n'est pas de critiquer en détail le drame de M. de Goncourt. Il vient seulement *attaquer* les tendances de l'école nouvelle. » *Attaquer!* Vous lisez bien ; or, les tendances ne sont pas des animaux très méchants, mais quand on les attaque...



« L'auteur dramatique est forcé de faire ceci... il doit faire cela... il ne lui est pas permis... »

Ah ! flûte à trente-six trous ! assez de votre serinette, M. Goliath ! L'auteur dramatique est un artiste et tout en art lui est permis ; tout, entendez-vous, même de faire des pieds de nez aux pions trop bien remontés qui s'avisent de donner leur cours pendant la récréation.

M. Goliath veut-il que nous nous chargions de ses sympathies pour son confrère, M. Tilman ? Leur collaboration s'indique, bien que M. Goliath soit plus doux comme il sied au bon vieux géant tout en bourre — sans calem !... bourg — de coton qu'il est.

MOUCHE.



## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

### I

*Ressort cassé.* Un volume anonyme. — Bruxelles, Henry Kistemaeckers.



L'éditeur Kistemaeckers vient de publier, sans nom d'auteur, un roman intitulé : *Ressort cassé*. C'est le premier d'une série qui aura pour titre : *Fin de siècle*, et il porte comme épigraphe : « Tout vice est une chance de bonheur. » C'est l'histoire d'une jeune fille très « moderne », élevée dans un milieu de bohèmes et d'artistes, et qui, au rebours de l'épigraphe citée plus haut, ne trouve dans le vice aucune chance de bonheur. La première partie du roman, consacrée à l'enfance et à l'adolescence de Renée Michelli, est de loin la meilleure. L'observation y est abondante, exacte, intéressante, surtout dans le détail. La deuxième partie du livre nous semble plus banale. D'après l'auteur anonyme de *Ressort cassé*, « le roman moderne doit peindre la vérité vraie; cette vérité ne réside pas en soi mais hors de soi, elle ne prend pas plus de costume qu'elle n'admet de personnalité ». C'est assez dire que l'auteur n'a pas de visées artistiques, au sens propre du mot. Il se flatte d'avoir fait « vrai ». En est-il bien sûr? Le point serait curieux à discuter, et nous le discuterons avec l'auteur de *Ressort cassé*, le jour où il aura publié un deuxième livre.

### II

*Feuilles d'album*, par HECTOR VAN DOORSLAER. Un volume. — Bruxelles, imprimerie de la Paix.

M. Hector Van Doorslaer publie, sous le titre : *Feuilles d'Album*, une série de croquis de Suisse et d'Italie. Le livre est orné de douze phototypies déplorables, et d'une préface humoristique de M. de Haulleville.

M. Van Doorslaer, qui collabora naguère, — doit-on le dire? — à la *Semaine* des étudiants de Louvain, a conservé son style alerte et spirituel. Touriste aussi enragé que Jean d'Ardenne, il a comme lui une plume au bout de son alpenstock. Cette fois il nous promène de Bâle au lac Majeur, avec des arrêts de paysagiste et de critique d'art. Il passe sans effort visible, des *Uffizi* à la machine perforatrice du Saint-Gothard. Et il a toujours le ton bonhomme, narquois, et le sourire avenant qu'on lui connaît. Il ne dédaigne pas l'humeur joyeuse. C'est pour ce motif, sans doute, qu'ils'est donné comme compagnon imaginaire le désopilant Lassouche. C'est une audace



de dimension, car M. Van Doorslaer est aussi homme politique, et si ses électeurs le lisaient!...

Ceci n'est pas une méchanceté, au contraire. M. Van Doorslaer est conseiller provincial pour le canton de Vilvorde, — et on ne s'en aperçoit pas en le lisant.

HIXE.

### III

*Honnête plus qu'honnête*, par ARTHUR JAMES. — Un vol. Bruxelles, M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Monnom.

Le livre de M. Arthur James porte en sus-titre générique : *A travers la morale*. L'auteur a bien fait de dire *A travers*, car l'impression qui nous reste de cette lecture, c'est qu'il n'y a pas de morale ou que s'il y en a une, le scepticisme de M. James l'a doucement trouée comme un cercle de papier de soie. — Ça doit être circulaire la morale. — Au fond, l'auteur y croit-il ou n'y croit-il pas? A-t-il voulu, par cette œuvre, nous montrer que la morale est faussée et que l'homme dans la société n'est qu'un coquin auquel on a mis des préjugés en guise de tuteurs? Ou bien pense-t-il et veut-il nous dire, par cette phrase *honnête plus qu'honnête* posée en vedette ironique, que nous sommes tous, par nature, fatalement et malgré nous voués au mal?...

« Préjugés, conventions, hypocrisie sur toute la ligne.

« Plus la civilisation se développe, plus nous devenons mauvais. La brute vivant dans les forêts est plus morale que nous.

« Il me regarda en souriant : Es-tu convaincu? dit-il.

« — A mon tour, je le fixai longuement.

« Lequel de nous deux était le plus fou? »

Vous voyez qu'il est difficile de se résoudre à une affirmation quant au sens de ce livre qui a l'air de poser une thèse et qui l'envoie ensuite d'une chiquenaude en plein chaos pour avoir le plaisir d'aller l'y rechercher; de ce livre qui crie *nihil* à toutes ses pages et qui exhale je ne sais quel parfum de fanatique incrédulité et d'inférieur torquémadisme. Le moine brûlait ses victimes pour leur faire gagner le ciel et il y mettait de la rage. Le méchant pasteur que voici conduit ses brebis à l'enfer terrestre de « ni Dieu ni Diable » et il ne leur promet pas même en récompense la flambée finale qui les délivrerait du doute.

L'auteur raconte la vie d'un homme moyen d'intelligence et de caractère, sans esprit, sans passions, réfugié à la campagne par dégoût du monde. Mais lui-même est-il donc si pur, si immaculé de toute souillure morale? Non. La nuit même qui suit les fêtes champêtres par lesquelles on vient de célébrer la bonté du châtelain aimé, béni de tous comme le plus honnête homme dans le pays, son mauvais génie, son esprit sarcastique lui souffle : « Honnête homme, tu n'es qu'une canaille! » Et de fait, sans scélératesse apparente, sans aucun vice en relief, il est affligé de toutes les infirmités morales, de toutes les petites tares qui font la mauvaise qualité de notre

humain tissu. C'est pis qu'une canaille : une canaille médiocre. D'où l'on pourrait, au point de vue social, tirer cette définition de l'honnête homme : *celui qui a nivelé ses vices*. Le joli doctrinarisme qui nous entoure n'a rien fait d'autre que les arranger et les ordonner avec le soin méticuleux qu'on met à faire sa raie et je crois que l'auteur de *Honnête plus qu'honnête* y a songé.

Malheureusement ce qui eût pu prendre sous une autre forme l'intensité d'un pamphlet de mœurs, est, dans le livre de M. James, présenté en récit et partant, privé de vie. Ainsi, se dévêt trop le côté moral de l'œuvre : dogmatique récitation qui ne passionne pas.

Des gens de droit ont inventé, il y a quelque temps, la *littérature judiciaire*. On serait tenté de croire que M. James a voulu ici affirmer l'existence d'une *littérature philosophique*, si l'on ne connaissait le lettré pur et indépendant qu'il est, incapable de se laisser contaminer par cette « catégoromanie » d'artisans intellectuels. Ce n'est qu'une tournure de son esprit qui donne cette apparence à son livre. La pensée abstraite le domine, l'éloignant de la matière, de la sensation de vie, de la plastique et décolorant un peu trop son style net, clair, à petites phrases aphoristiques d'une allure plus oratoire que descriptive. En relisant son livre, je retrouve sa voix et cette allure de phrase vive, coupante, qui semble barrer les idées à mesure qu'il les a écrites. Cette allure serait d'un dogmatique si les affirmations qu'elle apporte ne se contredisaient l'une l'autre en flottant dans le sarcastique et négatif sourire d'un penseur supérieur à toutes nos positivités journalières : ce « plancher des vaches » de l'intellect.

#### IV

*Les Obsédés*, par M. J. Van der Brugghen. — Un volume, Bruxelles, chez Vos.

M. Jules Van der Brugghen, notre collaborateur, qui a publié déjà en 1887 un volume de contes, nous donne aujourd'hui sous ce titre : *les Obsédés*, un nouveau volume, recueil de quelques nouvelles psychologiques.

M. Van der Brugghen est obsédé par la thèse de l'involonté et de l'irresponsabilité. Sa première nouvelle, qui occupe la moitié du livre et qui est la moins bonne au point de vue purement littéraire, met en œuvre le phénomène de l'hypnose. Un monsieur, dans la rue, par la seule influence du regard, amène un autre monsieur à étrangler sa maîtresse. Lequel est responsable ? Celui qui a commis le crime ou celui qui l'a suggéré ? Thème scientifique intéressant, mais qui ne se détache pas assez de la science pour entrer par une artiste transition dans la réalité vécue. Il n'y a là que les manifestations et les résultats connus d'un fait connu, sans des impressions personnelles nouvelles qui l'enveloppent et le fassent vivre.

Les courtes nouvelles valent mieux et l'analyse psychologique, dans la même note désabusée, d'un satanisme funèbre, pour y être plus rapide, plus concise, n'est que meilleure. Des impressions de quelques minutes, des

impressions passagères sans complication de faits matériels, y sont disséquées d'un scalpel souple en pleine pâte psychologique. Le *Pas d'amour* de la danseuse Sacy ; le *Masque*, avec des invraisemblances de fait qui me le gâtent, mais très soutenu comme jeu de scène, surtout au début ; le *Scrupule de Nicolas Grandjean* ; *Désir suprême*, marqués ça et là, souvent en trait final, d'une incision d'ironie triste, sont des choses fouillées qui deviendraient tout à fait remarquables si elles étaient mieux vêtues. M. Van der Bruggen devrait, ou bien prendre la vie complète dans toutes ses manifestations psycho-physiologiques en harmonie avec un milieu et faire du roman, fut-ce, selon l'expression de Nautet, du roman-miniature ; ou bien s'enlever de terre et, dans l'atmosphère plus légère où voguerait son imagination, donner un cours effréné aux obsessions de son esprit. Son œuvre, un peu sèche et abstraite, n'a pas les beautés visionnelles qui frappent l'imagination de cet autre de nos psychologues : Arnold Goffin. Elle n'a pas non plus la sensation de cette réalité savoureuse dont on enveloppe les nouvelles et les romans de vie. Maintenu entre ciel et terre par un style net et serré, déjà en possession technique de la langue, mais fleurant trop l'encre quotidienne, ce livre non superficiel, qui témoigne d'une valeur intellectuelle, hésite trop à être un livre d'art.

V

*Les Goncourt*, par M. ALIDOR DELZANT. — Un vol. Paris, Charpentier.

Les noms unis des deux frères de Goncourt sortent lentement de la mêlée littéraire et s'élèvent, dominant leur époque. Leur œuvre est complète quoi qu'y puisse encore ajouter Edmond après *les frères Zemganno*, *la Fille Elisa*, *la Faustin*, *Chérie*, après *la Maison d'un artiste*, après la tentative théâtrale de *Germinie Lacerteux*. On sait que l'*Echo de Paris* publie *La Clairon*. Edmond continue par cet ouvrage la série de biographies des grandes artistes de la scène au dix-huitième siècle : Sophie Arnould, M<sup>me</sup> Saint-Huberty, M<sup>lle</sup> Lecouvreur, Camargo, la Grimard, M<sup>lle</sup> Contat, M<sup>me</sup> Favart, la Clairon. La première achevée par Jules et Edmond, la seconde achevée par Edmond seul, ont été publiées. Ceci se rattache à leur œuvre d'histoire et plus spécialement à leurs curieuses et palpitantes recherches sur ce dix-huitième siècle qui, avec le japonisme, a fait d'eux les artistes qu'ils sont. Sans cet élément-là qui a donné naissance à une œuvre à côté de leur œuvre — car pour le public que sont-ils d'autre que des *romanciers naturalistes* (!) — ils n'auraient peut-être pas captivé et interprété, comme seuls ils l'ont fait, cet insaisissable fluide nerveux d'un siècle — le dix-neuvième — dont leurs romans sont en quelque sorte la chronique intime. Cette expression me rappelle le mot : document humain et, par analogie avec les études d'histoire, je me l'explique pour l'œuvre contemporaine. Si quelques-uns ont appliqué le système du document humain, non pas avec la volonté de réaliser une

théorie abstraite, mais parce que ce procédé répondait à leur nature et la secondait, ce sont bien les Goncourt.

Edmond de Goncourt, par la publication des trois tomes du journal, par la publication des lettres de Jules, par la publication des *Préfaces et Manifestes*, groupant toutes leurs théories, toutes leurs aspirations et qui resteront comme un testament littéraire donné avant la lettre, Edmond a devancé ce travail qu'on fait à la recherche des causes et de la raison d'être d'une œuvre quand les auteurs se sont bornés à la donner sans commentaires. S'il a fait cette autopsie littéraire, c'est surtout dans l'intérêt de son frère. Son frère mort, les Goncourt n'étaient plus. Tout était cassé en lui qui ne devait plus écrire. Il n'y avait plus, à son avis, de personnalité existante derrière cette œuvre incomplète déjà considérable. Alors dans l'intérêt de la mémoire de Jules de Goncourt mort à la peine d'écrire, mort de la souffrance morale de l'artiste, il a donné le cahier le plus intime où, par le même procédé documentaire, ils reportaient sur eux-mêmes et sur ceux qui les entouraient leur scalpel de psychologues, faisant, après l'histoire des créatures et avec la même cruauté triste, l'histoire des créateurs; il a donné ce qu'on ne donne généralement que comme une conclusion posthume à l'œuvre, ce panorama esthétique qui en formule à grands traits le caractère et la moralité, dans le calme et le silence du bord de la mort refermée sur les auteurs.

Ainsi, par le brisement de cette collaboration fraternelle, cette œuvre semble soudain s'être hémiplégiée; l'histoire l'envahit, s'en empare comme d'une création définitive, invariable. Elle s'y établit d'une part, pendant que de l'autre, des livres fraîchement écrits viennent encore l'augmenter, sinon la compléter. A vrai dire, ces livres n'y changeront rien et la création demeure définitive. Edmond de Goncourt n'y apportera plus aucun élément nouveau; car, dans les œuvres dernièrement venues, la collaboration des Goncourt se perpétue posthument par les procédés de mise en œuvre, par la vision, par le style. Elles ne sortent pas du cadre du second empire; elles conservent l'empreinte indélébile de la période de l'existence à deux, sauf qu'une activité régnait en cette vie qui ne l'anime plus aujourd'hui.

M. Alidor Delzant qui vient de publier chez Charpentier trois-cent-soixante-quinze pages sur les Goncourt, semble être un admirateur intime de leur œuvre; c'est avec beaucoup de modestie, beaucoup de réserve, d'une plume simple, pénétrante, aiguë, déliée, avec une vision fine, précise, chromatique de leur personnalité qu'il parle d'eux. Car il ne fait que cela sans prétention à l'esthétique, la critique, l'analyse. Il en passe chronologiquement l'œuvre en revue suivant l'ordre des productions successives et donne au cours de cette revue concise, comme dans une conversation écrite, des observations très personnelles qui éclairent doucement, sans éclats déplaisants, les parties d'âme les mieux vues de son sujet.

Quelques mots sur la généalogie des auteurs, leur famille, leur enfance; puis leurs débuts de peintres, le premier vaudeville écrit avec des pinceaux trempés dans l'encre de Chine, comme le dit une note du journal; leurs

déconvenues au théâtre, la création des livres d'histoire et des romans, longue période excessive de travail qui va de 1850 à 1870 et que coupe d'une date émotionnante — mardi 5 décembre 1865 — la première représentation d'*Henriette Maréchal* à la Comédie française. La mort de Jules survient alors et ici s'ouvre une période nouvelle moins remplie. Elle nous a donné cependant quelques ouvrages notables tels que *la Fille Elisa* qui fit scandale à l'instar de *Nana* et avec plus de raison, car il était d'une littérature plus artiste.

Sur cette nouvelle période de la vie d'Edmond de Goncourt qui n'est pas connue, puisque le journal s'y arrête, M. Delzant nous renseigne par des lettres nombreuses d'Edmond de Goncourt à la famille Daudet — « le gentil ménage », comme il dit, — et notamment à M<sup>me</sup> Daudet, grande admiratrice des Goncourt et qui signait Karl Stenn dans le *Journal officiel*.

Lisez ces deux affectueux billets :

Daudet à Goncourt :

« 24 juin 1884.

« Ecoutez-moi sans pousser de cris ! La maison est calme, le jardin vraiment joli. Nous avons pour vous une grande chambre, suffisamment confortable, à l'abri des cris d'enfants. Mettez donc des chemises et une brosse à dents dans un sac de nuit et venez passer quelques jours avec nous entre deux mercredis, si vous recevez encore.

« Ce sera une acclimatation pour le mois de septembre ; vous verrez si vos amis ne vous tapent pas trop sur les nerfs. Nous ne marcherons pas, le fricot est convenable, ordinaire de fermiers à leur aise et *les ceux qu'ils* veulent rester en chemise de nuit — façon de dire d'un pion de Léon — ils y restent, sans se faire traiter de *salopiaux*.

« Mon cher Goncourt, nous vous aimons tendrement et vous nous manquez. Voilà ! »

Edmond de Goncourt répond :

« Cher petit,

« Votre lettre me rend malheureux comme les pierres. Elle est si gentille, si aimable, si tendre pour le *vieil homme* et je me sens si veule, si désespérément lâche à l'endroit d'un déplacement, de la couchée dans un lit qui n'est pas le mien. Puis, au fait, avez-vous un édredon ? Concevez-vous que par ce temps de chaleurs tropicales, j'ai froid aux pieds ? Oui, il y a dans mon individu de la température arctique et mes veines charrient, je crois bien, des microbes d'ours blancs, et sauf, sous la neige de mes cheveux blancs, un peu de chaleur cérébrale, c'est tout ce qu'il y a en moi au dessus de zéro, et cela m'enlève tout ressort, toute volonté pour la locomotion, pour le mouvement, en même temps que j'ai toujours peur de me trouver malade chez les autres.

« Enfin, vrai de vrai, je me regarde comme un être tout à fait dégoûtant, ignoble, une épiluchure d'homard, quoi! de ne pas être chez vous après une lettre aussi caressante que celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, monsieur et ami.

« Enfin, je vais tâcher de m'exciter, de me monter, de m'entraîner par la lecture de quelque voyage autour du monde... Blague sous le bras, je vais tâcher d'aller estiver un peu chez vous... Mais faut, faut que je prenne mon élan!

« J'ai envie d'embrasser et l'homme et la femme et les enfants. »

Encore des lettres à Burty, à Flaubert, au peintre de Nittis, à la princesse Mathilde, à Jules Vallès, puis quelques-unes reçues de Saint-Victor, de Zola, de Georges Sand à la mort de Jules. Enfin, des fragments du journal posthume d'Edmond, ce journal à ne publier que vingt ans après sa mort. Les rares lignes inédites que M. Delzant nous en donne suffisent à indiquer l'état d'esprit du frère survivant à son jeune frère et se survivant à lui-même en somme, car le meilleur de son âme d'homme et d'artiste s'en était allé dans celle du disparu. Ils nous montrent le revenant à la vie littéraire sans le pétilllement imaginatif et la verve travailleuse d'autrefois et laissant entre la page écrite et la page à écrire une pause de paresse souffrante et de découragement.

Mercredi, 1<sup>er</sup> juin 1881. — *Oh! la difficulté de la composition maintenant! Il me faut maintenant douze heures de travail pour en avoir trois de bonnes. D'abord, une matinée paresseuse occupée par des cigarettes, la rédaction de lettres pressées, la correction d'épreuves et, au bout de cela, le retournement de mon plan que je fais danser sur la table. Après le second déjeuner et une longue fumerie au papier couvert d'écriture imbécile, d'un travail qui n'aboutit pas, mêlé d'enragement contre soi-même, de lâches envies de lâcher la chose; enfin, vers les quatre heures, l'entraînement obtenu et des idées, et des images, et la vision des personnages, et de la copie à peu près coulante jusqu'au dîner, jusqu'à sept heures, mais cela à la condition que je ne sortirai pas, que je n'aurai pas la pensée dérangée par la préoccupation de la toilette et de l'habillement d'un dîner en ville. Puis alors jusqu'à onze heures, le morceau repris, rapetassé, raturé, amendé, corrigé et enfumé d'un nombre infini de cigarettes.*

L'aiguë sensibilité nerveuse des Goncourt avait mis toute cette âme à nu pour la plus grande des douleurs qu'elle dût ressentir. Elle ne s'en est pas relevée. Il y a dans cet être quelque chose de blessé, qui traîne à la terre. Le choc a retenti jusqu'au cerveau; l'esprit est comme rouillé d'amertume; dans l'homme, vieilli maintenant, tout s'écarte, se replie, se resserre, se referme, s'effarouche aux bruits du dehors, quand les bruits ne sont pas des appels caressants de voix amies, comme celles du « gentil ménage ».

Edmond de Goncourt est venu encore une fois au dehors pourtant faire jouer à l'Odéon sa *Germinie Lacerteux*, essayer à la rampe, comme au soir d'*Henriette Maréchal*, le mal-accueil d'un public aussi bête que celui de

jadis, mais plus scandaleusement indigne, car les circonstances étaient autres et la personnalité décomplétée des Goncourt méritait plus de respect. Quand je dis le public, j'y comprends une grande partie de la Presse. L'œuvre qu'il publie actuellement, *la Clairon*, est un travail documentaire tout cérébral, sans cahots, qui doit laisser la paix à ses nerfs excédés.

Je sors de la lecture du livre de M. Delzant avec l'impression d'un attachement plus vif, plus pressant encore qu'autrefois à l'œuvre des Goncourt. J'en sors aussi avec ceci de nouveau : une vision plus nette de leurs deux personnalités et de la façon dont elles se sont mariées dans cet œuvre.

Il faut mentionner, à la fin du livre, une bibliographie comprenant les articles écrits pour l'*Eclair* et le *Paris*, pour des revues et des journaux innombrables ; une iconographie où les collectionneurs trouveront l'indication des dessins et aquarelles, et des eaux-fortes des deux frères, ainsi que de leurs portraits.

HENRY MAUBEL.

## VI

*La littérature de tout à l'heure*, par M. CHARLES MORICE. — Paris, Perrin et Co.

M. Charles Morice, à qui nous devons la plus compréhensive étude qu'on ait faite sur Paul Verlaine, publie un très haut livre intitulé : *La littérature de tout à l'heure*.

Il y a dans les tendances littéraires d'aujourd'hui mille forces éparses et instinctives ; bien des artistes ont produit de splendides morceaux d'art, mais la plupart manquent de la conscience et de la logique qui, seules, leur feraient accomplir le *monument*. Ils produisent en génies qui s'ignorent. Cette conscience, cette faculté critique (puisque, selon l'expression de Hello, « la critique n'est que la conscience de l'art »), ce livre de M. Morice est fait pour la développer en eux.

Instinctivement et fatalement nous admirons chez des poètes d'un autre temps certaines phrases chargées de rêve et de pensée, où ils se sont dépassés eux-mêmes, et qui contiennent des germes d'œuvres à venir. Quand Racine fait dire à sa Phèdre :

*Ah ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !*

il nous *suggère*, sans la décrire, la douceur, miraculeuse pour un cœur ulcéré, des feuillages et des eaux.

Sans trop en comprendre la portée, nous nous sommes tous beaucoup servis, en ces derniers temps, de l'adjectif *suggestif*. Et, voyez ! toutes les belles choses d'art, aujourd'hui, sont faites de suggestion. Il ne s'agit plus de décrire ni d'analyser par le menu : il faut ou se taire, ou trouver le mot très court qui suggère la chose tout entière, corps et âme. On s'explique l'ennui que finissent par exhaler les romans naturalistes.

La littérature française s'est servie jusqu'à présent d'un instrument sûr, mais qui tend à diviser l'objet dont il s'empare : l'analyse. L'art est un reflet humain, et qui doit refléter *tout* l'homme, comme aussi toute la nature. Les classiques ont analysé, non des hommes faits de matière et d'esprit, mais de pures âmes; les romantiques ont vu surtout le côté décoratif et extérieur de toutes choses, la forme, la couleur, le mouvement, la grimace des passions; les naturalistes ont étudié la seule sensation.

M. Morice passe en revue les trois derniers siècles littéraires de la langue française, et cette partie de son livre est superbe.

Mais il s'est trouvé, dans ces trois siècles d'un art imparfait, des artistes exceptionnels qui faisaient prévoir l'avenir. Et M. Morice cherche dans le passé les germes du présent, dans le présent la semence de l'avenir. En toute humilité, il nous présente des précurseurs que nous ne connaissions pas, ou que, du moins, nous avons oubliés. Qui se rappelle Sénancour? Quelle belle page, cependant, il a pu faire avec les extraits qu'il en cite! Qui se rappelle Joubert? Et ce classique a des phrases étonnantes qui prophétisent l'art d'aujourd'hui!

Mais, d'autre part, l'auteur nous semble avoir fait des omissions. Par exemple, Maurice de Guérin, un très pauvre versificateur, mais le poète de deux sublimes morceaux de prose : *Le Centaure* et *La Bacchante*. Je note, au hasard, dans *La Bacchante*, des expressions telles que celles-ci : « Sa chevelure était aussi nombreuse que celle de la nuit ». Et encore, quoique dans un tout autre genre et de date bien plus récente, notons, comme oublié, le poète Tristan Corbière. Et d'autres, sans doute, encore, car ces deux noms se sont présentés à notre esprit sans que nous les eussions cherchés, et tout d'abord (1).

Et, enfin, M. Morice en vient aux hommes d'aujourd'hui. Son choix n'est pas heureux. Il déclare qu'il n'a pas voulu citer tous les artistes d'à présent; soit, mais il fallait au moins choisir les plus concluants; et il y a plus de symbole et de synthèse dans n'importe quel vers de Mallarmé, un artiste de la veille pourtant, que dans tous les vers qu'il cite des poètes d'aujourd'hui. Il ne fallait pas non plus se croire quitte envers la littérature belge en parlant du Belge (?) René Ghil.

Nous ne nous en plaignons pas pour nous-mêmes, mais bien pour le livre de M. Morice.

*La littérature de tout à l'heure* est un livre qu'il importe aux jeunes de lire et de méditer; il est assez substantiel pour cela.

Ce n'est ni un livre de critique, ni un manifeste littéraire, ni un traité

---

(1) Nous pourrions parler aussi de l'injustice de M. Morice envers certains autres poètes : Sully-Prudhomme et Loti sont nuls à ses yeux. Léon Dierx et José Maria de Hérédia n'obtiennent que quelques lignes bienveillantes. Mais un Catulle Mendès a tous les honneurs!



d'esthétique, bien qu'il soit fait de critique et d'esthétique. Il est surtout destiné à donner aux jeunes la conscience de leurs forces et de leur but.

Le livre de M. Charles Morice a d'autres utilités, sans doute; il convient avant tout de signaler celle-ci.

FERNAND SEVERIN.

---

## CHRONIQUE ARTISTIQUE

### EXPOSITION FRÉDÉRIC



u Cercle artistique, M. Léon Frédéric — qui n'avait point cette année participé à l'Exposition de l'*Essor* — vient d'organiser une Exposition des meilleures œuvres produites par lui en ces dernières années. M. Frédéric, qui avait déjà fait preuve de talent dans des expositions précédentes, apparaît ici, un réel et très personnel artiste. Il est surtout un dessinateur — ce qui devient de plus en plus rare chez nous où les artistes semblent ne vouloir chercher de plus en plus que la couleur. Aussi est-ce de très loin ses dessins que nous préférons dans son Exposition. Ses deux séries de cartons : *le Lin* et *le Blé* symbolisant le vêtement et la nourriture, sont d'un très sérieux artiste au point de vue du dessin, et la compréhension du sujet est d'un poète. Dans ces paysages wallons, bornés de collines, où labourent et sèment et récoltent, des hommes aux noires et grandes silhouettes, il règne un calme, un amour de la vie tranquille et saine, assez puissant pour rendre personnel l'artiste qui les a conçus. Nous aimons surtout l'interprétation très grande que l'artiste donne du paysage, et les effets de soir tombant, de crépuscule qu'il semble lui aussi affectionner.

A mentionner, pour finir, un très remarquable dessin, intitulé les *Lessiveuses*, et que nous estimons le plus beau de cette Exposition.

GEORGES DESTRÉE.

---

## MEMENTO

Nous avons transmis la note ci-dessous à la presse. Nos remerciements aux journaux qui ont bien voulu l'insérer.

Par l'initiative de la *Jeune Belgique*, un monument va être élevé sur la tombe de Max Waller (Maurice Warlomont).

Les personnes qui désireraient s'associer à cette œuvre de souvenir sont informées que des listes de souscription resteront déposées jusqu'au 15 juillet à la *Taverne royale*, passage St-Hubert (Galerie du Roi); Au *Café Sésino*, Boulevard Anspach et à l'Administration de la *Jeune Belgique*, chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Monnom, rue de l'Industrie, 26.

Les souscriptions peuvent, en outre, être adressées directement à M. Henry Maubel, rue de Trèves, 72.



A ajouter à la liste des articles sur Max Waller celui de M. Charles Sluijts, publié dans un journal hebdomadaire d'Anvers : *Le Palais de l'industrie*.



L'auteur du médaillon de Max Waller, le sculpteur Jules Lagae, exposera prochainement un superbe médaillon récemment achevé, de notre collaborateur Georges Destrée.



*L'Art moderne* consacre un intéressant article au volume de M. Lombroso : *L'homme de génie*. M. Lombroso n'y va point par quatre chemins : pour lui l'homme de génie est un fou. La théorie est un peu... grosse, mais elle n'est pas neuve. Il y a belle

lurette que Sénèque écrit : *Nullum magnum ingenium sine mixtura dementiae*. M. Lombroso va plus loin que Sénèque. Et *l'Art moderne* n'a pas l'air choqué. C'est étrange. Il y a quatre ans l'un des nôtres, exprimant des idées très voisines de celles du savant italien, écrivait dans la *Jeune Belgique* :

« Il est convenu d'appeler santé l'état d'un individu dont les organes sont harmonieusement équilibrés, et concourent ainsi, sans rupture d'un côté ni de l'autre, au but suprême, qui est la vie. Supposez donc un individu très sain, également éloigné de la pléthore et de l'anémie, chez lequel nul organe n'en atrophie un autre. Placez-le devant cette nature dont l'imitation scrupuleuse est le souci du réaliste, et demandez vous si de cette rencontre il va jaillir un artiste. Jamais. L'homme équilibré dont nous parlons ne songera pas à l'œuvre d'art. Il est même incapable d'en concevoir l'idée. Il regardera en face la nature et la vie, comme une fête préparée pour ses appétits, et se jettera dans l'action, la tête la première. Il sera soldat, il sera tribun, il sera médecin, il sera avocat. Il mordra l'existence à pleine bouche, et comme il sera content de la nature et de la vie, il ne tentera pas de s'en évader dans les mensonges magnifiques de l'Art. »

Et *l'Art moderne* le couvrit... d'art modernités. Il fut traité d'huître, galamment. Il n'était pas Italien!



Les *Écrits pour l'Art* publient en supplément à leur numéro d'avril-mai, un « petit morceau de musique » comme en donnent quelquefois les journaux de mode et le *Figaro* quand ses abonnés sont sages.

Cela s'intitule *Glose à l'air nuptial* de René Ghil ; c'est signé Lombardi et dédié à Mme René Ghil.

L'*Air nuptial* commence comme ceci — sans majuscule :

*et* parmi le millier des ramures du monde !  
Vaste du manque aux yeux de regrets du serment  
qui d'aurore au néant évaguerait sur l'onde.  
la mémoire des mères s'éveille indulgemment :  
eaux d'ingénuités sans rêves aux légendes  
en qui dorment les ans mes plus uniques soirs.

La glose, au contraire de ce qu'on croirait logiquement, n'est pas du tout en ce ton là. Elle est en cinq tons différents !... quoique successifs et en une variété de mesures ; mais à part cela et quelques bizarreries harmoniques qui font un effet bœuf... à la mode des *Ecrits pour l'Art*, elle est d'une jolie *nullité continue* et demande la charité à toutes les « rosaliés » qui passent ; les « rosaliés » sont des personnes très généreuses et M. Lombardi et sa famille leur doivent de la reconnaissance.

La glose est surmontée de deux épigraphes mélodiques. L'une, d'une mesure, en grosses notes et l'autre, en dessous, un peu à droite, de trois mesures en petites notes.

Et voilà !

Les enfants s'amusent.



A lire dans la *Revue générale*, livraison de juin, une remarquable nouvelle de notre collaborateur M. Maurice Maeterlinck : *Onirologie*.



La *Wallonie*, livraison de mai, contient, sur le volume de poésies de M. Grégoire le Roy, une belle étude de M. Charles Van Lerberghe.



Vient de paraître, chez Havermans, signée du pseudonyme de Jehan de Bruges, une brochure d'une trentaine de pages, intitulée : *Il n'y a pas de langue flamande*.

Jehan de Bruges démontre qu'il n'y a ni langue flamande, ni langue hollandaise, mais une langue commune aux flamands et aux hollandais : la langue néerlandaise. Et il le démontre en bon français.



Le 2 juin on a entendu à Anvers, par les soins de la *Société de musique*, et sous la direction de l'auteur, l'oratorio nouveau de Peter Benoit : *De Rhijn*.

Cette œuvre a obtenu un énorme succès quoi qu'elle ait été exécutée dans des conditions défectueuses. Nous espérons bien l'entendre l'hiver prochain à Bruxelles, soit à l'association des Artistes musiciens, soit aux *Concerts populaires*.

Tandis que les autres oratorios ne sortaient pas de la note grandiose et solennelle, dans celui-ci Benoit a déployé tous les trésors d'un tempérament apte à traduire les sensations les plus opposées. Le poème de M. De Geyter abonde en contrastes et en épisodes mouvementés et historiques.

Benoit en a tiré un magnifique parti. Jamais le chef justement réputé de notre école musicale flamande n'aura rien écrit de plus riche, de plus généreusement inspiré et de plus amoureux mis en œuvre. Dans aucune autre partition le maître ne s'est livré à un aussi luxuriant travail polyphonique et n'a fait de si heureuses trouvailles de timbres, de rythmes et de combinaisons de thèmes. Les transformations et les modulations du thème du Rhin sont particulièrement intéressantes.

L'œuvre est divisée en trois parties. On a surtout remarqué dans la première partie la scène d'amour et le superbe final, sorte d'hymne orchestral au Rhin. Dans la dernière partie on a applaudi la scène des Etudiants, la scène des Nixes, la scène de la Loreley, la scène des Ondines, les chansons Bachiques et le chant de la Moselle, la valse et le final.

Dans la troisième partie, la scène du Drachenfels a transporté l'auditoire.

Nous reviendrons sur cette œuvre magistrale dans une étude que M. Georges

Eekhoud consacre à Peter Benoît, et que nous publierons dans notre prochain numéro.



Le Waux-hall favorisé par le plus joli temps du monde pour aller à cheval, etc... a donné plusieurs concerts extraordinaires avec le concours de Mesdames Landouzy, Baudalet, Aline Bauveroy, Chainaye. — A continuer.



Nous avons annoncé le transfert du *Guide musical* à Paris. Le changement de domicile a amené un changement de forme qui n'est pas heureux.

Tel qu'il apparaît maintenant, le *Guide* se confond avec les feuilles de choux du Paris musical. C'est dommage, car nous avons une vénération mêlée de beaucoup de sympathie pour ce vieux journal devenu, depuis quelques années, très jeune sous l'impulsion de notre ami Kufferath.

Le numéro de juin — un numéro déshabillé de l'ancienne couverture et qui se promène tout nu, presque indécent, contient sous ce titre : *Petits problèmes d'esthétique*, un article de M. Victor Wilder où l'éminent critique esclarmondiste proteste contre l'adaptation à la musique vocale d'une prose remplaçant le vers.

M. Wilder déclare que ce système aurait pour premier résultat d'abolir le rythme. Hein !... Comprenons pas !

Nous croyons au contraire, qu'en traduction surtout, il vaudrait infiniment mieux développer le texte en prose que le dénaturer par amour du caramel. On peut rythmer la prose aussi, M. Wilder !



La *Plume*, dans son numéro du 15 juin, publie un portrait littéraire de Rodolphe Salis signé... Francisque Sarcey. L'éminent critique, y parle de ses hémorroïdes. C'est le comble de la fatuité.

Lire dans la même revue un amusant conte d'Alphonse Allais qui commence

ainsi : « Je ne sais si vous êtes comme moi, mais j'adore l'Angleterre. Je lâcherais tout, même la proie, pour Londres... »



La *Plume* annonce en préparation — de Verlaine : *Les Amis*, roman ; *Bonheur*, poème a paru.

De Bourget : *Cosmopolis*, roman ; les *Nostalgiques*, poème.



M. Paul Bourget vient de publier un nouveau roman : *Le Disciple*.

Nous en parlerons prochainement.



*Gil Blas* annonce la publication prochaine dans ses colonnes d'un roman d'Oscar Méténier : *Madame Boule*.

C'est Oscar Méténier qui travaille à mettre à la scène du Théâtre Libre *Les Frères Zemganno* d'Edmond de Goncourt.



M. Charles Tilman, depuis qu'il préconise les oculistes en littérature, n'a vraiment pas de chance.

On sait qu'avant M. Mendès, M. Armand Silvestre (portière et chanoine) avait conféré à l'invitation du susdit. M. Silvestre reçu chez M. Tilman y avait amené Madame Silvestre, laquelle avait conquis la sympathie et l'estime de toute la famille.

L'illustre rabelaisien n'avait oublié qu'une chose c'était de numéroter Madame Silvestre, simple épouse d'agrément cueillie, en passant, à la Scala de Bruxelles pour rompre l'ennui du voyage.

Un journal a raconté l'histoire joyeuse à toute la population de Louvain... M. Tilman y compris.



M. Goliath, dont il est question dans *Notre petit salon de tir*, a publié, à propos de *La patrie en danger*, une seconde brochure intitulée : *La Vérité historique au théâtre*. Cette brochure prouve que

M. Goliath est l'exécuteur testamentaire de M. Prudhomme, héritier naturel du grand La Palisse.

M. Goliath y combat les Goncourt à coup de vers de Voltaire et déclare que Molière est le plus grand dramaturge de notre littérature.

La Société protectrice des animaux doit être contente.



M<sup>me</sup> Ernestine Van Hasselt nous a renvoyé son petit livre avec toutes sortes de récriminations.

Pour ne pas la contrarier nous garderons le tout.



Le *Bulletin du Bibliophile* parle d'un livre tissé sur soie, tentative nouvelle d'un libraire de Lyon.

De format petit in-4°, l'ouvrage comprend cinquante pages, les caractères sont gothiques et chaque page est entourée d'un encadrement de dessin différent. Le style de l'ouvrage appartient à la fin du xiv<sup>e</sup>, au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècle; les lettres ornées, les encadrements et tous les détails de l'ornementation ont été pris dans des manuscrits de cette époque et reproduits avec un goût et une perfection remarquables...

Le livre est tissé sur soie au métier Jacquard; le tissu en très belle soie, remarquablement serré, comporte quatre cent passées de trame au pouce; de plus, disposition particulièrement anormale, la chaîne est horizontale au lieu d'être verticale, et la trame est verticale au lieu d'être horizontale comme dans les tissus ordinaires; c'est la trame qui produit les caractères et les ornements.

On a mis deux ans à l'achever.



Sommaire de la *Pléiade* (1<sup>er</sup> juin). *Proses cursives*: *Le Pitre*, Paul Masy; *Pour la Seule*, Frédéric Neyskens; *Chanson de printemps*, Jean Boels; *Deux vieilles chansons*, traduites du bas-allemand par Char-

les Sax; *Plainte*, Anna Galloy; *Episode*, Sully Huntley; *Sonate*, Maurice Dormal; *Façon de Madrigal*, Fritz Velaines; *Le Hibou*, Arthur Dupont; *Mai*, Auguste Jenart; *Suicide par amour*, Karl Van Osta; *Instantanés par un jour de pluie*, Henry Carton de Wiart; *Pensées*, Ioric Vorthon; *Varia*, *Bulletin bibliographique*.



A propos du ballet que le sieur Barbier — préposé à ces besognes — a tiré de la *Tempête*, pour la jubilation sénile de M. Ambroise Thomas, avec ou sans œil au fond, l'un des plus redoutables pisseurs d'encre pâle du journalisme français, M. Henry Fouquier, — qui aurait besoin d'un Tinville — imprime, dans *Gil Blas*, les choses que voici :

Mais j'ose penser que l'appropriation de Shakespeare n'est pas toujours définitive. Un homme de théâtre avisé, aujourd'hui, débarrasserait *Hamlet* de redites, de longueurs, de maladresses, et l'effet en serait plus grand. Quant aux comédies et aux féeries de Shakespeare, on y trouve, certes, des traits vifs, des « envolées » comme on dit aujourd'hui, mais aussi des platitudes et des longueurs d'un insupportable ennui. J'aime autant la *Biche au Bois* que la *Tempête*, quand je devrais, pour cet aveu, mériter toutes les foudres de Prospéro...

*Hamlet* débarrassé de ses longueurs par M. Fouquier! Quel poème! Et la *Biche au Bois* préférée à la *Tempête*! M. Fouquier est trop tendre pour son... Barbier, et n'est pas heureux au jeu de la critique. Victor Hugo, parlant du vieux Will, disait : « J'admire tout, comme une brute. » Mais M. Fouquier, — fontaine Wallace de la chronique — n'est pas une brute. De là son évidente supériorité.



Le Théâtre-Libre a joué : *le Comte Witold*, drame de M. Stanislas Ryevuski. *Le Cœur révélateur* d'Edgard Poë, adapté par M. Ernest Lauman. *La Casserole* par M. Oscar Méténier.

# L'EVENTAIL

THÉÂTRAL, ARTISTIQUE ET MONDAIN

DIRECTEUR : F. ROTIERS.

Rédaction et administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles

PRIX D'ABONNEMENT : { Belgique, un an . . . . . fr. 5-00  
Étranger » . . . . . 7-50

**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquisés et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

## de Block's Universal Wine C°

6, RUE PAUL DEVAUX (PRÈS LA BOURSE)

**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de Grèce, le *Tokay* de Hongrie, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

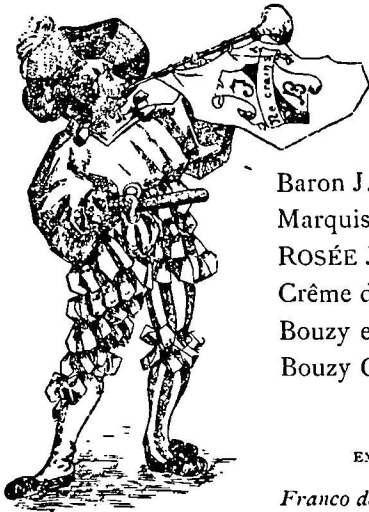
(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie CANTABELLE, par RENÉ MAIZEROTY. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

## ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE

ÉPERNAY

### Prix Courant



|                                        |      |
|----------------------------------------|------|
| Baron J. de Warnimont . . . . .        | 2 25 |
| Marquis Armand de St-Hubert . . . . .  | 2 75 |
| ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .          | 3 00 |
| Crème d'Ay id. . . . .                 | 3 50 |
| Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée.</i> | 4 50 |
| Bouzy Cristal id. . . . .              | 5 00 |

0.50 en plus par 2/2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS

19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*formant au bout de l'année un superbe volume avec couverture spéciale et frontispice.*

*Fondateur* : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

*Directeur* : HENRY MAUBEL. — *Administrateur* : HUBERT VAN DIJK.

Bruxelles : *Rédaction* : 72, rue de Trèves. — *Administration*, 26, rue de l'Industrie.

## ABONNEMENTS :

*Belgique* . . . 7 francs par an. — *Union postale* . . . fr. 8-50

*Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.*

JUILLET 1889

## SOMMAIRE :

|                                                   |                  |
|---------------------------------------------------|------------------|
| Proses lyriques . . . . .                         | ARNOLD GOFFIN.   |
| Vers . . . . .                                    | ALBERT ARNAY.    |
| La Nativité de Notre Seigneur . . . . .           | EUGÈNE DEMOLDER. |
| Sur le chemin des ténèbres . . . . .              | JEAN BOELS.      |
| Exposition universelle . . . . .                  | JAMES VANDRUNEN. |
| Violettes de Parme . . . . .                      | FERNAND ROUSSEL. |
| Petit Salon de tir . . . . .                      | MOUCHE.          |
| Chronique littéraire :                            |                  |
| <i>Ressort cassé</i> . . . . .                    | } HIXE.          |
| <i>Feuilles d'album</i> . . . . .                 |                  |
| <i>Honnête plus qu'honnête</i> . . . . .          | } HENRY MAUBEL.  |
| <i>Les Obsédés</i> . . . . .                      |                  |
| <i>Les Goncourt</i> . . . . .                     |                  |
| <i>La littérature de tout à l'heure</i> . . . . . | FERNAND SEVERIN. |
| Chronique artistique :                            |                  |
| <i>Exposition Frédéric</i> . . . . .              | GEORGES DESTRÉE. |
| Memento . . . . .                                 | ***              |

*P. J. G. Vandermeulen*

9<sup>e</sup> ANNÉE.

TOME VIII, N<sup>OS</sup> 7-8-9.

PRIX : FR. 1-50.

AOÛT-SEPTEMBRE 1889.



# La Jeune Belgique

BRUXELLES

RÉDACTION :  
72, RUE DE TRÈVES,

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE,

PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1889



## BOITE AUX LETTRES.

34. — AUGUSTE J. — Tout à fait nocturne, votre *Nocturne* et d'un poète qui marche à tâtons :

- « Oh ! la peur de mourir de ta mort, ô ma chair !
- « De mourir toute l'Âme à tout le Rêve étrange
- « Et d'être le seul corps albert — et pourquoi cher ?
- « Un peu de fange à l'aube, au soir un peu de fange.

Vous trouvez cela bon, vous ?

Envoyez-nous quelque chose de plus diurne, hein !

35. — LOCIS F. — *Fantôme* ? tiop fait-diversen.ement racontée votre histoire. Tâchez donc de faire la connaissance de ce que les professeurs de psychologie appelleraient votre *sens intime* et appliquez-vous à bien distinguer ce que vous sentez vous-même, de ce que les autres ont senti avant-vous. Apprenez aussi à écrire. Votre nouvelle à l'air d'un rapport sur la mort de Sylvius et ses conséquences dans votre fantômale cervelle. Au plaisir de vous revoir.

36. — CARTON DE W. — Pas mal *Sandwiché*, votre vieux. Merci. A bientôt aussi.

37. — CHARLES BUET. — N'avons pas oublié *Gisèle*. Article viendra dans le prochain numéro. Excusez-nous.

38. — IWAN GILKIN. — Troisième plate-forme ! Nous en sommes bleus ! L'ascenseur devait être bien fatigué. Recevras les numéros. Faut-il te les adresser dans la lanterne ?

39. — NESTOR BOYAU, à Nivelles. — Cela se nomme le *tour Eiffelisme de suéssankéo*. une maladie aiguë en bon train de devenir chronique.

---

## ABONNEMENT GRATUIT

Tout ami et bienveillant adepte qui nous apportera 10 abonnés, recevra son abonnement gratuitement durant deux années.

Des cartes d'abonnement sont à la disposition de nos amis chez M. Henry Maubel, rue de Trèves, 72.

---

POUR PARAÎTRE LE 25 AOUT

# LES CHIMÈRES

PAR

Jules DESTRÉE

Un volume de 300 pages, petit in-4°, imprimé avec grand luxe sur papier à chandelle blanc par les soins de la Maison MONNOM, tiré à cent exemplaires numérotés.

Avec un frontispice par ODILON REDON, une couverture et une eau-forte par MARIE DANSE et une lithographie de HENRY DE GROUX.

Prix : 20 francs.

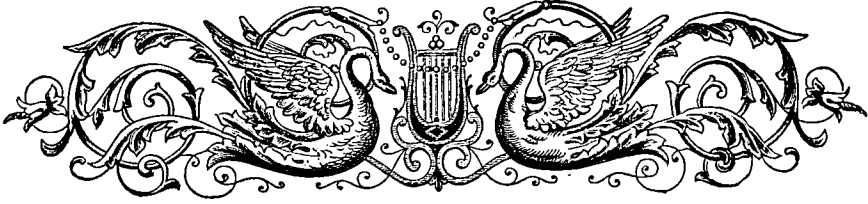
Les dix premiers exemplaires avec un double état choisis des estampes : 30 francs.

La suite d'eaux-fortes gravée par MARIE DANSE pour les *Chimères* (six planches tirées sur grandes marges, à cinquante exemplaires) : 25 francs.

Les souscriptions qui parviendront à la Maison MONNOM avant le 1<sup>er</sup> Septembre restent fixées au chiffre primitif de dix francs.

---

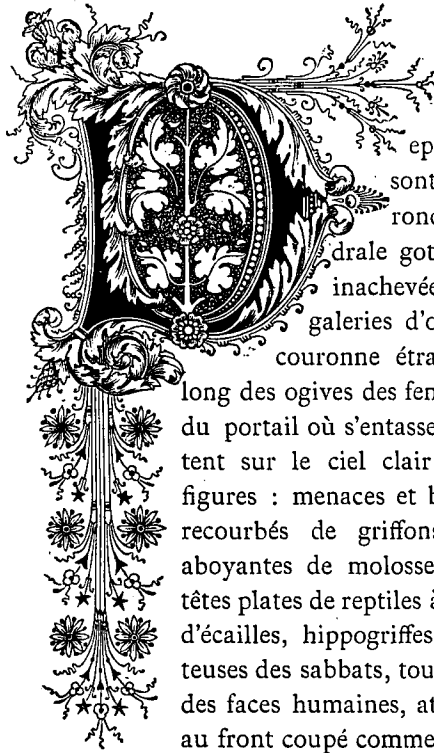




## LES CHIMÈRES <sup>(1)</sup>

### LES GARGOUILLES DES CATHÉDRALES VIEILLES

POUR MADemoiselle MARIE DANSE.



Depuis des ans, depuis des siècles, elles sont là, les Gargouilles, tordant leur ronde monstrueuse autour de la cathédrale gothique. Au sommet des deux tours inachevées et formidables, au bord des hautes galeries d'où l'on domine le pays, comme une couronne étrange autour des tourelles frêles, le long des ogives des fenêtres aux verrières multicolores, près du portail où s'entasse la légion des saints, elles silhouettent sur le ciel clair la diversité de leurs inquiétantes figures : menaces et blasphèmes! — extraordinaires becs recourbés de griffons aux serres puissantes, gueules aboyantes de molosses sur des corps d'oiseau, baveuses têtes plates de reptiles à l'œil rond, boucs ignobles couverts d'écaillés, hippogriffes et chimères, toutes les bêtes honteuses des sabbats, tous les animaux fabuleux des légendes ; des faces humaines, atrocement douloureuses, une femme au front coupé comme par un diadème arraché, la bouche élargie dans une convulsion d'épouvante ; et leurs cheveux épars flottent

---

(1) Un volume à paraître le 25 août. — Bruxelles, Veuve Monnom, éditeur.

désespérés ; des seins flasques retombent ; d'effroyables maigreurs font saillir des côtes de squelette, des pattes cruellement griffues se crispent dans des gestes de colère ou s'avancent avec une obscénité cauteleuse. Des gueules voraces s'ouvrent pour des cris sauvages et de chaotiques ailes de chauves souris se déploient pour d'impossibles vols. Et le temps les a marqués des lèpres du lichen, les a mutilés, les a rendus plus difformes et plus imprévus encore, les dragons implacables, les béliers ignorants et stupides, les cra-pauds odieusement perfides, les singes luxurieux, les corbeaux lugubres, les femmes folles de désespoir !

Autour de la vieille cathédrale, depuis des ans, depuis des siècles, elles sont là, les monstrueuses gargouilles de Vice et de Douleur !...

Depuis des ans, depuis des siècles, elles sont là, les gargouilles, à regarder passer le flot des hommes. Il y a longtemps que sont oubliés ceux qui les sculptèrent, et toujours, toujours coule sous leurs regards railleurs l'intaris-sable fleuve des vivants, renouvelant sans fin la monotone procession du Mal. Sans *les* voir, vite et craintifs, depuis des ans, depuis des siècles, incessamment, se hâtent vers le saint lieu les vices mesquins de chaque jour : les vilénies coutumières, les petites infamies, les lâchetés et les défail-lances, tout le Pêché inévitable et banal et parfois aussi quelque tragique forfait qui ne *les* étonne pas ! — Un peu de repentir, un peu de pardon, un peu de justice, les âmes noircies vont les demander aux voûtes sombres, à la paix profonde de la nef obscure et lénifiante, ou ineffablement silencieuse dans la tombée du soir, alors que s'allument de sang et d'or, les vitraux, aux rayons suprêmes du soleil, ou emplie des murmures berçants, du chu-chotement des oraisons, de rumeurs d'orgues et de chants de prêtres, dans l'encens bleu. De grandes douleurs sortent consolées, des afflictions et des remords s'apaisent, l'assaut des tentations s'est calmé et plus supportable et meilleure apparaît la vie, avec lointainement un peu de précieux espoir. — Mais quand, plus blanches, repassent les pauvres âmes, elles sont là, toujours, les Gargouilles tordant leur ronde monstrueuse autour de la cathédrale vieille, et elles ricanent sinistrement, les Démones bannies de l'enceinte sacrée, car elles savent bien qu'elles seront les victorieuses, quand même ! que l'extase est courte et que la prière s'envole, et qu'elles seules sont la Vie, les gargouilles de Deuil et de Pêché !

Sur la plus haute tour, contemplant du regard calme de ses yeux qui ne se ferment pas, la ville avec ses monuments et sa mer de toits rouges et bleus, au loin la campagne verte et les bois, et le large horizon — et la

vaine agitation en cette immensité, des hommes éphémères et fragiles — depuis des ans, depuis des siècles, immobile en la pierre, dominant l'espace, et déchirant aux jours de tempête, la furie des nuées, *Il* est là, ses ailes noires repliées, les coudes s'appuyant sur la corniche et la tête en les mains, avec, malgré son abject sourire, une absolue tranquillité qui indiciblement méprise et défie. Éternel et pensif, *Il attend*.

Anonymes et superbes artistes aux tombeaux inconnus qui sculptèrent ainsi autour de la cathédrale de Dieu, la colère ironique et le triomphe de l'Esprit du Mal, vous, travailleurs simples et pieux, qui vécûtes avec un cœur naïf et tendre pour les hommages au Seigneur, sans l'âpre souci de l'œuvre accomplie, mais en rêvant avec un amour mêlé d'effroi à la redoutable Fantaisie enchaînée par vos mains, chers et grands artistes, protégez-moi et donnez-moi la force et la sérénité de sculpter le Démon sans lui donner mon âme.

## BALLADE DE LA SOUFFRANCE D'ÉCRIRE

A MONSIEUR ALBERT GIRAUD.

Après combats obscurs contre le mot rebelle, le mot qu'on sent fatal, celui qui doit tout dire, le mot qu'on veut féroce, avec une énergie désespérée et douloureuse, tous nerfs tendus et crispés, le mot qu'on sent vibrer en l'ardente cervelle... et qui fuit! — Il est, on le sait, une forme éternelle qui vêtira l'Idée comme une armure invincible : oh! la trouver cette forme sereine! Et la chercher sans trêve, parfois l'entrevoir, telles ces décevantes buées qui s'élèvent de la terre, vers le soir, près des grands bois, avec des svelteness de nymphe! et dans cette poursuite acharnée, se torturer et souffrir, souffrir jusqu'à crier, jusqu'à pleurer de rage et de désespoir, jusqu'à marquer de larmes et de sang, comme un calvaire, le dur chemin, tout sacrifier à cette déesse implacable qu'on ne connaîtra peut-être jamais! L'atteindra-t-on la nymphe au fond des grands bois sombres et les décevantes buées ne tourmenteront-elles pas jusqu'au suprême jour le suppliant fou d'amour et inconsolé!...

O souffrance d'écrire, à chaque mot, à chacune de ces bizarres figures noires qui se tordent sur la page blanche pour être cette chose mystérieuse et sacrée : le MOT ; toujours ce vague supplice, cette renaissante angoisse

de quelque chose, qui va se réaliser peut-être ! d'un Inconnu énorme et follement désiré...

Et la phrase finie, les mots pénibles assemblés avec des soupirs d'allègement et de brefs sourires de martyr, si quelque rayon clair a réchauffé l'espoir, si l'orgueil de son vol d'or a étincelé, quelles tristesses ensuite et que de ténèbres ! — La beauté, qu'on avait cru jaillie du tréfonds de sa souffrance, est-ce point la beauté d'un autre ? Comme un rappel de cloches, très lointain, épars dans la grande plaine de la mémoire, tressaillent des souvenirs. Est-ce en la vie, est-ce en les livres, qu'a déjà vibré cette cadence ? Et l'on écoute, anxieux, comme l'on doit écouter le souffle de son enfant qui meurt ; et la désespérante évidence se précise, s'affirme. Aussitôt à toute volée, s'ébranlent les cloches étrangères, qui sonnent et grondent et hurlent ; grave et comme un reproche, se perçoit la voix du maître préféré dont on a pris et mutilé le style. Oh ! chansons qu'on avait cru nouvelles et tant déjà fredonnées, vierges à la postérité nombreuse ! Alors, des rages ; les phrases vingt fois, cent fois raturées, les feuillets déchirés et tombant comme des fleurs mortes, arrachées comme des lambeaux de chair ! Recommencer sans fin, avec l'effroi de la banalité, jusqu'à ce que l'on défaille, jusqu'à ce que la phrase indéfiniment disloquée et reconstruite ait perdu tout sens, sa couleur et sa musique, tels ces regards trop longtemps fixés qui ne voient plus !

O souffrance d'écrire, à chaque phrase, à chacune de ces bizarres figures noires qui s'alignent sur la page blanche pour être cette chose mystérieuse et sacrée : la PHRASE ; toujours ce cauchemar, cette angoisse effrayante d'un qui, voulant comme son plus cher vœu, être honnête, sans cesse se surprendrait à voler, inconsciemment...

Si parfois cependant, les mots aux mots, les phrases aux phrases, tous ces supplices enchaînés, cruellement est née l'œuvre, que de tristesses encore et que de ténèbres ! Avec quelle joie navrée l'on compare l'avorton enfanté au rêve de jadis, le rêve fier et splendide qui brillait comme un fanal d'espoir ! Et quelle désolée jouissance, quel attristant orgueil que se sentir supérieur à son œuvre, et détailler ses infirmités et ses vices : les vols élargis vers les hauteurs se replient et se raillent de leur témérité ; dans l'effacement de cette déchéance se dresse l'inévitable et insoluble problème, le pourquoi formidable ! Pourquoi ce long labeur et ces tristesses ? — En ce siècle, où l'énormité du fatal malheur semble s'être accrue encore de l'écrasant fardeau des cieus mornes et vides, quand jamais n'a si haut ni si terriblement crié

la plainte de la misère humaine, quand plus un phare de foi n'éclaire l'horizon et n'indique la route à suivre, quand l'avenir apparaît si monstrueusement noir et gonflé d'épouvantes, pourquoi? — Vanité des soucis et des querelles, comment courber le front hautain de l'Art aux basses discussions des foules? Et vanité de la gloire aussi, car qui comprend? Pas plus la tourbe niaise des civilisés que les hordes de barbares qu'on sent venir...

Oh! souffrance d'écrire, à chacune de ces publiques et amères confidences, de ces choses mystérieuses et sacrées qui sont le LIVRE, toujours l'interrogation désolée, l'angoisse profonde d'un effort sans but...

*Envoi*

Ami — qui fis le *Scribe*, plein de ces amertumes, que j'envie la placidité satisfaite de l'énorme bête au front de taureau, ou la sérénité superbe des arbres inconscients porteurs de beaux fruits d'or, combien je les envie, les radieux imbéciles ou les artistes heureux qui ne la connaissent point l'affreuse, l'angoissante et pourtant chère SOUFFRANCE D'ÉCRIRE.

POUR CÉLÉBRER LES RUSSES.

AUX GRANDS MAÎTRES DE LA-BAS.

Je pris donc le petit livre des mains de l'ange et je le dévorai; et il était doux dans ma bouche comme du miel; mais quand je l'eus dévoré, mes entrailles furent remplies d'amertume.

SAINT JEAN. (*Apocalypse.*)

Maîtres très grands, maîtres aimés, devant qui j'incline avec respect l'hommage fervent de mes phrases chétives, Écrivains superbes qui rayonnez au dessus de l'obscurité d'un peuple immense comme des phares sur l'Océan, artistes précieux méconnus de la foule, maîtres lumineux, maîtres amers!

GOGOL — toi d'abord, l'ancêtre et le précurseur observateur moraliste des travers et des vices de ton temps, si douloureusement triste déjà dans ton persiflage glacé, comme tu as, en ta course fantasque de ville en ville,

de château en château, collectionneur bizarre d'*âmes mortes* et créateur puissant d'âmes éternellement vivantes, su fixer d'impérissables types ! Tels ces étonnants dessinateurs du Japon qui synthétisent en une ligne unique, un mouvement, une attitude, tu fis, en tes sommaires et pénétrantes figures, jaillir l'essence des caractères de ton siècle en traits brusques et vigoureux ; et dans ton œuvre ainsi légendaire, vibre avec une ampleur dominatrice, l'âme de la vieille Russie ; en ton œuvre, Gogol, le porte-parole d'un peuple, l'annonciateur des grands Russes et qu'il faut saluer avec admiration avant de parler d'Eux.

TOURGUENEFF — un étang dans des arbres, par un tiède soir d'été, avec le sourire dolent de la lune bleuisant l'eau qui scintille et qui frissonne, des tons fins, délicats, argentins, des vapeurs moelleuses comme des caresses qui montent dans les bois pleins de rumeurs, les grands bois où passent vagues des silhouettes d'amoureuses, — charme doux, charme qui rêve, mélancolie sentimentale de roses qui s'effeuillent — parfois encore la plaine immense du steppe, avec l'immensité et la petite fleur bleue, qui tremble au bord du chemin — un tendre devenu sarcastique pour avoir vécu, pour ses ambitions et ses espoirs en allées en *fumée*, un chasseur amoureux des bruyères, des forêts, de la vie simple et calme des champs et soucieux malgré lui des obscures fermentations sociales qui menacent l'avenir ; le lyrique exquis de courts poèmes en prose ; l'inventeur unique de séductrices visions, s'effaçant dans un demi-songe, aperçues un instant dans le mysticisme d'un paradoxal amour, Tourgueneff, maître très doux, rêveur amer !

HERZEN — un volcan, avec des bouillonnements farouches, de grandes lueurs qui incendient et qui éclairent, rouges, une spontanéité et une chaleur de lave, l'impétuosité irrésistible d'un fleuve de feu destructeur et purifiant ! — opiniâtre révolté maudissant le vieux monde et écrivant, *de l'autre rive*, d'extraordinaires pamphlets sur les événements éphémères, avec des aperçus de prophète, des regards audacieux lancés dans l'avenir redoutable, des résumés du passé : terrifiantes analogies de l'histoire, la plus hautaine et décisive négation du Progrès, de la Liberté et autres Chimères charmeuses des peuples ! Seul il dit la situation, aux époques troubles de décadence, des artistes, des penseurs, des esprits supérieurs dominant le bétail humain qui va aux transformations sociales sous la fatale poussée de la vie, entre les barbares qui viennent avec la justice et les civilisés qui se défendent avec l'oppression !

TOLSTOI — le plus grand de tous peut-être, et de tous ceux de sa race et de tous ceux de son siècle, énorme, universel, merveilleusement équilibré comme ces synthétiques génies auxquels rien d'humain n'est étranger. Et tout lui appartient, les âmes et les paysages, l'arbre, le cheval, le moujik à la pensée brumeuse, jusqu'au ministre, jusqu'à la grande dame, toutes les âmes — et les âmes d'enfants et leur candeur aux impressions ineffaçables, et celles des jeunes filles aux délicatesses ingénues, les âmes des épouses et celles des soldats, — toutes et tout, et la guerre et la paix, et les effrayants paysages traversés de fumées et d'éclairs, avec les bombes qui sifflent, les villes affamées, les mêlées désordonnées, les blessés qui saignent et qui meurent, toute l'horreur tragique des combats, — aussi la vie insouciant et paisible des campagnes, des steppes sans fin, des forêts profondes du Caucase, et la modernité des cités populeuses, la vie, toute la vie, avec des notions inouïes de détails minutieux et décisifs, des psychologies jamais essayées : dessous étranges de caractères, inquiétudes confuses, rêveries tristes et douces comme des brouillards gris d'automne mélancolique.

Et couronnant, une simplicité et une largeur d'évangile, un symbolisme d'apôtre et de voyant, un optimisme impossible fait de charité presque folle, éperdue devant le vice et le malheur !

DOSTOÏEVSKY — gouffre noir, aux profondeurs d'abîme et rempli de vertiges, sombre, avec des éclairs brusques tombant dans cette nuit et illuminant des épaisseurs d'ombre insoupçonnées et çà et là, dans cette obscurité, des filets de sang rouge, qui goutte — œuvre de ténèbres et de clartés, de désespérés cauchemars et de réalité froidement féroce, rêve demesuré allant jusqu'au génie et jusqu'au crime, œuvre monstrueuse et sans nom ! où se démène une humanité fantastique : les misérables fous de souffrance et résignés de la maison des morts, les écrasés d'humiliations et d'offenses, les assassins souverains, les possédés épiques, les courageux bravant la honte de la lâcheté, les intelligents qu'affolent l'ambition et la science, déchaînement des hystéries et des névroses, des démences et des épilepsies ! Frénésie immense de l'orgueil ! Esprits inquiets et souterrains arrivant à cette conclusion formidable : la conscience : une maladie ; et tous, ces gigantesques insensés, devenus tels à force de clairvoyance et de lucidité, désorbités tant ils s'élèvent au dessus du vulgaire, les aliénés sublimes. Tes livres, ô Dostoïevsky, tes livres douloureusement vocifèrent un réquisitoire acharné contre notre Raison et notre Infirmité !

Grands maîtres, très chers méconnus de la foule, très hauts sommets difficilement accessibles, et qui défiez dans les siècles la bêtise et l'envie,



tous, vous vous penchez, avec une singulière sympathie, vers le moujik, vers l'humanité la plus rudimentaire et concluez ainsi, dans une philosophie unanime de tristesse, au néant de vivre par le néant de penser! Maîtres amers, devant qui j'incline avec ferveur mon hommage chétif, vous m'avez conquis par ce capiteux breuvage de désespérance dont vous enivrez vos élus.

## LA CHAPELLE DE RÉDEMPTION

POUR MON PÈRE.

... et personne ne pouvait apprendre le cantique que ceux qui ont été rachetés d'entre ceux de la terre.

SAINT JEAN. (*Apocalypse.*)

A Bruges, en une chapelle que je n'y ai jamais vue et que je sais même ne point y être, mais c'est à Bruges, *nécessairement*. Une étrange chapelle : gothique et pourtant semblable à une crypte, avec des fenêtres rondes comme des soupiraux de cave, toute petite et d'une disposition bizarre, avec des angles brusques et des recoins pleins d'ombre, et cependant remplie de monde, une foule énorme, aperçue ici, soupçonnée là-bas ; des vêtements modernes, tous sombres, mais de glabres et résolus visages, amincis dans l'encadrement des cheveux longs, pareils à des Flamands de siècles lointains. Et l'encens monte, des fumées bleues et grises, qui hésitent et qui flottent autour de l'or des cierges, s'accumulent sous la voûte ; de faibles lumières scintillent sur l'huile des vases sacrés, griffant par secondes d'un rayon incertain les dorures de l'autel, des autels. Car, se disent à la fois *plusieurs* messes, psalmodie multiple qui bourdonne dans la chapelle recueillie et silencieuse, et qu'interrompent de temps en temps de larges chants liturgiques, harmonies montant avec l'encens dans l'air chargé de prières. Oh ! ces prières, que l'on *sent* autour de soi, chaudes, profondes, passionnées dans cette communion de ferveurs ! Aux murs, de merveilleuses boiseries, des gerbes de fleurs et des enlacements impétueux de liane, en vieux chêne ; des clochetons et des tourelles ajourées, toutes brunes et noires, si vieilles ! Vers le milieu, dans une stalle surélevée comme une chaire, la somptuosité triomphale d'une théorie de prêtres, de vieux moines aux cheveux blancs, des enfants de chœur aux têtes d'ange en des surplis de tulle sur des robes rouges, tous à genoux, dans la stalle et sur les gradins de l'escalier, murmurant, courbés, toutes les messes psalmodiées autour d'eux

et priant pour toutes les prières du peuple agenouillé. Les étoffes sacerdotales ont des plis raides et solennels, les couleurs splendides s'apaisent dans la clarté confuse et c'est ainsi, en ce décor, ces figures austères et calmes la sérénité de leur Foi, comme une inoubliable vision de gothiques tableaux inconnus.

Près de l'un des autels, sur la tablette de marbre noir, issu du sanctuaire où normalement il est caché, un extraordinaire Christ : le buste seulement, de grandeur naturelle. Une draperie injectée de pierreries voile les épaules et le cou. D'argent, le chef entier. Et dans cette tête polie, brillante et pâle, ces joues rondes et lisses que frôlent les furtives lueurs de la chapelle, cette bouche mystérieuse aux froides et muettes lèvres de métal, ces yeux sans regards luisants et blancs, ces yeux de statue impassible, en ce chef d'argent, apparaît peu à peu une expression divine de charité et de douleur : « A moi les affligés, venez à moi de tous le plus affligé, pour être consolés par ma souffrance ! »

Sur cette tête des cheveux épars, semblables à de l'étope soyeuse, de longues mèches étonnantes, douloureusement tordues et dont le désordre encadre d'effrayante façon l'ovale impénétrable et rigide. Et l'on y voit des épines, des épines perçantes et croisées comme des poignards, et des taches noires comme du sang coagulé. Trois vieux prêtres aux traits ravagés de ravines et de rides, au front plissé dans le souci des veilles prolongées et des méditations, très vieux et très vertueux — et aussi trois enfants au visage rond et joyeux, au regard libre et charmé de ceux qui ignorent la réflexion, très jeunes et très innocents — et enfin le *septième*, timide et hagard dans sa pourpre, le plus misérable et le plus ignoble des hommes de la ville, le plus sali de honte, chargé de forfaits et de crimes qui se pût trouver, choisi pour l'inespéré pardon et la rédemption prochaine, se donnent la main autour du chef miraculeux. Par instants, avec une émotion indicible et un respect tremblant, ils peignent avec des peignes d'argent les cheveux du Christ. Et ils chantonnent alors sur un rythme lent une pauvre et ridicule chanson du passé où reviennent de puérides paroles. Dans le silence, brusquement épandu, la vieille chanson falote aux vocables naïfs comme des bégaiements, s'élève, révélatrice de l'âme d'un peuple, symbole obscur de ses destinées et de ses espoirs, avec l'encens, les prières et les bénédictions, la vieille chanson aux sens voilés et perdus depuis des siècles que la tradition l'a transmise. Ils la murmurent en frissonnant, éperdus dans un rêve fou de sanctification, *qu'ils ne comprennent point*, les prêtres de leurs voix graves et chevrotantes, les enfants chantant clair, cristal frais et

pur dans le fascinateur concert, et l'assassin osant à peine expirer du bout des lèvres les mots prodigieux qui lui mettent des larmes aux yeux et de la clarté dans son cœur sombre. Oh ! cette incantation de très ancienne légende, cette mélodie surhumaine et mystique venue de lointains inconnus, de trop lointains là-bas !...

## L'INCONNUE

POUR MONSIEUR GEORGES LEMMEN.

A pallid and poisonous queen...

SWINBURNE. (*Dolorès.*)

Lorsque, augmentant encore sa tristesse de toute sa solitude douloureuse, mon âme têt vieillie, lâche et découragée avant l'heure et sans cause, mon âme si curieuse d'inéprové et trop prompte hélas ! aux coupables désirs, s'abandonne à la Femme, souvent vers cette étrange figure découverte en un musée ignoré, incertainement attribuée à quelque artiste florentin de ce lumineux siècle quinzième, m'emportent mes souvenirs et mon rêve ! Enchanteresse de maudites amours, chimère enfin rencontrée, je me suis senti de suite, avec l'effroi délicieux d'un vague inceste possible, son frère et son esclave : si belle que des adorations m'ont aussitôt gonflé le cœur, si frêle que j'ai cherché des mots exquis et doucement faux pour lui murmurer ma prière, et si cruelle que les verbes implorant se sont évanouis sur mes lèvres en un soupir plaintif. Que j'aurais voulu la faire souffrir, et souffrir atrocement de sa souffrance et courber ma fierté, en pleurant, sous son implacable orgueil !

... Elle semble s'avancer d'un mouvement souple et lent, félin, comme le glissement d'une déesse apparue, et retourner vers moi l'éclair de ses yeux inquisiteurs. Une draperie blanche, et légère, retenue par une couronne en feuillage de buis, la coiffe d'un casque virginal, puis retombe et s'enroule, comme une écharpe jetée autour du cou, avec une négligence calculée. Sur le front droit et volontaire, un bandeau de soie chatoyante aux reflets bleuâtres et roses, serre les cheveux ; et des deux côtés, ceux-ci pareils à un bizarre réseau d'or, ruissellent en menues vrilles symétriques et méticuleusement tortillées jusque sur les épaules, — si précieuse et si princière, cette coiffure, en sa complication fantasque ! Une grosse émeraude retenue par un mince fil d'or comme un fragile diadème, brille sur la neige du front, et

un autre bijou, suspendu sur la gorge nue, y fait étinceler ses pierres noires. Dans sa main souveraine, si fine, d'une grâce et d'une délicatesse d'enfant royale — oh ! l'éternité, toute l'éternité pour prix d'impossibles caresses de cette main perfide et pure ! — entre le pouce et l'index long, elle tient d'un geste adorablement mièvre, un puénil bouquet de cinq fleurs des champs : raillerie des pâquerettes timides et des pensées sauvages par l'Initiée subtile ! Découverte à demi, la poitrine montre des seins naissants, d'indécises rondeurs d'adolescent, et je ne sais quel vertige me prend de perverses pensées devant cette chair élégante et séductrice, au sexe ambigu, d'une gracilité d'éphèbe et de féminine souplesse.

Oh ! des doigts seulement, des lèvres avides effleurer, avec l'angoisse d'un viol, ces seins d'enfant, ces seins de garçon, ces seins de vierge ! Lys d'où monte le vertige des voluptés impermisses et des désirs insensés...

Mais comment adoucir l'inflexibilité de ce calme regard et de cette bouche close ? Lèvres mignonnes fermées sur leur secret et qui jamais ne s'humilieront à la confiance, qui jamais ne s'ouvriront pour des paroles d'amour ou des baisers, lèvres minces ignorantes de la naïveté lourde et du rire des simples, lèvres hautaines imperceptiblement crispées par le dédain des brutes que nous sommes...

Et ces yeux qui me pénètrent, me jugent et me méprisent, ces yeux dont je suis poursuivi, que j'implore comme des étoiles dans la nuit de mes songes, ces yeux qui savent et conseillent ironiquement tout le mal, qui entraînent irrésistiblement, charmeurs, vers les abîmes, ces yeux dominateurs !

Fuir ! Fuir son inquiétant sourire qui défie, son imperturbable regard qu'on ne sait plus oublier, sa séduction victorieuse, car c'est Celle pour qui d'épouvantables martyres seront inutilement supportés, pour qui l'on se tuera, celle qui voudra de l'amour, des larmes et du sang, et dont l'indifférence suprême au milieu des sanglots et des râles, des dévouements et des prodiges, n'aura pas un étonnement ni un frisson ! Sacrifier et voir mourir, son lourd ennui de vivre en sera-t-il distrait ? Car elle sait toute la vie : les transports passionnés des amants, les vers ingénieux des poètes, les harmonies des grands bois, éphémères duperies ! les banales infamies et les crimes monstrueux des hommes misérables, pourquoi s'indigner ? Le Vice raffiné, les perversités des débauches extrêmes, les exaspérations de l'esprit morbide et des sens détraqués, elle sait et sa virginité ne s'en soucie. En ses lectures infinies, en ses rêveries solitaires, elle a vécu toutes les aventures, tout le possible et l'in vraisemblable ! Très lasse, maintenant, c'est l'enfant sombre chargée de plus de souvenirs que si elle avait mille ans, l'enfant dont la

volonté despotique — si vraiment elle veut encore vouloir ! — ne connaîtra point la pitié ; orchidée superbe et terrible, floraison dernière d'une civilisation ayant poussé la recherche et l'art jusqu'aux degrés ultimes voisins de la Mort consolatrice de l'ennui de vivre !

## HUMILITÉ

POUR MONSIEUR ARNOLD GOFFIN.

Qui se exaltat, humiliabitur.

EVANGILES.

J'ai cherché les « parfums nouveaux et les plaisirs inédits » ; j'ai voulu mon esprit plus fort, mes sens plus aigus et subtils. Je vous ai demandé, Seigneur, dans un aveuglement fol, de sublimer mon âme et d'élargir ma vie. Vœu téméraire, vœu d'enfant, que vous punîtes en m'exauçant !..

Oh ! maudit ! — oui, soyez maudit !

Vous qui m'avez donné, Seigneur, des yeux savants et curieux, et qui m'avez fait voir, pour un peu de beauté, l'horreur sans nom, l'horreur sans fin, du millier des spectateurs sales, les infâmes pensées des hommes : mes yeux toujours inquisiteurs m'ont fait regretter mes yeux purs !

Vous qui m'avez donné, Seigneur, un odorat plus fin et sûr, saviez-vous les senteurs atroces ? Et l'écœurante puanteur qu'on discerne alors en toute fleur ? Et l'angoisse du souvenir, en certains vieux parfums fanés ? Oh ! pourquoi m'avoir écouté !

Vous qui m'avez donné, Seigneur, l'amour des frêles harmonies, sous les bois pleurent les fontaines, la mer roule sa plainte énorme, et que de discordants concerts ! Avez-vous fait les voix des femmes, les voix douces traîtres à leur douceur, les voix chères, menteuses aussi ?

Vous qui m'avez donné, Seigneur, deux rouges lèvres délicates, des lèvres gourmandes et, las ! vous m'avez révélé ce jour, une amertume insoupçonnée aux meilleurs vins qui font l'ivresse, — perdus, mes beaux enchanteurs d'oubli ! — et j'ai trouvé, le cœur pleurant, fades, des baisers d'amoureuse !

Vous qui m'avez donné, Seigneur, des sens ardents, irrassasiés... Charme vain du banal plaisir, mon Dieu ! L'âcre monotonie, puis l'accoutumance toujours ; au fond du calice, la lie... Bêtises des fraîches amours !... Perversité ? La chair si courte !...

Vous qui m'avez donné, Seigneur, un esprit large et souverain, aigle planant sur les sommets près des soleils, pour voir, petite, l'Intelligence humaine en sa fragilité : Erreurs sans nombre, témérités, feux follets glissant dans le noir, plus d'espérances ni de dieux.

### *Prière*

Maître ! Pitié ! — Je viens à vous suppliant et meurtri. Vous avez promis d'abaisser qui s'élève : Humiliez-moi ! Domptez mon orgueil destructeur, brisez ces sens fins dont je souffre, et faites-moi, mon Dieu ! pareil au paysan qui garde sans souci ses bêtes dans un champ, pareil à ces brebis qui bêlent en broutant l'herbe, pareil à ce gazon croissant parmi les pierres, pareil à ces cailloux indifférents et nuls !

## LE PETIT PRINCE

POUR MONSIEUR IWAN GILKIN.

— Dans les sonores harmonies des vagues de parfums, dans l'haleine infinie de l'âme universelle, se perdre, s'abîmer sans conscience, suprême volupté.

R. WAGNER. (*Tristan et Yseult.*)

### I

Tayaut ! La chasse va vite dans la forêt !

La bête éperdue fuit au travers des taillis et des fourrés, toujours tout droit, sans rien voir, avec une vertigineuse vélocité parmi les sapins et les chênes, au dessus des fossés et des mares, l'imminence du péril croissant fait fuir la douce bête éperdue. Et derrière elle, sonne sur la terre le galop des chasseurs, bruit sourd et saccadé qui s'approche, s'enfle en tourmente dans

un grand fracas de branches cassées et de feuilles foulées, et des cris de mort, des hurlements, d'affreux blasphèmes en cette furie, des imprécations et des menaces et dans la nuit, les éclairs bleus des armes et les chevelures rouges des torches!

Tayaut ! la chasse va vite par la forêt !

Aux lueurs rouges des torches, c'est un précieux gibier que poursuivent d'étranges chasseurs : « La bête éperdue, c'est moi, l'enfant royal, qui cours avec une extraordinaire vélocité parmi les sapins et les chênes. Et pourquoi dois-je fuir ainsi, ô mon Dieu ! Tantôt dans mon palais, alors que j'admiraï mes oiseaux rares — oh ! les jolis tressautements d'ailes en la vasque d'argent remplie d'eau — mes ministres sont venus, mes insupportables ministres, blêmes, si blêmes que je les ai presque aimés en ce moment là. L'émeute, ont-ils dit... L'émeute ? Puis du sang, oh ! mon cœur défaillait... » Et il court, avec une rapidité fantastique le petit prince, il court...

Tayaut ! la chasse va vite par la forêt !

« Mon cœur défaillait... que sais-je moi, si le peuple souffre et s'il a faim ? Quand, par hasard je parcourais les rues de ma ville, je n'ai jamais entendu que des vivats et des applaudissements. Ils ne m'ont rien demandé, jamais, et les mères m'ont présenté leurs nouveau-nés aux joues roses pour les voir bénir et je les ai bénis ! Que leur ai-je fait, à ceux-là qui me poursuivent ? Leur ai-je pris les vers radieux des poètes, les chansons exquises des musiciens, le babil et le plumage des oiseaux !... Et qu'ils sont laids, ceux que j'ai vus ! Atroces figures, hâves, décharnées, aux yeux qui luisent comme ceux des bêtes, ils ont passé tantôt dans mon palais, cassant les statues, déchirant les étoffes splendides et dans leur fureur, au milieu des meubles renversés, du sang !... Il a fallu fuir... » Et il court, il court toujours, le petit prince, les branches lui déchirent la figure et ses pieds frêles saignent sur les feuilles mortes et les pierres...

Tayaut ! la chasse va vite dans la forêt !

« Il a fallu fuir. Pourquoi fuir ? J'aurais voulu les attendre, leur montrer le courage d'un roi. Mais je n'ai pu : ils sont trop laids, si laids qu'ils m'épouvantent. Ils ont des faulx, des haches, des marteaux et d'ignobles étendards. J'ai peur. Oh ! mes oiseaux ! mes chants et mes poètes ! J'ai

peur... » Et toujours il entend derrière lui, le petit prince, sonner sur la terre le galop des chasseurs, et son pauvre cœur tressaute aussi dans sa poitrine, et derrière lui l'émeute gronde, pleine de menaces et de blasphèmes; dans la nuit étincellent les éclairs bleus des armes et les chevelures rouges des torches. « Oh! mes oiseaux, mes poètes et mes chants! Il a fallu vous quitter dans ce désastre immense, et seul, m'échapper, seul. Un peu d'eau, un peu de repos, grâce! Mes jambes chancellent et j'étouffe, des pensées de folie tourbillonnent dans ma tête ». Il a trébuché le petit prince et faibli, mais l'imminence du péril lui rend des forces, et il repart, affolé...

Tayaut! la chasse va vite dans la forêt!

« J'ai couru à travers la ville, j'ai couru à travers les champs. J'ai rencontré des femmes qui ont vu mes yeux en pleurs et mes pieds meurtris; j'ai rencontré des jeunes filles qui ont vu mes cheveux blonds arrachés par les branches et ma bouche altérée. Nul n'a prononcé pour moi un mot de pitié ou d'amour! Devant mes pas, les portes se sont fermées et les habitants sont sortis de leurs demeures pour se joindre à la meute qui aboye après moi! Auront-ils donc moins faim quand ils m'auront tué!

Tayaut! la chasse va vite dans la forêt!

## II

L'eau noire, en s'écoulant, frissonne horriblement dans l'ombre.

Il est arrivé, cheveux au vent, la tête en feu, les jambes défaillantes, il est arrivé, le petit prince, jusqu'au fond du temple. Les portes étaient ouvertes et les prêtres avaient fui; son pas a sonné dans la solitude des salles abandonnées; il s'est incliné devant l'image des dieux qu'il a coutume de venir prier; et allant plus loin toujours, il est entré dans l'enceinte sacrée où jamais il n'avait osé pénétrer. Les prêtres très vieux, initiés par de longues études et de terribles méditations, en connaissent seuls le mystère et c'est la mort pour tout fidèle qui en franchit le seuil redouté. La salle est obscure et sinistre.

L'eau noire, en s'écoulant, frissonne horriblement dans l'ombre.



La salle est obscure et sinistre, ses murs démesurés, montant droit sans un angle, sans une frise, sans nul détail qui vienne interrompre la rigidité de leurs lignes, se devinent dans l'ombre, augmentant l'immensité de toute leur indécision. Le dallage est, comme les murs, de marbre noir lisse et poli, sans une tache, sans un ornement et si bien scellé qu'on le dirait d'un bloc. L'énorme caveau s'éclaire vaguement d'une lumière douteuse, on ne sait d'où venue. Il a refermé d'un dernier effort, le petit prince, il a refermé les lourdes portes de bronze verdâtre dont les battants se sont rejoints avec une clameur lugubre et qui vibrent et résonnent comme un gong...

L'eau noire, en s'écoulant, frissonne horriblement dans l'ombre.

Les portes de bronze vibrent longuement;... et maintenant qu'il est en sûreté, loin de ses ennemis rugissants, il a plus peur encore, le petit prince, et se sent envahi d'un trouble singulier. Il a fait quelques pas dans la salle régulière et vaste et a regardé autour de lui. Le silence, après tout ce tumulte, l'opprime. Partout ses regards ont glissé sur le marbre poli, noir; au milieu du dallage s'ouvre un trou carré, béant, plein de nuit. A des profondeurs indéterminables, il semble que l'ombre bouge et s'éclaire parfois d'écaillés de lumière. Dans le silence il perçoit comme un frémissement, et il croit sentir, comme un battement d'ailes, une vague fraîcheur lui caresser le visage.

L'eau noire, en s'écoulant, frissonne horriblement dans l'ombre.

La fraîcheur lui caresse le visage, et il a frémi, le petit prince. Il a plus peur encore affreusement de cette eau sacrée, qui coule toujours, venant de l'inconnu, allant vers l'inconnu, et très vite, et toujours pleine de mystère et d'angoisse. Il ne sait pourquoi il tremble à présent, mais jamais pareille épouvante, mêlée d'inexplicable charme, n'a étreint son âme. Et l'eau l'attire irrésistiblement. Il ne saurait plus fuir, il s'est couché sur le bord, sa tête s'est penchée vers l'onde religieuse, et ses yeux bleus qui rêvent et qui brillent de larmes, ses cheveux blonds épars en mèches longues, ses joues pâles, ses lèvres rouges et fines que plisse un sourire énigmatiquement triste, son col délicat d'enfant royal, il se revoit comme le portrait pâli d'un frère et il s'imagine que le flot s'est arrêté pour refléter en la caressant sa pauvre figure désespérée...

L'eau noire, en s'écoulant, frissonne horriblement dans l'ombre.

Face de prince pâle sur l'eau noire qui s'écoule...

Il entend, le petit prince, des rumeurs et des chuchotements, presque des voix, enchanteresses, peut-être perfides. Son trouble s'apaise et son esprit charmé ne regrette plus ses oiseaux et ses poètes, n'a plus de craintes pour le peuple ameuté ! Des voix frôlantes et douces comme jadis le baiser de sa mère sur son front, comme le regard d'une jeune fille qu'il aurait aimée... murmures qui célèbrent la douceur de l'anéantissement et de l'oubli ! Douceur de l'abandon des misères humaines, du bon sommeil sans rêves, sans fin ; douceur de ne plus connaître jamais l'amer souvenir du passé, l'ennui lourd du présent, l'effroi de l'à venir ! De s'en aller dans la nuit, dans l'inconnu, sans pensée et sans désir, de s'évanouir dans l'eau consolatrice et berceuse, de se dissoudre insensiblement, de ne plus vivre que comme un frisson, comme un scintillement de lumière, comme un imperceptible mouvement dans l'immense nature, ineffable douceur de ne plus être...

L'eau noire, en s'écoulant, frissonne horriblement dans l'ombre...

JULES DESTRIÉE.

## VERS

### RÉSIGNATION

*J'implore de ton cœur la pitié d'un mensonge,  
Auroral et suave ange de trahison,  
Sourire de ma vie, adorable poison  
Qui parfumas mes chairs du doux mal qui les ronge.*

*Toi que, jour et nuit, mon douloureux désir songe,  
Rentre encore un instant dans ma sombre maison.  
— Hélas ! le néant seul répond à ma raison  
Et quel vide éternel est l'enfer où je plonge !*

*— Et pourtant, ô mon âme, ils croyaient te chérir !  
— Plus ils t'aimeront, plus ils te feront souffrir,  
Ces futiles enfants que nul amour n'arrête.*

*Les yeux clos à leur brève et cruelle beauté,  
Cloître-toi dans ton rêve et sa divinité :  
Va, pour se faire aimer, il faut faire la bête.*

## BOIS SACRÉ

*Jailli nu des vêtements vils,  
Chair de nacre, lumière, joie,  
Le souple éphèbe danse et broie  
Le sol d'or craqué de béryls.*

*Moelleux, verts et bleus, de subtils  
Lataniers aux palmes de soie  
Propagent l'ombrage où chatoie  
Maint rayon clair entre des cils.*

*Ainsi pavonienne s'allume  
La magique forêt de plume  
Aux flamboyantes cimes d'yeux,*

*Où l'enfant, peureux des caresses,  
Fuit par jolis bonds sinueux  
L'effroi des trop hautes tendresses.*

## LE DÉSIR

*L'ange adolescent du Désir  
Soulève son visage pâle  
Dont la fluide chair d'opale  
Meurt sous les lèvres du plaisir.*

*Ses yeux de soir, d'ombre et de songe,  
Où luisent des flammes obscures,  
Ouvrent leurs bleuâtres blessures  
Que l'éternel mensonge ronge.*

*Beaux yeux malades d'horizon,  
Bouche que gonfle un cher poison,  
Induisez-nous en pâmoison.*

*Et vous, effeuillez, mains pieuses,  
Sur nos douleurs mystérieuses  
La pourpre en deuil des scabieuses.*

IWAN GILKIN.

## La Vie et la Mort d'un Poète

### ÉTUDE

A HENRI.



n ce temps-là, quelques jeunes gens passionnés de littérature, faisaient une *Revue*. Et la preuve qu'ils la faisaient bien et qu'ils aimaient l'ingrat métier littéraire, c'est que tous ceux qui ne sont pas morts, sont arrivés. Les uns, devenus professeurs ou magistrats, les autres journalistes vivant de leur plume, phénomène auquel nos grands-pères n'eussent point ajouté foi.

D'ailleurs, ils comptaient cent abonnés. L'un d'eux, quasi célèbre aujourd'hui, alla d'hôtel en hôtel, d'étage en étage, dans tout le faubourg Saint-Germain, quêter des abonnements. On lui donnait dix sous de remise : il usait prodigalement l'unique paire de bottines, indivise entre son frère et lui. Quand il sortait, le cadet restait au lit. Sachez qu'il recueillit en tout quatre souscriptions, parce que la *Revue* plaisait à la livrée. La marquise, qui le met à sa droite, à table, et près de la vicomtesse, en face d'un académicien, ne se doute pas qu'elle le fit jadis éconduire par un valet de son antichambre.

Le cénacle se réunissait rue de Buci, chez le plus riche de la bande. J'en étais. On y ressuscitait la querelle des romantiques. On y battait le réalisme à plate couture. Le naturalisme n'existait pas. Alphonse Daudet publiait alors son admirable *Petit Chose* dans le *Moniteur* à un sou, Emile Zola débutait dans le journalisme, Paris ne s'occupait guère que du *Graindorge* de M. Taine, et des *Odeurs de Paris* de M. Veuillot.

Notre hôte était dans ses meubles. Un logement d'avocat, fastueux pour

nous qui vivions à l'auberge ; il nous donnait du thé et des petits gâteaux ; et chacun mangeait sa tartine avant de lire son chef-d'œuvre, car le « comité de rédaction » admettait ou repoussait, au scrutin secret, les articles présentés à la *Revue*.

Il fallait ce court préambule pour montrer, dans son vrai jour, le portrait de notre ami. Son nom véritable éveillerait un écho douloureux.

..\*

On nous prévint un jour qu'un poète entrait au cénacle : un vrai poète, imprimé dans les revues et dans les grands journaux, ayant ses coudées franches chez M. Buloz,

Qui d'un seul œil éclairait les deux mondes ;

familier chez Sainte-Beuve, ami de tous les critiques, et membre de tous les Parnasses. On le nommait... Jacques.

Nous vîmes un homme souffreteux, maigre, au visage ravagé, blême, aux yeux largement cernés, le front déjà chauve. Il s'assit au coin de la cheminée. Notre hôte mit auprès de lui une fiole de pharmacien pleine d'eau-de-vie. Jacques tira de sa poche une pipe courte et noire, la bourra, l'alluma, et se mit à fumer sa pipe et à boire son eau-de-vie.

Du reste, il ne disait rien. Il écoutait, silencieux, les yeux vagues, absorbé dans un rêve. Il avait ce regard *en dedans*, qui étonne. De temps à autre, un mot : une louange délicate, une critique modeste et timide.

Vers minuit, très ivre, il nous dit ses vers. Il possédait la forme pure, classique, un peu froide, correcte ; sa voix avait des inflexions tendres, d'une harmonie et d'un charme indicibles. Celui-là aimait et comprenait la poésie, mais il ne lui demandait pas la vie matérielle.

De quoi vivait-il ! De tabac, d'alcool, d'opium. Il arrivait depuis peu de jours des provinces du Liban, car il avait passé plusieurs années en Orient, et dans les contrées les moins explorées. Il en rapportait d'étranges souvenirs, une connaissance parfaite des mœurs mystérieuses du pays du soleil, des notions et des idées qu'il avouait à peine, une manière d'être, enfin, qu'il se contraignait de dissimuler pour ne point effaroucher nos opinions de civilisés prud'hommesques.

Aussi ne parlait-il que fort peu de ses voyages, ayant, d'ailleurs, à nous conter un événement qui nous touchait de plus près.

Le matin même il était allé, avec un célèbre polémiste catholique, le plus célèbre de tous, voir Charles Baudelaire sur son lit d'agonie. Scène émou-

vante que cette entrevue suprême avec l'homme, alors encore incompris et calomnié, des *Fleurs du mal*.

— Je ne sais pas le nom de la maladie, non je ne le sais pas et ne le veux point savoir, disait Jacques. Il ne peut plus parler... De tous les mots de cette langue française qu'il a enrichie avec tant de hardiesse, de ces milliers de mots qu'il a jetés à profusion dans ses œuvres, il n'a retenu que deux mots : *Cré nom!* qui lui servent, et qui lui suffisent, à exprimer tous les sentiments dont son âme est encore capable. Oui. *Cré nom!* voilà ce que profère, à cette heure, l'incomparable traducteur de Poë, qui a fait passer dans notre langue et notre littérature le génie de ce philosophe bizarre, de cet analyste sans égal, de cet espion du cœur humain, qui voulait que sa phrase représentât l'infini de la sensation la plus subtile. *Cré nom!* c'est là tout ce que prononce l'admirable ciseleur des poèmes en prose; le patient et curieux observateur des *Femmes damnées*, de *Don Juan aux enfers*... Toute l'éloquence, toute la splendeur, toute la puissance de sa parole se résument en ces tristes mots, qu'il nous a jetés avec un accent de joie, en nous voyant : *Cré nom!* Et cela voulait dire, et il avait l'illusion de le dire : « Soyez les bienvenus ». Il ajouta : *Cré nom!* avec l'intonation qu'il aurait eue pour nous demander : « Comment vous portez-vous ? » Et il roulait sa tête sur l'oreiller, en répétant *cré nom! cré nom!* comme s'il avait clamé, dans un éclat de rire sonore : « Ah! que je suis content de vous voir ! » Son blême visage de moribond s'épanouissait d'allégresse : Il regarda mon compagnon, de ses grands yeux ouverts, très limpides, si purs, et il fit le signe de la croix à plusieurs reprises, avec une expression d'inexprimable bonheur, de majestueuse sérénité, manifestant ainsi qu'il avait reçu les sacrements. Et en faisant ce signe de la croix, du front à la poitrine et d'une épaule à l'autre, largement, du geste ample d'un paysan de Bretagne, il murmurait : *Cré nom! cré nom! cré nom!* J'étouffais d'angoisse, mon compagnon pleurait à chaudes larmes, et pour nous consoler, Baudelaire, son extatique sourire sur ses lèvres violettes, murmurait doucement : *Cré nom! cré nom!* Ah! c'était atroce.

Jacques but une lampée d'eau-de-vie, puis, la tête baissée, se mit à bourrer sa pipe, tandis que l'un de nous jetait cette question :

— Est-il mort ?

-- J'espère qu'il est mort... Il faut qu'il soit mort, répartit Jacques, les yeux fixés droit devant lui, comme obsédé par une vision funèbre. N'est-ce pas un supplice pire que la mort, se survivre ainsi? Penser, et ne pouvoir plus traduire sa pensée... Gésir, inerte, garrotté par l'immonde fièvre sur un grabat d'hôpital... comprendre... deviner... espérer... savoir qu'on lais-

sera un nom impérissable parmi les hommes, et que les hommes verront tantôt passer un cercueil où ballote la pourriture dont le nom mortel est à jamais nimbé de gloire!...

Ah! ce n'est pas mourir qui effraie, c'est imaginer, un fugitif instant, qu'on est mort!... Quand nous sommes partis, ce matin, acheva-t-il en changeant de ton, Baudelaire nous dit adieu : « *Cré nom!* c'était nous garder près de lui, qu'il voulait. Mais on a faim, n'est-ce pas? Et la bête commande. Je ne le reverrai jamais, et je n'oublierai pas plus ce *cré nom*, que si je l'avais entendu sur le Sinaï!

Jacques fondit en larmes, et ne parla pas davantage.

Charles Baudelaire était mort, en effet, à onze heures du matin, le dernier jour d'août, un samedi, sans avoir pu, même dans les violents combats de l'agonie, retrouver la parole. Il roula sa tête sur l'oreiller, il dit *cré nom!* et il expira.

Et tous, tant que nous étions, poètes et prosateurs, si aiguisés que nous fussions par les ardeurs de notre juvénile fougue, par les enthousiasmes irréflechis de notre âge, nous n'avions aucune idée de la perte que faisaient les Lettres françaises, non plus que du renom qui, par delà la tombe, éveillerait un jour le grand poète.

Jacques nous laissa de lui une singulière impression.

\*  
\*\*

Jacques était un Parisien. Elevé à Sainte-Barbe, il eut tous les succès que souhaitent les écoliers : prix et couronnes s'amoncelaient sur lui. On parlait de cet enfant comme d'un grand homme futur... Il paya bien cher cette gloire prématurée.

Tout jeune, il débuta dans ce qu'on appelle la « carrière des lettres! » carrière de sable et de pierres, hérissée de ronces, et que nul ne parcourt sans se déchirer aux aspérités et aux épines.

L'omnipotent Buloz accueillit affablement l'adolescent qui venait à lui, épris de l'art, éperdu d'espérances. Jacques, même après Musset, fut applaudi de tous les délicats auxquels il ne fallait pas encore des poèmes réalistes.

Il demeura pauvre. Que lui importaient les nécessités de chaque jour? A peine songeait-il au pain quotidien. Il allait droit devant lui, rêvant toujours à l'idéal, et, désespérant de créer ce qu'il concevait, il brisait trop souvent sa plume.

Il avait la dignité hautaine de l'homme qui vit dans les régions les plus élevées de la pensée. Il ne demandait rien et ne se plaignait pas. Et peut-

être eut-il grand tort. On ne pardonne à personne de manquer de savoir faire à une époque où il faut intriguer pour parvenir, où tout se donne à l'intrigue, et presque rien au talent. L'obligation de gagner sa vie, est une loi sociale. Nos contemporains méprisent Gilbert, qui s'est laissé mourir à l'hôpital, — et peut-être ont-ils raison ! Je ne veux juger ni le poète qui se réfugiait dans ses rêves, ni ceux qui l'accusaient de ne pas faire métier et marchandise de ses vers.

Jacques eut une grande influence sur le cénacle de notre petite *Revue*. Il nous apprit à épeler dans les livres des maîtres. Il aimait l'art. Il en parlait avec respect, il savait en communiquer la flamme. Causeur charmant et causeur intarissable, comme tous les nonchalants, il amusait, il raillait, mais ne disait jamais de mal de personne.

Il venait régulièrement à nos réunions. Il détacha de son recueil de vers plusieurs pièces qu'il nous permit d'imprimer dans notre *Revue*. Il nous en lisait d'autres, que le public ne doit point connaître. Je les garde, inédites, écrites de sa main, dans la cassette où sont les papiers qui seront brûlés après ma mort. Personne, depuis les anciens, n'a chanté de telle façon le poème de la chair. C'est affreusement beau, et c'est terrible. Il y a là des accents lyriques à rendre jaloux un Horace, et une *chiemmerie* à déshonorer à jamais la poésie.

Ce bon camarade, pourtant, n'était guère pervers. Il vivait de peu, très paresseusement, satisfait qu'il eut sa pipe et sa fiole d'eau-de-vie. De rares amis l'entouraient. L'un d'eux, mort après lui, fut une manière d'empereur, un despote, chef de république. Au pouvoir, l'ami de Jacques ne se souvint pas des années de misère, et laissa le poète sur la paille.

L'homme ne pourrait pas croire au diable, si l'ingratitude n'existait pas. N'a-t-il pas fallu la révolte des anges et l'ingratitude de Lucifer, pour nous révéler Dieu ?

De ses voyages au cœur de l'Asie, Jacques avait rapporté du haschisch, mais il ne s'en servait qu'avec une extrême prudence. L'un des nôtres, — je l'appellerai Francisque, — voulut essayer de ce poison délicieux qui transforme en un rêve splendide la plus misérable et la plus prosaïque existence. Vivre une nuit, voire une heure, de cette vie exaspérée des haschischins, décupler l'intensité des sensations au risque d'éteindre à tout jamais les sens réels ; découvrir dans le mystère d'actions dont on demeure irresponsable des jouissances imprévues et suraiguës, se livrer et se soumettre au Démon Inconnu, cela vaut, semble-t-il, qu'on s'expose aux pires dangers, et quelle crainte puérile assaillirait celui qui n'oserait absorber un peu de pâte verte, dans une cuiller de vermeil !



Francisque n'hésita pas une minute, lorsque Jacques, fatigué de sollicitations, lui promit de lui faire goûter à la précieuse drogue, — un extrait cru des feuilles du *cannabis indica*, ainsi qu'on sait : une pâte faite du jus de cette herbe et de quelques graines nauséabondes.

Seulement Jacques voulait trois convives pour cet étrange repas, et il y invita un des écrivains les plus extraordinaires de l'époque, romancier, poète, critique, exégète, le célèbre Lancelot de Valrouge, alors dans tout l'éclat d'une gloire mystérieuse, révélée à de rares adeptes qui voyaient en ce vieillard prodigieux un des trois maîtres sur maîtres de l'art contemporain.

Ce fut chez Jacques, un soir, que M. de Valrouge et Francisque se rencontrèrent, tous deux résolus, combien que leurs amis eussent tâché de les effrayer sur les conséquences de cet empoisonnement volontaire, aux suites duquel Baudelaire avait, prétendait-on, succombé.

Jacques les reçut, avec son ordinaire et très indolente aménité, dans son taudis sombre et malpropre de la rue Childebert, derrière Saint-Germain-des-Prés. Le vulgaire logis d'un étudiant indigent : du calicot jaune aux fenêtres, des flambeaux en zinc sur la cheminée, des sièges boiteux, un lit étroit et bas, une table à-dessus de marbre dépoli, ébréché, fendu.

Mais, sur la table, dans une boîte d'or guilloché, pavée de turquoises verdies qui dessinaient, avec des perles mortes, des monogrammes bizarres de divinités malabares, la pâte onctueuse, d'un vert noirâtre, grasse, odorante. Et sur le plateau, près de trois petites cuillers, en de vastes bols de porcelaine chinoise, fine comme une coquille d'œuf, peinte de dragons, d'oiseaux et de fleurs aux couleurs vives, le café, préparé à la turque, fumait : un café noir, limoneux, épais, trouble, au parfum âcre, capiteux.

Valrouge, Francisque et Jacques fumèrent d'abord quelques cigarettes de *courâni*, tabac saturé d'opium et de salpêtre. Puis ils burent, dans un verre d'eau glacée, quelques gouttes d'essence de sambac. Et enfin, lentement, avec un dégoût perversément surmonté, ils absorbèrent une cuillerée de haschisch, écoeûrés par l'odeur et la saveur fades de cet onguent. Puis ils savourèrent le café, dont le marc s'était précipité au fond du bol, laissant à l'infusion un arôme pénétrant.

Et alors, ils se regardèrent en éclatant de rire, Jacques se moquant de ce qu'il prévoyait, M. de Valrouge défiant la drogue de produire sur lui un effet quelconque, Francisque persuadé qu'il en serait quitte pour quelques heures d'ivresse désagréable.

Or, il arriva justement que M. de Valrouge ne ressentit d'autre effet qu'une invincible somnolence et se trouva bientôt en ce curieux état où l'es-

prit et l'intelligence flottent entre l'éveil et le sommeil. Il avait pleine conscience de ce qui se passait autour de lui et n'y pouvait prendre part ; il pouvait entendre, écouter, mais non articuler un mot ; ses membres engourdis lui refusaient le geste, bref, il rêvait sans dormir.

Francisque, peu à peu envahi par une ivresse très douce, rêvait, s'agitait, remuait, et fut tout à coup prostré, anéanti, écrasé. Il s'endormit d'un sommeil de plomb, dont il ne sortit qu'après douze mortelles heures de cauchemar, baigné de sueur, muet d'épouvante, les yeux atones, la bouche convulsée.

Et pendant que ceux-là subissaient l'inexplicable influence du poison, Jacques, accoutumé déjà à ces délices, était victime de sa propre folie. Il avait avalé, avec insouciance, une cuillerée de haschisch, et bu un bol de café, en homme que de pareilles cérémonies laissent indifférent. Il se croyait à l'abri de tout accident, ayant éprouvé, comme Mithridate, les plus fortes doses toxiques.

Il fut pourtant le seul vaincu. En proie, subitement, à un accès de frénésie, hors de lui, hors du monde, passivement esclave d'une idée fixe, inconsciente, brutale, impérieuse, il sortit de la chambre, s'élança dans la rue, se mit à courir au hasard, droit devant lui. Deux heures du matin sonnaient à Saint-Sulpice.

Jacques dévala par la rue de l'Échaudé et la rue Mazarine jusqu'au Pont-des-Arts ; il escalada les marches en deux sauts : d'un bond il atteignit la balustrade, qu'il empoigna, et déjà il prenait son élan, lorsqu'un chiffonnier, un pauvre vieux qui passait, le prit à bras le corps, l'arracha du garde-fou, le jeta sur l'asphalte, le tint dix minutes, à moitié étouffé sous son genou, et ne lui permit enfin de se relever que lorsqu'il l'eût jugé incapable de recommencer la lutte.

Une fois debout, Jacques ne discuta point. Il repoussa d'un revers de main son sauveur, et fila rapidement le long du quai, jusqu'à la rue Dauphine. Une grande et lourde voiture de maraîcher accourait, traînée par deux bons chevaux, chargée à se rompre d'une montagne de légumes.

Jacques se jeta à plat ventre sur le pavé, à deux pas des chevaux qui, effrayés, eurent un mouvement de recul.

Alors, il prit sa course, le malheureux. Il remonta la rue au galop, emporté par un galop furieux, aussi vite que le cerf poursuivi par la meute. Haletant, haleinant, frappant des pieds la terre sèche, il se ruait en avant, par bonds, par saccades, les coudes au corps, affolé, éperdu. Et il arriva ainsi au carrefour de l'Observatoire. Il vit les grilles, se profilant en grêle dessin noir aux premières lueurs de l'aube.

Ivre, fou, maniaque, il se jeta à corps perdu, tête baissée, contre ces grilles, se blessa, revint à la charge, en poussant d'atroces rugissements, et il tomba enfin, le crâne fracassé, baigné dans une mare de sang.

Des gens de police le ramassèrent un peu plus tard. Il n'avait pas un papier sur lui. Son visage, crevassé, sanglant, hideux, était méconnaissable. Ils le conduisirent à l'hôpital. Il y resta six mois, dément, aliéné, en proie à un délire d'hydrophobe.

On le guérit toutefois. Un beau jour, s'éveillant comme d'un songe, il se souvint. Il fit appeler Francisque, lui raconta ce qui s'était passé, apprit de lui la mort de M. de Valrouge, et faisant jurer à son camarade de ne jamais révéler à qui que ce fût cette affreuse aventure, il s'en alla de l'hospice et disparut. On ne le vit plus, on n'entendit point parler de lui.

\*

\*\*

Sur ces entrefaites, la guerre éclata. L'effroyable tourmente, comme on sait, creusa un abîme infranchissable entre le passé et le présent.

Après 1871, il semblait que les événements d'avant Forbach appartenissent à un autre siècle. On s'imaginait que des années et des années s'étaient écoulées, qu'une ère nouvelle commençait, que des hommes nés d'hier et déjà vieux surgissaient. Les anciennes gloires s'éteignaient une à une, et des noms retentissaient, brutalement acclamés, qu'on n'avait point entendus, et qu'on se rappelait à grand'peine.

Francisque ne se souvenait guère de Jacques : aucune revue, aucun journal ne publiait rien du poète ; pas un livre, signé de lui, n'avait paru en librairie. Sans doute, il était mort, avec tant d'autres, sur un champ de bataille, dans une embuscade ou à l'hôpital, à moins que depuis longtemps l'alcool ou le haschisch ne l'eussent achevé.

Or, Francisque, devenu l'un des romanciers à la mode, reçut un jour, par l'entremise de son éditeur, un billet conçu en ces termes :

« Cher ami, je suis un peu malade. Venez me voir, nous causerons. Je vous serre la main.

« JACQUES. »

Ce fut un tressaut de joie. Le poète vivait. Mais qui sait comme ? Abruti peut-être, misérable, réduit à la noire tristesse de cette misère honteuse et sordide, qui avilit.

Francisque ne perdit pas de temps. Il courut impasse Ganneron, une ruelle puante, bordée de masures. Au fond d'un maigre jardin, planté

d'arbustes rabougris, poussiéreux, une échelle de meunier conduisait à un petit logement de deux pièces.

Étendu sur un vieux fauteuil, à côté d'une table chargée de papiers et de livres, vêtu d'une robe de chambre fanée, coiffé d'une calotte de velours, Jacques, devenu un vieillard, jouait avec un bel enfant blond et rose, tandis qu'une vieille femme cuisinait sur un petit fourneau en fonte.

Jacques reconnut aussitôt Francisque, qui ne le reconnaissait pas.

— Ah ! lui cria-t-il, c'est vous ? Ah ! c'est vous... Merci d'être venu. Le déjeuner va être prêt. Vous aurez de *l'homard* et des fraises, gourmand. Je vous présente mon fils : Jacques... Jacques... va embrasser le monsieur, Jacques... Et voici, acheva le poète, indiquant du regard la vieille femme, voici ma... sa mère !

Hélas ! quelle décadence et quelle chute. Ce taudis, cette compagne humble et soumise, maîtresse ou servante, mais non épouse, certainement, et ce joli bébé si joyeux !...

— Eh bien ! reprit Jacques de son air bonhomme, il y a eu beaucoup de changement, n'est-ce pas, depuis dix ans?... C'est long, dix ans !... Vous voyez, je suis malade, mon bon Francisque, je m'en vais... Je suis déjà loin. — Va jouer avec ton chat, Jacquot. Mais je veux vous dire : ce n'est pas l'absinthe qui me tue, ni l'opium, ni l'ivrognerie... Depuis sept ans, je ne bois que de l'eau. Je ne fume plus. Ouvrez ce tiroir, c'est là que j'ai enseveli ma pipe... ma *Joséphine*... et déroulez son linceul : j'y ai mis un sonnet qui est ma plus belle poésie. Vous rappelez-vous Baudelaire ! *Cré nom ! cré nom !* Ce n'est pas la même maladie. Moi, c'est le cœur : J'ai trop aimé, j'ai trop souffert. Et puis j'ai travaillé.

Le regard de Francisque fit le tour de la chambre, s'arrêtant sur les meubles frustes, les haillons pendus aux murs, les choses délabrées qui salissaient ce chenil.

— Je comprends, dit Jacques, hochant la tête. Si j'ai tant travaillé, pourquoi suis-je logé dans ce style-là, puisque je n'ai plus de vices ? Mon bon ami, j'avais pis que des vices : des dettes. J'ai mis à la porte, hier, mon dernier créancier, et j'ai payé mon dernier billet à ordre. Je veux qu'on le fasse encadrer : c'est tout ce que je lègue à Jacquot. Le petit n'aura pas un sou, mais il ne devra rien à personne... Trente mille francs, en dix ans, avec les intérêts, les prêtets, les jugements, tout le grimoire des huissiers. J'ai tiré tout cet argent-là de mon cerveau, et mes doigts se sont usés à ma plume. Vous connaissez le fabricant de feuilletons pour les journaux à un sou, Prosper Patient?... Oui ? Vous le connaissez ? Eh bien ! Prosper Patient, c'est moi. Oui, c'est moi qui écris ces romans stupides, ces récits de vols,

de meurtres, de parricides, ces histoires ignobles de filles et de galériens. C'est avec ça que j'ai « liquidé mon passif » et vécu depuis dix ans. J'en ai honte et dégoût. N'en parlons plus. Prosper Patient était un imbécile : il est fini ; il n'a plus rien dans le ventre.

— Pauvre Jacques, murmura Francisque.

— Ah ! vous me plaiguez, mon ami. Terrible métier que j'ai fait là !... mentir à moi-même et aux autres, mentir à ma conscience, mentir à la religion de l'art, bâtir des livres mauvais et de mauvais livres, que je ne voudrais pas que mon fils lût, quand il saura lire !... Et savoir que je pouvais faire autre chose... Voyez cette malle, qu'on portera chez vous, ce soir, — car c'est un testament de mort que je fais à cette heure : vous m'écoutez et vous accomplirez ma volonté.

— Je vous le promets, sur l'honneur !...

— Cette malle est pleine de manuscrits : il y a là des vers, des nouvelles, des romans, des comédies, de la critique, des mémoires, vingt volumes, peut-être. Vous rendrez ce dépôt, intact, à Jacques, à mon Jacquot, le jour où il aura vingt-cinq ans. Il tirera parti, lui, de mon œuvre. Il vengera ma mémoire. Il me restituera la gloire que les créanciers m'ont volée !...

— Vous auriez mieux fait d'écrire ce testament, objecta Francisque. Et d'ailleurs, vous êtes jeune... la maladie pardonne...

— Mon ami, ai-je l'air d'un malade qu'on leurre avec des banalités. Je serai mort avant la tombée de la nuit. Quant à Jacquot, je ne vous ai pas tout dit. Fernande, reprit Jacques à voix plus haute, en s'adressant à la femme, qui achevait de dresser le couvert. Fernande, allez donc au bout de la rue, chez le liquoriste, et prenez un flacon de Xérès. Je veux trinquer avec mon ami... Je manquerai à mon vœu, aujourd'hui, pour la première et la dernière fois...

Lorsque la femme, obéissante, fut sortie, Jacques poursuivit, d'une voix un peu altérée, mais avec le même accent de rude franchise :

— Je dois tout avouer, Francisque. Fernande n'est pas ma femme... Elle est mariée à un vieillard, enfermé depuis vingt ans dans une maison de fous. Elle est ma maîtresse depuis sept ans. Elle a un fils de son mari. Il est soldat. Jacquot n'a ni père, ni mère : un enfant adultérin ne peut être reconnu. Il n'est même pas le fils putatif de l'autre, qui vit hors du mariage, emprisonné depuis vingt années. Je l'ai déclaré — bêtement — sous le nom de fille de Fernande : Horner. J'ai fait un faux en écriture publique... C'est grave. Il est Jacques Horner, de par un acte de l'état civil, falsifié... Tant que Fernande vivra, je n'ai rien à craindre, elle m'a aimé passionnément. Si elle meurt, ouvrez ma malle. Il y a avec mon portrait, mes manu-

scrits et la boîte d'or et de turquoises où était le haschisch, vous savez?. Il y a un rouleau de cent louis. Je vous laisse emporter la malle : vous avez une voiture en bas, n'est-ce pas?. En passant devant l'église, entrez-y et priez un prêtre de venir... Voilà qu'il est midi. Merci, femme, acheva Jacques en prenant la main de Fernande qui rentrait. Maintenant, déjeunons.

Et dès lors, il parla gaiement de « toutes sortes de choses ! »

..

Jacques mourut le même jour, un peu après le coucher du soleil.

Ce fut par une lumineuse matinée de juin, sous un soleil éblouissant, dont les flèches d'or se jouaient sur les tentures funèbres, que quelques amis fidèles accompagnèrent à sa demeure dernière, le pauvre poète qui s'était endormi la veille dans la paix du Seigneur, heureux de trouver le repos qu'il avait si longtemps et vainement cherché.

Nous n'étions pas nombreux. Deux d'entre nous allaient en tête du cortège, derrière le cercueil que le prêtre précédait. Tous deux tenaient par la main un petit enfant de six ans, orphelin qui pleurait amèrement son doux père, et qui savait bien pourquoi on avait d'abord mené cette triste dépouille sous les voûtes de l'église, et pourquoi maintenant on le conduisait au cimetière.

Nous cheminions sur la route poussiéreuse, tête nue, le regard constamment attaché à ce char modeste, que la croix surmontait, que des couronnes ornaient, hommage suprême des rares amis du poète qui laissait derrière lui peu d'amis, parce qu'il n'avait pas su s'enrichir.

Et Paris, qui entoure de tant de pompe les funérailles de ses parvenus, de ses idoles, de ses réformateurs d'aventure, ne savait point qu'un homme dont la vie avait eu ses jours de gloire, était mort dans une pauvre maison d'un pauvre faubourg, et qu'on l'enterrait à cette heure, et qu'il n'aurait d'autre monument sur sa tombe que la croix de bois de l'indigent travailleur chrétien...

.....  
Jacquot est maintenant un grand garçon de seize ans, novice à bord d'un vaisseau de l'État. Il a pleuré sa mère, morte un an après le poète, mais il est heureux d'être orphelin. Il a le droit de prier pour ceux qui ne sont plus, auxquels il a pardonné, et il n'a pas le devoir de leur reprocher de l'avoir mis au monde.

..

Les souvenirs sont pour le cœur des cicatrices fermées sous des baisers ou sous des larmes, et qui saignent délicieusement à certains chocs de la vie, me disait Jacques naguère.

Si l'âme souffre d'une chose qui survit, elle est heureuse d'une chose qui renaît ; voilà pourquoi, parvenu à sa saison d'automne, l'homme qui va s'envelopper demain dans le manteau du sage, se reporte aux vertes années de sa jeunesse avec une ardeur sinon nouvelle, du moins renouvelée et encore féconde : le fruit succède à la fleur, la force à la grâce.

N'est-ce pas, dans les jours de fatigue ou de solitude, une consolation pleine de charmes que de se retourner vers les lointains du passé, dont la perspective tremble, change et se voile, et où flottent de chers fantômes invisibles et présents à la fois ?

Le bruit d'un torrent qui écume, un cri d'hirondelle qui passe, une feuille qui s'envole, un rayon de lune entre deux nuées, un coin de paysage, une lecture, tout cela vient frapper à la place blessée et rouvrir un peu la blessure ; alors la mémoire se réveille en nous et prend un air de jeunesse et de fête. C'est une sorte de crépuscule ; ce n'est plus le jour, ce n'est pas encore la nuit.

Quant au regret, qui est le frère du souvenir, comme la mort est la sœur de la vie, il porte un deuil éternel, et l'espérance, pareille à une couronne séchée est tombée à jamais de son front. Regretter, c'est s'avouer à soi-même qu'on s'est trompé ou qu'on a été vaincu ; se souvenir, c'est retrouver un instant du bonheur qui n'est plus.

Et voilà pourquoi j'ai écrit ces pages.

CHARLES BUET.

---

## SONNETS

### I

*Mon Frère, leur orgueil maudira ta souffrance ;  
Oh ! Les voici fouler les clairs jardins où dort  
Ta mémoire, parmi les lys de ton enfance !  
— J'ai dit : « Que mon cœur soit triste jusqu'à la mort !*

— *Tes yeux extasiés devant ton âme veuve  
De ton âme, tes yeux, étoiles exilées,  
Tes mains en prière, de lumière voilées...  
Oh! tes mains et tes yeux aux noirs remous du fleuve!*

— *J'ai dit : « Ceci est ma chair, ceci est mon sang » ;  
Pare de la pourpre en fleur des fines blessures,  
Pour les délices de tes lèvres, ce doux flanc,*

*Et les roses pétales de mes lèvres, mûres  
Pour ce baiser mortel dont mes yeux sont en fête.  
J'ai dit aussi : « La volonté de Dieu soit faite ! »*

## II

### LE CONFESSEUR

POUR IWAN GILKIN.

*Je vois surgir des lacs de laves et de fièvres  
Vers le calice où dort le venin des péchés  
Les mains sans nul espoir des pécheurs affligés :  
Seigneur, approchez ce calice de mes lèvres.*

*Venez, venez à moi qui juge sans punir,  
Ces yeux blêmes de mensonges et de luxures.  
Lèvres à jamais saignantes, lèvres parjures,  
Venez! Les baisers tiennent lieu de repentir.*

*Frère aimé, j'effeuille la pâleur des jasmins  
Et je joins mes mains lumineuses dans tes soirs  
Tristes d'avoir fané les lys des lendemains.*

*Je parfume d'encens, de prière et de myrrhe  
Mes mains qui fermeront les yeux de ta mémoire.  
Et moi, je vis de la douceur d'être martyr.*

ADOLPHE FRÈRES.

---



# LA CONVERSION DE *LA WALLONIE*

## OU LE VERBE MALTRAITÉ

PREMIÈRE ÉDITION



On se rappelle comment jadis M. Stéphane Mallarmé fut jeté par dessus bord, avec une désinvolture que peut seul donner le génie, par son ex-élève M. Ghil. Aujourd'hui ce dernier vient de subir le même sort : c'est un jeté-battu général.

Voilà donc la fameuse fanfare de M. Dubedat en proie aux luttes intestines ! M. Ghil a fermé les portes du Temple où il pontifiait et remis tranquillement le lutrin des *Écrits pour l'Art*. MM. Achille Delaroche, Albert Mockel et Albert Saint-Paul ont jugé le moment venu de se débarrasser d'une responsabilité trop encombrante et, laissant au Maître de l'Instrumentation ce ton doctoral et suffisant, ils lui ont fait savoir amicalement et avec la meilleure grâce du monde qu'ils l'abandonnaient à son génie. Il y avait vraiment de quoi : depuis quelque temps déjà le Maître s'admirait avec une bienveillance trop égoïste ; plus rien n'existait hors lui ; « je suis celui qui suis », aurait-il pu dire, et avec une impassibilité toute divine il écrivait :

« Des poètes, en France et en Belgique, dédaignant la routine et les vaines flatteries, ont affirmé leur talent vers mon espoir auquel les portaient de latentes et plus ou moins pareilles tendances. »

Ceci fit sourire ; d'aucuns, ne voulant être asservis par le Grand Maître de l'Instrumentation à sa théorie, protestèrent, et le méchant tour de M. Ghil, qui consistait à lier pour l'avenir bras et jambes à ceux qui l'avaient suivi, ne réussit point.

Voici des extraits de la réponse publiée dans *la Wallonie* :

« Certes, nous protestons de notre sympathie et de notre admiration pour M. Ghil que nous considérons comme un très curieux esprit et d'une saveur si spéciale. *Mais nous ne saurions admettre autrement que comme une charmante fantaisie* l'Instrumentation poétique telle qu'elle est exprimée en le *Traité du Verbe*.

« Le langage est à la fois un son et un signe : comme signe, il est la représentation figurée de l'Idée. Comme son, il est susceptible d'être ordonné musicalement, et jusqu'à un certain point assimilable au son inarticulé. Mais sa qualité de signe ou symbole indique que c'est surtout idéalement

qu'on peut le considérer comme musique, *et qu'il ne saurait se dissoudre, comme le son inarticulé, en une combinaison de notes harmoniques exprimant l'émotion par les seuls accords vibratoires.* »

Et plus loin :

« D'ailleurs, ce n'est guère par des procédés empruntés au matériel de l'orchestre que nous pourrons réaliser une poésie-musique, *mais plutôt par une compréhension plus pénétrante de l'harmonie expressive* ».

Mais c'est parfait ! On croirait entendre une conversation de M. Mallarmé. Et, parlant de la philosophie transformiste acclamée par M. Ghil, les signataires de l'article ajoutent :

« Nous ne saurions accepter, qu'à titre hypothétique, un système qui restera sans doute un des plus puissants efforts de l'esprit critique en notre siècle, mais dont l'insuffisance pour expliquer la *vie idéale* a été maintes fois démontrée. »

Qu'a dû dire de ceci M. Ghil, lui qui s'est moqué si complaisamment de ce mot de M. Mallarmé : « L'on ne peut se passer d'Eden ».

Puis pour terminer :

« L'ère des écoles, d'ailleurs, semble définitivement close. Classements, catégories, c'est tout au plus archaïques bibelots bons à flatter la manie d'étiquettes de pédagogues retardataires, et au dessus desquels s'épanouit, dans une atmosphère de lumineuse liberté, le triomphe de l'Art individuel. »

Nous voici d'accord, absolument d'accord ; c'est ce que nous réclamons depuis toujours. Si l'on *doit* dire quelque chose, qu'on le dise et qu'on ne passe pas son temps à étager des systèmes et des philosophies qui, comme ceux de M. Ghil, se contredisent de jour en jour. Ainsi, dans la dernière édition probable du *Traité du Verbe*, il a repeint à neuf son alphabet : faire ainsi de l'art avec de la science, c'est comme si l'on faisait de la musique avec des mathématiques : et comme le disent très bien les protestataires : « S'il y a des correspondances *certaines* entre la vibration sonore et la vibration lumineuse, on ne saurait préciser scientifiquement la couleur de chaque lettre *et les nuances perçues sont du domaine de la pathologie* ».

Et maintenant marchons ensemble, chacun vers son vouloir, comme aurait dit le Maître, et sans ergoter en route sur des minuties de théories absolues. La *Jeune Belgique*, qui toujours proclama la liberté complète de l'Art individuel, a le droit de se féliciter du retour inopiné de ces trois artistes.

DEUXIÈME ÉDITION DÉFINITIVE

Le Maître n'est pas content, il répond aux protestataires dans le dernier numéro de *la Wallonie*. Voici :

« Mon amitié et mon admiration pour ces poètes, qui écrivent avec MOI aux *Écrits pour l'Art* et à *la Wallonie*, M'ont seules incité à déranger l'ordre de Mon article pour intercaler leurs noms. »

Il n'est guère poli, le Maître, quand il daigne se déranger à répondre.

« Il convient de décharger la Direction des *Écrits pour l'Art*, de cette accusation, que la Déclaration mise en tête du numéro de novembre parut à l'insu des Rédacteurs. »

Donc, voilà M. Dubedat déchargé par M. Ghil. Grand bien lui fasse !

« Ce qu'ils (les dissidents) expriment encore sur le vers [moins l'admission du vers libre qui n'est pour Moi que recommencement ou diminution de l'alexandrin] sur la rime et la strophe : tout cela n'est qu'un commentaire, commentaire qui, tout en voulant M'accuser d'étroitesse, se trouve seul étroit et ratiocine. »

Voilà que, d'après le Maître, MM. Achile Delaroche, Albert Saint-Paul et Albert Mockel ne sont plus que ses commentateurs !

C'est peu aimable et peu reconnaissant.

« Tout poète digne de ce nom doit être philosophique : c'est vrai, et c'est LE TRAITÉ DU VERBE qui l'a dit le premier parmi les sarcasmes ! »

Pardon ! Aristote l'avait déjà dit.

« Ma meilleure réponse est encore d'adresser ceux qui ne seraient convaincus à MON TRAITÉ DU VERBE (première édition en 85), à l'édition intégrale de mars 88... »

*Traité du Verbe*, en vente chez Deman, première édition de 85 : 7 francs, édition intégrale 88 : 4 francs. Le Verbe s'est fait pas cher ; achetez, c'est pour rien.

« Fréquentes et assez nettes pourtant, aux *Écrits* et ailleurs, ont été Mes déclarations quand *Quelqu'un* (?) par rire négligeable, ou, en quelque petit cénacle trop petitement subtil, par calcul sournois, avançait pareille chose. »

Le nom du traître ! Il nous faut le nom du traître qui, par rire négligeable et par calcul sournois, avançait l'enrégimentation des autres instrumentistes et leur asservissement aux Théories du Maître.

« Or, qu'il soit entendu que Mon art est tout individualiste, qu'il n'admet qu'une Œuvre, *la Mienne*... »

Oh la la !

« Donc, il n'existe pas de groupe philosophique-instrumentiste ». Tant mieux ! « Il existe une Méthode poétique évolutive-instrumentiste qui est *Ma propriété* et qu'il ne me plaira pas qu'on dénature ».

Faut pas dénaturer M. Ghil ! D'ailleurs, pour que cet accident ne lui arrive pas, il prendra sans doute bientôt un brevet d'invention.

En réponse à ces joyeuses déclarations de principes, MM. Achille Delaroché, Albert Saint-Paul et Albert Mockel dénie que les corrections par eux demandées aient été faites au manifeste.

M. Ghil prétend, au contraire, qu'il leur a soumis les épreuves et que quelques-uns même, tels MM. Achille Delaroché et Albert Saint-Paul, indiquent des corrections *dont l'on tint compte strictement*.

Qui croire ?

Le reste n'est guère intéressant : quelques méchantes pointes à l'adresse du Grand-Maître et, pour notre plus grande joie, l'annonce de la doctrine philosophique des trois dissidents.

TROISIÈME ÉDITION DÉFINITIVE SANS ESPRIT DE RETOUR

Notre savant ami M. le D<sup>r</sup> Morelle de Trinquelagaue, dont quelques initiés apprécient les profondes études de pantosynontologie, nous adresse la note suivante :

« M. Ghil, dans le dernier numéro de *la Wallonie*, reproche à maints poètes de n'avoir point proclamé leur philosophie. Emu de cette lacune et fidèle à nos habitudes hypomicrologiquement investigatrices, nous nous sommes livré à une enquête expérimentale où nous avons relevé les professions systématiques qui suivent :

*M. Emile Verhaeren*. — M'en fous. Reviendrai tantôt.

*M. Mockel*. — Le platonisme est la périphérie entomologique du cadastre phénoménal.

*M. G. Eekhoud*. — Fourt ! fourt ! fourt !

*M. F. Rotiers*. — Râclure de pelle à m.....

*M. Gilkin*. — Rien n'est vrai ! Rien n'est faux ! Rien n'est mal ! Rien n'est bien !

*M. J. Destrée*. — Irréparable.

*M. Nautet*. — Tout est boubouliforme. Au contraire. A moins toutefois... Tout est hors de tout.

*M. Valère Gille*. — Marions la rose et l'épine.

*M. G. Le Roy*. — Oye ! oye ! oye !!!

*M. Maeterlinck*. — Seigneur ! Seigneur ! mon amour boîte !

O ce lys jaloux sur la dune :

Des punaises dans une boîte

Et des carottes dans la lune.

*M. Giraud.* — Hors du siècle, monsieur!  
*M. Tilman.* — Raccommodez le chien d'Alcibiade!  
*M. Severin.* — Blanc partout.  
*M. De Groux.* — Sales bêtes!  
*M. Th. Hannon.* — Cocher! à la Renaissance!  
*M. Adolphe Frères.* — (*Sans profession*).  
*M. Léon Dardenne.* — Ça peut.  
*M. André Fontainas.* — Ara, bataille de fleurs.  
*M. A. Rimbaud.* — La tienne, si toujours le délice!  
*Tabibitte.* — A la tienne, mon vieux!  
*Pinolet.* — Où peut-on être mieux, etc.  
*M<sup>me</sup> Desbordes.* — Après coup!  
Tels sont les aphorismes et les devises que j'ai recueillis au petit bonheur de la plume ».

Nous livrons avec plaisir à nos lecteurs les découvertes du savant académicien

HIXE.

---

## SONNETS

### MATURITÉ

*Dans l'eau glacée et cruelle de ton miroir  
Où tu penches ton front souillé par les luxures,  
Ton col blanc de jadis terni de meurtrissures,  
Et tes yeux, tes avides yeux cerclés de noir,*

*Tes seins déformés par les étreintes brutales  
De mains fiévreuses, crispées par le plaisir  
Inassouvi de — ton corps aux langueurs fatales —  
Presser, ivres d'amour et d'insensé désir;*

*Ta chevelure belle ainsi qu'une auréole  
Flambant comme une torche en la pâle clarté  
De la lampe éclairant ton taudis dévasté,*

*Songeant péniblement à ta jeunesse folle  
A TES CHARMES PASSÉS, avec HORREUR TU VOIS  
LA MORT te regarder DU FOND de tes YEUX FROIDS.*

POUR CELLE QUI EST TRISTE

*Le doux rêve d'aimer s'efface de son âme,  
Lac d'azur ébloui par l'oiseau qui l'a fui.  
L'opale qui s'éteint, de sa mourante flamme,  
Jette un dernier éclat sanglant en cette nuit.*

*Dans le ciel de son cœur une lueur cruelle  
A griffé la splendeur de son vierge idéal ;  
Il saigne du silence en son cœur virginal  
Et l'ombre lentement s'enténébre autour d'elle.*

*Elle a croisé les mains sur son sein douloureux  
Et baissé ses longs cils sur ses tristes yeux bleus :  
« Seigneur, préservez-moi de cette vie infâme*

*« Ou tout n'est qu'un adieu de ce qui fut aimé ;  
« Quelqu'un de l'autrefois, un cher, un bien-aimé,  
« Quelqu'un du souvenir s'est éteint dans mon âme. »*

MAURICE DESOMBIAUX.

---

SCÈNES DE LA VIE DE CASERNE

A MON AMI IWAN GILKIN.

I

LES « BLEUS »



Les miliciens arrivaient un à un, — car ce jour-là avait été désigné pour la rentrée des classes — et au fur et à mesure qu'ils se présentaient, le brigadier instructeur — bon gros garçon à la figure réjouie, qu'on avait surnommé Sandieu à cause de son juron favori — leur prenait leur feuille de route, les conduisait à la cantine, où chacun lui offrait le « schnick » traditionnel, puis les amenait dans la chambre, où nous, les volontaires engagés depuis plusieurs

jours, nous nous ébaudissions de leurs têtes ahuries, des accoutrements divers et bizarres de ces gens que nous traitions dédaigneusement de « pay-sans ».

Les chambrées avaient été préparées pour les recevoir : les couchettes, avec des fournitures toutes neuves et des draps très blancs, s'alignaient irréprochablement, et, devant chacune, sur le sol, était écrit à la craie le nom de l'homme qui devait l'occuper.

Et toute la soirée, ce fut un défilé : les uns, vêtus d'un sarrau neuf et d'une casquette de soie, le visage coloré d'un rouge ardent par le nombre colossal des boissons bues pour enterrer l'ancienne existence et se cuirasser contre cette future vie militaire, dont les vieux, au village, leur faisaient depuis l'enfance un tableau effrayant, — entraient avec des titubances inquiétantes, se déshabillaient avec l'assistance du brigadier Sandieu, et se couchaient, et bientôt claironnaient leurs sonores ronflements.

D'autres, que les parents avaient sermonnés d'importance avant le départ, à qui ils avaient recommandé surtout « den' nin s' soulè » — plus dignes, s'asseyaient sur leur lit, et se communiquaient leurs impressions.

Parfois un milicien arrivait d'une ville de province; celui-ci s'était revêtu des habits de fête pour « faire de l'effet sur les supérieurs »; et il entra dans la chambre en saluant cérémonieusement, avec une mine affable, se présentant d'un air aimable, toujours pour « l'effet ».

Alors la conversation devint générale; mais pas un n'exprimait ces regrets qu'a forgés l'imagination de certains romanciers : le regret du home paternel, de la glèbe à laquelle le sort les arrachait impitoyablement, du travail rude de la charrue; pas un non plus ne parlait de l'idéalisée et tendre promise qui l'attendrait là-bas, au village, pendant quatre ans, qu'il avait quittée avec des larmes, et qui lui avait juré d'être fidèle pendant la longue absence et d'écrire souvent, très souvent.

Non, au milieu de la suffocante fumée d'un tabac exécrable, ils racontaient leurs craintes. Ah! les vieux le leur avaient bien dit : ils allaient en être accablés, de mauvais traitements, et il faudrait obéir toujours, et sans murmurer, — et la nourriture! Ça surtout : « Toudi del soupe et del rata-touïe ! »

Et la conversation s'animait, lorsque la porte s'ouvrit brusquement et un maréchal-des-logis, assez jeune, entra en criant :

— « Eh bien! tas d'N... de D... ! Pas encore couchés?... Voulez-vous bien vous f... au lit, et plus vite que ça? »

En un clin d'œil, les nouveaux furent couchés et le maréchal-des-logis s'assura que tout le monde était présent, dévisageant avec impertinence cha-

cun de ces hommes qui le regardaient avec des yeux craintifs et leur décochant des plaisanteries d'un goût douteux; puis il se retira en recommandant d'être levé, le lendemain, « au réveil, savez-vous! »

Peu après retentit dans la cour de la caserne une sonnerie de trompette, assez longue et très lugubre; c'était la sonnerie pour l'extinction des feux.

Bien des fois, depuis, j'ai entendu ces sons cuivrés traverser monotone-ment l'air calme et silencieux de la nuit et, chaque fois, j'ai involontairement frissonné, tant les vibrations de cette étrange sonnerie pénètrent sourdement, avec un bruissement douloureux, jusqu'au plus intime de l'âme.

Cette nuit-là, les farces traditionnelles ne manquèrent pas, et plus d'un « bleu » qui s'était endormi tranquillement et que le rêve avait transporté au foyer paternel, se réveilla brusquement, le nez à terre, son lit tout entier, y compris la couchette, retourné sur lui, tandis que les « brimadeurs » s'enfuyaient dans le corridor avec des rires étouffés.

Plus d'un se réveilla dans la nuit, pris de démangeaisons exaspérées et se gratta jusqu'au matin. Encore une de ces grossières plaisanteries des « anciens » qui imprègnent les draps de lit de poussière de cheval.

C'est là le « Baptême de la Ligne » des troupiers, que tout « bleu » doit subir, et malheur à celui qui se fâche, car de longtemps il ne parviendra à dormir tranquille.

Du reste, on se console en se promettant, quand on sera à son tour un « ancien » — de faire quelques-unes de ces « bonnes » farces.

## II

### LE PANSAGE

Comprenez-vous mon étonnement de me voir un matin, dans un intervalle de ces grandes écuries — où une chaleur lourde et animale tombait — les manches retroussées jusqu'au coude, les pieds dans de gros sabots de paille, une brosse à la main...

Non seulement mon étonnement, mais encore ma déception : j'étais engagé depuis une huitaine de jours. Que voulez-vous : une idée qui m'avait pris, un dégoût des études et de la férule de messieurs les professeurs, la lassitude d'obéir toujours — puis aussi une admiration que j'avais pour l'uniforme rouge et jaune, une vocation particulière pour l'équitation et les armes...

Mais aurais-je seulement pu me figurer qu'après avoir pendant des années scandé des vers latins et grecs, pendant des années récité les discours de



Cicéron et déclamé les poésies de Virgile, toute cette science qui s'était amassée là, au fond de ma jeune cervelle, viendrait échouer devant mon ignorance sur la manière de brosser un cheval, de lui peigner la crinière, — devant l'Art du Pansage, enfin.

Et cependant, la réalité était là : depuis deux jours je me promenais dans un pantalon de toile dix fois trop large, les mains en poche, une pipe de terre en bouche, le bonnet de police — dont la floche, perpétuellement ballotante, agaçait — couché sur l'oreille droite, — tout à fait l'air du vieux Dagobert dans le *Juif Errant* ; du moins je me le figurais, et j'en étais fier !

Je ne voyais pas les « anciens » qui, à la porte des écuries, me montraient du doigt, et riaient en disant : « Bleu ! »

J'eus vite appris comment on entre dans la litière du cheval en lui parlant pour l'empêcher de ruer, comment on prend du fumier (ô ma pauvre poésie) pour « bouchonner » le cheval, comment on lui lève le pied pour nettoyer la « fourchette », comment on lui fait la toilette, comment on lui graisse les sabots, — enfin le métier de palefrenier et de garçon d'écurie...

Et je brossais, je brossais tout rêveur mon brave cheval — dont les gros yeux me regardaient d'un air bénévolement doux — heureux quand le maréchal-des-logis, un grand sec, assez jeune encore quoique complètement chauve, qui criait très fort sur les hommes, me disait :

— « Allons, courage, garçon, brossez fort, là, sur l'épaule, qui est encore mouillée... Allons donc, empoignez-moi un « bouchon » de fumier et frottez ferme...

Puis, élevant la voix d'un ton irrité :

— « De quoi ! des manières à présent ! Attendez, on va flanquer Mòssieu sous la pompe, et c'est vous qu'on bouchonnera !... »

Et moi, pris d'une frayeur, je me baissais lestement, je prenais la paille à pleines mains, et je frottais !...

— Un seau pour l'éponge, cria la voix forte du maréchal-des-logis.

— Qu'est-ce que cela pourrait bien être, l'éponge, me demandai-je ?

On apporta un seau au milieu de l'écurie, et chacun, prenant l'éponge que contenait son petit sac à pansage, alla la mouiller et revint à son intervalle.....

J'examinais attentivement les mouvements de mon voisin : je le vis détacher son cheval de la crèche et le retourner dans la litière : puis il frotta les yeux et les naseaux ; alors il le rattacha et vint lui lever la queue.....

Horreur ! Je me détournai, scandalisé !

Hélas ! le maréchal-des-logis, ce terrible sec, m'avait vu, et aussitôt :

— Eh bien ! on n'éponge pas ?

— Mais, maréchal, je ne savais pas !...

— Sacré clampin, va, cria-t-il, en me saisissant le bras, vas-tu éponger ton cheval, ou je te couche ce soir avec M<sup>me</sup> Sapin.....

Madame Sapin — je ne connaissais pas cela, n'en ayant jamais entendu parler, mais ça devait être drôle et terrible, car les « anciens » d'à côté s'étaient mis à rire, et je ne sais pourquoi, tout ce qui paraissait comique dans cette caserne commençait à me faire peur.

Je me résignai tristement à ma besogne, mais c'est du bout des doigts que je tenais l'éponge, les lèvres pincées, le front rouge de gêne...

Enfin le maréchal-des-logis crie : « l'avoine » et chacun donne à son cheval la musette d'avoine que les hommes de garde ont placées devant les intervalles.....

Le pansage est fini : on remet la veste d'écurie, après avoir enfermé l'étrille, la brosse et l'éponge dans le sac à pansage ; les hommes chantent, tout joyeux ; la plupart achètent avant de remonter un paquet de beurre d'un sou enveloppé dans un infect morceau de journal, à la cantinière, — une grosse, à la face vulgaire et rubiconde, qui sent très mauvais, et que je toise d'un air dégoûté.....

Un gros soldat monte l'escalier à côté de moi, et me pousse du coude :

— « Eh bien ! dit-il, qu'est-ce que vous pense de ça... »

— « C'est bien dur, allez, Monsieur, lui dis-je poliment, tout fier qu'un « ancien » m'adressât la parole... »

— « Sois pas peur, fieu, on vous aura encore autrement..... »

..... Et tous les autres d'éclater de rire.

Longtemps encore résonnèrent à mes oreilles les paroles grossières et impitoyablement railleuses et tristes, du gros soldat, — mort à l'heure qu'il est.

ALBERT CHAPAUX.



## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

### I

*Serres chaudes*, par MAURICE MAETERLINCK; frontispice et culs de lampe  
par GEORGES MINNE. — 1 volume, chez Lemerre, à Paris.



'est un beau livre que les *Serres chaudes* de M. Maeterlinck, l'un de nos jeunes poètes les plus puissants et les plus originaux. *Serres chaudes*, tel est bien le titre que nécessitaient ces poèmes moites et luxuriants, éclos dans une atmosphère artificielle sans aucune communication du dehors. L'air qui stagne dans ce livre étrange est humide, lourd, chargé de buées tièdes et de parfums qui donnent le vertige. « O serre au milieu des forêts ! » s'écrie le poète dès le premier vers de son livre. Et nulle phrase ne caractérisera mieux son œuvre. Au milieu de la forêt vivante et palpitante son âme végète sous verre, dans l'ombre inaccessible aux fraîches brises printanières, aux rayons vigoureux du soleil, aux orages tumultueux de la grande vie extérieure. Diverses pièces symbolisent ce morne isolement : *les Cloches de verre*, *la Cloche à Plongeur*, d'autres encore.

C'est qu'en effet, l'âme qui se plaint dans ces vers monotones et douloureux comme les litanies de la liturgie catholique, est une grande solitaire : Elle vit loin des autres âmes. Mais à travers les vitrages bleus de la serre emblématique qui lui tient lieu de cloître, le poète regarde parfois s'agiter, de l'autre côté des cloisons transparentes, les forces actives du monde. Alors les regrets et les désirs lui serrent le cœur et il s'écrie douloureusement : « O mon âme, vraiment trop à l'abri ! » ou bien il pousse ce cri désespéré : « Mon Dieu, mon Dieu ! quand aurons-nous la pluie — et la neige et le vent dans la serre ! » C'est ainsi que du fond de leur retraite, les ascètes, en leurs jours de découragement ou de tentation, aspirent parfois à ce monde dont ils abhorrent cependant les hontes et les crimes.

Dans son livre, M. Maeterlinck nous apparaît comme un mystique. Tel nous le confirme, d'ailleurs, l'annonce de sa traduction d'une œuvre de Ruysbroeck l'Admirable, le grand docteur mystique de l'abbaye de Groenendael. Tout son livre n'est guère que l'entretien d'une âme pécheresse et repentante avec son Dieu. Pour elle le monde extérieur n'existe plus qu'à l'état de fantôme ou d'images. Les êtres sont non plus des réalités objectives, mais seulement des figures, des hiéroglyphes qui traduisent les mouvements de sa conscience. Aussi la langue que parle M. Maeterlinck est-elle toute symbolique et n'offre-t-elle aux yeux du lecteur superficiel qu'un amalgame incohérent de métaphores désorbitées. Il faut, pour comprendre ce genre d'ouvrages, faire abstraction de toute théorie naturaliste. Ne demandez pas aux poètes symbolistes de vous peindre des tableaux vraisemblables avec des couleurs justes : tout, chez eux, — couleurs, lignes, personnes ou

objets, et compositions d'ensemble, — toutes ces choses ne sont que des synthèses de signes et ne valent que par leur signification. Mais c'est là un genre non moins dangereux qu'intéressant, car la limite entre l'œuvre d'art et le *rébus* est parfois vacillante et pour ne point tomber dans le charabia plus ou moins ésotérique il faut à l'artiste une faculté de conception plastique d'une vigueur peu commune. Cette faculté, M. Maeterlinck la possède éminemment, comme il est facile de s'en convaincre en lisant, par exemple, les pièces intitulées : *Offrande obscure*, *Feuillage du cœur*, *Reflets*, et tant d'autres. La langue en est ferme et claire, les images puissantes et sévèrement choisies dans un ordre d'analogie unique : elles sont toutes réductibles à l'idée-mère qui obsède l'âme du poète et qui fait l'âme de son livre.

Cette idée, la voici : Tout, dans l'univers comme dans ma vie manque sa destinée ; le but n'est jamais atteint, il n'y a que dévoiement, déséquilibre, dissonance, désharmonie. Moi, qui étais appelé à rester pur, je suis rempli de tentations et de péchés, et je me lamente dans une étouffante solitude au lieu de vivre ma vie au clair soleil. Et à travers l'anomalie de mon existence m'est révélée l'anomalie universelle des choses du monde ambiant.

Cette idée donne la clé de toutes ces visions dont la bizarrerie n'est qu'apparente : « Les pensées d'une princesse qui a faim... L'ennui d'un matelot dans le désert... Un navire de guerre à pleines voiles sur un canal... Des lions noyés au soleil... » Tels encore ces beaux vers :

*Voyez les malades sans feu  
Et les agneaux brouter la neige :  
Ayez pitié de tout, mon Dieu !*

Et ces autres encore :

*Je pleure les lèvres fanées  
Où les baisers ne sont pas nés  
Et les désirs abandonnés  
Sous les tristesses moissonnées.*

« Mon âme est pâle d'impuissance » dira-t-il ailleurs. Enfin, une longue pièce en prose, *Hôpital*, symbolise la pensée fondamentale avec une rare intensité. Un hôpital s'élève au bord d'un large canal où passent des transatlantiques. Dans la salle, pour se réchauffer, les malades, malgré les chaleurs de juillet, ont besoin de feu. De leur lit ils entendent les sifflets des steamers et le bruit des écluses ; et voici que dans la vaste chambre obscure et morne, entrent confusément les images du dehors, mais attristées, déformées par les caprices maladifs des cerveaux détraqués :... des émigrants traversant un palais... un yacht sous la tempête... des troupes sur les navires... une forêt pleine de blessés... — Le clair de lune, si pur et si adoucissant, épand soudain sa clarté bienfaisante ; aussitôt les images deviennent virginales et divinement pâles. Mais que la sœur de charité attise le feu ; excitées par les flammes, les visions se montrent poignantes et terribles. Et toutes, douces ou cruelles, expriment l'éternelle incohérence,

— que ce soit « un festin dans une forêt vierge, — Et une végétation orientale dans une grotte de glace », — ou bien « un bateau de blessés ballotté au clair de la lune, ... des princesses qui vont mourir en un champ de ciguës. »

Cette désolante contemplation de soi-même et du monde laisse dans l'âme une tristesse douloureuse. Invinciblement elle aspire à quelque molle caresse lénifiante et balsamique qui calmera ses souffrances. Dans l'ordre des images symboliques familières au poète, cet apaisement souhaité, cette paix si douce, si frêle, un peu malade encore, telle qu'elle apparaît dans les vœux des pauvres patients qui s'éteignent jour à jour en un lit d'hôpital, est figurée par la lumière mystérieuse de la lune. L'éclat du soleil, la pleine ardeur de la vie, frapperait d'un éblouissement insoutenable les yeux affaiblis du solitaire des *Serres chaudes*; la mysticité tendre et froide et pourtant si consolante des silencieuses clartés lunaires répond seule à ses étranges désirs. Voilà pourquoi la plupart des petits poèmes des *Serres chaudes* se terminent en un bleuâtre clair de lune. C'est vers la lune que montent douloureusement les sombres végétations des désirs et des remords; c'est vers elle que s'élancent les prières des jets d'eau, les puretés des lys mystiques; tout cela veut, comme dit le poète « jaillir vers la lune absolue ». Elle obsède son imagination; elle est l'idéal contemplé dans la monotonie d'une idée fixe. Et pourtant ce n'est qu'un idéal de malade, qui ne saurait assouvir complètement un cœur où s'agitent parfois encore les sourds instincts de la vie. Aussi le livre se ferme-t-il sur ce cri désespéré :

*Mon âme en est triste à la fin;  
Elle est triste enfin d'être lasse  
Elle est lasse enfin d'être en vain.....*

Mais dans ces souffrances nul égoïsme. Toutes les grandes âmes débordent de pitié, même pour les êtres mauvais, même pour les cœurs cruels; car elles savent que toute méchanceté est souffrance pour le méchant non moins que pour sa victime. Le livre de M. Maeterlinck est un long hymne de compassion. « Ayez pitié ! » Tel est le cri qui incessamment monte de ses lèvres vers le Dieu qui écoute ses plaintes. « Ayez pitié du mal des lèvres... Ayez pitié du lin des lombes... Ayez pitié de tout, mon Dieu ! »

Un mot de la forme. Le livre de M. Maeterlinck renferme des pièces en vers et des pièces en prose. Ce mélange choque un peu nos habitudes d'ordre et de symétrie. Il nous paraît d'ailleurs que les morceaux de prose eussent gagné à se métamorphoser en véritables poèmes rythmés et rimés. Dans l'esprit d'un poète savant et réfléchi, tel que M. Maeterlinck, les idées et les images, en passant à travers les étroites difficultés de la rime et du nombre acquièrent, par la compression qu'elles subissent, une intensité, une solidité, un éclat, bref, ce quelque chose de définitif qu'elles ne trouvent guère dans le relâchement de la prose dite poétique. Cette prose, on a beau l'écrire en pseudo-vers, en alinéas déterminés par des virgules ou la partager en petits membres à peu près symétriques, comme les vocatifs

multipliés des litanies liturgiques, ce n'est jamais que de la prose. Le typographe l'aligne autrement, voilà tout. Cela ressemble à la traduction d'une poésie étrangère, mais en français c'est de la prose. Ces réserves formulées, il va de soi que l'emploi d'une pareille prose est parfaitement légitime.

Quant aux vers de M. Maeterlinck, ils sont admirablement formés ; leur puissante concentration même les rend, à première vue, obscurs pour le lecteur pressé ou inattentif : ceux qui savent apprécier le « faire » d'un artiste, admireront au contraire leur sonorité pleine, lente et grave, la beauté des rimes, l'extraordinaire concision des strophes, ainsi que la parfaite correction des phrases qui peignent les choses les plus subtiles des ténèbres.

Les *Serres chaudes*, luxueusement imprimées, à Gand, par M. Louis Van Melle, sont commentées par de très belles gravures de M. Georges Minne. Le frontispice nous apparaît comme une œuvre remarquable. La composition en est d'une originalité hardie et l'exécution d'une sûreté qui étonne. Nous offrons ici au jeune artiste le suffrage d'une vive admiration.

IWAN GILKIN.

## II

*Le Trottoir*, par JAMES VANDRUNEN. Un vol., chez M<sup>l</sup><sup>le</sup> Ve Monnom.

M. James Vandrunen est un artiste très personnel de la lignée littéraire des Goncourt. Il a publié d'abord *Flemm-Oso* qui fit émotion sans qu'on sût encore de qui venait le talent si spontané qui marquait de l'originalité la plus intime chaque page de ce livre. Plus tard, il signa la légende de *Quillebœuf*, *les Forêts*, *Elles*, toutes plaquettes dont les deux dernières sont composées de croquis, car c'est avant tout un regardeur, un croqueur de vie menue qui « attrape » au passage de tout ce qui passe, des caractéristiques de gens et de choses, les sépare habilement, les isole de leur milieu banal et remet la nature à sa place, dans ses plis.

Il est doué pour ce travail d'observateur moderne, d'un œil extraordinairement coloriste et du flair compliqué et sensible qu'il faut à ces chasseurs de détails, de détails imperceptibles, superficiels, dermiques et épidermiques. Il est doué du tact nerveux, de la souplesse et de la finesse sensorielles, sans lesquels, on ne saurait, avec cette précision juste qui saute à la pointe extrême et se faufile et s'insinue au creux le plus dissimulé des choses, filer, à travers la grosse foule de vie, la petite bête caractéristique, la petite bête, essence de vie, à piquer sur le papier.

Ce sont ces qualités dont je parle qui le ramènent à la lignée des Goncourt et, corrélativement, un style où ces qualités de sensibilité et de coloris, très surexcitées, se résolvent en sensualité. Néanmoins, c'est une sensualité d'art et cultivée, dont le son n'est jamais vulgaire ; si délicate, si chatouilleuse, dirait-on, qu'elle résonne et se modifie de ton au moindre attouchement et si, parfois, elle se pose un instant dans une tonalité bizarre et ose quelque dissonance cynique, c'est l'œuvre du scepticisme qui passe, mais ne fait que

passer, après quoi le petit livre reprendra ses jolies chansons d'amour païen. Quelles délicieuses harmonies de couleur et quelle presque chasteté à fleur de sens dans cette légende de *Quillebœuf* ! Dans *Elles*, ces croquis, non point de femmes mais de féminité, ces croquis de nu-féminin habillé de fins détails de nature accrochés aux tournants des lignes — et cela fait avec des reflets de ce crayonnage de couleurs dans un peu de psychologie comme si toute cette odorante chair de batiste avait la nostalgie de son âme perdue, — dans *Elles* tout n'est qu'amour, amour modernisé, superficialisé sans doute, amour de passage mais traité avec des égards, des égards de vision et d'expression qui sont d'un poète et non de ces réalistes uniquement matériels qu'on pourrait nommer : *brutalistes*.

*Le Trottoir*, le petit livre nouveau de James Vandrunen, écrit dans la forme récente que j'ai essayé de montrer a, par la pensée, des rapprochements avec *Flemm-Oso*. Cette pensée s'y élargit et s'y généralise et s'y abstractise, pour ainsi dire, en dépit de l'écriture qui conserve, en contact avec la vie active, avec la vie qui remue... et ne va guère, ses aspects mouvants, capricieux, légers, kaleïdoscopiques, ses croquades par lignes hachées. L'observation toujours bien vivante se synthétise d'avantage dans la pensée d'un misanthrope qui s'est remis à revoir la vie de haut et à laisser, de là, tomber doucement sur elle un peu de sa philosophie, assez curieux encore, pour avancer la tête afin de voir où elle tombe.

Dans ce titre : *Le Trottoir*, il faut voir cette légère indication de mépris misanthropique à l'endroit du morceau de vie qu'il esquisse. Ce n'est pas tout bonnement ce que l'on voit dans la rue, c'est aussi ce qu'en le voyant, on pense de la vie qui s'y meut, de la vie moderne qui a pris la rue pour scène de ses exploits « démocrasseux » — le mot est de l'auteur. Les quelques lignes suivantes donneront toute l'explication de son petit bouquin :

« Le trottoir, dont le nom est à la fois canaille et drôle, puisque c'est à côté seulement que passe le trot; le trottoir qui reçoit les émanations des hautes maisonnées où les existences s'empilent; le trottoir complaisant à tous et s'en fichant au point de compagner avec le ruisseau, cousin de l'égout; le trottoir, par le hasard des rencontres, est l'instrument du destin. Et c'est surtout le grand confident de la vie, ce ramasseur de toutes les boues. Sur ses dalles râclées par toutes savates, viennent échouer les vieilles réclames et les fleurs mortes, les triomphes de la veille et les paperasses couvertes d'engagements bien signés. Gouailleux et cynique, le trottoir, indifféremment, accueille les férocités de la vantardise repue et le fiel des haines qui complotent, l'effronterie des tire-laine et la morgue du nouveau décoré; le poète y pêche des songes, de jeunes ambitions y échafaudent l'avenir, des rêves y tombent, l'aile cassée, dans le crachat du voyou, et la fille à louer, le caresse des volants de sa robe neuve. Le meurtre fouinard et les utopies du moraliste se mêlent dans ce pétrissage d'êtres avec de l'indifférence, du mépris, de la haine.

« Puis une averse, lavage venu du ciel, fait du tout une bourbe gluante qui entraîne détritrus et déchets et ce qui fut succès et tapage. La rue emporte

au néant de l'oubli, les réputations en carton, les oripeaux fanés, les gloires démodées, hontes et scandales, astres usés, paillettes arrachées à nos illusions, toute la déodorure du monde.

« La rue est l'égout de l'humanité; un égout placé sur l'autre. Et l'on a réservé le premier étage pour la dignité de l'homme. »

Le petit livre est édité avec soin par la maison Monnom.

HENRY MAUBEL.

### III

*Le Théâtre contemporain* (tome III), par JULES BARBEY D'AURÉVILLY. — Paris, Quantin.

Le tome troisième du *Théâtre contemporain* de Jules Barbey d'Aurévilly vient de paraître chez Quantin. Les feuilletons dramatiques du « chouan », d'un esprit lancéolé et d'une verve puissante, n'ont rien perdu de leur actualité. Ils mettent en lumière, ironiquement, la décadence du théâtre contemporain. Quand on parcourt cette série d'articles, dont le premier porte la date du 7 mai 1869, et dont le dernier fut écrit le 12 juin 1870, on est frappé de la nullité et du vide de cette saison dramatique. Une reprise de *Lucrece Borgia*, une farce de Labiche : *Le plus heureux des trois*, une reprise de *Dalila*, attirent l'œil au milieu de la table des matières. Le reste? Néant.

Barbey, comme Théophile Gautier, supporte allègrement, fièrement, le poids du feuilleton théâtral. La princesse des contes, quand elle ouvrait la bouche, laissait tomber à la fois des rubis et des crapauds. Le feuilletonniste dramatique, quand il s'appelle d'Aurévilly, avale des crapauds et rend des rubis. Barbey n'est jamais plus militant, plus superbe, que lorsqu'il est confronté avec une des mille têtes de la bêtise contemporaine. Une espèce de bon sens héroïque transfigure ces pages de critique, pleines d'un esprit infernal, et dont la piaffe et la caracolé commandent la sympathie. Ce n'est pas écrit dans le sens de M. Catulle Mendès, ce mandarin des bateaux de fleurs, ce grammairien des problèmes érotiques. On pense bien qu'un Barbey ne lèche pas. Ce n'est pas écrit, c'est parlé sur le papier, d'une encre éloquente et hardiment gauloise. Ce ne sont pas des feuilletons, mais des conversations à l'emporte-parole, avec les lecteurs du journal, — qui ne disent rien.

Nous avons savouré un article sur M. Ponsard, à propos du *Lion amoureux*, — n'est-ce pas Canova qui fit un jour un lion en beurre? — un superbe et fiévreux éloge d'une tragédienne éclipsée par M<sup>me</sup> Agar, M<sup>lle</sup> Karoly, que Barbey appelle « la dernière grande expression de la Tragédie », un éclatant hommage à la vieillesse de Frédérick Lemaître, dont il dit que « jamais plus mâle encolure animale n'a été donnée au génie », des pages curieuses, piquantes, et impartiales — oui, impartiales! — sur la *Dalila* de M. Octave Feuillet, une œuvre! Et des mots à bec d'aigle, rouge du sang des volailles dramatiques! La poésie de M. Ponsard est « une



poésie pomme de terre », M. Emile Chasles, le fils de Philarète, « compromet la piquante figure de son père en étant son fils », et ce mot terrible de comique, à propos de MM. Ponsard et Augier : « Ils ont la même laine dans le bec », et ce jugement sur M. Sardou : « Un grand harpiste de ficelles », etc., etc. !

Barbey d'Aurévilly n'a rien à perdre à la publication de son œuvre de journaliste. Bien au contraire. Elle montre qu'il n'a jamais transigé, ni avec sa conscience artistique, ni même avec ses caprices. Bien des esthètes, qui, après avoir été des saute-journaux, dédaignent la critique journalière, pourraient-ils jurer que l'exemple de d'Aurévilly ne leur reproche rien ?

ALBERT GIRAUD.

#### IV

*Parallèlement*, par PAUL VERLAINE. — Paris, Vanier.

Avant *Sagesse* déjà, l'art de Paul Verlaine, tout objectif jusqu'alors, commence à se modifier. Au lieu de ressusciter des époques fanées, de les orner de tout le charme étrange de sa vision personnelle, au lieu de faire chanter aux êtres et aux choses les douces défaillances de son cœur à peine triste, joyeux à peine, voici que le poète subjective son art, j'entends par là que, cessant de concrétiser son *moi* dans des similitudes, il révèle son âme sans plus d'intermédiaire. Pourquoi l'analyse du : *Moi*, qui aboutit à : *Parallèlement*, ce livre désolant pour les admirateurs du poète, s'incarne-t-elle au début dans un pur chef-d'œuvre, *Sagesse*? Voici : il se trouve deux hommes en Paul Verlaine : le croyant simple et naïf, le primitif ébloui par la sereine blancheur des églises et des vierges auréolées, le religieux de cœur et d'yeux bien plus que d'esprit, et puis le passionné que sa passion détraque, « l'amateur des belles boubouches », comme il le dit lui-même. Dans *Sagesse*, ce délicieux cantique aux mélodies blanches harmonisées d'or pâle, le poète se retrouvait avec son art délicat, ses couleurs tendres un peu fanées, et cette subtile teinte de mélancolie qu'il appelle ailleurs :

*Un ennui d'on ne sait quoi qui vous afflige.*

Mais, voici que, pour se montrer tout comme il est, ce que son art n'exigeait nullement, il continue son analyse et montre le passionné, le vicieux qu'il est.

Le vice peut, aujourd'hui mieux peut-être que la vertu, banalisée par trop de lieux communs, faire le fond d'œuvres parfaitement belles ; mais il doit pour cela réunir certaines conditions, auxquelles la vertu échapperait plus aisément : soit être dépeint philosophiquement, par un esprit saisissant et notant les causes et les concordances, soit présenter un caractère outrancier, rare, phénoménal, et par conséquent intéressant. Or, Verlaine, s'il présente l'originalité du dualisme exposé plus haut, ne possède point le don baudelairien de l'ultravision, ni l'intensité, l'énormité du vice intéressant par lui-même.

Son vice est vulgaire, purement et banalement épidermique : c'est le vice *vadrouille*, et la nouvelle œuvre fleurit par endroits comme des odeurs de bière ; ces poésies semblent faites après quelque beuverie ou quelque orgie, à un moment où l'impression réelle et végétative à fixer dans les vers n'était pas dissipée encore, où il vivait trop pour penser : Verlaine fait l'effet d'avoir trop vécu sa vie pour la dire.

La première partie du volume intitulée : « Les Amies », est une suite de six sonnets, célébrant les amours lesbiennes, et dont l'un rappelle le parfait poète des premiers volumes ; mais en ce sonnet : *le Balcon*, tous les autres pourraient se résumer.

La seconde partie : *les Filles*, encourt particulièrement le reproche osé tantôt, de vulgarité dans la passion. C'est l'érotisme, dans son cru, sans même l'originalité de la pudeur, ni de quelque vice de lit un peu étrange.

Dans la troisième partie : *Révérence parler*, — prologue d'un livre dont il ne paraîtra que les fragments inclus dans celui-ci, le poète nous dit, à la façon, quelque peu de Villon, des impressions fugitives, comme en aquarelles grises, de ses prisons, naguères, en Belgique.

La dernière partie du volume, intitulée : *Lunes*, c'est l'épopée de tout le détraquement passionnel du pauvre Lélian. On a pitié de ce pauvre cœur saturnien s'il en fut, tourmenté de toutes les amours contradictoires et simultanées : amours blanches de jeunesse, et puis cet amour qui de manège devint ménage, et puis enfin d'autres passions suffisamment célèbres.

Il est naturel que, dans une œuvre antipathique à sa vision de poète, Verlaine n'ait point gardé la langue admirablement souple des volumes premiers ; les courbes élégantes de ses anciens vers, les sons qui semblaient chantés dans une sphère sonore étrangère, comme en des ondes d'éther, ont fait place à une langue cassée, où la bizarrerie ne se présente plus spontanée et motivée, mais à l'état de procédé. Et parfois, le bagou quelque peu polisson, ce bagou si charmant dans les vers de Laforgue où le Pierrot gamin et sceptique fait la nique à ses chagrins, dépare des pièces maladroitement, et, dirait-on, sous de simples prétextes métriques. Ajoutez à cela l'étrangeté d'un titre qui n'emprunte sa logique qu'à des circonstances extrinsèques, et puis cette bouffonnerie : la pièce *Charité* ajoutée (par l'éditeur?) comme une tentative de corrompre les magistrats vengeurs de la morale outragée, et vous comprendrez la tristesse noire que dégage ce livre qu'on espérait grand comme ses aînés. Mais nous espérons fermement que ceux qui parleront du déclin poétique de Verlaine auront tort, et que ce livre n'est qu'une erreur passagère d'un poète trop haut pour se méconnaître longtemps.

ADOLPHE FRÈRES.

L'auteur des *Contes cruels* et de *l'Eve future*, le comte Villiers de l'Isle-Adam est mort le 19 août à Paris.

Nous lui consacrerons une étude dans notre prochain numéro.

## LETTRE DE BAYREUTH

25 juillet 1889.



es représentations qui ont lieu ici en ce moment — *Tristan et Iseult*, *les Maîtres Chanteurs* et *Parsifal* — ont attiré une foule plus nombreuse et plus sympathique encore que celles accourues les années précédentes.

Quel régal aussi que ce choix d'œuvres d'un cachet si différent et cependant toutes si parfaites ! Quelle profondeur dans leur conception et quelle perfection dans les moyens d'exécution ! On se sent empoigné dès les premiers accords de cette musique si enveloppante et si intimement unie au drame qui se déroule. Tout, jusqu'au moindre détail est calculé de façon à amener le spectateur à en jouir le plus complètement. Grâce à l'obscurité presque complète qui règne dans la salle, permettant ainsi les jeux de lumière les plus variés sur la scène, l'œil ne connaît pas la fatigue ; l'orchestre caché, on le sait, en partie sous la scène même, ne laisse arriver à l'oreille que des sonorités fondues et quasi aériennes, banissant à tout jamais les sons stridents des cuivres qui ont créé à Wagner tant de détracteurs mal avisés.

C'est par cet ensemble de moyens si parfaits qu'il est arrivé à donner à des passages tels que le prélude de Tristan, celui de Parsifal, à l'apothéose d'Isolde et la scène sublime du Graal, une intensité d'effets inconnue jusqu'aujourd'hui qui vous poursuit et vous hante longtemps après votre sortie du théâtre, après même votre départ de Bayreuth.

M<sup>me</sup> Cosima Wagner, dont le savoir musical est bien connu et qui possède naturellement toutes les traditions du Maître, passe ses journées aux répétitions ; son concours vient puissamment en aide au talent des trois chefs d'orchestre qui dirigent chacun une des œuvres. Mottl de Carlsruhe préside aux destinées de *Tristan*, tandis que Lévy et Richter dirigent l'un *Parsifal*, l'autre *les Maîtres Chanteurs*.

Le zèle, l'abnégation et la bonne entente des artistes, tous de premier ordre, qui interprètent à Bayreuth les chefs-d'œuvre du maître allemand, sont un facteur important dans la réussite de ces exécutions. M<sup>me</sup> Malten, du théâtre de Dresde, a apporté au rôle si complexe de Kundry, dans *Parsifal*, le concours de sa voix riche (surtout dans le médium) et de sa déclamation superbe. Beaucoup la préfèrent à la Materna, qui depuis son voyage en Amérique, s'est un peu laissé aller à crier et à chevroter — naturellement. M<sup>me</sup> Sucher, de Berlin, a donné au rôle d'Iseult une interprétation empreinte d'un cachet artistique énorme. Son brillant extérieur sur la scène, une voix forte et sonore, son jeu entraînant et plein de verve en font l'interprète par excellence des rôles wagnériens de femmes passionnées, tandis que sa conception poétique la rend capable de personnifier admirablement les héroïnes vierges des drames musicaux du chantre de Bayreuth.

M<sup>me</sup> Dressler nous a fait une moindre impression dans le rôle d'Eva des *Maîtres* et n'a pas su nous faire oublier M<sup>lle</sup> Bosman.

Du côté des hommes, Fr. Betz, de Berlin, fut toujours un des chanteurs préférés de Wagner. Il tient, en ce moment ici, le rôle de Hans Sachs qu'il semble toutefois avoir plus fouillé comme cordonnier que comme poète philosophe. Betz a été élu par ses camarades, président du Comité central de l'Association des artistes allemands. A côté de lui brille de tout l'éclat d'un organe chaud et sympathique le baryton Gura (roi Marke) de Leipzig. La basse Friedrichs, de Brême, a été fort goûtée dans le rôle de Beckmesser des *Maîtres-Chanteurs*. Nous remarquerons, toutefois, que son interprétation s'écarte sensiblement, par un effet de bouffonnerie, de celle qui a été donnée à ce rôle à la création de l'œuvre à Munich, en 1868.

Nos compatriotes Van Dyck et Blauwaert se sont taillé dans *Parsifal*, un succès énorme. L'interprétation très travaillée qu'a faite le premier de ces artistes du rôle du candide ingénu « destiné à chasser toutes les ombres du séjour de la lumineuse foi » a encore surpassé celle qu'il a donnée l'an dernier à ce rôle superbe. Sa diction et son jeu remarquables, plus encore que sa voix un peu courte, ont été particulièrement appréciés. Blauwaert, dans le rôle de Gurnemanz, a été fort fêté. Quelle autorité unie à une sobriété de moyens à laquelle ne nous a pas toujours habitué le *Spotgeest* de Peter Benoit! Les Allemands déjà lui prédisent la succession de Scaria.

Quant au ténor allemand Gudehus, il a été médiocre dans le rôle de Walther. On a dit *après* qu'il souffrait d'une maladie des cordes vocales. Il eût été préférable de lui dire *avant*, de se faire remplacer.

Vogl a été remarquable comme chanteur dans *Tristan*, comme acteur il est bien lourd.

Les noms de Reichmann (Amfortas), Wiegand, Hofmüller et de M<sup>me</sup> Standigl complètent la composition de cette troupe brillante et homogène.

A une soirée où M<sup>me</sup> Wagner a réuni l'élite des musiciens accourus de tous côtés, nous avons entendu, avec un plaisir infini, M<sup>lle</sup> Rosa Papier, mezzo-soprano, de Vienne, douée d'une voix ravissante et appelée à devenir sous peu une étoile. Herr Gura y a chanté plusieurs romances de Schubert et de Löwe avec beaucoup de sentiment et une belle diction qui nous a fait penser à Heuschling. A cette réunion assistaient également plusieurs compositeurs et dilettantes bien connus à Bayreuth : la duchesse de Mecklembourg, une wagnérienne convaincue et sa petite cour ; M. Chamberlain de Londres ; Chabrier ; Vincent d'Indy ; Leborne ; M. Bascoup, juge d'instruction à Paris, dont l'admiration et le dévouement pour Wagner datent de 1868 ; notre compatriote Deppe, qui écrit en ce moment la musique d'un poème symphonique sur un sujet intitulé : *Lota*, œuvre inédite de notre tant regretté fondateur Max Waller. S'y trouvaient également : Van Dyck, frère de l'interprète de *Parsifal* ; D'Estranges, critique du *Guide musical* de Paris et plusieurs autres membres de la presse parisienne, admirateurs convaincus du Maître allemand.

D'année en année, il est intéressant de voir cette admiration, ce culte,

aller grandissant. Déjà, ils n'étonnent plus que ceux dont un parti pris aveugle atrophie le jugement. Toutes les discussions soulevées au sujet des œuvres de Wagner se sont bien calmées et le dernier mot qui a mis d'accord bien des esprits divisés, nous semble avoir été trouvé par Catulle Mendès dans sa Théorie wagnérienne, quand il dit : « Ainsi, il s'agit d'un art nouveau. Si vous cherchez la poésie allemande, lisez Goëthe. Si vous voulez la musique allemande, écoutez Beethoven. Si le drame vous attire, allez à Richard Wagner ».

« Lorsqu'on est assis dans une stalle pour assister à une représentation de *Lohengrin* ou de *Tristan et Iseult*, il ne faut pas se demander : « Entendrai-je de belles mélodies », ou « entendrai-je de beaux vers » ? Il faut se dire : « On va représenter devant moi un drame. Serai-je ému ? »

« Or, qu'on nous permette de le dire avec la certitude que notre opinion sera un jour commune à tous ceux qui aiment profondément le théâtre : les effets dramatiques produits par l'intime hymen du vers et de la mélodie sont tels dans l'œuvre de Richard Wagner, que, inférieur comme poète à Goëthe, n'ayant pas surpassé, en tant que musicien, Beethoven, il n'est comme créateur dramatique, comparable qu'au divin Shakespeare. »

\* \* \*



# NOTRE PETIT SALON DE TIR

(D'APRÈS FLOBERT)

## I

### AU PION DE LA REVUE BELGE (1)



## II

### LE CAVEAU RADIEUX

Le Caveau verviétois, tout comme *la Jeune Belgique*, célèbre sa neuvième année d'existence. Tous nos compliments aux Maîtres-Chanteurs de Verviers.

Descendons dans ce caveau. C'est — voir la préface — une société dans laquelle, « à côté de quelques écrivains exercés, beaucoup de personnes amies des lettres cherchent à se perfectionner (*se perfectionner* est modeste!) dans l'art d'écrire et produisent, devant un groupe d'amis, des travaux sans prétention (*sans prétention* est orgueilleux!) soumis à la critique mutuelle ».

La préface ajoute que les productions tout à fait incorrectes ont été écartées.

Voyons celles qui ne sont pas tout à fait incorrectes, et même celles qui émanent d' « écrivains exercés ».

---

(1) Réponse à l'articULET en date du 1<sup>er</sup> août 1889 ainsi conçu (sans cédille) :

« M. *Mouche*, un Jeune-Belgique de l'espèce des frelons, n'est pas content des brochures de M. Gallet sur la *Vérité au Théâtre*. La théorie de M. *Mouche*, en matière dramatique, est étonnante par sa largeur de vues : « *L'auteur dramatique est un artiste, et tout en art lui est permis, tout, entendez-vous, même de faire des pieds de nez aux pions trop bien remontés qui s'avisent de donner leur cours pendant la récréation.* »

« Nous savions de longue date qu'un Jeune-Belgique est propre à tout faire, même en art ; mais un pied de nez artistique, nous voudrions voir cela. Le musée des curiosités serait complet ».

Il l'est !

M. Karl Grün occupe à lui seul la moitié de l'*Annuaire*. M. Grün, tout en occupant, est très occupé. Il cherche un vers extrêmement rare, comparable, à la fois, à un « rail d'acier », à un « beffroi flamand », au photographe (1) « Alexandre », etc., etc. L'effet de ce vers serait à coup sûr irrésistible. Voici comment M. Grün comprend la mission de cet alexandrin providentiel :

*Je voudrais qu'il devînt la parole de paix  
Qui donne un cœur aux loups, un sourire aux vipères...*

Ces pauvres loups, qui n'avaient pas de cœur avant l'initiative de M. Grün!

M. Grün a sa Béatrice, dont il se montre fort *édanté*. Elle s'appelle Lili :

*Je ne vous dirai pas l'endroit (2)  
Où j'ai trouvé ma bien-aimée.  
J'ai peur d'un passant maladroît :  
Dieu garde ma fleur parfumée !  
Son nom est bien joli.  
C'est le son d'une lyre  
Que le vent fait bruire :  
Lili ! Lili !*

Mais la poésie (vient de *pot*, radical étrusque) n'est pas seulement anacréontique et liliesque : elle est aussi commémorative. Exemple :

#### REGRETS

*La Mort, qui fauche aveuglément,  
L'homme heureux et le pauvre hère,  
A pris dans un étouffement  
Mon pauvre père.*

*Né sur les bords fleuris du Rhin,  
D'une famille prolétaire,  
Il fit lui-même son chemin,  
Mon pauvre père.*

*Le plus jeune de douze enfants  
Il dut gagner sa croûte amère,  
Courant le monde à quatorze ans,  
Mon pauvre père.*

---

(1) Nous ne sommes pas certain que M. Grün n'ait pas voulu parler du conquérant de ce nom.

N. D. L. R.

(2) Charles-Quint y est né ; Héliogabale y est mort.

N. D. L. R.

*De Senefelder le bel art  
Ouvrait sa nouvelle carrière ;  
Il s'y fit un renom plus tard.  
Mon pauvre père.*

*Venu de Cologne, au hasard,  
Sur notre terre hospitalière,  
Il cultiva le nouvel art ;  
Mon pauvre père.*

*La nièce du grand citoyen  
Fut l'épouse qui sut lui plaire ;  
Il accola son nom au sien.  
Mon pauvre père.*

*Les préceptes de la raison  
Lui firent une vie austère ;  
Il vécut en parfait maçon.  
Mon pauvre père.*

*Et tout Verviers la connaissait,  
Sa bonne mine familière,  
On saluait, quand il passait,  
Mon pauvre père.*

*La Mort t'arrache à ton bonheur  
Pour t'étendre en la froide bière,  
Ton trépas m'a brisé le cœur.  
Oh ! pauvre père !*

*Tu t'en vas dans l'Immensité.  
Que la terre te soit légère.  
Pars en paix pour l'Éternité !  
Adieu, mon père !*

Nous espérons que cette poésie sera la dernière pensée de M. Weber.  
Mais revoici M. Grün, qui a des rêves géographiques :

*Il est sous l'équateur une île enchanteresse,  
Sans animal féroce, homme blanc ou jaguar.  
Le vent n'y sema point la graine d'Escobar.*

Autour de cette île enchanteresse nage un professeur d'athénée « dont le cœur est gonflé d'une invincible tristesse », parce que Victor Hugo est mort.



Le professeur est consolé — essuyé même — par l'inévitable M. Grün, qui ubiquite dans tout le volume et qui lui fait observer que Dieu

*... n'a pas posé d'abat-jour  
Sur la nature.*

Puis ce lampiste présente le professeur séché à quelques sphynx du sexe auquel on doit M<sup>me</sup> Clémentine Louant : Adolzaïde, Céluta, Coryzandre et Ugarlindine.

Enfin, le professeur, parvenu au septième ciel, répond, d'un air béat :  
« Je ne sens plus mes pieds ! »

Et M. Grün soigne les extrémités inoffensives du professeur :

*Ce fut un bain de cœur qui dura tout un jour...*

Après ces exercices, d'ailleurs charitables, M. Grün en revient à sa Lili :

*Viens ! Ton regard déjà m'enivre.  
Mon sein se gonfle de plaisir...*

Mais alors, par tous les Thermodon de la terre, si M. Grün n'a qu'un sein, — c'est un Amazon !

MOUCHE.



## LETTRE A CYDALISE

*Vois, je t'offre  
Tout mon coffre,*

*Mes tissus  
Peu cossus,*

*Mes cellules,  
Ces pilules,*

*Et mes os,  
Ces roseaux,*

*Et ma flûte  
Qui déglute*

*La liqueur  
De mon cœur.*

*Verbalise,  
Cydalise :*

*Ah, combien  
Tout n'est rien !*

*Le sage ose  
Peu de chose*

*Et le fou  
Rien du tout.*

*Moi, peut-être,  
Suis-je un maître,*

*— Maître-queux,  
Très aqueux,*

*Qui cuisine  
Ses cousines.....*

*Oui, je suis  
Cette nuit*

*(Signature  
Si nature !)*

*Ton valet,*

PINOLET.

---

## MEMENTO

*La Revue générale* publie *Daisy*, la nouvelle de Max Waller primée à son concours. Nous reparlerons de cette œuvre très intéressante quand elle aura paru en entier.



Nos amis Achille et Hector Chainaye viennent d'être cruellement éprouvés par la mort de leur frère Armand Chainaye.

Nous leur présentons nos sincères et amicales condoléances.

Armand Chainaye n'avait que vingt-cinq ans. Il débutait en art comme peintre et comme sculpteur.

Il était l'auteur du monument élevé au cimetière de Schaerbeek à la mémoire de cet autre jeune : Henry de Tombeur.



M. Félicien Rops vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. C'est un joli soufflet pour la Belgique officielle, et pour les ronds-de-cuir sur lesquels elle déverse ses faveurs.

Lire à ce propos dans *la Chronique* un remarquable article de Jean d'Ardenne, du Jean d'Ardenne de derrière les fagots.



Le 10 août a été célébré à Mons, le mariage de notre ami Jules Destrée avec M<sup>lle</sup> Marie Danse.

Nos souhaits de bonheur aux époux et aux petits artistes à naître de leur union.



Notre collaborateur M. André Fontainas publie dans *la Réforme* une série d'articles sur les Beaux-Arts à l'Exposition de Paris.

A noter une démolition de l'épais Courbet qui nous a ravis.

Pourquoi les typographes de *la Réforme* ont-ils disposé ainsi la signature :

ANDRÉ FONTAINAS  
(à suivre).

C'est peut-être vrai, mais c'est un peu vif quand même.



Notre collaborateur M. Georges Kaiser est sur le point de partir, en mission scientifique, pour le Canada. Il nous adressera des correspondances mensuellement et éminemment canadiennes. Dans le cas où il oublierait de nous les adresser, nos lecteurs n'y perdraient rien : la rédaction de *la Jeune Belgique* écrirait à sa place.



A lire dans le numéro de *la Société nouvelle* portant la date du 31 juillet, un très remarquable article d'Eugène Demolder sous ce titre : *A travers l'exposition de Paris. Notes esthétiques.*



Une lettre de M. Tilman :

« A Monsieur le Directeur de la Jeune Belgique, à Bruxelles.

« MONSIEUR LE DIRECTEUR,

« J'ignore dans quel but l'auteur inconnu du *Memento* qui a paru dans le dernier fascicule de la *Jeune Belgique*, fait mention de la réception que j'ai faite à M. Silvestre en ma qualité de président du *Cercle littéraire*.

« Si le susdit auteur inconnu a voulu me nuire, je vous prie, Monsieur le Directeur, de le détromper. J'ai en mains une lettre et une dépêche, signées *Armand Silvestre*, par lesquelles le conférencier m'informe qu'il vient à Louvain accompagné de

*Madame Silvestre.* J'ai donc accueilli chez moi ces deux personnages sans leur demander leur acte d'état civil, et le lendemain, usant de la même discrétion, M. le vice-président les recevait à sa table, où se trouvaient parmi les convives de nombreuses notabilités et même des dames.

« L'articulet de votre collaborateur vise donc en droite ligne M. Armand Silvestre. Je laisse à vos lecteurs, M. le Directeur, le soin de juger la haute délicatesse dont font preuve les coryphées de la littérature nouvelle. Peut-être est-ce la mode, dans les sphères artistiques à Paris et à Bruxelles, d'introduire ainsi dans les familles, sous le titre d'épouses légitimes, des pensionnaires de l'Eden ou des échappées de la Scala. A l'avenir, quand l'occasion se présentera d'offrir encore l'hospitalité à un écrivain *Jeune*, je ne croirai plus en sa parole, je lui ferai au préalable exhiber tous ses papiers en forme authentique.

« Comptant sur votre impartialité, Monsieur le Directeur, j'espère que vous insérerez la présente dans le prochain numéro de la *Jeune Belgique*.

« Veuillez agréer, avec mes remerciements anticipés, l'assurance de ma considération distinguée. »

« CH. TILMAN. »

M. Tilman est vraiment bien gentil de nous envoyer de la copie et nous l'insérons avec plaisir. Nous n'avons pas si souvent le bonheur de recevoir de lui des communications polies. On dirait que ses mésaventures lui ont légèrement « ramati » le tempérament.

D'abord, disons à M. Tilman combien mal il lit notre revue, puisqu'il nous fait l'honneur de la lire; car s'il la lisait bien, il saurait que le seul auteur responsable, — et pas vagabond du tout — de l'articulet en question est le titulaire de la direction, M. Henry Maubel.

Si maintenant M. Tilman nous demande dans quel but nous avons publié cet article, c'est qu'il est bien naïf. Quand on se moque un peu de gens de l'importance de M. Tilman, ce n'est assurément pas dans le but d'amener des complications diplomatiques.

Nous aimons à rire quelquefois, mon bon cher, très cher!... comme disait Monthabor à cette vieille ganache d'Ascanio en lui tapant sur le ventre.

Et au plaisir de recommencer! Tout le plaisir sera pour nous.



On lit dans *la Revue bibliographique belge* rédigée par « une réunion d'écrivains » :

« Il faut savoir gré à la direction de *la Pléiade*, d'avoir su — jusqu'à ce jour du moins — rester indépendante de l'Ecole vers laquelle la portent, semble-t-il, ses sympathies, et de s'en séparer sur un point important.

« Ces messieurs de *la Jeune Belgique*, en effet, n'admettant pas que l'on puisse discuter leur valeur, avaient pris le parti de répondre aux critiques de leurs œuvres par des injures. *La Pléiade*, qui n'est point un organe *Jeune Belgique*, mais dont les premiers numéros renferment plusieurs articles ayant le cachet facilement reconnaissable de cette fabrique, a du moins la politesse de bien vouloir admettre le talent sans distinction de coterie. »

M. Tilman et sa petite famille littéraire nous comblent.



*L'Art moderne*, dans un article sur le modernisme, défend cette idée, jadis violemment combattue par lui, que le modernisme ne consiste pas à traiter des sujets modernes. Ce que *L'Art moderne* nous injurait naguère, quand nous exprimions cette opinion avant lui!

Enfin! il est converti, après quatre ans. C'est sans doute l'amour-propre qui l'a empêché de l'avouer plus tôt.

C'est la même histoire pour le symbolisme, le nationalisme, et un tas d'autres choses en *isme*, — qui ont eu leur de Lesseps.



M. Eddy Levis vient de fonder un prix de chant à l'école de musique de Saint-Josse-ten-Noode, mais les élèves à qui il était décerné n'en ayant pas voulu, on a dû réquisitionner deux lauréats de bonne volonté.



Le sculpteur Vanderlinden vient d'ériger à la place du Nouveau Marché-aux-Grains un Van Helmont poncé de distinction dont la toge professorale n'est pas mal drapée.

La modestie du savant semble peinée de cette station à hauteur d'entre-sol.

Van Helmont se tiraille perplexement la barbe avec l'air de se dire : « Comment vais-je descendre de mon piédestal ? »



La Société belge de librairie nous annonce l'apparition d'une plaquette intitulée : *le Fils du gréviste*, croquis de mœurs boraines par M. Louis Delmer avec des dessins de Constantin Meunier, reproduits à l'eau forte par M. Karl Meunier.



Au Conseil provincial, à propos de la restauration des monuments publics, M. Léopold Wiener a dit : « C'est une question d'art qui intéresse l'honneur du pays ».

L'art devra de la reconnaissance à M. Wiener pour cette bonne parole. Mais elle est platonique, étant donné que *l'honneur du pays* se fiche des questions d'art comme la *Jeune Belgique* de M. Tilman.



Paraîtront à l'entrée de l'hiver : de James Vandrunen, *A l'aventure*, carnets de route et *En Wallonie*, études de gens et de chemins de fer. D'Iwan Gilkin, un volume de vers : *La Damnation de l'artiste*.



Nous avons reçu un nouveau journal jeune, mondain, littéraire et artistique : *le Salon*. Son titre indique qu'il a appris la civilité et que, tout en faisant de l'art, il restera convenable. Souhaitons lui de demeurer aussi artiste que possible dans cette sphère de « l'art tiré à quatre épingles ».

Puisse-t-il parfois, d'une de ces épingles, piquer au bon endroit le bas-bleuisme, le précieuxisme et le monologuisme dont il subira le côtoïement. Ces fois là nous ajouterons par lettre recommandée un peu de sympathie à toute celle que nous lui adressons de confiance aujourd'hui.



Le peintre Langerock vient d'inaugurer sur la route qui mène au bois de la Cambre en passant par le Palais de justice, un diorama que tous les Anglais visiteront.

Le « truc » — c'est le cas de le dire, — représente un village indien.

Le paysage, touffé de jolis détails, y est habilement peint dans les tons clairs et riants de cette nature ensoleillée; le raccord entre la toile et l'avant-plan est parfaitement escamoté et l'ensemble est d'un « trompe-l'œil » qui fait honneur à l'imagination et à l'ingéniosité du metteur en scène.



A propos de Millet et des peintres lettrés, Francis Nautet publiait dernièrement un article dont voici la conclusion :

« Cette brillante école de peintres à laquelle appartiennent Delacroix, Millet, Rousseau, Fromentin, Corot, Decamps, Puvis de Chavannes, etc., fut une école de lettrés. Leur culture a été leur force. Nous avons dit souvent quel malheur c'était pour nos peintres de n'avoir pour la plupart aucune éducation littéraire. Les exceptions, on peut les compter. Dans cette branche, notre système d'enseignement, répétons-le, est déplorable. Nos professeurs sont, pris en masse, peu capables. Dans une nation où l'intérêt électoral prime tous les autres,

et où le *snobisme*, c'est-à-dire la religion du succès, le dédain du désintéressement est enraciné, il est impossible de maintenir plus longtemps une impulsion artistique qui fut puissante et sur laquelle nous vivons encore. Mais, à voir la façon dont marchent les choses, on peut prédire que si le pays, naturellement généreux, produit encore des artistes, ils seront étouffés au berceau par la médiocrité qui règne.

« On a dénoncé la *Jeune Belgique*, on a dénoncé les *XX*, précisément les deux groupes qui se distinguent par leurs mépris du vulgaire, par leur effort vers l'intellectualité. Ce sont des modernes, des artistes de leur temps, dont le souci d'être contemporains consiste, comme eût dit Baudelaire, « à tirer l'éternel du transitoire ».

« Eh bien, cela c'est un crime, c'est une tare.

« Goethe disait qu'il se surprenait dans une attitude noble chaque fois qu'il contemplait l'Apollon du Belvédère.

« Que faire dans ce pays et dans quelle attitude se surprendra-t-on lorsqu'on n'aura plus sous les yeux que des bonshommes livrés à de basses luttes, les autres, ceux qui valent, demeurant dans l'ombre où ils auront été relégués ? De généreux esprits ont souvent pensé à la création d'une école de hautes études qui nous mettrait au rang des autres capitales. Qu'ils ne prennent pas ce souci : pour des études désintéressées, il n'y aurait pas d'élèves. Nous en sommes là. »



L'*Angelus* de Millet passe décidément en Amérique.



Le Waux-Hall a été fleuri de cantatrices : M<sup>lle</sup> Migeon, M<sup>me</sup> Marcy, M<sup>lle</sup> Corroy, M<sup>lles</sup> Falize et Wolf, M<sup>lle</sup> Bauveroy, M<sup>lle</sup> Neyt. On y a entendu aussi quelques instrumentistes : MM. Merck, Carpay, un bassoniste remarquable, dont le nom nous échappe comme une note de basson ; un clarinettiste M. Heirwegh, un violoniste M. Laoureux ; petits programmes agréa-

blement composés de jolie musique de casino, mais nous n'avons pas eu une seule des auditions artistes que nous espérons.

C'est un excès de paresse, cela ! C'est le cas de dire « qu'on nous la bâille laide ! »



*La Vogue*, dont nous donnons le sommaire, dit dans ses *Notes et Notules* :

« M. Emile Bergerat a lu au comité de la Comédie française cinq actes en vers tirés du *Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier. L'auteur, invoquant le jugement d'acteurs, s'est vu refusé. En dénombant ces arbitres littéraires, il a constaté qu'aucun d'eux six n'avait pu affronter les épreuves du baccalauréat ès-lettres, ni du simple examen qui couronne les efforts des élèves de quatrième. Ces hommes ne savent pas plus décliner leur responsabilité littéraire que *Rosa*, la rose ; ils n'ont point même reçu à correction (malgré leur maison mère) la comédie, imitée par ses strophes comiques de Scarron et de Cyrano de Bergerac. »

Aussi pourquoi le spirituel et vigoureux écrivain Calibanescque s'avise-t-il de tirer une pièce du *Capitaine Fracasse*.

C'est bien fait !



M. G. de Villot dans l'*Indépendant littéraire* signale, avec des observations critiques à l'appui, un livre de M<sup>me</sup> la baronne von Hohenhausen : *Aus Goethes Herzensleben* littéralement : *De la vie de cœur de Goethe* (publié chez Bergmann, à Leipzig).



M. Camille Benoit publie dans le *Guide musical* un intéressant article sur les concerts russes du Trocadéro où l'on a exécuté, outre l'œuvre de Rimsky-Korsakow que nous connaissons : *Antar*, une symphonie en fa dièse mineur de Glazounow et, du même, un poème intitulé : *Stenka Razine*.

M. Camille Benoit fait de cette dernière œuvre, surtout, un éloge enthousiaste.



*La Tempête* de MM. Ambroise Thomas et Jules Barbier ne fera pas peur au *vrai navire* qui se meut sur la scène de l'Opéra. A en croire la critique, c'est une tempête assez anémique : du Shakespeare chloroformisé pour l'amputation.



Plusieurs scènes allemandes, l'Opéra de Vienne notamment, se préparent à représenter le *Benvenuto Cellini* de Berlioz.

Autre nouvelle plus importante, c'est la représentation prochaine à Carlsruhe des *Troyens* de Berlioz, œuvre qui n'a jamais été exécutée sans mutilation.



La maison Breitkopf vient de publier des mélodies de Gurlitt, Curschmann, Seidel et Kirchner, œuvres de salon dont la première seule de Gurlitt, intitulée : *Ce qu'il disait*, est d'une gentillesse et d'une sincérité quelque peu artistes.

L'édition est soignée, gravée en grand texte vigoureux et clair.



*Les Maîtres-Chanteurs* ont été représentés le 13 juillet au théâtre de Covent-Garden, avec de Reszké dans le rôle de Walther, Lassalle dans celui de Hans Sachs, Isnardon dans celui de Beckmesser, Montariol dans celui de David, M<sup>me</sup> Albani faisant Eya et M<sup>lle</sup> Bauermeister, Magdeleine.

L'œuvre a obtenu un grand succès. On sait que c'est M. Lapissida qui l'a mise en scène.



*La Pléiade* de Paris annonce les livres suivants de ses collaborateurs :

De Brinn' Gaubast : *Colle forte*, roman ; *Vers insolents* ; *Pétrarque*, drame en cinq actes, en vers ;

De Pierre Quillard : *la Gloire du Verbe*, poème ;

D'Édouard Dubus : *le Sang des Roses*, poème ;

De Julien Leclercq : *Métamorphoses*, poème ;

De Louis Dumur : *la Neva*, poème.



Ont paru :

De Dostoïewsky : *les Précoces* ;

De Félicien Champsaur : *la Gomme*, avec dessins de Rops, Cheret, Caran d'Ache, Lucas, Gorguet, Gerbault, Lunel, José Roy, Mars, Morin ;

D'Édouard Schuré : *les Grands Initiés* ;

De Victor Hugo : un volume contenant deux drames inédits : *Amy Robsart* et *Les Jumeaux*.



Remarquable l'article de la *Fédération artistique* sur le concours de déclamation ! Faisons-y une petite cueillette de prose patoise :

« Il y a des mystères que nous ne chercherons pas à pénétrer. *Un de ceux-ci est la distinction* accordée à M<sup>lle</sup> Polspoel..... Elle a dit une scène des *Jacobites* comme une élève stylée et *éduquée*... »

*Eduquée ! Eduquée !* alors ! avec une cédille sous le *c*.

« M<sup>lle</sup> Pluys ne joue pas par intuition, mais par la force des études... et son *intelligence naturelle* aidant, etc... »

« M. Heurion a récité le rôle de Didier sur un ton uniforme plaintif, *préchant plutôt que de jouer la comédie*. »

C'est le même journal qui dit que le *Trouvère* a été joué à Londres devant une *audience* peu nombreuse !



L'onagre de la *Chronique* — celui qui signe R pour ennuyer notre ami Rotiers — consacre un petit « renard » à nos amis Arthur James et Jules Vander Bruggen. Ils sont traités de « Parisiens » et de « décadents ! »

Prière à l'ami Hannon de fourrer un peu de gingembre dans l'autre frimousse de l'onagre.



Deux mortels qui s'appellent tous les deux de Teye — sur l'œil — viennent de décrocher le prix de 25,000 francs pour une réponse prudhommesque à une question saugrenue. Les sottises académiques se payant au taux modeste d'un franc la pièce, il faut conclure qu'il y a 25,000 bêtises dans le travail couronné.



Sa Majesté Marie 1<sup>er</sup>, roi des Sedangs, passant par Bruxelles avec la reine sa femme, s'est fait inscrire au nombre de nos abonnés.



On lit dans le *Chat Noir* :

« A M. Armand Silvestre,  
poète lyrique et pétardophile.

« Cher maître,

« Je ne saurai jamais comment vous remercier du grand honneur que vous m'avez fait en racontant, dans l'*Echo de Paris* du 1<sup>er</sup> août 1889, une petite histoire que j'avais modestement publiée dans le *Chat Noir* du 7 janvier 1888.

« Seulement, pourquoi avez-vous remplacé mon pharmacien de Londres par un médecin de Vienne ?

« Je joins à la présente un paquet de numéros du *Chat Noir* contenant des histoires qui pourront vous servir.

« Ne vous gênez pas : au contraire, ça me fait plaisir.

« Veuillez agréer, cher maître, l'hommage de mes sentiments les plus tumultueux.

« ALPHONSE ALLAIS. »



Sommaire de *La Pléiade* (de Bruxelles)

livraison d'août. — *Asile*, Stéphane Richelle. — *Sous les ombrages*, Aa Galloy. — *La vie amère : la Vieille mère*, L. Thiouste-Edgy. — Vers : *L'heure sainte*. — *Crépuscule rouge*, Jean Delville. — *La Dame du silence*, Albert Array. — Rhythmes en prose : I. *Non reparable*, P. de Sandrau. Sonnets : *Orgueil suprême*. — *La Mère compatissante*, Arthur Dupont. — *Trinité mauvaise*, Emile Weil. — *Le Myosotis*, L. Lenormand. — *Varia*. — *Bulletin bibliographique*.



Sommaires de *La Pléiade* (de Paris) : livraison de juillet. — Brinn' Gaubast, *Hymne à la Laideur*, poème. — Edouard Dubus, *Résignation*, quatorzain. — G. Albert Aurier, *L'Œuvre maudit*, poème. — M<sup>me</sup> Alphonse Daudet, *Enfants et mères* (fragments). — Julien Leclercq, *Famine*, quatorzain. — Louis Dumur, *le Tsar*, poème. — L. P. de B'G., *Calendrier* (livres, théâtres, beaux-arts).

Livraison d'août : Symphonie crépusculaire, de Brinn' Gaubast. — Imperator, an de Rome 932, Edmond Barthélemy. — Romance, poésie, Edouard Dubus. — La voix impérissable, poème, Pierre Quillard. — Luisita, nouvelle, Julien Leclercq. — La Sçulâmite, poésie, Georges d'Esparbès. — La Fête sur la glace, La Fontanka, poèmes, Louis Dumur. — La Peinture à l'Exposition, G. Albert Aurier. — Calendrier (livres, théâtres, beaux-arts, échos, divers), L.-P. de B'G.

*La Pléiade* annonce la publication des œuvres jadis condamnées de Baudelaire, qui n'ont jamais été réimprimées.



Ci un avis de *la Vogue*, très sympathiquement accueilli et que nous communiquons à nos lecteurs :

« Nous continuons strictement, avec l'élargissement nécessaire, la campagne menée dans *la Vogue* en 1886-87 et dans *la Revue indépendante* en 1888.



Les collaborateurs actuels de *la Vogue* entendent définir et défendre leur idéal de Poème libre, de Drame, de Roman et de Critique personnelle; durant le premier semestre des nouvelles tiendront lieu de roman.

Conformément à ses traditions, *la Vogue* s'intéressera aux questions d'érudition littéraire et d'art industriel.

La critique générale sera tenue par M. Gustave Kahn, le théâtre par M. Henri de Régnier, la critique d'art par M. Felix Fenéon, la critique musicale par M. Jean E. Schmitt. Sans s'engager à donner tous les mois ce jeu complet de critiques, *la Vogue* étudiera de son point de vue spécial les phénomènes de vie et d'art intéressant les lettrés.

Une partie des deuxième, troisième et quatrième numéros sera consacrée à l'Exposition.

Nous comptons en outre publier avant janvier : de F. Viélé-Griffin, des fragments de *Yeldis*, poème, des notes sur Swinburne, Tennyson, Morris; de H. de Régnier, *Glorioles*, suite de poèmes; *le Château de Lucile*, nouvelle; d'Adolphe Retté, des fragments de *la Forêt bruissante*, poème, *Polychromies*, dix poèmes à l'aventure, dont *Fête de nuit*, *l'Alcôve*, nouvelle; de F. Poitevin, des études de *Primitifs*; de Paul Adam, des fragments d'*Essence de soleil*, roman; de J. Ajalbert, des fragments d'un poème; de Jean E. Schmitt, *l'Onde*, *le Mari brutal*, nouvelles; de Jean Morel, *la Joie éparse*, poème; de Gustave Kahn, des *Chansons tziganes*, *Panthalis*, poèmes, des études sur Corneille et Léon l'Hébreux, des traductions d'Hoffmann.

L'édition de luxe contient au premier numéro un bois de Camille Pissarro.

Sommaire du numéro de juillet. — Paul Adam, *Tribulations électorales*. — Jean Ajalbert, *Fragment d'un poème*. — Francis Viélé-Griffin, *Ronde*. — Henri de Régnier, *Face de jadis*. — Adolphe Retté, *Fête de nuit*. — Georges Vanor, *Sonnet*. — Jean Thorel, *l'Âme morte*. — Jean-E. Schmitt, *l'Homme maigre*. — Félix Fenéon, *Portraits antiques de la galerie Graf*. — Gustave Kahn, *Chronique*. — Henri de Régnier, *Théâtre*. — Georges Vanor, *Notes et notes*.



*L'Indépendant littéraire* reprend la seconde série des *Souvenirs* de M. Louis Roger, dont la première partie a, on s'en souvient, soulevé un vif intérêt dans toute la presse.

Dans le numéro du 1<sup>er</sup> juin commence une série d'études sur *l'Exposition universelle* — les Beaux-Arts en France et à l'étranger depuis 1878 — l'Exposition rétrospective de l'Art Français et les Arts industriels.

Ces articles sont publiés sous la direction de M. Roger Marx.



# L'EVENTAIL

THÉÂTRAL, ARTISTIQUE ET MONDAIN

DIRECTEUR : F. ROTIERS.

Rédaction et administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles

PRIX D'ABONNEMENT : { Belgique, un an . . . . . fr. 5-00  
Étranger » . . . . . 7-50

**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

## de Block's Universal Wine C°

6, RUE PAUL DEVAUX (PRÈS LA BOURSE)

**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja de Grèce*, le *Tokay* de *Hongrie*, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia de Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

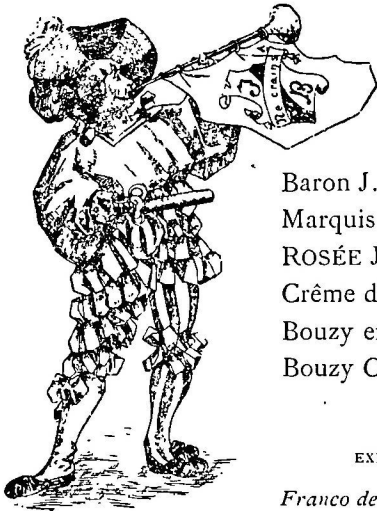
(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie CANTABEILLE, par RENÉ MAIZEROT.  
Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

## ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE

ÉPERNAY

### Prix Courant



|                                        |      |
|----------------------------------------|------|
| Baron J. de Warnimont . . . . .        | 2 25 |
| Marquis Armand de St-Hubert . . . . .  | 2 75 |
| ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .          | 3 00 |
| Crème d'Ay id. . . . .                 | 3 50 |
| Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée.</i> | 4 50 |
| Bouzy Cristal id. . . . .              | 5 00 |

0.50 en plus par 2/2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS

19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*formant au bout de l'année un superbe volume avec couverture spéciale et frontispice.*

---

*Fondateur* : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

---

*Directeur* : HENRY MAUBEL. — *Administrateur* : HUBERT VAN DIJK.

---

Bruxelles : *Rédaction* : 72, rue de Trèves — *Administration*, 26, rue de l'Industrie.

## ABONNEMENTS :

*Belgique* . . . 7 francs par an. — *Union postale* . . . fr. 8-50

*Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.*

---

SEPTEMBRE 1889

## SOMMAIRE :

|                                               |                    |
|-----------------------------------------------|--------------------|
| Les Chimères (Fragments) . . . . .            | JULES DESTRÉE.     |
| Sonnets . . . . .                             | IWAN GILKIN.       |
| La vie et la mort d'un poète . . . . .        | CHARLES BUET.      |
| Sonnets . . . . .                             | ADOLPHE FRÈRES.    |
| La conversion de <i>La Wallonie</i> . . . . . | HIXE.              |
| Sonnets . . . . .                             | MAURICE DESOMBIAUX |
| Scènes de la vie de caserne . . . . .         | ALBERT CHAPAUX.    |
| Chronique littéraire :                        |                    |
| <i>Les Serres chaudes</i> . . . . .           | IWAN GILKIN.       |
| <i>Le Trottoir</i> . . . . .                  | HENRY MAUBEL.      |
| <i>Le Théâtre contemporain</i> . . . . .      | ALBERT GIRAUD.     |
| <i>Parallèlement</i> . . . . .                | ADOLPHE FRÈRES.    |
| Lettre de Bayreuth . . . . .                  | ***                |
| Petit Salon de tir . . . . .                  | MOUCHE.            |
| Lettre à Cydalise . . . . .                   | PINOLET.           |
| Memento . . . . .                             | ***                |

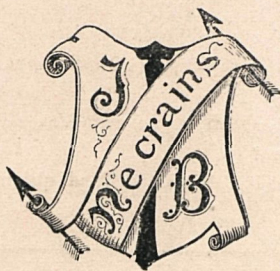
*P. J. Vandermylen*

9<sup>e</sup> ANNÉE.

TOME VIII, N<sup>o</sup> 10.

PRIX : FR. 0-75.

OCTOBRE 1889.



# La Jeune Belgique

BRUXELLES

RÉDACTION :  
72, RUE DE TRÈVES,

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE,

PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1889

## BOITE AUX LETTRES.

40. — ANDRÉ FONTAINAS. Avons reçu nouvelles. C'est du propre. Si pas envoyez alexandrins. en publierons quand même, et gare la police correctionnelle. *For shame, Sir!*

41. — ALBERT ARNAY. Reçu vers. Passeront dans l'ordre indiqué. Merci.

42. — FERNAND SEVERIN. EX-PRINCE DE ZUEN. Bonne récompense à qui rapportera le lys à domicile.

43. — A L'ONAGRE DE « LA CHRONIQUE ». Il y a longtemps que vous n'avez plus été drôle en notre faveur. Auriez-vous des mortes-saisons?

44. — CYDALISE. Triste! Travaillez, prenez du Pinolet, c'est le fond qui manque comme le reste.

---

### ABONNEMENT GRATUIT

Tout ami et bienveillant adepte qui nous apportera 10 abonnés, recevra son abonnement gratuitement durant deux années.

Des cartes d'abonnement sont à la disposition de nos amis chez M. Henry Maubel, rue de Trèves, 72.

---

VIENT DE PARAÎTRE :

## LES CHIMÈRES

PAR

Jules DESTRÉE

Un volume de 300 pages, petit in-4°, imprimé avec grand luxe sur papier à chandelle blanc par les soins de la Maison MONNOM, tiré à cent exemplaires numérotés.

*Avec un frontispice par ODILON REDON, une couverture et une eau-forte par MARIE DANSE et une lithographie de HENRY DE GROUX.*

Prix : 20 francs.

Les dix premiers exemplaires avec un double état choisi des estampes : 30 francs.

La suite d'eaux-fortes gravée par MARIE DANSE pour les *Chimères* (six planches tirées sur grandes marges, à cinquante exemplaires) : 25 francs.

---

CHEZ KISTEMAECKERS

## NOUVELLE CARTHAGE

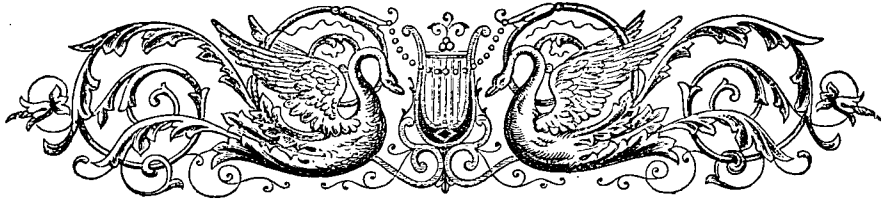
LES ÉMIGRANTS — CONTUMACE

PAR

GEORGES EEKHOUD

PAGES COMPLÉMENTAIRES

Un beau volume in-12 : 3 fr. 30

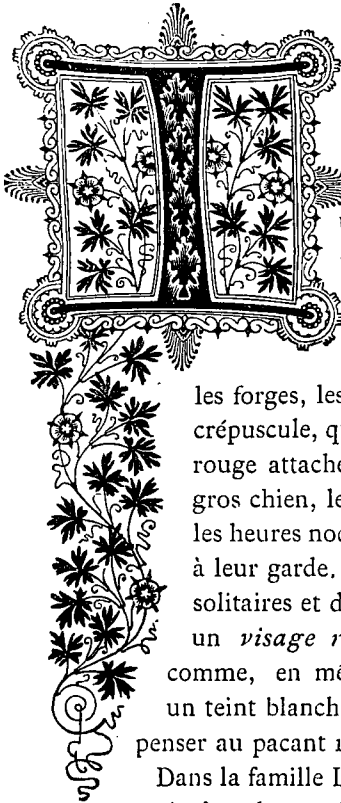


## PIERRE-DE-LA-BARAQUE

A MONSIEUR GEORGES EEKHOUD.

C'était un haut vieillard, sombre et plein de vigueur.

LECONTE DE LISLE. (*Le Jugement de Komor*).



Il y a dans notre pays des familles d'ouvriers où le père — quand il lui reste encore juste assez de force pour soigner ses rhumatismes et *faire* son jardin — transmet comme un héritage à son fils aîné, avec un renom de probité dans le canton, certaine profession de confiance qu'il exerçait. Ainsi, de génération en génération, les hommes d'une famille sont veilleurs dans les clouteries,

les forges, les fonderies, les charbonnages. On les voit, au crépuscule, qui se rendent à leurs postes, un bâton d'épine rouge attaché à une main et l'autre tenant la laisse d'un gros chien, le rond d'une lanterne à leur poitrine. Pendant les heures nocturnes ils surveillent les propriétés commises à leur garde. Et du silence forcé et continu de leurs veilles solitaires et défiantes ils acquièrent un masque taciturne, un *visage rentré*, dit-on expressivement en patois; comme, en même temps, leur vie sans soleil leur donne un teint blanchâtre, particulier aux noctambules, et qui fait penser au pacant rougeaud qu'ils sont malades.

Dans la famille Longtain, aussi loin que les plus vieux du village pussent voir dans le passé, les hommes avaient toujours été veilleurs. Pierre Longtain avait rempli cet emploi dans un charbonnage voisin : mais

depuis dix ans son fils aîné l'y remplaçait : le vieillard s'était senti trop débile, trop *ruiné* pour passer encore les nuits d'hiver à piétiner dans la neige, sous la pluie glacée, le long des *terris* ou dans les vastes cours où est remis le bois coupé pour les *tailles*.

Il était à présent aiguilleur de nuit au chemin de fer. Je me rappelle très bien qu'étant gamin, je le voyais presque tous les jours quand il traversait le Trieu, — une place où les enfants, depuis des années et des années, vont user leurs culottes dès qu'ils savent marcher seuls jusqu'au temps où ils ont reçu les judicieuses leçons de catéchisme qui les rendent *sages*, et fait leur première communion. C'était un grand vieillard, aux joues blanches ; ses sourcils s'embroussaillaient séparés seulement l'un de l'autre par une ride verticale coupant le front ; sa bouche était taciturnement fermée en une moue bougonnante ; il n'avait de barbe qu'une longue mèche de poils gris lui pendant au menton, *une bouque*. De visage et de maintien, on eût pu le trouver assez ressemblant à ces types de vieux grognards de l'Empire, qui longtemps emplirent les romans de leur brutale bravoure. Il évoqua d'ailleurs très vite à nos jeunes cervelles le type du soldat car il était habillé d'une sorte d'uniforme, la livrée des employés du chemin de fer : casquette à galons rouges, à visièrè garnie de cuivre avec le lion belge de même métal en pompon, et veste de gros drap bleu ornée de deux rangées de boutons jaunes et luisants, frappés de la même marque officielle.

Pour être à six heures à sa cabane d'aiguilleur, il traversait le Trieu à six heures moins dix minutes, ni plus, ni moins, et cela, si régulièrement, que les ménagères bavardant aux pas des portes, s'écriaient en le voyant : « Jésus-Maria, v'là Pierre-de-la-Baraque!... et mes pommes de terre du souper sont encore à peler ! Qu'est-ce que mon homme va dire ? » et s'encouraient en poussant des cris comme des poules effarées. Pierre Longtain passait, traînant son bâton, balançant la boîte de fer blanc où était enfermé son chiquet de pain ; il lançait à droite, à gauche, de sa voix haute et rude, des *saluts* ! polis mais brefs, auxquels tout le monde répondait. Jusqu'au rentier Griset, qu'on voit fumer « sa pipe de longueur », dans son allée, pendant la bonne saison, le vieux Griset, pourtant avare de salutations autant que de gros sous, tirait sa pipe de sa bouche et disait : « Ça va toujours comme on veut, père Longtain ? ». Mais si on le saluait, ce n'était pas avec cette cordialité qui vous arrête, le sourire aux lèvres, devant une figure pleine de la joie de vous retrouver comme hier. Longtain n'était que respecté ; pour être aimé il montrait trop ouvertement qu'il croyait les gens incapables d'une probité comme celle dont s'enorgueillissait sa famille. Il y avait toujours une plissure dédaigneuse dans ses paupières quand il vous

regardait, et, malgré son grand âge, on était tenté de lui demander : « Eh bien, quoi? ça vous a donc été bien difficile de rester *brave* que vous en êtes si fier! » Et pour les autres, ceux qui avaient sur la conscience quelque peccadille jamais confessée au curé, ils le trouvaient trop fier de n'avoir jamais fauté; or, n'est-ce pas, on n'aime véritablement que ceux qu'on croit un peu pareils à soi; aussi n'aimaient-ils pas Longtain. Mais ils le saluaient poliment, très haut : « Bonsoir Longtain! » d'une voix blanche.

Nous, les gamins, nous le regardions en silence. Sa figure et sa voix nous effrayaient un peu, je crois; jamais il n'avait à ses trousses de ces bruyantes ribambelles d'enfants courant, au préau, derrière le sonneur de cloches, le bon bossu, celui-là même qui, entendant sonner son agonie de son lit de mort, s'écria en s'adressant aux cloches des deux paroisses qu'il avait tant balancées : « A revoir mes cloches d'*en Haut*, à revoir mes cloches d'*en Bas*, plus jamais je ne vous sonnerai! » ou le sacristain à qui nous demandions des pincées de tabac, de la *pénée*, pour nous faire éternuer au plus fort; et jamais nous ne le harcelions comme le vieux menuisier aux gros yeux riant derrière d'immenses lunettes, qui passait, une planche sur l'épaule, des brins de copeaux et de la sciure de bois blanchissant son gilet, en nous donnant des taloches sur la tête et disant des propos pour rire : « Voilà Louis Biribi, le plus brave Louis du pays! Et ici Pierre Lanlaire, l'enfant de son père! » puis nous menaçant comiquement de sa scie quand nous tirions trop fort ses bretelles ou que nous nous moquions trop longtemps de la hauteur extraordinaire du fond de sa culotte — ce dont vraiment nous aurions pu nous gausser — elle lui montait jusqu'aux épaules! — si ces pauvres derrières de vieillards perdus dans leurs trop hauts pantalons n'étaient pas choses tristes à faire pleurer! Mais nous regardions, sans mot dire, passer Pierre Longtain.

Quand il arrivait au pied du remblai du chemin de fer, il s'engageait dans un étroit sentier qui s'élevait à travers les gaulis d'osiers aux branches jaune d'or et les touffes de genêts. On voyait sa haute taille apparaître dans les éclaircies, puis disparaître, et les branches s'agiter sur son passage. Enfin, au pied de la baraque s'élevant à la bifurcation des voies de Piéton et du *Petchia*, il surgissait.

## II

C'était une petite cabane mesurant, peut-être, dix pieds carrés et construite en planches barbouillées de couleur brune. Ses murs étaient percés de lucarnes et sa porte s'ouvrait de plain-pied sur les voies. Elle était rem-



plie par un massif poêle de fonte, un petit banc de bois, une planche appendue au mur où mettre la cruche de café et la boîte à tartines avec le cornet de tabac et la pipe; à l'autre mur, au dessus d'un tableau montrant les heures de passage des trains et d'une horloge, deux sonneries électriques dindrelinaient sans cesse. C'était là *la baraque de planches*. Au dehors il y avait la trompe de cuivre attachée à un clou, et l'étui des drapeaux pour les signaux couché près des lanternes aux verres multicolores. Autour de la *cambuse*, une bande de terreau apporté nourrissait quelques fleurs aux couleurs vives et une touffe de hauts hélianthes balançant leurs disques bruns et jaunes qui regardent le soleil.

Du Trieu, à l'arrivée de Pierre, nous voyions « l'aiguilleur de jour » enlever son bourgeron par dessus sa tête, endosser sa veste bleue et descendre le sentier. — Le vieux Longtain reste là pour la nuit.

Jusqu'au matin, d'heure en heure, il abaisse ou soulève le pesant levier du changement de voie. Il fait ainsi passer sur la ligne de Piéton ou celle du *Petchia* (un gros charbonnage) les trains qui viennent de Charleroi, et règle l'entrée dans la station du village des trains descendant de Piéton. Il annonce aussi leur arrivée de son cornet de cuivre. Et il en sonne comme personne, c'est sûr : au crépuscule, dans le calme de la nuit tombante, du bois de Landelies, c'est-à-dire de plus d'une lieue, j'ai déjà reconnu le signal de Longtain, un *ta-hi-ha-a* dont la deuxième note éclate déchirante et brève, inattendue, suivie de l'autre qui s'allonge, s'allonge. Il met d'ailleurs un certain orgueil à toujours jeter de la même manière impeccable le même cri par dessus la vallée vers la station — comme aussi, quand passent les convois de voyageurs, à se tenir, malgré ses soixante ans bien sonnés, droit comme un I, ainsi qu'un soldat au port d'arme, son calme visage pâle regardant la ligne lumineuse des portières qui file en un long ruban dans l'ombre, aux pieds l'étui des drapeaux blancs et rouges.

Un train passé, en attendant l'autre, il s'assied sur le banc de sa baraque, donne un coup de rateau au jardinet, ou regarde le soir venir ou s'en aller la nuit.

C'est ainsi qu'il voit tomber le soleil dans les campagnes d'Anderlues, tandis que courent des lueurs roses sur l'acier poli des rails. Les wagonnets du chemin de fer suspendu de Forchies passent au loin dans le ciel lilas, attachés à des câbles qu'on ne voit plus; lentement et silencieusement, comme en un rêve; leurs silhouettes mobiles aux lignes très nettes se découpent dans l'air pur. La vitre d'une maison lointaine éclate tout à coup d'un dernier trait du soleil. Les tours massives du château de la Marche se fondent dans la brume; et plus loin le bois Géraud bleuit et

peu à peu entre dans l'ombre. Une buée monte du ruisseau dans les hautes herbes et s'étale dans la vallée. Les brises du soir apportent de longs beuglements traînants des vaches qui rentrent à l'étable et le bruit de la clochette d'une charrette dont la bâche gonflée tressaute, cahotée sur la route pierreuse toute blanche, là-bas. C'est l'heure où, l'été, s'élève douce et chaude et un peu fade l'odeur des herbes fraîchement coupées dans les prés et encore humides. Au loin, vers Anderlues, un bourdonnement passe, c'est un train traversant l'horizon; une banderole de fumée blanche marque sa route et s'évanouit, cotonneuse. Du côté du village, les petits jardins, s'emplissent d'ombre, des croisées s'éclairent brusquement du jaune des lampes en même temps que s'allument des feux multicolores le long de la voie; les flammes pâles des réverbères de la station, les taches vertes et rouges des signaux hissées au bout des hauts mâts blancs ou portées par des bras articulés qui se meuvent subitement. Sur le fond noir du remblai, la perspective des rails s'enfonce dans la nuit. Des morceaux de l'horizon s'incendent du reflet des fours à coke, un foyer électrique scintille, comme une étoile, d'une lumière très blanche de lune. Il tombe de longs temps de silence coupés tout à coup par le hullement d'un train arrêté au loin, comme en détresse, ou le sifflement bref du convoi qui repart sortant de la station proche; la locomotive halète et s'impatiente; on voit le gros œil du fanal briller subitement, la masse approche oscillante sur les rails, énorme comme si elle allait s'étaler hors des voies; la clameur éclate, des rayons de fer brillent vertigineux, et le train passe, un gros ver où il y a des lignes noires et des lignes lumineuses, et va, va; le bruit de son galop se dégrade dans la distance, le murmure se fond; et les feux rouges du dernier wagon, entrevus une dernière fois, disparaissent tout à coup.

Pierre Longtain regardait quelquefois cela pendant les belles nuits; l'hiver, quand la pluie cinglait les planches de la baraque bien close et que la rafale sifflait toutes sortes de choses tristes dans les fils du télégraphe, il fumait sa pipe près du poêle chauffé au rouge, en suivant des yeux les aiguilles de l'horloge.

### III

L'aiguilleur avait un fils rentré depuis deux ans du régiment. A son retour au foyer, le jeune homme, bénéficiant de la réputation d'honnêteté de sa famille, obtint malgré sa jeunesse, le poste de surveillant de nuit à la Grande-Clouterie, un emploi d'élite et recherché où les candidats à évincer étaient nombreux. Quand on passait, la nuit, près des ateliers, on enten-

daît le chien du garde aboyer derrière la porte et la voix du *garçon Longtain* crier : « Ici, Turc ! »

... Un jour le fils de Pierre-de-la-Baraque dit à son père :

— Em' pa, on a volé mille francs la nuit passée à la clouterie. Les gendarmes y sont allés aujourd'hui, ils cherchent le voleur ; ils ont arrêté un employé... Le coup est fait ; il est trop tard. Je n'en peux plus... C'est moi qui ai volé les mille francs !

La nuit passée, en faisant sa ronde, il avait vu ouverte la porte d'un bureau — inadvertance d'un employé — et trouvé sur une table une liasse de billets de banque. Le jeune homme n'avait pu résister ; terrassé par la tentation, il avait volé. Donc, le fils de Pierre-de-la-Baraque, un Longtain avait volé ses maîtres, ceux qu'il devait garder. La maison du veilleur, celle qu'on appelait « la brav' maison », le vieux logis de probité en trembla sur ses fondations. Le père qui serrait son *briquet* dans sa boîte pour s'en aller au chemin de fer, se rassit, un flot de sang empourprant son front.

— Nom de nom de nom de Dieu, qu'est-ce que tu as dit ? articula-t-il.

— Em' pa, il est trop tard... il est trop tard... C'est fait, c'est fait!... Les mille francs sont dans ma paillasse.

Il dit cela d'une voix claire, mais où les mots tremblaient. Le malheur était consommé. Il le criait, violent, avec une colère de honte à la face convulsée.

— Oh ! bégaya le vieux, les paupières battantes de stupéfaction, oh!... Sale bougre ! sale bougre!...

Puis, levant les yeux du pavement qu'il regardait sans voir, hébété sous le coup, quand il put parler :

— Mais va donc *les* chercher!... La maison va tomber, ne sens-tu pas ? Le garçon redescendu lui tendit une liasse.

— Les v'là tous, dit-il.

Le vieillard ne compta pas les billets.

— Donne-moi du papier.

Le jeune homme déchira un feuillet d'un cahier ; et le père en enveloppa la liasse ; puis ayant pris sur la cheminée une plume et un encrier, il se mit à écrire sur le paquet, de sa main gourde de vieillard, en relevant ses lunettes à chaque mot et essuyant la sueur qui lui coulait sur le visage. L'acier grinçait, la plume trouait le papier et faisait rejaillir l'encre en une pluie noire. A chaque ligne écrite il devait s'arrêter, la main brisée de crampes. Mais il continuait aussitôt, acharné, son poing faisant trembler la table. Et dans sa hâte il se piquait les doigts qui saignaient. Enfin, la plume lancée à toute

volée, il jeta le paquet à son fils, qui y lut : « *A Monsieur Bayot, directeur de la Grande Clouterie. De la part de Pierre Longtain, les mille francs que son fils a volés hier.* Et il lui cria :

— Va porter ça où tu l'as pris. Je t'attends à neuf heures à ma baraque. Et il poussa son fils dehors.

Comme cinq heures et demi sonnaient, Longtain s'en alla. Il donna des « saluts ! » ainsi que les autres jours, en traversant le village. Son honneur était quelque chose de si altier dans son cœur qu'il passa la tête haute malgré la catastrophe. L'argent était rendu, à cette heure ; lui, Pierre-de-la-Baraque ferait payer le reste de la dette. En le voyant, traînant comme d'habitude son pas égal et balançant sa boîte, quelqu'un qui eût pu l'entendre penser eût été effrayé de cette placidité sereine.

Il fut à son poste ce jour-là comme il y avait toujours été, à six heures.

#### IV

Assis devant sa cahute, sa pipe éteinte aux dents, le vieux Longtain regardait le coin du ciel qu'illuminaient les fours à coke de Piéton. Il entendit un bruit de pas glissant sur la terre croulante du remblai.

— Est-ce toi ? demanda-t-il, se tournant vers l'ombre.

— Oui m'pa, c'est moi.

— Monte... Entre dans la baraque...

Et quand ils y furent, le vieux dit à son fils :

— Tu penses bien que je vas te dire de te tuer, hein?...

Le jeune homme resta muet devant l'orage qui grondait en son père. Et la voix montait.

— ... Que tu ne peux plus faire autre chose, à c't'heure, que tu n'es plus un homme... que t'as manqué de toucher au nom des Longtain... Hein ?

Et comme le jeune homme restait muet et sans un geste, les yeux grand ouverts perdus au loin :

— Mais réponds donc ! réponds donc !... Bougre de bougre, dis donc quelque chose !

— Oui, m'pa ! oui, m'pa ! bégaya le fils, la gorge serrée, d'une voix rauque, presque sublime de soumission. Je ferai ce qu'il faut faire !

— Le train de neuf heures vingt va passer, t'iras près de la barrière du passage à niveau et tu te mettras sur *la* rail.

Puis après un moment de silence :

— P't'être que j'oublierai, après ! acheva-t-il. — As-tu compris que tu ne dis rien ?

- Oui, m'pa!  
— Va donc, alors...  
— Est-ce que vous voulez donner ça à la fille du *Grand-Blanc*, et lui dire que ça vient de moi? demanda le jeune homme, tirant sa montre, une grosse montre de cuivre jaune, de son gousset.  
— Oui, on la donnera, répondit le père en la prenant.  
— Em'pa, supplia encore l'enfant, ne *lui* dites rien de ça!...  
— On ne dira rien...  
— A r'voir, em'pa!  
— A r'voir!  
— A r'voir, em'pa!

La sonnerie électrique tremblotait dans la cabine. Le jeune homme disparut dans la nuit; et le bruit de ses pas craquetant sur la fine cendre des voies se perdit. Du côté opposé, au haut de la rampe de Piéton venait d'apparaître le fanal d'une locomotive, l'œil jaune de la masse qui allait le broyer.

La tache lumineuse grandissait, éclatante, énorme et fixe. Aux pieds de l'aiguilleur immobile près du changement de voie résonnaient les rails de ce murmure chantonnant de l'acier écrasé au loin. Le vieux Longtain emboucha son cornet; et dans la nuit, vers la vallée, il souffla le signal annonçant les trains. Ce fut un cri de cuivre terrible, un chant de trompette qui sonna comme une fanfare triomphante et fière et joyeuse aussi d'une joie altière — et là-bas, dans l'ombre, fit s'affaler sur le rail un paquet de chair, mort vivant.

Pierre-de-la-Baraque abaissa le levier de l'aiguille. Le train passa.

Puis au loin, dans la nuit, sinistre, éclata le dard rouge du dernier wagon — du rouge...

— Sacré sale bougre! jura le vieux Longtain. Et il rentra dans sa baraque.

## V

Le lendemain matin, m'a-t-on dit, un surveillant de la voie, passant devant la cahute, raconta à l'aiguilleur qu'on venait de trouver un cadavre coupé en deux près de la barrière. Il bredouillait, cherchant les mots pour apprendre le malheur au vieillard : c'était son fils tué par un train de la nuit changé de voie par lui-même, Longtain.

— C'est bon. Je le sais bien! interrompit l'aiguilleur.

Il était six heures, et comme l'ouvrier qui le remplaçait le jour arrivait, Pierre-de-la-Baraque descendit le sentier du remblai et s'en retourna. — Des hommes étaient penchés sur la voie, près de la barrière...

Quand on parle des Longtain on dit toujours : « Ça, c'est des gens braves! »

LOUIS DELATTRE.

Août 1889.

## POÈMES

### LA VILLE DES CYGNES

*Et nous irons aussi vers la ville des cygnes,  
Parmi de fiers oiseaux qui vous reconnaîtront.  
Voilà le saint rosaire entre les mains bénignes,  
Et ton respect, mon Dieu, sur les neiges du front.*

*Neige des fronts, candeur des linges, lys et neiges!  
Et cela sur un sang qu'ils ne trahissent plus;  
Et le bon souvenir menant ses blancs cortèges,  
Et l'oubli des baisers que la chair eût voulus;*

*C'est là toute la ville où nous irons ensemble!  
Et nos baisers plus lents, et notre amour plus doux,  
Dans cette ville en deuil, dont le deuil nous ressemble,  
Hélas! au bord des eaux malades comme nous.*

*Le silence, les cloches, le silence encore!  
Et, pour en recueillir le charme qui se meurt,  
Dans nos cœurs rapprochés un seul cœur qui s'ignore,  
Et ce dédaigneux cygne, ivre de sa langueur.*

*Tes vierges et tes lys meurent comme les vierges,  
Et n'auront jamais su leur charme puéril;  
O ville, nous voici, prêts à porter tes cierges,  
Mais à cueillir aussi les fleurs de ton avril.*

*O souche des vieux lys, pleine de fleurs nouvelles,  
Je veux les lys des prés, des cloîtres et des eaux ;  
Pour le front d'une enfant pareille à tes agnelles  
Tu n'as rien de trop pur dans tes jardins royaux.*

### LÉGENDE

*Laisse-moi respirer les fleurs de ma vallée.  
Tout dort ; mais quelle voix des ombres m'a troublée ?  
Ah ! nourrice, entends-tu ? mes cygnes ont chanté !*

*Que je doive mourir avec le chant du cygne,  
C'est le royal présage auquel je me résigne.  
Combien d'enfants mourront qui l'ont mieux mérité !*

*Triste et royale fable à conter aux veillées !  
Mourir, pourtant, mourir !... Loin des fleurs effeuillées,  
Comme se fane un lys que personne n'a vu !*

*O prince aventureux qui connus mon aurore,  
Trop heureuses les mers que ton regard explore !  
Tu m'as dit au revoir ; je ne t'ai point revu...*

*Les musiques dansaient sur la mer printanière.  
Tandis que ses marins regardaient en arrière,  
Lui, le prince distrait, rêvait de toisons d'or.*

*Cette nouvelle Argo se souvenait des vagues !  
O l'émoi douloureux d'une enfant aux yeux vagues,  
Mes yeux ! des pleurs pareils les remplissent encor.*

*S'il revenait, pourtant ! Ah ! nourrice, des roses !  
Mais non, le soir trompeur m'a dit ces belles choses.  
Nourrice, laisse-moi, que je meure par lui,*

*Toute petite enfant, comme il m'a dédaignée.....  
Mais seule, et sans courroux, en âme trop bien née ;  
Voyez ! et c'est la nuit ; le silence et la nuit...*

FERNAND SEVERIN.

## VILLIERS DE L'ISLE ADAM

Ainsi, justice sera faite. — Et nous avons le temps d'attendre.

D'ailleurs, que nous importe même la justice!... Celui qui, en naissant, ne porte pas dans sa poitrine sa propre gloire, ne connaîtra jamais la signification réelle de ce mot.

(PRÉFACE DE *la Révolte*.)

Va Oultre.

(DEVISE DES DE VILLIERS.)



andis que les élus du Nombre s'occupaient laborieusement à châtier un député, — factieux, évidemment, puisqu'il avait été nommé à Paris et en province à d'in vraisemblables majorités — et qu'au milieu des pestilences politiques se dissimulait mal l'effroi des juifs et des financiers véreux, actuels rois de la terre, tandis que l'indigne condamnation prononcée, le ramassis de tripoteurs d'affaires savourait avec une satisfaction marquée sa dernière ignominie, et que les foules d'anonymes s'extasiaient devant la plus récente manifestation du goût anti-artistique universel et contemporain, la Tour Eiffel, un des plus grands écrivains du siècle, le comte Auguste de Villiers de l'Isle Adam, le descendant des maréchaux de France, des Grands-Maîtres de Rhodes et de celui qui arracha Malte à Charles-Quint, s'éteignait dans la plus angoissante des indigences, à l'hospice des Frères de Saint-Jean-de-Dieu à Paris, soutenu en son agonie par la charité et le dévouement de quelques fervents amis.

Aux premiers jours de mai, Stéphane Mallarmé l'avait emmené à sa maison de Nogent-sur-Marne, espérant, de ce repos, un effet salutaire. Mais déjà les médecins avaient diagnostiqué d'incurables maladies, et le printemps ne devait pas apporter à Villiers « la Joie et l'Espérance ».

En chrétien qu'il fut toujours orgueilleusement, il est mort oublieux des mesquineries et des forfaits de son temps, en prononçant ces paroles sereines d'immortel espoir : « Je m'en irai tranquille ».

Et ce fut en regardant le jardin des Frères, sur lequel s'ouvraient précisément les fenêtres de la chambre où expira Barbey d'Aurevilly.

Il y a de ces coïncidences que seule, la fatalité, en ses mystérieuses lois, ordonne!



Qui eût imaginé que ces deux derniers croisés mourraient dans un semblable dénuement avec la même symbolique vision dernière : une cour d'hôpital avec de la verdure et des malades en quête d'un peu d'azur ?

Je préfère, pour ces fiers, l'humilité de leurs funérailles ; ils en seront plus grands encore, car ils ne sont pas de ceux que peuvent élever les enterrements tumultueux, les catafalques et le cortège des croque-morts de la Compagnie des Pompes funèbres.

Je la préfère encore, parce qu'un peuple qui laisse ainsi mourir ceux qui s'efforcent de lui conserver un peu de son ancienne gloire, salie par des êtres vils, se crache lui-même à la figure, se voue au mépris de l'histoire et justifie le dédain que ces morts avaient pour lui.

∴

C'est le crépuscule des maîtres des Lettres françaises.

Comme les Dieux, ils tombent. Hier Barbey d'Aurévilly, aujourd'hui Villiers de l'Isle Adam, et d'autres, hélas, demain !

Bonhomet doit être content. Ne peut-il pas présumer que tous ces chercheurs d'azur, ces gouailleurs du Progrès, « tolérés dans nos grands centres, on ne sait trop à quel titre (1) », ces amoureux d'excessif, gens peu sérieux, enfin, vont disparaître de la planète qu'ils déshonorent ?

— En vérité, s'il est un objectif, un non lui, qu'il méprise au delà même des expressions licites à la langue d'un mortel élégant, il peut bien dire que ce sont les « Belles Lettres » et leurs suppôts (2).

Il n'aime pas les montagnes trop hautes, qu'elles s'en aillent ! que tout devienne uniforme. Ne serait-ce pas là le dernier mot de la civilisation ? — car, tant qu'il y aura de la « poésie » sur la terre, les honnêtes gens n'auront pas la vie sauve (3).

Oui, Bonhomet a lieu d'être satisfait. La motion des tremblements de terre devient inutile. Ils s'en vont, les Maîtres, et personne, apparemment, pour les remplacer, pour atténuer même le vide qu'ils ont laissé.

On dirait que le siècle, prodigue à ses débuts, a distribué tout le génie dont il pouvait disposer, et qu'il est épuisé.

Ils tombent. Mais leur souvenir reste magnifique et sublime, dans le ciel,

---

(1) *Tribulat Bonhomet.*

(2) *Id.*

(3) *La Révolte.*

impérissable, car les agitations de la foule, les révolutions et les tempêtes ne sauraient l'altérer. A lui seul il suffit pour éclairer le monde.

\*  
\*\*

Des journaux quotidiens de la presse française, après avoir versé des larmes de crocodile, ont éprouvé le besoin, bien légitime et attendu de leur part, de déposer des ordures sur la tombe du défunt. Ainsi dans le *Figaro*, cet étonnant baromètre du crétinisme et de la malpropreté littéraire qui nous envahit, M. Georges Rodenbach, le même qui, autrefois, en des conférences, essaya de chétives moqueries des vers de Mallarmé et de Verlaine, signalait Villiers et lui accordait quelques fleurs en un lucratif premier Paris (1). Huit jours après, dans la même feuille un certain Henri Foucher, un augure celui-là, retirait à Villiers tout le talent que son confrère lui avait octroyé, lui reprochant... de vouloir démontrer la Trinité par les tables tournantes!!!

C'est à renverser des Pyramides.

Pauvres journalistes éphémères, faisant de la copie autour du grand mort comme des mouches leurs petites chiures sur les sphinx allongés dans les solitudes, les yeux fixés « sur des horizons inaccessibles » !

Villiers les avait pourtant suffisamment nivelés autrefois, en ces fières lignes de la préface de *la Révolte* :

« Il est contrariant que tous ces gens d'esprit ne puissent pas saisir jusqu'à quel point leurs blâmes, leurs éloges, leurs enthousiasmes, leur indifférence, et tous les états où ils s'évertuent, ne feront pas dévier d'une ligne le système que, forts de nos travaux et de nos pensées, nous sommes déterminés à suivre. Ils cesseraient alors de s'occuper de nous qui ne tenons nullement à la « célébrité ». Nous leur laissons cela, puisqu'ils l'aiment. — Nous voulons autre chose. Et cette autre chose viendra nous trouver d'elle-même et à son heure, sans que nous ayons à faire un pas vers elle, si réellement nous en sommes dignes. »

A propos des admirations qui se sont manifestées pour le grand écrivain,

---

(1) A noter une phrase de cet article : « Villiers fut un poète. C'est ce qui le différencie de Flaubert et d'Edgard Poë ».

M. Rodenbach ignore sans doute *le Corbeau*, *les Cloches*, *Annabel Lee*, *Eldorado* et tant d'autres poèmes du merveilleux lyrique américain. — Enorme!

l'augural imbécile que je citais tout à l'heure (élève d'Albert Wolff, l'hermaphrodite prussien) et quelques autres, ont écrit le mot *chapelle*.

Chapelle, sans doute, et depuis longtemps nous en sommes, oui M<sup>o</sup>ssieu. Et je suis sûr que pas un des plus modestes servants qui ont l'honneur insigne de s'y agenouiller, ne voudrait échanger son humble surplis de toile blanche contre la robe la plus cossue des pontifes de l'universelle synagogue des crétins où, seule, la pièce de cent sous, Symbole, rayonne; où la seule litanie de bassesses et d'hypocrisie que l'on y récite est quintessenciée dans ce vers trouvé par Villiers :

*Donnez-moi de l'argent, puisque j'aime ma mère!*

— Il est des êtres ainsi constitués que, même au milieu des flots de lumière, ils ne peuvent cesser d'être obscurs. Ce sont les âmes épaisses et profanatrices, vêtues de hasard et d'apparences et qui passent, murées dans le sépulcre de leurs sens mortels.

Il est d'autres êtres qui connaissent les chemins de la vie et sont curieux des sentiers de la Mort. Ceux-là, pour qui doit venir le règne de l'Esprit, dédaignent les années, étant possesseurs de l'Eternel. Au fond de leurs yeux sacrés veille une lueur plus précieuse que des millions d'univers sensibles comme le nôtre, depuis notre équateur jusqu'à Neptune. — *Et le monde, en son obéissance inconsciente aux lois de Dieu, n'a fait que se rendre justice à lui-même et se vouer à la Mort le jour où il s'est écrié : « Malheur à ceux qui révent! »* (1)

..

Ce fut ici même, et nous en sommes fiers, que, pour la première fois en Belgique, il fut question de Villiers de l'Isle-Adam. En 1883, M. Albert Giraud publiait, en même temps qu'un éreintement de Rollinat, un article où il dit hautement son admiration pour : *Les Contes cruels*. En janvier 1888, M. Jules Destrée qui, depuis plusieurs années avait écrit son enthousiasme en divers journaux de province, lui consacra une remarquable et définitive étude. Personne, jusqu'alors, pas même en France, n'avait ainsi claironné la puissance et la beauté de ce lumineux esprit.

---

(1) *Claire Lenoir*

Léon Bloy dut publier en Belgique, peu de temps après, un article sur ce hautain poète !

Voilà certes, ce qui peut nous dispenser de coller, comme tant d'autres, une étiquette sur ce précieux flacon de pur cristal, pour que les myopes de l'intelligence ne s'y trompent pas.

Les reporters des journaux parisiens se sont empressés de rechercher les détails de sa vie pour leur public friand de faits-divers. Ces détails sont fort sujets à caution, car il fut toujours l'être mystérieux de ses écrits, de ses pages magiques, aux phrases tombant en or et en lumière et roulant comme de grands fleuves où luit le reflet des étoiles les plus lointaines.

Ses débuts datent du *Parnasse* dont il fut l'un des plus talentueux collaborateurs, ainsi que l'ont attesté récemment encore MM. Catulle Mendès et Anatole France.

Il vint de la Bretagne à Paris vers 1864 et commença cette bizarre existence de bohème, vivant au jour le jour, gîtant ci et là au hasard des circonstances, apparaissant, tantôt en des vêtements de la dernière élégance, tantôt loqueteux et misérable, laissant l'impression, avec son pâle visage encadré de longs cheveux blonds, d'un paladin d'autrefois tombé par un hasard inexplicable en ce piteux XIX<sup>e</sup> siècle.

Cette vie de misère dût lui imposer de déplorables promiscuités dont, en magnifique rêveur qu'il fut toujours, il ne se rendait pas immédiatement compte.

Mais cette bêtise qu'il avait coudoyée, prenait peu à peu à son esprit d'énormes proportions, le hantait, l'obsédait. De là les ironies, les bouffonneries sinistres qui font la moitié de son œuvre.

Quelque impressionnants que soient les contes où il flagelle, où il crache au visage des Bonhomet, combien nous leur préférons les autres, ceux où il quitte la pénible réalité pour regarder en deçà ou au delà de l'humanité de nos conceptions. C'est alors qu'il est véritablement poète ! En quelques lignes, il évoque, avec une extraordinaire sûreté et simplicité d'expression les époques lointaines avec leurs fastes, leurs mœurs et leur âme. Nous montra-t-on jamais la Grèce, Sparte, avec son peuple farouche soumis aux inflexibles lois de Lycurgue, avec autant de grandeur et d'intensité qu'en l'*Impatience de la foule*, ce conte que l'on pourrait comparer aux meilleures pages de Flaubert ? Et l'Inde avec ses mystères et ses splendeurs comme dans *Akedyssénil* ?

Il a le secret de ces mots qui fascinent, qui magnétisent et d'où semble se dégager quelque puissance surnaturelle comme des runes scandinaves, des mots qui font de la lumière.

Certes, il est regrettable que Villiers n'ait pas pu vivre dans le décor que réclamaient son talent et sa princière naissance. Que de poèmes un instant conçus mais aussitôt étouffés par l'amertume de ce qu'il était forcé de voir, et l'ironie féroce qui surgissait alors en son esprit !

Ces dernières années surtout, c'était devenu une obsession. Qu'elles étaient vraies ces paroles qu'il nous disait au commencement de l'an passé, en rappelant l'un des plus beaux chants de Hans Sachs :

« L'homme le plus véritablement heureux est celui qui chante toujours ».

\*  
\*\*

Déjà l'on annonce la réimpression de : *Isis, Elen et Morgane*, ses premières œuvres jadis éditées chez d'obscurs libraires, et aujourd'hui introuvables, d'*Axel* qui est, dit-on, son chef-d'œuvre. On parle aussi d'œuvres posthumes. Séraient-elles celles qu'il annonçait en son *Tribulat Bonhommet* : *Propos d'au deià, l'Adoration des Mages, le Vieux de la Montagne, Méditations, Mélanges, l'Illusionisme, l'Exégèse divine* ?

Le soin de publier ses manuscrits est, paraît-il, échu à Stéphane Mallarmé et J.-K. Huysmans. Avec de tels exécuteurs testamentaires, on est au moins certain de ne pas voir les correspondances les moins littéraires du mort livrées à la publicité, ainsi qu'il est scandaleusement arrivé pour tous les artistes en allés depuis ces quelques années.

Ses chefs-d'œuvre sont restés ignorés des foules. Il a passé trop haut pour que les taupes aient pu l'apercevoir. Et il aura répété ces paroles de *Claire Lenoir* :

« Je fermerai les yeux sur un monde où mon esprit a l'air d'un étranger. Peu m'importe si les lois du mécanisme des astres sont pénétrées, puisqu'elles ne m'apprennent qu'une destruction certaine ! Tentations que ces étoiles qui s'éteindront ! Illusion que le « scientifique » avenir ! L'Histoire des temps modernes, c'est l'histoire de l'Humanité qui entre en son hiver. Le cycle sera bientôt révolu. Comme les sages des vieux jours m'en ont donné l'exemple sacré, je ne saurais hésiter entre votre « siècle de lumières » et la Lumière des siècles. »

Il est mort, et les preux de sa lignée qu'il est allé rejoindre pourront être fiers de le recevoir dans leur groupe vénérable, le blason d'or au chef d'azur chargé d'un dextrochère d'argent revêtu d'une manipule d'hermine, avec, en cimier, une tête de coq d'argent becquée d'or, créée et barbée de gueules n'a pas été terni de la plus légère souillure ; en cette époque où il est si difficile de rester propre ; il est aussi resplendissant

qu'aux temps des croisés et des chevaliers de Malte. Les devises *Va outre* et *la Main à l'œuvre* qui entaillaient autrefois, avec les épées, les mécréants, ont été fièrement suivies. Une nouvelle gloire, la seule vraie, la seule réelle a brillé sur l'ancienne famille.

MAURICE DESOMBIAUX.

Bruges, septembre.

---

## CATHERINE DE MÉDICIS

*Le beau roi Charles IX, l'âme obscure et flétrie  
Par un mal qui déçoit maître Ambroise Paré,  
Rêve, les yeux plombés, dans son fauteuil doré,  
Les mains jointes sur un traité de vénerie.*

*Sa mère, la vieille aigle au profil amaigri,  
Lui dit en le baisant sur ses tempes de cire :  
« Réveillez-vous, mon fils, c'est le moment de rire  
Et de louer Dieu : Je tiens Montgomery,*

*Le meurtrier du roi Henri II, votre père. »  
— Mais le pâle Valois, sans plaisir ni colère,  
Demande, d'un air las, qu'on le laisse dormir.*

*Et refoulant ses pleurs, la reine aux lèvres minces  
Mystérieusement s'en va trouver les princes,  
Pensant : « La mort est proche : il ne sait plus haïr. »*

ALBERT GIRAUD.

## LA CONVERSION DE *LA WALLONIE*

En réponse à notre article du mois dernier, M. Ghil nous adresse la communication suivante :

« Il n'est pas nécessaire de répondre au long Article, très amusant, du reste, en le dernier numéro.

« Ceux qui auront à cœur de connaître la vérité, n'ont qu'à se reporter aux Articles des protestataires et aux miens, en la *WALLONIE* et aux *ÉCRITS POUR L'ART* : en dernier lieu et surtout au numéro de ce mois de cette dernière Revue. Je sais qu'ils nommeront désir de réclame la protestation, et qu'ils ne la partageront pas contre moi.

« De ce numéro des *ÉCRITS* (qui continuent et continueront de paraître, car MM. Delaroche, Saint-Paul et Mockel ne comptent pas pour leur vie, hélas !) il importe seulement d'extraire ceci :

« Notre résolution prise (car, c'est la plus sage et la meilleure solution : « fermer notre Revue à quiconque voudra la détourner des vues auxquelles « elle a été vouée), nous avons prié M. René Ghil de prévenir de notre part « MM. Achille Delaroche, Albert Saint-Paul et Albert Mockel, qu'ils « n'écrivaient plus aux *ÉCRITS POUR L'ART*.

« Ce qui a été fait à la date du 3 août. »

« LA DIRECTION. »

Je signifiais à M. Albert Mockel, à la même date, ma sortie, volontaire celle-là de la *WALLONIE*.

RENÉ GHIL.

Septembre 1889.

Et voilà ! Le pontife de l'Art nouveau met ses accolytes à la porte et ferme la chapelle. Mais, comme on va le voir, les expulsés ne sont pas contents.

On nous communique les deux lettres suivantes publiées par la revue *Art et Critique* de Paris :

### PROTESTATION DE M. SAINT-PAUL

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Après un article de M. René Ghilbert (*dit Ghil*) paru en la *Revue indépendante*, où, sous le prétexte que j'écrivais dans un périodique : *les Ecrits pour l'Art*, dont le sieur Ghilbert (*dit Ghil*) a profité pour m'extorquer quelque argent (*avis à ceux qui affirmeraient leur talent vers son espoir*)

mon nom était cité comme disciple d'une inouïe Méthode évolutive instrumentiste, j'avais cru devoir protester, de concert avec MM. Delaroche et Mockel contre cette désinvolture de pion.

Mais aujourd'hui le sieur Ghilbert (*dit Ghil*), bavant de rage devant notre séparation (dès lors radicale) des *Écrits pour l'Art*, nous adresse injures sur injures du fond de sa fabrique de « Sanitarys papers » à Melle.

Devant cette fuite de fesse-Mathieu (car le pleutre était à Paris il n'y a pas un mois et pouvait bien alors nous dire en face ce qu'il n'ose écrire que de loin) je lui ai adressé *recommandée* une lettre de défi à laquelle il me fait répondre *par sa femme!*

Je vous serais très obligé, Monsieur le Directeur, de vouloir bien accorder la publicité à ces lignes, afin de montrer que, devant tel acte, toute polémique de ma part reste définitivement close.

Recevez, ... etc.

ALBERT SAINT-PAUL.

## PROTESTATION DE M. DELAROCHE

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Voulez-vous donner l'hospitalité de votre Revue aux lignes suivantes :

Un marchand de papier de Melle — j'ai nommé M. René Ghilbert (*dit Ghil*) — pour me prouver sans doute l'excellence de sa *Méthode évolutive instrumentiste*, juge à propos, en ce patois dont il a le secret, d'élucubrer contre moi force insinuations grotesques et mensonges calomnieux. Ce pitre géraudelesque paraît surtout rager de ce que je ne me serais pas prêté à certain petit *chantage* qui réussit auprès de quelques-uns. On ne saurait avouer avec plus d'inconsciente candeur que cette prétendue *Méthode* était avant tout une *affaire* dont on espérait recueillir les bénéfices au rabais, en faisant solder les frais aux hôtes des *Ecrits pour l'Art*, tandis que leurs noms serviraient aussi de réclame. Je ne m'abaisserai pas à discuter les polissonneries de ce petit pion ignare, vaticinant du fond de son village comme un « Jocrisse à Pathmos », qui a dès longtemps perdu tout droit d'être pris au sérieux.

Espérant qu'il accepterait au moins les conséquences de ses insultes, j'avais adressé, comme mon ami Saint-Paul, deux soufflets énergiques, par lettre recommandée, au sieur Ghilbert (*dit Ghil*) à Melle. Mais cet « Espagnol perdu dans la brume des Flandres », qui a, n'est-ce pas? du sang d'hidalgo dans les veines, charge M<sup>me</sup> Ghil de répondre pour lui.

Dès lors, je ne puis que laisser à tous les gens d'honneur le soin de qualifier la valeur morale du triste sire qui se retranche derrière des jupes de femme, et ne m'occuperai davantage de faits et *gestes* plus ou moins *ingénus* qui n'ont rien de commun avec l'Art.

Recevez, etc.

A. DELAROCHE.



*Les Écrits pour l'Art*, privés désormais de la collaboration de MM. Achille Delaroché, Saint-Paul et Mockel, continuent néanmoins à paraître. Le numéro août-septembre nous révèle deux nouveaux évolutionnistes. En outre, on peut lire une longue explication de M. Ghil, dans laquelle, MM. Mallarmé, Saint-Paul et Delaroché sont houspillés de belle façon. M. Mockel a trouvé grâce devant le Maître. « L'on doit mettre à part, écrit M. Ghil, M. Albert Mockel, dont l'inexpérience et l'ignorance des actes accomplis se laissèrent prendre à des intrigues, plus ou moins littéraires comme on le va voir, et ne se souvint plus inconsciemment d'une sincérité d'art qu'il prônait voici peu de temps, — en quoi il est illogique, car ma volonté d'art n'a pas dévié, on le sait ».

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

### LA DERNIÈRE ŒUVRE DE MAX WALLER



La *Revue générale* a achevé, le mois dernier, la publication de *Daisy*, le roman posthume de Max Waller, auquel le jury de son concours de 1889 avait décerné le premier prix.

*Daisy* est la meilleure œuvre en prose de notre ami. S'il avait vécu, le roman n'eût pas paru tel qu'il a été publié dans la *Revue générale*; il l'aurait retouché; il avait condamné certaines scènes, celle entre autres trop romanesque où Turner tue accidentellement son ami Joe dans une partie de chasse. Ce banal épisode amenant trop facilement ou trop *ficellement* le dénouement, aurait été remplacé par un autre incident qu'il avait déjà trouvé, me disait-il, mais j'ignore quel il était. Max ne vit pas une seule épreuve de son roman, auquel le premier prix ne fut accordé qu'après la douloureuse fin de l'auteur.

Dans ces conditions, on comprend que l'œuvre manque de soins définitifs, des dernières retouches et que plusieurs remaniements s'indiquent d'eux-mêmes. Il ne s'agit, du reste, que de très petites choses. On sait que chez Max l'écriture était toute spontanée et que la forme, une fois fixée, ne se prêtait guère aux modifications. Le premier jet, mauvais ou bon, était en quelque sorte indélébile. *La Vie bête*, les *Airs de flûte*, *Daisy*, ont été ainsi des réussites comme *Lysiane de Lysias* et *Greta Friedmann*, ont été des fausses couches, *Jeanne Bijou*, une fantaisie distinguée et *Poison*, un impromptu dramatique.

Ce qui détermine l'infériorité de *Lysiane*, de *Greta*, de *Jeanne Bijou* et

de *Poison*, c'est qu'ils ont été conçus d'imagination. Or, Waller n'était pas un imaginaire, ni un rêveur, et ses facultés d'invention furent toujours restreintes. Ce très délicat artiste, qui excluait quelques grands maîtres parce qu'ils lui paraissaient trop encombrés, trop dispersés et partant très ennuyeux, avait son lopin de sensations à lui, une impressionnabilité qui lui fut toujours bien propre, et qui était très vive; de sorte que les choses qui le concernaient le mettaient presque seules en veine d'inspiration, et il rendait très bien compte de ce qu'il éprouvait, de ce qu'il avait senti et vécu. C'est alors que le poète intervenait pour transposer la réalité en fantaisie, celle-ci n'altérant en rien la vérité de celle-là.

Il fallait à Waller ce fonds de réalité. Lorsqu'il s'adonna à la fantaisie ou à l'invention pure, comme dans *Jeanne Bijou*, il manqua de consistance. Mais dans ses spirituels *Airs de flûte*, où il y a toujours un petit thème de souffrance ou d'amour vécu, dans la *Vie bête* et dans *Daisy* où l'on trouve de l'observation très subtile, très exacte, des scènes de la vie et des types vus d'un coup d'œil juste et net, Waller a écrit une littérature qui, sous ses apparences légères et charmantes, résistera et survivra à beaucoup de grosses machines dont la pesanteur n'exclut pas la fragilité.

La plupart d'entre nous ont eu, à de certains moments, à l'endroit de Max, des craintes que l'on peut bien avouer aujourd'hui. Entre la *Vie bête* et la *Flûte à Siebel*, ce qu'il composa parut maigrichon. L'expansion, l'émotion, les exquis qualités d'observateur que l'on trouvait dans la *Vie bête*, n'eurent pas de suites immédiates. On ne retrouva rien de tout cela dans les compositions qui suivirent et le joli feu de paille avait flambé pour toujours, semblait-il, et ne se raviverait plus.

L'intervalle fut, en effet, assez long. Le pauvre Max était en proie au *struggle for life*, et cette délicate fleur de luxe s'étiolait dans un champ pour lequel elle n'était point faite. Les armes qu'il avait pour lutter étaient de fines armes de salon tout de suite émoussées. Il se montra d'une maladresse rare dans tout ce qu'il entreprit pour s'assurer une existence commune et des ressources matérielles. Sous ce rapport il était resté adorablement enfant et son impropreté native était touchante. Ce charmant inutile, au sens mercantile du mot, ce joli poète ne pouvait rien figurer dans une société grossièrement constituée comme la nôtre et de toute façon il fallait qu'il mourût ou de chagrin, ainsi que cela a été, hélas! ou de faim, n'eût été sa famille.

Ses très artistiques *Airs de flûte* lui valurent des encouragements de nous tous qui lui rendirent un peu sa vitalité. Mais le mauvais germe de la tristesse irrémédiable s'y développait déjà et grandissait, malgré quelques embellies de gaieté :

*On sourit éternellement  
Et c'est au dedans que l'on pleure....*

Dans *Daisy* Max n'a plus souri. Il souriait pour cacher ses larmes : maintenant la source des larmes paraît tarie et le sourire n'est partant plus

nécessaire. La résignation s'est faite dans son cœur et de là le ton doucement grave, sérieux, recueilli du récit où, par exception, il n'y a plus d'éclairs de joie malade, coupant court à cette mélancolie qui le faisait si souvent dériver dans le noir. Avec *Daisy* l'observateur, affranchi un instant dans sa villégiature anglaise des peines de son existence, nous revient; la nouveauté du spectacle lui fournit des impressions fraîches; les choses dont il est le centre sensible il les note de son crayon fin et gracieux; les descriptions de son *home*, du petit village anglais et des sites environnants, sont des peintures charmantes; la reconstitution par l'œil de Turner de la bataille de Hastings a une ampleur, une beauté profonde inconnue chez Waller. Les êtres qui l'entourent il les dessine de façon bien vivante. Ainsi, le portrait de Daisy est infiniment délicat et féminin; celui de lord Algernon est pittoresque; le portrait de Joe est solide, serré, et ici encore Waller nous surprend par une propriété de *continuité* et une largeur dont on ne le croyait pas capable; enfin, le portrait de Turner, le moins réussi de tous (il est imaginé celui-ci) ne dépare pas l'ensemble.

Turner, au surplus, n'a été qu'un prétexte. Max avait été profondément saisi par le peintre et je compris son admiration, le jour où celui-ci me fut révélé à la *National Gallery* de Londres. Ce sont les luttes du ciel et les drames du couchant que le peintre anglais a rendus. C'est à peine si le sujet principal compte, l'intérêt est dans les mirages d'en haut. Ses tombées du jour évoquent parfois des idées de douceur, ou de gloire, ou de satisfaction infinie, mais cela est toujours sur le point de s'altérer et de se transformer en un drame de lumières. D'ailleurs, le plus souvent Turner est tragique; ses tableaux représentent des luttes de couleurs, luttes d'épopée picturale parfaitement accusées; c'est un carnage de lueurs, une mêlée de nuances, un combat de tonalités étranges et fascinantes que le miroir impassible de l'eau, glissant sous ce champ de bataille étendu dans le ciel, reflété avec d'incroyables bizarreries de coloration. Très souvent aussi, le mirage finit dans un lac de sang aux rivages noirs. D'autres fois, ses ciels apparaissent avec des foyers fixes d'où soudainement éclate une véritable pyrotechnie de lumières incendiaires et resplendissantes.

Il est le seul peintre peut-être qui ait compris la beauté fantastique des voûtes mouvantes de la mer du Nord et ait composé sa palette d'après les fabuleuses couleurs de féerie que le soleil y combine avec les nuées.

D'après quelques documents sur Turner lus par hasard, Max le choisit pour héros de son roman. Mais tout est imaginé dans l'action, et les historiens de Turner ne reconnaîtraient certainement pas le célèbre artiste. Waller imagina que Turner, qui appartint tout jeune à l'Académie royale (il n'avait que vingt-sept ans, lorsqu'on l'y reçut en 1802), est au début un peintre presque quelconque; c'est à la suite d'un drame, d'un accident, qu'il modifie sa manière et devient l'intense coloriste que l'on sait. Cet accident est celui de la mort de Joe, frère de Daisy, la fiancée du peintre. Turner le tue accidentellement à la chasse, fuit le joli pays qu'il vient d'ensanglanter et ne reparait jamais plus. Daisy languit et meurt de désespérance et d'isolement. Je le répète, l'invention compte pour peu de chose dans ce littéraire

roman. Mais pour y suppléer, outre les descriptions dont j'ai dit plus haut les mérites, outre l'incontestable vérité de certains personnages, *Daisy* est baignée dans une atmosphère exquise. Et puis, si Turner n'est pas un sujet observé et vrai, il n'en a pas moins servi l'auteur en lui fournissant matière à psychologie esthétique, et cette psychologie, cette analyse du cerveau, de la pensée, de la vision d'un artiste n'est pas un des moindres attraits de l'ouvrage.

Le reste est purement humain ; une narration délicate, discrètement attendrie, séduit le lecteur. Cela est très apaisé de ton, le récit est calme, on sent que les nerfs sont détendus, mais on sent aussi que quelque chose de grave flotte de façon indécise dans la pensée de l'auteur : c'est le pressentiment de la mort.

Max était très sensible à certains signes adventices. A une période de parfaite et absolue insouciance succédaient des jours où son esprit souffrant le faisait s'alarmer d'un présage. Il raillait lui-même cet état de sensibilité ; mais il subissait, cependant, ce magnétisme mystérieux qui vous donne la prescience, la divination de l'événement à venir. Certainement ces avertissements sont toujours très vagues. On dirait qu'un inconnu s'est glissé en vous et que c'est lui qui vous souffle la menace, mais d'une voix si sourde, si effacée et si lointaine qu'elle frappe ceux-là seulement dont les sens sont très attentifs.

De même que Waller accordait quelque attention à ces craintes indéfinies, de même il attribue la prescience à ses personnages : « Daisy sent que rien n'est à faire, que William n'en aimera pas une autre et que pourtant — *quelque chose le lui dit* — ils ne s'uniront point ».

Ce n'est pas le moment d'étudier ici cet étrange phénomène du sens divinateur. Du reste, il n'est pas besoin d'insister sur cette question de pressentiment. Si Max ne pressentit pas sa fin, il est certain, tout au moins, qu'il eut, au plus haut degré, le sentiment de la mort. J'ai cité ailleurs (*Journal de Bruxelles* du 17 mars 1889) des exemples frappants, une quantité considérable de vers où cette pensée de la mort revient comme une obsession. Dans *Daisy*, la même pensée apparaît et cette fois avec une force d'expression extraordinaire. A une nuance près, Daisy meurt de la même mort dont Max devait mourir, c'est-à-dire de consommation, de tristesse, sans mal déterminé et Waller raisonne le cas avec une sûreté qui nous paraît aujourd'hui bien étrange :

« Consommation, — chlorose... des mots !

La science explique-t-elle ce mystère du corps humain qui se détruit en toutes ses parties ; cette extinction progressive que rien ne peut enrayer et qui poursuit ses déclinis avec une cruelle lenteur ; cette cessation inéluctable de la vie ; cette fendille au vase précieux dont parle le poète, invisible d'abord, puis s'agrandissant de jour en jour jusqu'à l'heure où les fragments tombent en éclats?... Pourquoi la jeune source se dessèche-t-elle, et le pommier ne reflerait-il pas au printemps nouveau ? Consommation ! Pourquoi les joues qui devaient avoir la roseur des pêches mûres sont-elles fardées de blanc ? Pourquoi, le regard qui brillait semble-t-il une étoile

mourante? et pourquoi le corps s'affaiblissait-il, lorsque, rameau né du printemps dernier, il devait se dresser joyeusement parmi ses sœurs les branches!.... Maladie tragique allumant aux joues crayeuses de ses patients les feux follets des cimetières! »

C'est l'auscultation de lui-même que le malheureux Max faisait là ; cette analyse est celle de son propre mal, du mal dont il devait mourir quelques mois après l'avoir décrit.

A mesure que la pauvre Daisy approche de sa fin, le narrateur élève le ton et, qui l'aurait pensé? Waller, entrevoyant la mort, parle d'une voix presque mystique :

*La voile ouvre son aile.*

« — Aile! porte-moi vers les lointains bleus, sur des vagues de lait, loin des roches mauvaises et des ports inhospitaliers, au loin dans le pays où les anges accordent les harpes d'argent et chantent aux vibrations des rayons de lune.

*La brise va souffler.*

— Les ailes se déploient; il y a dans l'espace une voie inconnue et nouvelle pour chacun. Transportez-moi par les routes jonchées d'anémones et de jacinthes, bordées de grands lis blancs qui s'inclinent en ogives sous le poids léger des vierges tourterelles!... »

Enfin, pour que la ressemblance soit complète, Max se substitue pour ainsi dire à Daisy mourante et, dans les paroles de fièvre qu'il lui met aux lèvres, on croit lire une allusion à la mort de son frère Charles, trépassé au Congo :

« — Où suis-je? des feux s'allument... on illumine donc aujourd'hui?... pour quelle fête? Ah! c'est vous, mère? vous me tendez les bras et je vous croyais morte? Allez embrasser votre époux qui est tout seul et qui est bien triste... vous êtes triste aussi... pourquoi? Votre fils est allé vous rejoindre, n'est-il pas vrai? Il est mort, le gros! il est mort, le bon; mais il vit; il a pensé à vous, mère! et c'est parce qu'il a pensé à vous, notre Joe, qu'il est allé vous rejoindre; avec vous il attend Daisy; c'est pour cela que vous semblez triste! mais Daisy va venir, oui, Daisy va venir bientôt... »

Bien tôt, bien tôt, en effet, Max est allé rejoindre le frère affectionné.

Toutes ces allusions ne sont-elles pas frappantes? Chaque page de *Daisy* nous rappelle ainsi, avec intensité, le cher camarade; il y a si peu de temps qu'il repose à l'ombre du chœur de la petite église de Hofstade que sa dernière confidence nous le rend vivant, et tout le temps du récit, sauf à la fin, on pense à lui comme s'il n'était point mort.

Maintenant c'est fini, hélas! Aucune page inédite ne nous donnera encore l'illusion de notre ami en vie; et rien de nouveau, rien de créé par lui ne transpirera plus à travers le grand silence qui l'enveloppe à jamais.

FRANCIS NAUTET.

*La Princesse Gisèle*, par Charles Buet. — 1 vol. Paris, Calmann-Lévy, éditeur.

M. Charles Buet est, dans toute la vérité du terme, un polygraphe. A la fois dramaturge, romancier, critique et historien, il a publié, quoique jeune encore, un nombre considérable d'ouvrages qui lui ont valu l'estime des lettrés et des amitiés célèbres.

Dramaturge, il débuta par un coup d'éclat : son drame *le Prêtre* lui attira les hauts suffrages des princes de la littérature.

Historien, il a donné une biographie de l'amiral de Coligny et une vie du duc de Guise, où l'on trouve une vaste érudition alliée à des facultés raffinées de peintre et de psychologue.

Romancier, il s'est consacré surtout au roman d'intrigue, ne dédaignant ni cape ni épée, et coquetant avec l'histoire et la fantaisie ; tels sont *le Chevalier de la Croix-Blanche*, *le Crime de Maltaverne*, *le Roi Charlot*. — Les *Contes moqueurs* et les *Contes ironiques* accentuent une note tragique et soulèvent les problèmes complexes de la perversité morale.

Un roman publié d'abord dans *la Jeune France*, sous ce titre : *André Zapolihô* a paru, cette année, chez Calmann-Lévy, rebaptisé : *la Princesse Gisèle*. C'est un ouvrage étrange, une sorte de conte de fées moderne, sans fées ni gnomes, à la fois invraisemblable et symbolique, où les fantaisies les plus désordonnées s'échevèlent aux quatre vents du ciel, mais déroulent leur bizarre sarabande selon un dessin rythmique, sur un modèle rigoureusement maintenu.

*La Princesse Gisèle* c'est l'hystérique par hérédité, décrite depuis quelques années par d'innombrables romanciers. Mais tandis que les écrivains naturalistes se sont efforcés de traiter ce thème méthodiquement, non sans quelques prétentions scientifiques, M. Buet ne s'est soucié ni des documents humains, ni des observations minutieuses : il a tracé une sorte de schéma idéal, résumant toute cette littérature, et l'a peinte, du bout d'un pinceau alerte, en tons fantastiques et légers, en couleurs d'aquarelle, où les bleus, les roses et les verts tendres fleurissent en invraisemblances charmantes sous les sombres et farouches épouvantes d'une forêt de mancenilliers, d'upas et de vomiquiers, heureusement artificiels. Et le lecteur est promené dans des parcs légendaires, au fond d'une Flandre bizarre où il y a des forêts et des rochers, — dans des châteaux miraculeux où toutes les merveilles d'un Orient magique ruissellent en parfums, en pierreries, en plumages rares, en étoffes de rêve, pêle-mêle, autour d'une adorable petite mulâtresse épousée par un vieux prince de sang royal, d'une cinghalaise mystérieuse, d'une enfant perverse et d'un petit groom équivoque. Puis, brusquement, voici d'autres châteaux, un béguinage, une pension d'étudiants au Quartier-Latin, des étourderies et de libres amours de jeunes gens à l'âge joyeux de la sainte bohème, et, au milieu d'eux, folle de son corps et du leur, la petite princesse Gisèle, échappée du couvent en compagnie d'une étonnante béguine de féerie, défroquée parce que, et qui fait le fricot, accompagne la princesse au théâtre tout en égrenant son chapelet et assiste

aux folles équipées de l'héroïne en souriant, mais sans les vouloir jamais imiter.

Et les aventures continuent, se déroulent comme une chatoyante écharpe de soie multicolore, agitée par une brise folle. Mais dans tous ces jeux de lumières persiste le dessin essentiel : c'est toujours le thème de la névrose et de l'hystérie, tel qu'il a été conçu par les écrivains naturalistes, mais abstrait des réalités quotidiennes et simplement transposé, sans altération de son essence, dans le monde de la fantaisie.

Tel apparaît le portrait de Ghiza :

« L'attitude vis-à-vis de Ghiza, d'André Zapoliho, fut désormais calquée sur les sentiments exprimés par ce court dialogue : ce fut le complet, l'absolu, l'irréremédiable mépris.

« Il la jugeait laide avec son goût d'homme chaste pour qui toute femme doit être ou l'altière Junon, superbe, puissante et protectrice, où la mignonne fée Mab, gracile, délicate et protégée.

« Sa droiture n'admettait pas les raffinements des rapprochements sensuels; cette peau ocreuse, mate comme du vieil ivoire, jaune comme du vermeil dédoré, ne l'eût point tenté, pas plus que ces yeux pervers, d'un orient de perle bleuie, presque vert-de-grisée, cernés d'un bistre qui les soulignait d'une tache hectique; cette bouche toujours entr'ouverte et toujours humide, aux lèvres largement épanouies, et laissant voir entre leurs ourlets de pourpre des dents aiguës et fines, lui répugnait; ce front en triangle, encadré de cheveux ondes, si noirs qu'ils roussissaient à la lumière, lui paraissait dépourvu de noblesse et d'intelligence, et les oreilles, si petites, contournées en coquillages rosâtres, lui déplaisaient, avec leurs lobes distendus par le poids de gros anneaux indiens, incrustés de cabochons de saphir.

« Les épaules étroites, la poitrine plate, la démarche balancée, les hanches proéminentes, lui rappelaient d'anciennes évocations de l'androgynie, et dans la main aux doigts fuselés, à la paume forte, aux ongles ovales et recourbés, il voyait une griffe de stryge. »

Le style de ce roman répond bien à l'étrangeté savante de sa conception. M. Buet prodigue à pleines mains, comme autant de pierres précieuses, irréprochablement taillées, les mots rares, éclatants et précis qu'il puise dans sa riche mémoire; mais il semble dédaigner de les sertir en bijoux classiques et préfère les éparpiller à son caprice. Il y a du *voulu* dans cet apparent désordre comme dans les anachronismes et les inexactitudes variées que l'auteur commet à dessein, comme pour mieux marquer le caractère de *légende* qu'il veut donner à son roman.

IWAN GILKIN.

---

## MEMENTO

Notre collaborateur M. Georges Eekhoud vient de publier en volume, chez l'éditeur Kistemaeckers, les deux chapitres inédits de *la Nouvelle Carthage* dont la *Société nouvelle* a eu la primeur. Ces deux chapitres, qui forment un deuxième tome, sont mis en vente au prix de fr. 3-50. Nous consacrerons prochainement un article à ces épisodes, qui produiront une vive sensation dans le monde des lettres.



Nous rendrons compte, dans notre prochain numéro, de la nouvelle œuvre de notre collaborateur M. Jules Destrée. Constatons, dès aujourd'hui, la beauté matérielle du livre, orné de superbes planches signées Redon, Danse, De Groux.



Notre collaborateur M. Georges Kaïser, qui cingle vers le Canada, s'est attendri, à bord du *Rhijnland*, sur une vieille Anglaise inconsistante. Les détails manquent.



Le *far niente* des vacances nous empêche de rendre compte de l'étude historique de notre collaborateur M. Emile Van Arenbergh : *Don Juan d'Autriche*, et du recueil de vers de M. Charles Sluyts : *l'Amour saigne*. Ce sera pour notre prochain numéro. L'amour saigne tous les mois, et Don Juan n'aura rien perdu de sa valeur.



M. Bosiers, secrétaire du Cercle artistique d'Anvers, nous adresse deux brochures : une piécette en un acte, en prose : *La Sonate*, jouée en 1888 à une Soirée du Cercle par M<sup>me</sup> Thénard et M. De Mey.

Sujet léger traité légèrement non sans grâce, comme il convient à un dialogue entre une duchesse et un chevalier. Malheureusement, M. Bosiers a la transition peu psychologique et la langue dont il se sert pour être tout à fait artiste, devrait être épurée d'un grand nombre de lieux communs.

La seconde brochure contient des souvenirs d'une excursion en Zélande, où nous trouvons quelques impressions, des anecdotes et un grand nombre d'observations à propos du temps, du logement et de la nourriture.



*L'Art moderne* vient d'entrer en polémique avec Nicolas Boileau-Despréaux.



*La Vogue* consacre un article, d'ailleurs très élogieux, aux *Serres chaudes* de M. Maurice Maeterlinck.

M. Gustave Kahn apprécie ainsi l'œuvre de notre collaborateur :

« M. Maeterlinck doit être loué d'avoir tenté la difficile besogne d'un livre d'analogies ; je distingue bien ses thèmes d'hôpitaux, de nonnes en souffrance..., de linges dans les prés, mais les hôpitaux, je les ai vus au *Parnasse* sous la signature de M. Stéphane Mallarmé, les nonnes aux *Premières communions* de M. Rimbaud, les linges, dans *l'Imitation de Notre-Dame la Lune...* ».

Voilà vraiment de haute et vaillante critique ! M. Mallarmé a parlé d'un hôpital ? Le mot « hôpital » est rayé du dictionnaire. Il a plu à M. Rimbaud de placer une « nonne » au milieu d'un alexandrin : défense d'employer encore ce vocable dans la poésie française. Jules Laforgue use du



terme « linge » dans *l'Imitation de Notre-Dame la Lune* ? Ce terme devient la propriété exclusive de Laforgue et de ses héritiers.

Entendue de cette façon, la critique littéraire n'est plus qu'une misérable prestidigitation.



Remarqué dans *la Fédération artistique* (numéro du 7 septembre) une très heureuse comparaison entre la troupe de la Monnaie et les œufs de Pâques.

Puis cette phrase à propos du Waux-Hall : « Lundi une autre chanteuse a jeté une note gaie dans l'assistance ».

L'auteur ne dit pas qui l'a ramassée. C'est dommage.



Le sixième *Almanach de l'Université de Gand* paraîtra au mois de janvier prochain. Comme celui des années antérieures, il comprendra une partie littéraire à laquelle tous les étudiants et anciens étudiants sont appelés à collaborer par l'envoi d'œuvres inédites. Les manuscrits doivent être adressés, avant le 15 novembre 1889, au secrétaire, Coupure, 42, à Gand.



Ont été unis le mois dernier, Mademoiselle Maria Monnom et le peintre Théo Van Rysselberghe. Nos félicitations aux jeunes époux ainsi qu'à Madame Monnom.



Le paysagiste français Jules Dupré vient de mourir.



On lit dans *l'Indépendance belge* sous le titre : « *l'Univers mystifié* ».

Voilà un bon mois que ça dure.

Un bon mois que les journaux parisiens narrent les détails d'un fantastique voyage à Paris effectué en charrette à chiens par M. Francis Nautet, écrivain belge, jaloux des lauriers du cavalier russe qui a fait le trajet de Pétersbourg à la tour Eiffel à

cheval, et du confrère autrichien qui a cheminé de Vienne à « la rue du Caire » en fiacre.

Un bon mois que la presse de Londres emprunte les épisodes de cette originale excursion aux journaux de Paris. Un bon mois que la presse américaine surenchérit sur les journaux de Londres ; que l'Asie conte l'affaire à l'Afrique, qui la répète peut-être... à la lune.

Le tour du monde en trente et un jours.

Ni les voyages de Colomb, ni ceux de Stanley n'ont eu d'historiographes plus abondants et plus précis. L'austère *Journal des Débats* nous relate comment M. Nautet a quitté Bruxelles, le *Journal de Saint-Pétersbourg* comment l'écrivain belge a été arrêté sur le territoire de la commune de Louvroil par un maire armé de la loi Grammont sur la protection des animaux ; le *New-York Times* comment notre compatriote et son attelage de mâtins ont triomphalement pénétré dans Paris, acclamés par la fanfare des Batignolles.

Des noms éminents ou augustes ont été mêlés à l'aventure. *L'Argus* de Melbourne est persuadé qu'un très proche parent du roi des Belges a reçu et félicité « l'homme à la charrette » à la porte de Neuilly. Le *National Zeitung*, de Berlin, a cité de grands diplomates, vertueusement indignés du sort fait aux bêtes en général, aux chiens en particulier, par notre inhumaine Belgique. Toutes les Sociétés quadropédophiles du Royaume-Uni se sont mises en mouvement.

Et ce n'est pas tout. Voici qu'entre en campagne le *Daily News*, le grand organe d'outre-Manche (nous allions dire de la *Manca*) qui eut l'honneur de dénoncer, en 1876, à l'Europe les massacres bulgares, et plus récemment les violences du Kurde Moussa bey contre les chrétiens d'Arménie. Son correspondant parisien déclare avoir vu, de ses yeux vu, M. Nautet ; l'avoir ouï, de ses oreilles ouï, narrer sa canine promenade :

« M. Nautet se conforme à l'usage de son pays en employant le chien comme bête de trait... A Bruxelles, il ne se promène qu'en charrette à chien .. Il estime que la Belgi-

que, avec son ciel mélancolique et son sol détrempé, est néanmoins au nombre des nations les plus prospères de l'Europe, grâce au chien qui est non seulement le camarade, mais encore le conducteur du pauvre... La force d'un bon chien de trait est merveilleuse. Il n'abîme point les routes comme le cheval; quand il est fatigué il demande à se coucher, faveur que les Belges lui accordent toujours... Les deux mâtins qui ont conduit M. Nautet à Paris, ont une longue lignée d'ancêtres qui ont rendu de grands services en leur temps et de même manière... Ils couchaient, mangeaient, dormaient à ses pieds, dans les auberges. Le phaëton auquel ils étaient attelés est un petit véhicule léger et élégant, mais *qui pourrait être plus léger encore.* »

« Qui pourrait être plus léger encore ! » C'est la sévère sentence du monde civilisé sur la cruauté de la Belgique, qui point à la fin de l'*interview*. Nous voilà jugés.

.\*

Le titre qui surmonte ces lignes nous dispenserait presque d'ajouter que notre sympathique confrère, M. Nautet, du *Journal de Bruxelles*, qui garde son originalité pour sa plume, ne s'est jamais avisé de se rendre à Paris en charrette — même à chiens — qu'il est à Bruxelles très bien portant, extrêmement amusé de son entrevue avec le correspondant parisien du *Daily News*; que la Belgique ne mérite pas complètement les anathèmes des Sociétés protectrices des bêtes; et que l'*Argus* de Melbourne a déciment un œil de trop.

Mais il ne suffit pas d'avoir dévoilé la mystification. Il y a une morale à en tirer : la première c'est que l'Europe, l'Afrique et l'Asie ne soupçonnent pas encore l'existence d'un genre d'*humour* spécial à la Belgique, et qu'en langue du terroir on dénomme pittoresquement la *zwanze*. Le *Journal des Débats* saura désormais ce que c'est que d'être *zwanzé*. Le *Daily News* l'a appris de façon à ne l'oublier plus jamais. Le mot deviendra classique dans les colonnes du *Journal de Saint-Petersbourg*.

Seconde moralité : Le téléphone et le télégraphe n'empêchent pas qu'on écrive l'histoire avec la même belle candeur qu'au temps où nos moyens de communication se bornaient à la diligence et à... la charrette à chiens.

Vers la fin du prochain siècle, le voyage de M. Nautet à l'Exposition du Centenaire aura ses Joinville et ses Froissard qui lui consacreront de longs chapitres érudits. Notre divulgation de la « zwanze » n'aura servi de rien. Le *Daily News* a vu M. Nautet, son phaëton, ses chiens... de ses yeux vu.



Dans une lettre parisienne du *Journal de Bruxelles*, signée Georges Rodenbach, nous lisons le passage suivant :

« Une ironie électorale autrement cruelle et glaçante, c'est celle d'un journal de circonstance que, lors de la chute de M. Grévy, s'était amusé à écrire tout seul — rédigeant lui-même un article de fond, une séance de la Chambre, un interview, un message, etc., — le comte Villiers de l'Isle-Adam, qui vient de mourir. En dépit de ce temps hâtif, pour lequel quelques jours — comme Musset le constatait déjà à propos de la Malibran — « font d'une mort récente une vieille nouvelle », nous voudrions encore un peu animer sa mémoire, nous qui l'avons bien connu et bien aimé dans les dernières étapes de son calvaire, d'abord en son triste logis, au quatrième, rue Fontaine, où le plus beau meuble, certes, était un piano, un piano à queue qu'il avait acheté quatre-vingts francs dans une vente, pauvre piano qui dans sa vieillesse se mettait à apprendre du Wagner. *Puis dans la maisonnette à Nogent-sur-Marne que, à quelques amis, nous lui avions assurée*, car, sans cette amicale cotisation, Dieu sait comment il aurait vécu ses derniers mois. Quelques-uns ont eu le courage d'insulter à cette pauvreté. « C'était un bohème ! » ont dit les pharisiens et les ignorants; car les temps sont venus, prédits par Baudelaire, où il sera criminel de ne pas savoir faire fortune. Villiers ne l'ignorait pas, et aux jeunes hommes qui le venaient visiter il conseillait

de suivre le précepte de Rothschild : Ne jamais voir que des riches, — et des riches heureux! »

Puisque M. Georges Rodenbach croit devoir nous apprendre qu'il s'est cotisé pour adoucir les derniers moments de Villiers de l'Isle-Adam, nous tenons, nous, à indemniser le poète du *Silence*.

A cet effet nous avons fait circuler une liste de souscription. Nous avons recueilli les sommes suivantes :

|                             |          |
|-----------------------------|----------|
| Tribulat Bonhomet . . . . . | fr. 0-75 |
| Joseph Prudhomme . . . . .  | 0-60     |
| Perrichon . . . . .         | 0-15     |
| Georges Ohnet . . . . .     | 1-50     |
| Feu Belmontet . . . . .     | 0-10     |
| Charles Potvin . . . . .    | 1-00     |
| Charles Tilman . . . . .    | 0-95     |

Total . . . . . fr. 4-95

Nous y avons ajouté un timbre de cinq centimes pour parfaire la somme, que nous tenons à la disposition de M. Rodenbach, pour solde de tout « compte cruel ».



Lire dans le *Magasin littéraire* un remarquable article de notre collaborateur M. Charles Buet sur Ernest Hello.



Dans la *Vogue* (numéro d'août) des vers de MM. Gustave Kahn et Adolphe Retté.



Dans la *Revue indépendante* (août) : *Le Fer*, un très curieux article sur le palais de l'Exposition et la tour Eiffel, quant à leur esthétique architecturale.

Pour la tour, c'est un éreintement.



Dans la *Vogue* du mois de septembre des vers signés Henri de Régnier, Albert Saint-Paul et Francis Viellé-Griffin.



Sommaires de la *Pléiade* de Bruxelles : Numéro de septembre. *Langueur*, Sully Huntley. — *Vision*, Auguste Jenart. —

*Sonnets*, Jean Boels. — *Été*, Léon Hennebicq. — *Rythmes en prose*, P. de Sandrau. — *Résignation*, Fernand Roussel. — *Rêve fou*, Joseph Hennebicq. — *Miniatures*, Albert Arnay. — *Varia*. — *Bulletin bibliographique*.

Numéro d'octobre.

*Villiers de l'Isle-Adam*, Albert Arnay. — *Vers écrits en tête d'un memorandum*, Fritz Velaines. — *Sonnets : Prophétie*. — *Le Jardin enchanté*, Jean Boels. — *Crucifix*, Jean Delville. — *La vie amère : Soirée perdue*, L. Thioust-Edgy. — *Un Baptême*, Paul Lacomblez. — *Illusion*, Camille Lejeune. — *Vespéral*, Frédéric Neyskens. — *Silencieusement*, Maurice Dormal. — *Varia*. — *Bulletin bibliographique*.



Le théâtre de la Monnaie a rouvert les portes, petites et grandes, aux curieux de batailles théâtrales.

Il a inauguré par des œuvres de Meyerbeer, Rossini, Halévy, etc..., une troupe nouvelle et un chef d'orchestre nouveau.

Le chef d'orchestre a été sacré MAITRE le premier soir et des gens ont déclaré que Joseph Dupont n'avait aucun talent. Ceci nous paraît exagéré.

Quant à la troupe, c'est un mêlé-cassis de bons et de mauvais artistes que nous n'aurons à juger ici que le jour où ils créeront une œuvre.

La saison dramatique s'est ouverte aussi. Nos trois théâtres de comédie — car nous en avons trois cet hiver — ont repris leurs opérations.

Aux Galeries, M. Bahier avait annoncé des merveilles et cette louable intention : rajeunir la comédie : il a débuté par *la Grande Marnière*.

M. Alhaiza qui nous a donné pendant un hiver, cette exceptionnelle jouissance d'un théâtre littéraire qu'un insuccès... électoral avait un peu découragé l'année dernière, peut encore se repentir. Il n'a que deux moyens de réussir : reprendre la succession de M<sup>me</sup> Desnoyer et jeter au gros public de gros morceaux de gros drame à prix réduits ; ou bien ressusciter les *Matinées littéraires* qui ont mis naguère son petit

théâtre en relief en lui attirant la sympathie des artistes et de presque toute la presse.

Nous attendons qu'il choisisse.



Berlin va avoir son Théâtre-Libre, nous dit *le Guide musical* ; on y jouera d'abord les *Revenants* d'Ibsen avec M<sup>me</sup> Hans de Bulow qui fera sa rentrée au théâtre après plusieurs années d'absence.



On vient d'exécuter à Paris *l'Ode triomphale du Centenaire*, composée — en dernier lieu — par M<sup>lle</sup> Augusta Holmès. On loue les efforts et les intentions de l'auteur qui, grâce à son éducation musicale moderniste, a échappé autant que possible aux banalités d'une œuvre de circonstance.

Le sujet a été non seulement chanté, mais aussi représenté par des tableaux symboliques, allégoriques et plastiques, sur un théâtre monté, à cet effet, au Palais de l'Industrie. Un vrai *Jeu pour la patrie*, à la façon antique.

Ce qu'il y a d'amusant, ce sont les rapprochements que font certains journaux politiques entre cette solennité et les fêtes données par la Révolution en l'honneur de la déesse Raison.

On propose de relever « l'autel de la patrie ». Seulement, comme on ne veut plus de symboles, ce sera, apparemment, un autel purement positiviste où les gardes civiques officieront.

Si la politique n'avait pas mis sa poutre dans l'œil des quelques penseurs qui subsistent encore à la tête de notre presse quotidienne, ils verraient que la religion la plus sublime à inspirer au peuple est la religion du beau. Celle-là comme toutes les autres — y compris la révolutionnaire — est faite de fictions, mais de fictions qui procèdent des plus pures impressions et des plus pures pensées.

Elle a sa hiérarchie intellectuelle et, comme chefs suprêmes, quelques hommes de génie devant lesquels les prêtres de la

religion rationnelle ne sont pas les derniers à se prosterner.

Parmi les fêtes spirituelles modernes, en connaît-on une plus admirable que la représentation de *Parsifal* à Bayreuth ? Il se trouve, par hasard, que le sujet de *Parsifal* touche à une religion positive.

En quoi cela nous importe-t-il si l'expression en est absolument et intensément belle, si elle manifeste, si elle personnifie pour ainsi dire d'une personification esthétique ce que nous nommons L'ART... sans qualificatif.



M. Victor Wilder est nommé chevalier de la Légion d'honneur en remplacement du général Boulanger.

Cela lui apprendra à faire l'éloge d'*Esclarmonde*.



Frère Tra la la, — en musique, M. Charles Gounod — a fait connaître son opinion sur Wagner.

Voici :

« Wagner est un prodige étonnant, une aberration de génie, un visionnaire hanté par tout ce qui est colossal. Il ne sait pas mesurer d'une façon exacte la puissance de son cerveau. En présence de ces efforts prodigieux et de cette gigantesque dépense de talent et de travail, on ne saurait s'empêcher de songer à la cruelle réponse qu'Agnès adressait à Arnolphe :

Horace, avec deux mots, en ferait plus que vous.

Comparez maintenant les extravagances d'harmonie de Wagner et sa tendance à faire grincer outre mesure les instruments à cordes avec l'ordonnance si simple de la scène du Commandeur.

Le soir de la première représentation, l'empereur Joseph II dit à l'auteur de *Don Juan* : « Votre opéra est charmant, monsieur Mozart, mais il contient une bien grande quantité de notes ». L'artiste fit au souverain cette fière réponse : « Sire, il n'y en a pas une seule de trop ». Personne ne pourrait faire une semblable remarque à propos des œuvres de Wagner. »

C'est de Siebel, sans doute : pauvre garçon !



M. Zola interviewé par un rédacteur du *Figaro* qui porte le nom d'Ange Galdemar, a fait un petit exposé nouveau de ses idées sur le mouvement littéraire « après la grande trouée du naturalisme ».

Parlant du réalisme russe, il dit : « Les Russes ont pris chez nous certaines idées qu'ils se sont appropriées très ingénieusement et qu'ils nous ont rendues dans leurs livres avec *quelque chose de l'âme slave...* En tout cas, cette littérature nous a fourni l'occasion de lire deux ou trois vrais chefs-d'œuvre ». Il y en a peut-être bien quatre !

M. Zola constate que nous sommes dans une période de transition, d'attente et de malaise. Il avoue implicitement que le naturalisme a fini de vivre et déclare qu'après avoir terminé les quatre derniers volumes des *Rougon-Macquart*, il écrira quelques romans « d'une note différente, en dehors de la méthode absolue qu'il a suivie jusqu'ici ». L'euphémisme est clair !

Il annonce en même temps une nouvelle

campagne de critique qu'il compte faire dans un grand journal quotidien : « J'aurai des choses nouvelles à dire, j'aurai à constater les divers efforts qui se seront manifestés durant ce laps de temps ; à en dégager la philosophie ».

Attendons-nous donc à voir réapparaître M. Zola dans la bataille littéraire contemporaine. Il veut faire une dernière sortie avant de prendre sa retraite. Le mouvement sera intéressant. Il lui faudra un vigoureux effort de rajeunissement pour se porter en avant de la littérature complexe qui a défilé en ces dernières années, et la juger d'ensemble.

« Ma situation est curieuse » dit-il ; bien curieuse, en effet, car il sera donné à M. Zola, après avoir parlé de naturalisme en prophète, d'en parler en historien.

Le cas n'est pas commun.



# L'EVENTAIL

THÉÂTRAL, ARTISTIQUE ET MONDAIN

DIRECTEUR : F. ROTIERS.

Rédaction et administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles

PRIX D'ABONNEMENT : { Belgique, un an . . . . . fr. 5-00  
» . . . . . 7-50

**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

## de Block's Universal Wine C<sup>o</sup>

6, RUE PAUL DEVAUX (PRÈS LA BOURSE)

**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de Grèce, le *Tokay* de Hongrie, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

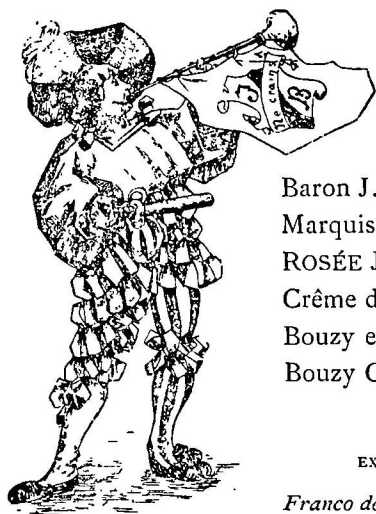
(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

**GIL BLAS**, journal quotidien français, boulevard des Capucines, 16, à Paris; publie LA PEAU, par RENÉ MAIZEROT.

Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

## ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE

ÉPERNAY



### Prix Courant

|                                                 |      |
|-------------------------------------------------|------|
| Baron J. de Warnimont . . . . .                 | 2 25 |
| Marquis Armand de St-Hubert . . . . .           | 2 75 |
| ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .                   | 3 00 |
| Crème d'Ay id. . . . .                          | 3 50 |
| Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée</i> . . . . . | 4 50 |
| Bouzy Cristal id. . . . .                       | 5 00 |

0.50 en plus par 2/2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS

19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*formant au bout de l'année un superbe volume avec couverture spéciale et frontispice.*

---

*Fondateur* : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

---

*Directeur* : HENRY MAUBEL. — *Administrateur* : HUBERT VAN DIJK.

---

Bruxelles : *Rédaction* : 72, rue de Trèves. — *Administration*, 26, rue de l'Industrie.

## ABONNEMENTS :

*Belgique* . . . 7 francs par an. — *Union postale* . . . fr. 8-50

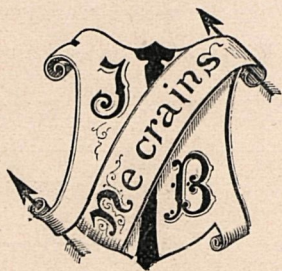
*Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.*

---

OCTOBRE 1889

## SOMMAIRE :

|                                               |                     |
|-----------------------------------------------|---------------------|
| Pierre-de-la-Baraque . . . . .                | LOUIS DELATTRE.     |
| Poèmes . . . . .                              | FERNAND SEVERIN.    |
| Villiers de l'Isle-Adam . . . . .             | MAURICE DESOMBIAUX. |
| Catherine de Médicis . . . . .                | ALBERT GIRAUD.      |
| La conversion de <i>La Wallonie</i> . . . . . | ***                 |
| Chronique littéraire :                        |                     |
| La dernière œuvre de Max Waller . . . . .     | FRANCIS NAUTET.     |
| <i>La Princesse Gisèle</i> . . . . .          | IWAN GILKIN.        |
| Memento . . . . .                             | ***                 |



# La Jeune Belgique

BRUXELLES

RÉDACTION :  
72, RUE DE TRÈVES,

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE,

PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1889



## BOITE AUX LETTRES.

45. — QUAREMONT, TOURNAI. Inutile de vous impatienter. La gloire n'est pas comme l'omnibus. Elle attend ses élus.

Pour le reste — et dans le reste, sont comprises vos injures, si vous croyez que nous avons le temps de répondre « manuscritement » à tous les littérateurs en mauvaise herbe, qui nous envoient de la copie, vous êtes pétri d'illusions. Qu'est-ce que cela peut nous faire que vous soyez abonné ?

La boîte aux lettres n'est pas faite pour les chiens. Elle est faite pour les auteurs maladroits.

Il y a ici deux timbres de dix centimes à votre disposition.

Bonsoir Monsieur.

---

Nous prions nos collaborateurs de vouloir bien nous envoyer la copie le 20 du mois.

---

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

---

VIENT DE PARAÎTRE :

# LES CHIMÈRES

PAR

Jules DESTRÉE

Un volume de 300 pages, petit in-4°, imprimé avec grand luxe sur papier à chandelle blanc par les soins de la Maison MONNOM, tiré à cent exemplaires numérotés.

Avec un frontispice par ODILON REDON, une couverture et une eau-forte par MARIE DANSE et une lithographie de HENRY DE GROUX.

Prix : 20 francs.

Les dix premiers exemplaires avec un double état choisi des estampes : 30 francs.

La suite d'eaux-fortes gravée par MARIE DANSE pour les *Chimères* (six planches tirées sur grandes marges, à cinquante exemplaires) : 25 francs.

---

## EN SOUSCRIPTION :

Chez l'éditeur EDMOND DEMAN, rue d'Arenberg, à Bruxelles.

# La Damnation de l'Artiste

par IWAN GILKIN

1 vol. gr. in-8°, couverture or, avec un frontispice par Odilon Redon.

TIRAGE A 150 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

10 sur papier Japon impérial, numérotés de 1 à 10, prix . . . 30 francs

140 sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 11 à 150 15 »

(Les numéros 111 à 150 ne sont pas mis dans le commerce.)

Le volume paraîtra dans le courant de décembre prochain. Une remise de 10 p. c. sera faite en faveur des souscriptions qui parviendront *avant le 1<sup>er</sup> décembre*, chez l'éditeur E. DEMAN.

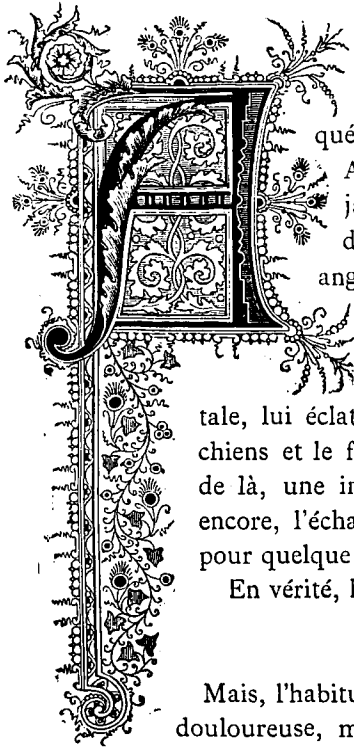
---

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie LA PEAU, par RENÉ MAIZERROY.

Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.



## L'HOMME-SANDWICH



vec des hésitations d'homme ivre, le vieux vagabond se traîne le long des murs, quémendant du travail... n'osant dire sa faim. Au seuil des fabriques, il s'affermit sur ses jambes molles, puis, acculé dans le retrait de l'huis, attire furtivement la sonnette, angoissé par l'instinctive appréhension de voir surgir au détour de la rue un casque de policier.

Et partout, et toujours, sèche ou brutale, lui éclate au nez la même réponse avec les abois des chiens et le fracas de la porte se refermant sur lui. De ci, de là, une injure à son approche. Parfois plus cruelle encore, l'échappée tumultueuse des tout petits le tenant pour quelque malfaiteur...

En vérité, la misère est bien dure aux vieux.

..

Mais, l'habitude l'ayant insensibilisé, il reprend sa voie douloureuse, mâchonnant à peine un juron : la casquette poisseuse rabaissée sur les yeux, les mains enfouies dans les poches de ses braies, les épaules ramenées en avant, il lutte de nouveau contre ce maudit froid de décembre qui le soufflette à la face.

D'une enjambée d'arche, la rue franchit un canal. Le misérable s'accoude au parapet. A sa gauche, à sa droite, canaux exutoires faubouriens; des rues désertes percent l'ombre des maisons entassées; et devant lui, loin, bien loin, court parallèle au cours de l'eau le chemin du halage où saillent, durs comme pierres, les bourrelets boursoufflés des ornières. Parsemés à l'aventure, les arbres souffrent visiblement du froid qui les raidit. Sur toutes choses, un duvet de neige mousse comme une moisissure.

En vérité, la misère est bien dure aux vieux.

..

Solitude, froideur marmoréenne, premiers baisers de la Mort. Derrière les hautes murailles où l'écroulement des écailles de mortier montre à nu la brique couleur chair, bruit seulement, scandant le silence, le frémissément saccadé des machines, parfois couvert par un éclat de cloche ou une stridente clameur de chaudière qui flagelle l'air comme un sarcasme.

Accoudé au garde-fou, le vieux s'immobilise en une sensation de non-être. Les sens trop excités se détendent et se reposent dans la fixe, inconsciente et absorbante contemplation de cette eau glauque où flottent doucement quelques glaçons épars, minces comme vitres, qui se heurtent et fuient en se jouant. Avec le courant, voyagent ses pensers vers de calmes et confus Edens. 'Oh! l'oubli de tout qui l'hypnotise du fond de cette eau glauque...

En vérité, la misère est bien dure aux vieux.

..

Révolte de l'être apeuré ou survivance d'humaine dignité qui fait taire l'envie de se laisser choir et souffle sur le rêve?... Le vagabond, dans la lourdeur d'un sommeil arraché, déserte la banlieue souffreteuse et, la ligne des boulevards franchie, s'engage au cœur de la Cité, ses bottes éculées (ineffables débris!) s'ériflant aux porphyres gris et durs. La dilatation de ses narines hume les suaves effluves qui, des caves, s'échappent par bouffées.

Au hasard de sa divagation, il aboutit enfin dans quelqu'une de ces suspectes ruelles qu'anime seul le papillotement nocturne des réverbères, lesquels, en plein jour, comme des viveurs ou des histrions très lassés, reposent en un blafard épuisement. Sans trêve, l'assaillent les lancinantes tranchées de la faim dont ses mains noueuses voudraient vainement comprimer l'astringence.

En vérité, la misère est bien dure aux vieux.

..

Et pourtant courageux, il implore l'alignement désespérant des façades chamarrées d'enseignes, quand soudain ses yeux s'éblouissent à la découverte d'une pancarte collée à la devanture d'un café-chantant :

*On demande des hommes de peine  
pour porter des affiches.*

On demande... La banale formule, tant poursuivie, enfin atteinte, lui fait sauter le cœur et l'illumine d'espoir.

Taille redressée, hardes rajustées, il pénètre dans la salle de concert garnie d'embrochements récents et, dès l'entrée, les âcres relents de la vieille pipe, du gaz et des alcools fermentés le prennent à la gorge.

Malhabile, il expose sa sollicitation, et aussitôt, coupant court à ses doléances de vieux, une façon de régisseur (mi-camelot, mi-cabotin), s'en va retirer du magasin d'accessoires une carapace de zinc peinturluré dans laquelle il l'introduit tout entier.

Poursuivant l'œuvre grotesque, le quidam enfonce sur le chef du vagabond un cylindre vermillon ; au haut de l'épaule il noue une ficelle retenant cinq ou six ballons d'enfants ; puis, il l'aide à sortir, promettant le salaire au retour.

Le misérable, inconscient de sa métamorphose, reprend à nouveau sa titubante déambulation par les rues, ayant, dès les premiers pas, des ahurissements extrêmes à se voir reflété aux devantures des boutiques en il ne sait quelle image polychrome et monstrueuse.

Avec raison d'ailleurs ; car c'est la chose au monde la plus burlesque que ce contraste d'une mine piteuse et exsangue et de cet encadrement de ferblanterie aux couleurs aveuglantes : sur la paroi de devant, une ondine portant en exergue l'enseigne du susdit établissement : *A la grotte de Calypso* ; sur celle de derrière un clown à la perruque triangulaire et aux pantalons invraisemblables, déployant une banderole avec ces mots : *Concert tous les soirs. Entrée libre* ; et, par dessus tout cela, les petits ballons blancs, rouges, lilas, frémissant à chaque saccade de la ficelle.

Et vous ririez comme les autres de cette mascarade inattendue débouchant au coin des rues et traversant lentement la foule avec toute une escorte de mômes gouailleurs, jusqu'aux plus petits qui, très malicieux, viennent par derrière faire retentir la tôle d'un coup de poing mal appliqué...

Au boulevard, la police intervenant dissémine la troupe juvénile et l'homme-sandwich peut continuer son itinéraire, n'éveillant plus sur son passage que quelques lazzis ou quelques risées à fleur de lèvres.

Cependant, le misérable souffre la faim, et cette carcasse lourde et roide dans laquelle il se sent emprisonné comme un escargot dans sa coquille, ce chapeau burlesque qui lui meurtrit les tempes ajoutent encore au supplice de ses appétences inapaisées.

La faiblesse l'opresse, ses jambes flageolent davantage, sa tête brûle, ses mains tremblotent d'un balzin fiévreux.

Autour de lui ne cessent de défiler dans les rayons d'un soleil pâle les équipages rapides, les dames emboassées de zibeline et les gommeux se dandinant.

Il contemple tout cela d'une prunelle indécise et, soudain, tout point d'appui lui échappe, toute réalité s'enfuit devant la recrudescence du vertige subi devant l'eau glauque — là-bas, — et tandis qu'à ses oreilles bourdonnent d'imaginaires rumeurs, en son cerveau enfiévré hommes et choses inaugurent la plus dégingandée et la plus infernale des sarabandes : bonds cadencés et automatiques des trotteurs luisants, sauts vertigineux des maisons blanches pailletées de soleil, chevauchées funambulesques des nuages ouatés sur lesquels s'estompent des chênes confus et impalpables, farandole sans mesure des marronniers obèses arrachés au sol qui, lascivement, enlacent leurs branches décharnées...

Le misérable se sent emporté dans ce tourbillon. Il lui semble que c'est sa vie ce spectacle endiablé qui l'épuise, — sa vie avec ses vices invaincus, les désespérances, les chômages, la misère insondable, — et que c'est son destin cette entre-vision de l'au delà où s'ouvre parmi les nuages une issue à la vie présente, un devenir meilleur et définitif peuplé des saints et des vierges des jours d'enfance dont les simarres d'or et les tuniques liliales l'attirent irrésistiblement.

Et les petits ballons, au dessus du chapeau évasé, de se heurter et de rebondir, agités par la bise et aussi par les commotions secouant tout l'être de l'affamé...

Puis, la respiration se fait saccadée, les yeux s'égarant, montrant le blanc, la bouche se convulsionne en un ultime rictus et, les jambes cédant sous le corps, l'homme-sandwich, paré pour la Mort, s'affale tout d'une pièce, dans un grand fracas de ferrailles.

HENRY CARTON DE WIART.

---

## VERS

### AMOUR

*Donne tes yeux brûlants et tes dents affamées  
De mon cœur; donne-moi tes lèvres parfumées  
Et les roses boutons qui fleurissent tes seins,  
Plus frais que la clarté fondante des raisins,  
Et ton ventre amoureux et la toison secrète  
Où mon désir d'amour en pâmoison s'arrête!  
Parmi l'enlacement de nos bras épuisés  
Je veux boire ton sang en de fauves baisers;  
Fruit savoureux et sain que l'amour fit éclore,  
Grisante floraison d'arômes, je t'implore!  
J'implore ta Beauté, ta Bonté, ta Clarté,  
J'implore la Pitié de ta divinité :  
Voici mon cœur, Victorieuse, où tu te dresses,  
Verse-moi le trésor de tes vastes caresses,  
Les caresses de ta lèvre et de tes yeux chers  
Qui font s'hébéter l'âme et se flétrir les chairs.*

### EN ZÉLANDE

*Par les mille détours des fleuves de Zélande  
Sont à jamais poussés sous les souffles amers  
Les rêves de mon cœur qui s'enfoncent en bande  
Vers le lointain mirage et l'inconnu des mers.*

*Les orages du ciel et les houles des mers  
Vont disperser bientôt l'aventureuse bande,  
Et mon cœur déserté de ses rêves amers  
Sera comme un îlot perdu dans la Zélande.*

*Mais les riches moissons de l'heureuse Zélande  
Ne pourront remplacer mes souvenirs amers  
Qui sourdement toujours m'attaqueront en bande  
Pareils aux flots gonflés des écumeuses mers.*

*Quand je regarderai les blancs oiseaux des mers  
Qui planent et qui jouent sur les grèves en bande,  
Hélas! loin de mes yeux meurtris de pleurs amers  
Vite ils auront fui les grèves de ma Zélande!*

*Au lieu de l'air salin et pur de la Zélande  
Je ne pourrai humer que des miasmes amers  
Qui m'envelopperont comme une large bande  
Insalubre, montant de la brume des mers.*

*En vain je pleure encor — perdus au fond des mers -  
Les vieux rêves rongeurs partis naguère en bande,  
Loin de mon triste cœur, sous les souffles amers,  
Par les mille détours des fleuves de Zélande.*

#### DERNIÈRE OFFRANDE

*Désireux d'existence encore et de bonheur,  
Nous voici, pèlerins des fatigues de vivre,  
Effrayés de la mort et nous frappant le cœur;*

*Nous voici dans la pourpre ardente et dans le cuivre  
Des suprêmes couchants assombrissant les mers  
Et que la Nuit sans fin ne peut tarder à suivre;*

*Ames errant en deuil aux rivages déserts  
Angoissés de l'horreur solitaire où nous sommes  
Et dévorant le sel mauvais des pleurs amers,*

*Nous voici, les derniers des dernières Sodomes,  
Invoquant des soleils nouveaux, des floraisons  
Nouvelles, et l'oubli des lourds péchés des hommes.*

*Le ciel inexorable et sourd aux oraisons,  
Aux vœux désespérés de nos mains éplorées,  
Entendra-t-il jamais nos cris et nos raisons?*

*Nous ferions des ruisseaux de nos larmes pleurées  
Et nous vous offrirons, ô dieux des funérailles!  
Pour vivre, pour fléchir vos colères sacrées,*

*De nos plus chers enfants le sang et les entrailles.*

ANDRÉ FONTAINAS.

## PROSES LYRIQUES

### I

#### LES ENFANTS QUI PASSENT ..



êtes frêles et suaves, têtes endolories, creusées déjà, par des  
pensers trop mûrs; — visages pâles et charmants où se  
marque l'épuisement des races suzeraines, où se reflète, — si  
tôt — la lassitude héréditaire de la Vie et des spéculations  
coutumières. — Têtes de poètes, — poètes jusqu'à l'impuissance noncha-  
lante de vouloir redire les Rêves.

Faces altières, impérieuses, aux traits hardiment découpés, trouées par  
des yeux dominateurs, — clairs et froids.

Masques bestiaux, silhouettes indécises, — choreutes obscurs des tragé-  
dies futures.

Bras qui se tendent, bouches qui s'offrent, avides de caresses innocentes ;  
— chevelures ébouriffées et sauvages; — regards, oh! longs regards,  
taquins et cajoleurs; — paroles espiègles et volontaires. — Petits cœurs  
pleins d'espairs, de joies, de joujoux et de sanglots.

Profil chastes et graciles, entrevus à peine, qui paraissent, s'évanouissent  
et que je ne reverrai plus.

### II

Celle que le Poète a, si patiemment, aimée, s'est rendue. Réunis, enfin,  
ils bégayent de délirantes promesses, se sourient vaguement, craintifs à  
cette heure, et timides, et doux.

Soudain, il tressaille, délie l'étreinte, se lève :



— Repose encore, Ami, sur mon épaule... notre bonheur approche...  
Il hoche tristement la tête.  
— Que veux-tu donc?  
— M'en aller d'où je suis...  
— Tu m'aimais!  
— Je t'aime...  
— Où iras-tu?  
— Je ne sais.  
— Et seras tu plus heureux, là-bas?  
— Peut-être.  
Il s'éloigne.

### III

Et voici, — je quittai mon ami, tout réconforté de ses bonnes paroles, écoutant expirer, en mon cœur, l'écho de sa voix, à ses ennemis dure et acerbe, — pour moi, si affectueuse et vibrante de compatissante sympathie.

Je me retournai encore, le regardant s'éloigner, à pas lents, repris déjà, par sa méditation interrompue. Et je me disais :

— « Il n'est là, perdu dans la foule, qu'un passant, parmi les innombrables passants et ceux-ci ignorent sa grandeur... Il marche au milieu d'eux et rien ne leur révèle le mystère éblouissant de sa conversation intérieure. D'orgueilleuses, de lucides et fastueuses pensées, traversent ses yeux, comme des éclairs ; et il en est lui-même effrayé... De si pures pensées, — frangées de larmes, — chantent à son oreille, qu'il n'oserait les découvrir à son compagnon le plus cher... Timidement, il les cache, de crainte de les voir saluer d'un sourire railleur, — un sourire si fugitif, si rapide, qu'à peine l'a-t-il aperçu, mais qui l'a transpercé, — blessé, irréparablement.

« Personne ne le remarque et il ne remarque personne ; — la musique enchanteresse l'enfièvre, des strophes qu'il n'écrit jamais. Car, il est des poèmes surhumains, que le Poète jaloux dérobe à la Terre, — vagues, ondoyants, féeriques poèmes, aux formes prestigieuses et flottantes, revêtus d'une beauté impérissable et toujours nouvelle... »

Et, avec un puéril plaisir, je répète bien bas son nom, — le nom qui m'évoque la magique splendeur de ses rythmes et ressuscite en moi le souvenir de certains de ses vers, — sombres, majestueux et profonds, — de ses vers où retentit, soudain, le cri douloureux d'une âme inassouvie ..

IV

LA DOULEUR

Ainsi qu'une monstrueuse chimère, la Douleur s'est accroupie sur mon cœur.

Féline et sournoise, elle se joue de lui, l'égratigne malignement, ou féroce, tout à coup, et carnassière, le broie sous ses muscles puissants et le disperse en lambeaux.

Puis, patiente et pateline, elle panse la trace de ses morsures, l'endort dans une dérisoire quiétude, pour aviver la sensibilité de son hochet, — ne pas tarir, en une fois, son plaisir cruel.

V

TROP TARD!

Entre les mâchoires de plomb, massives et mornes, de la réalité, longtemps furent broyées mes chimères vaillantes. Mes illusions, fleurs hâtives et charmantes, s'immolaient en infertile oblation au destin vindicatif et déloyal. Mon âme était comme un pays aride, sous des cieux ennemis et désolé de sécheresses éternelles...

Mais, — des soleils propices ont lui!...

Las! mes désirs sont bien las et l'effroi anticipé les déflora de s'éveiller, satisfaits et, si certainement, déçus. Languissants et débiles, végètent mes souhaits d'autrefois et mes plus ferventes aspirations s'alarment et tremblent de mourir, un jour, exaucées.

Une voix funéraire, basse et désabusée, psalmodie : — « Trop tard! il est trop tard! »

VI

EFFROI

Une heure. Pas d'étoiles; les nuages, que l'on devine très bas, se cachent et s'enfoncent dans une inquiétante obscurité, plus inquiétante et lourde des arges silencieux et spectraux qui la sillonnent.

Des bruits épars, lointains, soudains, — je ne sais quoi grince, comme

si, en sourdine, on limait des barreaux... Par la fenêtre entr'ouverte, on croirait entendre de subites et éclatantes clameurs, qui s'étouffent et retombent, pesamment, — des fuites, parmi les ruelles interlopes, puis, sans que le calme se trouble d'aucun pas, des respirations halètent, sifflent.

L'haleine chaude et enflammée de ce soir orageux fait bouillonner mon sang. Au fond de l'ombre électrique, de fantomatiques objets luisent, flamboient d'un fourmillant éclat ou grimacent et se contorsionnent, affreusement... — Un silence d'attente, de stupeur; — quelque chose immine, qui va se résoudre en un cri d'angoisse, effaré et strident...

Les yeux fixes, fiévreusement fixes, scrutant le velours perfide des ténèbres, j'écoute; les griffes inhumaines de la crainte me pressurent doucement le cœur, — compriment, de plus en plus fort, ses éperdues et paniques pulsations. La poursuite invisible recommence, peu à peu, se précipite, s'accélère...

— Mon Dieu! si le Diable existait, cependant!

## VII

### PROFIL DE LUMIÈRE

Très pâle, sous la toque de velours chatoyant, nimbé des ondes lustrées de sa blonde chevelure épandue, que sa main fine et machinale lisse, l'adolescent songe; — et l'éther de ses yeux lointains et abstraits se ternit et s'illumine, tour à tour, aux nuées orageuses et nacrées de son rêve ingénu.

Mais, voyez : ses lèvres brèves s'arment de dédain, de mépris et de haine. Il sourit : et c'est un sourire blasé, sournois et pervers; les lignes douces et flexibles de son visage se précisent; son teint blémit; sa bouche s'arque et vibre de sarcasmes impatients.

Il se relève et, dans ses gestes nerveux, la flamme blanche, dardante et aiguë de ses prunelles froidies, fulgure une cruauté capiteuse et enivrée.

En son âme, les Péchés Capitaux déchaînent un hallali frénétique, tumultueux et rauque...

De subites et sulfureuses vapeurs, rousses et violâtres, montent, l'auréolent et le diabolisent.

ARNOLD GOFFIN.

---

## VERS

### LE JARDIN

A CHARLES VAN LERBERGHE.

*C'est dans l'or d'un site lointain,  
Bien delà toute songerie,  
Le jardin d'aube et de matin  
De ma souvenance attendrie.*

*O le jardin d'un autre temps  
Où, parant les eaux sourieuses,  
Mes fleurs aux parfums palpitants  
S'éveillaient en grappes pieuses!*

*O le jardin que ne connaît  
Personne et que la Foule ignore :  
Ma tendresse encore y renaît  
Et meurt pour y renaître encore!*

*Car, si belle de ses beaux yeux,  
Cueille mes langueurs anciennes  
Celle aux regards silencieux,  
Aux chastes mains musiciennes.*

*Elle cueille les fleurs des eaux  
Où mes ignorances insignes  
Suivaient par devers les châteaux  
De mes rêves l'envol des cygnes.*

*Las ! voici que pleurent les lys  
Sur le veuvage des parterres  
Et mes doigts soudain appâlis  
Abdiquent leurs vœux solitaires.*

*C'est l'heure où meurent les lilas...  
Là-bas les sources hyalines  
Ferment avec des gestes las  
Les fraîcheurs de leurs mantelines.*

*C'est l'heure où sur d'autres chemins  
Les princesses d'antan, les fées,  
Laissent pour d'autres lendemains  
Leurs robes un peu dégrafées.*

*Et je sens en moi quelle mort  
Idéale et pourtant réelle  
Et mon cœur s'endort et s'endort  
Comme un soupir de chanterelle !*

### NOSTALGIE

A FERNAND SEVERIN.

*Pour un instant qui lui rappelle  
Des baisers trop en abandon  
Dites pourquoi mon cœur épèle  
Des mots de paix et de pardon ;  
  
Des vagues phrases paresseuses  
Que parfument les anciens vœux,  
O les féminines berceuses  
Dont s'endorment tous mes aveux ;  
  
Des mots comme des châtelaines  
Dans l'innocence du matin  
Laissant parmi les marjolaines  
Traîner leurs traînes de satin ?  
  
Dites pourquoi mon cœur s'explore  
De ce qu'il chantait autrefois,  
Est-ce que ne doivent éclore  
Les bonheurs rêvés tant de fois ?  
  
Est-ce si loin l'alme vallée  
Où j'ai perdu, songeant de vous,  
Mon cœur d'enfant cette veillée  
Que je dormais sur vos genoux ?*

ALBERT ARNAY.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

*La Nouvelle Carthage. Les Émigrants. Contumace*, par GEORGES EEKHOU. (Pages complémentaires). Un vol. in-18, chez Henry Kistemackers, 1889.

### I



Georges Eekhoud vient d'ajouter à son roman *La Nouvelle Carthage* — vanté par M. Goffin ici-même, l'an passé, je crois — deux chapitres épisodiques d'une beauté parfaite.

*Les Émigrants* commencent le livre.

Laurent Paridael, celui que l'honnête M. Dobouziez (bougies-stéarine, Anvers) appelait « bayeur aux chimères », l'affectif incompris aux expansions brutalement refoulées, assiste au départ vers l'Amérique de ses bons amis : les Tilbak, ces braves gens de la *Noix de Coco* qui furent longtemps les seuls êtres qui l'aimassent, puis Jan Vingerhout le joyeux et déluré *baes* des *Nations*, le bon maître avec qui il passa ses premières soirées « d'homme », au *local*, à la reddition des comptes. Car ils s'en vont. Et aussi ses autres amis, ceux de la grande famille sienne, les pauvres gens, les paysans de Santvliet, de Pulderbosch, de Willeghem, ceux auxquels les comparait — la citadine pensait lui faire honte! — la jolie Gina, sa cousine en se moquant de sa belle casquette, vous savez, quand ils allaient voir le « labyrinthe ». Oui, voilà qu'ils s'en vont, qu'ils s'en vont tous !... La glorieuse Anvers exile au loin ses parias besogneux, cette population inavouable; Carthage expulse ses mercenaires.

Pourtant, ça n'a pas été sans peine; vous comprenez que les bouleux qui, l'autre année, n'auraient même pas cru qu'on pût s'en aller et quitter pour jamais sa paroisse en laissant sa terre aux autres; qui, étant jeunes hommes désertaient pour avoir, de Malines, senti l'odeur des tourbes brûlées apportée par les vents du nord — vous comprenez que ce n'est pas du matin au soir qu'ils ont décidé cela!

Mais... mais... l'enfant qui a faim, la terre ingrate, la vache qu'on ne peut plus nourrir... Haletant d'une douloureuse envie ils ont écouté l'embaucheur d'hommes qui voyage dans le pays en quête de gars copieux et rablés pour les *facendas* de là-bas qu'on veut peupler, pour la République « Argentine » comme disent les paysans de chez nous en contant le départ d'un voisin. « Les blés mûrs couronnés d'épis aussi gros que leurs tignasses blondes, lèvent leurs gerbes à hauteur des toits; les arbres ploient sous des citrouilles qui sont des pommes ». Voyez, leurs visages amaigris sont subitement avivés d'une rougeur de gourmandise; leurs yeux sont fixes comme s'ils croyaient voir le diable marchander leurs âmes. O chers cœurs naïfs!

Rentrés chez eux ils redisent à leurs femmes ce qu'ils ont entendu au cabaret. « Les gars ruminent ces images, ils n'en dorment pas, ou les revoient en rêves. » « Longtemps leurs âmes féales ont résisté. » Mais subitement on parle dans la paroisse de gens de l'autre village partis l'an passé; il paraît qu'on les a revus à la ville, habillés de neuf, gras, et l'air riches. On dit aussi qu'à Anvers des brigades d'ouvriers wallons s'embarquent; des bourgs entiers des Ardennes sont partis avec leur curé... Alors, quoi?... ce serait vrai?... Vite, ils vont tout prendre! Un vent de fièvre passe. Vite, vendons tout! ne perdons pas de temps à réfléchir.

« Et voilà pourquoi, par ce matin de janvier, les flancs du *Juste-Lipse*, « ce grand navire noir comme un cercueil de pauvre, devraient être élastiques pour loger toute la viande humaine qu'on y en fourne ». Il faudrait citer textuellement tout ce qui suit. Comment dire avec des mots ces jeunes émigrants fringant et clamant, « en réalité s'efforçant de se donner le change à eux-mêmes, de se déprendre de leur idée fixe, bourrelante comme un remords » — « O le doux hameau où ils ne remettraient plus jamais les pieds, où ils n'iraient même pas dormir leur dernier et meilleur somme en terre deux fois sainte à côté des bagaudes d'autrefois! » Dans leurs oreilles chuchote « la voix mélancolique et attendrie qui ne les exhortera plus à la piété et à la résignation! O ces cloches qui seule-vaient autrefois les *guerilleros* en sarrau contre les étrangers régicides et qui n'avaient pas de tocsin assez éloquent, à présent, pour empêcher « l'invasion de la faim! » — Ne sentez-vous pas votre cœur?... Mon Dieu! taisez-vous, toutes ces voix! Le gars bat des paupières et crie haut pour cacher ses larmes et ses sanglots; taisez-vous ou il va s'enfuir. — Laurent Paridael voit, écoute, le cœur saignant.

Mais voilà qu'arrivent les derniers, ceux de Willeghem, les trente ménages qui s'embarquent ensemble. « Ils se présentent en bon ordre, « comme dans un cortège festif. Soucieux de faire bonne figure, de se distinguer de la cohue, désirant qu'on dise après leur départ : « les plus crânes étaient ceux de Willeghem ». Leur vieux curé les accompagne jusqu'au quai. Puisqu'ils n'iront plus avec lui, à la Pentecôte voir, au beau soleil de juin reluire comme une gloire, « au bout de la *drève*, la basilique renommée » de Montaigu, il n'est que juste qu'ils aient sa bénédiction avant de s'en aller, car « combien n'entendraient plus les doux mots de paix et de bonté? » — Près du bateau qui halète, les gars de la *fanfare* de Willeghem se retournent vers la ville et jouent une dernière fois « l'air national « par excellence, l'*Où peut-on être mieux* du Liégeois Grétry, la douce et simple mélodie... » Il y a des couacs et des sanglots dans le chant des cuivres; et Laurent doit penser aux danses joyeuses de la kermesse d'Hemixem!... — Des borains, embarqués déjà, ont entendu l'air de prédilection, celui que la Société de Sainte-Cécile joue à la fête du « Directeur » devant ses fenêtres. Ils s'en souviennent bien et ils mêlent leurs voix un peu voilées à la musique des *Flamins*, « des bravés d'gins to d'même! »

*Let go!* — Et dans les brumes du fleuve limoneux disparaît le convoi des pauvres gens. « Laurent continua de regarder la cheminée, pointée

« comme un clocher ambulante, par dessus les digues, ... puis, ce ne fut « plus qu'une ligne noire. » Comme il s'éloigne, il aperçoit le curé de Willeghem qui suit aussi du regard le bateau emportant son troupeau. « Deux grosses larmes descendaient lentement de ses joues et il traçait « dans l'air un lent signe de croix. Mais le vol éparpillé des oiseaux de « mer avec des giries de sorcières qui se hêlent, semblaient parodier ce doux « geste professionnel aux quatre coins de l'horizon. Crispé par leurs sar- « casmes, Laurent se retourna vers la ville » Son cœur est plein de la tristesse des départs, et pour consolations il n'entend qu' « un bruit de « pioches et d'écroulement ! » C'est le quartier des pauvres qu'on démolit, il ne voit que masures éventrées et murs de briques rouges qui saignent. Pauvres bicoques agonisantes, pauvres émigrants là-bas en mer...

On peut, en pensée, suivre le fil — ténu dira-t-on peut-être, et inutile — qui relie le second chapitre au précédent. *Contumace*, c'est l'histoire de Laurent qui désormais seul depuis que sont partis vers l'Amérique ses bons amis, se laisse aller entièrement, avec toute l'impétuosité de son âme passionnée et sevrée de sympathie, vers son objet de prédilection : les déclassés de la métropole et circonvoisins, entrevus et déjà aimés quand il n'était qu'un enfant malheureux, compris et chéris de toutes ses forces à présent que s'est accusée la similitude de leur position devant la société. *L'esprit de contumace rapprochait ce déclassé de ces irréguliers.*

Il les aime ces besogneux et vit de leur vie, souffre de leurs douleurs, s'égoutte à leurs joies, entièrement, de tout son cœur, *passionnément*. Il tressaille à leurs enthousiasmes et à leurs haines, s'identifie leurs sensations, jalouse leurs amours.

Ne dirait-on pas qu'il la désire aussi la petite « particulière potelée à souhait, blonde et radieuse comme une emblavure » qui, si volontiers, vient donner des œillades « au brunet garde-barrière à la tignasse frisée et à l'air sérieux ? » N'est-ce pas le cœur pantelant qu'il s'arrête devant la jeune fille rencontrée sur la route, près d'une grange, en train de lire une lettre de *son* Frans, le promis, soldat à Anvers. Inquiet, il se pose mille questions douloureuses, le bon garçon : « A-t-il eu la main malheureuse dans une bagarre, agonise-t-il à l'hôpital militaire, la lettre vient-elle de la prison de Vilvorde ? » Il a les yeux fixés sur la jeune fille pour lire sa pensée. Oui, son cœur fait toc-toc ! Il pensera souvent à la jeune femme, il se la rappellera à la vue des petits miliciens poupards arrivés au régiment tout droit de leurs villages, dans la grande ville mauvaise aux soldats, hargneuse et égoïste à la plèbe ; il se les conciliera pour, plus tard, pouvoir les consoler, ces athlètes souffre-brimades.

Il vit aussi avec les *runners*, *landsharks*, requins de l'Escaut, et s'intéresse à leurs excursions commerciales. Il loge avec eux dans les *herberges*, s'amuse à leurs goures, et quelquefois leur raconte ses lectures. Il parait le quadrille les dimanches de danse, ne recule pas devant un *hornpipe* dans quelque bastringue du faubourg ou quelque bouge de port : *In the city of London* ou *Alla cita di Genoa*. Il se plaît à mesurer ses



forces avec l'un ou l'autre gaillard musculeux pour le plaisir d'étreindre de beaux torses fauves, de se mêler physiquement à eux. Car il aime leurs grands corps de paresseux; il les compare plaisamment aux grotesques pots à tabac bourgeois.

Les misérables gardent ses tendresses, même criminels. Il va jusqu'à payer la chope à un petit paysan rose et propre, assassin déjà, dont la voix dolente lui donne la chair de poule au récit des détails de l'*affaire*. « Le plus étrange, c'est que, la partie étant jouée, nous n'osions plus nous quitter, les camarades et moi. Et cependant leurs voix me faisaient mal... »

Ne défend-il pas ses indulgentes convictions jusqu'à rompre avec ses trois amis les artistes, quand il leur narre une visite à la maison pénitentiaire et leur dit son enthousiasme pour l'orgueilleux ouvrier rencontré là, qui « trouvait au dessous de sa dignité de louer ses bras à un forgeron de village qui les employait à des travaux grossiers » et « s'estimait beaucoup plus heureux de s'appliquer comme réclusionnaire au Dépôt, parmi des rafalés. à des ouvrages de choix, des travaux d'art!... » L'entendez-vous dans son apologie de l'artiste réfractaire? « Tu vas sans mortification, tu produis à ta guise. Ce pain que tu manges aucun compétiteur ne te l'arrachera; encore moins le voles-tu à ton frère dans la détresse! » Ces théories offusquent les artistes patentés qui écoutent. Oui, ils comprennent, aussi bien qu'un député qui fait ses prospectus, qu'on doit s'intéresser aux *classes déshéritées!* « Mais se passionner pour les sacripants, frayer avec les irréguliers et la racaille, c'était se conduire en excentrique, pour ne pas dire plus » répondent ces honnêtes gens à Laurent, Laurent qui voudrait envelopper de sa chaleureuse sympathie tous ces insoumis!

Ce n'est pas que, parfois, quelque parole entendue quand? quelque lieu commun bourgeois, plein de bon sens et inquiétant, ne lui repasse; ses fièvres d'affection sont suivies de journées d'accablement, de cette prostration invincible qui vous fait vous arrêter, des grosses larmes perlant aux cils, par ces crépuscules où la sensibilité est aiguisée, et douloureuse comme des seins nubiles qui se gonflent. Laurent ne comprenant pas la lutte, la détestant, « en arrive à se souhaiter irresponsable, à envier les « internés criminels ou fous, que ne ronge plus le souci du pain quotidien « ou de la lutte pour l'existence ». Pensée obsédante, inévitable quand on se demande où est la place — la voyez-vous? — dans notre société d'hommes utiles, la place du contemplatif, dans la république de Platon? Allons, houp! les fainéants!

Peut-être, à travers cette transposition, pourra-t-on, au moins par les citations, entrevoir tout ce qu'il y a d'admirable et d'humain dans ce portrait d'une âme inquiète, incomprise, qui ne peut se plier aux mensonges d'une civilisation factice. La psychologie en a la rigueur d'une auto-biographie.

Pendant, pour ce qui est de l'impression totale, mes préférences vont aux *Emigrants*, à cause, sans doute, de l'unité plus apparente d'action de ce chapitre; pris comme épisode détaché, je le trouve d'un effet plus poignant. D'autres, certainement, aimeront mieux ce déroulement de tableaux

définitifs, de descriptions lumineuses, qui fait de *Contumace* un chef-d'œuvre. Le but proposé est d'ailleurs, ici, atteint en tous points. L'état d'âme du protagoniste est parfaitement peint; Laurent est debout, vivant, aimant et qu'on aime.

Entre autres, un grand charme de *Contumace* est, avec la nouveauté des descriptions de ces vierges paysages, l'abondante variété des épisodes — autant de bijoux littéraires que seul un riche pouvait ainsi prodiguer. Il y a, à côté d'eaux-fortes sombres et étranges comme « la nuitée dans les pouilleries », des aquarelles d'un inexprimable charme. Pouvez-vous rêver rien de plus délicieux que l'incident du petiot du chalard au bâclage et de l'alouette? C'est d'une grâce spéciale, d'une grâce forte, autre chose que jolie, flamande enfin!

Mais ce qu'il y a de commun aux deux chapitres et ce qui leur donne cette définitive et garante marque d'origine, c'est l'intensité de leur vie, leur superbe richesse de sève, c'est l'émotion contenue qui fait vibrer toutes ces pages. Et surtout, surtout, l'évangélique bonté, la surhumaine compassion qui s'y manifestent. Devant le geste de cette main qui si dignement se tend aux parias de notre société, l'admiration pour l'écrivain se double de respectueuse et chaleureuse sympathie pour l'homme, le grand cœur, le vrai *noble*, et l'on pense au *Campéador* de Barbey d'Aureville, le Cid superbe qui tendit sa main aux lèvres du lépreux :

*Il fixa longuement le lépreux, puis, soudain,  
Il arracha son gant et lui donna sa main.*

Quant à la langue — car il est permis, devant une telle perfection, d'examiner l'outil, — c'est celle des *Milices de Saint-François*, mais plus ferme encore, me semble-t-il; une prose rapide et pure où brillent, sertis, de beaux mots rares; une prose nombreuse et substantielle, pourtant — belle, belle, absolument.

Voyez! cette langue succulente de M. Eekhoud, me fait toujours penser à ces grosses pommes de mon pays, mi-parties jaunes et rouges, qu'on appelle *belles-fleurs*. Elles sont un peu sûres — ah! l'eau me vient à la bouche rien que de vous en parler — et pleines d'un jus qui coule sous la dent, qui coule sur les lèvres, sur le menton, si bien que les enfants le lappent à même le fruit, et se purlèchent avec toutes sortes de mines gourmandes et des gloussements de jouissance. A peine s'arrêtent-ils de manger pour dire entre deux *agnots* : Oh les bonnes *belles fleurs*! oh les bonnes!...

30 octobre 1889.

LOUIS DELATTRE.

## II

*Les Chimères*, par JULES DESTRÉE; une couverture et une eau-forte par Marie Danse, un frontispice par Odilon Redon, et une lithographie par Henry De Groux, chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Monnom, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles : 20 francs. Les dix premiers exemplaires avec un double état des estampes : 30 francs.

Chacune, à sa manière, symbolique de l'œuvre et plastiquement résumant les proses qu'elles illustrent, les planches de Redon, Marie Danse et De Groux accompagnent superbement la typographie excellente de la Maison Monnom sur ce papier à chandelle, si léger, si soyeux, si souple, charmant à voir et à toucher; et *les Chimères* sont un des plus beaux livres qui aient paru chez nous, où l'on s'entend cependant aux belles éditions. Ainsi, par leur seul aspect, révélant le goût raffiné d'un artiste, et par leur tirage à cent, l'indifférence aux applaudissements du nombre.

De même que les poèmes du livre sont à relire, *la Chimère* d'Odilon Redon est à contempler et à revoir avant de percevoir toute sa fière et mélancolique beauté. Schopenhauer a dit qu'il fallait rester devant les œuvres d'art comme devant les rois, découvert, et attendant qu'ils vous parlent. Royale et dédaigneuse, drapée dans la nuit splendide qui fait un voile noir sur ses tristesses trop hautes pour les plaintes et les consolations, la radieuse figure se redresse en révolte, claire et furtive comme un éclair, et sans but et sans espoir, dans l'abîme obscur.

Tout au haut des tours gothiques, sur le rebord de l'espace et comme une dérision du monument de foi, *la Gouge* de Marie Danse, d'un si admirable ton de rouille et de pierre vétuste rongée de pluies et de soleils, d'un si profond sentiment de férocité et d'irréparable moyen-âgeux, regarde, avec quelle tristesse encore et quel mépris, la ville imperceptible effacée au loin, où s'agitent les hommes éphémères, et pèse sur nous de tout l'effroyable poids de sa lassitude de ne rien voir...

Troisième interprétation digne des deux autres et puissamment évocatoire à son tour du pessimisme du livre : *La Forêt des suicidés* par H. De Groux. C'est la forêt de l'enfer du Dante, la ténébreuse assemblée des arbres suppliants que tourmentent le parcours sinistre des chiennes aboyantes et les lamentations courroucées des harpies dans les branches, punition de ces trop ardents désirs de Néant qui sourdent à chaque page des *Chimères*, du Néant non permis à l'homme par les lois suprêmes.

Très artistes, très douloureuses, très dédaigneuses, telles ces trois planches superbes, telles *les Chimères*.

\*

\* \*

Livre bizarre, torturé, excessif.

*Un emui d'on ne sait quoi nous afflige*

disait Verlaine dans *Jadis et Naguère*.

Ici, cet ennui s'est exaspéré, s'efforçant de trouver une issue par où fuir, et se cognant toujours aux bornes d'une vie trop étroite.

Pour tromper cet ennui, il repasse les souvenirs de choses vécues dans la prime jeunesse, les vingt ans aux vols fous d'espérances et d'illusions. Projets stériles, rêves de bonté, de bonheur, d'amour impossibles, illusions envolées, espérances déçues. L'un peu de nous-même que le temps a arraché à son cœur chaque jour : « On s'étonne d'avoir pu mourir ainsi tant de fois un peu, d'avoir supporté une si continuelle agonie », dit-il en *la Plainte du feu*. Et il regarde les loques rouges de son passé qui flottent et sombrent dans le tourbillon des heures et le chaos de sa mémoire.

Les hiers ont-ils été meilleurs que l'aujourd'hui, que ne le seront les demains? L'Ecclésiaste a dit : « Ne prononce jamais ces paroles : pourquoi les jours passés ont-ils été meilleurs que ceux-ci ».

Et cependant, c'est toujours du souvenir, l'oubli des misères subies, des misères qui nous empêchent de jouir du présent.

*Les Chimères*, en voici la plainte dans cette phrase de saint Grégoire :

« Mon cœur souffre des relations avec les hommes du siècle, et, couvert de la poussière des événements de la terre, il soupire après l'heureuse époque de son repos; je regarde ce que je souffre, je considère ce que j'ai perdu, et ce que je supporte me désole; je suis maintenant jeté au milieu des fleuves de la mer, et la nef de ma pensée est le jouet des vents et de terribles tempêtes; quand je me rappelle ma première vie, je tourne mes regards vers le passé et je soupire en voyant le rivage. »

Mais ici, il n'y a pas de rivage, c'est éternellement la tempête et les flots. Si parfois un port est aperçu au loin avec l'espérance des grands mâts barrés de cordages et des bannières qui flottent aux vents, ce n'est qu'une nouvelle et décevante illusion, car le port n'est que le mirage de ses rêves et il disparaît, à son approche, dans le brouillard.

D'autres fois, tout ce qu'il a aimé l'abandonne, il se sent descendre dans le néant comme en un puits. Il s'accroche désespérément à tout ce qu'il trouve, tout s'effondre en son esprit, il se cramponne aux parois de sa chambre, pleine de bibelots, de meubles, de livres chers, et les choses, plus secourables que l'Humanité, meilleures que la vie, interrompent un instant le vertige de sa pensée.

Puisqu'il n'y a plus rien dans le Passé, puisque l'Avenir est menaçant, puisque, enfin « toute certitude est dans les Rêves » le voici, nostalgique de rêves, lancé à travers la fantaisie, dans l'enivrement de phrases sonores et amples dont il se plaît peut-être un peu trop à écouter le rythme. Voici le vol des chimères aux faces convulsées, dont les battements d'ailes ont des crispations désespérées comme si elles voulaient griffer l'espace et s'accrocher là-bas dans les hauteurs inaccessibles. Voici de célestes apparitions, des beautés radieuses que la torture de l'Infini a marquées de vices, ah! trop avidement cherchés! des vices les plus infâmes. Voici le violent regret, le désespoir d'avoir touché à l'Arbre de la Science du Bien et du Mal :

« J'ai vu dans l'ombré de la vallée silencieuse, sous la pâle clarté de la lune, croître et se faner les grands lys de légende; j'ai vu, sur ma table de

travail, ouvert, le livre chimérique aux poèmes merveilleux comme les étoiles du ciel ; j'ai vu dans l'étrange chapelle, aux boiseries anciennes, la somptuosité triomphale des prêtres, la candeur des enfants et le trouble du criminel qui chantaient le cantique de la rédemption ; j'ai vu ricaner les monstrueuses gargouilles de Deuil et de Péché en contemplant la nécessaire et monotone procession des âmes souillées ; j'ai vu, dans le couchant splendide, l'art qui se mourait en des civilisations uniformisantes ; j'ai vu dans l'horreur d'un rêve rouge les suppliciés hurler et se tordre en de minutieuses et délectables souffrances ; j'ai vu les végétations de folie et d'artifice qui, comme des pensées mauvaises, s'épanouissaient vertigineusement au fond glauque de l'aquarium ; j'ai prié vers la forêt douloureuse emplie de l'aboi des chiennes noires et où les harpies font des lamentations sur des arbres étranges ; j'ai vu dans la nuit la brutale fureur de l'émeute épouvanter la fuite désespérée du petit prince ; et dans la plainte du feu, dans la chanson de la pluie, dans le grondement de la mer, j'entendis les voix musicales, les voix mystérieuses qui le charmèrent, les voix conseillères d'anéantissement et d'oubli !... »

Ainsi la spiritualité tourmentée de certains esprits de ce temps, après avoir creusé les philosophies, découvert et repoussé l'inanité de chacune d'elles, après avoir cru trouver un instant une solution dans le matérialisme, les voici monter en croupe des chimères et lassés de leurs vols qui s'arrêtent, les voici, subissant encore subjectivement la religion de leur race et pénétrés de la décadence d'une ère, torturés par le besoin d'Infini qu'elle a porté en elle, vouloir à la place du Dieu auquel ils ne croient plus, mettre quelque chose, mais quoi ?

« Douter, tourment sans nom pour cet éperdu de vérité ! S'il pouvait tenir un fait, un seul, dont il connaîtrait l'essence absolue, sans hésitation possible ! » Et comme le *Chercheur*, ils sont à la recherche infinie.

En la suite des poèmes qui sont comme des chapitres d'un roman sans action déterminée, c'est l'amertume, et l'impatience de cela :

*Ballade des trains qui passent dans la nuit* : « Et l'on pense à ceux ainsi emportés, précipités vers l'Inconnu, et l'interminable défilé des mobiles et des causes s'allonge en suppositions vaines, changeantes, infinies, les histoires étranges et les histoires banales... »

« Peuple mystérieux des ondes profondes, chers monstres verts à la grâce souveraine et lente, chimériques fleurs de pourriture et d'artifice, vous avez rempli d'effroi le voyageur, car c'est son âme, sa pauvre âme lasse et faible que vous lui avez tout à coup montrée, son âme où grandissent de chimériques fleurs de pourriture et d'artifices, où, dans le silence et dans l'ombre, glissent des pensées monstrueuses qu'il n'ose s'avouer. » (*L'Aquarium.*)

Du haut des cathédrales ce sont des gargouilles qui ricanent : « Elles savent bien, les Démons bannies de l'enceinte sacrée, qu'elles seront les victorieuses quand même ! que l'extase est courte et que la prière s'envole, et qu'elles seules sont la vie, les gargouilles de Deuil et de Péché ! »

Qu'il ouvre le *Livre chimérique* où se trouve le Poème qui résume tout, où apparaît la Beauté triomphante et radieuse, ou qu'il réfléchisse à telles

idées lui suggérées par l'inquiétude qui le hante, c'est toujours comme dans *Souffrance d'écrire* « l'interrogation désolée, l'angoisse profonde d'un effort sans but ».

Puis, dans l'accablement, la lassitude de ces visions il y a de ces cris désespérés : « Oh ! pourquoi le ciel descend-il ainsi, tout noir, comme un couvercle trop pesant... Si l'on pouvait dormir ! »

Ou bien : « Seigneur, vous m'avez élevé, humiliez-moi, humiliez mes sens trop affinés dont je souffre. »

Et ainsi la progression vers ce thème : « S'en aller, dans la nuit, dans l'Inconnu, sans pensée, sans désir, s'évanouir dans l'eau consolatrice et berceuse, se dissoudre insensiblement, ne plus vivre que comme un frisson, comme un scintillement de lumière, comme un imperceptible mouvement dans l'immense nature, ineffable douceur de ne plus être... »

Et ainsi, d'un bout à l'autre du livre, soit en *la Voluptueuse cruauté*, d'une si curieuse psychologie, *la Chapelle de Rédemption*, *les Réverbères mélancoliques*, où cette adorable expression : « noires épingles à tête d'or » ; *la Chanson du carillon*, exacte pénétration de la vie de province et paraphrase du carillon ; *Dans le noir*, *le Petit prince* dont cette ligne : « Auront-ils donc moins faim quand ils m'auront tué ». Voici, dans un fantastique et splendide décor de cauchemar, s'élever, grandir et s'exaspérer en des thèmes variés et multiples, la sombre symphonie du néant.

..

Cette forme si moderne et si alléchante, le poème en prose, mis en honneur par Baudelaire, a été, en ces derniers temps, gâchée par les débutants. Chez la plupart des jeunes il semble que l'anémie des facultés les rende incapables de camper une action en une nouvelle. Sous prétexte de modernisme, de symbolisme, de tout ce qu'on voudra, et aussi sous prétexte d'exprimer « la vie dolente des choses », certains accouplent quelques phrases laborieusement accouchées, aux assonances curieuses parfois, mais plus souvent étonnées de leur union. D'autres, en leur impuissance de condenser leur phthisique idée en un sonnet, la diluent en des proses prétentieuses. De sorte que le poème en prose, au lieu d'exprimer une quintessence, le suc cohobé de centaines de pages, comme dit Huysmans, révèle plutôt chez ces jeunes une décadence d'art plutôt qu'un art de décadence. Qu'ils ne s'y trompent pas ces écrivains qui, leurs primes gourmes à peine lâchées, ont déjà l'air de s'être gobé plusieurs fois, et, sérieusement, pontifient comme des académiciens en d'amples fauteuils.

Le poème en prose, le suc concret, l'osmazone de la littérature, l'huile essentielle de l'art, ainsi le définit Huysmans, ainsi l'a conçu le maître, Stéphane Mallarmé.

C'est ce que M. Destrée a compris. Il a réussi mieux qu'aucun jusqu'ici, en ce genre ambigu et mal défini, à ce point qu'on ne peut se figurer *les Chimères* écrites en vers ou en vraie prose. Ce n'est plus ici l'art immédiat d'observation. C'est l'art plus grand, plus condensé du poème philosophico-

esthétique. L'esprit ne s'arrête plus à la simplicité des choses extérieures ; c'est, pour son travail, l'anatomie des sens sublimés, atrophiés, l'analyse de l'exceptionnel et des faits nombreux qui dérangent la banale logique des lois adoptées par le monde. C'est l'en deça et l'au delà de la vie et de ses ordinaires concepts. Et y sont plus de réflexions, plus de vie vécue, plus d'idées qu'en dix romans naturalistes. L'opulence des images égale la densité de la pensée, et s'il était une critique à faire, je dirais que dans certaines pièces j'en eusse désiré encore davantage, au risque de paraître obscur.

Supprimer quelques longueurs. Faire jaillir davantage, au mépris de l'imbécillité, le définitif symbole en une phrase courte et évocatoire qui doit luire comme l'éclair dans les ténèbres. Celui dont l'esprit n'est pas assez subtil pour saisir les analogies, n'a pas besoin de vaticiner une opinion.

M. Destrée a le don de l'épithète, le sens de l'adjectif, un beau verbe irrité où sonne le cuivre annonciateur des fins de monde.

Bruges, octobre 1889.

MAURICE DESOMBIAUX.

### III

*Un héros belge. Don Juan d'Autriche*, par M. Emile Van Arenbergh.

Un des meilleurs poètes de notre *Parnasse*, M. Emile Van Arenbergh, publie un essai d'histoire consacré au vainqueur de Lépante, don Juan d'Autriche. Curieuse épreuve, pour un ciseleur de sonnets impeccables, pour un assembleur d'images éclatantes, que de ressusciter, à travers la poussière des archives, cette passionnante figure de héros. Comment le poète allait-il se transformer en historien, comment allait-il se tirer de ce pas difficile, telle était la question que l'on se posait dans le monde où on lit encore.

La plupart d'entre nous s'attendaient à voir le poète transparaître sous l'historien, même à voir le premier dévorer le second. Ils pariaient que M. Emile Van Arenbergh leur présenterait une manière de kaléidoscope, une série de tableaux magnifiques, enluminés de somptueuses couleurs, faisant revivre don Juan dans ses attitudes légendaires.

Ceux-là, certes, ont dû éprouver quelque étonnement. M. Emile Van Arenbergh, au lieu de se laisser conduire, voire égarer, par le poète qui est en lui, l'a condamné au silence et à l'inaction. Il ne s'est pas flatté de deviner, c'est-à-dire, neuf fois sur dix, d'inventer. Il a travaillé d'après nature, d'après cette nature morte qui dort dans les commentaires, les mémoires et les archives. C'est ainsi que, loin de se laisser emporter à décrire les amours mystérieuses de Charles-Quint, M. Emile Van Arenbergh examine et discute, les unes après les autres, avec une froideur scientifique, les différentes hypothèses sur la naissance de son héros. C'est ainsi encore qu'il attache grande importance aux dessous diplomatiques qui accidentent

les relations de don Juan avec son frère Philippe II. C'est ainsi que la bataille de Lépante est décrite avec précision, avec méthode, avec force détails techniques empruntés aux gens de mer. Là où il était si simple, pour le poète, de broser une fresque mouvementée, l'historien nous offre un tableau sévère, d'ordonnance classique, qui déroute au premier moment. Et la langue, au lieu d'être ardente et violente, avec ça et là des queues de strophes, n'a rien des ornements qu'on prévoyait. C'est une prose claire, calme, austère, dessinant plus qu'elle ne peint, sans aucune espèce d'ivresse verbale.

Faut-il blâmer cette réserve ou faut-il applaudir à cette déconcertante métamorphose ?

Nous pensons qu'il faut applaudir. Au risque de nous attirer une querelle amicale avec M. Francis Nautet, qui a reproché au poète d'avoir abdicqué devant l'historien, nous avouons que la méthode de M. Van Arenbergh n'est pas faite pour nous déplaire. Certes, les prétendues résurrections à la Michelet, qui ne sont souvent que des imaginations brillantes, ont un attrait d'art incontestable. Mais leur fièvre et leurs mouvements pathétiques ne cachent pas toujours leur vide et leur présomption. Nous ne sommes pas fâché de voir un poète accomplir exactement ce qu'il veut, avec certitude, avec netteté, avec une pleine maîtrise de soi-même. Et nous sommes tenté de transformer en éloges les reproches formulés par M. Nautet.

Peut-être M. Emile Van Arenbergh a-t-il exagéré la valeur politique de son héros. Don Juan, croyons-nous, n'était pas capable de diplomatie. C'était un chevalier, non un homme d'Etat. Guillaume d'Orange l'eût écrasé sans effort, de tout le poids de sa pensée et de sa ruse profonde. Que la mort du vainqueur de Lépante ait été naturelle ou non, elle a servi sa jeune gloire. Et si c'est le poison espagnol qui a précipité sa fin, le poison a été clément.

ALBERT GIRAUD.

---

## CHRONIQUE MUSICALE

### LE THÉÂTRE DE GAND



Je pourrais emprunter à M<sup>me</sup> de Sévigné, la reine des adjectifs, quelqu'un de ses bataillons pour qualifier la courageuse tentative de M<sup>me</sup> Marion, directrice du théâtre de Gand ; l'on me croira peut-être plus aisément, si je dis tout simplement l'excellente impression que m'ont laissée les premières séances de la saison théâtrale. *Lohengrin* tenait la première affiche : *Lohengrin*, ô nom de lumière tremblante, et tout son cortège de vierges blanches, filles de la lune, résignées à l'inutilité, et Elsa, l'inconsciente fleur de péché, la douce ennemie de l'idée mystérieuse, Elsa, la femme garantie sur facture, qui confie au



chevalier du Graal sa simplesse et sa détresse, ô Elsa, lumineuse comme deux mains jointes sur la misère méchante et crédule des Telramund ! Tous ont dû sentir, devant la sincère interprétation de la nouvelle troupe allemande, le frisson de la compréhension du symbole créé par Wagner, et combien l'amour du serein et généreux chevalier du Graal pour la blonde fleur de chair Elsa est un amour de pitié. Adieu, femmes douloureuses ; l'âme se résigne à exiler la chair, sa sœur si faible, du jardin des fleurs voluptueuses ; adieu ! dit cet admirable récitatif du dernier acte, ce clair triomphe de l'intellectualité, rythmé, croirait-on, tel un vol d'alouette, selon les jeux de la lumière ; voici que les ailes du cygne aimé illuminent les rives ; voici venir le doux cygne ambassadeur aux yeux jaloux, le cygne fatal du mystère, du fond des mers illunées. Fini, Elsa, pauvre cœur en deuil !... *Lohengrin* s'en va dans la légende.

Le profond étonnement que j'avais ressenti devant la première affiche de la saison théâtrale, n'avait pu me préparer à l'espèce de stupeur dont je fus saisi en voyant annoncée, pour la séance suivante, l'exécution de *Fidelio*. Je dois avouer que j'eus, dès ce moment, une très médiocre estime pour l'adresse qu'apporte M<sup>me</sup> Marion à la gestion de ses intérêts. L'exécution de l'œuvre dramatique de Beethoven était tout aussi parfaite que celle de *Lohengrin*. Je ne me faisais guère illusion sur la force dramatique de l'admirable symphoniste ; ainsi j'ai recueilli toute la beauté purement musicale de l'œuvre classique. Ici le drame est nul ; c'est un conte à dormir debout où s'appliquent tant bien que mal des merveilles musicales de premier ordre. On assiste à une telle représentation comme à un concert, et l'on doit juger les interprétateurs, non pas suivant l'intelligence et la sincérité qu'ils ont déployées dans leurs incarnations, mais suivant l'intensité qu'ils ont mise à préciser l'idée ou la sensation dont la musique n'est qu'une expression très vague et très incomplète. C'est là, je vous assure, une excellente recette pour trouver à une exécution dramatique de Beethoven, des jouissances esthétiques dont le calme eurhythmique n'exclut pas l'intensité.

A la troisième séance, on donnait *Freischütz*, le conte de fées adorable avec ses noirs sorciers, qui conspirent contre la candeur, et ses damoiselles fines et pâles sur fond d'or de la légende, qui évoquent les temps instinctifs où l'on mourait d'amour. Un charme naïf de fleurs et d'enfance, voilà le souvenir que m'a laissé la délicate interprétation de ce petit chef-d'œuvre.

J'ai omis, dans ces lignes, de nommer les excellents acteurs de la troupe gantoise ; à quoi, bon le faire ici : ces artistes désintéressés et s'effaçant volontiers pour sauvegarder l'unité de l'exécution entière, m'ont paru tout à fait exempts de cabotinage. Pourquoi alors citerai-je ces noms, sans y avoir l'intérêt qu'aurait une femme ou un gandin, ni même l'espoir que mes louanges pourront quelque chose sur l'orgueil de ces droits et probes artistes ? —

PAUL DALÉE.

## MONUMENT

### A LA MÉMOIRE DE MAX WALLER



os remerciements chaleureux à ceux qui se sont associés de prime élan à notre œuvre de souvenir ; à ceux qui, dans leur sympathie pour le chef de notre petite avant-garde de lettres, ont répondu en tout enthousiasme à notre appel !

Nous avons songé d'abord à élever un monument public au fondateur d'une œuvre intellectuelle qui intéresse tout le pays et M. le Bourgmestre Buls nous avait officieusement promis son appui. Mais nous avons compté sans ces autres Messieurs du Collège qui estiment qu'une œuvre artistique « ne saurait avoir qu'un caractère privé » et qui, se basant sur ces considérations essentiellement administratives, nous ont refusé l'autorisation demandée.

Il est bon qu'on sache l'accueil réservé chez nous à de pareilles tentatives.

Nous pensions alors affecter les sommes souscrites à l'érection d'un monument tombal, mais la famille nous a, en dernier lieu, exprimé le désir d'ériger elle-même ce monument, acceptant du reste — ce dont nous lui sommes reconnaissants — le médaillon dont nous avons confié l'exécution au sculpteur Lagae.

Ce médaillon en bronze qui porte l'écusson de la *Jeune Belgique* et la dédicace : « A Max Waller », a été appliqué sur la tombe au cimetière d'Hofstade.

Voici la lettre par laquelle M. le Dr Warlomont nous en remercie au nom de la famille.

Bruxelles, 30 octobre 1880.

CHER MONSIEUR MAUBEL,

Vous avez bien voulu m'offrir, au nom du Comité de la *Jeune Belgique*, le médaillon fait par M. Lagae, que celui-ci vous avait remis, et qui représente les traits de MAX WALLER, mon cher et regretté fils, avec l'emblème de la Jeune Belgique, qui fut sa création et à laquelle il a consacré le plus beau de sa vie.

J'ai fait enchasser ce médaillon dans la croix de pierre que je viens de faire dresser sur son tombeau, au cimetière d'Hofstade.

Je vous prie, cher Monsieur Maubel, de vouloir bien remercier en mon nom vos collègues du Comité, du témoignage de bon souvenir qu'ils viennent encore, à cette occasion, de donner à celui que nous avons tant aimé, et de recevoir, pour eux et pour vous-même, l'assurance de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

D<sup>r</sup> WARLOMONT, père.

Dès le lendemain de la mort de Max Waller, il avait été question, parmi nous, de la publication en volume d'une de ses œuvres le plus gracieuse et artiste : *les Airs de flûte*.

C'est cette idée seule que nous voulons reprendre aujourd'hui et réaliser dans des conditions que nous indiquerons prochainement.

Notre œuvre de souvenir, hâtivement entreprise avec le concours généreux de nos premiers adhérents, va donc se développer maintenant sur une base certaine.

La souscription demeure ouverte pour un monument purement littéraire à élever à la mémoire de Max Waller, et, sauf opposition de la part de nos premiers souscripteurs, c'est à ce monument que nous affecterons les sommes déjà recueillies grâce à leur généreuse sympathie.

LA JEUNE BELGIQUE.

.....

## MEMENTO

Nous recevons de M. René Ghil la lettre suivante :

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Je demande de votre justice l'insertion suivante :

MM. Saint-Paul et Delaroche vous ont adressé deux lettres. (Celle de M. Delaroche n'avait pas paru à ART ET CRITIQUE, que je sache) (1).

A M. Saint-Paul, M. Gaston Dubedat et moi avons répondu en ART ET CRITIQUE, qui au n° du 12 octobre, après une dernière lettre de moi, a terminé : « l'incident est clos ».

Le dernier mot me restant au nom de la conscience et de la vérité, M. Saint-Paul — et M. Delaroche — veulent continuer la petite réclame qui les couvre d'infamie.

Je réédite, pour M. Delaroche, à qui elle s'applique également, la réponse de M. Gaston Dubedat, au n° du 28 septembre d'ART ET CRITIQUE :

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

M. Saint-Paul dit ce mensonge calomnieux : « M. Ghil a profité des ÉCRITS POUR L'ART pour m'extorquer quelque argent ».

Au mois de novembre 1888, pour parer à des frais que ne pouvait encore soutenir la Direction, de l'assentiment de tous : MM. Delaroche, Ghil, Khnopff, Merrill, Mockel, Saint-Paul, Emile Verhaeren, Lombardi et Varvara, il fut résolu que le numéro de novembre serait imprimé à frais communs. Je chargeai M. René Ghil, résidant alors en la ville où s'imprimaient les ÉCRITS, de recevoir l'argent.

M. René Ghil qu'il faut être indigne et dément pour accuser, fit même (en mettant près de trente francs pour sa part, quand nul n'en donna plus de dix), un numéro double.

(1) Erreur !

M. Saint-Paul est un ingrat, enragé de la position haute et pure en l'art qu'occupe M. René Ghil, car il dut à ce dernier son entrée aux ÉCRITS, et un éditeur pour sa plaquette de vers. Nous regrettons de l'avoir eu en nos pages.

Agréé, etc.

GASTON DUBEDAT,

Directeur des ÉCRITS POUR L'ART.

Je n'ai à redire que ceci, dit en ART ET CRITIQUE (28 septembre) :

MM. Saint-Paul et Delaroche m'adressèrent chacun une lettre de menaces (qui avec leur diffamation présente les rend dignes de la police correctionnelle). J'étais absent, et M<sup>me</sup> René Ghil qui partage avec moi le soin de ma correspondance, répondit. Pour M. Delaroche, comme cet individu avait écrit sur l'enveloppe « M. Ghil, marchand de papier », elle débuta par : La suscription de votre lettre montre déjà votre esprit de grossier paysan... Et elle disait aux deux : qu'ils avaient eu le temps de s'expliquer avec moi avant mon départ de Paris pour un an, au mois d'Août, mais qu'alors ils avaient été plats, comme ils l'ont été sans cesse devant moi. Ils n'insultent que de loin.

Ces deux dignes amis savent bien que je ne « vaticine pas au fond d'un village ».

C'est parce que mon nom se répand de plus en plus avec mon Œuvre, que crevant d'envie et de haine, impuissants à se venger de la reconnaissance qu'ils me doivent, ils voudraient bien m'attaquer par la calomnie !

J'ai dit aussi à ART ET CRITIQUE ceci, dont ses lettres font la preuve :

M. Delaroche me pria lors de cette suscription dont parle M. Dubedat, de verser pour lui dix francs.

Je les lui ai réclamés cinq ou six fois. Il préfère calomnier et insulter : le voleur crie au voleur.

M. Delaroche va peut-être, comme a fait

M. Saint-Paul, me faire demander réparation !!! Je réponds, maintenant, comme pour M. Saint-Paul, la lettre de M. Dubedat en main : que les calomnieux sont pour la correctionnelle (ART ET CRITIQUE, 12 octobre).

En attendant, l'opinion les a condamnés. Ces deux inconnus assoiffés de réclame ont eu une célébrité d'une semaine ou deux. On a su qu'ils n'ont pas de conscience. Les ÉCRITS POUR L'ART, oui, continuent. Deux nouveaux venus, MM. Pierre Dévoluy et Jean Philibert, après les deux signalés par la présente Revue, MM. Eugène Thébault et Albert Lantoine, « ont affirmé leur talent vers mon espoir », oui, M. Saint-Paul.

M. Albert Lantoine au n° d'octobre des ÉCRITS me dédiait même ses vers « à René Ghil, admirativement », M. Eugène Thébault m'en dédie d'autres au prochain : c'est cela ma vengeance...

Agréé, Monsieur le Rédacteur en chef, avec mes salutations, mes remerciements anticipés.

RENÉ GHIL.

22 octobre 1889.

M. Dubedat, directeur, paraît-il, des *Écrits pour l'Art*, nous a gratifiés, aussi, d'une réponse. Malheureusement, sa lettre reproduit les explications de M. Ghil, sans les expliquer davantage. Nous estimons donc qu'il n'y a pas lieu de la mettre sous les yeux de nos lecteurs. La polémique des « dix francs » n'ayant plus rien d'artistique, nous déclarons l'incident clos.



Notre collaborateur M. Maurice Desombiaux met la dernière main à un poème en prose de longue haleine, intitulé *le Triomphe du Verbe*.



Vient de paraître hors commerce, tiré à 30 exemplaires, un drame en cinq actes de notre collaborateur M. Maurice Maeterlinck : *la Princesse Maleine*. Nous consacrerons un article spécial à cette œuvre remarquable.



Paraîtra dans le courant de novembre, chez Vanier, *l'Âme des Choses* de notre collaborateur M. Hector Chainaye.



M. Georges Verdavainne, l'excellent critique d'art toujours favorable aux manifestations d'un art jeune et vivant, vient de consacrer une fort intéressante brochure à la *Peinture anglaise* à l'Exposition de Paris, 1889.

Après avoir fait à grands traits l'histoire de l'ancienne école et rappelé les noms des Gainsborough, Reynolds, Hogarth, Lawrence, Constable, Turners, M. Verdavainne aborde l'école moderne. Il s'occupe d'abord des préraphaélites et de Ruskin, Holmar Hunt, Rossetti, Fisk, Millais, W. Hughes; puis des esthètes Burne-Jones, G. F. Watts, Prinsep, Whistler, Herkomer, etc., etc.

Nous recommandons ce travail très agréablement écrit aux lecteurs de la *Jeune Belgique*. Ils y trouveront à côté de renseignements instructifs, des aperçus originaux et des opinions fort saines.



Nous recevons un petit volume de nouvelles flamandes par M. Isidore Teirlinck un des plus attachants conteurs de la jeune école néerlandaise.

La première et la plus importante de ces nouvelles, intitulée *Molleke*, celle qui donne son titre au livre — est aussi la plus heureuse sous le rapport de l'invention et du style. Nous y trouvons de vivantes scènes de cabaret, un fidèle croquis de kermesse, une rixe bien graduée et le récit vraiment pathétique de la mort de l'ivrogne Rikske, le teinturier, foudroyé par les douze verres de genièvre que ce fanfaron de crapule, défilé et talonné par d'autres piliers de cabaret, a ingurgités aux douze coups de midi, un verre par coup.

Les caractères de Sarel, le taupier, de Mence, la maritorne, du loustic Krollie, le forgeron, sont bien rendus. L'atmosphère générale, l'allure et l'accent des personnages ont une rusticité flamande parfaitement établie.

A prémunir l'auteur contre des lieux communs de morale et des commentaires que l'éloquence de son récit rend parfaitement oiseux. Il aurait bien fait aussi d'alléger sa nouvelle de développements zoologiques maladroitement amenés, comme intercalés après coup, sur les mœurs des taupes, particularités qui ont traîné dans tous les Brehm.

Les deux autres contes *Arme Vleermuis!* (Pauvre chauve-souris!) et *Van Stekelke en Stekelinneke* (Hérisson et Hérissonnette) pèchent encore plus que *Molleke* par cette tendance sermonneuse et pédante qui tare la littérature flamande en général.

De plus, on n'y rencontre pas les sérieux mérites d'observation et de facture, les jolis détails de mœurs, constatés dans *Molleke*. C'est plus creux, plus improvisé, en un mot, plus lâché.

Nous détacherons pourtant de la troisième de ces nouvelles, le poignant voyage du pauvre jardinier Pinnemuts au pays houiller où son fils a été fusillé pendant la grève.

Dans quelques lignes de préface l'auteur attribue comme portée, à son petit ouvrage, la réhabilitation de trois animaux, injustement méconnus et persécutés dans nos campagnes, savoir : la *Taupe*, la *Chauve-Souris* et le *Hérisson!*

Heureusement ce programme normalien, cette thèse puérile digne de l'ambition d'un instituteur conférencier n'a pas empêché, comme nous venons de le voir, M. Isidore Teirlinck d'affirmer, en maintes pages de son petit livre, ses réelles et solides aptitudes d'écrivain.

*Molleke* a été édité chez P.-J. Verlooi, à Rotterdam, et se trouve chez tous les libraires de Hollande et de Belgique.

Nous avons reçu un intéressant petit livre sur la mise en scène, dont l'auteur a étudié techniquement et avec une minutie patiente, les améliorations de détails par lesquelles on pourrait arriver à une plus grande illusion dans la représentation des œuvres lyriques et dramatiques.

C'est une question très importante, et le

petit livre de M. Vandembroeck — avons-nous mentionné son nom? — provoquera, espérons-le, quelques efforts tendant à la résoudre plus parfaitement qu'on ne l'a fait jusqu'ici dans certains théâtres.



Nous lisons avec grand plaisir, et même avec un certain étonnement, dans *la Patrie* de Bruges, un excellent et très littéraire article sur Emile Augier. Le pète-sec qui a raboté *Gabrielle* y est traité comme il convient.

M. Emile Augier représentait en art dramatique la grosse bourgeoisie libérale. C'était assurément un penseur; mais ce n'était pas un artiste.



Quelques beaux vers d'Emile Augier :

.... Si trois cent mille francs avec un bel œil noir  
Vous plaisent....

.... Nous pourrons nous payer le luxe d'un garçon.  
O père de famille, ô poète! je t'aime...

Qu'y puis-je? En admettant que jamais tu lui plus,  
Est-ce ma faute, à moi, si tu ne lui plais plus?

Une bonne habitude à prendre est de ne point  
Croire de mal des gens dont nous avons besoin.



Une revue louvaniste à prétentions littéraires, que le pion auquel nous adresses dernièrement un pied-de-nez, publie sous le titre *la Revue belge*, avait pris, depuis quelque temps, la réjouissante habitude de nous éclabousser d'injures.

Les canards qui font « Coing! coing! » en pataugeant dans leur mare, éclaboussent ainsi tous ceux qui s'en approchent.

Trouvant le jeu amusant et voulant n'en rien perdre, nous nous sommes abonnés à la revue du pion-canard et, tout à coup, les injures ont cessé.

Pardon! Il y a erreur!

Le pion-canard a-t-il cru que nous voulions « acheter son silence » comme dans les conspirations?

Etant donné le prix : quatre francs et dix centimes, cela nous paraît difficile.

Pour quelques « coing! coing! » en patois de Louvain, au contraire, c'est bien

payé ; à la condition qu'on nous serve régulièrement de la marchandise fraîche.

A bientôt donc, l'exécution du petit contrat. Coing ! coing ! oblige.

Et nous prévenons le palmipède que nous lui renverrons toute injure qui aurait déjà servi, ainsi que celles qui auront cessé de nous plaire.

P. S. Il n'y a pas d'erreur. Les « Coing ! coing ! » viennent de recommencer leurs opérations.

Merci mon vieux, et bon courage !



La susdite *Revue belge*, à qui le naturalisme de Zola inspire une bi-mensuelle horreur, parle de l'auteur de *Germinal* en ces termes délicats : « Après la *Bête humaine* DONT IL EST EN TRAIN D'ACHEVER LA QUEUE, M. Zola écrira un roman sur la Bourse ».



Le théâtre du Parc a joué *Révoltée*, de M. Jules Lemaître, convenablement. A citer M<sup>lle</sup> Suzanne Richmond (Hélène) et M. Manin (Pierre Rousseau).

Le drame de M. Lemaître contient des scènes hardies et fortes, qui sont écrites littérairement.



M<sup>me</sup> Lerou, à l'exemple de M<sup>me</sup> Judith, s'est essayée dans le rôle d'Hamlet. M<sup>me</sup> Lerou est une comédienne d'une incontestable valeur, servie par un masque étrange et masculin.



On a représenté au théâtre Molière une pièce que M<sup>me</sup> Pauline Thys, son auteur, intitule : *En vacances*.

M<sup>me</sup> Thys est belge. Qui connaît ?... Elle a fait, outre ce vaudeville, des opéras, des opérettes et des romans.

M<sup>me</sup> Thys est officier d'académie, et plusieurs esthètes, y compris M. Georges Khnopff, s'étaient dérangés pour venir l'entendre.

Ceci pour compléter le signalement.

A ceux qui nous apporteront quelques

renseignements sur cette femme de lettres, nous offrons en récompense plusieurs de ses romans.



M. Barwolf vient d'être nommé chef d'orchestre de la Société les *Artistes musiciens*.

On aurait tort de croire que les *Artistes musiciens* ont placé M. Barwolf à leur tête à cause de son talent et de son autorité.

Non, M. Barwolf étant chef d'orchestre à la Monnaie et les *Artistes musiciens* faisant tous partie de cet orchestre, ceux-ci ont dû témoigner un semblant d'estime au *capellmeister* dont dépend leur gagne-pain.

Cette nomination n'a donc aucune signification artistique.



Le théâtre de la Monnaie, dégringolé au rang d'une scène départementale, va jouer l'*Esclarmonde* où l'on s'ennuie. On annonce pour les wagnéristes, une reprise de *Lohengrin* avec M<sup>me</sup> Marcy (Elsa) et M. Chappuis (Lohengrin).



M. Stoumon travaille à un ballet intitulé *La nuit de Chapsal*. Les paroles sont de M. Calabrés. Cette importante page symphonique sera dirigée par M. Barwolf.



M. Emile Zola, l'auteur des *Rougon-Macquart*, le libre écrivain, briseur de conventions, grand ennemi de l'officialisme et du protectionnisme artistique, se présente à l'Académie française. Pourquoi faire ?

Espère-t-il trouver dans un blackboulage la consécration officielle de son talent ?

Que M. Zola prenne garde, le jeu est dangereux.

M. Zola est très fort, mais les académiciens sont quelquefois très spirituels. S'ils allaient, par malice, lui endosser l'immortelle livrée couleur vert-de-gloire dont on ne se dévêt plus !



Les journaux parisiens s'occupent du drame de M. Alphonse Daudet : *la Lutte pour la Vie*, qui vient d'être représenté à l'extase générale des gobe-mouches de là-bas. L'œuvre nouvelle du P'tit Chose apparaît, à travers les comptes-rendus des soirées, comme une des plus tristes élucubrations de ce Dickens à l'ail. Un romancier : M. Le Senne se prétend volé par M. Daudet. La presse parisienne discute gravement cette grave affaire, mais ne songe pas un instant à confronter le drame de M. Daudet avec *le Crime et le Châtiment* de Dostoievski.

Quant au personnage principal, le « struggle for lifeur » Paul Astier, — M. Henri Bauer rappelle, non sans raison, qu'il n'est qu'un petit-neveu de Rastignac.

Ah ! M. Daudet a écrit une œuvre bien originale !



On lit dans *Gil Blas* :

Le *Club de l'Art social*, tel est le nom d'une association de littérateurs et d'artistes qui vient de se créer.

Réunis en comité fondateur, MM. Léon Cladel, J.-H. Rosny, Adolphe Tabarant, Robert Bernier, etc..., jetaient l'autre jour les bases de cette association, qui s'annonce comme devant faire un certain bruit.

Ci-dessous les articles essentiels de ses statuts :

Article premier. — Sous la dénomination de *Club de l'Art social*, il est constitué une Société internationale de littérateurs et d'artistes.

Art. 2. — Le but de cette Société est de grouper les écrivains et les artistes que sollicitent les grandes idées sociales ; de marquer nettement l'évolution qui entraîne les intelligences vers leur étude ; de suivre en commun les travaux scientifiques se rapportant à la biologie et à la sociologie.

Les adhésions arrivent nombreuses au secrétariat, 8, rue des Martyrs.

A citer celles de Xavier de Ricard, Jean Lombard, Eugène Morel, et celle du grand Rodin.

On annonce de nombreuses adhésions belges.

N. B. Il est à remarquer que les partisans de l'art social se recrutent généralement parmi les politiciens incapables d'écrire une œuvre artistique.



*L'Art moderne*, dans un article d'actualité sur un volume paru il y a deux ans, éprouve un chagrin. Il est pénible, assurément, lorsqu'on est amoureux, de devoir recourir aux poèmes des autres pour exprimer sa propre passion.

Quel dommage que Georges Bébiesco soit mort !



M. Antoine vient de rouvrir son Théâtre-Libre qui menace de devenir une « institution dans ses meubles » ou pour mieux dire : « dans son immeuble ».

La première soirée a été consacrée au *Père Lebonnard*, le drame de Jean Aicard, à propos duquel l'auteur de *Miette et Noré* avait eu des démêlés avec M. Claretie.

La représentation a débuté par un impromptu intitulé *Dans le Guignol*. Le Guignol c'était le théâtre de la rue Richelieu.

La critique s'est plus occupée du prologue que de la pièce.



Voici le premier vers du *Père Lebonnard* :

Je veux du bœuf saignant et des œufs à la coque !



Reçu la *Jong Vlaanderen*, un journal littéraire flamand, dans lequel nous cueillons cette pensée de notre ami Alfred De Smedt :

« Het is noodig dat er een vooruitstrevend element weze in de letterkunde. Gij volbrengt goed werk. »



Reçu aussi, *le Fils du gréviste*, une œuvrette en cinq ou six pages de M. Louis



Delmer, qui est un chaud plaidoyer en faveur des ouvriers.

Ce « Croquis de mœurs belges » comme le sous-intitule l'auteur, relève plus de la sociologie et de la charité chrétienne que de la littérature.

Il est luxueusement, voire originalement édité, avec d'intéressants dessins dans le texte, par Constantin Meunier.



A noter, sous la rubrique *déplacements et villégiatures*, la rentrée à la Comédie-Française du plus fameux cabotin de l'époque : M. Coquelin aîné.

Il est nécessaire de spécifier ; car les Coquelin poussent dans la peau de Mascarille comme des petits pois dans les cosses. — *Cosses* se définit : « enveloppe de certaines graines légumineuses ».

Il y a maintenant Coquelin I<sup>er</sup>, Coquelin II et puis, en dessous, un peu à droite... ou à gauche, Coquelin III.

Une dynastie qui se perpétue par la grimace.

Les Coquelin au théâtre, c'est l'application à la scène de la loi de Darwin ; c'est l'approvisionnement de l'intelligence humaine par le réveil et la prédominance accablante des facultés « singe ».

Tout l'art comique des pays de langue française est actuellement « trichiné » par ce coquelinisme, qui a rendu, pour long-

temps, le public inapte à la compréhension d'un art sincère et élevé.

Il est regrettable qu'on n'ait pas pu interner les trois Coquelin à la Comédie-Française. C'eût été, peut-être, un moyen de canaliser l'épidémie de grimacite aiguë qu'ils ont déchaînée par les deux mondes.



Lire dans *la Société Nouvelle* (numéro du 30 septembre) : *La montée au Calvaire*, d'après les vieux flamands, par Eugène Demolder, et le début d'une étude de forme un peu trop doctorale et incolore, malheureusement, sur *la Théosophie dans les ouvrages de Wagner*, par M. Asthon Ellis.

Dans *l'Indépendant littéraire* (numéro du 15 octobre), la fin d'un article de M. Roger Marx sur *l'Exposition centennale de l'Art français* et la suite des notes, si vivantes, que M. Louis Roger donne de la vie littéraire et artistique à Paris, sous le titre : *Impressions et souvenirs*.



CHEZ KISTEMAECKERS  
**NOUVELLE CARTHAGE**  
 LES ÉMIGRANTS — CONTUMACE

PAR

GEORGES EEKHOUD

PAGES COMPLÉMENTAIRES

Un beau volume in-12 : 3 fr. 30

**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

**de Block's Universal Wine C°**

6, RUE PAUL DEVAUX (PRÈS LA BOURSE)

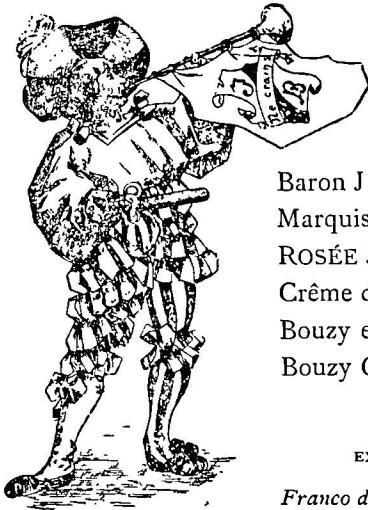
**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de *Grèce*, le *Tokay* de *Hongrie*, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

**ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE**

ÉPERNAY

**Prix Courant**



|                                        |      |
|----------------------------------------|------|
| Baron J. de Warnimont . . . . .        | 2 25 |
| Marquis Armand de St-Hubert . . . . .  | 2 75 |
| ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .          | 3 00 |
| Crème d'Ay id. . . . .                 | 3 50 |
| Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée.</i> | 4 50 |
| Bouzy Cristal id. . . . .              | 5 00 |

0.50 en plus par 2/2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS

19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*formant au bout de l'année un superbe volume avec couverture spéciale et frontispice.*

---

*Fondateur* : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

---

*Directeur* : HENRY MAUBEL. — *Administrateur* : HUBERT VAN DIJK.

---

Bruxelles : *Rédaction* : 72, rue de Trèves. — *Administration*, 26, rue de l'Industrie.

## ABONNEMENTS :

*Belgique* . . . 7 francs par an. — *Union postale* . . . fr. **8-50**

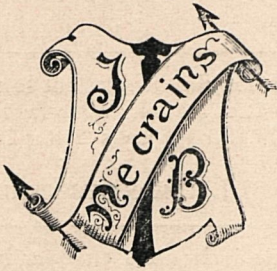
*Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.*

---

NOVEMBRE 1889

## SOMMAIRE :

|                                                   |                     |
|---------------------------------------------------|---------------------|
| L'Homme Sandwich. . . . .                         | H. CARTON DE WIART. |
| Vers . . . . .                                    | ANDRÉ FONTAINAS.    |
| Proses lyriques . . . . .                         | ARNOLD GOFFIN.      |
| Vers . . . . .                                    | ALBERT ARNAY.       |
| Chronique littéraire :                            |                     |
| I. <i>La Nouvelle Carthage</i> . . . . .          | LOUIS DELATTRE.     |
| II. <i>Les Chimères</i> . . . . .                 | MAURICE DESOMBIAUX. |
| III. <i>Un héros belge</i> . . . . .              | ALBERT GIRAUD.      |
| Chronique musicale : Le Théâtre de Gand . . . . . | PAUL DALÉE.         |
| Monument Max Waller . . . . .                     | LA JEUNE BELGIQUE.  |
| Memento . . . . .                                 | ***                 |



# La Jeune Belgique

*BRUXELLES*

RÉDACTION :  
72, RUE DE TRÈVES,

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE,

*PARIS*

LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1889

M. Valère Gille a bien voulu accepter la Direction de LA JEUNE BELGIQUE pour 1890. Toutes les communications et copies doivent lui être adressées au plus tôt, boulevard d'Anderlecht, 55, Bruxelles.

---

Un frontispice de Georges Minne, le puissant artiste qui se révéla dernièrement dans les *Serres Chaudes* de M. Maeterlinck, ornera notre numéro de janvier.

---

L'Administration des postes présentera à nos abonnés, avant le 1<sup>er</sup> janvier prochain, une quittance de réabonnement, à laquelle nous leur prions de vouloir réserver le bon accueil habituel, afin de nous éviter les frais d'une deuxième présentation.

L'ADMINISTRATEUR.

---

Nous prions nos collaborateurs de vouloir bien nous envoyer la copie le 20 du mois.

---

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

---

## Numéro triple

Au 15 janvier prochain LA JEUNE BELGIQUE, pour continuer la fière propagande littéraire qu'elle a menée jusqu'ici, offrira à ses lecteurs un

## Numéro triple

Le bon combat reprendra, violent et brutal s'il le faut; la devise de LA JEUNE BELGIQUE est toujours : « NE CRAINS » et c'est cette devise qu'on lira en tête du

## Numéro triple

---

EN SOUSCRIPTION :

Chez l'éditeur EDMOND DEMAN, rue d'Arenberg, à Bruxelles.

# La Damnation de l'Artiste

par IWAN GILKIN

1 vol. gr in 8<sup>o</sup>, couverture or, avec un frontispice par Odilon Redon.

TIRAGE A 150 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

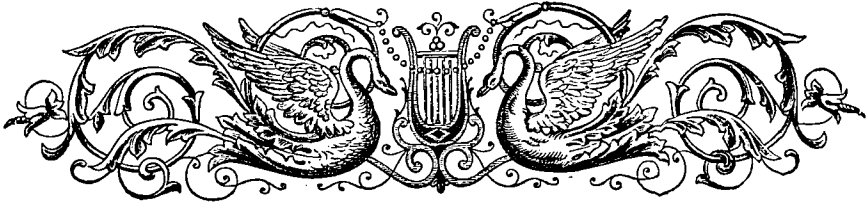
10 sur papier Japon impérial, numérotés de 1 à 10, prix . . . 30 francs  
140 sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 11 à 150 15 »  
(Les numéros 111 à 150 ne sont pas mis dans le commerce)

Le volume paraîtra dans le courant de décembre prochain. Une remise de 10 p. c. sera faite en faveur des souscriptions qui parviendront *avant le 1<sup>er</sup> décembre*, chez l'éditeur E. DEMAN.

---

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie LA PEAU, par RENÉ MAIZERROY.

Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.



## LETTRES POUR LES ILLETTRÉS

### IV

#### LA PETITE SERVANTE



etite servante de là-bas, servante novice, apportant dans tes hardes, dans ta chair, dans ta chevelure, sur tes lèvres, surtout au fond de tes grands yeux l'atmosphère vibrante et le ciel pensif du cher pays ..

Annoncée et recommandée par *baes* Martens, un brave homme de notable, un matin, à la saison des faïnes, la petite servante franchit notre seuil.

Un gars de Brabantsputte, un de ces marchands de paillassons et d'estères, qui colportent le lundi jusqu'à Bruxelles les produits de la maigre industrie campinoise et qui, allégés de leur rouleau de nattes, s'en retournent au clocher vers la fin de la semaine, avait piloté sa payse jusqu'à notre porte.

D'une voix un peu étranglée, qu'elle s'efforçait d'affermir, la petite chargea son meneur d'un dernier bonjour pour la mère, le frère aîné et les petites sœurs.

— Entendu !

Le pacant nous tira sa casquette, fit remonter, d'un coup sec, la bricole à son épaule et s'éloigna en jetant son cri nasard et guttural.

Avant de déposer son modeste trousseau renfermé dans un mouchoir de coton rouge, elle promena ses grands yeux bruns couleur d'automne autour de la cuisine et dit simplement : « Je crois que je me plairai bien ici ».

Dans l'intonation de cet hommage, je démêlai de touchantes nuances :

J'y lus un appel à notre indulgence, le désir de s'acclimater, la vaillance d'un cœur de quinze ans qui doute un peu de sa force. Cela voulait dire : « Comme vous me paraissez de braves gens, si je me montre gauche ou dolente, au début, vous ne me brusquerez pas trop, n'est-ce pas, et patienterez en songeant que je ne suis qu'une enfant et que jamais, auparavant, je ne quittai mon hameau?... »

Elle ajouta : « Monsieur Martens m'a recommandé de faire honneur à son patronage et d'être très brave et très polie ».

Pour sûr qu'elle fit honneur à l'honêteté des filles de Campine et à la confiance de M. Martens !

Dès ce matin elle se mit au courant mais, malgré son activité, à l'heure des repas, elle bouda son assiette.

Le lendemain nous lui trouvâmes les yeux rouges et le visage tiré.

— L'idée du toit maternel la tourmente, mais ce souci, qui prouve un bon cœur, ne durera pas? nous disions-nous.

Les jours suivants elle montra la même énergie à la tâche, mais l'appétit manquait toujours, et ses fraîches couleurs de pivoine satinée pâlissaient.

Le samedi, sa tournée accomplie, le marchand de paillassons vint prendre de ses nouvelles.

Comme il s'éloignait, elle lui cria : « Surtout, dites-leur que je suis très, très heureuse, et que je ne voudrais plus retourner à Brabantsputte ».

Et comme fière de sa force d'âme, après avoir battu la porte, elle m'interpella avec volubilité :

— Vous avez entendu, Monsieur, celui-là répétera à ma mère combien je suis contente chez vous !

Brave petite ! Je me méfiais pourtant de cette crânerie. Je devinai qu'elle avait coupé court à son entretien avec ce brelandinier de Putte, rien que pour ne pas être tentée de reprendre le chemin des sapinières natales, car, en redescendant à sa cuisine elle ne se détourna pas assez vite pour me cacher des larmes qui perlaient dans ses longs cils de brunette et noyaient d'un embrun de novembre l'opulence septembrale de ses grands yeux !

L'après-midi, elle recurait allègrement le vestibule. De ma chambre je l'entendais distribuer de véhéments coups de brosse, elle ne cessait de faire gémir la pompe et d'arroser les dalles à pleins seaux.

— Voilà qui va bien ! me disais-je. Elle a secoué sa nostalgie. Je ne serais pas étonné qu'elle se mît à chanter pour se donner du cœur à la peine !

La chanson, pourtant, se faisait attendre ; en revanche le prélude devenait intempestif. A un moment le vacarme m'empêchant de poursuivre mon travail, je descendis pour prier la trop gaillarde travailleuse de manier plus discrètement son attirail de broches et de seaux.

Je m'arrêtai sur le palier. La pauvrese mêlait bel et bien la voix à son tintamarre.

Mais la triste chanson ! La déchirante plainte !

C'était pour étouffer le bruit de ses sanglots que la petite servante se livrait à un pareil sabbat. A la faveur du tapage je pus m'approcher d'elle sans qu'elle m'entendit venir.

— Eh bien ? dis-je, en lui touchant l'épaule, c'est ainsi qu'on s'habitue ?

Elle laissa choir ses ustensiles de travail, se couvrit le visage de ses mains, et, à travers une recrudescence de pleurs, elle m'avoua sa faiblesse, sa tant sainte faiblesse :

— Pardon, Monsieur... Lorsque je songe à *chez nous*, c'est plus fort que ma volonté et que ma force, il me faut crier ou j'étoufferais... C'est comme s'ils m'avaient attaché au cœur une corde sur laquelle ils tirent là-bas tant qu'ils peuvent... Ils tirent et ils finiront par me ramener à eux..., sans quoi ils me décrocheraient l'âme... C'est stupide, je le sais. Aussi ce qu'on rira de moi au village !... Je n'en puis rien... Il n'y a pas de votre faute, non plus, à vous autres, allez ! Je suis bien traitée ! Oh oui, trop bien traitée ici !... Et pourtant, tenez, vous seriez meilleurs encore, Madame et vous, vous seriez le bon Dieu et la Sainte-Vierge, que je ferais tout de même mon paquet... Aussi, permettez que je m'en retourne, samedi, avec Franske... le colporteur de nattes... »

Il n'y eut pas moyen de la retenir. En vain, durant ces huit jours, touchée par nos bonnes paroles, nos égards, nos attentions, essaya-t-elle de réagir contre son idée fixe.

Plusieurs fois, à brûle-pourpoint, elle nous signifia sa résolution de rester et de se montrer raisonnable. Mais au moment même où elle se ravisait, l'accent, le regard, le pitoyable sourire démentait sa parole.

La veille même de la visite de son pays, irrésolue, ne sachant si elle obéirait à sa tête ou à son cœur, elle fit et défit vingt fois son humble bagage.

— Ma mère a promis de venir me voir ; eh bien ! j'attendrai son arrivée et l'accompagnerai si cela ne va pas mieux...

— C'est dit, alors ?

— C'est dit.

Une minute après cette convention, machinalement la possédée courait consulter la pendule, et trouvait déjà trop longues les heures qui la séparaient de l'apparition de Franske le libérateur.



Non, cela n'irait jamais mieux ! Inutile de nous confesser son manque de courage ! Nous la tenions quitte de son engagement.

Elle passa la dernière nuit et se leva bien avant le jour. Le marchand de paillasons ne se présentait jamais de fort bonne heure ; cela n'empêcha pas sa payse de tressaillir au coup de sonnette de la laitière.

Tout équipée, ses hardes à la main, elle attendit Franske, dans le vestibule. S'il oubliait de passer aujourd'hui ! S'il ne s'était pas encore défait de son rouleau ! S'il craignait de nous importuner ! Autant de suppositions lancinantes angoissant la pauvre petite, trop inexpérimentée pour se remettre seule en voyage et retrouver le chemin du clocher.

On sonna de nouveau, et ce fut enfin à lui qu'elle ouvrit...

Le gars ne fut pas médiocrement surpris de ce brusque changement de décision. Il plaisanta sa protégée, entreprit de lui faire entendre raison.

Ce grand blondin, à l'allure délibérée, connaissait mieux la ville ! Depuis cinq ans qu'il battait chaque semaine le pavé bruxellois, bricolant ses nattes dans les rues les plus écartées, si la capitale n'était point parvenue à le séduire ou à le corrompre, du moins avait-elle cessé de l'effaroucher.

Les sages exhortations du porte-balle ne persuadèrent point la petite. Plutôt que de rester, elle se serait cramponnée à lui comme à une bouée de sauvetage. Le gars en était tout confus, et s'excusait pour elle ! S'il ne l'avait retenue dans l'entrebâillement de la porte, elle partait sans nous dire adieu !

Je ricanais avec supériorité : « A-t-on jamais vu pareille sottise ! Elle s'enfuit comme si la maison s'écroulait ! »

Pose, affectation, contenance empruntée que tout cela, mon bel ami !

Intérieurement je pensais : « Je ne t'en veux pas de cette désertion, ma pauvrete. Et les tiens auraient tort, s'ils se moquaient de toi ! Tu n'es pas seule à languir loin du terroir. Moi aussi, je me force, je compose mon visage. Je bûche et pioche avec fracas pour métourdir... Et si je m'agite et clame à la ronde, c'est afin qu'on n'entende pas saigner mon cœur... Comme toi, petiote, c'est quand j'ai l'air le plus faraud, le plus en train, que je suis sur le point d'éclater et de m'avouer vaincu... »

« Chère petite, ma sœur en la sainte religion patriale, te rappelles-tu le jour où le gars de Brabantsputte t'apporta des nouvelles du hameau et des écarts à la frontière hollandaise ! Je vins vous relancer d'un air indifférent pour surprendre quelques bribes de votre conversation et m'informai, d'un ton détaché, des braves gens qui m'ont oublié ou ne m'ont jamais connu, mais qui « sont » de là bas, portent des noms semblables aux nôtres, parlent le dialecte aimé, hantent les bruyères ou les alluvions où j'ai vécu ma meilleure, ma seule vie ! »

« Aussi puéril que toi, dans mon fanatique attachement, j'incline à croire le soleil et surtout les étoiles de la Campine, différents de ceux d'ici, à moins que comme moi, les astres exilés se renfrognent, se composent un visage énigmatique et cachent leur implacable souffrance sous un masque de froideur et de scepticisme...

Franske disait : « Et le fils de la veuve Hendrickx, du *Bon Coin*, épouse Bella du sabotier... Les Marinckx ont tué leur porc samedi... Et Bastyns part pour la troupe et Machiels en revient... Et Nand, le louche, a été administré... Et, à présent, la fanfare joue le samedi chez Laveldom .. »

« A cette gazette parlée du village, interrompue par tes récris naïfs : « *Zou het? Hoor'ye!* » (Vraiment! Ecoutez donc!) — à ce chapelet de monotones racontars dévidé par le colporteur de nattes, surgissaient en moi des corrélations si émouvantes, si topiques...

« Ah! j'aurais écouté cette dolente psalmodie des heures, de longues, longues heures, comme j'écoutais le vent dans les feuilles, les beuglements des bœufs et le son des cloches...

« Après le départ du gars, de cet indifférent, de ce canapsa, les livres me parurent plus fades, mes amis plus maniérés, mon métier plus insupportable et la ville plus fermée.

« Entre nous soit dit, chère petite, je suis aussi faible que toi. Le carnaval de la vie bourgeoise me navre de plus en plus ; mon masque et mon déguisement urbains commencent terriblement à me peser. Approche aussi pour moi le temps de retourner au pays coûte que coûte, ne fut-ce que pour m'en aller dormir, tout près de l'église, tu sais, au pied de la tour ardoisée, son bonnet pointu planté de travers, qui fait signe les dimanches, par dessus les rideaux d'arbres, aux traînards qui vont manquer l' « élévation » ; — tu sais l'endroit où les bien-vivants, les jeunes blousiers se confient leurs amours et parlent à voix basse pour ne pas tenter les morts...

GEORGES EEKHOUD.

---

## BRODERIE

*En robe d'or, parmi la pourpre des pivoines,  
Sur la terrasse en fleur d'onyx et de sardoines,  
Princesse qui regarde au sommet de la tour  
Vers le couchant mourir le lac de son amour*

*Où frissonnent ailés des pétales de roses  
Sur le lucide azur des eaux, les jonques roses,  
J'ai brodé sur ce ciel d'une rêveuse enfance  
Au crépuscule pur de sa blanche souffrance  
Ce songe avec la soie frivole des chimères :  
Des oiseaux de saphir sur des mousses légères,  
Des étoiles, des fleurs et des jardins ornés  
Où, parmi les iris et les lys safranés,  
Jouent dans les pyrus de jolis sapajous ;  
Et tandis que le soir mélancolique et doux  
Attriste de ses ors ces choses enfantines  
La brise fait neiger des flocons d'aubépines  
Dans les rayons glacés d'une lune de nacre.*

VALÈRE GILLE.

---

## FIANÇAILLES

D'après de petits maîtres hollandais.

A ARTHUR JAMES.



L t l'on reste pris d'un amour qui ferait cueillir des scabieuses et des lys pour les placer au bas du cadre — devant cette Hollandaise du jadis, portant des boucles en perles. A son chapeau, une grande plume laisse tomber des caresses sur ses joues satinées de rose ; elle est blonde ainsi que les filles de Haarlem — et sa main long gantée tient une branche de muguet. Avec sa robe noire, serrant une taille souple, la jeune enfant revient d'une promenade où elle a chevauché un fringant pommelé, sans doute.

Elle rentre se parer pour le repas du soir. Voici qu'un perron s'ouvre : un négrillon en soie orange accourt, car elle est la fille d'un très riche armateur de Néerlande. Son père possède cinq navires ; durant ses loisirs, il cultive des tulipes, et il fume, aux veillées, en des pipes de Gouda.

Parvenue sous le portique de son hôtel — où des clématites courent à travers les ferronneries de la façade — sa main dans les cheveux crépus du nègre, entourée de deux levrettes qui frémissent à ses côtés comme des cordes de cithare, elle donne au parc un regard joyeux : le soleil brille sur les arbres et les statues sont glorieuses. Là-bas : les toits de la cité, des

pignons de briques, des enseignes en faïence bleue, et les tours des églises, ouvrées, des pigeons voletant autour d'elles. Et, par là, de paisibles prairies, où des bœufs paissent, et, le long des saulées, des hérons qui essorent vers les moulins à vent.

Elle entre dans le corridor pavé de dalles noires et roses, et lutine, en passant, un perroquet hissé sur un perchoir. Une grande horloge à incrustations tictaque dans la sonorité de l'allée. Des fumets de gibiers cuisant dans les épices montent de la cuisine. Cette atmosphère de maison cossue et le calme balancé des heures dans la boîte de la pendule mettent au cœur de la blonde demoiselle un sentiment de bien-être et de délassement. C'est avec une molle volupté qu'elle foule le smyrne des escaliers, et qu'elle fait courir, le long de la rampe en chêne massif, sa main blanche.

La voilà bientôt à sa toilette. Sa camériste, coiffée d'un bonnet blanc dont les larges plis entourent son visage comme d'un nimbe candide, s'empresse. Elle est déjà deshabillée. Et tandis que la servante verse une eau parfumée, la maîtresse, sans prêter attention aux jeux d'un ouistiti cherchant à mordre le corselet d'une des levrettes, regarde chastement ses seins : ils sont d'une blancheur de mouette et les tulipes de son père n'ont pas de bouton plus délicat. Avec un geste lent de cygne frottant son bec au duvet de ses ailes, elle lève la tête ; dans son cou se dessine un pli délicieux, et, ses bras nus croisés derrière sa nuque, elle pique un bijou dans sa chevelure. Son œil baigne en une humidité d'aurore. N'est-ce pas que les filles dont l'âme s'éveille sont telles que les fleurs, sous les ifs bien taillés des quinconces, leur calice entr'ouvert pour le premier matin ? Ce sont deux fraîcheurs pareilles et qu'on enserre, l'une dans les tulipiers et l'autre dans l'écrin du mariage.

Elle se contemple coquettement en une glace de Venise. Sur le lavabo, dont la laque est incrustée de fleurettes de nacre, et autour duquel flottent la bonne odeur du linge et le relent des benjoins épandus sur le marbre — posent des bougeoirs d'argent.

Une miniature de Terburg pend près du lit à baldaquin bleu : le portrait de la jeune fille, encore enfant, comme un soyeux lever de gaieté. Le soleil, par une fenêtre à petits carreaux, sert une galette de lumière à la muraille. Et tandis que la suivante tire d'un bahut des dentelles de Malines, une collerette et une longue robe en soie, couleur saumon, un canari lance ses trilles d'une cage faite de faïence et de fils en cuivre.

Pendant que s'embellit ainsi la gentille demoiselle pour le repas du soir, on apprête une table magnifique dans la salle lambrissée de chêne, où sont pendus les portraits de famille. Le jour empourpré des vitres en losange

ajoute sa chaude richesse à l'opulence des argenteries et à l'éclat des hanaps de Bohême et des verres vénitiens dressés sur la nappe brodée. Des grappes de raisins, des grenades saignantes, près de l'or des abricots, avec des chaleurs de serre et des lumières d'été en leurs pulpes, érigent des pyramides. Quelques serviteurs donnent les derniers soins à l'arrangement des porcelaines et des cruchons pansus; un tulipier de Delft fleurit le service d'une constellation de corolles veinées. Par la porte arrivent les bouffées aromatiques d'exquises cuisines — et l'on servira des huîtres et des citrons coupés.

La salle est sévère et cossue. Des colonnettes de marbre soutiennent la cheminée; des draperies de damas étouffent le jour et le parquet ciré reluit. Autour de la table, des fauteuils, dont les dossiers en cuir de Cordoue allument comme des couchants d'automne, ouvrent leurs bras noirs aux dîneurs.

Mais la jeune fille entre — telle une bouffée de grand air embaumée des senteurs d'un jardin, par les matins d'avril, quand on sort des serres hivernales les lauriers et les orangers — et elle rejoint sa mère. Celle-ci surveillait la mise des desserts et des porcelaines. Elle est toute de sombre vêtue, la figure amatie par l'ombre d'un camail blanc qui enserre sa tête, comme un béguin de religieuse, et fait ressortir la couleur cireuse de ses chairs ridées. Son regard est calme. Une lourde broche s'agrafe à son corsage et une plaque d'or brille à son front.

Les deux femmes regardent à la fenêtre. Car le père arrive, traversant lentement le parc, une grande canne à pommeau de fin saxe à la main. Il montre avec orgueil les tilleuls de sa futaie, qui se découpent sur le fond d'or du soleil couchant, et entourent ses entrepôts d'un rideau de feuillage, — et puis aussi des palmiers, qui viennent des pays africains. Il est accompagné d'un jeune homme à figure bien portante, encadrée d'un ruissellement de cheveux cendrés; des brandebourgs d'argent ornent sa poitrine. Le mollet serré en un bas de soie, il s'avance, portant à la main un bouquet de roses, avec cérémonie — et il est le fils de ce grand marchand, dont les navires ont débarqué l'an dernier le plus d'épices et d'ivoire.

Qu'on allume, aux candélabres, les chandelles de suif! Et qu'on glisse le clavecin jusqu'à la grande salle!

Car, le souper fini, tandis que les fruits blessés par les couteaux aux manches précieux ouvriront leurs chairs, que le thé jaunira les porcelaines de Chine et que les valets emporteront les dernières vaisselles chiffrées, couvertes d'une arête de lamproie ou d'une carcasse de bécassine — le maître fumera des pipes, un coude sur la nappe jaunie par la lumière des mèches,

sérieusement, comme un prêtre bouddhique contemple les parfums brûlant des encensoirs. Et sa femme, la lueur des lampes sur son béguin, penchée sur un carreau de dentellière, à rouge coussinet, se distraira en brodant des collerettes : c'est qu'elle est telle qu'une abeille, laborieuse et discrète en cette riche maison.

Le damas, levé à la fenêtre, montre, au clair de lune, le canal, et, sous le ciel bleui, un faisceau de mâts dans le rêve nocturne.

Les amoureux font de la musique. La demoiselle en robe saumon s'assied au clavecin, qui résonne de moelleux arpèges en un coin mi-obscur de la salle, et dont le couvercle, où De Heem a peint des fleurs, est levé. Et le jeune seigneur à brandebourgs d'argent, la jambe bien cambrée et la bouche expressive, chante debout, après avoir dépendu une guitare dont il pince les cordes d'un geste de distinction charmante.

EUGÈNE DEMOLDER.

Octobre 1889.

---

## VERS

### LE MÉLANCOLIQUE RÉVEIL

A PAUL LACOMBLEZ

*La neige neige nonchalante  
Au seuil du lointain violet,  
O si caressante et si lente  
Pour assoupir le soir seulet.*

*Toute neige aussi, la Princesse  
Qui s'endormit ce jour amer  
Sous les floraisons de paresse  
Qu'enchantait l'écho de la mer,*

*En songe elle s'est éveillée,  
Triste du bonheur inconnu,  
La virginale fiancée  
De celui qui n'est pas venu.*

*Mais écoutez comme elle chante  
Sa mystérieuse rancœur,  
Oyez combien elle est touchante  
La voix d'automne de son cœur.*

*Et pour distraire son âme, ivre  
Encor du rêve abandonné,  
Elle cueille des fleurs de givre  
Au vitrail où tout est fané!*

### SOIR EN LANGUEUR

A STÉPHANE RICHELLE.

*Le jour se meurt, rose et rosâtre,  
La lune angélise les eaux  
Qui chantent comme un chant de pâtre  
Ou de fileuse à ses fuseaux.*

*O les anciens regards de femme!  
Les fleurs se ferment lentement :  
Les regards, les fleurs que réclame  
Mon pauvre songe bleu qui ment.*

*Tout en douceur madrigalise,  
Tout s'enguirlande de baisers  
Et la main fine de la brise  
Berce les oiseaux apaisés.*

*D'où me viennent ces vieilles fièvres...  
Ce désir vainement vainqueur?  
Oh! j'ai des baisers plein les lèvres  
Et j'ai des lèvres plein le cœur!*

ALBERT ARNAY.

---

## ÉLOGE TIMIDE



Il ne sera pas dit que M. Mounet-Sully, l'interprète de *Hamlet*, du *Roi s'amuse*, de *Hernani*, de *Ruy-Blas* et d'*Cédipe-Roi*, aura passé parmi nous sans que *la Jeune Belgique*, fidèle à son culte de l'art, lui exprime son admiration et sa gratitude.

Grâce à M. Mounet-Sully, pendant quatre soirs, sur nos planches encaillées, nous avons vu briller, dans tout son éclat, le pur génie de Sophocle. Grâce à lui, certes ; car sans ce noble interprète, jamais directeur de théâtre n'eût songé à nous offrir un tel régal esthétique.

C'est humiliant à écrire, — mais c'est ironiquement vengeur aussi — nos excellents critiques ont découvert la tragédie grecque. Ils ont exhumé Sophocle. Les uns pour confesser, en bons garçons, dans un article à leur insu immortel, qu'ils ne « gobent » pas le poète grec. D'autres pour appeler Cédipe Alphonse, parce qu'il a épousé une reine plus âgée que lui. D'autres enfin, pour comparer Sophocle à M. d'Ennery, toutes proportions gardées, — comme disent les géomètres et les arpenteurs du feuilleton — et sans trop abîmer l'auteur d'*Cédipe-Roi*. En somme, Sophocle a eu ce qu'il est convenu d'appeler une bonne presse. La critique a été très impartiale. Elle a fait mesure honnête, ou à peu près, à Sophocle et à feu M. Emile Augier. Quelques Sarceys — nous mettons le pluriel parce que ce n'est pas un nom propre — ont regretté qu'*Cédipe* ne fût pas un notaire de Thèbes et que Jocaste ne se présentât point au public sous le bonnet de l'excellente M<sup>me</sup> Guérin. Sans doute Sophocle a été un grand coupable de ne pas tenir compte, d'avance, des progrès actuels de l'art dramatique. Ce Jeune-Grèce fait évidemment piteuse figure à côté de feu M. Augier, de M. Victorien Sardou, de M. Becque, de M. Pailleron, et d'autres convives de nos dernières fêtes. Mais, enfin, il n'était pas le premier venu, naguère, chez les Athéniens, et il faut, n'est-ce pas ? respecter les situations acquises. A condition de ne pas abuser, s'entend. Aussi n'insistons-nous pas, de peur de compromettre Sophocle.

Et cependant, — pardonnez-nous ! — nous tenons *Cédipe-Roi* pour un chef-d'œuvre, non seulement du théâtre grec, mais du théâtre de tous les temps. Il appartient, — oui, Monsieur ! — à cette constellation de chefs-d'œuvre où brillent d'une lueur égale *l'Orestie*, *les Nuées*, *Hamlet*, *la Dévotion à la Croix*, *Faust*, *Tristan et Isolde*. De toutes ces étoiles, quelle est la plus vieille ? Aucune. Quelle est la plus jeune ? Chacune. Ah !



quel soufflet elles donnent, rien qu'en prodiguant leur lumière, à cette inepte et grotesque théorie de la perfectibilité de l'art, qui est le pont aux ânes de nos excellents esthètes !

*Œdipe-Roi*, qu'est-ce, sinon la lutte, inutile et désespérée, de la conscience humaine avec la fatalité ? L'aveugle destin plane encore sur ce drame terrible, mais quel combat contre ces mains impitoyables qui tirent dans l'ombre le fil invisible de l'action ! Œdipe est un homme, un cœur, un esprit. Autre Laocoon, il se débat contre des serpents, mais les serpents sont en lui, et l'étouffent. Le drame extérieur est poignant sans doute, mais le drame intérieur l'est davantage. Et, lorsque le chœur se lamente sur l'infortune du roi de Thèbes, on sent couler dans les strophes de Sophocle une charité surhumaine, un large fleuve de miséricorde et de pardon. M. Mounet-Sully, au quatrième acte, quand il s'assied, sombre et taciturne, sur les marches du temple, nous évoque un Christ païen dans un faux Jardin des Oliviers. Le diadème de douleur qui lui ceint la tête évoque la couronne d'épines qui constelle de sang le front du Crucifié. Et Sophocle, à ce moment là, nous paraît tendre la main au grand Tolstoï. Comme nous l'écrivait, après le spectacle, un de nos plus récents et de nos plus pénétrants poètes, « il semble qu'on redevienne jeune devant de telles œuvres, et que l'on soit prêt à tous les étonnements ».

M. Mounet-Sully, dans le rôle redoutable d'Œdipe, est à la taille de Sophocle. D'une plasticité merveilleuse, il a sculpté son personnage dans le marbre le plus pur. Il a des gestes de statue antique et des attitudes de bas-relief. Et quand l'horrible certitude l'écrase, le marbre s'émeut, pleure de nobles larmes et glorifie la souffrance humaine en l'exprimant avec une souveraine dignité. La voix, d'une opulence asiatique, se prête à toutes les inflexions. Elle parcourt parfois la gamme entière sur une seule syllabe. Elle mêle l'or, le bronze, et le cristal brisé. Elle charrie à longs flots mélodiques les douleurs, les colères, les résignations du drame. Et elle s'accorde, en un rythme parfait, avec le geste et la démarche. Jamais nous n'avons entendu chanter le vers avec un art aussi robuste, aussi délicat. Voilà qui console des coquelineurs qui frelatent le vers jusqu'à le confondre avec la prose. M. Mounet-Sully lui laisse les ailes de la rime et du rythme, et il se rattache ainsi aux grands tragédiens de tous les temps, depuis les chanteurs d'Athènes jusqu'à Frédérick-Lemaître.

ALBERT GIRAUD.

---

## VERS

### MÉTAMORPHOSES

A ALBERT GIRAUD

*Deux yeux luisent, dans l'ombre, ardents et grands ouverts  
Par les mauvaises mains qui tremblent sous les songes :  
Fleur de lune étoilant la pourpre des mensonges  
O ces mains dans ces yeux, ces mains aux longs doigts verts*

*Ardents et grands ouverts, deux yeux luisent dans l'ombre  
Horreur! et voici que les doigts insidieux,  
Les longs doigts verts des mains mauvaises, dans ces yeux  
Allument le bûcher des voluptés sans nombre!*

*Flamboi des braises et des glaives massacreurs,  
Étalons d'or cabrés au ciel dans les écumes  
Ardente — et le sang des soleils sur les brumes,  
Toute l'ombre! toute la chair — et ses lueurs!*

*— Voici les fleurs du crépuscule épanouies  
Dans les yeux grands ouverts ainsi que des tombeaux;  
O ces reflets des songes morts au fond des eaux,  
Les noirs remous et les reflets des agonies!*

*— Splendeur des ors, candeur des lys, pâles joyaux  
Neige des fleurs et des lumières, c'est l'aurore!  
Voici, du fond des eaux violettes, éclore  
Le voyage éternel des grands cygnes royaux!*

### FLEURS D'EXIL

*There is no darknes . . .  
SHAKESPEARE*

*Le Matin, vêtu d'or pâle et de mousselines  
Crépusculaires, sans rien que le doux reflet  
Et l'âme d'un soleil lunaire, rappelait  
La grâce mièvre et la beauté des androgynes*

*Entre l'automne à naître et la mort de l'été,  
Mélant dans son souris la vieillesse et l'enfance,  
C'était comme un qui rit aux fleurs — tout ignorance  
Avec les yeux savants de la Fatalité!*

*Plein de bonheur et de pâle mélancolie  
O le cœur qui pleurait et riait dans ces yeux ;  
Le cœur timide et son silence gracieux  
Plein de bonheur mélancolique et de folie!*

*Dans l'air calme passaient ces étranges frissons  
Qui semblent sous des vols d'anges naître et renaître  
Et le silence était auguste comme un prêtre  
Dans les chemins parés de fleurs et d'oraisons!*

*Si beaux! drapés pour la royauté du mystère  
Dans leurs robes de lin et d'azur aux longs plis,  
Passaient et repassaient par couples recueillis,  
Des êtres qu'on eût dit étrangers à la terre!*

*Sublimes exilés heureux de leur exil  
Qui parfumaient de fleurs leurs pieds nus et mystiques,  
Leurs yeux frêles mi-clos évoquaient des cantiques  
Aurorals en l'azur glacé d'un ciel d'avril,*

*Leurs yeux bleus égayés aux vols des tourterelles,  
Aux gazon verts, aux arbres d'or, aux lointains bleus,  
Où la terre et le ciel s'entretenaient comme eux,  
D'on ne sait quoi mêlant leurs bouches fraternelles!*

*Ils s'en allaient au gré de leur délaissement  
Vers le berceau du bon sommeil qui les réclame,  
Au chant d'or, tout là-bas, où s'écoutait leur âme,  
Au chant des cloches, doux comme un sanglot qui ment.*

*Et voici que ma sœur, assise à mes genoux,  
A levé vers le ciel son front las qui s'incline ;  
Nuptiale en ses plis tombants de mousseline  
Ma sœur a susurré ces mots tristes et doux :*

— *Est-ce vrai qu'ils ont fui, mon Dieu, nos jours funèbres?  
Qu'est-ce que ce bonheur dont on se sent mourir,  
Où l'on comprend aussi, qu'au risque de mentir,  
Le poète ait nié le règne des ténèbres?*

## LES REMOUS

A ADOLPHE FRÈRES.

*Rien que le silence et le flux  
Des ténèbres universelles!  
Rien que, sous d'irréelles ailes,  
L'obscur frisson du Jamais Plus!*

*... Mon Dieu! la pauvre âme sans gîte,  
Sombree aux bourbes des Ennuis!  
— Regarde, pâle enfant des nuits,  
Ces remous dont l'ombre s'agite.*

*Sous un pont de fer augural  
Fait pour on ne sait quelle foule!  
L'ombre est un grand fleuve qui coule...  
Et nulle étoile! nul fanal*

*Pour le navire qui tournoie  
Aux abîmes!... ô ces remous,  
Suppliant encore après tous  
Les vains appels d'un qui se noie!*

*Dur silence! — où donc est la voix  
Consolatrice des bons anges?  
D'autres cœurs dorment aux mains blanches  
Aux mains lunaires d'autrefois!*

*Et toujours l'eau coule, l'eau coule...  
(Et nulle étoile!... nul fanal!)*  
*Sous le pont de fer augural  
Fait pour on ne sait quelle foule!*

*Et rien! rien que le tournoiement  
Toujours des remous solitaires  
Et leur silence! et leurs prières!  
Et là-bas, quelque bras dément*

*Qui s'érige au ciel, albe comme  
Un lys! implorant, comme un lys,  
La pitié des cieux abolis  
Par l'Ombre et sourds aux cris de l'homme!*

JEAN BOELS.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

### LE PEER GYNT D'HENRIK IBSEN



fin de me préparer à une audition de la suite d'orchestre que le compositeur norvégien Edvard Grieg a composée pour le *Peer Gynt* de son compatriote Henrik Ibsen, il m'a pris fantaisie, il y a quelques jours, de lire ce poème dramatique. Rien n'explique mieux les musiciens nationaux que leurs collaborateurs ou congénères, les grands écrivains du même terroir.

Ce *Peer Gynt* est un arrière-neveu du *Faust* de Goethe et un proche parent du Frank de la *Coupe et les Lèvres* d'Alfred de Musset.

M. L. Passarge, l'auteur de la traduction allemande de *Peer Gynt*, résume ainsi, dans une compréhensive préface, la portée de cette œuvre :

« La grave question du rôle de l'individu dans ses rapports avec l'ordre éternel des choses et l'humanité en général fut posée et traitée pour la première fois en poésie par le Dante. L'antiquité ne la connaissait pas, une harmonie étroite existant alors entre les dieux, l'homme et la cité. Depuis que la Réforme a proclamé la liberté de l'esprit et la Révolution française celle des actes, il est devenu de plus en plus difficile d'aborder ce sujet après l'auteur de la *Divine Comédie*. Ces libertés mettent nécessairement une nature indépendante, marquée à un vigoureux cachet personnel, en conflit avec une société basée sur la subordination de la volonté individuelle à la volonté collective. Il en résulte d'innombrables disparates partout où non seulement l'exception, mais même la règle de la nature, se trouve en présence des prétentions de la société au droit absolu.

« Dans *Peer Gynt* le problème se pose ainsi : A quoi mène une fantaisie excessive là où elle ne parvient pas à se dépenser d'une façon rationnelle comme chez le poète et l'artiste, mais où elle influe sur les actions et

les impressions de la vie ordinaire de l'homme. Qu'on se représente un personnage souffrant de cette pléthore d'imagination. Il l'hérita d'une mère excentrique. L'exemple et la destinée entretiennent ce mal, inhérent, d'ailleurs, à une contrée hallucinante qui a produit les sombres *sagas* et la violente mythologie scandinaves.

« Un caractère ainsi conformé, auquel ont manqué, de plus, la discipline de l'éducation et de la culture intellectuelle, en arrive facilement à confondre le réel et l'imaginaire; non seulement il voit par d'autres yeux, mais il intervertit les objets et met l'objet imaginé à la place de l'objet existant. »

Tel est Peer Gynt.

Fils de paysans ruinés, son père ayant dissipé leur fortune en bamboches et en orgies, resté seul avec une mère aux trois quarts idiote, au lieu de travailler comme ceux de sa caste, Peer Gynt court la prétentaine. Visionnaire et ambitieux, il croit à la réalité des choses rêvées. Au retour de ses vagations, il raconte à sa mère des chasses fantastiques, des exploits merveilleux et cela dans un langage enthousiaste, avec une exaltation si contagieuse, un tel accent de sincérité, que la simple femme ne sait s'il faut l'admirer ou le honnir.

Les villageois moins indulgents le tiennent pour un vaurien, un paresseux, un fieffé menteur. Ses allures excentriques, ses propos de l'autre monde, effarouchent les filles. Il ne s'en inquiète pas davantage. Il pousse même l'indifférence pour la vie positive au point de négliger sa fiancée jusqu'au jour où sa mère lui apprend qu'en désespoir de cause, la belle va s'unir à un poursuivant plus attentif. Alors il se ravise, se rend à la noce en proie à une jalousie pour le moins tardive. Parmi les invitées, une petite paysanne en jupe déchirée, de contenance modeste, un air digne et compatissant, attire son attention; il échange quelques tendres paroles avec elle, il l'engage à la danse, il l'aime; elle lui semble une princesse. Mais les gars de la noce le relancent, le saoulent, avivent son dépit contre le forgeron qui lui a soufflé sa fiancée. Il s'éclipse un moment et, tandis que le forgeron, non moins excité, parle d'exterminer le trouble-fête, on découvre que Peer Gynt a profité de l'ébriété générale pour enlever la mariée. Mais après l'avoir emportée victorieusement loin du village, le fantasque ravisseur la répudie.

C'est qu'il aime Solveig, l'ingénue au jupon déchiré. Pourtant, retenu par d'étranges scrupules, au lieu de rejoindre celle-ci, il s'enfonce seul, plus avant, dans les solitudes montagneuses. De nouvelles chimères le sollicitent. A ses yeux, les nuages revêtent une forme humaine; un arbre qu'il abat se transforme en un chevalier armé de pied en cap. D'étranges figures, des apparitions qui lui ressemblent comme d'autres lui-même, des *doubles* pleins de présages s'appostent à chaque carrefour. Le soir tombe. Trois gaillards de belle humeur le font entrer dans une ronde forcénée. Plus loin surgit, du crépuscule, une inquiétante créature vêtue de vert métallique: incontestablement la fille du roi de la montagne, le *Dovrealte*. Aussitôt ses projets ambitieux reprennent le dessus; il répond aux avances de la fée et se déclare prêt à l'épouser.

— Faites votre demande à mon père!

Un sanglier débuche à point. Peer Gynt enfourche la bête ; la Verte saute croupe. Et hip ! Et hop ! vers le royaume des *trols* et des kobolds. Soudain, Peer se trouve à la cour du *Dovrealte*, au milieu d'un fourmillement de cyclopes liliputiens, dans une halle aux parois rougeoyant comme une houillère en feu. Le roi consent au mariage. Mais, au préalable, le futur devra se prêter à une initiation et à des épreuves maçonniques. On lui sert, pour de l'hydromel et de la pâtisserie, l'urine du bœuf et la bouse de la vache. Il lui faut se dépouiller de ses vêtements d'homme pour endosser la toison velue et l'appendice caudal du gnome. De plus, pour obvier aux inconvénients de sa première éducation visuelle qui l'empêchent d'apprécier comme elle le mérite la civilisation de ses nouveaux semblables, il importe qu'il se fasse crever l'œil gauche et extraire l'œil droit. A la longue, il se rebiffe et décline un honneur si coûteux. Alors les gnomes veulent le contraindre et la meute se rue sur lui, le harcèle à coups d'ongles, avec des grincements de dents et des piaulements flûtés comme des fifres.

Grieg a écrit pour ce sabbat chez le roi de la Montagne, une page frénétique, d'un coloris intense, qui se déchaîne en rafale, et roule et se précipite, avec des crépitements, des *pizzicati* qui déchirent et tenaillent comme des griffes.

Ecrasé sous le hideux essaim des *trolls*, sous ces doigts crochus qui vont le déchiquter vif, Peer Gynt invoque le Dieu de sa mère. Le cauchemar s'écroule avec un fracas volcanique.

Peer Gynt a retrouvé Solveig. Il lui a construit une cabane où ils s'éterniseront à deux. Mirage ! Voilà que de nouveaux fantômes se présentent à sa porte et le condamnent à quitter la douce maîtresse qui a tout abandonné, tout bravé, tout perdu pour le suivre.

A présent, il veille au chevet d'Aase, sa mère. Elle agonit, mais il n'a pas conscience de la gravité de son état. L'humble femme délire et parle, à son tour, de voyages et de pays inconnus. Il n'en faut pas plus pour que Peer flatte la folie de la moribonde, et divague, de concert avec elle. Le lit devient un char, attelé de rapides trotteurs ; Peer, glorieux, tient le fouet et les rênes. La patiente raconte les paysages qu'elle traverse, Peer enchérit sur son extase et ses ravissements.

Mais lasse d'admirer, le trajet commence à paraître long à la pauvre.

— Approchons-nous du but ?

— Patience, mère... Nous arrivons. Vois là-bas, vois-tu le port?...

Elle expire. Lui, poursuit sa course, et ne descend de son char imaginaire que réveillé au contact glacé d'un cadavre.

Rien de comparable à cette scène de la *mort d'Aase*, dans les autres littératures.

La série des mésaventures et des avatars de Peer Gynt m'entraînerait trop loin. Il me suffira de dire que s'étant expatrié après la mort de sa mère, Peer Gynt fait fortune en Amérique, est dévalisé par des chevaliers d'industrie, aborde sur les rives de la Barbarie ; s'approprie le cheval, la robe d'apparat et les bijoux volés au sultan du Maroc, tombe dans cet équipage éblouissant au milieu d'un camp de Bédouins où il tâte de la vie d'un prophète, s'amourache malheureusement d'une de ses houris, la perfide

Anitra qui le dépouille sans vergogne; gagne les frontières de l'Égypte, interroge Memnon et les sphynx, échoue au Caire dans une maison de fous dont les pensionnaires l'élisent empereur, parvient à s'échapper, se rapatrie, fait naufrage en vue des côtes de son pays, enfin, revenu de ses ambitions, calmé, rassis, vieilli, découvre une sorte de bonheur et d'apaisement dans l'affection quasi-maternelle de la fidèle Solveig, autrefois charmante, aujourd'hui vénérable, qui le berce sur ses genoux comme un tout petit enfant.

Dans la pensée d'Ibsen, Peer Gynt représente le peuple norvégien tout comme on a voulu voir dans le Hamlet de Shakespeare, l'âme de l'Allemagne.

Grâce à l'excellente traduction allemande de L. Passarge, il n'est pas indispensable de savoir le norvégien, pour apprécier l'observation topique, le souffle intrépide, la magnificence lyrique, la spiritualité intense, l'âpre saveur, le symbolisme inédit de ce chef-d'œuvre.

GEORGES EEKHOUD.

---

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

### I

*La Princesse Maleine*, drame en cinq actes, par MAURICE MAETERLINCK. — Gand, impr. L. Van Melle, 1889, — 25 exemplaires sur vélin teinté — 5 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder. — Hors commerce.



ous regrettons profondément que le beau drame de M. Maeterlinck soit publié à un nombre d'exemplaires si restreint que le grand public n'en peut prendre connaissance. *La Princesse Maleine* est une œuvre importante qui doit marquer une date dans l'histoire du théâtre contemporain.

Du premier coup, par son premier drame, M. Maeterlinck s'est révélé dramaturge puissant et original. Dans une atmosphère étrange, pleine de prodiges et de phénomènes surnaturels, il promène des personnages fantomatiques, dont les actions semblent dirigées par des puissances invisibles, mais qui, si passifs qu'ils apparaissent, sont doués d'une vie intense, grâce à leur merveilleux organisme psychologique.

Un double action se manifeste, en effet, dans tout le cours de ce drame : l'une, despotique, irrésistible, immense et formidable, est l'action des choses, du monde ambiant : action pleine de miracles, où les éléments s'insurgent contre leurs lois et semblent se livrer des combats titaniques, où les astres prophétisent, où les animaux et les végétaux dictent des ordres. C'est la revanche de la nature qui ne reconnaît plus la frêle royauté humaine, et qui, ivre de sa force, soumet l'homme au redoutable jeu de ses caprices. L'autre, c'est l'action humaine, frêle, menue, timide, incertaine et aveugle; les princes et les reines sont les épaves souffrantes des mon-



strueuses puissances qui les ballottent sur leurs houles tumultueuses. Où vont-ils? Ils n'en savent rien. Des mains occultes les poussent aux abîmes de l'Ombre. Des douleurs, des crimes, des dévouements, d'inutiles prières, d'angoissantes terreurs, tout cela se croise craintivement, à tâtons, dans l'ombre des éclipses, sous les pluies de feu des étoiles, dans les rafales magiques, dans les désastres et les incendies. Et cela, pourquoi, vers où, vers quel but? Vers l'Incertain, vers l'Inconnaissable, vers l'éternelle Vanité. Spectacle saisissant, où l'homme apparaît comme un misérable fêtu de paille dans le tourbillon formidable des Forces sans but.

Sur tout le drame plane une terreur étouffante, pareille à une asphyxiante nuée d'orage. C'est que les personnages ont conscience de leur situation; ils ont vu les prodiges, ils sentent l'effroyable étreinte des mains occultes dont ils sont les pitoyables hochets. Et ils savent bien que rien ne pourra les arracher de ces griffes sataniques, que tout est vain, que tout est fatal. Ainsi M. Maeterlinck a traduit à sa manière le dogme antique de la fatalité.

Mais, dans cette traduction, il a obéi à son tempérament d'homme du Nord. Son imagination promène, dans les cieus balayés de lourdes nuées, d'effroyables rafales, des tempêtes de vent, de pluie et d'éclairs, et d'étranges météores qui versent dans les âmes terrifiées tous les vertiges des superstitions.

La scène se passe dans une Hollande de rêve, le pays natal des visions de M. Maeterlinck. Et tous les personnages, le prince Hjalmar, et la princesse Maleine surtout, sont bien les frères des solitaires mystiques des *Serres chaudes*, ce beau livre de vers où M. Maeterlinck célébrait en cantiques ténébreux la douleur des yeux qui voient l'irréremédiable *anarchie des choses*. Telle est la pensée qui domine tout le drame de M. Maeterlinck comme elle dominait tous ses poèmes lyriques. Pensée grande assurément, même aux yeux de ceux qui croient que les apparents antagonismes se résolvent en une souveraine Unité.

Mais le monde est-il vraiment tel que le voient les personnages de M. Maeterlinck? — Qui le dira? C'est ainsi qu'il apparaît dans le miroir de leurs âmes malades. Et qui peut connaître des Choses autre chose que leurs changeants reflets?

Avec une remarquable science du théâtre, M. Maeterlinck, dès la première scène de son drame, nous plonge dans l'atmosphère ensorcelée où se meuvent ses personnages. Bientôt éclosent, comme des roses magiques, des scènes d'une beauté hallucinante : telle, entre autres, celle où Maleine et sa nourrice, enfermées dans une tour, descendent les pierres de la voûte, s'enivrent des filets de lumière qui filtrent dans le sombre réduit, puis, la brèche faite et le grand jour conquis, regardent avec stupeur le pays dévasté, veuf de ses villes abolies, et là-bas, vers l'horizon des mers, voguer les grands navires de guerre. Puis, c'est, dans une affreuse forêt, la rencontre des pauvres, si terribles en leur grossièreté; puis encore, cette merveilleuse scène du jardin, — contre-partie magistrale de la scène célèbre de *Faust*, — où les deux amants, au milieu de l'hostilité prophétique des êtres qui les entourent, se reconnaissent mélancoliquement, dans une irréremédiable tristesse. L'impression de malaise est rendue ici avec une intensité extraor-

dinaire. Enfin, viennent le quatrième et le cinquième actes, tout à fait admirables, et qui supportent la comparaison avec de hauts chefs-d'œuvre.

Quant au style de l'écrivain, à part quelques excès dans les répétitions trop mécaniques de certaines phrases, ceux qui ont respiré les troublantes fleurs poétiques des *Serres chaudes* en apprécieront facilement la beauté. C'est une prose chantante où tintent parfois de mystérieuses assonances, suggestives de Rêves.

IWAN GILKIN.

## II

*Pietro Seracini*, par JEAN FUSCO. — Un vol. Paris, Ollendorf.

L'art et l'amour que vous mettez aux prises dans ce livre, ne sont pas ennemis, Madame, ils s'adorent jusqu'à se confondre et s'absorber l'un l'autre et comme tous êtres qui s'adorent, se querellent un peu, quelquefois. C'est à la faveur de ces petites distractions momentanées que l'on a pu introduire entre eux un tas de barrières théoriques qui ne les empêchent pas de se joindre à nouveau, quand ils en éprouvent le désir et de se résoudre en œuvres. Je n'en veux pour preuve d'abord, que votre *Pietro Seracini*. Serait-il aussi artiste sans cette profonde affectivité et cette abnégation d'âme qui le livrent à Miss Susy ? Serait-il aussi aimant, s'il n'avait, pour subir ce charme ensorcelant, distribué en secret à quelques natures délicates, cette vibrance et ce tact aigus qui sont les premiers éléments d'une âme d'artiste ?

L'art est, pour moi, comme une religion basée sur l'amour et ne pouvant exister sans cela. L'art grandit, perfectionne et supérieorise la passion première à ce point que les choses, à son atteinte, s'animent comme des êtres. Parfois nous confondons, et nous nous mettons à adorer des bibelots, une plaque d'herbe, un arbre, des fleurs, une difformité d'âme ou de corps, une femme laide ou méchante, une chimère, une idée... presque un tic. Des gens prétendent alors que nous sommes monomanes, malades et ne sachant pas vivre, comme si toute la vie consistait à se promener dans les rues et à aimer les femmes qui vont en omnibus. Hélas ! il y a encore toutes celles qui viennent de la lune, des étoiles et de plus loin, voire de notre imagination et le rêve d'un artiste amoureux, en est complexe.

Ce qu'il aime, lui, c'est avant tout son amour et, je l'ajoute au déplaisir de ceux qui veulent l'art gai, c'est surtout sa souffrance. L'amour joyeux, insouciant, de ceux qu'on nomme des viveurs parce qu'ils sont tout le contraire, cet amour-là, bête comme un squelette, est un amusement qui nous distrait de vivre, pourvu que nous le prenions du bout des sens et par ses superficialités frivoles. Mais il n'en est pas question dans votre livre, et c'est ce qui me fait croire que nous pensons d'accord. Chez tous ceux qui traversent cette histoire d'amour, c'est la Passion qui travaille. Elle bouillonne en cet être aimant et aimé, elle tressaute en cette poitrine d'homme ardent et nerveux, lui bat le cœur qui sortira de cette tempête mieux trempé aux brûlantes sources de la vie.

Vous ne le croyez pas, n'est-ce pas, affaissé et méprisable d'avoir perdu l'objet de son amour, votre Pietro? Il n'est que las, un peu, d'un violent effort qui vient de le grandir. Qu'il se tourne maintenant à ce coin louche-ment éclairé des catacombes où Miss Susy lui est apparue pour la première fois, et, dans l'opposition pittoresque de couleur et de lignes, dans le morceau qu'il rêvait de faire alors, apparaîtra maintenant cette énigmatique expression passionnelle qui fait l'âme ou, pour le dire autrement, la physiologie spirituelle des choses... et des œuvres.

Après tout ceci, je commettrai peut-être une indiscretion en ajoutant que ce que je dis de *Pietro Seracini*, s'adresse à son auteur, triplement sensible et affectif aux jeux passionnels de l'art et de l'amour humain : une fois comme artiste et comme femme deux fois.

Nous notons avec plaisir l'apparition de ce *Pietro Seracini* qui augmente d'un volume l'œuvre clair, gracieux et anti-décadent de Jean Fusco, autrement dit Madame...?...

HENRY MAUBEL.

### III

*Certains*, par J.-K. HUYSMANS. — Paris, Tresse et Stock.

Cette sincérité d'art, cette vibration de la phrase émue, admirative ou stigmatisante, nous rend Huysmans singulièrement cher. Il se donne tout entier, ne s'évertue pas à une contrainte impassibilité.

Flaubert, victime de la chimère qu'il s'était imposée, a pétrifié son œuvre. Ce n'est pas de la lave figée, mais du marbre réfractaire, douloureusement sculpté, — et ces bas-reliefs, durs comme le marbre et comme lui, glacés, nous passionnent, de moins en moins. Ses descriptions les plus chaudes et colorées paraissent péniblement rigides et dégagent je ne sais quel froid, — le froid de la perfection. Flaubert nous semble le classique du romantisme.

Ne préférons-nous pas, souvent, au prodigieux Tolstoï, dont l'impassibilité, cependant, est aux antipodes de l'affectation de Flaubert, l'angoissé, l'épileptique et saignant Dostoïevski?

L'art, n'est-ce point, en quelque sorte, une transfusion du sang? Il est certain que la psychologie, tissée d'intuition et de divination, sera toujours plus pénétrante en une véridique autobiographie que dans le meilleur roman et le plus aigu. Et s'il s'agit de l'autobiographie d'un esprit supérieur et sagace, d'une âme d'élite, compliquée, remplie d'un fier idéal esthétique, nous aurons des livres tels que *En Ménage*, *A Rebours*, *En Rade*, le premier attardé, encore, à des préjugés naturalistes, les derniers, affranchis, absolument, de toute action et dont l'intimité est à peine déguisée.

*Certains* complète logiquement l'*Art moderne*; les théories, bellement intransigeantes de Huysmans, — loin de fléchir, se sont, au contraire, suraiguës, depuis.

Il salue ses artistes préférés d'inoubliables pages de précise et équitable louange ; il analyse et commente leur œuvre, la transpose en un style incisif et subtil ; quant à ceux qu'il abhorre, il les voue aux supplices expiateurs de l'Inquisition, souhaite voir leurs entrailles sentimentales dévidées ingénieusement, ou, eux-mêmes, empalés par de lents et maladroits bourreaux, écorchés avec des raffinements délicieux et inédits.

Et, à tout prendre, ce vœu est-il excessif et déraisonnable ? A défaut de cet enivrant spectacle — inespérable, dans la veulerie actuelle de nos mœurs, — il les *marque* d'adjectifs meurtriers, les traîne sur la claie, les abandonne à la cruauté savante et pittoresque de sa colère.

Le livre s'ouvre par une exécution du dilettantisme, d'une délectable férocité.

Il était temps qu'un maître déblayât le terrain artistique de cette radieuse engeance d'hermaphrodites : faux-lettrés, amateurs, bourgeois de lettres que l'exaltation et les convictions anguleuses des vrais artistes effarent ; dandies littéraires, promoteurs d'on ignore quel « bon ton », quelle discrétion « comme il faut » fade et écoeurante ; écrivains émasculés, enfin, voilant et préparant leurs prochaines compromissions, en nous chantant la palinodie de l'éclectisme : — « L'on n'a pas de talent si l'on n'aime avec passion ou si l'on ne hait de même ; l'enthousiasme et le mépris sont indispensables pour créer une œuvre ; le talent est aux sincères et aux rageurs, non aux indifférents et aux lâches ».

Suivent des études sur les impressionnistes ; Wisthler ; — Puvis de Chavannes, Alfred Stevens et Millet, remis avec autorité au rang qu'ils méritent ; Gustave Moreau, Félicien Rops, celles-ci hors de pair ; — puis, — après le trop légitime éreintement du Chef-d'œuvre de l'Industrie Moderne, — quelques pages prestigieuses au sujet d'un Bianchi du Louvre, d'une énigmatique et chatoyante beauté.

ARNOLD GOFFIN.

---

## CHRONIQUE MUSICALE

### ESCLARMONDE



Le théâtre de la Monnaie nous a offert l'*Esclarmonde* où l'on s'ennuie. Ce n'est pas un événement artistique, c'est un « fait divers ».

*Esclarmonde* est née à l'ombre de la tour Eiffel, en vue de l'Exposition universelle, de la rencontre de M. Massenet avec une des nombreuses filles de M. Barnum. Le père et la mère se portent bien. Quant à l'enfant, il est mort, un peu avant sa naissance.

M. Massenet a tenu à proclamer *urbi et orbi*, par l'intermédiaire de Champal, son opinion sur *Esclarmonde*. Les recettes, a-t-il dit, conti-

nuent à être excellentes. Une opinion qui en vaut une autre, mais une opinion de fin de mois.

Comme nous ne sommes pas l'auteur d'*Esclarmonde*, nous nous placerons, pour apprécier l'œuvre, à un point de vue moins élevé, moins élevé que la recette.

Les deux tailleurs d'opéras qui ont travaillé pour M. Massenet n'ont pas eu la main trop malheureuse. Le livret, tiré d'un roman de chevalerie, aurait pu inspirer un musicien. Malheureusement il exigeait un autre musicien que M. Massenet. L'auteur d'*Hérodiade* est un compositeur habile et roué. *Esclarmonde* demandait un artiste naïf et sincère. Ne touche pas qui veut aux fabliaux ni aux romans de chevalerie. Seul peut y mettre la main celui qui a la foi. Sinon le roman tourne en parodie sacrilège. Figurez-vous la légende du Saint-Graal traduite en « chatouilles » musicales par M. Gounod. *Esclarmonde*, c'est Parsifal dans un mauvais lieu.

La conception de l'œuvre est donc mauvaise, puisqu'elle est écartelée à la fois par le livret et par la musique.

Et la musique?

On connaît la valeur de M. Massenet. L'auteur des romances que l'on sait, le musicien d'*Eve* et de *Marie-Magdeleine* possède assurément quelques dons naturels, qui ne sont pas à dédaigner. M. Massenet, à ses débuts, s'annonçait comme une nature fine, féminine, nerveuse, pleine d'ingéniosité et de ressources. Comme son père, M. Gounod, c'était un frôleur, mais quand il frôlait, il frôlait bien. Il fut immédiatement adopté par les femmes, et par les hommes qui le sont. L'accent viril faisait défaut. Il promettait un talent équivoque, un peu fille, prêt à subir toutes les influences de la foule. Un impatient, d'ailleurs, un de ceux pour qui, à cause de leur impatience même, l'éternité n'existe pas.

On tombe toujours du côté où l'on penche. Aujourd'hui la chute est irrémédiable, et méritée. M. Massenet, qui aurait pu être un artiste, n'est qu'un amuseur. Il a trop couru les chemins faciles, et il s'en est laissé conter par le succès.

Paul Féval, dans une querelle avec M. Victorien Sardou, a tracé d'avance, à son insu, le portrait de M. Massenet :

« Quand il fait bien, ce qui lui arrive très souvent, le public n'est pas toujours content; mais ventre de biche! quand il fait mal, le diable prend les armes. Chacun des petits pièges qu'il tend saisit la salle au collet. Jamais âme qui vive n'a deviné si héroïquement son « tout le monde ». On le laisse jouer avec la morale, comme si c'était de la mousseline; on le laisse déshabiller ses poupées de haut en bas, sous prétexte qu'elles sont en carton. Il chatouille la vertu, il fait pousser de petits cris hystériques à la pudeur; en l'écoutant, les demoiselles Prudhomme frétille d'allégresse, comme si le cousin voyageur était inconvenant avec elles. La critique gambade, le public ne se connaît plus, le pompier marche sur sa tête, le directeur fond en larmes, l'homme du rideau a des convulsions et les ouvreuses épileptiques lui donnent à l'unanimité leur voix pour l'Académie. »

Mettons l'Institut, et il n'y a pas un mot à changer..

M. Massenet est le Sardou de la musique. Comme l'auteur de *Patrie*, il est d'une habileté inquiétante. Il n'a pas plus de probité artistique que lui. Semblable à M. Sardou, selon l'expression de Paul Féval, il est l'homme de l'emprunt continu ; il emprunte comme les généreux donnent, sans compter. Quand il a voulu justifier ses emprunts, il emprunte jusqu'à sa justification.

*Esclarmonde* est une sorte de vestiaire musical où pendent, pêle-mêle, le manteau de Berlioz, le chapeau de M. Reyer, le cache-nez de M. Thomas, le foulard de Bizet et toute la garde-robe de Richard Wagner. Seulement, c'est un vestiaire qui ne rend pas et qui essaie de revendre.

M. Massenet — s'il faut en croire une brochure d'un certain M. Malherbe, distribuée gratis aux spectateurs, le soir de la première représentation — a fait usage du *leitmotiv* wagnérien. Il y a le thème de la magie, le thème d'Esclarmonde, le thème du tournoi, le thème de Roland, le thème de l'hyménée, celui de la possession, etc., etc. La plupart d'entre eux sont empruntés aux *leitmotiv* de Wagner. L'emprunt de trois ou quatre notes ne serait pas un péché, assurément, si la phrase musicale était transformée. Plus d'un *leitmotiv* wagnérien n'a guère d'accent par lui-même et n'acquiert toute sa valeur que par le développement orchestral. Si nous cherchons querelle à M. Massenet, ce n'est donc pas à cause de certaines ressemblances de phrases. Ce qui rend son cas pendable, c'est qu'il emprunte non seulement les motifs, mais qu'il les applique, soit à des personnages analogues à ceux de Wagner, soit à des situations pareilles. Tous ces *leitmotiv* sont cousins, et cousins très germains. S'agit-il de magie, ils rappellent la phrase de Klingsor ou celle des nains. Phorcas est-il sur le point de se séparer de sa fille, l'orchestre se souvient de Wotan, et l'on entend une réminiscence du thème de la justification. Roland entre-t-il en scène, rempli de vaillance, on perçoit une fanfare qui doit beaucoup à celle de Siegfried. Enéas se montre-t-il, M. Massenet se souvient d'un dessin d'orchestre renouvelé des *Maîtres-Chanteurs*, où il caractérise le chevalier Walther de Stolzing. Esclarmonde et Parséis assistent-elles à la chasse magique, le cri des Walkyries retentit soudain. Et la cleptomane de M. Massenet est poussée au point qu'il s'attaque même à M. Ambroise Thomas. Il a détroussé le néant.

On dirait une partition écrite par une femme enceinte, — et irresponsable de ses larcins.

Les thèmes caractéristiques se contentent d'écussonner les personnages. Jamais ils ne se mêlent au point de former l'atmosphère même de l'œuvre. Ce sont de vulgaires écriteaux plantés dans cette musique de grand chemin. Dès le troisième acte, ils disparaissent, sous prétexte que « la fiction fait place à la réalité », comme dit ce bon M. Malherbe, le commentateur de M. Massenet.

Il serait plus simple de considérer ces motifs comme des citations musicales. Cela doit se lire : « comme le dit si bien Wagner dans *Siegfried* » ou bien : « pour me servir d'une expression empruntée à une bouche plus autorisée ». Malheureusement, — il n'y a pas de guillemets.

ALBERT GIRAUD.

## MEMENTO

Nous recevons de notre ami M. Alfred De Smet, la lettre suivante :

« CHERS AMIS,

« Faisant un trou énorme à ma haie, vous vous êtes glissés à la file, sur ce que vous avez de ventre, dans le jardin de mes pensées.

« Le code en main, Emile Verhaeren — avocat — me dit que c'est un bris de clôture.

« Mais vos détestables instincts n'étaient point encore assouvis. Ayant fourré tous vos nez, les mal mouchés ! dans toutes mes fleurs, vous cueillîtes la plus suave.

« Le code en l'autre main, Emile Van Arenbergh — juge de paix — me déclare que c'est un vol.

« Propriétaire d'un cœur sensible, il m'en coûterait de vous dénoncer.

« Rendez-moi ma pensée, s'il vous plaît ?

« ALFRED DE SMET. »

Nous avons jugé convenable d'en appeler à notre ami M. Eddy Levis, et de lui demander son avis sur l'épître de M. De Smet.

Voici la réponse de M. Eddy Levis :

« Comme la nature, l'esprit aussi a ses coins d'ombre, ses floraisons luxuriantes, ses sommets magnifiques ; mais aussi, à des moments prescrits, des mains invisibles et surnaturelles qui poussent irrésistiblement l'ouragan dévastateur, viennent jeter dans la quiétude de notre champ de pensée et sur les sommets où notre âme veille sereinement, les simons et les rafales furieuses, plus puissants encore que les trombes qui font sombrer les villes flottantes et déracinent les cèdres du Liban.

« Comme la muraille qui s'effondre, comme la tour qui s'abat, comme la forêt soudain dépouillée, comme la montagne qui roule ses quartiers de roche, notre pensée — c'est la feuille du chêne — est arrachée toute vivante de notre cerveau et livrée

éperdûment à l'affolement du septentrion.

« Les résolutions majestueuses, érigées volonté par volonté, qui montaient droites et sûres comme une colonne dans l'atmosphère claire de notre esprit et au milieu de la multitude somptueuse des étoiles qui peuplent le cerveau du poète, s'abattent lourdement : cette philosophie qui naît de l'expérience, mais qui n'a, au fond, qu'à peine la solidité nécessaire pour résister à l'infortune banale et qui ne sait se mesurer qu'à la taille du passé, se désagrège, s'en vient s'affaler sourdement ; elle disparaît et nous devenons pareils à la misérable plume qui voltige aux caprices de la rose des vents. »

Cette réponse, nous la faisons nôtre.



*La Société Nouvelle* vient de fêter son anniversaire quinquennal.

Nos félicitations cordiales à ses directeurs Fernand Brouez et Arthur James qui ont réussi à conserver à leur œuvre son esprit élevé et son entière indépendance.



M. Tilman annonce *urbi et orbi* que nous sommes des oies d'avoir pris un abonnement à *la Revue belge*.

Ce n'est pas flatteur pour son canard.



*Le Journal des Etudiants* de Bruxelles vient de paraître, d'un aspect très séduisant, illustré et orné d'un beau portrait lithographié, genre *Caprice-Revue*, hélas ! décédée. Beaucoup de choses estudiantines et un peu de littérature. C'est plus qu'il n'en faut pour vivre et prospérer.

Bonne chance et amitiés à son sympathique directeur qui, nous en sommes persuadés, saura toujours soigner la partie littéraire.



On nous a présenté au théâtre Molière  
*struggle for life* en liberté.

C'est terrible. Le titre de la pièce a eu,  
comme à Paris, un plein succès.



A lire dans *la Pléiade* de ce mois, une  
très intéressante étude d'Albert Arnavy sur  
notre collaborateur Maurice Maeterlinck.

De belles et bonnes choses, et bien dites,  
sur le conteur, le poète et le dramaturge.  
Des félicitations et des remerciements sont  
dus à l'auteur de l'article pour le tribut  
d'admiration payé à l'un de nos meilleurs  
écrivains.



Trouvé ceci en feuilletant une ancienne  
*Revue de Paris* : « Don Juan, un héros...  
un Espagnol chrétien, la terreur des infidèles,  
mais aussi un vainqueur généreux,  
que les Pays-Bas, tout vainqueur qu'il  
était, pleurèrent avec des larmes de sang,  
quand à sa mort, Philippe II les livra au  
duc d'Albe !!!

C'est signé Jules Janin. Très forts les cri-  
tiques graves français; seulement, Don Juan  
fut gouverneur des Pays-Bas après le duc  
d'Albe et Requesens.



M. Rimsky Korsakoff vient, paraît-il, de  
terminer un nouvel opéra, intitulé : *Mlada*.



Dernièrement, *l'Écho de Paris* avait ou-  
vert un concours de poésie, de chronique et  
de conte.

Le prix consistait en une somme de  
1,000 francs à partager entre les lauréats.  
La décision du jury de poésie vient d'être  
connue : Ephraïm Mikhaël vient en tête,  
puis Charles Gazala et Armand Masson.

Le jury était ainsi composé : MM. Théodore  
De Banville, Paul Bourget, Léon Dierx,

José-Maria de Hérédia, Leconte de Lisle,  
Stéphane Mallarmé, Catulle Mendès, Ar-  
mand Silvestre, Sully-Prudhomme et Fran-  
çois Coppée.

Tout le Parnasse, comme on voit; mais  
Paul Verlaine?



Voici, à propos du livre de G. Sarrazin,  
*la Renaissance de la poésie anglaise* qui  
fut assez lu du monde littéraire, une lettre de  
Francis Viel-Griffin publiée dans *Art et  
Critique* :

« M. Gabriel Sarrazin, qui s'est fait une  
spécialité d'initier ses compatriotes aux  
beautés de la littérature anglo-saxonne,  
s'est plaint autrefois que j'eusse mis en  
doute sa parfaite science de la langue qu'il  
traduit, et pourtant :

Le sens même des mots lui échappe sou-  
vent :

Beyond the light, lighter than light.

veut dire :

Par delà la lumière, plus lumineuse que la lumière.

et non :

...plus légère que la lumière.

Encore y a-t-il là erreur explicable; mais

I have despised riches

veut dire :

J'ai méprisé les richesses

et non :

... les riches,

ce qui se dirait, en anglais, *the rich*.

*Pebbles* veut dire *cailloux* et n'a jamais  
signifié *billes*, dont l'anglais est *marbles*.

La locution : *let us up and away* veut  
simplement dire : *levons-nous et partons*, et  
non : *en route, en haut et au loin*.

L'erreur contamine parfois tout un vers :

M. Sarrazin traduit

Again the forenoon purple of the hills

par :

Encore la pourpre matinale des collines.

alors qu'il faudrait :

Encore, aux collines, les teintes violettes de la matinée  
(qu'il ne faut pas confondre avec les heures  
matinales).



Enfin, une fois de plus, j'ai le déplaisir de me heurter à un non-sens :

Theirs, theirs as much as thine, the destination port  
[triumphant  
veut dire :

Le leur (le leur autant que le tien) ce port de destina-  
[tion triomphal,  
et M. Sarrazin a écrit :

Oui, la fortune des autres autant que celle du tien, le  
[port de destination triomphal,

. . . . .  
Puis, conséquence naturelle d'un manque de « vue d'ensemble », des inversions faisant sauter au premier plan des mots moins importants pour reléguer au quatrième le mot initial choisi par le Poète.

Pourquoi, encore, passer des mots ? écrire par exemple :

Les rives du Missouri

au lieu de :

Les rives du mobile Missouri.  
From the banks of running Missouri ?

Pourquoi omettre de traduire un demivers dans cette version de la strophe *Sancta Spirita* (p. 242) ?

Et quand j'aurai dit que le commentaire vaut par une certaine érudition de faits et de noms, en quoi cela pourra-t-il pallier le désastreux effet des exemples précités ? — Je n'en serai pas, pour cela, injuste, et si toutefois je me refuse à reconnaître dans l'œuvre de mon très grand compatriote Watt Whitman « des concentrations d'éclairs, séparés par des intervalles de virgules », je

veux remercier M. Gabriel Sarrazin de l'admiration qu'il lui porte et qu'il formule assez éloquemment à la fin de l'étude de ce poète, la seule de la *Renaissance de la poésie anglaise* que j'aie parcourue jusqu'ici.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



En dépit des épiciers, des édiles et des pitres de tous grades qui encrassent la Belgique, M. Joseph Dupont a maintenu et maintiendra à leur rang d'œuvre artistique les Concerts populaires dont la première matinée a eu lieu le 8 décembre. Cette matinée était consacrée au compositeur norvégien Edward Grieg. Ses œuvres symphoniques : le Commentaire de *Bergliot*, la Suite pour *Peer Gynt*, les mélodies pour archets sur des poèmes de Vinje, ainsi que ses nombreux petits poèmes mélodiques et sa musique de chambre, sont des pages d'un art très pur qui consolent de la production de certaines grandes maisons de Paris et de la province.



# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME HUITIÈME DE

### LA JEUNE BELGIQUE

|                                       |                                         |     |                                        |     |
|---------------------------------------|-----------------------------------------|-----|----------------------------------------|-----|
|                                       | <b>Arnay (Albert).</b>                  |     | II. <i>Le pansage</i> . . . . .        | 291 |
| Vers :                                |                                         |     | <b>Dalée (Paul).</b>                   |     |
|                                       | <i>L'étrange parfum</i> . . . . .       | 227 | Chronique musicale :                   |     |
|                                       | <i>Pour ses yeux.</i> . . . . .         | 227 | <i>Le théâtre de Gand</i> . . . . .    | 371 |
|                                       | <i>Ce soir</i> . . . . .                | 228 | <b>Delattre (Louis).</b>               |     |
|                                       | <i>Le jardin</i> . . . . .              | 359 | Croquis :                              |     |
|                                       | <i>Nostalgie</i> . . . . .              | 360 | <i>Le grand corridor du col-</i>       |     |
|                                       | <i>Le mélancolique réveil</i> . . . . . | 389 | <i>lège</i> . . . . .                  | 144 |
|                                       | <i>Soir en langueur.</i> . . . . .      | 390 | <i>Pierre-de-la-Baraque</i> . . . . .  | 317 |
|                                       | <b>Boels (Jean).</b>                    |     | Chronique littéraire :                 |     |
| Consolatrix . . . . .                 |                                         | 40  | <i>La Nouvelle Carthage</i> . . . . .  | 361 |
| Vers :                                |                                         |     | <b>Demolder (Eugène).</b>              |     |
|                                       | <i>Roses funèbres</i> . . . . .         | 142 | La Nativité de Notre-Seigneur. . . . . | 229 |
|                                       | <i>Apparition</i> . . . . .             | 143 | Fiançailles . . . . .                  | 386 |
|                                       | <i>La reine.</i> . . . . .              | 143 | <b>Desombiaux (Maurice).</b>           |     |
|                                       | <i>Métamorphoses</i> . . . . .          | 393 | La naissance de Vénus . . . . .        | 33  |
|                                       | <i>Fleurs d'exil</i> . . . . .          | 393 | Chronique littéraire :                 |     |
|                                       | <i>Les remous.</i> . . . . .            | 395 | <i>Imagerie japonaise</i> . . . . .    | 46  |
| Sur le chemin des ténèbres. . . . .   |                                         | 232 | Grisailles :                           |     |
|                                       | <b>Buet (Charles).</b>                  |     | <i>Vocation</i> . . . . .              | 137 |
| La vie et la mort d'un poète. . . . . |                                         | 271 | <i>Matin</i> . . . . .                 | 139 |
|                                       | <b>Carton de Wiart (Henry).</b>         |     | <i>Dimanche</i> . . . . .              | 139 |
| L'homme sandwich . . . . .            |                                         | 349 | <i>Frisson</i> . . . . .               | 140 |
|                                       | <b>Chainaye (Hector).</b>               |     | <i>Silence</i> . . . . .               | 140 |
| Poème en prose :                      |                                         |     | <i>Calme</i> . . . . .                 | 141 |
| <i>Le rat</i> . . . . .               |                                         | 36  | <i>Réveil</i> . . . . .                | 141 |
|                                       | <b>Chapaux (Albert).</b>                |     | Lumières :                             |     |
| Scènes de la vie de caserne :         |                                         |     | <i>Paysages</i> . . . . .              | 197 |
| I. <i>Les bleus</i> . . . . .         |                                         | 289 | <i>A la lune</i> . . . . .             | 198 |

|                                                                                                            |     |                                           |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|-------------------------------------------|-----|
| Sonnets :                                                                                                  |     | <i>Pour célébrer les Russes</i> . . . . . | 257 |
| <i>Maturité</i> . . . . .                                                                                  | 288 | <i>La chapelle de rédemption.</i>         | 260 |
| <i>Pour celle qui est triste</i> . . . . .                                                                 | 289 | <i>L'inconnu</i> . . . . .                | 262 |
| Villiers de l'Isle-Adam . . . . .                                                                          | 327 | <i>Humilité</i> . . . . .                 | 264 |
| Chronique littéraire :                                                                                     |     | <i>Le petit prince</i> . . . . .          | 265 |
| <i>Les Chimères</i> . . . . .                                                                              | 366 |                                           |     |
| <b>Destrée (Georges).</b>                                                                                  |     |                                           |     |
| Dans le Rêve :                                                                                             |     | Chroniques d'art :                        |     |
| <i>Les Sirènes</i> . . . . .                                                                               | 29  | I. Le Salon des XX . . . . .              | 71  |
| <i>Le Prince qui sommeille</i> . . . . .                                                                   | 189 | II. L'imagerie japonaise . . . . .        | 76  |
| Chroniques artistiques :                                                                                   |     | <b>Dubedon (Léon).</b>                    |     |
| I. Un carton de Jef Lam-<br>beaux . . . . .                                                                | 176 | Album à Toto :                            |     |
| II. <i>La XV<sup>e</sup> exposition du</i><br><i>Cercle artistique.</i> . . . . .                          | 176 | <i>Paysage</i> . . . . .                  | 52  |
| <i>Exposition de tapisseries du</i><br><i>XVI<sup>e</sup> siècle au Musée</i><br><i>moderne.</i> . . . . . | 212 | <i>Premier soupir</i> . . . . .           | 53  |
| Les albums de photographies<br>de Jessurun de Mesquita. . . . .                                            | 213 | <b>Eekhoud (Georges).</b>                 |     |
| Exposition Frédéric . . . . .                                                                              | 248 | Lettres pour les illettrés :              |     |
| <b>Destrée (Jules).</b>                                                                                    |     |                                           |     |
| Trois contes populaires japo-<br>nais :                                                                    |     | II. Partialité. . . . .                   | 5   |
| I. <i>Le miroir de Matsu</i><br><i>Yama</i> . . . . .                                                      | 57  | III. Gentillie . . . . .                  | 110 |
| II. <i>Pourquoi la Méduse</i><br><i>n'est qu'une gelée</i><br><i>gluante.</i> . . . . .                    | 60  | IV. La petite servante . . . . .          | 381 |
| III. <i>Monseigneur Sacderiz</i> . . . . .                                                                 | 61  | Chronique musicale :                      |     |
| Soirs tristes :                                                                                            |     | <i>La Materna</i> . . . . .               | 67  |
| <i>Fleurs de gel</i> . . . . .                                                                             | 130 | <i>Littérature étrangère</i> . . . . .    | 396 |
| <i>A une qui est au loin.</i> . . . . .                                                                    | 131 | <b>Fontainas (André).</b>                 |     |
| <i>Par la pluie</i> . . . . .                                                                              | 132 | Fleurs de serre (poème). . . . .          | 14  |
| <i>La plainte du feu.</i> . . . . .                                                                        | 134 | Chronique artistique :                    |     |
| Chroniques artistiques :                                                                                   |     | <i>Le Salon de Paris</i> . . . . .        | 214 |
| <i>L'Exposition Watteau à</i><br><i>Lille</i> . . . . .                                                    | 177 | Vers :                                    |     |
| <i>Les aquarellistes</i> . . . . .                                                                         | 211 | <i>Amour</i> . . . . .                    | 353 |
| <i>Chez Vanderstappen.</i> . . . . .                                                                       | 212 | <i>En Zélande</i> . . . . .               | 353 |
| Chroniques littéraires :                                                                                   |     | <i>Dernière offrande</i> . . . . .        | 354 |
| <i>Un homme libre</i> . . . . .                                                                            | 204 | <b>Frères (Adolphe).</b>                  |     |
| <i>Les légendes de la Meuse</i> . . . . .                                                                  | 205 | Vers :                                    |     |
| <i>Japoneries d'automne</i> . . . . .                                                                      | 206 | <i>Satan</i> . . . . .                    | 38  |
| Les Chimères :                                                                                             |     | <i>Renoncement</i> . . . . .              | 39  |
| <i>Les gargouilles des cathé-</i><br><i>drales vieilles</i> . . . . .                                      | 253 | Sonnets :                                 |     |
| <i>Ballade de la souffrance</i><br><i>d'écrire</i> . . . . .                                               | 255 | I. . . . .                                | 282 |
|                                                                                                            |     | II. <i>Le confesseur.</i> . . . . .       | 283 |
|                                                                                                            |     | Chronique littéraire :                    |     |
|                                                                                                            |     | <i>Parallèlement</i> . . . . .            | 300 |
|                                                                                                            |     | <b>Galoubet (Firmin).</b>                 |     |
|                                                                                                            |     | Marche nuptiale . . . . .                 | 84  |
|                                                                                                            |     | <b>Gilkin (Iwan).</b>                     |     |
|                                                                                                            |     | Le phoque . . . . .                       | 32  |
|                                                                                                            |     | Vers :                                    |     |
|                                                                                                            |     | <i>Résignation</i> . . . . .              | 269 |

|                                                                |     |                                                                               |     |
|----------------------------------------------------------------|-----|-------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Bois sacré</i> . . . . .                                    | 270 | IV. <i>Feinte</i> . . . . .                                                   | 223 |
| <i>Le désir</i> . . . . .                                      | 270 | V. <i>Le martyr de Saint-Sébastien</i> . . . . .                              | 223 |
| Chroniques littéraires :                                       |     | VI. . . . .                                                                   | 224 |
| <i>Les Débâcles</i> . . . . .                                  | 43  | VII. <i>Nuit magnétique</i> . . . . .                                         | 224 |
| <i>Serres chaudes</i> . . . . .                                | 294 | VIII. <i>Dévastation</i> . . . . .                                            | 225 |
| <i>La princesse Gisèle</i> . . . . .                           | 341 | IX. <i>Théurgie</i> . . . . .                                                 | 226 |
| <i>La princesse Maleine</i> . . . . .                          | 399 | I. <i>Les enfants qui passent</i> . . . . .                                   | 355 |
| <b>Gille (Valère).</b>                                         |     | II. . . . .                                                                   | 355 |
| Elagabale . . . . .                                            | 35  | III. . . . .                                                                  | 356 |
| Les sommeils d'or . . . . .                                    | 106 | IV. <i>La douleur</i> . . . . .                                               | 357 |
| Broderie . . . . .                                             | 385 | V. <i>Trop tard</i> . . . . .                                                 | 357 |
| Chronique littéraire :                                         |     | VI. <i>Effroi</i> . . . . .                                                   | 357 |
| <i>Scènes de bal</i> . . . . .                                 | 175 | VII. <i>Profil de lumière</i> . . . . .                                       | 358 |
| <b>Giraud (Albert).</b>                                        |     |                                                                               |     |
| Vers :                                                         |     | <b>Hixe.</b>                                                                  |     |
| <i>Vocation</i> . . . . .                                      | 26  | Chronique littéraire :                                                        |     |
| <i>Menace</i> . . . . .                                        | 26  | Ressort cassé . . . . .                                                       | 239 |
| <i>L'étonné</i> (tableau gothique). . . . .                    | 27  | Feuilles d'album . . . . .                                                    | 239 |
| Max Waller . . . . .                                           | 102 | La conversion de <i>la Wallonie</i><br>ou le Verbe maltraité :                |     |
| Vers :                                                         |     | <i>Première édition</i> . . . . .                                             | 284 |
| <i>Parodie</i> . . . . .                                       | 194 | <i>Deuxième édition définitive</i> . . . . .                                  | 286 |
| <i>Les intervertis</i> . . . . .                               | 194 | <i>Troisième édition définitive</i><br><i>sans esprit de retour</i> . . . . . | 287 |
| Jules Barbey d'Aurévilly . . . . .                             | 200 | <b>Jeune Belgique (La).</b>                                                   |     |
| Catherine de Médicis . . . . .                                 | 333 | La mort de Max Waller . . . . .                                               | 89  |
| Chroniques littéraires :                                       |     | La « Jeune Belgique » à la<br>Chambre . . . . .                               | 157 |
| <i>Les écrits pour l'art</i> . . . . .                         | 50  | Monument à la mémoire de<br>Max Waller . . . . .                              | 373 |
| <i>Réponse</i> . . . . .                                       | 82  | <b>Le Roy (Grégoire).</b>                                                     |     |
| <i>Les Flaireurs</i> . . . . .                                 | 149 | Vers :                                                                        |     |
| <i>Le Sang des fleurs</i> . . . . .                            | 173 | I. . . . .                                                                    | 128 |
| <i>Mon cœur pleure d'autre-</i><br><i>fois</i> . . . . .       | 202 | II. <i>Hallali!</i> . . . . .                                                 | 129 |
| <i>Le théâtre contemporain</i> . . . . .                       | 299 | III. <i>Maison d'amour</i> . . . . .                                          | 129 |
| <i>Un héros belge. Don Juan</i><br><i>d'Autriche</i> . . . . . | 370 |                                                                               |     |
| <i>Eloge timide</i> . . . . .                                  | 391 | <b>Lili.</b>                                                                  |     |
| Chronique musicale :                                           |     | Encore autre! Aurore, alors . . . . .                                         | 85  |
| <i>Esclarmonde</i> . . . . .                                   | 403 | <b>Maeterlinck (Maurice).</b>                                                 |     |
| <b>Goffin (Arnold).</b>                                        |     | Amen . . . . .                                                                | 136 |
| Proses lyriques :                                              |     | <b>Maubel (Henry).</b>                                                        |     |
| I. <i>D'un maître inconnu</i> . . . . .                        | 22  | Chroniques musicales :                                                        |     |
| II. <i>Barathre</i> . . . . .                                  | 23  | <i>Richilde</i> . . . . .                                                     | 41  |
| III. <i>Le fou raisonnable</i> . . . . .                       | 24  | <i>Le Roi d'Ys</i> . . . . .                                                  | 69  |
| Chronique littéraire :                                         |     | <i>Au Concert populaire</i> . . . . .                                         | 147 |
| <i>Lamiel</i> . . . . .                                        | 207 | <i>Aux XX</i> . . . . .                                                       | 147 |
| <i>Certains</i> . . . . .                                      | 402 |                                                                               |     |
| Proses lyriques :                                              |     |                                                                               |     |
| I. . . . .                                                     | 221 |                                                                               |     |
| II. . . . .                                                    | 222 |                                                                               |     |
| III. <i>Duplicité</i> . . . . .                                | 222 |                                                                               |     |



CHEZ KISTEMAECKERS  
**NOUVELLE CARTHAGE**

LES ÉMIGRANTS — CONTUMACE

PAR

GEORGES EEKHOUD

PAGES COMPLÉMENTAIRES

Un beau volume in-12 : 3 fr. 50

**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Muffisme contemporain, nous recommandons la

**de Block's Universal Wine C°**

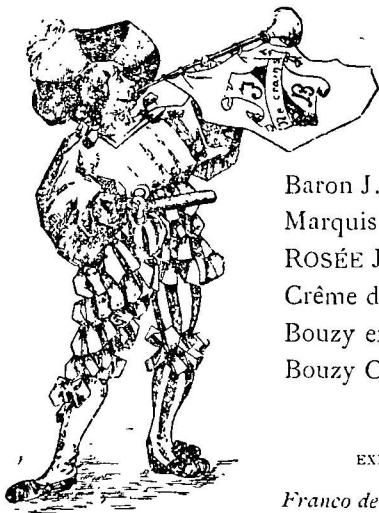
6, RUE PAUL DEVAUX PRÈS LA BOURSE

**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de Grèce, le *Tokay* de Hongrie, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

**ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE**

ÉPERNAY



**Prix Courant**

|                                        |      |
|----------------------------------------|------|
| Baron J. de Warnimont . . . . .        | 2 25 |
| Marquis Armand de St-Hubert . . . . .  | 2 75 |
| ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .          | 3 00 |
| Crème d'Ay id. . . . .                 | 3 50 |
| Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée.</i> | 4 50 |
| Bouzy Cristal id. . . . .              | 5 00 |

0.50 en plus par 2,2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS

19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*formant au bout de l'année un superbe volume avec couverture spéciale et frontispice.*

*Fondateur* : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

*Directeur* : HENRY MAUBEL. — *Administrateur* : HUBERT VAN DIJK.

Bruxelles : *Rédaction* : 72, rue de Trèves — *Administration*, 26, rue de l'Industrie.

## ABONNEMENTS :

*Belgique* . . . 7 francs par an. — *Union postale* . . . fr. 8-50

*Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.*

DÉCEMBRE 1889

## SOMMAIRE :

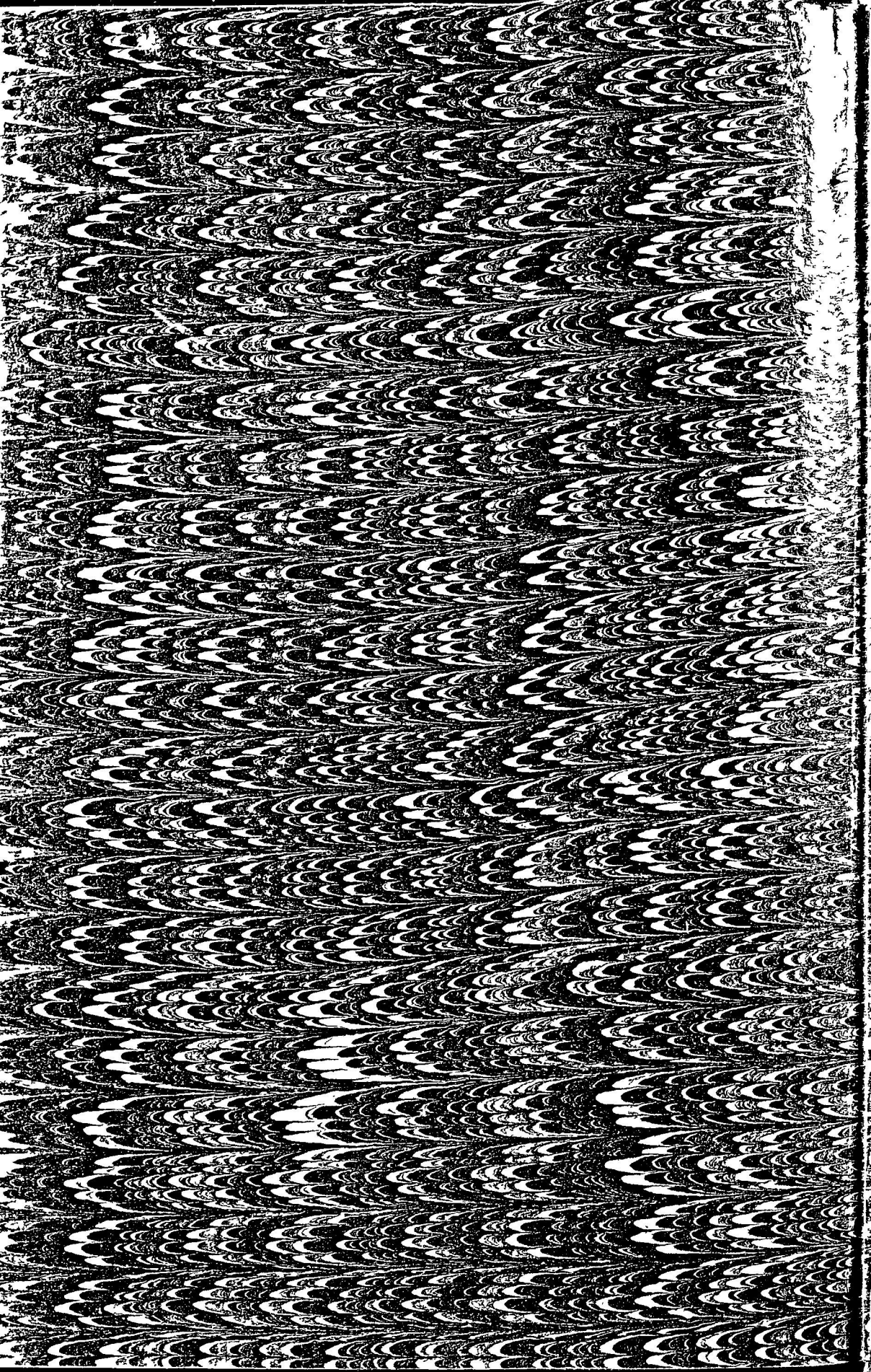
|                                                   |                  |
|---------------------------------------------------|------------------|
| Lettres pour les illettrés . . . . .              | GEORGES EEKHOUD. |
| Broderie . . . . .                                | VALÈRE GILLE.    |
| Fiançailles . . . . .                             | EUGÈNE DEMOLDER. |
| Vers . . . . .                                    | ALBERT ARNAY.    |
| Eloge timide . . . . .                            | ALBERT GIRAUD.   |
| Vers . . . . .                                    | JEAN BOELS.      |
| Littérature étrangère . . . . .                   | GEORGES EEKHOUD. |
| Chronique littéraire :                            |                  |
| <i>La princesse Maleine</i> . . . . .             | IWAN GILKIN.     |
| <i>Pietro Seracini</i> . . . . .                  | HENRY MAUBEL.    |
| <i>Certains.</i> . . . . .                        | ARNOLD GOFFIN.   |
| Chronique musicale : <i>Esclarmonde</i> . . . . . | ALBERT GIRAUD.   |
| Memento . . . . .                                 | ***              |
| Table des matières.                               |                  |

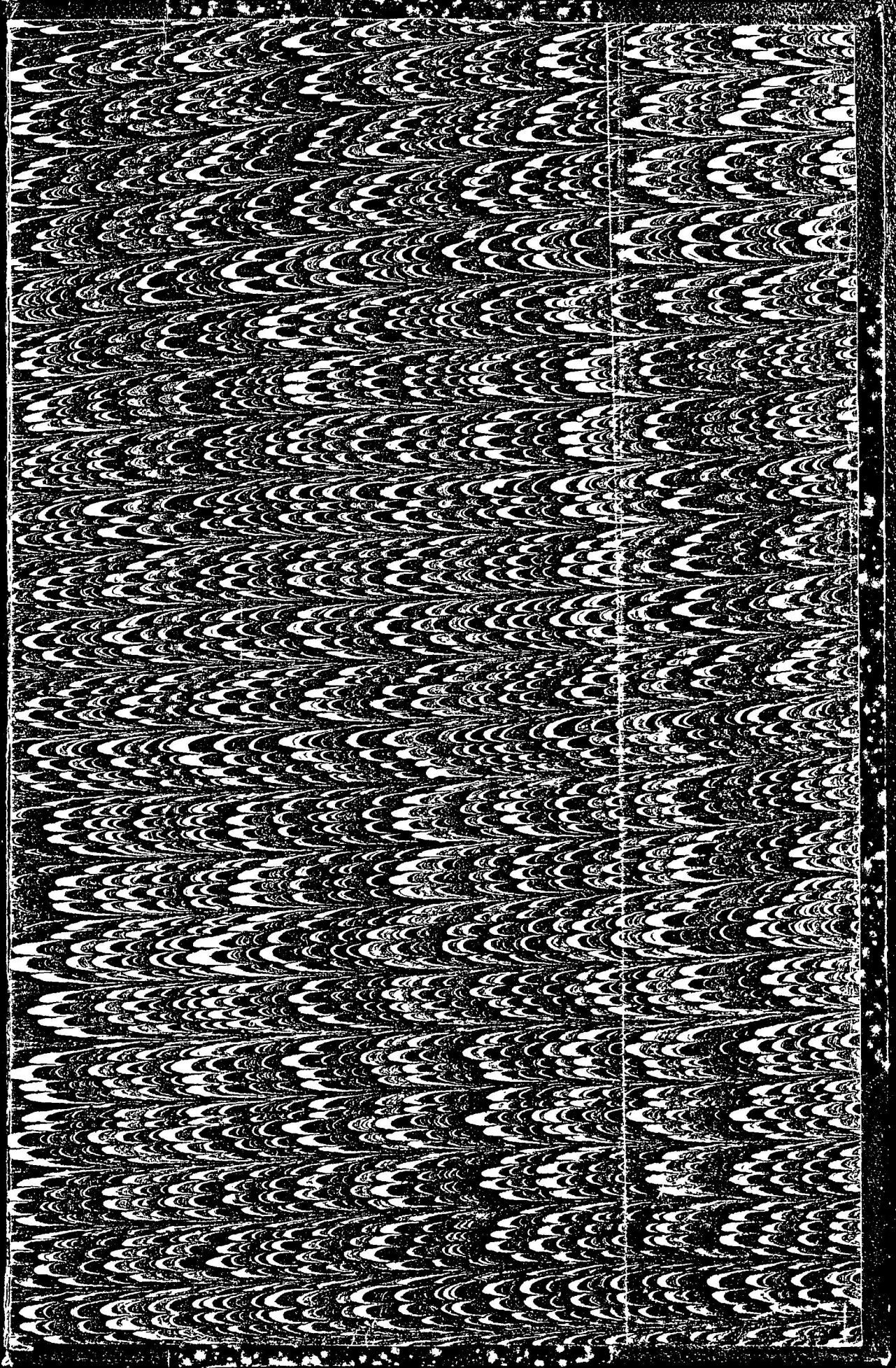














## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.